This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

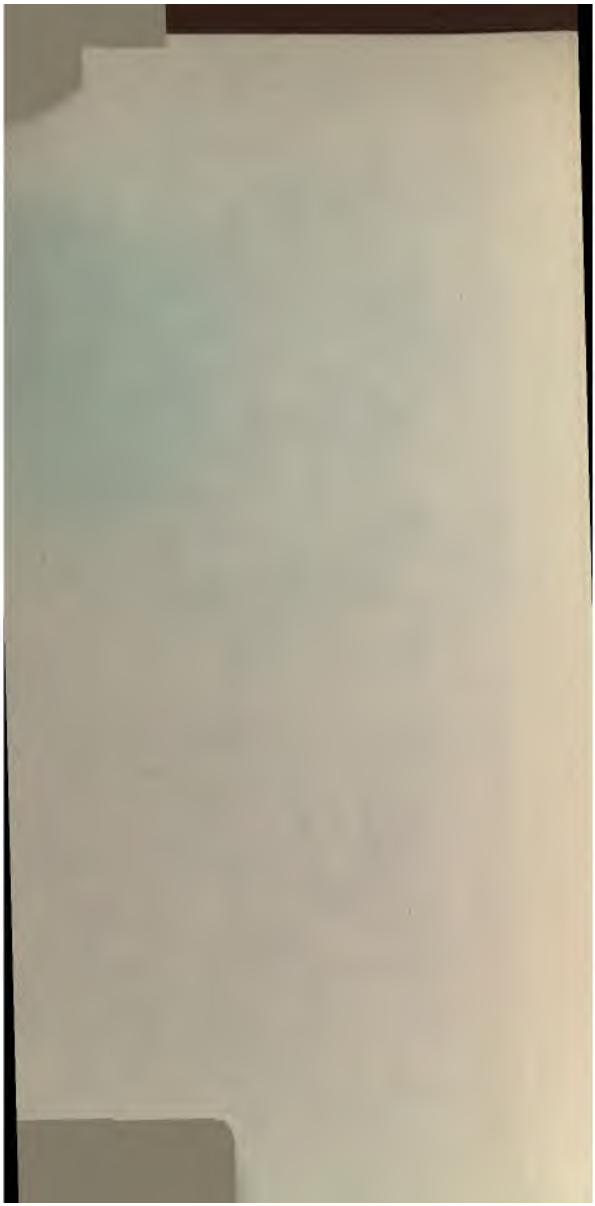
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

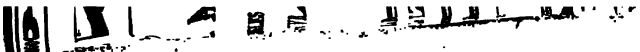
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE.



LE VOYAGEUR DE LA JEUNESSE

5374

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE;

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

CONTENANT:

1°. La Description pittoresque des divers pays;
2°. Le Tableau des mœurs, religions et gouvernemens de tous les peuples;
3°. Des notices sur ce que la nature et les arts ont de plus curieux:

orné de 64 fig. représentant les principaux peuples dans leurs costumes.

PAR PIERRE BLANCHARD.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

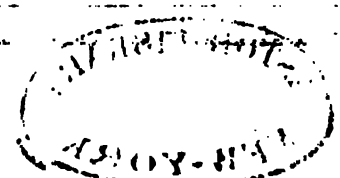
TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez LEPRIEUR, Libraire, rue des Noyers, N°. 45.

1806.

NEW-YORK.



Grecs. homme et femme.

LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

LA GRÈCE.

Je m'arrête avec complaisance sur cette partie du monde : mon imagination s'élance aussitôt vers les beaux jours d'Athènes, au temps des vertus de Sparte. Il me semble que c'est là que je vais enfin admirer des hommes, après avoir rencontré tant de barbares et de sauvages dans les villes même. O sage et belle Grèce ! tu n'es plus ! mais l'homme sensible, le philosophe, l'ami des arts, te rendent encore hommage au milieu des ruines qui attestent ta grandeur passée ; ta gloire existe encore, et les bienfaits que te doit une partie de l'univers ne sont point oubliés.

Lorsque le voyageur philosophe aborde cette terre sacrée, que le Turc ignorant et cruel

tient maintenant sous sa verge de fer, il sent son ame s'élever, il croit respirer l'air des anciens Grecs; il regarde ces champs placés sous le ciel le plus pur, parés d'une verdure poétique, et semés çà et là de souvenirs augustes. C'est donc là, s'écrie-t-il, que sont nés les plus grands hommes et les plus sages de l'antiquité! c'est là que furent les berceaux de la raison et des graces! Si l'homme ici paya le tribut à la faiblesse humaine, en créant des superstitions, elles furent au moins riantes comme la nature, et belles comme le ciel même; ce furent les plus brillantes chimères de l'univers; la Grèce peignit la Divinité sous une forme qui eut quelque chose d'auguste, et laissa à l'Égypte ces images hideuses qui, malgré ce que devinent les savans, annoncent peut-être plutôt la bassesse de ses idées, que le mystère de ses sciences. Ce fut dans ces lieux que se perfectionna une langue harmonieuse, dans laquelle furent composés des chefs-d'œuvre qu'aucun autre n'a fait encore oublier; c'est là qu'un ciseau savant et hardi tailla le marbre à la figure de l'homme, et accomplit un art qui, depuis, n'a pu aller plus loin. Là les vertus furent sublimes; Sparte en donna des leçons au

monde entier. Les pièces aussi y furent extraordinaires : Athènes eut une Aspasie, que Socrate ne craignait pas de visiter. O Grèce, pays des sages, des héros et des arts! je te salue avec le transport qu'inspire ce qu'il y a de plus noble et de plus beau dans l'humanité. J'admire ce que tu as été, et je gémis sur ce que tu es.

Aujourd'hui les champs y sont presque incultes ; des déserts y ont remplacé les villes les plus florissantes ; et les habitans, dégénérés sous l'influence funeste de l'esclavage, rampent sur la terre où s'élevaient si orgueilleusement leurs ancêtres; pauvres et occupés des seuls besoins de la vie, ils ignorent presque tous quelle fut la gloire de leur pays, et sont peut-être hors d'état de former le simple desir de la voir renaître. Les débris des arts, qu'ils foulent à leurs pieds, ne leur donnent aucune idée de la grandeur de l'homme; ils laissent à des étrangers le soin d'estimer les richesses de leurs pères, et de les offrir à des regards plus dignes d'en jouir que les leurs. Aussi barbares que les Turcs, ils secondent souvent le temps dans la destruction des travaux de leurs aïeux ; ils achèvent de renverser les temples superbes que la Grèce

idolâtre éleva aux Dieux, pour s'en construire grossièrement et sans frais, de chétives demeures. Le Turc lui-même, comme pour plonger tout à-fait dans l'oubli les prodiges des siècles passés, a changé les noms harmonieux qui rappellent tant d'aimables et de grands souvenirs, en noms durs à l'oreille et stériles à l'esprit.

Ces belles contrées ne reverront-elles plus au moins une faible image de ce qu'elles furent autrefois? Quelle nation européenne brisera le joug odieux et destructeur qui pèse sur elles? Quand la politique n'engagerait pas quelque puissance à cette démarche, que la férocité insouciante des Turcs justifierait, la reconnaissance seule n'en devrait-elle pas faire un devoir? C'est de la Grèce que l'Europe a emprunté les arts, les lettres et les sciences qui font sa gloire et son bonheur : pourquoi ne pas tenter de lui rendre aujourd'hui le bien qu'elle nous a fait? La France a, plus qu'aucune autre nation, profité des travaux de ses anciens enfans; c'est peut-être elle qui devrait tenter cette entreprise véritablement digne de gloire. Sans doute il est plus beau de rétablir une nation dans sa première prospérité, que de chercher à en humilier une

autre. Mais malheureusement la loi générale, l'intérêt qui régit les individus, est aussi le mobile des actes des nations; et de simples considérations de générosité ne sont pas, pour l'ordinaire, très-décisives aux yeux des chefs des peuples. Mais ici la France pourrait trouver son intérêt à côté de celui de la gloire. La Grèce et son Archipel offrent des places de la première importance au commerce du peuple qui saura s'en emparer; et les Grecs, devenus libres, ou vivant sous un gouvernement juste et humain, peuvent devenir des sujets ou des alliés infiniment précieux. Toujours courbés, toujours craintifs devant la verge musulmane, aujourd'hui ils sont avilis, rusés, presque lâches; mais ils ont conservé cet esprit naturel qui animait leurs pères, cette activité si nécessaire et une industrie qui ne demande, pour s'exercer, qu'à pouvoir jouir en sûreté de ses productions. Qu'ils soient libres, encouragés; qu'on les tire de l'ignorance et des superstitions où ils croupissent, et bientôt ils tiendront un rang parmi les peuples les plus policés.

Les desirs que nous formons ne sont pas tout-à-fait l'expression vague d'un simple sentiment de bienveillance pour une terre qu'au-

cun homme éclairé ne peut voir d'un œil indifférent; ils s'accordent avec les intentions que la France a quelquefois manifestées. Le chef de la République, lorsqu'il n'était encore que général de l'armée de l'Italie, tourna ses vues vers ces contrées, et vit sans doute dans leur conquête et leur affranchissement plus qu'une gloire stérile pour la France (1). Qui sait si ses regards ne s'arrêteront pas encore sur cette terre heureusement située pour le commerce d'une des plus riches parties de l'Asie? L'emplacement de la Morée principalement, semble promettre la domination sur tout l'Archipel et des communications faciles avec les différentes échelles. Les Français, par l'effet seul de leurs nouvelles lois, étant portés à donner à leur commerce une étendue qu'il n'eut jamais, ont besoin de former des établissemens dans la Méditerranée; et la Grèce, au défaut de l'Egypte, leur présente tous les avantages qu'ils peuvent desirer. Mais laissons ces considérations à ceux qui

(1) Voyez le *Voyage de Dimo et Nicolo Stephanopoli*, envoyés par Bonaparte dans la Morée, pour y reconnaître l'esprit des habitans, sur-tout celui des *braves et libres Maïnottes*.

doivent s'en occuper, et parcourons ces contrées en faveur desquelles nous n'avons pu nous refuser de former des vœux.

La Grèce, que l'on désigne aussi sous le nom de Turquie méridionale, se divise en cinq parties principales : la *Macédoine*, l'*Albanie*, la *Livadie* ou l'*ancienne Grèce propre*, la *Morée* et les *îles*. Connaissons d'abord le peuple, nous visiterons ensuite les différentes provinces qu'il habite.

Les Grecs de Macédoine et des pays voisins sont robustes, courageux, et en quelque sorte féroces. Ceux d'Athènes et de l'Attique sont encore remarquables par leur sagacité et leur pénétration. Tous les habitans des îles sont gais, vifs, passionnés pour la musique, et d'un bon naturel : de tous les Grecs, ce sont en général les meilleurs. Ceux de la Morée sont pirates; on ne doit point s'en étonner quand on se rappelle les affreux traitemens que les Turcs leur ont fait essuyer, et leurs continuels efforts pour s'affranchir. Dans l'Albanie, l'Epire, et dans tous les pays montueux, le peuple est brave, guerrier, mais sauvage, tuant sans scrupule et volant les voyageurs. Un Turc n'oserait se hasarder seul dans ces contrées; il n'est pas d'homme

qui ne se fît un mérite de lui ôter la vie. Peut-on en être surpris ? c'est le ressentiment profond d'une juste vengeance. Les Grecs qui habitent les villes peuplées de Turcs, et qui se trouvent sous la puissance immédiate de leurs tyrans, sont les plus corrompus et les plus avilis ; ils sont sans cesse obligés de ramper, et la crainte, en les forçant à dissimuler soigneusement la haine qui brûle dans leurs cœurs, les rend fourbes, perfides, et leur inspire enfin tous les vices et toutes les bassesses qui naissent de l'esclavage. Il faut peut-être les plaindre encore plus que les blâmer. Ils ont, au moins dans les fers, conservé cet esprit et cette industrie qui distinguent si avantageusement la nation entière ; et, sous ce rapport, la différence est considérable entre le malheureux Grec qui se courbe et le stupide Musulman qui le méprise.

Le caractère national des Grecs, en général, a conservé presque toutes ses formes antiques. Ils ont toujours cette vivacité qui en faisait un des peuples les plus aimables de l'antiquité. Ecoutez-les causer entre eux ; à leurs gestes, à leurs mouvemens, à leur ton animé, vous croiriez qu'ils disputent, même

nez vivement : ce n'est que l'effet de cette vivacité naturelle qui leur rend, en quelque sorte, présens, les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles sur-tout exagèrent tout ce qu'elles ont vu. Les tropes, les images, les comparaisons leur sont familières, et les sermens viennent toujours à l'appui de ce qu'elles racontent.

A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conserve encore dans sa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs pères. Celle que parle le peuple, ou le grec vulgaire, ressemble cependant beaucoup à cette ancienne et belle langue; et, quoique défigurée par les mots étrangers, elle en a encore la richesse, l'énergie et la douceur. « On n'apprend pas le grec vulgaire, dit un voyageur, sans apprendre des fables et des proverbes en vers. Les Grecs sont toujours sentencieux, et ils aiment beaucoup les contes. Dans leurs chansons érotiques et dans leurs autres poésies, ils ont adopté la rime des Italiens. Vous ne verrez nulle part autant que chez eux l'excès du délire et l'emportement de l'amour : aucune langue ne peut fournir autant de noms expressifs que les amans en prodiguent à leurs maîtresses. Vous verrez des Grecs amoureux,

parmi le peuple sur-tout, passer la nuit sous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chansons les plus tendres, et dans certains accès de fureur se faire des blessures au bras, pour montrer ensuite les cicatrices comme de glorieuses marques de l'amour dont ils sont possédés. Vous y verrez encore des mères, des veuves éplorées frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faisant retentir de leurs cris un vaste champ qu'elles remplissent du spectacle de leur douleur. Vous y verrez les enfans embrasser les genoux, baiser respectueusement la main de leur père, et demander cette bénédiction dont on ne connaît plus l'usage que dans l'histoire des patriarches. »

La même sensibilité et la même vivacité d'imagination se retrouvent dans la religion ; et, jointes à l'ignorance, elles ont facilement entraîné le peuple à la superstition. Il est d'une crédulité excessive en fait de prodiges, d'augures, de songes, et jeûne avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Quelle sagesse, sous ce rapport, pourrait-on espérer d'une nation qui a des prêtres qui savent à peine lire, et qui ne connaissent guère de leur religion que les cérémonies qui la distinguent des autres ? La

description de ces cérémonies demanderait seule un volume.

Par leur discipline ecclésiastique, les Grecs sont obligés d'assister au service de l'église le dimanche, et tous les jours de fêtes et de jeûnes. Ces fêtes sont fort nombreuses, et il y a quatre jeûnes principaux; l'un de 40 jours avant Noël; un autre, de la même durée, avant Pâques; un troisième après la Pentecôte; et un quatrième, de six jours, au mois d'août. On administre le sacrement de l'Eucharistie aux enfans nouvellement nés.

La hiérarchie de l'église grecque est composée de quelques patriarches, qui reconnaissent pour leur chef celui de Constantinople; d'archevêques, d'évêques, de proto-papas, de papas et de caloyers. Le haut-clergé offre ordinairement des gens qui ont reçu une certaine éducation; il n'en est pas de même des papas : pris dans la basse classe du peuple, ils sont d'une ignorance extrême. Eux seuls ont le droit de se marier, mais une fois seulement; aussi ont-ils un grand soin de prendre une femme robuste, et qui promette une longue vie. Ceux qui aspirent aux dignités supérieures, doivent garder le célibat et prendre l'état monastique. Les caloyers ou moines

grecs, vivent réunis dans les monastères, comme les moines catholiques-romains. Ce sont, pour l'ordinaire, des espèces de paysans fort ignorans, mais cependant plus respectables que les moines romains, en ce qu'ils vivent de leur travail, labourent la terre et cultivent la vigne.

Un peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de spectacles, attaché à la religion par la pompe du culte extérieur, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat dont il pouvait être susceptible. La plupart de celles en usage chez les anciens Grecs, le sont aussi chez les modernes. Une jeune fille qu'on va marier, est conduite au bain au son des instrumens, la veille de ses noces, assistée de tous ses parens et de ses amies; le jour se passe ensuite en festin et en danse. Le jour des noces arrivé, on la mène à son époux avec le même cortége et la même musique. La marche est ouverte par des danseurs, par des instrumens et par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. Chargée d'ornemens, les yeux baissés, et soutenue par des femmes, elle avance avec une lenteur affectée. Le brillant flambeau de l'hyménée, si célèbre chez les anciens, n'a pas été oublié par les

Grecs modernes : on le porte devant les nouveaux époux et dans la chambre nuptiale, où il brûle jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé ; ce serait même un mauvais présage s'il venait à s'éteindre par quelque accident.

Arrivés à l'église, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouse, et celle de l'épouse à l'époux. Les anciens Grecs présentaient la coupe à l'époux, en signe d'adoption et de contrat ; les nouveaux époux boivent encore un peu de vin, dans un même verre où ils ont fait tremper du pain. On regardait comme un mauvais présage, si la nouvelle mariée, en entrant la première fois chez son mari, touchait seulement du bout du pied le seuil de la porte ; aujourd'hui la nouvelle épouse est encore soutenue par des femmes et par des hommes qui l'accompagnent, et elle doit passer à la porte, sur un crible couvert d'un tapis ; si le crible, sur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement, ne crevait pas sous ses pieds, on aurait contre elle des soupçons qui alarmeraient son époux ; mais il est tranquille après l'épreuve du crible.

Le nouveau mari donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui assistent à sa noce ou qui vont la voir. Les portes de la maison et les fenêtres sont ornées de verdure et de fleurs attachées avec des bandelettes : on danse et l'on chante pendant toute la nuit ; mais les compagnes de la nouvelle mariée se réunissent entre elles, dans des appartemens séparés et éloignés du tumulte de la noce. Dans les villages et à la campagne, la mariée est conduite au son des instrumens, sur un chariot traîné par des buffles. Ces cérémonies simples ont un charme attendrissant, et semblent annoncer le bonheur qui suit en effet presque toujours le mariage chez les Grecs modernes.

La douleur est aussi vive que la joie : quand une mère perd un de ses enfans ou son époux, elle se désole à grands cris, s'arrache les cheveux, et veut se précipiter dans leur tombe. Elle reste pendant plusieurs jours avec ses amies, et elles chantent ensemble les louanges du défunt et leurs regrets. « Nous traiterions de folie ces emportemens de la douleur, dit Savary, parce que la nature abandonnée à son énergie, choque nos bienséances factices et notre politesse artificielle : voyez, ajoute-t-il,

chez les Grecs du dix-huitième siècle, ce que j'ai été à portée de voir et d'entendre : madame *Tigonini*, la plus belle des Grecques modernes, aimait tendrement son frère ; elle eut le malheur de le perdre : suivant l'usage du pays, elle accompagna le convoi ; tout annonçait l'abattement de cette ame sensible ; le désordre de son voile et de ses habits, la négligence de sa coiffure, ajoutaient de nouveaux traits aux marques de sa douleur. Le corps fut reçu à la porte de l'église par le patriarche : après les prières d'usage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, et à laquelle ils ont donné le nom de dernier adieu. Après que le patriarche eut embrassé le corps, les parens et ceux qui formaient le convoi en firent de même. Cette scène, que l'idée d'un éternel adieu ne rendait que trop attendrissante, le devint encore plus, quand cette sœur éplorée, qui n'écoutait que les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits et arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle voit encore, et qu'elle ne doit bientôt plus voir : on fit des efforts pour abréger cette scène lugubre, et pour ramener la sœur affligée dans sa maison.

» Cette maison, située sur le bord de la mer,

a son entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le rivage a de plus beau et de plus magnifique : ce jardin était orné de belles fleurs et de quelques arbres fruitiers ; il y avait d'un côté une volière pleine d'oiseaux ; et de l'autre, un réservoir où se trouvaient toutes sortes de poissons : ce jardin, ces oiseaux, ces poissons, faisaient tout l'amusement du sage que la mort venait de ravir à sa sœur et à ses amis. « Où est mon frère ? » disait cette sœur accablée, en parcourant des yeux ces objets.... « Il n'est plus... il a passé » comme une ombre..... Vous, fleurs, qu'il » cultivait avec tant de plaisir, vous n'avez » déjà plus cette fraîcheur que vous deviez » à ses soins.... périssez avec lui.... courbez-» vous.... séchez jusqu'à la racine.... Vous, » poissons, puisque vous n'avez plus de maî-» tre ni d'ami qui veille à votre conservation, » retournez dans les grandes eaux, allez cou-» rir après une vie incertaine.... Et vous, pe-» tits oiseaux, si vous survivez à votre tris-» tesse, que ce ne soit que pour accompa-» gner mes soupirs de vos chants lugubres... » Mer tranquille, vos flots sont maintenant » agités ; seriez-vous aussi sensible à ma » peine ! » Jugez de l'effet que faisait sur les

spectateurs cette touchante apostrophe, faite avec cette tranquillité que la douleur ne permet qu'aux grandes ames ! Cette dame se retournant ensuite vers ses esclaves, « Pleurez, mes enfans, leur dit-elle... vous n'avez » plus de père.... mon frère n'est plus... La » mort cruelle nous l'a enlevé; il a disparu » comme l'ombre, et nous ne le verrons plus. » Ces lieux que sa présence rendait agréables, » ne doivent être pour nous qu'un séjour de » tristesse et d'affliction. » Il n'est pas possible de donner à la nature plus d'expression, plus de force, plus de naïveté; c'est l'abandon de l'ame, le délire de l'imagination.

Les tombeaux des Grecs sont, comme ceux des Turcs et des autres peuples de l'Orient, situés sur le chemin des villes et des villages. Une pierre et une colonne indiquent chaque tombeau, que des pins et des cyprès couvrent de leur triste ombrage.

Dans toutes les maisons, l'appartement des hommes est séparé de celui des femmes. Les lits y sont inconnus comme chez les Turcs; on jette seulement des matelas sur les sofas pour être couché plus mollement. Une lampe brûle toute la nuit ordinairement devant quelque image de saint ou de sainte. La broderie est

l'occupation des femmes grecques ; elles sortent peu, et celles qui ont besoin de travailler pour entretenir leur famille, brodent sans relâche du matin au soir. Le cortége d'esclaves et de suivantes qui accompagnent dans les rues une femme grecque, est pour le pays ce qu'est parmi nous un bel équipage ; avec la différence qu'une honnête femme ne peut sortir chez les Grecs sans avoir au moins une suivante avec elle ; celles qui sont riches ou d'un rang supérieur, se font suivre par plusieurs esclaves.

Quoiqu'ayant peu occasion de faire briller leur parure, les dames grecques s'en occupent cependant avec beaucoup de soin. Leur coiffure, sur-tout lorsqu'elle est basse, est ordinairement relevée par une plume de héron ; mais elles ne manquent point de se placer sur le front une autre petite plume noire ou de couleur, arrondie ou frisée en boucle plate ; au reste, elles ont différentes coiffures, plus ou moins ornées, qu'elles varient de plusieurs manières. Quelquefois leurs cheveux tombent en tresses sur leurs épaules ; souvent ils sont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs. La chemise est de gaze de soie blanche et descend jusqu'aux talons ; elle est relevée par la cein-

ture ; les manches en sont très-larges, et l'on met par-dessus un double caleçon ; celui qui paraît est d'une étoffe de soie, et l'autre d'une toile légère. Sur la chemise se met l'*anteri*, qui serre étroitement la taille ; sur l'anteri on place le *caftan*, qui descend jusqu'aux pieds, et sur le caftan la pelisse, qui, d'ordinaire, est l'habillement le plus riche. Les pierreries viennent ajouter à la richesse de l'habillement ; les boucles de ceinture, les colliers, les brasselets en sont enrichis ; on en mêle même aux fleurs des jardins dont on fait des couronnes. Les dames grecques se parent de tous ces ornemens, souvent sans sortir de leurs maisons, sans même avoir l'espérance d'être vues, uniquement pour elles.

Lorsqu'elles sortent et vont un peu loin, elles font porter avec elles leurs bijoux, pour s'en parer avant d'entrer dans la maison où elles se rendent, et les ôter de même pour revenir quand la visite est faite. Un éventail leur sert de parasol ; cet éventail est fort grand, arrondi, composé de plumes de paon et à manche d'ivoire. Il y a dans le centre un petit miroir ; les dames le portent à la campagne ; et quand, fatiguées par la chaleur, elles se reposent sur un sofa, un esclave prend

« L'amour était pour moi un arbre paré des feuilles » toujours vertes de la fidélité; son ombre était l'es- » pérance du bonheur que je desirais.

» Mais tout-à-coup les feuilles ont été brûlées par le » souffle brûlant du désespoir qui me poursuit et me » fait errer.

» Mon espérance est détruite par la haine et par » les rigueurs qui attaquent toutes les branches de » l'arbre.

» Un faible rejeton qui reste, n'a plus qu'une ap- » parence de vie et de fraîcheur.

» Les feuilles sont tombées, parce que les racines » ne fournissent plus de suc nourricier.

» Vaine illusion ! je croyais que cet arbre ne pé- » rirait point; que ses rameaux verts ne craignaient » plus la sécheresse.

» Dans cette double idée, j'offrais jusqu'à mes » larmes pour l'arroser.

» Il n'était plus temps, et j'ai encore été trompé par » la vue du rejeton qui n'avait qu'une fausse appa- » rence, lorsque je croyais qu'il allait refleurir : la » racine n'avait plus de force.

» Si l'Amour que j'implore pouvait en prendre » soin, je reverrais encore ces verts rameaux, qui me » donneraient et la fraîcheur et l'ombre, et les pre- » mières douceurs de l'espoir que j'ai perdu. »

Voici maintenant en grec vulgaire deux quatrains que les personnes qui possèdent la

langue d'Homère et d'Anacréon ne seront peut-être pas fâchées de trouver ici : elles verront qu'il reste encore quelque chose de l'harmonie de l'ancien langage et du génie délicat de ceux qui le parlaient.

Κόρη σό παραθλεισα
Γάῤ φαληὰ δεν πρεπει :
Τι ἐσὴ ἐίσε τό γαῤφαλο
Καὶ οπ̓ε ἐχει μὰτοια ἄς βλέπει.

« Jeune beauté, à ta fenêtre il ne faut point de rosier : tu es toi-même la rose ; il suffit d'avoir des yeux pour s'en convaincre. »

Δέν ἐίσα εσὴ πα μι ἔλεῖες
Τί ἀν σ̓ὲ με ιδης πὲθαινεις,
Τορα μὲ βλὲπεις καὶ απ̓αιρνῶ
Καὶ δὲν μι σὐλυχαίνεις.

» N'est-ce pas toi qui me disais que lorsque tu ne me voyais pas, tu mourais ? Maintenant tu me vois, je passe devant ta porte, et tu ne me dis mot. »

Les Grecs aiment autant la danse que le chant, et, à l'instar de leurs ancêtres, ils ont des danses qui rappellent quelques événemens ou expriment les sentimens dont ils sont animés. On voit encore dans la Grèce des bandes de danseurs se tenant par la main, courant les rues et les campagnes, rappeler les anciennes danses qui faisaient une partie

du culte public. « J'ai vu, dit un voyageur, dans l'île des Princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler pour puiser de l'eau, et former, autour du puits, des danses en chantant; l'air en est tendre et débute lentement, ensuite il devient plus vif et plus animé; celle qui mène la danse dessine quantité de figures et de contours, dont la variété forme un spectacle très-agréable.

Dans les villages, on observe encore les fêtes de Cérès. Quand la moisson approche, on va en dansant au son de la lyre visiter les champs; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux. Le jour marqué pour la moisson, on retourne aux champs, encore en dansant, avec la faux pendue aux épaules. Le joueur de lyre chante un air auquel on répond en chœur, et jusqu'au bruit que fait la faux en sciant le blé, tout concourt à l'harmonie de cette musique.

Les danses en l'honneur de Flore se renouvellent de même tous les ans à l'île des Princes et ailleurs : les femmes et les filles des villages vont le 1er. mai danser dans la prairie, cueillir et répandre des fleurs, et

s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse, toujours mieux parée que les autres, représente Flore et le Printemps dont l'hymne qu'on chante annonce le retour. Une jeune fille chante : *Soyez la bienvenue, Nymphe, Déesse du mois de mai !* et le chœur à chaque couplet répète : *Déesse du mois de mai, Déesse du mois de mai.* L'air de l'hymne est tendre, plein d'expression et de sentiment ; tout, dans cette danse, peint les charmes de Flore et les douceurs du printemps.

On n'a point de maîtres pour apprendre ces danses : une mère, au sein de sa famille, apprend à ses enfans la même danse qu'on lui a apprise ; elle la danse avec eux, et leur chante en même temps l'histoire dont cette danse est le sujet.

LA MACÉDOINE.

Les Turcs appellent la Macédoine *Mackdonia*. Elle est bornée au nord par le *Nessus* ou *Nestus*, au sud par la *Livadie* et l'*Épire*, à l'est par l'*Archipel*, et à l'ouest par l'*Albanie*. On la divise en trois parties, l'*Iamboli*, la *Veria* et la *Thessalie*. L'air est vif et salubre dans ces contrées ; le sol y est d'une fertilité extrême ; aussi est-ce une

des provinces les moins dépeuplées sous la domination des Turcs. « Ici, dit un voyageur, la nature combat sans cesse les vices du gouvernement. Le climat de la Grèce, ajoute-t-il, est admirable : il influe puissamment sur l'espèce humaine, en lui donnant et plus d'ardeur et plus de fécondité; et il agit encore sur la nature animale et végétale, en rendant l'une et l'autre plus productives. Il ne faut qu'une erreur des gouvernemens pour rendre l'espèce humaine clair-semée dans les parties septentrionales du globe, tandis que la plus insensée des administrations ne peut étouffer la population sans cesse renaissante des contrées méridionales. Les victoires de Charles XII ont fait de la Suède un désert; mais ni les folies du gouvernement turc, ni les délires de la superstition, n'ont pu dépeupler les riantes vallées de la Macédoine. On est ici dans le pays de Pyrrha et Deucalion : les hommes poussent comme les arbres des forêts, et les pierres jetées par terre se métamorphosent en hommes. En parlant des superbes provinces qui composent l'empire ottoman, on finit toujours par la même pensée : la nature a tout fait dans ce pays, et le gouvernement a tout gâté. »

L'*Iamboli* contient deux villes considérables, *Salonicki* et *Serès*. *Salonicki* est l'ancienne *Thessalonique ;* elle est située au fond d'un golfe, et devient par cette position même, l'entrepôt du commerce de la Turquie. Aussi n'est-ce que sous ce rapport qu'elle est une des plus importantes villes des Turcs : comme place de guerre elle ne peut compter pour rien. Bâtie en forme de croissant sur le bord de la mer, elle s'élève en amphithéâtre et présente un aspect magnifique ; mais l'intérieur, composé de maisons mesquines, de rues étroites et tortueuses, est loin de répondre à cette belle annonce : on se croirait volontiers dans un grand village. La population monte à environ 60,000 habitans. Plusieurs précieux débris donnent encore une idée de son ancienne splendeur ; c'est, après Athènes, la ville de la Grèce où il reste le plus d'antiquités. On y remarque entre autres quatre monumens, la *porte de Verdar*, les *incantades*, la *rotonde*, et *l'arc de triomphe de Constantin*. La porte qu'on nomme *Verdar*, parce qu'elle conduit à ce fleuve, est formée par un arc de triomphe du meilleur goût ; il fut élevé à Octave et à Marc-Antoine par les habitans de Thessa-

lonique. L'arc de Constantin subsiste aussi en son entier ; mais on ne voit plus que quelques vestiges du marbre dont il était revêtu. L'époque des beaux-arts était déjà passée quand il fut construit. Au nord de ce monument est la *rotonde*, édifice bâti sur le modèle du Panthéon de Rome. Ce que les Juifs castillans établis à Thessalonique appellent *incantades*, figures enchantées, est un reste d'une colonnade d'ordre corienthien bâtie sous Néron. Cette colonnade soutenait deux rangs de statues d'un goût exquis. Ce sont les plus belles figures qui aient échappé aux ravages du temps et des barbares ; elles sont de grandeur naturelle, et représentent les sujets les plus voluptueux de l'antiquité. Il en existe encore huit, qui sont adossées à la colonnade supérieure, dans le goût des cariatides.

Serès est une ville renommée dans la Turquie d'Europe, par son riche marché ; elle est située au milieu d'une vaste plaine arrosée et fécondée par le Strymon. Toute la vallée où coule ce fleuve est mise en culture réglée de coton, et est couverte de près de trois cents villages, qui, vus du sommet du mont *Cercina*, paraissent tous se toucher

et présenter l'aspect imposant d'une immense cité. Les *agas* qui gouvernent et oppriment ces cantons, vivent dans leurs donjons toujours environnés d'une garde d'Albanais, et ils se font la guerre entre eux comme faisaient nos anciens *Feudes*. Le vainqueur brûle les plantations du vaincu, enlève les femmes et les bestiaux, et n'interrompt ses ravages qu'à certaines fêtes musulmanes, où les hostilités sont suspendues par une espèce de *trève de Dieu*. La Porte Ottomane fomente secrètement les divisions des agas; et lorsqu'elle est obligée de se prononcer, elle envoie le cordon au plus faible et les queues au plus fort.

C'est aussi dans la province d'Iambi que se trouve *Philippi*, village situé sur les ruines de *Philippes*, ville si célèbre par la défaite des deux derniers Romains, Cassius et Brutus.

La *Thessalie*, que les Turcs appellent *Janniah* ou *Janina*, offre aussi au voyageur de grands souvenirs, et le ravit sans cesse par la beauté de ses sites et la fertilité de son sol. Elle est bornée de trois côtés par des montagnes célèbres chez les poètes : par l'Olympe au nord, par le Pinde au couchant,

et par l'Œta au midi. Le fleuve du Pénée, aux ondes si limpides, la traverse d'occident en orient, et se jette dans un bras de la mer Egée, après avoir arrosé le vallon si fameux de Tempé.

Ce pays, hérissé de montagnes, eut toujours peu de grandes villes dans son sein ; *Larisse* fut une des plus distinguées, parce qu'elle était le centre de la petite souveraineté d'Achille. Les Turcs l'appellent maintenant *Jenhi-Chehir*, et elle peut avoir 20,000 habitans. C'est après avoir laissé Larisse sur sa droite, que le Pénée se resserre dans une gorge entre l'Olympe et l'Ossa, non loin de Tempé. Le voyageur qui a lu les magnifiques descriptions que l'on a faites de ce coin si célèbre, et cependant presque perdu dans le monde, est cruellement détrompé en arrivant à cette gorge. Il cherche un vallon délicieux, à l'abri des vents, ombragé de lauriers, de myrtes, et couvert d'un tapis de verdure et de fleurs ; il avance, et ne voit qu'une espèce de précipice affreux. « Le Tempé, dit *Pockoke*, a toujours été et est encore une gorge très-étroite et très-profonde, entre deux montagnes, si élevées, qu'on peut à peine regarder de haut en bas

sans être saisi d'horreur et même frappé de vertige à l'aspect d'un précipice si épouvantable, où le fleuve Pénée coule d'occident en orient, et laisse si peu d'espace sur son rivage, qu'à peine dix hommes peuvent y passer de front, en suivant la route qui conduit de Larisse à Thessalonique. Au moment où le Pénée se répand avec beaucoup de fracas dans cette fondrière, il y reçoit un ruisseau empoisonné, venu de la Macédoine, et qu'on nommait le *Titarèse*, qui flétrissait la verdure sur son passage et brûlait les fibres des plantes par l'âcreté de ses eaux, chargées d'un principe de bitume caustique qu'on voyait y surnager, ainsi qu'une matière oléagineuse. Les forêts qui sont d'un côté sur le flanc du mont Olympe, et de l'autre sur celui du mont Ossa, empêchent l'évaporation de l'air humide qui règne toujours au fond de ce précipice sous la forme d'un brouillard. Les Grecs modernes nomment le Tempé le *Lycostome*, ou la Gueule-du-Loup, parce qu'il s'offre sous un aspect assez semblable du côté de la mer vers l'embouchure du Pénée. Telle est cette fondrière sauvage, plus propre à inspirer une mélancolie profonde que cette douce joie qu'on éprouve à l'aspect d'une belle

contrée, habitée par des mortels libres et heureux. »

Une petite ville nommée *Farsa*, rappelle *Pharsale*, si célèbre par la victoire de César et l'extinction de la République romaine.

Janniah ou *Janina* est la ville capitale de la province et la résidence du pacha.

L'ALBANIE.

Cette province contient l'ancienne Illyrie grecque et l'Epire. On la divise en deux parties : l'une, limitrophe de la Dalmatie, est habitée par des Turcs et des chrétiens catholiques. Ces derniers font la force du pacha de Scutari. Les habitans des bouches de Cattaro sont au nombre de 10,000 hommes en état de porter les armes. On compte parmi ceux qui habitent le *Montenegro* 25,000 hommes, tous indépendans et ennemis mortels du nom *turc :* les uns et les autres suivent le rit grec. Ces peuples aguerris occupent la frontière de la Dalmatie, depuis la mer jusqu'à la montagne.

L'autre partie de l'Albanie commence à *Vollona*, distante de cent milles de la frontière de la Dalmatie, et s'étend jusqu'à l'isthme de la Morée.

Toute l'Albanie, en général, est extrêmement peuplée. Les Albanais sont grands, robustes, courageux, excellens cavaliers, et sur-tout grands voleurs. Les Turcs en ont tiré d'importans services contre les Grecs révoltés, pendant la guerre qu'ils ont eu à soutenir contre la Russie, et qui a été terminée en 1774. Pendant les cinq années qui ont suivi, ils ont également tué et pillé Grecs et Mahométans, et il a fallu envoyer une armée pour arrêter leurs déprédations dans ce malheureux pays. Cinq pachas font peser sur ce peuple un sceptre de fer : ces pachas se font continuellement la guerre entre eux ou la font au Grand-Seigneur ; et par conséquent les habitans ont toujours les armes à la main.

Parmi les Albanais, il faut distinguer ceux de *Paramathian*, dont le courage et l'amour pour la liberté font trembler les Turcs. Leur ville est située à douze lieues de Janina ; ils possèdent un territoire de douze lieues de circonférence, et peuvent mettre en campagne 20,000 hommes. Retirés dans des montagnes inaccessibles à tout ennemi, ils méprisent les Turcs et les Grecs qui les environnent, et jouissent de la paix et de la liberté. Leur gouvernement n'a rien de régulier, mais il con-

vient à des hommes encore près de la nature : chaque famille ou réunion d'alliés, qu'on peut nommer un *clan*, administre la justice dans son sein ; et les clans les plus nombreux sont ceux qui ont le plus d'influence dans le pays pour tout ce qui concerne les affaires publiques ; ils prennent bien garde de ne pas tuer un individu d'un autre clan, parce que ses parens vengent sa mort ; et quand une fois il a été versé du sang, les massacres se succèdent jusqu'à l'extinction totale de l'un ou de l'autre clan. Leur habitude, lorsqu'ils sortent de chez eux, est de porter leur fusil ; ils ne restent pas même dans leurs maisons, sans avoir à leur ceinture une paire de pistolets sous leur oreiller, et leur fusil à côté du lit. La plupart des Albanais de Paramathian sont mahométans, mais peu attachés à leur religion, et sur-tout sans fanatisme : ils souffrent parmi eux des chrétiens grecs, et les traitent comme leurs frères. Ils forment même des unions entre eux sans la moindre difficulté. Ils trouvent le vin trop bon pour s'en passer ; le précepte du prophète à cet égard leur est parfaitement inconnu. Ils s'abstiennent seulement de chair de porc ; mais si le mari et la femme sont de religions différentes, ils ne se

font aucun scrupule de faire cuire dans le même vase un morceau de porc et un morceau de mouton. Ils sont très-hospitaliers, mais envers les étrangers qui sont sous la protection d'un Paramathian ; tous les habitans leur montrent alors la plus grande bienveillance. Si, au contraire, un étranger, Grec, Turc ou Européen, vient seul dans leurs montagnes, il est aussitôt saisi, conduit au marché et vendu. Il ne faut pas trop les blâmer de cette conduite violente : elle tient à leur amour pour la liberté de leur pays. S'ils laissaient trop facilement les étrangers pénétrer chez eux, ils en porteraient bientôt la peine en tombant sous le joug des Turcs au moment où ils seraient sans défiance ; ils agissent plus politiquement en tenant tout ce qui les environne dans la crainte et l'épouvante ; l'espion qui voudrait examiner le côté faible de leurs remparts naturels, sait qu'il a les plus grands risques à courir, et renonce sans peine à l'espoir de la récompense qu'on lui présente. Si tous les Grecs avaient le courage des Albanais, la Porte Ottomane verrait bientôt ses esclaves devenir ses maîtres.

LA LIVADIE.

Cette contrée, outre l'*Achaïe*, qui était ce qu'on appelait la *pure Grèce* ou l'*Hellade*, renfermait plusieurs régions. Les principales étaient l'*Attique*, la *Béotie*, la *Phocie*, le pays des *Locriens*, la *Doride*, l'*Étolie*; tous pays qui contenaient des villes également célèbres, aujourd'hui effacées de dessus la terre, ou dont il reste à peine assez de débris pour rappeler la gloire qu'elles ont eue.

La première de ces villes qui attire notre attention, est *Athènes*, dans l'Attique. Son nom se retrouve encore dans celui d'*Athina* ou *Setines*, que lui donnent les Grecs modernes et les Turcs. C'est, sans contredit, une des plus anciennes cités du monde; elle fut fondée par Cécrops. Sa beauté, ses richesses, et sur-tout les grands hommes qu'elle a produits dans tous les genres, lui ont assuré une gloire immortelle. Périclès est celui qui l'orna des plus beaux monumens; plusieurs subsistent encore après tant de siècles, et leurs ruines majestueuses déposent contre le mauvais goût des édifices publics qu'a élevés devant elles le despotisme musulman. Ceux de ces monumens qui ont le plus résisté au temps, sont

le *Théâtre de Bacchus*, la *Tour des Vents*, le *Stade*, le *Temple de Minerve Suniade*, le *Parthenon*, le *Temple de Thésée*, les *Propylées* et la *Lanterne de Démosthène*.

Le *Théâtre de Bacchus* est au pied de la montagne qui regarde le sud-ouest, et entièrement bâti de grosses pierres de taille. La plus grande partie des gradins est taillée dans le roc; la scène a près de 104 pieds, et la longueur de l'édifice entier peut être de 247.

La *Tour des Vents* est de marbre et à huit faces. On a sculpté sur chacune de ces faces l'image d'un vent, qui est représenté dans l'attitude d'un génie ailé, avec son nom au-dessous, et un emblême relatif à la saison de l'année où il a coutume de faire sentir ses influences. Le comble est terminé par une pyramide de marbre, servant de base à un triton d'airain armé d'une baguette. Le mécanisme de l'ouvrage est tel, que les vents font tourner le triton, et qu'il se trouve toujours en face de celui qui règne alors dans l'atmosphère. Ce monument est entre deux rues. « Tandis que je le dessinais, dit M. Leroi qui rapporte ces détails, des religieux turcs me regardaient avec étonnement. Le nom de *Tour*-

neurs leur a été donné d'une de leurs pratiques de religion, assez singulière, et dont j'ai été témoin à Athènes, dans la Tour des Vents qui leur sert à cet usage. Leur chef se met au centre de cet édifice ; et, après avoir fait des prières, il commence à tourner sur ses pieds sans changer de place, au son d'une espèce de flûte que les Grecs appellent *Naye*. Les religieux s'assemblent autour de ce chef, à une certaine distance, tournent aussi sur leurs pieds, et en même temps autour de lui. . . . . Ces religieux prétendent que, pour penser à Dieu avec plus de recueillement, il faut se détacher entièrement de toutes les pensées du monde ; et l'étourdissement qu'ils se donnent en tournant de cette manière, les met dans une espèce d'extase, qui est telle, qu'alors ils s'imaginent ridiculement communiquer avec le Créateur. »

Le *Stade* a été plusieurs fois détruit et réparé. Celui qui subsiste aujourd'hui fut construit aux frais d'un certain Hérode, l'un des plus riches particuliers du monde romain. Adrien y donna, en un seul jour, un combat de mille bêtes féroces.

Le *Temple de Minerve Suniade* est le dernier monument de l'Athènes de Périclès.

Il fut élevé sur le promontoire Sunium, où l'antique va se terminer; il n'en reste plus que dix sept colonnes, qu'on voit de si loin, quand on navigue dans l'Archipel, que le promontoire en a pris le nom de Cap-Colonne.

Le *Parthenon* ou le temple de Minerve, l'un des plus beaux édifices de la Grèce, s'élevait encore dans presque toute son intégrité, il y a un peu plus d'un siècle; mais dans la guerre que les Turcs soutinrent, en 16--, contre les Vénitiens, ce peuple, ennemi né des arts, changea ce beau monument en un magasin à poudre: une bombe dirigée par les mains de l'artillerie de *Morosini*, tomba précisément sur cet arsenal, et fit sauter le temple en l'air, à l'exception de l'extrémité occidentale et d'un petit nombre de colonnes. Le gouvernement musulman, non moins ennemi que la bombe de Morosini, a fait depuis ériger une mosquée d'un goût barbare, au milieu même de ces ruines d'un des plus beaux monumens du siècle d'Alexandre.

Au nord-ouest de la citadelle, on voit les débris du *temple de Thesée*, qui a beaucoup de rapport pour l'ensemble à celui de Minerve. Les bas-reliefs qui subsistent encore attirent l'attention des connaisseurs.

Les *Propylées* sont un des plus beaux monumens érigés par Périclès. Il s'annonce du côté de la ville par deux portiques parallèles, terminés chacun par un massif qui sert de base à une statue équestre. Le corps principal de l'édifice est un pérystile dans le goût de ceux qui précèdent les temples grecs; il conduit aux cinq portes par lesquelles on entrait dans la citadelle. Quand les Turcs se virent maîtres paisibles d'Athènes, ils firent un magasin à poudre des propylées. La foudre y tomba en 1657, et fit sauter tout le plafond de l'édifice.

Enfin, l'un des monumens le mieux conservés est *la lanterne de Démosthène*, située à l'extrémité sud-est du rocher de la citadelle. C'est une petite tour de marbre. L'entablement est soutenu par six colonnes d'ordre corinthien, cannelées et d'un seul bloc chacune : des six entre-colonnes, les unes sont ouvertes, les autres sont remplies par de grandes tables de marbre, surmontées de trépieds en bas-reliefs. Le comble qui est taillé en écaille ne forme qu'une même pièce avec la frise : l'édifice est terminé par une espèce de chapiteau corinthien. Cet élégant édifice a toujours excité l'admiration des gens

de l'art. Nous en avons vu, au commencement de 1802, pendant l'exposition des produits de l'industrie française, une belle copie en terre cuite que l'on éleva au milieu de la cour du palais des sciences, à Paris.

Plusieurs observateurs éclairés, étonnés de la parfaite conservation des monumens qui ont échappé à la barbarie des hommes, ont cherché comment ils avaient pu résister si long-temps aux intempéries du climat, et ont remarqué que cette conservation ne devait être attribuée qu'à la sécheresse et à la pureté de l'air.

L'Athènes d'aujourd'hui peut contenir 14 à 15,000 habitans. Les Turcs n'en font guère que la dixième partie; mais c'est cette partie la moins nombreuse qui opprime l'autre. Les Athéniens, en général, sont bien faits, et ont dans la physionomie une vivacité frappante. Les paysans même de l'Attique ont très-bonne grace, et parlent facilement et avec esprit. La langue est le grec vulgaire, mais plus approchant de l'ancienne langue que dans aucune autre ville de la Grèce. Les Athéniens sont robustes et vivent très-long-temps; ce qui vient sans doute de la pureté de l'air, et peut-être aussi du miel délicieux

dont ils font beaucoup usage. Ce miel est celui du mont Hymète, que les poètes ont vanté, et qui mérite, en effet, les éloges qu'on lui donne. Quoique courbés sous le joug qui les accable, les Grecs d'Athènes ne baisent cependant pas leurs chaînes ; ils ont même quelquefois montré une énergie qui pourrait se réveiller plus terrible. Le gouverneur de cette ville voulant, en 1754, leur imposer des taxes injustes, ils coururent en armes au château et l'en chassèrent ; son frère fut tué dans cette émeute, et un assez grand nombre de Turcs et de Grecs restèrent sur la place. Athènes fut, pendant plusieurs semaines, dans la plus grande confusion. Le gouverneur n'osa se montrer. Un homme des dernières classes du peuple, mais né avec cet esprit et cette hardiesse nécessaires pour en imposer à la multitude et pour la commander, se mit à la tête des révoltés. Il montra beaucoup de ruse dans cette petite guerre, et il employa plusieurs stratagêmes pour surprendre ses ennemis : il faisait voir aux révoltés, pour les tenir en armes et leur donner de l'espérance, des lettres supposées de Corinthe, de Napoli, de Romanie, de Patras et d'autres villes. Il feignit des conjurations

formées dans ces divers lieux, en faveur de ceux d'Athènes, et sur le point d'éclater : enfin, il ne promettait pas moins que de remettre la Grèce en liberté ; mais il vint des troupes à Athènes, et les anciennes chaînes furent remises à ceux qui avaient tenté de les secouer. On aime à voir cet élan vers la liberté, de la part d'un peuple qui jadis se montra si digne d'en jouir.

Tous les lieux de l'Attique sont célèbres ; ce sont le temple de Cérès Eleusine à *Lessina ; Mégare* au couchant d'Eleusis, entre Athènes et Corinthe ; le mont Cythéron qui sépare l'Attique de la Béotie ; *Marathon* qui n'est plus qu'un chétif hameau : tous ces lieux sont encore charmans ; la nature ne s'est point lassée de les couvrir d'oliviers et d'orangers : pourquoi l'homme seul s'est-il laissé dégrader ?

La Béotie, au nord de l'Attique, présente encore quelques restes de l'antique Thèbes, sous le nom moderne de *Thiva*. C'est dans la Béotie qu'est le fameux *Hélicon* et la fontaine d'Hippocrène, consacrés aux muses ; *Orchomène*, renommée par son temple des Graces et sa fontaine Acidalie, consacrée à Vénus. C'est encore dans la Béotie qu'on voit

le port d'Élide, où se rassemblèrent les capitaines grecs partant pour le siége de Troie, et où se fit le sacrifice d'Iphigénie. Sa plus grande ville est maintenant *Livadia*, autrefois *Lebadia*.

Au nord de la Béotie était la Phocide, actuellement presque déserte. C'est dans cette contrée qu'étaient Delphes et son fameux temple; on y voit encore le Parnasse où les poètes ont placé Apollon et les Muses. La *Locride*, la *Doride*, et l'*Étolie* où coule l'*Acheloüs*, offrent également de grands souvenirs; aujourd'hui on n'y rencontre çà et là que quelques pauvres caloyers vivant d'aumônes, ou des fruits de la terre qu'ils cultivent, et du lait des troupeaux qu'ils gardent dans ces déserts.

LA MORÉE.

La *Morée*, que les Turcs appellent *Morah* ou *Morah vilaïeti*, à cause de l'abondance de ses mûriers, est l'ancienne *Péloponèse*. Le golfe de Lépante et l'isthme de Corinthe la bornent au nord; la mer Ionienne l'environne de tous les autres côtés.

Corinthe était avantageusement placée dans l'isthme qui attache la Morée à la Grèce, et

qui peut avoir environ cinq milles de largeur. Cette position, que Philippe de Macédoine appelait la clef et les fers de la Grèce, donnait sur terre et sur mer une grande force à la république de Corinthe ; mais la magnificence de sa ville lui donnait encore plus de célébrité. Elle devait en partie cette splendeur à l'affluence considérable des Grecs qui y accouraient de tous les côtés pour assister aux jeux isthmiques qui s'y célébraient. C'était à ces jeux, comme à ceux d'Olympie, que les divers états de la Grèce et les particuliers recevaient, par l'applaudissement général de toute la nation, la récompense des plus grandes actions. Corinthe, qu'on nomme maintenant *Coranto*, ou, d'après les Turcs, *Ghérémé*, n'est plus guère qu'un bourg, dont les habitations sont entremêlées de terres labourées et de jardins. On n'y retrouve de son ancienne magnificence, que les débris d'un temple.

Argos, *Sicyone* et *Micène*, qui s'élevaient aussi avec orgueil dans le Péloponèse, ne sont plus de même que de misérables villages que l'on ne daignerait pas regarder, si d'anciens souvenirs n'y attiraient les regards du voyageur. L'*Arcadie* n'offre au

cun des heureux pasteurs que les poètes y ont placés, ni même ses villes qui étaient plus réelles. A côté est la *Laconie*. C'est là qu'il faut s'arrêter un moment en mémoire de *Sparte*.

Cette ville, si célèbre par les lois que Lycurgue y établit et par le courage de ses habitans, a perdu jusqu'à son nom. *Misitra* n'a pas été bâtie sur son emplacement, mais à deux milles de là. En quittant cette nouvelle ville, après avoir passé un ruisseau, on trouve un petit village; c'est là que commencent les ruines de Sparte : ces ruines sont peu nombreuses; ce sont des colonnes brisées, des corniches, des chapiteaux épars dans la campagne. On reconnaît encore la forme du théâtre et du dromos; le premier avait 250 pas dans sa plus grande ouverture. En face du théâtre sont plusieurs débris de colonnes et de murailles de briques, qu'on dit être les restes du tombeau de Pausanias; là était aussi la colonne où l'on avait gravé les noms des trois cents Spartiates qui perdirent la vie à la défense des Thermopyles; on fait, dit-on, encore voir cette colonne dans une église de Misitra où elle a été transportée. Le Dromos était un cirque où la jeunesse s'exerçait à la

course des chevaux. Sparte était située en partie sur de petites hauteurs, au pied d'une montagne de la Messénie qui, formant une espèce de courbe, vient en diminuant se terminer en une pointe qui regarde le sud-quart à l'est. La plaine qui est rétrécie par cette montagne qui la divise, commence à s'élargir à Sparte, où elle peut avoir une lieue et demie de large et six ou sept d'étendue du côté de la mer. C'est dans cette plaine que coule l'*Eurotas*. La principale parure de cette rivière si célèbre dans la mythologie, consistait en des bosquets de myrtes et de lauriers qui en ornaient naturellement les bords, et en une prodigieuse quantité de cygnes qui en couvraient les eaux qu'on pouvait à peine contenir par les digues les plus solides, lors de la fonte des neiges, tandis qu'au cœur de l'été l'Eurotas finissait par n'être pas navigable pour les moindres bateaux.

Quand on a traversé les bois qui sont à l'orient de la ville, on découvre dans le lointain les sommets des deux rochers escarpés que les anciens habitans nommaient les *Thyrides ;* ils s'élèvent sous la forme d'un immense obélisque sur le promontoire de Ténare (aujourd'hui le cap Matapans), dont

toute la base a été excavée par l'action des feux souterrains. C'est à l'entrée même de ces cavernes, noircies par la fumée des anciens volcans, que les mythologistes plaçaient non-seulement les portes de l'enfer poétique, mais encore le trône des vents, la route des orages et l'étable des chevaux de Neptune; ce dieu avait un temple creusé dans le roc, en figure de grotte et environné d'une forêt de sapins dont l'obscurité augmentait l'horreur de ce paysage, où l'on n'entend d'autre bruit que le mugissement des flots de la Méditerranée qui s'y élèvent en écumant, contre les écueils du Ténare, souvent couvert de fragmens de navires que la tempête vient y briser.

C'est dans ces contrées qu'habitent les *Maïnottes*, descendans des Spartiates, ou, comme d'autres prétendent, des habitans de la Laconie. Ils sont dignes de leur illustre origine par leur amour pour la liberté, et par leur résistance aux efforts qu'ont faits les Turcs pour les asservir : ils payent seulement, afin de n'être pas inquiétés trop souvent, un léger tribut à la Porte, qui, dans le fait, n'a aucune puissance sur eux; encore ne sont-ils astreints à ce tribut, que depuis l'expédition des Russes dans la Morée : avant cette épo-

que, ils n'avaient que leurs vieillards et leurs prêtres pour chefs; maintenant ils reconnaissent un bey qu'ils choisissent parmi eux, et un capitaine pour chaque district, chargé de maintenir l'ordre et de percevoir les impositions qu'ils font remettre au pacha de la Morée.

Presque tous les voyageurs ont parlé des Maïnottes comme de voleurs déterminés; mais c'est pour ne les avoir pas assez connus qu'ils les ont ainsi calomniés. Ce peuple retiré, comme les Albanais, dans des montagnes inaccessibles, est trop jaloux de sa liberté pour s'exposer à la perdre en recevant imprudemment tous les étrangers qui se présenteraient; mais ceux qui sont recommandés par quelques habitans, et toutes les victimes de la tyrannie turque, trouvent chez eux hospitalité et asyle inviolables.

Maina, suivant la tradition des habitans de cette contrée, tire son nom du mot grec *mania* (fureur), pour exprimer l'ardeur avec laquelle ce peuple se battait contre ceux qui voulaient l'opprimer. Ce pays, quoique hérissé de rochers et de montagnes, contient une population d'environ 45,000 ames : on y compte 360 villages, dont *Vitulo* est le plus

considérable. Ses principales productions sont le blé, l'orge et les lupins ; on les sème alternativement d'année en année, de manière que la terre ne reste jamais inculte. L'huile d'olive fait, avec la soie, la meilleure branche de commerce avec les étrangers qui viennent les chercher dans les ports de *Coron* et de *Moron*. Les Maïnottes ne connaissent ni l'extrême pauvreté ni les grandes richesses ; la nature leur donne à-peu-près tout ce qui contente leurs desirs, et ils ont assez de vertus pour s'aider mutuellement dans leurs besoins.

Leur principale passion est la liberté, et leurs principaux efforts sont pour la défense de la patrie ; les sentimens qui les animent à ce sujet semblent leur venir directement des Spartiates leurs ancêtres. On a grand soin de les inspirer aux enfans dès qu'ils sont en état de les recevoir ; on leur inspire sur-tout la haine du Turc, et en même temps on leur apprend à se servir des armes contre cet ennemi commun, et à fabriquer la poudre dont chacun a besoin. Les femmes elles-mêmes sont animées du même courage que les hommes, et les soutiennent de leurs paroles et de leurs soins dans les combats qu'il faut avoir

de temps en temps contre les pirates et les mahométans. Les mœurs, du reste, ont assez de rapport avec celles des autres Grecs; la religion et les superstitions sont aussi les mêmes.

ASIE.

TURQUIE D'ASIE.

Toute la partie de l'Asie qui se trouve en face de la Turquie d'Europe, appartient encore aux Turcs. Cette étendue de pays est bornée au nord par la mer Noire et la Tartarie russe; à l'est par la Perse; au sud par l'Arabie et la mer du Levant; et à l'ouest par l'Archipel et la mer de Marmora, qui la séparent de l'Europe.

On la subdivise ainsi :

A l'ouest, la *Natolie*, ou plutôt l'*Anatolie*, qui a sept gouvernemens; les *côtes de la Natolie*, *Kutaich*, *Sivas*, *Trébisonde*, *Konich*, *Marasch* et *Adana*.

A l'est, l'*Arménie turque;* au sud-est, le *Curdistan*, *l'Irac-Arabi*, et le *Diarbeck;* au sud-ouest, la *Syrie*, qui se subdivise en quatre pachaliks, *Alep*, *Tripoli*, *Damas* et *Acre*. La *Palestine* vient ensuite.

Enfin, dans la mer du Levant, l'île de *Chypre*, dont quelques autres dépendent.

Arméniens, homme et femme.

L'ANATOLIE, L'ARMÉNIE, ET QUELQUES AUTRES GOUVERNEMENS TURCS.

On comprend maintenant sous le nom d'*Anatolie*, ou suivant les Turcs, *Anadoli*, ce que les anciens appelaient *Asie Mineure*, pour la distinguer du grand continent d'Asie. C'est la partie la plus occidentale de la Turquie, qui, avec la Caramanie-Roum, forme une grande presqu'île qui s'avance entre la Méditerranée et la mer Noire, jusqu'à l'Archipel et à la mer de Marmora.

Les principales rivières qui l'arrosent sont *Zagarie*, *Portent*, *Casalmach*, qui se jettent dans la mer Noire; *Kora* ou la rivière noire qui se jette dans l'Euphrate; *Satalie* qui a son embouchure dans la Méditerranée; *Madré* et *Sarabat* qui se rendent dans l'Archipel. Mais le plus grand de ces fleuves est le *Zizil-Ermac* ou le *fleuve rouge*, anciennement l'*Halis*; il tire sa source de l'Arménie Mineure, traverse d'occident en orient tout le nord de l'ancienne Capadoce, reçoit dans son sein une rivière qui sort du mont Taurus, se replie ensuite vers le nord, et après de longs circuits va se perdre dans la mer Noire.

L'Asie Mineure est aussi traversée par plusieurs chaînes de montagnes ; il y en a une qui s'étend presque des rives de la mer Noire jusque vers l'Euphrate, où elle se joint aux montagnes de l'Arménie. La plus considérable est le *Taurus*, qui domine sur la Méditerranée, par une ligne parallèle à ses côtés, se voit ensuite coupée par l'Euphrate, et à quelque distance de ce fleuve, se relève pour se prolonger jusque dans l'Inde. On sait que le Taurus est une des branches du Caucase, qui forme avec l'Atlas et les Cordilières la charpente principale du globe.

« Ce beau pays, autrefois si célèbre, n'est plus reconnaissable depuis qu'il est sous la domination des Turcs. Le despotisme l'a dévasté ; les campagnes presque incultes ont perdu la moitié de leurs habitans, et l'on ne voit plus de cette contrée qui a produit un si grand nombre d'hommes illustres, et couverte pour ainsi dire d'états florissans, que quelques villes sans défense, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits, et les ruines de quelques monumens de l'antiquité ; qui, en attestant son ancienne grandeur, rendent plus sensible et plus attendrissant le spectacle de son affreuse déca-

dence. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes, où quelques villes conservent encore un commerce assez florissant. Quant à sa population, ce pays qui fut si peuplé, ne l'est guère à présent, quoique le terrain pût nourrir un très-grand nombre d'habitans, s'il était cultivé. » *(Histoire générale des Voyages.)* L'air y est tempéré et assez généralement sain.

Suivons les côtes de l'Anatolie; *Smyrne* sera la ville par où nous commencerons notre voyage. Elle est sur la Méditerranée, dans cette partie qu'on nommait anciennement mer Egée. C'est la première échelle du Levant. Par *échelle,* les Européens désignent plusieurs villes qui sont sur les côtes de la Méditerranée, et dans lesquelles ils ont des consuls; ce mot vient d'*escala,* vieux terme de marine, qui signifie *port de mer.* Smyrne est une des plus belles, des plus riches et des plus grandes villes de la Turquie. La bonté de son port y attire un concours prodigieux de marchands de toutes les nations par mer et par caravanes; aussi son commerce est-il considérable. Tous les peuples commerçans y entretiennent des consuls : les Français y étaient, avant la dernière guerre, en grand

nombre et fort considérés. Sa situation est admirable ; elle s'étend tout le long de la côte, au pied d'une colline qui domine le port ; elle est à huit journées de Constantinople par terre, à quatre cents milles par eau, et à vingt-cinq journées d'Alep par caravane ; celles de Perse ne cessent d'y arriver depuis la fin de l'automne jusqu'à la fin du printemps. Smyrne offre un mélange unique de toutes les nations ; il y a cependant des quartiers pour les différens peuples : les Turcs paraissent rarement dans la rue des Francs, qui traverse toute la ville ; quand on est dans cette rue, on se croirait transporté en Europe : on n'y parle qu'italien, français, hollandais et anglais. La langue provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup de Provençaux, et l'on n'y connaît guère que les manières et les mœurs européennes. Les Juifs sont dans cette ville beaucoup plus considérés que dans tout autre endroit dépendant des Turcs ; leur habileté fait passer presque tout le commerce par leurs mains, et leur manière de vivre ressemble à celle de tous les autres Juifs, qui paraissent n'avoir l'avidité du gain que pour amasser, et non pour jouir.

Au sud, à une grande journée de Smyrne,

dans le fond d'un golfe, sont les ruines d'Ephèse, que les Turcs nomment *Oriasalouc*. On est frappé d'étonnement en voyant cette ville si célèbre, réduite à un misérable village habité par trente ou quarante familles grecques, qui vivent parmi de vieux marbres, et dont les maisons sont adossées à un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La citadelle où les Turcs se sont retirés, est sur un tertre qui, s'étendant du nord au sud, domine toute la plaine. Cette plaine qui, au milieu des montagnes qui l'enferment, forme comme un grand bassin où se trouvent les débris de la ville, est arrosée par le *Caystre*. On voudrait en vain prendre une idée de ce temple fameux consacré à Diane, et qui passa pour une des merveilles du monde; il avait été construit aux dépens des plus puissantes villes de l'Asie; il avait 480 pieds de long sur 220 de large; on y voyait 127 colonnes qui avaient chacune 60 pieds de haut. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers, qui n'ont rien de surprenant que leur épaisseur : on ne voit plus parmi ces ruines que quatre ou cinq colonnes brisées.

Scala nova, ou *échelle neuve*, que les Turcs nomment *Causada*, n'est pas éloignée

d'Ephèse; ses environs sont très-agréables par leurs vignobles. On y fait un négoce considérable en vins rouges et blancs, et en raisins secs, qu'on envoie en Egypte. On y prépare aussi beaucoup de peaux de maroquin. La ville est assez jolie, bien bâtie et bien pavée. Il n'y loge que des Turcs et des Juifs : les Grecs et les Arméniens occupent les faubourgs.

Retournons maintenant au nord de Smyrne pour visiter les côtes de la Troade, que le génie divin d'Homère a pour jamais rendues célèbres. Avant d'y arriver, on trouve en face de l'île Lesbos l'emplacement du royaume de *Pergame. Pergamum*, sa capitale, avait été fondée par Attalus, l'un des généraux d'Alexandre; on a bâti de ses débris *Bergamah*, la ville actuelle. C'est dans Pergamum que l'on inventa le parchemin, qui en prit son nom de *Charta Pergamena*.

Suivons M. *le Chevalier* dans le voyage savant qu'il a fait à la Troade.

« Après la plus intéressante excursion dans plusieurs îles de la mer Egée, nous atteignîmes le cap *Baba*, que les anciens Grecs appelaient *Lectos*. En partant de ce cap, je me décidai à suivre le rivage de la mer jusqu'aux Dardanelles, et à observer avec l'attention la plus

scrupuleuse, tous les fleuves qui se rencontreraient sur ma route.... A peu de distance du cap, je reconnus les ruines d'*Alexandria-Troas* (Alexandrie de Troie), dont l'enceinte flanquée de tours ne renferme plus qu'une vaste forêt de valoniers, et des débris de monumens habités par des insectes et des oiseaux nocturnes. Alexandre-le-Grand, en conquérant habile, voulait imprimer des titres durables de ses victoires dans tous les lieux qu'il subjuguait; il bâtissait des villes, il élevait des monumens, ou plutôt dans sa course rapide, son génie en concevait l'idée, en arrêtait le dessin, et il laissait ensuite à des ministres dignes de lui le soin de l'exécuter. Alexandria-Troas fut une des dix-huit villes qui portèrent son nom : les Turcs l'appellent aujourd'hui la Vieille-Constantinople.

» Les eaux thermales sont le premier objet remarquable qu'on apperçoit en y arrivant du côté du cap *Baba*. La colline sur laquelle elles sont situées est couverte de tombeaux; en la parcourant en dehors des murailles jusqu'au bord de la mer, on trouve à chaque pas des Turcs occupés à briser des sarcophages de marbre blanc, ornés de bas-reliefs et d'inscriptions, pour en faire des boulets de canon

ou des décorations à leurs propres sépultures. Depuis long-temps les ruines d'Alexandrie fournissent de boulets les châteaux des Dardanelles ; et cette espèce de mine est encore loin d'être épuisée.

» J'étais à peine sorti des murs d'Alexandria-Troas, que j'apperçus à l'horizon, du côté du nord, une éminence conique qui attira toute mon attention par sa hauteur, par sa masse imposante, et par sa forme régulière qui se dessine d'une manière tranchante sur le sommet horizontal de la colline où elle est située.

» Je dirigeai ma route vers ce point remarquable, à travers la longue chaîne des collines qui descendent, en s'aplanissant par degré, des hauts sommets de l'*Ida*, et viennent insensiblement se perdre sur les bords de la mer Égée. En y arrivant, je m'informai avec empressement si les Turcs qui habitaient les villages voisins avaient coutume de désigner cette petite montagne par quelque nom particulier. Ma curiosité fut pleinement satisfaite lorsque j'appris qu'ils la regardaient comme un tombeau des infidèles, et qu'ils lui avaient conservé le nom très-extraordinaire de *Tepé*, le même que

les anciens Egyptiens donnaient à leurs tombeaux ; mais comme je n'avais encore aucune idée sur la plaine de Troie, qui cependant se trouvait alors tout près de moi, je ne pouvais que former des conjectures sur la nature de ce monument. Ce ne fut que dans la suite que je pus prononcer un jugement sur ce monticule et sur tous ceux du même genre, qui se trouvent dans la plaine de Troie.

» Au midi j'appercevais les ruines d'Alexandria-Troas ; à l'est les pics élevés de l'Ida ; à l'ouest la mer Égée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Lemnos, et jusqu'au sommet du mont Athos : à mes pieds, enfin, et du côté du nord, j'avais une vaste plaine entourée d'agréables collines, couverte de villages, et cultivée d'espace en espace. Deux fleuves, qui paraissent sortir des gorges de l'Ida, la traversent de l'est à l'ouest suivant sa longueur : de différens côtés, et à des distances différentes, je voyais des éminences semblables à celle au sommet de laquelle j'étais assis. On concevra aisément tout ce qu'un tel tableau dut réveiller en moi de souvenirs intéressans ; ce fut en ce moment que commencèrent à prendre une grande réalité dans mon esprit les conjectures que j'avais depuis

long-temps formées sur l'existence de la place de Troie..... Je résolus, en allant à Constantinople, d'observer avec soin les rivages du rapide Hellespont, et de vérifier la situation des objets renommés dans l'antiquité.

» Je m'embarquai sur un léger caïque conduit par sept rameurs, dont le chef, vieillard à barbe grise, parcourait depuis son enfance les rivages de l'Hellespont: une foule de tableaux se présentent à mes yeux; le canal semblable à un large fleuve est dans ce moment couvert de vaisseaux; ses eaux coulent majestueusement entre deux chaînes de collines qui, sans être par-tout cultivées, offrent par-tout les signes de la fertilité. De nombreux troupeaux paissent sur les deux rives, et les matelots du vaisseau qui s'enfuit répondent aux chants des bergers. Ces images riantes font bientôt place aux souvenirs douloureux qui leur succèdent. Thucydide, Hérodote, Xénophon, me rappellent les batailles sanglantes et les actions dont l'Hellespont fut autrefois le théâtre.....

» Ces tristes souvenirs m'avaient jeté dans une mélancolie profonde, lorsque le chef des rameurs laissa échapper par hasard le nom d'*Elès-Bouronn*. Je le questionnai avec em-

pressement sur le mot qu'il venait de prononcer ; il m'apprit que l'une des deux pointes qui formaient l'extrémité de la Chersonèse de Thrace, ou l'ancien cap *Mastasia*, était appelée par les Turcs *Elès-Bouronn*, promontoire d'Elès. J'allai aussitôt reconnaître et chercher les ruines de la ville d'*Eleus* qui ne devaient pas être éloignées. Le petit village et les différens forts qu'on voit à la pointe de la Chersonèse, ont peut-être été construits de ses débris. On n'en apperçoit plus d'autres restes que le tombeau de Protésilas, qui subsiste encore et indique au moins à-peu-près le lieu qu'occupait cette ancienne ville.... Je me rembarquai une seconde fois, et laissant à droite sur les côtes de l'Asie, les tombeaux d'Achille et de Patrocle, le château du Sable, l'embouchure du Simoïs, le tombeau d'Ajax, le bois d'Hector, et à gauche sur la côte de l'Europe deux agréables vallons plantés d'arbres et arrosés de plusieurs ruisseaux, j'arrivai à la pointe des Barbiers, où était située autrefois la ville de Dardanus.

» J'abordai au château des Dardanelles, que les Turcs appellent *Soultanié-Kalchsi*. Une petite ville, presque entièrement peu-

plée de Juifs, est auprès. Derrière cette ville s'étend une vaste plaine au milieu de laquelle on trouve un *téké*, ou couvent de *derwichs*, entouré de vignes et de jardins délicieux. Ces solitaires donnent au pays qui les avoisine, l'exemple de l'hospitalité la plus affectueuse ; ils offrent leurs plus beaux fruits et leurs cellules aux voyageurs fatigués, et font admirer de la meilleure foi du monde, un cercueil de quarante pieds qui, suivant eux, contient les reliques du géant qui les a fondés.

» Au-dessous de *Soultanié Kalchsi* j'apperçus plusieurs vaisseaux à l'abri d'une pointe qui s'avance dans le canal, et qui semble en fermer l'entrée du côté de la mer de Marmora; on voit encore sur ce rivage quelques ruines qui doivent être celles d'Abydos. C'est entre ce lieu et Sestos que Xercès, suivant Strabon, jeta un pont de bateaux pour faire passer son armée. C'est aussi là que le courageux *Léandre*, dont l'aventure a donné lieu au charmant poëme de Musée, traversait l'Hellespont pour se rendre chaque nuit auprès de la tendre *Héro*. Cette entreprise, si souvent contestée, n'a plus rien de prodigieux ni d'incroyable pour les

habitans des Dardanelles ; ils ont vu dans ces derniers temps un jeune Juif traverser au même endroit le canal, pour obtenir la main d'une jeune fille de sa nation qui la lui avait offerte à ce prix.

» En poursuivant ma route, je reconnus dans *Lampsaki* l'ancienne *Lampsaque*, dont Xercès assigna les revenus pour payer le vin de la table de Thémistocle. Les coteaux qui l'avoisinent sont encore couverts de vignes. Gallipoli que je rencontrai ensuite, me rappela Callipolis, place importante. Au-dessus était *Parium*, qu'on nomme aujourd'hui *Camanar.* »

Le voyageur avait alors parcouru tout le canal de l'Hellespont, et en avançant encore un peu il se serait trouvé dans la Propontide (la mer de Marmora) ; mais son but étant de visiter l'emplacement de Troie, il revint à l'entrée du canal des Dardanelles : suivons-le encore, et arrêtons-nous un peu plus long-temps qu'à notre ordinaire dans ces lieux illustrés par un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

« A l'entrée du canal des Dardanelles, on trouve sur la côte d'Asie une vaste plaine entourée d'agréables collines qui en embras-

sent toute l'étendue. Les deux points où ces collines viennent se terminer sur le rivage de la mer sont remarquables par des monumens qui paraissent être d'une haute antiquité : deux monticules voisins sont à l'extrémité de l'une ; un autre monticule semblable, mais en ruine, est à l'extrémité de l'autre. Le fort de *Koum-Kalé* est au milieu.

» Au nord de la plaine s'ouvre une vallée que les Turcs nomment *Thymbreck*, et où l'on trouve les débris d'un temple ; au midi, sur la colline opposée, on voit encore un monticule artificiel d'une très-grande élévation, qui domine toute la plaine et le pays d'alentour. A l'est, au fond de la plaine, le village *Bounar-Bachi* est situé sur une éminence bordée de précipices, et couverte de plusieurs monticules semblables aux précédens ; près du village sont des sources abondantes et limpides, parmi lesquelles on en remarque une qui est chaude et fumante dans certaines saisons. Enfin un large torrent, presque toujours à sec, descend des sommets du mont Ida, coule au pied des précipices qui entourent Bounar-Bachi, et parcourant la plaine de l'est à l'ouest, va se jeter dans

le canal des Dardanelles, près le fort de *Koum-Kalé*....

» Après avoir observé les marais d'eau salée et d'eau douce qui se trouvent à l'embouchure du *Simoïs* et les différentes îles qu'il forme dans la place, j'entrepris de remonter ce fleuve jusqu'à sa source, à travers les troncs d'arbres et les rochers qui hérissent toute l'étendue de son lit. Il coule pendant près de cinq lieues dans un canal resserré entre deux chaînes de rochers escarpés qui s'étendent depuis Bounar-Bachi jusqu'à la plaine d'Énée. La nature semble n'avoir opéré ce déchirement que pour laisser un libre passage à son impétuosité. Des saules, des peupliers, des amandiers et des platanes croissent et végètent tristement dans cet étroit vallon : au milieu de la destruction et des ravages qui les entourent, et quoiqu'à moitié déracinés, ils payent encore à la saison, peut-être pour la dernière fois, le tribut de leur pâle verdure.

» Dans la plaine d'*Énée*, où j'arrivai après cinq heures de marche, est un village du même nom, qui rappelle celui d'*Æneas*, que portait une ville, dont peut-être les débris sont ceux que l'on voit employés à différens usages.

Je continuai ma route vers le *Cotylus*, traversai une forêt de sapins remplie de jakals, et arrivai enfin, après plusieurs difficultés, au sommet de la montagne.

» C'est là le mont Cotylus ; c'est de là que le Simoïs descend avec impétuosité quand il est grossi par la pluie ou la fonte des neiges. Le Cotylus est un des pics les plus élevés de la chaîne du mont Ida ; c'est peut-être un des points du globe d'où l'on apperçoit les plus beaux pays, et ceux qui rappellent sur-tout les plus intéressans souvenirs.

» Persuadé que le Scamandre se réunissait autrefois au Simoïs, j'entreprends encore de remonter celui-ci jusqu'à sa source, et d'observer tous les fleuves qu'il peut recevoir dans l'étendue de son cours. Il fallait pour cela se résoudre à suivre scrupuleusement toutes ses sinuosités ; il fallait braver les marais, les broussailles, et les difficultés de toute nature qui se présentaient à chaque pas. Ces obstacles ne faisaient qu'irriter ma curiosité ; mais le Turc qui nous servait de guide, et qui ne prenait pas aux antiquités de la Troade le même intérêt que nous, nous prodiguait sans réserve les témoignages les moins équivoques de sa pitié : *Infidèles*, nous disait-il

avec ingénuité, *je vous trouve bien fous de venir de si loin vous exposer à tant de dangers pour chercher des ruines et des sources; n'avez-vous point dans votre pays de rivières et de masures?* Cependant pour satisfaire notre empressement, il nous montra du doigt un groupe d'arbres à une grande distance, et nous assura qu'il y avait près de là une très-belle source.

» Rien ne saurait égaler le plaisir et la surprise que nous éprouvâmes lorsque, excédés de chaleur et de fatigue, après avoir traversé une plaine immense, sans y rencontrer un seul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de saules, d'ormes et de peupliers. La colline au pied de laquelle elle est située termine la plaine du côté de l'est. Environ à quarante pas de cette colline, une autre source isolée et très-abondante jaillit à gros bouillons du fond d'un large bassin dont les bords sont formés par des fragmens de granit et de marbre : en hiver elle est chaude, et exhale une épaisse fumée qui couvre les arbres et les jardins d'alentour. On conçoit facilement que de semblables sources doivent tout fertiliser autour d'elles; elles se partagent d'abord en plusieurs petits ruis-

seaux pour arroser des jardins délicieux, et se réunissent ensuite dans un lit commun, qui a environ douze pieds de large et trois de profondeur. Ce fleuve roule avec rapidité entre ses rives verdoyantes et émaillées de fleurs. Un vieux saule sert de pont pour le traverser. Les environs de ses sources sont couverts de roseaux très-épais et très-élevés, qui rappellent les endroits où les filles de Troie allaient se baigner avant leurs noces, et où l'Athénien Cimon s'était caché pour tromper la jeune Callirhoé.

» Ces belles sources, les seules qui se trouvent dans cette contrée, à plus de dix lieues à la ronde, n'ont pas dû échapper au peintre de la nature, le plus exact qui ait jamais existé. Il paraît en effet qu'il fut frappé du phénomène singulier qui le distingue. « Les » deux guerriers, dit-il, parlant d'Hector et » d'Achille, arrivent enfin à l'endroit où jail- » lissent les deux belles sources du Scaman- » dre: l'une est chaude, et il s'en élève de la » fumée comme autour d'une flamme; l'autre, » en été, est froide comme la grêle, la neige » ou la glace transparente. » On voit que ce tableau est encore aujourd'hui de toute vérité; le temps n'en a pas effacé le moindre trait.

» Autrefois le Scamandre et le Simoïs se réunissaient ; mais depuis on a détourné le premier, qui se jette maintenant dans la mer Egée. Ses sources, reconnues par le caractère très-marqué qui les distingue, menaient naturellement à celle de la ville de Troïe. Il était tout simple de supposer que le village le plus voisin de ces belles sources, devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville. Je monte donc au village de Bounar-Bachi par une pente douce et facile, et je traverse d'abord un vaste cimetière, dont chaque tombeau est orné d'une colonne de marbre ou de granit. N'y aurait-il pas eu autrefois quelque ville importante sur cette colline ? Le voisinage d'une plaine fertile, et les belles sources que je viens de voir dans un pays où l'eau est si rare, par conséquent si précieuse, auraient eu sans doute un puissant attrait pour ses fondateurs.

» J'avance toujours en montant vers le village, et, un mille au-delà du côté de l'est, je me trouve subitement arrêté sur les bords d'un affreux précipice qui entoure presque de toutes parts la colline où je suis placé. Le torrent qui coule au fond est le Simoïs, qui souvent est à sec, et permet aux habitans de cultiver son lit.

» Du sommet de l'éminence où je me trouve, et que les Turcs appellent la montagne de Miel, à cause des nombreux essaims d'abeilles qui se retirent dans les rochers voisins, je découvre la plaine de Troie dans toute son étendue : mes yeux embrassent à-la-fois tout le nord de la mer Egée, les îles de Ténédos, de Samothrace, le sommet du mont Athos et la Chersonèse de Thrace, située de l'autre côté de l'Hellespont.

» Au moment où j'examinais les avantages de cette situation, et la beauté des points de vue, un spectacle nouveau vint frapper mes regards. Je remarquais avec étonnement que j'étais entouré de monticules semblables à ceux que j'avais déjà trouvés dans d'autres parties de la plaine. L'un d'eux cependant me parut avoir quelque chose de singulier dans sa structure ; je m'en approche, et je vois qu'il n'est pas, comme les autres, un monceau couvert de gazon, mais un amas énorme de cailloux jetés sans ordre les uns sur les autres : sa forme conique avait été altérée, et il semblait qu'on eût voulu en pénétrer l'intérieur pour le fouiller.

» Ce n'est pas tout ; en examinant avec soin la superficie du rocher de *Bali-Dali*, je dis-

tingue les fondemens d'anciens édifices, dont la maçonnerie paraît avoir la consistance du rocher lui-même. Ces fondemens ne sont-ils pas ceux de quelque ancienne ville? ces monumens singuliers ne sont-ils pas les tombeaux de ses guerriers? ces colonnes de marbre ne sont-elles pas des débris de ses temples et de ses palais? »

Notre voyageur part de cette idée pour démontrer que les monticules qui l'ont frappé, sont les tombeaux mêmes des principaux guerriers Grecs et Troyens qui ont péri au siége de Troie. Les raisons qu'il en donne paraissent si convaincantes, que la plupart des savans s'y sont rendus. C'est sur-tout lorsqu'il en vient aux monticules qui se voient encore au cap Sigée, qu'il ne laisse presque aucun doute. *Strabon*, le plus exact et le plus savant des anciens géographes, lui apprend ce qu'il doit croire à ce sujet. Le temple d'Achille, dit-il, et son tombeau sont au cap Sigée; on y voyait aussi les tombeaux de Patrocle et d'Antiloque. Homère lui-même indique ces monumens avec autant d'exactitude, et confirme ce qu'avance le géographe et ce que croit le voyageur. « Si je triomphe, » fait-il dire à Hector, si Apollon me donne

» la victoire, j'arracherai au vaincu ses dé-
» pouilles ; je les porterai à Troie ; je les brû-
» lerai sur l'autel du dieu qui m'a protégé ; je
» rendrai aux Grecs son cadavre ; ils l'enfer-
» meront dans le cercueil, et, sur le bord de
» l'Hellespont, ils lui éleveront un tombeau.
» Le nautonier qui voguera sur les ondes,
» dira : Là est le tombeau d'un héros qui ja-
» dis périt sous les coups d'Hector ; il le dira,
» et ma gloire vivra jusqu'aux siècles les plus
» reculés. » Homère met une sorte de complaisance à rappeler, dans l'*Odyssée*, le souvenir de ces tristes monumens : il est pénétré de l'intérêt qu'ils inspirèrent de son temps à tous les voyageurs. Sans doute lui-même était allé brûler de l'encens sur les tombeaux de la plaine de Troie.

M. de Choiseuil a fait fouiller le plus grand tombeau du cap Sigée, et que l'on présume être celui d'Achille. Vers le centre, on a découvert deux grandes pierres appuyées en angle par le haut, l'une contre l'autre, et formant une espèce de tente, sous laquelle on a trouvé une petite Minerve, assise sur un char attelé de quatre chevaux, et une urne de métal, remplie de cendre, de charbon et d'os humains. En faisant refermer le tom-

heau, M. de Choiseuil a fait placer au fond une feuille de plomb, sur laquelle on a inscrit ces paroles : *Ouvrage fait par le comte de Choiseuil-Gouffier, en 1787.*

Il y a sur le cap Sigée un pauvre village habité par des Grecs, et que l'on appelle *Giaur-Kœui*. Notre voyageur fut retenu par le mauvais temps toute la journée à ce village, et il eut occasion de voir une noce grecque. Nous en rapporterons la relation comme un petit tableau qui donne une idée des mœurs des Grecs répandus dans ces contrées.

« Ayant été invités, dit-il, à nous rendre vers le soir à la maison du nouvel époux, où l'on nous offrit du café et des confitures, nous nous réunîmes à ses parens et à ses amis, pour l'accompagner chez les parens de la femme qu'il allait demander. Dans notre marche, nous étions précédés par deux joueurs de lyre, qui chantaient à pleine gorge, en sons longs et soutenus. A l'entrée de la maison on fit beaucoup de cérémonies. Nous fûmes introduits dans la chambre de la future, où elle était assise et occupée à recevoir les complimens et les présens. La chambre était petite, remplie de jeunes filles, ses parentes, et de toutes les personnes de son sexe, non

mariées, de chacune desquelles elle avait reçu des présens. On étalait avec ostentation tout ce qui composait son trousseau ; de grandes armoires et de grands tiroirs étaient ouverts pour montrer ses vêtemens et l'ameublement de sa chambre à coucher ; sur des cordes tendues dans la chambre même, près du plafond, était suspendu un grand nombre de coiffes ou bonnets, et de schals destinés à la parer. Elle était assise, immobile, sur une estrade un peu élevée au-dessus de la compagnie ; elle avait un joli visage, mais trop couvert de rouge ; sa tête était enveloppée d'un voile de soie rouge, sur lequel étaient appliqués et enfilés des sequins, richesse de la famille, depuis long-temps accumulée. Avant la fin de la cérémonie, les femmes se réunirent pour chanter un épithalame qui n'était pas sans grace. Nous mîmes nous-mêmes nos présens dans une des mains de la mariée, qui semblait ne faire aucune attention à ce qui se passait, tandis qu'elle avait dans l'autre une pâte faite d'une sorte de poudre de feuilles sèches mêlées avec de l'eau appelée *keuunals*, et d'un usage général parmi les femmes pour teindre leurs ongles. Plusieurs d'entre elles s'occupèrent d'envelopper un de nos doigts de

cette préparation qui, après avoir resté appliquée pendant une nuit, laisse l'ongle teint d'une couleur rose, qui se conserve plusieurs mois, et qui est, disaient-elles, un gage de bonheur. Cette coutume est si ancienne, qu'on retrouve les ongles des momies colorés ainsi. La plante qui fournit cette préparation, naît dans les Indes et dans l'Égypte. On nous fit asseoir ensuite pour faire une légère collation de fruits et de pilleau, qui furent distribués aux hommes et aux femmes mariés seulement. Ce n'était là, au reste, que les fiançailles; le mariage ne devait être célébré que le dimanche suivant.

» Tenir bien sa maison et son ménage, est un soin totalement étranger aux femmes grecques; et cette négligence, les Turcs eux-mêmes la leur reprochent, en les appelant de plusieurs noms injurieux. Se produire les jours de fêtes, parées de leurs bijoux héréditaires, conservés dans la famille depuis plusieurs générations; c'est toute leur vanité et tout leur plaisir. Lorsqu'ils sont mariés, les hommes sont mariniers ou pêcheurs, ou cultivateurs de quelques vignes ou de quelques terres à grains; rarement possèdent-ils un troupeau de moutons ou d'autres bestiaux : cette ri-

chesse serait trop visible aux yeux des Turcs, à qui il serait dangereux de la montrer. Leurs instrumens aratoires sont imparfaits et grossiers; ils emploient un nombre excessif de bœufs ou de buffles pour tirer un chariot ou mouvoir une charrue. On est surpris de voir douze ou quatorze de ces animaux attelés à une seule charrue, et quatre hommes employés à les conduire; et on est tenté de croire que l'art de la culture leur est encore inconnu. Dans la Troade, les chariots employés aux usages les plus communs sont d'une forme très-semblable aux chars des guerriers conservés sur les bas-reliefs. La caisse de leurs voitures est faite d'osier, arrondie par-devant; elle n'a qu'un essieu et des roues basses, faites d'une seule pièce, une flèche droite portant un joug pour deux bœufs de front. Il est impossible, en les voyant, de ne pas se rappeler les temps héroïques, quoique c'en soit là l'imitation grossière, et qui dégrade bien ses modèles. »

Quittons maintenant la Troade, et entrons dans la Propontide ou mer de Marmora. L'Hellespont, qu'on nomme aussi les Dardanelles, est, comme nous l'avons dit, un large canal qui de la Méditerranée conduit

dans cette mer. Une longue presqu'île, que les anciens appelaient la Chersonèse de Thrace, forme, du côté de l'Europe, le rivage qui correspond à celui de la Troade; c'est à l'isthme de cette presqu'île que commence la Propontide, qui s'élargit, forme un vaste bassin, et va de nouveau se rétrécir auprès de Constantinople, pour former ce qu'on nomme le *Bosphore de Thrace*. Ce Bosphore (*Passage du Bœuf*) conduit dans la *mer Noire*, autrefois appelée le *Pont-Euxin*. Depuis le fond du golfe de Nicomédie jusqu'à Gallipoli, la Propontide a environ 50 lieues de longueur sur 25 à 30 de largeur. Ses principales îles sont celles des *Princes*, à l'embouchure du Bosphore; celle de *Marmora*, ou *l'ancienne Proconèse*, et celle de *Kalolimné*, à l'entrée du golfe de *Mondania*.

Le Bosphore est un des plus beaux détroits du globe, tant par la beauté de ses rives et la sûreté de ses mouillages, que par ses sites pittoresques : il serpente entre deux chaînes de montagnes dont les sommets sont chargés d'arbres, la pente entrecoupée de jardins et le pied couvert de villages agréables et nombreux. On y voit des vaisseaux de tout

les nations et de toutes les formes ; les poissons y abondent, les dauphins se jouent sur la surface de ses eaux, les alcyons et d'autres oiseaux aquatiques volent par bandes et en longues files d'une mer à l'autre ; c'est, en un mot, un tableau vivant et animé qui se renouvelle à chaque instant sans jamais se répéter. En plaçant l'origine du Bosphore aux îles Cyanées, et l'extrémité au promontoire de Chalcédoine, il a environ sept lieues de longueur ; sa largeur varie à chaque instant.

M. Lechevalier fut témoin dans ces mers d'une scène qui donne une idée du despotisme d'une nation conquérante, et du malheur d'une nation conquise. Deux petits bateaux faisaient voile pour s'approcher du rivage ; ils marchaient fort près l'un de l'autre, et semblaient joûter de vîtesse. L'un était conduit par des Turcs, l'autre par des Grecs : le beaupré du premier s'engagea dans les cordages du second : un matelot grec s'empressa de le dégager ; le patron turc furieux, se leva de son bateau, saisit un aviron, et ne le déposa qu'après avoir assommé le Grec, qui se laissa tuer sans opposer aucune résistance.

Pour prendre des notions plus justes des côtes de l'Anatolie sur la mer Noire, nous

allons suivre *Tournefort*, qui voyagea dans une partie du Levant pour connaître les plantes que la nature y produit. La mer Noire, dit-il, n'a rien de noir, pour ainsi dire, que le nom; les vents n'y soufflent pas avec plus de furie, et les orages n'y sont guère plus fréquens que sur les autres mers. Il faut pardonner les exagérations aux anciens poëtes, et sur-tout aux chagrins d'Ovide : ce qu'il y a de fâcheux pour ceux qui naviguent sur cette mer, c'est qu'elle a peu de bons ports, et que la plupart de ses rades sont découvertes. Les caïques qui la parcourent sont des felouques à quatre rames, qui se retirent tous les soirs à terre, et qui ne se remettent en mer que dans le calme ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploie une voile carrée, animée par les zéphyrs, et qu'on baisse bien sagement lorsqu'ils cessent de souffler.

Tournefort partit des environs de Constantinople et voyagea à la suite d'un pacha à trois queues qui se rendait à *Erzeron*, dont il venait d'être nommé gouverneur. Le caïque où était le voyageur français avec ses compagnons, allait toujours derrière, autant pour faire honneur au pacha que parce que les Turcs, en général, n'aiment point les étran-

gers. Son premier campement donnera une idée des précautions qu'il faut prendre avec ce peuple ignorant et plein de préjugés. Comme nous étions un peu instruits des manières du pays, dit Tournefort, nous faisions dresser notre tente assez loin de celles des musulmans, pour leur marquer notre respect, et pour leur laisser toute la liberté qu'ils pouvaient souhaiter pour faire leurs ablutions. A cet effet, on planta de petits cabinets de toile, où une personne avait autant de place qu'il lui en fallait pour se laver à son aise. La tente du pacha était sur la pelouse et sur la croupe d'une petite colline dans des bois éclairés; l'appartement des femmes n'en était pas loin; il était composé de deux pavillons entourés de fossés, autour desquels elles se promenaient sans être vues, à la faveur d'une grande enceinte de châssis de toile peinte en vert et en gris. Leur garde était confiée à des ennuques noirs, dont le visage me déplaisait extrêmement, car ils faisaient des grimaces horribles, et roulaient les yeux d'une manière affreuse quand j'entrais et quand je sortais de l'enceinte où l'on portait la fille du pacha, qui était tourmentée d'une cruelle toux (Tournefort voyageait en qualité de médecin). On

fait retirer brusquement tout le monde lorsque les femmes débarquent et veulent mettre pied à terre. Les matelots mêmes se cachent après avoir ajusté les planches qui leur servent de passage; et s'il se trouve des endroits où les caïques ne puissent pas avancer jusqu'au sable, on enveloppe les dames, ou on les emballe dans cinq ou six couvertures, et les matelots les chargent sur leur cou comme des ballots de marchandises. Quand on les a mises à terre, les esclaves les déballent, et les eunuques ne cessent de crier et de menacer, à quelque distance que l'on soit d'eux : les valets-de-pied du pacha fuyaient pour lors dans les bois; et bien loin de servir ces dames, ils les auraient laissé noyer plutôt que de tourner la tête de leur côté.

« De peur que nous n'ignorassions cette louable coutume, le lieutenant du pacha nous en instruisit dès la première visite. *Comme vous venez de bien loin*, nous dit-il, *j'ai à vous avertir de certaines choses qu'il faut absolument savoir parmi nous : de vous éloigner toujours du quartier des femmes autant que vous le pourrez, de n'aller pas vous promener sur les hauteurs d'où l'on puisse découvrir leurs tentes, de*

ne faire aucun dégât dans les terres semées en cherchant des plantes, et sur-tout de ne point donner de vin aux gens du pacha. »

Le voyageur remarque en passant *Chalcédoine*, en face de Constantinople ; c'était autrefois une ville considérable, rivale de Bysance, et ce n'est plus qu'un misérable village, que les Turcs appellent *Cadi-keni*, ville des juges. Il arrive ensuite à *Érékli*, bâtie sur les ruines d'*Héraclée*. Elle devait être une des plus belles villes de l'Orient, s'il faut en juger par les débris, et sur-tout par les vieilles murailles bâties de quartiers de pierres qui sont encore sur le bord de la mer. On découvre de tous côtés des colonnes, des architraves, des inscriptions fort maltraitées. Le lendemain il vit un village appelé *Amastro*, sur les ruines d'*Amastris*, superbe ville bâtie par une reine de ce nom. Sa situation était d'autant plus avantageuse, qu'elle se trouvait sur l'isthme d'une presqu'île, dont les deux échancrures forment autant de ports. Le cap de *Pisello*, l'ancien *Carambis*, s'avance dans la mer à environ 25 lieues d'Amastro. Au-delà de ce cap, dans un golfe, on trouve la ville de *Sinope ;* elle est grande et

assez commerçante. On en exporte une quantité considérable de fil de lin gris; on en tire aussi de la cire, du goudron, des étoffes de soie, d'indienne, des tapis de Perse, et surtout des bois de construction; cet article est le plus important. Il y a dans le port douze chantiers pour la construction des vaisseaux, et la main-d'œuvre y est à si bon marché, qu'un vaisseau de ligne y coûte huit à dix fois moins que dans nos ports. En général, les côtes de la mer Noire fournissent abondamment tout ce qu'il faut pour remplir les arsenaux, les magasins et les ports de l'empereur. Comme elles sont couvertes de forêts et de villages, les habitans sont obligés de couper des bois pour la marine et de les scier. Sinope fut autrefois une ville fort belle; on ne trouve plus que quelques débris de sa magnificence, épars çà et là. Les Turcs qui l'habitent n'y souffrent ni Juifs ni Grecs; ces derniers demeurent dans un faubourg sans défense : la ville est entourée de murailles.

En approchant de *Trébisonde*, on rencontre *Cérasonte*, aujourd'hui *Kirrassoun*. C'est une ville assez grande et bâtie au pied d'une colline sur le bord de la mer, entre deux rochers; elle donne beaucoup de soies

de son crû et une grande quantité de fruits secs ; mais ce qui doit nous la faire remarquer et lui mériter, en quelque sorte, notre reconnaissance, c'est qu'elle fournit les premiers cerisiers que l'on apporta en Europe. C'est au voluptueux *Lucullus* que nous devons ce bienfait ; et le soin qu'il prit de nous le transmettre, doit le faire regarder par le sage avec plus de plaisir que s'il n'eût que vaincu Mithridate, roi de ces contrées. Ses victoires ne sont plus que de vains récits, et son bienfait réjouit toujours les hommes. Les collines qui environnent Cérasonte sont encore pleines de magnifiques cerisiers qui y croissent d'eux-mêmes.

Trébisonde vient après Cérasonte ; c'est la ville la plus considérable qu'il y ait sur la mer Noire, et la capitale d'un gouvernement du même nom. On y compte 100,000 habitans ; mais elle était encore beaucoup plus florissante autrefois, sur-tout au temps des successeurs de Cyrus. Elle fut conquise par les rois de Pont, et tomba au pouvoir des Romains à la mort de Mithridate. Les Scythes s'en emparèrent sous Valérien, et elle passa ensuite en la puissance des empereurs de Constantinople ; Mahomet second s'en em-

pays, et fit de cet état, connu sous le nom d'empire de Trébisonde, une province ottomane. Les Turcs la nomment aujourd'hui *Tarabosan*; elle est bâtie sur le bord de la mer au pied d'une colline assez escarpée; ses murailles, élevées avec les débris de l'ancienne, sont presque carrées, hautes et crénelées. Le commerce qu'elle fait avec la Natolie et la Perse est considérable. Le cuivre des mines de Kuré est un des principaux objets qu'elle exporte.

Quoique la campagne qui l'environne soit fertile, elle n'est cependant pas comparable à ces belles montagnes où est bâti le grand couvent de St.-Jean, à 25 milles de la ville du côté du sud-est. Il n'y a pas de plus belles forêts dans les Alpes; les montagnes qui sont autour de ce couvent produisent des hêtres, des chênes, des charmes, des sapins d'une hauteur prodigieuse. La maison des religieux est bâtie en bois, au pied d'une roche fort escarpée, au fond de la plus belle solitude du monde. On monte à la maison par un escalier très-rude et d'une structure toute particulière : ce sont deux troncs de sapins gros comme des mâts de navire, inclinés contre le mur et alignés de même que le montant d'une

échelle ; on y a taillé des marches d'espace en espace, à grands coups de hache, et l'on mit fort à propos des perches sur les côtés pour servir de garde-fou. Il n'est pas possible que les premiers hommes aient jamais fait un escalier plus simple. Tous les environs de ce couvent sont une image de la belle nature : une infinité de sources forment un ruisseau plein d'excellentes truites. Les moines, ajoute le voyageur, ne paraissaient nullement touchés d'une situation si délicieuse : ils étaient 40, et semblaient ne s'y être retirés que pour éviter les insultes des Turcs.

Tournefort ne se rembarqua plus à partir de Trébisonde, et traversa toute la Natolie en herborisant et en observant les mœurs des peuples. Comme en cet endroit de son voyage il parle de la formation des caravanes et de la destination des caravanserais, et qu'il faut en prendre une connaissance pour bien entendre ce que les voyageurs racontent, nous analyserons ici ce qu'il dit de ces deux objets.

« Le terme de *caravane* n'est en usage qu'en Orient. Il signifie une troupe, une assemblée de voyageurs et de pélerins, et plus particulièrement de marchands qui, pour plus de sûreté, marchent ensemble pour traverser

les déserts et autres lieux dangereux et infestés d'Arabes ou de voleurs.

» Il y a un *agu* ou chef qui commande la caravane, et qui a un nombre de janissaires ou autres milices, suivant les états d'où les caravanes partent, suffisant pour les défendre et les faire arriver aux jours et aux lieux marqués. La caravane campe tous les soirs auprès des puits ou ruisseaux qui sont connus des guides, et il s'y observe une discipline aussi exacte qu'à la guerre. Les chevaux, mais plus particulièrement les chameaux, sont les voitures dont on se sert; ces derniers animaux étant d'une grande fatigue, mangent peu, et sur-tout se passent pendant trois ou quatre jours de boire.

» Pour former une caravane, il faut avoir par écrit la permission d'un souverain, approuvée, et pour ainsi dire légalisée au moins par deux autres souverains voisins. Cette permission doit contenir le nombre d'hommes, de bêtes de somme et de marchandises qui composeront la caravane; ce sont ceux à qui elle appartient, qui peuvent choisir les officiers et régler tout ce qui concerne la police qui doit s'observer dans la marche.

» Il y a ordinairement quatre principaux

officiers ; savoir : le *caravanbachi* ou chef de la caravane, le capitaine de conduite, le capitaine de repos et celui de distribution. Le premier commande absolument à tous les autres ; le second est absolu pendant la marche ; le troisième n'exerce son emploi que lorsque la caravane s'arrête et séjourne ; et le quatrième a soin de disposer toutes les parties de la caravane en cas d'attaque et de combat. Outre cette fonction, ce dernier a encore inspection pendant la marche sur la distribution des provisions de bouche, qui se fait sous lui par divers distributeurs qui donnent caution au maître de la caravane, et qui sont chargés chacun d'un certain nombre d'hommes, d'éléphans, de dromadaires, etc. Le cinquième officier de la caravane est le payeur ou trésorier, qui a sous lui quantité de commis et d'interprètes qui tiennent des journaux de tout ce qui se passe ; et c'est sur ces journaux, signés des officiers supérieurs, que les intéressés à la caravane jugent s'ils ont été bien servis. Une autre espèce d'officiers sont des mathématiciens arabes, sans lesquels aucune caravane ne voudrait marcher, y en ayant ordinairement jusqu'à trois dans les grandes caravanes. Ces officiers tien-

nent lieu tout ensemble de maréchaux-de-logis et d'aides-de-camp, guidant les troupes quand la caravane est attaquée, et traçant les logemens où elle doit camper.

» On distingue quatre espèces de caravanes : les caravanes pesantes, composées d'éléphans, de dromadaires, de chameaux et de chevaux ; les caravanes légères, où il entre peu d'éléphans ; les caravanes ordinaires, où il n'en entre point du tout ; les caravanes de chevaux, dans lesquelles on ne se sert ni de chameaux ni de dromadaires.

» La proportion qu'on garde dans les caravanes pesantes, est que lorsqu'il y a 500 éléphans, on met 1000 dromadaires et 2000 chevaux au moins : l'escorte est alors de 4000 cavaliers. Il faut deux hommes pour conduire un éléphant, cinq pour trois dromadaires, et sept pour douze chameaux. Cette multitude de valets, jointe aux officiers et aux passagers dont le nombre n'est point réglé, soutient l'escorte dans le combat, et rend la caravane plus terrible et plus sûre : les passagers, à la vérité, ne sont pas obligés de combattre ; mais, s'ils refusent de le faire, ils ne doivent plus compter sur les provisions de la caravane, même en payant.

» On appelle *voyages de terre* ceux qui se font dans les pays habités, où tous les soirs on trouve un caravanserai; les *voyages de course* sont ceux qui se font à travers les déserts.

» Comme la plupart des princes arabes n'ont point d'autres fonds pour subsister que le brigandage, ils entretiennent des espions pour être avertis du départ des caravanes, qu'ils attaquent très-souvent avec des forces supérieures, faisant leurs plus grands efforts contre le centre, afin de le couper et d'enlever, s'il se peut, l'avant-garde; ce qui leur réussit assez souvent. Lorsqu'ils ont été repoussés, on en vient ordinairement à un accommodement, dont les conditions ne manquent guère d'être observées, sur-tout si ce sont des Arabes naturels; mais si la caravane est battue, elle est absolument pillée, et toute l'escorte demeure esclave : les étrangers sont traités avec plus d'indulgence. Quelquefois la prise d'une seule caravane suffit pour enrichir ces princes.

» La peste étant fort commune en Orient, on est obligé à de grandes précautions pour empêcher que les caravanes ne la puissent communiquer aux lieux par où elles passent,

ou qu'elles n'en puissent être infectées. Ainsi, lorsqu'on arrive près des villes, on s'interroge mutuellement sur l'état de la santé, et l'on s'avertit de bonne foi de part et d'autre de ce qu'il y aurait à craindre ; et quand il y a quelque soupçon de maladie, on fournit des vivres par-dessus les murailles, ne se permettant réciproquement aucune communication.

» Les incommodités que l'on a à supporter dans ces sortes de voyages, ne sont pas légères ; il faut, pour ainsi dire, ne compter pour rien ni la mauvaise qualité des alimens, ni le goût insupportable des eaux qui souvent manquent tout-à-fait, ni l'effroyable confusion de langues et de nations, ni la fatigue des longues marches, qui en été commencent à cinq heures du soir et durent seize heures, ni les droits excessifs qu'il en coûte pour les douanes, particulièrement aux Francs, à cause de la réputation qu'ils ont d'être riches ; enfin, les vols hardis et les filouteries subtiles où l'on est exposé au milieu de cet amas de vagabonds qui ne fréquentent les caravanes que dans le dessein de vivre aux dépens des sots et des négligens.

» Les journées des caravanes ne sont pas

toujours égales, et elles arrivent au gîte plus tôt ou plus tard, selon que l'on trouve des eaux ou des caravanserais, ou des endroits propres à camper, où l'on sait que l'on doit apporter des provisions et des fourrages des montagnes. Il y a des lieux où il est besoin de faire provision de paille et d'orge pour deux ou trois jours.....

» Il y a deux sortes de *caravanserais*, les uns rentés, et on y est reçu charitablement comme dans nos hôpitaux; les autres ne le sont pas, et on y paye ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guère des premiers que depuis Bude jusqu'à Constantinople, et il n'est permis d'en bâtir de cette sorte qu'à la mère et aux sœurs du grand-visir, ou aux visirs et bachas qui se sont trouvés trois fois en bataille contre les chrétiens. Dans ces sortes de caravanserais, qui d'ordinaire sont bâtis du produit de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux passans, et quand ils partent, ils n'ont qu'à remercier le concierge sans rien débourser; mais depuis Constantinople jusqu'en Perse, les caravanserais ne sont point rentés, et on ne vous y offre que des chambres toutes nues. Les autres caravanserais sont destinés

à loger et à serrer les caravanes. C'est ordinairement un vaste et grand bâtiment carré, dans le milieu duquel se trouve une cour très-spacieuse; sous les arcades qui l'environnent, règne une espèce de banquette élevée de quelques pieds au-dessus du rez-de-chaussée, où les marchands et les voyageurs se logent comme ils peuvent, eux et leurs équipages, les bêtes de somme étant attachées au pied de la banquette; au-dessus des portes qui donnent entrée dans la cour, il y a quelquefois de petites chambres, que les concierges des caravanserais louent très-cher à ceux qui veulent avoir leur particulier. Les caravanserais tiennent en quelque sorte lieu, en Orient, des hôtelleries ou des auberges de l'Europe, mais avec une différence très-grande; c'est que dans les caravanserais on ne trouve absolument rien pour les hommes ni pour les animaux, et qu'il faut tout porter.

» Il n'y a guère de villes dans l'Orient, sur-tout de celles qui sont dans les états du Grand-Seigneur, du roi de Perse et du Mogul, qui n'aient de ces sortes de bâtimens. Les caravanserais de Constantinople, d'Ispahan et d'Agra, capitales des trois empires de Tur-

quie, de Perse et de Mogol, sont sur-tout célèbres, et par leur nombre et par leur magnificence ; c'est là où les marchands étrangers tiennent la plupart de leurs magasins, y en ayant plusieurs dans ces trois villes, qui, outre ce qu'on a dit ci-dessus de la construction ordinaire des caravanserais, ont des lieux et des appartemens sûrs et commodes pour les marchandises et les marchands. Les caravanserais de Schiras et de Casbin, villes considérables de la Perse, sont aussi en grande réputation, et ne le cèdent guère à ceux de la capitale. Outre les caravanserais, qui tiennent lieu dans les villes d'Orient d'hôtelleries et chambres garnies pour les marchands, il y en a aussi à Ispahan, qu'on peut appeler des *bazars* ou halles couvertes, dans lesquels il y a des boutiques et des magasins où se serrent et s'étalent diverses sortes de marchandises et d'ouvrages, dont l'intendant ou gardien des caravanserais répond moyennant un certain droit qu'on lui donne. »

Tournefort, qui continua de voyager jusqu'à Erzeron avec le pacha, observe que les voleurs fuyaient cette caravane avec le même empressement qu'ils suivent les autres, par la raison que lorsqu'un pacha marche, autant de

vaincus pris, autant de têtes coupées sur-le-champ.

Erzeron est une assez grande ville, capitale d'un gouvernement du même nom, à cinq journées de la mer Noire, et à dix de la frontière de Perse. Elle est bâtie dans une plaine, au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'*Euphrate* de se rendre dans la mer Noire, et l'obligent de se tourner du côté du midi. Ce pays est si froid, que la moisson ne se fait qu'en septembre; les hivers y sont longs et rudes; mais ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que le bois y est rare et fort cher: on n'y connaît que celui de pin qu'on va chercher à trois journées de la ville; tout le reste du pays est découvert; on n'y voit ni arbres, ni buissons, et l'on n'y brûle communément que de la bouse de vache. On ne saurait imaginer quelle horrible odeur répand cette bouse, dans des maisons qu'on ne peut comparer qu'à des renardières. Tout ce qu'on y mange sent la fumée. Les collines voisines fournissent de très-belles sources, qui, après avoir arrosé la campagne, procurent des fontaines dans toute la ville. Cette quantité de sources donne une très-grande fertilité aux plaines.

Erzeron est le passage et l'entrepôt de toutes les marchandises des Indes, sur-tout lorsque les Arabes courent autour d'Alep et de Bagdad. Son plus grand commerce est en fourrures et en batteries de cuivre. Elle tire ce métal de belles mines qui sont aux environs; les Grecs le travaillent et se sont rassemblés dans un faubourg où ils font un bruit qui n'accommoderait nullement les Turcs qui habitent la ville. Le maidan ou la grande place est un carré de quatre cents pas de diamètre, planté de beaux arbres. On y voit aussi des bazars ou marchés, des bains et des caravanserais. Elle a un château dont les murs, comme ceux de la ville, sont de boue séchée au soleil : il est presque ovale et si vaste, qu'il renferme plus de huit cents maisons ; il est du côté du nord, sur le bord d'un précipice affreux qui en empêche l'accès.

Erzeron n'est point précisément sur l'Euphrate, mais dans une sorte de presqu'île formée par les sources de cette fameuse rivière. La première de ces sources coule à une journée de la ville, et l'autre à une journée et demie. Ces sources sont du côté du levant dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant pres-

que toute l'année. La plaine d'Erzeron est donc renfermée entre deux beaux ruisseaux qui forment l'Euphrate, en se rejoignant à trois journées au-dessous de la ville.

Tournefort fut curieux de visiter les sources de ce fleuve célèbre ; mais il fut obligé d'avoir recours à des précautions à cause des *Curdes*, peuples voleurs, qui tiennent la campagne autour d'Erzeron jusqu'à ce que les grandes neiges les obligent de se retirer, et sont toujours en embuscade pour piller les caravanes. Le *Curdistan*, ou le pays des Curdes, est au-dessus des sources de l'Euphrate, et est traversé par le Taurus. Il y a plusieurs villes assez considérables ; celles qui se trouvent sur sur le lac de *Van*, sont habitées par des Arméniens. Les Curdes descendent, à ce qu'on prétend, des anciens Chaldéens ; ils ont toutes les mœurs des Parthes, peuple pasteur ; ils voyagent continuellement avec leurs troupeaux, se répandent en hiver sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, et reviennent ensuite vers le lac de Van. Excellens cavaliers, ils tirent leurs carabines par-derrière en fuyant à toute bride ; ils sont grands voleurs, et il est dangereux de se trouver en trop petit nombre qu'eux sur leur passage.

Les caravanes qui traversent leur pays sont obligées de payer de gros droits pour acheter leur sûreté.

Tournefort trouva un évêque arménien et un vieillard, amis de ces Curdes, qui lui servirent de guides. « Nous entrâmes, dit-il, dans de belles plaines où l'Euphrate serpente; mais à mesure que nous montions, nous ne découvrions que pelouse et neige; les forêts en sont bannies pour le reste des siècles : cependant le paysage est agréable, et les ruisseaux qui tombent de tous côtés font un spectacle divertissant. Nous choisîmes un des plus jolis gazons pour étendre notre nappe, et pour nous délasser avec le vin du monastère, qui valait mieux que celui d'Erzeron (il est très-mauvais). Là, revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avait pas laissé d'exciter en nous, nous puisions à pleines tasses dans les sources de l'Euphrate, dont notre nectar tempérait la chaleur excessive. Une circonstance troublait nos innocens plaisirs : de temps en temps nous voyions venir à nous de certains députés des Curdes qui s'avançaient à cheval, la lance en arrêt, pour s'informer quelles gens nous étions. L'évêque et le vieillard s'avancèrent à quelques pas, nous faisant signe de la main

de rester où nous étions. Nous fûmes ravis d'être dispensés d'aller faire la révérence à ces députés. Après les compliments, qui ne furent pas longs, ils s'approchèrent tous ensemble vers nous, et commencèrent à ménager fort gravement entr'eux.

» La conférence de l'évêque et des Curdes ne laissa pas de nous inquiéter pas sa longueur; nous fûmes un peu rassurés quand notre drogman nous dit que les Curdes avaient donné un fromage à l'évêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau-de-vie qu'il leur présenta. Après qu'ils eurent bu, ils se retirèrent, et l'évêque revint à nous avec un visage fort gai : nous le remerciâmes très-humblement; mais il aurait pu se dispenser de nous jeter dans de nouvelles inquiétudes. Ce bonhomme, par honnêteté, comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, et de leur distribuer les restes de notre eau-de-vie. Nous aurions fort approuvé son procédé, si nous n'eussions pas été de la partie et qu'il n'eût pas fallu approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espèce de drap brun foncé, fort épais et fort grossier, qui sert de couvert à ces sortes de maisons portatives dont

l'enceinte est un carré long, fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissés en dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut déménager, ils plient leurs maisons comme des paravents, et les chargent avec leurs ustensiles et leurs enfans sur des bœufs. Les hommes sont bien montés et prennent soin de leurs chevaux; ils n'ont que des lances pour armes. Nous vîmes approcher une troupe de leurs femmes qui venaient pour voir l'évêque, et sur-tout nous, qui passions pour des ours qu'on menait promener. Quelques-unes avaient une bague qui leur perçait une des narines; on nous assura que c'était des fiancées; elles paraissaient fortes et vigoureuses; mais elles étaient fort laides, et avaient dans la physionomie un certain air de férocité. »

Tournefort fit une excursion d'Erzeron à *Teflis*, en Géorgie. Dans sa route, il passa à *Cars*, capitale d'un des trois gouvernemens qui forment l'Arménie turque. Ces trois gouvernemens sont Erzeron, Van et Cars. La capitale de ce dernier est aux confins de la Géorgie : c'est moins une ville de commerce que de guerre; ses habitans ne sont guère traitables, et accueillent assez mal les étran-

gers. Son pacha dépend de celui d'Erzeron.

Van, capitale de l'autre gouvernement d'Arménie, se trouve vers les sources de l'Euphrate, sur les confins des deux empires turc et persan. Ses habitans sont pour la plupart Arméniens. Près de la ville est un lac de même nom, qui a cinquante lieues de circuit : on n'y trouve qu'une sorte de poisson un peu plus gros que nos sardines, et dont il se fait un grand débit en Perse et en Arménie.

En quittant Teflis, notre voyageur voulut visiter la fameuse campagne des *Trois-Eglises*, où une crédulité superstitieuse se plaît à voir la place de ce que l'on a nommé *Paradis-Terrestre*. Il marcha pendant cinq jours, et vit cette campagne, qui lui parut en effet assez agréable pour donner l'idée d'un paradis. Elle est arrosée par une quantité de ruisseaux qui la rendent extrêmement fertile; on y recueille toutes sortes de denrées; les melons sur tout y sont délicieux. Cette plaine est à environ vingt lieues des sources de l'Euphrate, de l'Araxe et du Phase. Les Arméniens y ont un bourg et un monastère qu'ils visitent avec la plus grande dévotion, et sur-tout qu'ils enrichissent.

Tournefort fut ensuite à Erivan, capitale

de l'Arménie persienne, qui est à trois heures de chemin des Trois-Eglises, afin d'obtenir la protection du patriarche pour visiter le mont *Ararat*. Les Arméniens ont la bonhomie de croire que c'est sur cette montagne que l'arche de Noé s'est arrêtée, et qu'elle y existe encore sous les neiges où elle est ensevelie. Ce qui fait paraître l'*Ararat* plus élevé encore qu'il ne l'est, c'est qu'il est planté seul en forme de pain de sucre au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puisse voir. Le fleuve d'*Aros*, autrefois si connu sous le nom d'*Araxe*, passe à quatre lieues de sa base. Cette montagne offre peut-être un des plus tristes et des plus désagréables aspects qu'il y ait sur la terre; on n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux; il n'y a d'animaux vivans qu'au bas de la montagne, et vers le milieu. *Ceux*, dit Tournefort, qui occupent la première région, sont de pauvres bergers et des troupeaux galeux, parmi lesquels on voit quelques perdrix; ceux de la seconde région sont des tignes et des corneilles. Tout le reste de l'Ararat, ou pour mieux dire sa moitié, est couvert de neiges qui sont cachées pendant six mois sous des nuages fort épais. Le voyageur parvint, après des peines infinies, à-peu-près à ces neiges, et descendit

ensuite sans avoir tiré grand avantage de ses fatigues.

Après cette visite, il revint par Cars à Erzeroum, où il séjourna quelque temps, ce qui le mit à même de connaître le caractère et les mœurs des Arméniens. Nous allons rapporter un extrait de ce qu'il en dit. « Ce sont, dit-il, les meilleures gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bon sens et de probité. Je les estimerais heureux de ne savoir pas manier les armes, s'il n'était nécessaire, de la manière dont les hommes sont faits, de s'en servir quelquefois pour se soustraire à leur cruauté. Quoi qu'il en soit, les Arméniens ne se mêlent que de leur commerce, et s'y appliquent avec toute l'attention dont ils sont capables. Non-seulement ils sont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perse jusqu'à Livourne ; ils passent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines, et dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

» Ces Arméniens, soit qu'ils travaillent pour eux ou pour les autres marchands, sont infatigables dans les voyages, et méprisent les rigueurs de la saison. Nous en avons vu

plusieurs passer de grandes rivières à pied, ayant de l'eau jusqu'au cou, pour relever les chevaux qui étaient abattus, et y garantir leurs ballots; car les voituriers turcs ne s'embarrassent pas des marchandises qu'ils conduisent, et ne répondent de rien. Les Arméniens, dans les passages des rivières, escortent leurs chevaux, et rien n'est plus édifiant que de voir avec quelle charité ils se secourent entre eux pendant la marche des caravanes. Ces bonnes gens ne se dérangent guère dans leurs manières; toujours égaux, ils fuient les étrangers qui sont trop turbulens, autant qu'ils estiment ceux qui sont pacifiques; ils les logent volontiers, et leur donnent à manger avec plaisir. Quand nous soulagions quelques-uns de leurs camarades, toute la caravane nous en remerciait: lorsqu'ils sont instruits qu'une caravane doit passer, ils vont un jour ou deux au-devant de leurs compatriotes, leur porter des rafraîchissemens, et sur-tout du meilleur vin.

» Quand ils séjournent dans les villes, ils se mettent par chambrées, et vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais sans filets; ils pêchent sur leur route, et ils nous ont fait souvent manger d'excellens poissons. Quelque

fatigués qu'ils soient, ils observent les jeûnes de l'église, comme s'ils étaient en repos dans leur domicile, et ne connaissent nullement de dispenses, même pendant leurs maladies.

» Nous ne pouvions nous empêcher de rire dans les caravanserais d'Erzeron, en leur voyant faire leurs marchés : on commence, de même que chez les Turcs, à mettre de l'argent sur la table ; après cela, on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une pièce sur l'autre ; cette chicane ne se fait pas sans bruit. Nous nous imaginions, à les entendre parler, qu'ils étaient prêts à se couper la gorge ; mais il ne s'agit de rien moins entre eux. Après s'être poussés et repoussés avec violence, les courtiers ou entremetteurs du marché serrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier, et ne le quittent pas qu'il n'ait consenti au prix qui a été proposé ; ensuite chacun rit de son côté. Ils prétendent, avec raison, que la vue de l'argent fait plus tôt conclure les marchés.

» Tout le monde sait que les Arméniens sont chrétiens (quoique Rome les rejette de son église). Le clergé d'Arménie est composé du patriarche, des archevêques, des évêques,

des prêtres séculiers et des moines. Le patriarche porte le nom de *catholicos* depuis long-temps. Ce patriarche est vêtu aussi simplement que les autres prêtres ; il vit très-frugalement, et n'a qu'un petit nombre de domestiques ; mais c'est un des prélats les plus considérables du monde par l'autorité qu'il a sur sa nation, qui tremble à la moindre menace d'excommunication.

» Les curés et les prêtres séculiers se marient de même que les papas grecs, et ne sauraient passer à de secondes noces : aussi ont-ils soin de choisir des filles dont le teint promette une longue vie et une bonne santé. Ils travaillent tous à quelque métier pour gagner leur vie, et pour entretenir leur famille.

» Les Arméniens ont des règles particulières pour le mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme veuve, et une femme de même ne peut pas épouser un garçon. Quand on est convenu des articles du mariage, la mère du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un prêtre et de deux vieilles femmes. Elle présente à la future une bague de la part de son fils ; le garçon se présente en même temps avec le plus grand sérieux, car il n'est pas permis de rire à la

première entrevue. On présente à boire au curé qui fait les fiançailles. La veille des noces le fiancé envoie des habits, et quelques heures après il vient recevoir chez sa fiancée le présent qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval, et l'on n'oublie rien pour en avoir de beaux. Le fiancé sortant de la maison de sa future, marche le premier, la tête couverte d'un réseau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, suivant sa qualité ; ce voile ou réseau descend jusqu'à la moitié du corps ; il tient de la main droite le bout d'une ceinture dont la fiancée qui le suit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout. Ce voile tombe jusque sur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parens, les amis, la fleur de la jeunesse, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'église au son des instrumens, le cierge à la main et en procession. On met pied à terre à la porte de l'église, et les fiancés vont jusques aux marches du sanctuaire, tenant toujours la ceinture par les deux bouts. Ils approchent, et le prêtre leur ayant mis la Bible sur la tête, leur demande s'ils veulent bien se prendre pour mari et pour femme : ils inclinent la

chacune. Les rues de Tocat sont assez bien pavées, ce qui est rare dans le Levant. Les collines sur lesquelles la ville est bâtie, fournissent tant de sources, que chaque maison a sa fontaine. Il y a dans Tocat un cadi, un vaivode, un janissaire aga, avec environ mille janissaires et quelques spahis. On y compte 20,000 familles turques, 4000 familles arméniennes, trois ou quatre cents familles de Grecs, douze mosquées à minarets, une infinité de chapelles turques. Les Arméniens y ont sept églises, et les Grecs une méchante chapelle dont ils font remonter l'origine à l'empereur Justinien.

Le grand commerce de Tocat est en vaisselle de cuivre, comme marmites, tasses, fanaux, chandeliers que l'on travaille fort proprement, et que l'on envoie à Constantinople et en Égypte. On prépare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune. Le commerce des soies y est assez considérable. Il faut regarder cette ville comme le centre du commerce de l'Asie Mineure; les caravanes du *Diarbeckir* y viennent en dix-huit jours: un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent six jours; les gens de pied y vont en quatre jours. De

Tocat à Bruse, les caravanes emploient vingt jours. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne, sans passer par Angora ni par Bruse, sont vingt-sept jours en chemin avec des mulets, et quarante avec des chameaux; mais elles risquent d'être maltraitées par les voleurs.

Sivas, la capitale du gouvernement qui porte le même nom, est à deux journées de Tocat; elle serait inconnue si le pacha n'y faisait sa résidence. On prétend qu'elle est bâtie sur l'ancienne *Sébaste*.

Angora ou *Angori*, ville considérable du gouvernement de *Kutaïé*, est à dix jours de marche de Tocat. « Cette ville, que les Turcs appellent *Engours*, dit Tournefort, nous réjouit plus qu'aucune du Levant; nous nous imaginions que le sang de ces braves Gaulois qui occupaient autrefois les environs de Toulouse, et le pays qui est entre les Cévennes et les Pyrénées, coulait encore dans les veines des habitans de cette place. Ces généreux Gaulois, trop resserrés dans leurs terres, partirent au nombre de 30,000 hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, sous la conduite de plusieurs chefs dont *Brennus* était le principal. Tandis que ce général ravageait la Grèce, et qu'il pillait le temple de

Delphes où il y avait des richesses immenses, 20,000 hommes de cette armée passèrent dans la Thrace; ils soumirent tout le pays jusqu'à Byzance, et descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils le traversèrent pour entrer en Bithynie.

» Les Gaulois jetèrent la terreur dans toute l'Asie, jusque vers le mont Taurus. Des 20,000 Gaulois qui étaient partis de la Grèce, il n'en restait pourtant guère que la moitié, mais tout cédait à leur valeur; ils mirent tout le pays à contribution. Enfin, comme il y avait trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte, que les uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hellespont, les autres habitèrent l'Éolide et l'Ionie; et les plus fameux, qu'on appelait *Tectosages*, pénétrèrent plus avant, et s'étendirent jusqu'au fleuve Halys, à une journée d'Angora, qui est l'ancienne ville d'*Ancyre :* ainsi nos Toulousains occupèrent la grande Phrygie jusqu'à la Cappadoce et à la Paphlagonie, et tout le pays où ils s'établirent, fut nommé *Galatie* ou *Gallo-Grèce*, comme qui dirait la *Grèce des Gaulois*. Strabon assure qu'ils divisèrent leurs conquêtes en quatre parties; que

chacune avait son roi et ses officiers de justice et de guerre, et sur-tout qu'ils n'avaient pas oublié de rendre la justice au milieu des bois de chênes, suivant la coutume de leurs ancêtres.

» L'empereur Auguste avait sans doute embelli Ancyre, et ce fut apparemment par reconnaissance que les habitans lui consacrèrent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Cet édifice était tout entier de marbre blanc, et les encoignures du vestibule qui subsistent encore, sont alternativement d'une seule pièce à angle rentrant en manière d'équerre, dont les côtés ont trois ou quatre pieds de long. Les maîtresses murailles ont encore trente à trente-cinq pieds de haut; la façade est entièrement détruite; il ne reste plus que la porte où l'on entrait du vestibule dans la maison. Cette porte, qui est carrée, a vingt-quatre pieds de haut sur neuf de largeur. C'est à côté de cette porte, qui est chargée d'ornemens, que l'on grava, il y a plus de dix-sept cents ans, la vie d'Auguste en beau latin et en beaux caractères : l'inscription est à trois colonnes, à droite et à gauche, mais les lettres sont la plupart effacées; d'ailleurs tout est plein de grands trous semblables à

ceux qu'auraient pu faire des boulets de canon; et ces trous, que les paysans ont faits pour arracher les crampons, ont emporté la moitié des caractères.

» On trouve dans l'enceinte de cet édifice les ruines d'une pauvre église: on découvrirait peut-être quelque chose de plus particulier concernant cet édifice, si l'on pouvait déchiffrer plusieurs inscriptions grecques que l'on avait gravées sur les murailles en dehors; car ce bâtiment était sans doute isolé. On trouve présentement ces inscriptions dans les cheminées de quelques particuliers, où elles sont couvertes de suie; ces maisons sont adossées à la muraille.

» Tout ce qu'on vient de dire montre assez qu'Ancyre était une des plus illustres villes du Levant. Ses habitans étaient les principaux *Galates* à qui *saint Paul* adressa une de ses lettres.

» Ancyre est actuellement une des meilleures villes de l'Anatolie, et montre par-tout des marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les rues que colonnes et vieux marbres.

» On compte dans Angora 40,000 Turcs, 4 ou 5000 Arméniens et 600 Grecs. C'est

dans les environs de cette ville, à quatre journées de marche, que l'on nourrit les plus belles chèvres du monde ; elles éblouissent par leur blancheur ; et leur poil, qui est aussi fin que la soie, frisé naturellement par tresses de huit à neuf pouces de long, est la matière de plusieurs belles étoffes, et sur-tout du camelot. On ne permet guère de transporter ces belles toisons sans les filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. *Beibazar*, qui est à trois journées d'Angora, nourrit aussi des chèvres superbes ; le quartier où elles broutent est sec, pelé, et n'offre que quelques brins d'herbe ; on présume que c'est ce qui contribue à la beauté de leur toison, qui se perd quand on les change de climat et de pâturages. Les bergers de Beibazar et d'Angora les peignent souvent et les lavent dans les ruisseaux.

Les autres villes du gouvernement de Kutaié rappellent des souvenirs plus ou moins intéressans : on y trouve les ruines d'*Éphèse*, dont nous avons déjà parlé. *Boudraun* est bâtie sur les ruines d'*Halycarnasse*, dans une petite presqu'île sur l'Archipel ; *Sart* est l'ancienne *Sardes*, capitale des rois de Lydie ; *Milet*, aujourd'hui, n'offre plus que

quelques restes qui témoignent qu'elle fut autrefois la plus grande ville de l'Ionie ; *Bergamah*, jadis Pergamum ; *Satalie*, grande et belle ville, au fond d'un golfe dangereux auquel elle donne son nom ; et enfin *Kutaié* ou *Chiutaié*, la capitale du gouvernement, ville assez considérable, entourée de jardins, de vignes et de belles promenades.

De Beibazar à *Burse*, il y a quatre journées de marche. Bruse, qu'on nomme maintenant *Burse*, était la capitale de la Bythinie ; c'est aujourd'hui la plus grande et la plus magnifique ville de l'Asie. Cette place s'étend du levant au couchant au pied des premières collines du mont Olympe, dont la verdure est admirable : ces collines sont pour ainsi dire autant de degrés pour aller sur cette fameuse montagne. Il semble que cette ville ait été bâtie exprès pour des Turcs, car le mont Olympe lui fournit tant de sources que chaque maison a ses fontaines. Ces nombreuses sources serpentent dans les jardins, et en font des endroits délicieux. Les platanes y sont d'une beauté surprenante et forment un paysage charmant, entremêlé avec des maisons dont les terrasses ont une vue admirable.

Burse était, avant Constantinople, la ca-

pitale de l'empire turc. C'est là que sont rassemblés les plus habiles ouvriers de la Turquie. Ses manufactures de soie sont fort belles, et l'on estime sur-tout les tapis et les tapisseries qu'on y fait. La soie qu'on y recueille en abondance, est d'une qualité excellente, mais ne suffit pas aux fabriques du lieu, qui en emploient beaucoup de celles de Perse, qui ne sont ni si chères ni si recherchées que celles de Burse. Il y a dans cette ville un pacha, un janissaire-aga, et un grand cadi qui est le plus puissant officier. On y compte dix ou douze mille familles turques, quatre cents de Juifs, d'Arméniens, et trois cents de Grecs. Il n'est permis qu'aux musulmans de loger dans la ville. Il y a aux environs des bains d'eaux sulfureuses très-renommées. Ce sont deux bâtimens voisins l'un de l'autre; le plus grand est magnifique, et surmonté de quatre dômes couverts de plomb, percés comme une écumoire, s'il est permis de se servir de cette expression. Tous les trous de ces dômes sont fermés par des cloches de verre, semblables à celles dont les jardiniers se servent pour couvrir les melons. Toutes les salles de ce bain sont pavées de marbre. La première est fort grande, et comme partagée en deux

par une arcade gothique. Le milieu de cette salle est occupé par une fontaine à plusieurs tuyaux d'eau froide. Autour des murailles règne une banquette de deux pieds, couverte de nattes. A droite sont les salons où l'on se baigne, éclairés par des dômes percés comme les grands. Les sources d'eaux chaudes coulent sur le chemin qui est entre les deux bains; leur chaleur est si grande que les œufs y cuisent en dix ou douze minutes, et deviennent tout-à-fait durs en moins de vingt.

Le mont Olympe est près de Burse. Tournefort fut pour le visiter ; mais, dit-il, après trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que des sapins et des neiges ; de sorte que nous fûmes obligés de nous arrêter près un petit lac, dans un lieu fort élevé. Pour aller de là au sommet de la montagne, qui est une des plus grandes de l'Asie et est semblable aux Alpes et aux Pyrénées, il faudrait que les neiges fussent fondues, et marcher encore pendant toute la journée.

Quittons maintenant Tournefort, et visitons avec le voyageur *Pockoke*, la *Mésopotamie*, maintenant nommée *Diarbeck* ou *Adjézira*. Par ce mot, les Arabes entendent une île, et c'est pour cette raison qu'ils ap-

pellent ainsi l'étendue de pays qui se trouve entre le Tigre et l'Euphrate. *Diarbeckir* est la capitale de ce gouvernement. Elle est située sur le Tigre, riche, peuplée et marchande. Son principal commerce consiste en maroquins et en toiles de coton qui s'achètent pour l'Europe. Une plaine charmante l'environne, et les bords du fleuve sont couverts de jardins et de parterres, où les habitans vont passer les beaux jours dans les plaisirs et les fêtes. Ce qui intéressa le plus Pockoke dans cette île, c'est l'humanité, la douceur et la politesse du peuple. De toutes les villes de la Turquie, et même de tout l'Orient, celle-ci est la seule où les femmes jouissent d'une liberté honnête : elles vont à la promenade avec les femmes chrétiennes, et les maris n'en prennent aucun ombrage. Ce lieu est la résidence d'un pacha, l'un des visirs de l'empire; il peut mettre sur pied vingt mille chevaux. Plus de vingt mille Chrétiens, Grecs, Syriens, Arméniens, Nestoriens, habitent Diarbeckir, et y ont des évêques de chaque secte. Le Tigre est navigable depuis cette ville jusqu'à *Mosul* ou *Mousul*, qu'on dit être bâtie non loin de la place où était *Ninive*. Le principal commerce de Mosul est

dans ces belles et fines toiles de coton blanches, que nous appelons *mousselines*, et qui prennent leur nom de cette ville, la première de l'Orient qui en ait fourni l'Occident. A partir de Mosul jusqu'à Bagdad, le Tigre devient d'une navigation beaucoup plus difficile : il est d'une rapidité extrême, et forme des cascades qui obligent les mariniers à faire une espèce de radeau de branches d'arbres, sur lesquelles ils placent des outres de vent, bien serrés les uns contre les autres, et qu'ils couvrent de feutre; après y avoir attaché leurs marchandises, ils s'abandonnent dans leurs nacelles dirigées par quatre rames, et se laissent tomber du haut des cascades, aussi légèrement que les Égyptiens qui descendent les cataractes du Nil.

Les plaines sablonneuses de la Mésopotamie sont abandonnées aux gazelles et aux onagres du désert; mais des villes assez peuplées et de petits villages couvrent les bords de l'Euphrate et les îles que forme ce fleuve. La fertile province d'Assyrie, qui se prolongeait au-delà du Tigre jusqu'aux montagnes de la Médie, formait une étendue d'environ quatre cents milles, de l'ancien mur de *Maupracta* au territoire de *Bassora*, où l'Eu-

phrate et le Tigre réunis ont leur embouchure dans le golfe Persique. Tout ce territoire, suivant Pockoke, peut réclamer le nom de Mésopotamie, puisque les deux fleuves, qui ne sont jamais éloignés de plus de 50 milles, ne se trouvent entre *Bagdad* et *Babylone*, qu'à 25 milles de distance. Une foule de canaux, creusés sans beaucoup de travail dans une terre molle, établissaient la communication des deux rivières, et coupaient la plaine d'Assyrie : Ils conduisaient les eaux superflues d'une rivière à l'autre, à l'époque de leur inondation respective. Comme ils formaient ensuite un grand nombre de petites branches de diverses grandeurs, ils arrosaient les terres sèches, et suppléaient à la pluie ; ils facilitaient la culture et les opérations du commerce ; et, comme on pouvait en un moment briser les écluses, ils offraient au désespoir des habitans le moyen d'arrêter, par une inondation, les progrès d'un ennemi.

La nature a refusé au sol et au climat de l'Assyrie, le vin, l'olive, le figuier et quelques autres de ses dons les plus précieux ; mais elle y produit, avec une fertilité inépuisable, tout ce qu'exige la subsistance de l'homme, et en particulier le froment et l'orge ;

et il n'est pas rare de voir chacun des grains semés par le cultivateur, en rapporter deux, et même trois cents. D'innombrables palmiers y offrent une multitude de bocages, et les habitans du pays célèbrent en vers et en prose les trois cent soixante usages qu'on fait du tronc, des branches, des feuilles, du suc et du fruit de cet arbre si utile.

Les voyageurs ont observé à vingt milles au sud de Bagdad, et sur la rive orientale du Tigre, les ruines des palais de Ctésiphon, ville grande et très-peuplée à l'époque où vivait Julien. La gloire et le nom de *Séleucie*, située aux environs, n'existent plus, et les restes de cette colonie grecque ont pris avec la langue et les mœurs de la Turquie, une dénomination arabe ; on l'appelle *Seletkeh*.

Bagdad, quoique située à-peu-près aux mêmes lieux que *Babylone*, n'est pas la même que cette capitale d'Assyrie : celle-ci était assise sur l'Euphrate ; l'autre est maintenant sur le Tigre. Elle fut la métropole du califat sous les Sarrasins, dans le douzième siècle : c'était l'époque de sa gloire et de sa splendeur ; ses habitans étaient remarquables par la pureté et l'élégance de leur dialecte ; ils avaient parmi eux des poètes et des écri-

vains pleins d'esprit, et sur-tout d'imagination. Cette ville est bien déchue ; sa position avantageuse lui a cependant fait conserver un rang dans le commerce, et l'a rendue le siége du gouvernement turc. Sa forme est celle d'un carré irrégulier ; elle est environnée de fortes murailles de briques, et de cent soixante bastions, mais d'une fabrique assez grossière. On estime le nombre de ses maisons à quatre-vingt mille ; en général elles sont grandes, bâties en briques et en ciment, et voûtées pour faciliter davantage la circulation de l'air. Une partie des fenêtres est vitrée en belles glaces de Venise, et les plafonds sont ornés de dessins bigarrés. Le plus communément on trouve une cour d'entrée, au milieu de laquelle est une petite plantation d'orangers ; ce qui donne aux habitations un air de vie et de fraîcheur. Le palais du pacha est grand et magnifique ; ses jardins ont beaucoup plus d'étendue que ceux du Grand-Seigneur à Constantinople, et sont plantés d'orangers, de citronniers et de cyprès, dont l'ordre et les proportions forment des promenades charmantes. Les bains, les colléges et les caravanserais sont en grand nombre dans cette ville ; les mosquées sont presque

porte des vaisseaux de cent cinquante tonneaux ; l'entrée en est défendue par une forteresse. Le commerce de cette place est très-grand, et son port est fréquenté par les vaisseaux de l'Inde et de l'Europe qui y apportent des épiceries, des mousselines, des toiles, du fer, des étoffes d'Europe, et s'y fournissent des productions des contrées voisines. On y mange une grande quantité d'aloses sèches, de sauterelles qui ne ressemblent pas aux nôtres, et de dattes qui se trouvent dans le pays. Le territoire des environs abonde cependant en blé, légumes, riz, en diverses sortes de fruits d'Europe et en gibier. Cette ville a donné le jour à un grand nombre d'auteurs arabes ; mais aujourd'hui les habitans, désolés par les dernières guerres, et les maladies provenant des marais fangeux qui les environnent, retombent dans l'ignorance et sont réduits à un petit nombre, plus occupés de leur misère que du desir de s'instruire.

Le pays, au surplus, est si bas, que, sans une digue qui arrête les flots de la mer dont il est cependant éloigné de 141 lieues, il serait souvent inondé ; cette digue a plus d'une lieue de long, et est bâtie en bonnes pierres de

taille si bien jointes, que la mer ne peut les rompre.

LA SYRIE.

L'étendue de pays que nous nommons *Syrie*, est aussi appelée *Souri-Souristan;* les habitans lui donnent le nom de *Baa-el-Cham*, pays de la gauche. Elle est bornée à l'orient par l'Euphrate et l'Arabie déserte, et au couchant par la Méditerranée. Anciennement elle était partagée en plusieurs provinces, dont les bornes et les noms ont perpétuellement varié. Quelques-uns regardent la Palestine comme faisant partie de la Syrie; la Phénicie formait un autre district. On y trouve de grandes montagnes, des rivières considérables, des pays fertiles et des déserts: pendant qu'un froid âpre glace les sommets du *Taurus*, que le *Liban* et l'*Anti-Liban* sont couverts de neige, que le reste de la Syrie, sans vent et sans ombrage, languit sous une chaleur étouffante qui assoupit les esprits et les corps, un air frais circule entre les collines qui soutiennent les hautes montagnes, suit les bords du fleuve Oronte, et vivifie les habitans de ces contrées délicieuses.

Le midi de la Syrie, c'est-à-dire le bassin

du Jourdain, est un pays de volcans : les sources bitumineuses et soufrées du lac Asphaltite, les laves, les pierres ponces et les bains chauds, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui n'est pas encore éteint. Les tremblemens de terre se font encore sentir dans ce canton; la côte en général y est sujette.

La Syrie partage avec l'Égypte, la Perse, et presque tout le midi de l'Asie, un autre fléau non moins redoutable ; les nuées de sauterelles dont les voyageurs ont parlé, et dont il est question aussi dans les *livres de Moïse*. La quantité de ces insectes est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même; la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues; on entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes et les arbres, comme d'une armée qui fourrage à la dérobée : on dirait que le feu suit leurs traces; par-tout où leurs légions se portent, la verdure disparaît de la campagne comme un rideau que l'on plie. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol pour surmonter quelque obstacle ou traverser plus rapidement un sol désert, on peut dire à la lettre que le ciel en est obscurci. Heureusement que ce fléau n'est pas trop répété; car il

n'en est point qui amène aussi sûrement la famine et les maladies qui la suivent; quand elles paraissent sur les frontières d'un pays cultivé, les habitans s'efforcent de les détourner en leur opposant des torrens de fumée; ils creusent aussi des fosses où il s'en engloutit beaucoup : l'oiseau appelé *sumat-mar*, et qui ressemble beaucoup au loriot, les suit en troupes nombreuses, comme celles des étourneaux, et non-seulement il en mange à satiété, mais il en tue tout ce qu'il en peut tuer : aussi les paysans le respectent-ils, et ne permettent-ils point qu'on tire dessus. Quand les vents du sud et du sud-est soufflent, ils chassent violemment les nuages de sauterelles sur la Méditerranée, et ils les y noient en si grande quantité, que lorsque leurs cadavres sont rejetés sur le rivage, ils infectent l'air pendant plusieurs jours à une grande distance.

On ne trouve guère en ce pays que des ruisseaux : à peine l'*Oronte* et le *Jourdain*, qui sont les plus considérables, ont-ils à leur embouchure soixante pas de canal.

Parmi les lacs, il faut remarquer le lac *Asphaltite*, que l'on nomme aussi *mer Morte;* il ne contient rien de vivant, ni même de végétant. Diodore de Sicile assure

qu'il a soixante-douze milles de long et sept à huit de large. Ses bords sont sans verdure comme ses eaux sans poisson ; et l'on en croit voir la cause dans la salure âcre de ses eaux, infiniment plus forte que celle de la mer. Tous les environs sont remplis de mines de sel-gemme. On trouve aussi sur ce rivage une grande quantité de morceaux de bitume et de soufre dont les Arabes font un petit commerce : enfin l'on y voit d'espace en espace des blocs informes, que des yeux prévenus prennent pour des statues mutilées, et que les pélerins ignorans et superstitieux regardent comme un monument de l'aventure de la femme de Loth. Les sources d'eaux chaudes qui se trouvent auprès, attestent que les feux souterrains qui ont formé ce lac ont continué de brûler jusqu'à ce jour. *Pline* dit qu'aucun corps vivant ne peut aller au fond de ce lac. *Vespasien* voulant en faire l'expérience, fit jeter dedans plusieurs personnes qui ne savaient pas nager, les mains liées derrière le dos, et pas une n'alla au fond. *Pockoke* en fit aussi l'essai. Cette eau, dit-il, me parut d'une nature si extraordinaire, que je restai près d'un quart-d'heure dedans. Je flottais dessus dans telle posture qu'il me plaisait

sans jamais m'enfoncer. Ayant voulu une fois plonger, mes jambes restèrent en l'air, et j'eus toutes les peines du monde à me remettre dans une situation plus commode.... J'observai que le bitume flotte sur l'eau, et que le vent le pousse à terre, où les Arabes ont soin de le ramasser; il sent très-mauvais lorsqu'on le brûle : on l'emploie en guise de poix et dans différens remèdes. C'est de cet *asphalte* que le lac a pris son nom d'*Asphaltite*.

Il y a peu de bétail dans toute la Syrie : on y remarque une espèce de chèvre dont les oreilles ont un pied de long et une largeur proportionnée; mais ce n'est rien en comparaison de la queue des moutons syriens; elle est si prodigieusement longue, qu'il la leur faut attacher sur des planches minces portées par de petites roues; elle pèse communément de 12 à 15 livres. La gazelle et le lièvre y sont le gibier le plus commun. La gazelle a la tête, la queue et le poil du chameau, le corps de la biche et le cri des chèvres; par les jambes, qu'elle a plus courtes par-devant que par-derrière, elle ressemble au lièvre; aussi a-t-elle plus de facilité à monter qu'à descendre; dans un terrain uni, sa légèreté est médiocre; elle tient les oreilles levées au

moindre bruit : cet animal est d'un naturel doux et s'apprivoise aisément. Le chameau est l'animal le plus utile de ces contrées, et le seul qui y puisse rendre autant de services, sur-tout quand on entre dans les déserts.

Il est, dans ces pays, sans exemple de voir un chien attaqué de la rage, et cependant rien de plus commun que d'y voir des loups enragés ; quiconque est mordu, meurt nécessairement de cette maladie. La morsure des serpens, au contraire, n'est point dangereuse : tous fuient devant l'homme. Les personnes qui ont été mordues de la scolopendre et du scorpion, en ont été quittes pour un instant de douleur.

On voit peu de pays où les objets soient mieux en harmonie et qui soient si pittoresquement peuplés. L'habillement long et flottant de ces peuples ; la variété des couleurs gaies de leurs vêtemens ; la marche grave des chameaux dans de vastes plaines, ou la précaution avec laquelle ils suivent les détours d'une montagne sur les bords des précipices ; toutes ces circonstances sont parfaitement d'accord avec le caractère du lieu de la scène. La vue des villages turcs environnés de cyprès

vec les minarets; tout cela donne une va-
iété de spectacle qui fait oublier quelque
emps les ruines et la désolation dont on est
entouré.

Les plaines y sont garnies de fontaines
construites par une piété utile, et placées
entre elles à cette distance où la soif qui presse
le voyageur harassé, lui fait desirer avec ar-
deur de rencontrer un frais ruisseau. Si les
fontaines ainsi répandues ne sont pas toujours
pittoresques par leur construction, elles ont
toujours un caractère intéressant, sur-tout
quand elles sont ombragées de quelques pla-
tanes, et qu'à l'heure de midi on y observe
le dévot musulman, après son ablution, se
prosterner sur le tapis qu'il porte avec lui,
adressant à Dieu la prière prescrite par son
prophète. On a coutume, pour la commodité
des voyageurs, d'élever auprès de ces fon-
taines ou ces puits, un petit bâtiment qu'on
appelle *mocots*.

Pour le voyageur philosophe, c'est un fait
curieux à observer que, tandis que toutes les
modes européennes sont si changeantes, les
premières relations du Levant, remontant à
plus de 200 ans, nous font voir une peinture
des Levantins de cette époque, à-peu-près la

même que celle qu'on en peut faire de nos jours. Les Turcs, généralement parlant, n'ont rien innové dans leurs usages et leurs mœurs, et la communication que les Francs ont avec les Grecs, n'a point apporté non plus de différence essentielle dans les usages et les habitudes domestiques de ceux-ci.

Le sang y suit à-peu-près les mêmes lois que dans le midi de l'Europe, en observant les différences qui résultent de la nature du climat; ainsi les habitans des plaines du midi sont plus basanés que ceux du nord, et ceux-là beaucoup plus que les habitans des montagnes. Dans le Liban et le pays des Druses, le teint ne diffère pas de celui des provinces du milieu de la France. On vante les femmes de Damas et de Tripoli pour leur blancheur et la régularité de leurs traits. En général, les Syriens sont de stature moyenne. L'idiôme commun de la Syrie est l'arabe, mais les dialectes varient et changent en chaque endroit; le syriaque n'y est plus qu'une langue morte, que peu de personnes apprennent; le turc est parlé par les gens de loi et de guerre, et la langue franque par les commerçans. Cette langue franque qui se trouve si répandue dans tout le Levant, est un italien cor-

rompu, et chargé d'une quantité de mots qui appartiennent à d'autres idiômes.

Le peuple de Syrie est, en général, musulman ou chrétien. Cette différence dans le culte a les effets les plus fâcheux dans l'état civil : se traitant mutuellement d'infidèles, de rebelles, d'impies, les partisans de l'Évangile et ceux de l'Alcoran ont les uns pour les autres une aversion qui entretient une sorte de guerre perpétuelle. Toute démonstration publique de culte est interdite aux chrétiens. Un de ceux-ci ne peut frapper un musulman sans risquer sa vie ; et si le musulman tue un chrétien, il en est quitte pour une rançon. Les chrétiens ne peuvent monter à cheval dans les villes ; il leur est défendu de porter des pantoufles jaunes, des schals blancs, et toute couleur verte : s'ils voyagent, on les arrête en mille endroits pour payer des péages, dont les musulmans sont exempts. En justice, le serment de deux chrétiens n'est compté que pour un ; et telle est la partialité des cadis, qu'il est presque impossible qu'un chrétien gagne son procès. Le dernier des musulmans n'accepte d'un chrétien, ni ne lui rend le salut accoutumé entr'eux ; le salut usité est seulement *bon matin, bonsoir;* heureux s'il

n'est point accompagné du mot *impie*, *apostat*, *chien*, qui sont les épithètes familières des musulmans. Ceux-ci affectent même d'exercer devant eux les pratiques de leur culte : pour leur rendre le change, les chrétiens affectent à leur tour une grande dévotion, et de là cette ostentation de piété, qui fait un des caractères extérieurs des Orientaux ; mais le cœur n'y perd rien, et les chrétiens gardent de tous ces outrages un ressentiment qui n'attend que l'occasion pour éclater.

Les conditions, en Syrie, se réduisent à quatre ou cinq, qui sont les cultivateurs ou paysans, les artisans, les marchands, les gens de guerre et les gens de justice. Il n'existe qu'un seul impôt, que l'on appelle *miri*, et tel que l'on ne peut l'augmenter ni le diminuer ; mais par les abus inhérens à la constitution, les pachas et leurs agens ont trouvé le moyen de le rendre ruineux ; n'osant violer la loi établie sur l'invariabilité de l'impôt, ils ont introduit une foule de charges qui, sans en avoir le nom, en ont les effets, et qui retombent principalement sur le cultivateur. Ce dernier a, outre les gens du gouvernement, encore à craindre les *Arabes bedouins*,

qui le pillent à titre d'ennemi, ou le dévorent à titre d'hôte; aussi sa condition est si misérable, qu'il lui est presque impossible d'avoir les instrumens nécessaires à la culture. On laboure avec des ânes, des vaches; et dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Palestine, il faut semer le fusil à la main. A peine le blé jaunit-il, qu'on le coupe pour le cacher dans des souterrains, et l'on n'en sème qu'autant qu'il faut pour vivre; en un mot, l'on borne toute l'industrie à satisfaire les premiers besoins.

Le commerce, considéré dans la manière dont il se pratique, est encore dans cet état d'enfance qui caractérise les siècles barbares et non policés. La côte n'offre que de mauvais ports sans sûreté; l'intérieur n'a ni routes ni canaux, et l'on ne peut voyager qu'en caravane.

Nous avons dit que les Orientaux affectaient un air religieux; le même ton se retrouve encore dans leurs propos et leurs gestes: l'on ne voit dans les rues que des mains armées de chapelets; l'on n'entend qu'exclamations emphatiques de *ya allah!* si l'on vend du pain dans les rues, ce n'est point le pain que l'on crie, c'est *alla kerim : Dieu*

est libéral ; ainsi des autres denrées. Si l'on salue, c'est *Dieu te conserve ;* on dit les mêmes mots pour remercier.

Il est encore dans l'intérieur des Orientaux un caractère qui fixe l'attention de l'observateur ; c'est leur air grave et flegmatique dans tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent. Au lieu de ce visage ouvert et gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un visage austère, sérieux, mélancolique ; ils rient rarement, et l'enjouement des Français leur paraît un accès de délire : s'ils parlent, c'est sans empressement, sans geste, sans passion ; ils écoutent sans interrompre ; ils gardent le silence des journées entières. S'ils marchent, c'est posément, et pour affaires ; et ils ne conçoivent rien à notre turbulence et à nos promenades en long et en large.

Dans les villes même les plus actives, telles qu'Alep et Damas, tous les amusemens se réduisent à aller au bain ou à se rassembler dans des *cafés* qui n'ont que le nom des nôtres. Là, dans une grande pièce enfumée, assis sur des nattes en lambeaux, les gens aisés passent des journées entières à fumer la pipe, causant d'affaires par phrases rares et courtes, et souvent gardant un profond si-

lence. Quelquefois, pour ranimer cette assemblée silencieuse, il se présente un chanteur ou des danseuses, ou un de ces conteurs d'histoires que l'on appelle *nachid*. Rien n'égale l'attention avec laquelle on écoute cet orateur: grands et petits, tous ont une passion extrême pour les narrateurs. Un voyageur qui arrive d'Europe, n'est pas médiocrement surpris de voir les matelots se rassembler pendant le calme sur le tillac, et passer deux ou trois heures à entendre l'un d'eux déclamer un récit que l'oreille la moins exercée reconnaît pour de la poésie. La populace des villes, quoique criailleuse, n'est jamais aussi brutale que chez nous, et elle a le grand mérite d'être absolument exempte de cette crapule d'ivrognerie qui infecte jusqu'à nos campagnes: c'est peut-être le seul avantage réel qu'ait produit la législation de Mahomet.

Le pachalik d'Alep est le premier qui se rencontre entre la Méditerranée et l'Euphrate, à côté du Diarbeck. Il comprend deux grandes plaines, celle d'Alep et celle d'Antioche. *Alep*, sa capitale, est située dans une de ces plaines, qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate. Elle est arrosée par un ruisseau d'eau douce appelé *Coik*. Son as-

d'Alep, qui servent de courriers pour Alexandrette et Bagdad. Ce fait, qui n'est point une fable de voyageur, a cessé d'avoir lieu, dit Pockoke, depuis trente ans, parce que les voleurs Kourdes ou Curdes se sont avisés de tuer les pigeons. Pour faire usage de cette espèce de poste, l'on prenait des couples qui avaient des petits, et on les portait à cheval au lieu d'où l'on voulait qu'ils revinssent, avec l'attention de leur laisser la vue libre. Lorsque les nouvelles arrivaient, le correspondant attachait un billet à la patte des pigeons, et il les lâchait. L'oiseau, impatient de revoir ses petits, partait comme un éclair, et arrivait en dix heures d'Alexandrette, et en deux jours de Bagdad : le retour lui était d'autant plus facile, que sa vue pouvait découvrir Alep à une distance infinie.

Il y a environ à un demi-mille au nord d'Alep, une éminence sur laquelle est un couvent de *derviches*, avec une belle mosquée couverte d'un dôme et entourée de cyprès, qui font paraître de loin ce couvent d'autant plus agréable, que tous les environs sont dénués de verdure. Ceci nous conduit à dire un mot des derviches.

Le nom de *derviche*, *derwitch* ou *dervis*,

est un mot persan dont l'étymologie énonce le *seuil d'une porte*, et qui, métaphoriquement, indique l'esprit d'humilité, de retraite et de persévérance qui doit former le caractère principal de ces anachorètes. L'enthousiasme que Mahomet sut inspirer à ses disciples, en exaltant leur imagination par le tableau des voluptés qu'il leur promit dans l'autre monde, et par les victoires dont il appuya dans celui-ci sa prétendue mission, fit éclore chez tous les sectateurs du *Coran*, une foule de cénobites que l'austérité de leur vie semble rendre, aux yeux du peuple crédule, absolument étrangers à la terre.

Tous ces instituts sont établis sur des principes différens, et chaque ordre a son costume. Généralement tous ces derviches laissent croître leur barbe et leurs moustaches; une partie d'entre eux porte encore de longs cheveux, en mémoire de ce que pratiquait le prophète lui-même et plusieurs de ses disciples; les uns les laissent flotter sur leurs épaules, les autres les relèvent en forme de chignon et les attachent derrière le turban. Si les musulmans laïques sont dans l'usage de tenir à la main des chapelets par manière de contenance, les derviches ne s'en servent

jamais que dans un esprit de religion, et sont obligés de le réciter plusieurs fois dans la journée, avec les prières particulières à chaque ordre. Le fanatisme est l'esprit général de ces différentes congrégations.

Les pratiques communes et obligatoires pour les derviches, ne sont pas les seules qui exercent leur dévotion : les plus zélés d'entre eux se vouent encore volontairement aux actes les plus austères ; les uns s'enferment dans leurs cellules pour y vaquer, pendant des heures entières, à la prière et à la méditation ; les autres passent souvent toute une nuit à proférer le mot d'*allah ;* pour se dérober au sommeil, quelques-uns se tiennent durant les nuits dans des positions très-incommodes ; assis, les pieds posés sur terre, et les deux mains appuyées sur les genoux, ils se fixent dans cette attitude par une lanière de cuir qui leur embrasse le cou et les jambes : d'autres lient leurs cheveux à une corde attachée au plafond. Quelques-uns d'entre eux cherchent à se rendre utiles aux pauvres en leur distribuant de l'eau ; le dos chargé d'une outre, ils parcourent les rues en criant : *fy-sebil-Allah !* c'est-à-dire, *dans le sentier de Dieu !* et donnent de l'eau à tous ceux

qui en veulent, sans jamais rien exiger.

On voit de ces sociétés d'anachorètes dans tous les pays mahométans ; chaque couvent en contient vingt, trente ou quarante sous l'autorité d'un scheick, et ils sont dotés par les bienfaits et les legs continuels. Plusieurs derviches sont mariés, et ont alors le droit d'avoir une habitation particulière. Ces espèces de moines sont regardés comme des ames chéries du ciel, et ils s'entendent parfaitement à entretenir le peuple dans cette idée. En temps de guerre, plusieurs accompagnent les armées, et s'occupent à prier tandis que l'on se bat. Leur grand soin est d'entretenir la superstition qui leur est si favorable ; et seuls, ils éloigneront long-temps encore du sentier de la simple raison, les peuples orientaux. Malgré leur austérité, un grand nombre trouvent le moyen d'allier cette austérité à la débauche la plus crapuleuse.

Alexandrette ou *Scanderoun*, à l'extrémité de la Méditerranée, est, pour ainsi dire, le port d'Alep. Elle est bâtie sur le terrain d'Alexandrie, et a dans ses environs de superbes restes d'antiquités.

Antakié rappelle à peine aujourd'hui An-

tioche, sur les ruines de laquelle il est bâti. Les murailles, qui renferment trois montagnes dans leur enceinte, retracent la grandeur de l'ancienne ville. La nouvelle est assez mal bâtie; les maisons en sont basses, à un seul étage, à comble plat et couvertes de simples solives, recouvertes de tuiles extrêmement simples. Les habitans les bâtissent de la sorte pour les rendre plus légères, et pour n'être point écrasés dessous, en cas qu'elles viennent à être renversées par quelques tremblemens de terre, qui sont fréquens dans ces contrées.

Les voyageurs citent dans le pachalik d'Alep, un bourg appelé *Martrouan*, où les hommes offrent aux étrangers le choix parmi leurs femmes, moyennant quelques pièces de monnaie au départ. Cet usage, s'il existe réellement, ne vient que des vices ou d'une bassesse d'ame qui ne peut passer pour une coutume, puisqu'elle ne se retrouve point ailleurs dans la contrée.

L'endroit le plus remarquable du pachalik de *Tripoli*, est la ville de Tripoli même, que les Turcs appellent *Traplous*, et qui est bâtie sur la côte de la Méditerranée. Le voisinage des montagnes et les eaux stagnantes la

rendent malsaine ; elle n'a point de port, mais seulement une rade.

Le pachalik d'*Acre* est au sud du précédent, et s'étend jusqu'au mont Carmel. Ses principales villes sont *Acre, Beyrith, Seyde, Sour* et *Balbec*.

Acre, autrefois *Ptolémaïde*, est située à l'entrée d'une baie vis-à-vis le mont Carmel. L'importance de ce port, en temps de guerre, a été cause que la ville a souffert un grand nombre de révolutions. Cette place soutint deux mois de siége en l'an VII, contre les Français commandés par *Bonaparte*, qui fut forcé de rétrograder, la peste s'étant déclarée dans la ville.

Beyrith était autrefois considérable ; il conserve encore des restes de ses beaux monumens. Ses eaux viennent du Liban, et ses environs sont ombragés d'une forêt de mûriers. Sa population monte environ à 6000 habitans. Son port est comblé de ruines et de sable.

Seyde est une ville avec un port dans l'emplacement de l'ancienne *Sidon*, où il se fait un assez grand commerce.

Dans le voisinage d'Acre on voit le mont Carmel, célèbre chez les Orientaux par la

retraite d'*Elie*. On voit au sommet une chapelle dédiée à ce poète juif, et près de laquelle demeurent trois ou quatre religieux carmes, dans des grottes qui leur tiennent lieu de couvent.

Sur le lieu qu'occupa jadis la superbe *Tyr*, à sept lieues de Sidon, on ne voit plus qu'un misérable bourg nommé *Sour*, et habité par des pêcheurs qui ont à peine de quoi vivre.

Balbec est située dans une plaine élevée, entre Tripoli et Damas, au pied du mont Liban; c'est l'*Héliopolis* de la *Cœlosyrie*. Ce qu'il en reste d'antique, annonce, d'après le rapport des meilleurs juges, le plan le plus hardi qui ait jamais été exécuté en architecture. Le portique du temple d'Héliopolis est d'une beauté qu'on ne peut imaginer, quoique défiguré par deux tours turques. La cour de forme hexagone qui est derrière, ne se distingue plus que par la magnificence de ses ruines. Les murs étaient ornés de pilastres corinthiens et de statues, et cette cour avait communication avec une autre de même style et de même grandeur. Le grand temple auquel celle-ci conduit, est aujourd'hui tellement en ruines, qu'on ne le reconnaît plus qu'à un entablement soutenu par neuf co-

lonnes majestueuses, chacune de trois pièces unies ensemble par des barres de fer. Quelques-unes de ces barres ont un pied de long et un pied de diamétre ; et l'avarice sordide des Turcs est journellement occupée à détruire ces colonnes pour en tirer le fer. Un petit temple est encore sur pied, avec un pérystile de huit colonnes sur la façade et quinze sur chaque côté, et richement orné de toutes parts de figures en haut relief, qui représentent des têtes de dieux, de héros et d'empereurs, et une partie de l'ancienne mythologie. A l'ouest de ce temple en est un autre de forme circulaire, d'ordre ionique et corinthien, mais défiguré par des mosquées et des maisons turques. Les autres parties de cette ville antique sont belles et surprenantes en proportion.

Les carrières qui ont fourni les pierres de ces monumens sont dans le voisinage. La nature de ces pierres est un granit blanc à grandes facettes luisantes comme le gypse. On trouve encore au fond de la carrière, une pierre taillée sur trois faces, qui a soixante-neuf pieds deux pouces de long sur douze pieds dix pouces de large, et treize pieds trois pouces d'épaisseur. Comment les anciens ont-ils manié de telles masses? C'est sans doute un problême

à résoudre. Les habitans de Balbec l'expliquent commodément, en supposant que le temple a été construit par les Génies sous les ordres de Salomon; ils ajoutent que le motif de tant de travaux fut de cacher dans les souterrains d'immenses trésors qui y sont encore. Plusieurs d'entre eux, dans le dessein de s'en saisir, sont descendus dans les voûtes qui règnent sous tout l'édifice; mais l'inutilité de leurs recherches et les *avanies* que les commandans en ont pris occasion de leur faire, les en ont dégoûtés. Ils croient les Européens plus heureux; et l'on tenterait vainement de dissuader les Orientaux en général, de l'idée où ils sont que nous avons l'art magique de rompre les talismans. Que peuvent les raisonnemens contre l'ignorance et l'habitude!

Balbec est à présent une petite ville entourée d'eau; les habitans, au nombre d'environ 5000, Grecs pour la plupart, vivent dans l'intérieur ou près du temple circulaire, dans des maisons qui ont été bâties avec les anciennes ruines.

Prenons une idée du Liban, en suivant Pockoke sur cette fameuse montagne. Il sortait de Tripoli. « Ayant traversé les collines qui

sont à l'orient de cette ville, dit-il, nous arrivâmes au bout de trois heures au pied de la montagne du Liban. Après avoir monté pendant quatre heures, nous entrâmes dans une vallée dont la situation est la plus extraordinaire qu'on puisse voir : elle est fermée de tous côtés par des rochers à perte de vue, presqu'entièrement couverts de bois; la rivière *Aboualé* coule à travers avec un bruit affreux ; mais elle est tellement couverte d'arbres qu'on ne peut la voir que dans quelques endroits. Nous fîmes presque la moitié du tour de la vallée, pour arriver à un couvent de *Maronites* qui est presqu'entièrement taillé dans le roc; l'église qui est fort grande, consiste en une grotte naturelle qui s'étend très-avant dans les terres, et où l'on trouve un grand nombre de pétrifications. Cet endroit est fameux par la bonté de ses vins : les moines le gardent, ainsi qu'on le pratique dans tout l'Orient, dans de grosses cruches de terre qu'ils bouchent avec de la terre glaise. Je les trouvai à l'église, placés quatre à quatre devant de gros lutrins carrés; ils chantent alternativement, appuyés sur des béquilles pour se moins fatiguer, car leurs offices sont très-longs.

» Je fus de là à *Cannobine*, où le patriarche des Maronites réside. On y arrive par un chemin étroit et extrêmement roide. Le couvent est éloigné d'environ trois quarts de mille du sommet de la montagne, et composé de plusieurs grottes taillées dans le roc : ce lieu est le plus champêtre et le plus solitaire qu'on puisse imaginer; on ne peut y arriver que par cet endroit, et c'est ce qui fait la sûreté de cette retraite. L'église consiste dans une grande grotte qui prend du jour par plusieurs fenêtres, dans l'une desquelles on a placé trois cloches.

» Comme je m'en retournai le 13, je rencontrai un prêtre maronite qui, voyant que j'avais mis pied à terre, prit mon cheval par la bride, et voulut à toute force que j'allasse chez lui. Il me conduisit sous un arbre, et me fit une fricassée d'œufs, du lait aigre et des olives. Comme ces prêtres sont extrêmement pauvres, je ne pus me dispenser de payer la collation qu'il m'avait donnée. Ces montagnes sont habitées partie par des Maronites et partie par des Arabes amadéens de la secte d'Ali. Je rencontrai à l'orient un village nommé *Apen*, à cause de sa situation, de ses eaux et de la fertilité de son terrain; il y a de part et

d'autre des cascades superbes qui forment une perspective magnifique.

» Nous arrivâmes, au bout d'une heure, par une montée fort douce, dans une grande plaine située entre les plus hauts monts du Liban ; c'est dans l'encoignure qui est au nord que sont les fameux cèdres : ils forment un bois d'environ un mille de circuit, composé de quelques-gros cèdres assez près les uns des autres, d'un grand nombre d'autres plus jeunes et de quelques pins. Les premiers ressemblent de loin à des chênes touffus : le tronc de l'arbre est fort court ; il se partage au bas en trois ou quatre branches qui, s'élevant ensemble à la hauteur d'environ dix pieds, ressemblent à des colonnes gothiques accouplées ; mais au-dessus elles prennent une direction horizontale : le plus rond, mais qui n'était pas le plus gros, avait vingt-quatre pieds de circonférence ; et un autre dont le tronc était triple et d'une figure triangulaire, douze pieds de chaque côté ; j'en comptai quinze de gros. Les chrétiens des environs ont coutume de s'y rendre le jour de la Transfiguration, pour célébrer la fête ; ils ont construit des autels au pied des plus gros.

» Nous marchâmes pendant trois heures

sur la neige et sur la glace. On découvre du haut du Liban la plus charmante perspective du monde; enfin, après avoir marché encore deux heures vers l'orient, entre des collines couvertes d'arbres, nous arrivâmes dans la plaine de Balbec. La rivière d'*Ase*, qui est l'*Oronte* des anciens, prend sa source au nord de cette plaine. »

Après avoir pris une idée du Liban, il faut en prendre une de ses habitans, qui méritent l'attention du voyageur et du philosophe : ce sont les *Maronites* et les *Druses*. Quoique leur pays soit le moins fertile de la Syrie, il est cependant le plus peuplé, et c'est un contraste bien frappant des effets de la liberté et du despotisme.

Il paraît que les *Maronites* doivent leur origine première à un ermite nommé *Marouan*, qui vivait sur les bords de l'Oronte à la fin du sixième siècle; ses jeûnes, ses austérités et les services même qu'il rendit aux Occidentaux, lui attirèrent une si grande considération, qu'après sa mort, on lui éleva dans la ville d'*Hama* un tombeau et une chapelle. On ne manqua pas de publier qu'il s'y faisait des miracles; et la crédulité, qui saisit toujours les choses extraordinaires de

préférence à celles qui suivent les lois communes, ne manqua pas d'accueillir ces premiers bruits et de les affirmer. Des prêtres en profitèrent ; ils formèrent un couvent qui jouit d'une grande réputation dans la Syrie : on nomma les moines et les habitans des environs *Maronites*. Ils suivent la communion des Latins et reconnaissent la suprématie du pape. Long-temps ils luttèrent contre les forces ottomanes ; mais ces combats eurent une issue peu heureuse : car *Amurat III* ayant envoyé contr'eux *Ibrahim*, pacha du Caire, ce général les réduisit, en 1588, à l'obéissance, et les soumit à un tribut annuel qu'ils payent encore. Depuis ce temps, les pachas, jaloux de leur autorité et de leurs rapines, ont souvent tenté d'introduire dans les montagnes des Maronites leurs garnisons et leurs agas ; mais toujours repoussés, ils ont été forcés de s'en tenir à la première capitulation.

On peut considérer la nation comme partagée en deux classes, le *peuple* et les *chaiks*, c'est-à-dire, les plus notables des habitans, ceux à qui l'ancienneté de leurs familles et l'aisance de leur fortune donnent un état plus distingué que celui de la foule. Tous vivent

répandus dans les montagnes, par villages, par hameaux, même par maisons isolées; ce qui n'a pas lieu dans la plaine. La nation entière est agricole : chacun fait valoir de ses mains le petit domaine qu'il possède ou qu'il tient à ferme. Les *chaiks* eux-mêmes n'ont pas une autre manière de se conduire; tous vivent frugalement, sans beaucoup de jouissances, mais aussi sans beaucoup de privations, attendu qu'ils connaissent peu d'objets de luxe. La propriété y est aussi sacrée qu'en Europe. On voyage de nuit et de jour avec une sécurité inconnue dans le reste de l'empire. L'étranger y trouve l'hospitalité comme chez les Arabes. Conformément aux principes du christianisme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épousent souvent sans l'avoir vue, toujours sans l'avoir fréquentée. Par une habitude fondée sur la défiance et l'état politique du pays, tous les hommes chaiks ou paysans marchent sans cesse armés du fusil et du poignard. Les recensemens que l'on a eu occasion de faire dans les dernières années, portent à trente-cinq mille le nombre des hommes en état de manier les armes. Dans les rapports ordinaires, ce nombre supposerait une population totale d'environ 115,000

ames : cette quantité, comparée à la surface du pays, qui est d'environ 150 lieues carrées, donne 760 habitans par lieue carrée.

Les prêtres, quoique dépendans de Rome, se marient comme aux premiers temps de l'église, et n'en sont que plus honnêtes et plus respectables ; mais ils ne peuvent passer à de secondes noces, ni épouser des veuves. Tous travaillent, ce qui est encore exemplaire, et ne croient pas que les fonctions du ministère soient un droit de fainéantise. Ils disent la messe en syriaque, qu'ils n'entendent pas plus que le peuple ; mais c'est la coutume, et toute coutume est sacrée chez les ignorans. Chaque village a sa chapelle, son desservant, et chaque chapelle a sa cloche, chose inouie dans le reste de la Turquie. Les Maronites en tirent vanité, et, pour s'assurer la durée de ces franchises, ils ne permettent à aucun musulman d'habiter parmi eux. Comme c'est une religion exaltée qui soutient cette espèce de petite république, on ne doit pas être étonné en apprenant que dans le petit espace qui compose le pays des Maronites, on compte plus de 200 couvents d'hommes et de femmes ; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que les moines vivent frugalement

et travaillent beaucoup. La plus remarquable de ces maisons est à six heures de Tripoli : c'est là qu'on exorcise, comme aux premiers temps de l'Église, les possédés du diable. Il s'en trouve encore dans ces cantons.

Les *Druses* sont un autre petit peuple qui, pour le genre de vie, la forme de gouvernement, ressemblent infiniment aux Maronites. La religion forme leur principale différence. Ils ne pratiquent ni circoncision, ni jeûnes, ni prières ; ils n'observent ni prohibition, ni fêtes ; ils boivent du vin, mangent du porc, et se marient de frère à sœur. D'après ceci l'on conclura, avec raison, que les Druses n'ont pas de culte ; il faut cependant en excepter une classe qui a des usages religieux marqués. Ils se donnent le nom d'*oqqals*, qui veut dire *spiritualistes ;* ils ont divers grades d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat : on les reconnaît au turban blanc, qu'ils affectent de porter comme un symbole de leur pureté ; et ils mettent tant d'orgueil à cette pureté, qu'ils se croient souillés par l'attouchement de tout profane. Si l'on mange dans leur plat, si l'on boit dans leur vase, ils les brisent. Toutes leurs pratiques sont enveloppées de mystères ; ils ont des oratoires tou-

jours isolés, toujours placés sur des hauts lieux, et ils y tiennent des assemblées secrètes où les femmes sont admises. On prétend qu'ils y pratiquent quelques cérémonies en présence d'une petite statue qui représente un bœuf ou un veau. Ils ont un ou deux livres qu'ils cachent avec le plus grand soin; des personnes qui les ont lus, assurent qu'ils ne contiennent qu'un jargon mystique, dont l'obscurité fait sans doute le prix pour les adeptes. Du reste, ces sectaires ont toute la morgue et tous les scrupules de la superstition.

Le reste des Druses, étranger à cet esprit, est tout-à-fait insouciant des choses religieuses : chacun livré à son sens, suit la route qu'il lui plaît, et ces opinions sont celles qui se présentent le plus naturellement aux esprits simples. Lorsqu'ils vont chez les Turcs, ils affectent des dehors musulmans; ils entrent dans les mosquées, font les ablutions et la prière. Passent-ils chez les Maronites, ils les suivent à l'église, et prennent sans façon de l'eau bénite. Plusieurs, importunés par les missionnaires, se sont fait baptiser; puis, sollicités par les Turcs, ils se sont fait circoncire, et ont fini par mourir sans être ni chrétiens ni musulmans.

un feu assez dangereux, en ce qu'ils sont à couvert, tirent à leur aise, et qu'ils ont acquis l'habitude de tirer juste.

Dans les derniers recensemens des hommes armés, on en a compté près de 40,000, ce qui suppose pour le total de la population 120,000 ames; la surface du pays étant de 110 lieues carrées, il en résulte pour chaque lieue, 1090 ames, ce qui égale la population de nos meilleures provinces.

D'où vient, dit l'auteur qui nous fournit cet article, d'où vient donc cette affluence d'hommes sur un si petit espace? Toute analyse faite, je n'en puis voir de cause que le rayon de la liberté qui y luit. Là, à la différence des pays turcs, chacun jouit avec sécurité de sa propriété et de sa vie. Le paysan n'y est pas plus aisé qu'ailleurs; mais il est tranquille, exempt de la violence et des insultes du despotisme. Les Druses se regardent comme des hommes plus parfaits que leurs voisins, parce qu'ils ont le bonheur d'être moins avilis. De là s'est formé un caractère plus fier, plus énergique, plus actif, un véritable esprit républicain.

Aucun peuple n'est plus hospitalier que les Druses. Quiconque se présente à leur porte à titre de suppliant ou de passager, est sûr de

recevoir le logement et la nourriture de la manière la plus généreuse et la moins affectée. Les deux sexes vivent dans la plus grande réserve l'un à l'égard de l'autre; les femmes sont toujours voilées, et chaque homme ne connaît de visage de femme que celui de la sienne, de sa mère, de sa sœur et de sa belle-sœur. Chacun vit au sein de sa famille. Seulement le soir, les hommes s'assemblent quelquefois dans la cour, l'aire ou la maison du chef du village ou de la famille; et là, assis en rond, les jambes croisées, la pipe à la bouche, le poignard à la ceinture, ils parlent de la récolte et des travaux, de la disette ou de l'abondance, de la paix ou de la guerre, de la conduite de l'émir, des faits du passé, des intérêts du présent, des conjectures sur l'avenir. Souvent les enfans, las de leurs jeux, viennent écouter. Chaiks ou paysans, tous se traitent avec cette familiarité raisonnable qui ne tient ni de la licence ni de la servitude.

Ce petit peuple, qui, par sa bravoure et son amour pour la liberté, semble un phénomène au milieu d'un pays d'esclaves, veut encore avoir une origine digne de ses qualités : il se fait descendre des Français qui suivirent *Godefroi de Bouillon : Fakardin*,

un de leurs chefs, se disait allié de la maison de Lorraine. Il est à croire que les Druses sont effectivement un reste des armées chrétiennes qui furent à la conquête de la Palestine.

Avant de décrire le reste de la Syrie, nous allons dire un mot des peuples errans qui se trouvent aussi dans son sein : ces peuples sont les *Turcomans*, les *Curdes* ou *Kourdes*, et les *Arabes Bédouins*.

Les *Turcomans* sont au nombre de ces hordes tartares qui, lors de la grande révolution de l'empire des Califes, quittèrent les contrées à l'est de la mer Caspienne, et se répandirent dans les places de l'Arménie et de l'Asie Mineure. Ils campent de préférence aux environs d'Antioche, et ont un genre de vie assez semblable à celui des Bédouins.

Les *Kourdes* ou *Curdes* sont aussi pasteurs et vagabonds, ainsi que nous l'avons dit ailleurs ; ils viennent des montagnes d'Arménie jusque dans les plaines d'Antioche et d'Alep, où on les redoute beaucoup.

Quant aux *Arabes Bédouins*, c'est-à-dire *du désert*, nous en parlerons quand nous traiterons des Arabes en général. Ils possèdent une étendue immense de pays, qui va depuis

Alep jusqu'à la mer d'Arabie et de l'Égypte, au golfe Persique ; ce sont les voleurs les plus à craindre de tout le Levant.

Continuons la description géographique de la Syrie.

Le pachalik de Damas est le plus étendu des quatre de la Syrie. Il occupe la partie orientale et une portion de la méridionale. Le sol y est varié ; les plaines les plus fertiles sont celles du Hauran et des bords de l'Oronte : elles abondent en froment, en orge, en sésame et en coton ; les oliviers, les mûriers et différens autres arbres utiles y couvrent les montagnes ; les vignes y produisent d'excellent raisin et des vins estimés.

Damas est la capitale de ce pachalik ; les Turcs l'appellent *El-Cham*, du nom de la Syrie. Cette ville est située dans une vaste plaine, serrée au nord et à l'ouest par des montagnes d'où vient une quantité de ruisseaux, qui font du territoire de Damas le mieux arrosé et le plus délicieux de la Syrie. Les Arabes n'en parlent qu'avec enthousiasme, et ils ne cessent de vanter la verdure et la fraîcheur des vergers, l'abondance et la variété des fruits, la quantité de courans d'eaux vives, la limpidité des jets et des

sources. C'est aussi le seul lieu où il y ait des maisons de plaisance isolées et en rase campagne. La ville peut avoir un peu plus d'une lieue et demie de circuit, et contient environ quatre-vingt mille habitans. Ses rues sont étroites, et ses maisons bâties de briques cuites au soleil. Chacune de ces maisons renferme une ou plusieurs fontaines garnies de marbre, des appartemens somptueux, dont les plafonds et les panneaux sont richement peints ou dorés, et, pour l'ordinaire, une cour carrée et fort grande qu'environne une galerie plus ou moins ornée, mais qui l'est toujours beaucoup chez les citoyens opulens. La richesse des ornemens et la pauvreté de l'édifice offrent le contraste le plus frappant et le plus bizarre. Le peuple y est le plus méchant de tout l'empire, même au jugement des Turcs: c'est une véritable canaille qui, aux mauvaises qualités ordinaires à toute populace, joint tout ce que la superstition a de plus grossier et de plus intolérant : les chrétiens y sont dans un état de gêne habituel, et les Francs ne peuvent y former d'établissement.

Cette sotte arrogance de la canaille turque vient de ce qu'en cet endroit elle peut se passer de l'industrie et du commerce des Européens

qui animent tant d'autres villes du Levant, parce que Damas est le lieu de rendez-vous d'un nombre infini de mahométans, qui de là vont en caravane à la Mecque. Cette affluence d'étrangers enrichit la ville, et le motif qui les rassemble contribue à augmenter la superstition du peuple et son intolérance. Les habitans disent que leur ville est sainte en qualité de porte de la *Kéabé*. Chaque année, le nombre des pélerins qui s'y rassemblent s'élève depuis trente jusqu'à cinquante mille : plusieurs s'y rendent quatre ou cinq mois d'avance ; la plupart n'arrivent qu'à la fin du ramadan. Alors Damas ressemble à une foire immense : l'on ne voit qu'étrangers de toute la Turquie, et même de la Perse. Tout est plein de chameaux, de chevaux, de mulets et de marchandises. Après quelques jours de préparatifs, toute cette foule se met confusément en marche, et faisant route par la frontière du désert, elle arrive en quarante jours à la Mecque pour la fête du *Bayram*. Comme cette caravane traverse le pays de plusieurs tribus arabes indépendantes, il a fallu faire des traités avec les Bédouins, leur accorder des droits de passage et les prendre pour guides. Le pacha de Damas, qui est

la cour qui l'enferme a 619 pieds sur chaque face; le long de cette enceinte régnait intérieurement un double rang de colonnes. Le temple présente encore une façade de 47 pieds sur un flanc de 124; tout autour règne un pérystile de 41 colonnes, et les environs de ce magnifique temple sont couverts de colonnes corinthiennes de marbre blanc.

Palmyre, autant qu'on en peut juger par ses débris, avait à-peu-près quatre lieues de circuit. On ne conçoit pas, au premier abord, comment une aussi grande ville a pu subsister dans un désert aride et qui paraît inhabitable; c'était en quelque sorte une île au milieu d'une mer de sables stériles; mais l'étonnement cesse en apprenant qu'elle fut un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Persique, et qui de là remontant par l'Euphrate ou par le désert, allaient dans la Phénicie et l'Asie Mineure, se répandre chez les nations qui en furent toujours avides. Ce commerce, qui la vivifia, dut y attirer, dès les siècles les plus reculés, une grande population et des richesses immenses. Mais ce fut sous la fameuse *Zénobie* qu'elle parut dans sa plus grande gloire, et alors même elle fut détruite pour ne plus se

Homme et femme de la Palestine.

relever. Aujourd'hui ses seuls habitans sont une trentaine de familles arabes, qui ont construit de misérables cabanes dans l'enceinte d'un temple. Jamais, dit Wood, en comparant ces chétives demeures aux superbes ruines qui les soutiennent, jamais il n'y eut de contrastes plus frappans et plus bizarres.

LA PALESTINE.

La Palestine n'est considérée que comme une portion de la Syrie, et nous n'en ferions pas un article séparé, si elle n'eût pas joué un aussi grand rôle dans l'histoire des peuples. Elle est bornée au nord par les montagnes du Liban qui la séparent de l'ancienne Phénicie; au levant par l'Arabie deserte; au midi par l'Arabie petrée, et au couchant par la Méditerranée : son etendue du midi au nord est d'environ 40 lieues sur 55.

Ce petit coin de terre serait peu de chose dans le monde (et a presque toujours merité un oubli complet); mais la religion a pris soin de le consacrer, et c'est de ce pays obscur que sont sorties les trois religions qui couvrent en partie la terre, c'est-à-dire le *judaïsme*, le *christianisme* et le *mahométisme*, fondé sur les deux premières.

Ce pays, où l'on trouve quelques ombrages et quelques fruits, devait paraître un jardin délicieux au milieu des déserts qui l'environnent; aussi chaque petit peuple en desirait-il la possession. Les Juifs, quarante ans après leur fuite de l'Égypte, vinrent s'y établir après avoir exterminé les *Philistins*, *Phéniciens* ou *Palestins*, et les *Cananéens* qui l'occupaient. Ces Juifs, après nombre d'années et de révolutions, furent à leur tour chassés par *Vespasien;* et depuis dix-huit siècles ils traînent par toute la terre les lambeaux de leur nation; privés d'asyle, ils sont toujours les mêmes et ne peuvent se confondre avec aucun peuple, tant les idées religieuses ont de force ! Leur cupidité les distingue, et ce soin qu'ils ont de se séparer des autres hommes, les fait naturellement détester partout où ils se trouvent.

La Palestine est maintenant subordonnée au pacha de Damas. On la divise en deux parties générales; l'orientale, qui est au-delà du Jourdain et sous la domination des Arabes; et l'occidentale, qui est en-deçà du fleuve, et qui appartient aux Turcs. Cette dernière est habitée par des Arabes, des Juifs, des Syriens et des Chrétiens de toutes les sectes. Tout ce

pays est le plus maltraité de la Syrie; le docteur *Schaw* remarque que le sol en est cependant assez fertile; mais les bras et le courage manquent : les Arabes Bédouins ont trop de facilité à le parcourir; et si l'on rencontre parci par-là quelques misérables paysans qui ensemencent un coin de terre, ils sont accompagnés de leurs amis bien armés pour les défendre en cas de besoin.

Quelques ruisseaux et quelques torrens arrosent la Judée : le Jourdain est le principal; on lui donne le nom de fleuve, et il peut avoir de 60 à 80 pieds de large; dans l'hiver, lorsqu'il est grossi par les pluies, il se déborde et forme une nappe d'eau large quelquefois d'un quart de lieue, qui remplit les lacs dits de *Galilée*, de *Tibériade* et de la *mer Morte* ou *lac Asphaltite*.

Jérusalem est toujours la capitale de ce pays; mais elle ne ressemble guère à celle qui arrêta pendant quelque temps les armées romaines sous ses murs. Si ce n'était la dévotion, qui y attire toujours du monde, il est à croire qu'elle n'existerait plus depuis long-temps. De toutes les situations de la Judée, il semble qu'on ait choisi la plus mauvaise pour l'y asseoir : le pays, un peu fertile ailleurs, est

tout-à-fait stérile en cet endroit à plus d'une lieue à la ronde ; c'est un terrain scabreux, privé d'eau, coupé de ravines et de hauteurs difficiles. La ville, placée au milieu, se trouve écartée de tout grand passage, et semble n'être propre à devenir ni un entrepôt, ni même un siége de commerce. Mais que ne peut, dit Pockoke, l'opinion maniée par un législateur habile, ou favorisée par des circonstances heureuses ! C'est cette même opinion qui lui conserve encore un reste d'existence ; la renommée de ses merveilles, perpétuée chez les Orientaux, en appelle et en fixe toujours un certain nombre dans ses murailles.

Jérusalem est située à l'extrémité méridionale d'une grande plaine qui s'étend au nord du côté de Samarie. Elle n'est pas tout-à-fait sur le même sol qu'autrefois ; le Calvaire qui était hors ses murs, est maintenant presque au milieu. Adrien la fit rebâtir telle qu'on la voit aujourd'hui ; elle est entourée d'un mur élevé, auquel Constantin, Héraclius et Soliman ont donné plus de solidité. Six portes donnent entrée dans cette ville, qui peut avoir environ deux milles de circonférence ; et sa population ne passe pas 15,000 ames, dont 10,000 Turcs. Il y a cinq ou six mosquées, dont la plus belle

est sur l'emplacement du fameux *Temple de Salomon*, sur le mont de *Sion*. Le délégué du pacha de Damas, qu'on nomme *motsallam*, fait sa résidence dans cette ville, et est chargé de payer le *miri* ou impôt, qu'il lève sur le peuple bien au-delà de ce qu'il fait entrer dans les coffres du Grand-Seigneur. Outre le motsallam, il y a un *muphti*, et des *évêques* des différentes sectes. Toutes les rues sont étroites et tortueuses.

On n'entre dans Jérusalem qu'après en avoir obtenu la permission du motsallam; chaque pélerin lui doit une entrée de dix piastres, plus un droit d'escorte pour le Jourdain, sans compter les aubaines qu'il tire des imprudences que ces étrangers commettent pendant ce séjour. Chaque couvent lui paye tant pour un droit de procession, tant pour chaque réparation à faire, plus, des présens à l'avénement de chaque supérieur et au sien propre; plus, des gratifications sous main, pour obtenir des bagatelles secrètes qu'on sollicite; et tout cela va loin chez les Turcs, qui, dans l'art de pressurer, sont aussi entendus que les plus habiles gens de loi de l'Europe. En outre ce gouverneur perçoit des droits pour la sortie d'une denrée particulière à Jérusalem, c'est-

à-dire des *chapelets*, des *reliquaires*, des *sanctuaires*, des *croix*, des *passions*, des *agnus Dei*, des *scapulaires*, etc. dont il part chaque année près de trois cents caisses.

« La fabrication de ces ustensiles de piété, dit le protestant Pockoke, est la branche d'industrie qui fait vivre la plupart des familles chrétiennes et mahométanes de Jérusalem et des environs : les hommes, les femmes, les enfans, n'importe de quelle religion, tous s'amusent à sculpter, à tourner le bois, le corail, et à broder en soie, en perles et en fil d'or et d'argent : le seul couvent de *Terre-Sainte* en enlève tous les ans pour cinquante mille piastres ; et ceux des Grecs, des Cophtes et Arméniens réunis, pour une somme encore plus forte. Ce genre de commerce est d'autant plus avantageux, que les fabricans n'ont volontiers que la main-d'œuvre à avancer. A cet article les couvents joignent une autre branche non moins importante, *la visite des pélerins.* »

Le nombre qui arrive à Jérusalem diminue néanmoins tous les ans ; le zèle des Européens sur-tout est bien refroidi : on ne voit plus que quelques moines d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne. Mais il n'en est pas ainsi

des Orientaux; fidèles à l'esprit des temps passés, ils ont continué de regarder le voyage de Jérusalem comme une œuvre du plus grand mérite; ils sont même scandalisés du relâchement des Francs à cet égard, et ils disent qu'ils sont devenus hérétiques ou infidèles. Chaque année il part de la Morée, de l'Archipel, de Constantinople, de la Natolie, de l'Arménie, de l'Egypte et de la Syrie, une foule de pélerins de tout âge et de tout sexe.

Yaffa est le lieu où débarquent ces pélerins. Arrivés à la porte de Jérusalem, ils en donnent avis aux religieux du couvent de leur communion, qui envoient leur interprète pour les conduire au monastère. On les loge pêle-mêle, par familles, dans les cellules, où ils restent jusqu'après les fêtes de Pâques. Le jour des Rameaux arrivé, l'on va se purifier au Jourdain, et ce voyage exige encore une contribution au profit du gouverneur, qui en emploie environ la moitié en frais d'escorte et droits de passage qu'exigent les Arabes. Il faut voir dans les relations particulières de ce pélerinage la marche tumultueuse de cette foule sortie dans la plaine de *Jéricho*; son zèle indiscret et superstitieux à

se jeter, hommes, femmes et enfans, nus, dans l'eau du Jourdain; leur fatigue à se rendre au bord de la mer Morte; leur ennui à la vue des rochers de cette contrée; enfin leur retour et la cérémonie du *feu nouveau* apporté du ciel par un ange, le jour du *Samedi saint.* Les bons Orientaux croient encore à ce miracle, quoique les Francs aient reconnu que les prêtres, retirés dans la sacristie, emploient des moyens très-naturels.

« J'assistai, dit le voyageur philosophe de qui nous empruntons ces traits, à la cérémonie que les Grecs d'Orient pratiquent à cette occasion : un peu après minuit, ils commencèrent quelques cérémonies d'une manière aussi tumultueuse qu'indécente; ils enveloppèrent un homme dans un drap, et le portèrent sur leurs épaules trois fois autour du *sépulcre*, parmi les cris d'une foule de peuple qui les suivait. Ils furent ensuite le poser à la première porte du sépulcre, où après lui avoir fait plusieurs *niches*, il se leva pour montrer qu'il était ressuscité. Il y en avait d'autres que l'on portait de la même manière, avec cette différence qu'ils n'étaient point convertis. Un autre se promenait autour du sépulcre avec un homme debout sur ses épau-

les, qui parlait aux assistans, et qui leur faisait différens signes. Les enfans, pour se conformer à leur exemple, sautaient sur les épaules de leurs camarades, les renversaient par terre, s'arrachaient le bonnet, pendant quelques temps les paysans coururent autour du sépulcre, de manière qu'on les eût pris pour une bande de Bacchantes ou de fous.

La cérémonie du feu sacré eut lieu après, et le tumulte cessa, mais pour recommencer bientôt. Quand on eut allumé les cierges qui étaient dans l'église, plusieurs jeunes gens coururent jusque dans *Jérusalem* vers le sépulcre, ayant chacun une bannière à la main; le gardien du couvent, accompagné de ses religieux, porta dans le sépulcre une grosse lampe de verre qui n'était point allumée. Les assistans poussèrent de grands cris quand la procession commença; les évêques, suivis de leurs prêtres, firent trois fois le tour du sépulcre; l'évêque grec y entra le premier: les évêques arméniens, cophtes et syriens se présentèrent à leur tour; mais on leur refusa la porte: elle était gardée par des Turcs qui exigeaient de l'argent de tous ceux qui voulaient s'approcher pour allumer leurs flambeaux; ils étaient armés de fouets et de bâ-

tons, avec lesquels ils frappaient tout le monde sans distinction d'âge ni de dignité. Au bout d'un demi quart-d'heure, on ouvrit la porte du sépulcre ; on vit alors quantité de bougies en l'air, et chacun s'empressa d'allumer la sienne ; il y avait des jeunes gens qui en avaient vingt ou trente à la main, et qui avançaient leurs bras nus pour jouir de cette prérogative. Quelques-uns de ceux qui avaient le feu sacré, se voyant pressés par la foule, ne trouvèrent point d'autre expédient que celui de se faire jour à coups de flambeaux ; l'église fut remplie en un instant d'une fumée épouvantable.

» L'impératrice *Hélène* ayant, dit-on, trouvé la croix de J. C., fit bâtir sur son tombeau l'église magnifique qui subsiste encore. Elle reçoit le jour par une ouverture qui est au haut du dôme ; la galerie qui est au-dessus forme environ les trois quarts d'un cercle ; la plus grande partie de la galerie appartient aux Latins et communique avec leur couvent ; la partie de l'église qui est au-dessus, est fermée et appartient aux peuples des différentes religions. Le sépulcre est entièrement revêtu par dehors de marbre gris. Les choses remarquables qu'on nous montra, fu-

rent la pierre sur laquelle on prétend que l'ange s'assit, l'endroit où Jésus apparut à Marie-Magdelaine, l'autel de la colonne à laquelle on l'attacha pour le flageller, l'autel de la croix, la chapelle où est le pilier de marbre sur lequel, dit-on, il s'assit lorsqu'on lui mit la couronne d'épine; les [illegible] lesquels on monte au Calvaire [illegible] lequel on planta la croix; il est roc; les tombeaux de Godefroi et de [illegible] rois de Jérusalem; enfin un trou qui est dans le chœur des Grecs, et qu'ils appellent le *nombril du monde*. Les pauvres gens prétendent être au centre de la terre. »

Tous les lieux de la Judée célèbres dans l'histoire du législateur des Chrétiens, y sont rappelés par des ruines ou par des couvents. Le dévot pélerin les cherche encore, et souvent la crédulité croit reconnaître ce qui dans le fait n'a jamais existé. A deux lieues de Jérusalem on trouve un petit village habité par des chrétiens et des mahométans; c'est *Bethléem*, où naquit Jésus : il n'y a rien de remarquable qu'une église, et, dit-on, la grotte où est accouchée Marie. Entre *Sion*, *Moria* et le *mont des Oliviers*, est la fameuse vallée de *Josaphat*, ou du *Jugement universel*.

Des ruines marquent la place de *Jéricho;* et le printemps, en faisant naître une quantité de roses dans ses environs pierreux, rappelle ses jardins délicieux. A trois journées au nord-ouest de la *Ville Sainte,* sont un petit hameau et un couvent de cinq à six lieues ; c'est l'emplacement de *Nazareth,* où Jésus fut incarné. La superstition montre dans la petite anfractuosité d'un roc, un coin de la demeure de Marie. Le fameux *Thabor* est à deux lieues de Nazareth : c'est une montagne élevée de quatre à cinq cents toises, en cône, et isolée dans une campagne; à son sommet on trouve une petite plaine d'environ une demi-lieue de circuit et abondante en bonnes herbes. Ce que cette montagne peut avoir de plus intéressant pour nous aujourd'hui, c'est qu'auprès, en l'an 7 de notre république, les Français, au nombre de 4000 et sous les ordres de *Bonaparte,* remportèrent la victoire sur 20,000 ennemis; c'est ce qu'on appelle la *bataille du Thabor* ou d'*Esdrelon.* On jouit, du haut du Thabor, d'une des plus magnifiques vues de la Syrie : on découvre de là le *mont Gelboé,* au pied duquel est le bourg de *Naïm,* où fut ressuscité le fils d'une veuve; un prodige aussi étonnant doit consacrer ce

lieu. A quinze lieues au nord-ouest de Jérusalem est *Jaffa*, ou *Yaffa*, autrefois *Joppé*, sur le rivage de la Méditerranée; c'est où abordent les pélerins qui viennent en Palestine. C'est là que *Jonas* s'embarqua pour aller prêcher les Ninivites; c'est aussi là que *saint Pierre* ressuscita la bonne *Thabite*, et que *Persée*, monté sur *Pégase*, délivra du monstre marin la belle *Andromède*. Les Français prirent Jaffa en l'an 7. Si l'on traverse le Jourdain en partant de Jérusalem, à mi-chemin des deux lacs, on entre dans un canton montueux, jadis célèbre sous le nom de royaume de *Samarie*, et connu aujourd'hui sous celui de pays de *Noblous* qui en est le chef-lieu : près de là étaient *Sichem* et le *puits de Jacob*. *Ascalon*, quoique peu de chose maintenant, subsiste encore : c'est la patrie de *Sémiramis*, et elle était renommée par ses bons vins, ses pigeons et ses oignons, qui de son nom, dit-on, ont été appelés *échalottes*. *Hébron*, l'une des plus anciennes villes de l'univers, est encore un fort village à environ huit lieues de Jérusalem. *Abraham* y demeura; il y fut inhumé dans la caverne de *Macphala*, avec sa femme, son fils Isaac et son petit-fils Jacob. *David* y fut élu roi.

Sainte-Hélène y a fait bâtir un tombeau du patriarche, un magnifique temple, que les mahométans ont converti en mosquée. Les Arabes appellent ce pays *Elkahill*, c'est-à-dire *demeure de l'ami de Dieu;* c'est le nom qu'ils donnent à Abraham. Ce bourg conserve une certaine prééminence par l'industrie de ses habitans, qui font commerce de raisins secs, fabriquent du savon et ont une verrerie fort ancienne, la seule qui existe en Syrie. Il en sort une grande quantité d'anneaux colorés, de bracelets pour les poignets, pour les jambes, pour les bras au-dessus du coude, et diverses autres bagatelles que l'on envoie jusqu'à Constantinople. Ces anneaux ont ordinairement la grosseur du pouce et davantage : on les passe au bras de la jeunesse; il arrive souvent que le bras grossissant plus que la capacité de l'anneau, il se forme au-dessus et au-dessous un bourlet de chair, en sorte que l'anneau se trouve enfermé dans une dépression profonde dont on ne peut plus le retirer; cela passe pour une beauté. Les habitans d'*Hébron* sont tous mahométans zélés, et ne souffrent point de chrétiens parmi eux; ils sont presque toujours en guerre avec les Arabes du voisinage.

QUELQUES ILES DE L'ASIE,

APPARTENANTES AUX TURCS.

Les principales îles des Turcs tenant à la côte d'Asie, sont: *Marmora*, *Rhodes*, *Scarpantho*, *Casso* et *Chypre*.

MARMORA.

C'est l'île la plus grande de la *Propontide*, à qui elle a donné son nom de mer de Marmora. Elle peut avoir douze lieues de circuit, et est élevée, montueuse, mais d'un sol fertile et agréable. Elle contient plusieurs petites villes ou villages assez peuplés, et a deux petits ports. Les vignes, les oliviers et les cotonniers ornent tous ses coteaux et font sa richesse. On y exploite depuis les temps les plus reculés, un marbre blanc, veiné de gris et de bleu, assez peu estimé, et qui n'est employé maintenant qu'aux tombeaux des Turcs et des Arméniens. Ce marbre a donné à l'île le nom qu'elle porte.

RHODES.

L'île de Rhodes est un exemple bien frappant de ce que peuvent tour-à-tour la liberté et le despotisme. C'est la plus orientale et la plus belle des *Cyclades ;* elle présente des collines formées en amphithéâtre, et terminées par une haute montagne : sa longueur est d'environ vingt lieues, et sa largeur de douze. Ses premiers habitans étaient sortis de Crète. La ville qu'ils fondèrent était à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'orient, au même endroit où s'élève la ville moderne. Le terrain étant en pente, l'architecte y conforma son plan, et perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté. Rhodes, dit Diodore de Sicile, s'élevant en amphithéâtre, tous les yeux étaient frappés par la vue des vaisseaux, par l'éclat des armes, et l'on concevait une haute idée de sa puissance. Strabon disait : La beauté de ses portes, de ses rues, la magnificence de ses monumens, l'élèvent si fort au-dessus des autres villes, qu'il n'en est aucune qu'on puisse lui comparer. « Ajoutez à cette description des temples superbes, dont les portiques étaient enrichis des tableaux des

plus grands peintres, une foule de colosses (1) et de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste

(1) Tout le monde a entendu parler du fameux colosse de Rhodes. Voici ce qu'en dit *Pline* : « Ce colosse avait 60 coudées de haut (environ 105 pieds). Un tremblement de terre le renversa 56 ans après son érection. Dans cet état, il paraît une merveille : peu d'hommes peuvent embrasser son pouce; ses doigts sont plus grands que la plupart des statues. Ses membres fracassés laissent appercevoir dans son intérieur de profondes cavités remplies d'énormes pierres que l'artiste y a fait entrer pour l'affermir sur sa base. On dit qu'il employa douze années à l'achever, qu'il coûta trois cents talens, somme que les Rhodiens tirèrent des machines de guerre que Démétrius avait laissées devant leurs murs lorsqu'il en leva le siége. On voit dans cette ville cent autres colosses, moins grands à la vérité, mais assez superbes pour que chacun d'eux illustrât la place où il serait érigé. » Quelques historiens modernes, peu satisfaits de cette description qui étonne, y ajoutèrent des traits merveilleux, afin de frapper davantage : ils prétendirent que le colosse avait les pieds posés sur deux rochers situés à l'entrée du port, et que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Ce conte a été fidèlement copié par une foule de compilateurs, qui ne se sont pas souciés d'en examiner la vraisemblance, et qui n'ont pas remarqué que l'antiquité se tait sur cette circonstance si

étendue, des flottes qui venaient, de toutes les parties du monde, payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses ; ajoutez-y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, et vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers. » *(Voyage en Grèce.)*

Tout a bien changé : l'ambition des Romains, le fanatisme des Arabes, les tremblemens de terre, ont tour-à-tour dévasté l'île de Rhodes. Le despotisme des Turcs, succédant à ces fléaux, y a causé des maux non moins funestes : monumens, sciences, arts, il a achevé de tout détruire. La ville moderne, bâtie sur les ruines de l'ancienne, n'occupe pas le quart de son étendue, et ne présente pas même des vestiges de sa splendeur passée. A ces rues larges et percées avec art, à ces édifices parfaitement alignés, et dont la façade présentait le même ordre d'ar-

---

digne de son attention. Il est au contraire à observer que les débris de ce colosse étaient renversés sur la terre, et non dans la mer, comme cela serait arrivé s'il eût occupé la place qu'on lui donne. Ses débris restèrent sur le rivage pendant près de 900 ans ; ce ne fut qu'en 672, qu'un juif qui les avait achetés, les fit relever et en chargea 900 chameaux pour les conduire à Emèse.

chitecture, ont succédé des rues étroites et tortueuses, des maisons sans goût, sans ordre et sans décoration. On ne trouve seulement que des traces du séjour que firent dans cette île les courageux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Rhodes n'a plus que deux ports; et les Turcs, qui depuis la conquête de ce pays n'en ont pas ôté un grain de sable, les laissent combler peu-à-peu. Le pacha est le gouverneur-général de l'île, et ne jouit d'un pouvoir absolu que pour le faire durement sentir. Les Grecs et les Juifs ont un intendant qu'on nomme *montéoli*, qui veille à leurs intérêts.

Le sol de Rhodes est sec et sablonneux; mais les sources nombreuses qui l'arrosent, fertilisent la terre et la rendent abondante. Le blé y est très-beau; et si l'on cultivait les campagnes qui peuvent en produire, les Rhodiens en auraient bien au-delà de leur consommation; mais les Turcs ne sont point cultivateurs; et les Grecs, accablés de corvées et découragés par la crainte de ne pas jouir des fruits de leurs peines, laissent en friche des plaines superbes. D'ailleurs, la misère du pays fait la richesse du pacha: Rhodes ne fournissant pas à la nourriture de ses habi-

tans, il envoie acheter à bon compte les blés de la Caramanie, et les fait revendre à un prix qui l'enrichit promptement. Cet infâme monopole a les suites les plus funestes ; il tarit les sources du commerce et de l'agriculture, il étouffe l'industrie des habitans; aussi le malheur public et une dépopulation effrayante accusent cette administration coupable. L'île, qui a plus de quarante lieues de circuit, ne contient guère que trente-sept mille habitans. Voilà donc une surface immense occupée par moins de monde que n'en renferme une ville médiocre de France.

Outre la ville de Rhodes, cette île renferme encore plusieurs bourgs considérables, et une autre ville, appelée *Lindo* ou *Linde*, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville de ce nom. On voit encore auprès les ruines d'un temple célèbre, consacré à Minerve.

Une montagne, nommée *Artemira*, s'élève au milieu de l'île, et a sur son sommet une petite chapelle où les Grecs vont en pélerinage. On jouit de cette hauteur, où l'on n'arrive qu'après quatre heures d'une marche pénible, d'un des plus magnifiques coups d'œil du monde. Dans la plus grande partie de l'île, la côte s'incline insensiblement et se

prolonge en pente douce jusque sous les eaux. Quelques-uns de ces coteaux offrent des vignobles qui produisent encore ce vin parfumé que recherchaient les anciens : il serait aisé de multiplier ces vignes précieuses et d'en couvrir des collines d'une grande étendue, qui restent sans culture. En parcourant ce malheureux pays, on rencontre à regret de jolies vallées où l'on ne trouve point de hameaux, de cabanes, pas même des traces de culture. Le figuier, le citronnier et l'oranger y croissent facilement, et y donnent une ombre charmante. Le sommet des montagnes est couvert d'antiques pins, que les Grecs sont condamnés à couper et à transporter dans l'un des ports de Rhodes, pour la construction des caravelles et des autres bâtimens du Grand-Seigneur. C'est de là que sortent la plus grande partie des vaisseaux qui forment la force maritime des Ottomans. Passons au caractère des Rhodiens.

Il est, ainsi que celui des autres nations, modifié par le gouvernement et la religion. L'île jouit d'une température délicieuse. L'air y est pur et salubre. On n'y voit point d'épidémies, à moins qu'elles ne soient apportées du dehors. Les vents d'ouest, qui règnent

pendant neuf mois, y tempèrent les chaleurs de l'été. L'hiver ne paraît jamais accompagné de neiges, de glaces, de frimas. Dans les jours les plus nébuleux, le soleil dissipe les nuages et s'y montre au moins quelques heures. Le reste de l'année, il l'éclaire de ses rayons bienfaisans; il féconde la terre et purifie l'air, naturellement humide. Ce beau ciel, cette charmante température, ont une influence marquée sur les habitans. Les Turcs nés dans l'île ont plus de douceur, plus de politesse, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'empire. Moins exposés que les Grecs à la rapacité des grands, jouissant paisiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureuse au sein de leur famille. Aussi l'on rencontre parmi eux des mœurs, de la bonne foi, de la sociabilité. Les Grecs vivent sous le même ciel; mais, accoutumés à plier sans cesse sous le sceptre de fer qui les écrase, ils deviennent faux, fourbes, menteurs; les plus superbes des hommes dans la prospérité, ils sont vils et rampans dans le malheur. Ils ont tous les vices qui naissent de la servitude : cependant forcés, pour ainsi dire, par la nature du climat, ils se livrent par excès à la joie; mais ce n'est point cette joie pure et tran-

quille des Turcs, c'est une ivresse bruyante; ce sont des esclaves qui, oubliant un moment leur condition, dansent au milieu de leurs fers.

Au nord et à l'ouest de l'île de Rhodes, sont trois petites îles, appelées *Symi*, *Limonia* et *Narki*.

CASSO.

Casso se nommait anciennement *Casos;* c'est une des Cyclades. Comme elle n'a pas de fort, les Turcs n'osent l'habiter, dans la crainte des corsaires. C'est un bonheur pour les Grecs qui y sont établis; ils en ont plus d'aisance et de liberté. La description que *Savary* fait de cette petite île, est trop agréable pour ne pas la rapporter en partie. Un des principaux insulaires l'ayant rencontré sur le rivage, le mena chez lui, et le fit entrer dans une salle qui, sans être magnifiquement meublée, annonçait par-tout la propreté et l'aisance. « Un sofa régnait à l'entour, dit l'auteur; il me fit asseoir sur une estrade élevée, et se plaça au bas, tandis qu'on préparait le déjeûner. Bientôt son épouse et sa fille parurent, portant à la main des œufs frais, des figues et du raisin. La jeune Casote rou-

gissait devant un étranger, qui lui paraissait sans doute vêtu d'une manière fort extraordinaire. Tandis que nous déjeûnions de bon appétit, et que mon hôte me versait d'excellent vin dans un large verre, la plupart des femmes vinrent lui faire visite, nous saluèrent, et s'assirent sans façon autour de l'appartement. Il y en avait parmi elles de très-jolies; deux entr'autres me frappèrent. La moins grande avait les yeux pleins de feu, couronnés de sourcils noirs également arqués : son teint était un peu brun, mais très-animé; ses joues gracieusement arrondies se couvraient à chaque instant de roses nouvelles; sa bouche mignone semblait faite pour dire des choses charmantes; elle paraissait pétiller d'esprit; quand elle souriait, des dents blanches comme la neige contrastaient agréablement avec le vermillon de ses lèvres. Des cheveux d'ébène attachés au sommet de sa tête, retombaient négligemment sur un cou qui réunissait l'éclat et le poli de l'ivoire; un corset sans manches, s'entr'ouvrant vers le haut, laissait entrevoir une gorge superbe; une robe d'un coton fin et d'une blancheur éclatante descendait jusqu'à ses talons; une ceinture la serrait mollement et flottait à l'entour : telle était cette

jeune Grecque qui fixait mon attention. La seconde lui disputait la palme. Sa taille avait plus d'élégance, son port plus de noblesse; ses yeux brillaient d'une douce langueur et respiraient la volupté; de longues paupières modestement baissées en voilaient l'éclat, comme si elle eût craint de trahir l'état de son ame; son teint avait plus de blancheur; ses traits, sans être aussi saillans, offraient plus de régularité : c'était un assemblage de proportions merveilleuses. La vue de la première inspirait la gaîté; on ne pouvait la regarder sans plaisir. Celle-ci frappait moins d'abord; mais quand on l'avait fixée, un attrait irrésistible attachait à sa personne, et le cœur recevait des impressions profondes. Toutes les femmes qui nous honoraient de leur présence, étaient semblablement vêtues. Lorsque le déjeûner a été fini, elles se sont retirées.

» Desirant connaître l'île, je partis du village, et dirigeai ma course vers la plus haute montagne. J'y parvins après une heure de marche. Au-dessus de la hauteur où j'observais, est une petite chapelle entourée de quelques figures. De cet endroit part une chaîne de collines qui, se recourbant en demi-cercle,

laissent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitans avec une peine infinie. La pente des coteaux est couverte de vignobles qui donnent un vin fort agréable. Les vents de mer y tempèrent les chaleurs, et sous un si beau ciel on jouit d'une température délicieuse et d'une santé presque inaltérable.

» Lorsque j'eus satisfait ma curiosité, je revins à mon hôtel : on m'attendait pour dîner. Une poule au riz, des œufs frais, des pigeons excellens, du fromage et du bon vin, me dédommagèrent des mauvais repas que j'avais faits à bord. Les hommes dînèrent ensemble, assis en rond sur le tapis ; les femmes étaient dans un appartement séparé : c'est l'usage. Vers la fin du repas, on fit passer la coupe de main en main. La gaîté s'empara des convives, lorsqu'un bruit d'instrument nous fit lever de table.

» Une vingtaine de jeunes filles toutes vêtues en blanc, la robe flottante, les cheveux tressés, entrèrent dans l'appartement : elles conduisaient un jeune homme qui jouait de la lyre et s'accompagnait de la voix. Plusieurs avaient des graces ; toutes de la fraîcheur. Elles commencèrent à se ranger en rond, et

m'inviterent à danser. Je ne me fis point prier. Le cercle que nous formâmes est singulier par la manière dont il est entrelacé : le danseur ne donne point la main aux deux personnes qui sont le plus près de lui, mais aux deux suivantes, de façon que l'on a les bras croisés devant et derrière ses voisines, qui se trouvent entrelacées dans les anneaux d'une double chaîne. Au milieu du rond se tenait le musicien; il jouait et chantait en même temps. Tout le monde suit exactement la mesure, soit en avançant, soit en reculant, ou en tournant autour de lui.

» Le lendemain je parcourus le village. Il est composé d'une centaine de maisons bien bâties. J'entrai dans plusieurs, où je trouvai des femmes occupées à filer, à broder, et d'autres à faire de ces belles toiles dont elles se vêtissent. Par-tout je vis l'activité, l'industrie et une propreté charmante. Pendant mes visites j'admirais l'ordre et la sagesse de cette petite république, la paix et l'union qui régnent entre ses membres, et sur-tout cette joie douce, ce contentement, qui paraissent sur leur visage. Heureux peuple, me disais-je, l'ambition et l'intrigue ne troublent point ta tranquillité ! la soif de l'or n'a point sur-

rompu tes mœurs ! les querelles, les dissensions, les crimes dont elle remplit la terre te sont inconnus ! les plaisirs purs que la nature offre à tous les mortels sont tes jouissances ! la médiocrité et l'égalité forment les bases durables de ton bonheur !

» Pendant mon séjour à Casos, il arriva une barque chargée de riz, de melons, de grenades, de vins et de fruits divers : presque toutes les femmes descendirent de la montagne; elles vinrent avec empressement recevoir, les unes un époux, les autres un père, celles-là un frère, un ami. Je n'ai jamais vu mieux exprimer le plaisir, la tendresse. Elles les embrassaient avec transport, les serraient dans leurs bras et bénissaient le ciel qui les rendait à leurs vœux. Tous les signes de la joie, toutes les expressions de l'amour étaient prodigués de part et d'autre. Ce spectacle était vraiment attendrissant. Voilà, dis-je en moi-même, les anciens Grecs; voilà leur imagination toujours prête à s'enflammer; voilà cette sensibilité exquise qui les distingua de tous les peuples de la terre ! Ce rocher les a sauvés du joug des Turcs, et ils ont conservé leur antique caractère.

» Les vents d'ouest nous retinrent pendant

huit jours dans la rade de Casos. Je les employai à parcourir un rocher de trois lieues de circuit, où le Turc n'ose aborder et où vit une peuplade infortunée. Là, chaque père de famille est souverain dans sa maison; il juge les différends qui y naissent, et ses arrêts sont des lois: ils ne sauraient être injustes, c'est la tendresse paternelle qui les prononce. Lorsqu'il s'élève quelques débats entre les hommes, les *papas* et les vieillards s'assemblent et les terminent. Ils sont très-rares parmi des citoyens qui sont tous égaux, qui ne connaissent ni la pauvreté ni les richesses. Tous les membres de cette petite société sont occupés. Ce n'est que dans les pays où le riche peut acheter les bras du pauvre, qu'il rougit d'employer les siens.

» Les voyageurs qui ont observé les Grecs soumis aux Ottomans, leur reprochent la fourberie, la perfidie et la bassesse. Ces vices ne sont point inhérens à leur nature; ils les doivent à la servitude dans laquelle ils vivent. Les habitans de Casos sont des Grecs; un rayon de liberté les éclaire; ils ont de l'industrie, de la bonne foi, de la sensibilité et des mœurs. Envoyez-leur un cadi, un pacha; ils deviendront aussi corrompus que le reste de leur

nation. De cette observation résulte une vérité constante, qui devrait servir de base à toute administration : en général, l'homme est bon en proportion de ce qu'il conserve de ses droits naturels, la liberté et la propriété ; à mesure qu'on les lui ravit il se détériore. » *(Voyage de Savary en Grèce.)*

Le tableau que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur est si beau et si consolant pour l'humanité, que nous n'avons pu nous résoudre à l'affaiblir : nous trouverons, en parcourant la terre, si rarement des hommes heureux, que nous devons remarquer avec joie le petit nombre de ceux que le ciel a favorisés de ce don que les autres ne peuvent que desirer.

ILE DE CHYPRE.

Où est le peuple riche et voluptueux qui habitait la délicieuse *Chypre?* où sont les temples de Vénus? Je ne vois que de misérables Grecs, quelques Juifs et quelques Arméniens, à qui le Turc, sottement avide, arrache ce que la nature voudrait leur prodiguer. Je demande *Paphos*, nom doux, qui plaît à l'oreille et qui rappelle tant de souvenirs charmans : on me montre un village mesquin,

entouré de chétives masures, et connu sous le nom barbare de *Baffa*. Je veux aller à *Amathonte*, et l'on m'indique un triste bourg, rempli de ruines, de décombres, et que l'on nomme *Limassol*. Je cherche en vain la riante *Idalie*. O combien l'imagination est cruellement détrompée ! et que l'on se plaît alors à maudire ces barbares conquérans qui semblent n'avoir vaincu que pour détruire, et qui ne gouvernent que pour entretenir la destruction !

La nature, en dépit de la férocité des hommes, et malgré la misère craintive des habitans, n'a point cessé d'étaler ses richesses et sa magnificence sous cet heureux climat : le sol, quoique montueux, est d'une fertilité admirable ; le blé y est bon, les fruits très-beaux et les vins délicieux : voilà pour les premiers besoins. On y recueille encore le miel en abondance, des huiles, des soies, des laines très-fines, et sur-tout le plus beau coton du Levant : voilà pour l'agrément et le luxe. Il s'y fait aussi une quantité considérable de sel, qu'on exporte dans les contrées voisines. Le gibier y abonde ; les métaux, et principalement le cuivre, y sont de la plus grande beauté et en abondance. Le granit et

les marbres s'offrent pour les édifices ; les campagnes sont couvertes de mûriers, de cyprès et d'autres beaux arbres ; on rencontre des vallées plantées de rosiers, de chèvrefeuilles et d'une foule d'arbrisseaux, dont les fleurs parfument l'air et rappellent tout ce que la Fable a dit de ces lieux charmans. L'île n'a point de rivières, mais les sources sortent de tous côtés, et les ruisseaux nombreux généralisent la fertilité. A l'aspect de tant d'avantages et de tant de beautés, le voyageur ne doute nullement des récits de l'antiquité sur le bonheur et la vie voluptueuse de Chypre, et il ne s'étonne que de voir que les Turcs ont, par leur détestable administration, trouvé le secret de faire voir les plus malheureux des hommes dans le pays le plus beau du monde.

Chypre, située à 10 lieues des côtes de la Syrie et de la Palestine, a de longueur 70 lieues sur une largeur de 50, et ne possède dans cette étendue que vingt mille habitans. *Nicosie* est sa capitale, et la résidence du gouverneur général, qui a sous lui sept *sandgiacs* ou gouverneurs particuliers. Les principaux lieux après cette ville, sont : *Famagouste*, *Larnaca*, *Limassol*, *Cérines* et

Baffa. Ce ne sont guère que de gros bourgs, avec des ports assez mal entretenus, où il se fait un assez bon commerce des productions de l'île.

Ce qui doit un peu diminuer le charme qu'offrent à l'œil la plupart des campagnes de Chypre, c'est la grande quantité de serpens, d'aspics et de tarentules que l'on y trouve. Ceux qui voyagent à pied sont obligés de porter des bottines où l'on attache de petites sonnettes, pour mettre en fuite ces reptiles venimeux. La morsure de l'aspic fait périr, dans l'espace d'une heure, ceux qui en sont atteints; le seul moyen d'en guérir est de couper la partie qui a été mordue. Si le pays était plus peuplé, et par une suite naturelle mieux cultivé, il est à croire que le nombre de ces animaux dangereux diminuerait avec le temps.

L'exercice du christianisme est libre dans toute l'île : on y compte un archevêque, deux évêques, plusieurs couvents et un grand nombre d'églises; mais rien n'est plus dégoûtant que la grossière ignorance de tous ces prêtres grecs. Ils peuvent se marier autant de fois qu'ils deviennent veufs; les moines et les évêques n'ont pas le même avantage, ils ne se marient qu'une fois.

GRANDE TARTARIE.

Ce serait, dit *Guthrie*, induire en erreur, que de présenter comme exact ce que les géographes nous disent de l'étendue, de la situation et des bornes de ces vastes régions. L'empereur de Russie lui-même, et son ministère, ignorent les limites précises qui séparent son empire de la Chine, de la Perse et des autres nations. La Tartarie, prise dans toute son étendue, et à laquelle on donne environ 1700 lieues de longueur sur une largeur de 300, est bornée au nord par la mer Glaciale; à l'est par l'océan Pacifique; au sud par la Chine, l'Inde, la Perse et la mer Caspienne; et à l'ouest par la Russie d'Europe.

On sent qu'on ne peut donner une idée nette du climat de tant de pays, et des mœurs des peuples qui l'habitent; il faut tout voir en détail pour bien classer dans son esprit les choses essentielles à savoir.

La grande Tartarie se divise en *Tartarie*

russe ou *Russie d'Asie* au nord, en *Tartarie chinoise* au sud-est, et en *Tartarie indépendante* au sud-ouest.

TARTARIE RUSSE,

OU RUSSIE D'ASIE.

La Tartarie russe forme la partie septentrionale de l'Asie. Elle confine vers le nord à la mer Glaciale, au sud à la Tartarie indépendante et à la Tartarie chinoise; à l'ouest elle touche à la Russie européenne; à l'est elle est baignée par l'Océan oriental, et est aussi grande que les deux autres parties de la Tartarie prises ensemble. Les gouvernemens établis par les Russes sont au nombre de onze, et portent la plupart le nom de leur capitale. Ce sont *Tobolsk*, *Irkutzk*, *Koliwan*, *Ufa*, *Caucase*, *Satarow*, *Penza*, *Sinbirtsk*, *Casan*, *Viatca*, *Permia*. Cette division est nouvelle; l'ancienne était en cinq gouvernemens; savoir: *Astracan*, *Casan*, *Orenbourg*, la *Sibérie* propre, et *Irkutzk*, qui comprend le *Kamtschatka*. La Russie possède en outre, en Asie, la *Géorgie* et une partie de la *Circassie*.

Les principaux fleuves de ces pays sont le

Volga, l'*Irtisch*, l'*Oby*, l'*Iénisséi*, la *Lena* et l'*Amur*. Les principales montagnes sont les monts *Poyas*, le *Caucase* et les monts *Altaïques*.

LA SIBÉRIE PROPRE.

Trois différens peuples habitent la Sibérie : voilà ce qu'il est essentiel de savoir avant d'entrer dans aucun détail ; ces peuples sont les *Russes*, qui en sont les maîtres ; les *Tartares*, qui s'y sont établis par suite de leurs courses vagabondes ; et les *naturels*, qui sont de pauvres peuplades presque sans habitations, plongées dans la misère et l'ignorance la plus grossière, ressemblant beaucoup, pour les coutumes et les mœurs, aux sauvages de l'Amérique, dont ce pays n'est séparé que par un détroit parsemé de petites îles. Toutes ces peuplades payent à la Russie leur tribut en fourrures, n'ayant guère pour richesse que des couteaux qui leur viennent d'ailleurs, des arcs, des rennes, et une marmite par habitation. Quant aux Tartares qui habitent cette latitude glacée, ils y ont apporté leurs mœurs, leurs demeures ambulantes, leurs troupeaux et leurs inclinations militaires ; ils sont presque tous mahométans,

Habitans de la Sibérie.

et les naturels *païens-schamans* (1). Les Russes, qui sont les derniers venus dans ces contrées, s'y sont tellement multipliés, qu'ils y ont bâti plus de trente villes, divers monastères, et plus de deux mille bourgs et villages. Ce ne furent d'abord que de simples forts élevés pour faciliter le commerce des

(1) Le *schamanisme* admet une *Divinité suprême et bienfaisante*, qui a sous elle nombre de dieux inférieurs, et un *mauvais génie* ou *diable*, également chef d'une multitude de génies occupés à faire le mal. Cette religion enseigne l'*immortalité de l'ame;* mais elle donne, de l'autre vie, une assez triste idée. On regarde le schamanisme comme très-ancien, et quelques écrivains prétendent qu'il est même l'origine de la religion des Brames: il me semble qu'il est plus naturel de croire que les opinions religieuses ou morales ont été du midi au nord de l'Asie, plutôt que du nord au point opposé. Au reste, cette religion qui, au premier abord, paraît beaucoup plus sage qu'une foule d'autres, et qui est fondée sur l'alternative du bien et du mal qui se voient dans le monde; cette religion, dis-je, abandonnée aux prêtres schamans, qui n'ont que l'intérêt pour guide de leur ignorance, varie suivant chaque peuplade. Les idoles, pour ceux qui ont quelque bon sens, ne sont que des simulacres. Les kamtschamdales sont les seuls qui attribuent des imperfections à l'Être-Suprême.

fourrures, ou pour protéger les ouvriers employés à l'exploitation des mines : les habitations se réunirent et s'augmentèrent en peu de temps autour de ces forts, qui devinrent des villes.

Outre l'intérêt qui peut amener quelques Russes dans ces climats rigoureux, le gouvernement y envoie des colonies de Russes, de Polonais, de Tartares, et en augmente encore la population, en y exilant tous les criminels qui n'ont pas mérité la mort, et qui peuvent, dans cette nouvelle patrie, chercher les moyens de se former une fortune, qui tourne au bien général de la contrée. On éloigne ces bannis en raison de leurs crimes; ainsi les plus coupables sont relégués plus près du pôle ou dans les lieux les plus sauvages.

Le froid est excessif dans les parties septentrionales, et même dans les cantons méridionaux; ce qui provient de ce que ce pays n'est, à proprement parler, qu'une large vallée ouverte aux vents du nord qui la traversent sans obstacle depuis la nouvelle Zemble jusqu'aux sommets des monts Poyassimnoï, où cette exposition y rend le froid bien plus rigoureux que dans les pays septentrionaux,

ici que la Suède, mais que des montagnes mettent à l'abri du nord. Le fleuve Jéniséa, ou Jéniséi, divise la Sibérie en deux parties qui diffèrent singulièrement : celle qui est en-deçà de ce fleuve retrace la Russie européenne; celle qui est au-delà est très-montueuse; elle nourrit des animaux, et l'on y trouve des plantes qui ne se voient point dans la première. Cette contrée éprouve en été des chaleurs aussi excessives que le froid l'est en hiver; elles sont même si violentes, que les *Tongouses*, qui demeurent dans la province de Jakutska, vont alors la plupart du temps nus. En cette saison, le soleil ne se couche point pour ceux qui sont vers la mer Glaciale, qui le voient tourner autour d'eux. On ne trouve ni grains ni fruits dans la partie septentrionale; la terre est absolument inculte au-delà du soixantième degré de latitude. Les contrées méridionales produisent du blé, sur-tout aux environs du lac Baïkal, et rapporteraient beaucoup si les habitans n'étaient pas si paresseux; les pâturages qui y sont excellens, nourrissent du bétail et des chevaux. A la réserve du voisinage de la mer où il ne croît point de bois, la plus grande partie de la Sibérie est couverte de forêts de pins;

il s'y trouve aussi quelques autres espèces de bois, mais point de chênes. Le cèdre de ces contrées s'élève fort haut, et porte un fruit d'un goût agréable, dont il se fait une grande consommation, et qui donne une huile que les gens aisés emploient au lieu de beurre.

Les richesses de la Sibérie sont dans des fourrures magnifiques et des mines d'un excellent rapport; tout tourne à l'avantage principal du gouvernement, qui fait exploiter les mines à son compte, et qui achète les pelleteries à un taux réglé pour les revendre avec profit.

Tobolsk est la capitale du gouvernement qui porte son nom, et la principale ville de toute la Sibérie. Elle est située à l'embouchure du *Tobol* dans l'*Irtisch*, et se divise en haute et basse ville. Elle se nommait *Sibir* quand les Tartares mahométans la possédaient. Les Russes l'ont beaucoup agrandie, et rendent son commerce très-vivant : des caravanes de *Kalmoucks* et de *Buckariens*, et même de *Chinois*, y apportent les productions de leur pays, pour remporter en échange ce qui leur est nécessaire. Tobolsk est aussi l'entrepôt des pelleteries destinées à la couronne, que l'on transporte de là à Moscow.

« Je n'ai pas trouvé d'endroit, dit *Gmelin*, où l'on voie tant de vaches que dans cette ville; elles courent les rues, même en hiver, et de quelque côté que l'on se tourne, on en rencontre toujours. »

Cette ville est fort peuplée, et les Tartares font près du quart des habitans. Les autres sont presque tous Russes, ou exilés pour leurs crimes ou enfans d'exilés. Comme tout est à si grand marché, qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an, la paresse y est excessive. Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous les métiers, il est très-difficile d'en obtenir quelque chose : on n'y parvient guère qu'en usant de crainte et d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire, jusqu'à ce que n'ayant plus rien, ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre, et fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail donnent de quoi vivre une semaine et satisfaire leur paresse.

Les Tartares établis dans cette ville descendent en partie de ceux qui l'habitaient

avant la conquête de la Sibérie, et en partie des Buckares. Ils sont en général fort tranquilles et vivent du commerce : les métiers ne leur conviennent nullement. Ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux et déshonorant ; et le plus grand reproche qu'ils font à ceux qui ont quitté le mahométisme, qu'ils professent, c'est de leur dire que ce n'est que par goût pour l'ivrognerie qu'ils se sont fait chrétiens. Il est très-difficile de les faire changer de religion. Leur exacte probité est connue, aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment; ils n'en connaissent même pas l'usage : mais lorsqu'ils ont frappé dans la main en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi, que de tous les sermens de la plupart des chrétiens. Ils sont presque tous maigres, secs, fort bruns, et ont les cheveux noirs. Quand ils ont des provisions, ils mangent quatre fois par jour, et beaucoup à chaque repas. Leur mets ordinaire est de l'orge, qu'ils font un peu griller et qu'ils appellent *kurmatsch*. Ils la mangent aussi presque crue; ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux, est la chair du poulain. Au surplus, ils ne sont

pas délicats. Je les ai vus souvent, dit Gmelin, mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie, qu'ils mangeaient de très-bon appétit. Le voyageur que nous venons de citer, et qui est resté dix ans dans la Sibérie, fait la description d'une noce tartare dont il fut témoin aux environs de *Tobolsk*.

« Ayant su, dit-il, qu'il se faisait une noce tartare au village de *Sabanaka*, nous fûmes curieux de la voir, et nous nous rendîmes sur les lieux. Nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés. Nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers qui avaient la même curiosité que nous, dans une chambre particulière, où l'on avait rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes aussi les bancs larges et bas que nous avions vus jusqu'à présent dans toutes les chambres tartares, et ils étaient couverts de tapis. La table avait aussi son tapis; on y avait servi un gâteau, de gros raisins et des noix de cèdre. En arrivant dans la chambre, on nous servit de l'eau-de-vie à la manière russe, et ensuite du thé. On nous prévint qu'on avait rassemblé à *Tobolsk* quelques chevaux qui viendraient en course pour disputer le prix. C'est un ancien usage dans toutes les noces tartares, de donner le

spectacle de ces courses avant de commencer la noce. Or, afin qu'il se trouve toujours des cavaliers et des chevaux pour les courses, il y a des prix proposés, tant de la part du marié, que du côté de la mariée, et le plus considérable est adjugé à celui qui atteint le premier but. Le prix donné par le marié, était une pièce de *kamka* rouge, une peau de renard, une pièce de *cham* vert, une pièce de *tschaudar* (ces deux dernières étoffes sont de coton, et tirées de la Calmouquie), et une peau rousse de cheval. De la part de la mariée, il y avait une pièce de *kamka* violet, une pièce d'étoffe de Buckarie rayée rouge et blanche, moitié soie et moitié coton, qu'on nomme *darei*, une peau de loutre, et une peau rousse de cheval; ce qui faisait en tout dix prix, destinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étaient attachés à de longues perches, et étalés devant la maison des mariés.

» Vers les onze heures, on vit arriver trois cavaliers. C'était trois jeunes garçons russes, qui remportèrent les trois premiers prix. Quelque temps après, il en arriva plusieurs autres, qui étaient presque tous de jeunes Tartares, ou de jeunes Russes. Les prix furent

donnés aux dix premiers; mais nous apprîmes qu'on les distribuait quelquefois avec un peu de partialité. A peu de distance de ces prix, il y avait deux tables, sur chacune desquelles il y avait un instrument de musique tartare, consistant en un vieux pot sur lequel était un cuir bien tendu, et sur lequel on frappait comme sur un tambour. Cette musique n'était pas merveilleuse; cependant il y avait une si grande foule de Tartares à l'entour pour l'entendre, qu'on avait de la peine à approcher.

» Après la distribution des prix nous passâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maison où demeurait la future. Cette chambre était remplie de gens qui se divertissaient à boire. Deux musiciens tartares étaient de la fête : l'un avait un simple roseau percé de trous, avec lequel il rendait différens sons; l'embouchure de cette espèce de flûte était entièrement cachée dans sa bouche; l'autre raclait un violon ordinaire.

» De là nous repassâmes dans la première chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses paranymphes et ses parens, faire trois fois le tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée, on jeta, des fenêtres de celle-ci, des morceaux

d'étoffe que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait une longue veste rouge avec des boutonnières d'or. Son bonnet était brodé en or et de la même couleur. De la cour il se rendit dans une chambre, ou l'*aguns*, prêtre égal en dignité à un évêque, deux *abuss* ou *abiss*, et deux hommes qui représentaient les pères du marié et de la mariée, étaient assis sur un banc. Il y avait dans cet endroit une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux paranymphes entrèrent dans la chambre avant le marié, et demandèrent à l'aguns si la cérémonie se ferait. Après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra. Les paranymphes lui demandèrent *si lui N. pourrait obtenir N. pour femme*. Là-dessus, l'*abiss* envoya chez la mariée pour avoir la réponse. Son consentement étant arrivé, et les pères et mères des futurs conjoints ayant aussi donné le leur, l'aguns récita au marié les lois du mariage, dont la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre femme sans le consentement de celle qu'on allait lui donner. A toutes ces formalités, le mari gardait un profond silence; mais les paranymphes répondirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'aguns,

pour lors, donna sa bénédiction, et il finit la cérémonie par un éclat de rire, qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce temps, les parens et les amis des mariés apportaient des pains de sucre pour présens de noce. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains de sucre en plusieurs morceaux; on sépara les gros des petits, et on les mit sur des assiettes. Les plus gros furent distribués au clergé, et les petits aux assistans: nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre pour s'aller mettre à table, et nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçus d'abord. Le repas était composé de riz, de pois, de bœuf et de mouton. A une heure après midi, nous nous retirâmes et nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire et de manger. »

L'*abbé Chappe* observa à Tobolsk une nuée de sauterelles, espèce de fléau qu'il semble qu'on ne doive trouver que dans la zône torride. Ce fut le 2 juillet 1761 qu'il fit cette observation. Ces insectes formaient une colonne de cinq cents toises de largeur, sur une hauteur de cinq toises. Elle commença à pa-

raître à huit heures du matin, et son passage dura jusqu'à une heure du soir; elles suivaient les bords de l'Irtisch du nord au sud. Le voyageur s'assura, par plusieurs épreuves réitérées, que cette colonne parcourait vingt toises en neuf secondes, et trois lieues et demie par heure. Ainsi, puisque le passage de cette colonne avait été de cinq heures, l'espace qu'elle occupait, devait être au moins de dix-sept lieues dans sa longueur. Du reste, ces sauterelles ressemblaient parfaitement à celles de France.

Le même voyageur plaint beaucoup les Sibériens sur la manière dont ils remédient au froid excessif. Dans toutes les maisons, l'appartement de la famille est échauffé par un poile de brique, fait en forme de four, mais plat. On pratique en haut un trou d'environ six pouces, qui s'ouvre et se ferme par le moyen d'une soupape. On allume le poile à sept heures du matin. Comme la soupape est fermée, l'appartement se remplit d'une fumée qui s'élève à deux ou trois pouces au-dessus du plancher, où l'on reste assis ou couché, de peur d'étouffer dans l'atmosphère de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du poile est consumé,

l'on ouvre la soupape ; et la fumée se dissipant, ne laisse qu'une forte chaleur qui se soutient jusqu'au lendemain, par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur est telle, que le thermomètre de Réaumur y monte le matin à trente-six et quarante degrés, et s'y soutient dans la journée jusqu'à seize ou dix-huit au-dessus du tempéré.

L'abbé *Chappe* parle aussi *des bains pour suer,* particuliers à quelques endroits de la Sibérie et à la Russie. A *Solikamskaia,* on lui fit prendre ces bains. On le conduisit en traîneau à ces bains, qui étaient sur le bord de la rivière. Il arrive, une porte s'ouvre ; aussitôt il en sort une bouffée de fumée qui le fait reculer. Cette fumée n'était que la vapeur des bains, qui formait un brouillard des plus épais, et bientôt de la neige, à cause de la rigueur du froid. Il voulait se retirer ; on lui dit que ce serait désobliger ses hôtes, qui avaient fait préparer le bain durant la nuit exprès pour lui. Je me déshabillai promptement, dit-il, et me trouvai dans une petite chambre carrée : elle était si échauffée par un poile, que dans l'instant je fus tout en sueur. On voyait à côté de ce poile une espèce de lit

de bois, élevé d'environ quatre pieds. On y montait par degrés. La légèreté de la matière du feu est cause que l'atmosphère est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher, de façon que, par le moyen de ces escaliers, on se prépare par degrés à la chaleur qu'on doit éprouver sur le lit. Le voyageur, qui n'était pas prévenu sur toutes ces préparations, voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé, pour être plus tôt quitte des bains; mais il ne put supporter la chaleur qu'il sentit à la plante des pieds. On jeta de l'eau froide sur le plancher, elle s'évapora à l'instant. Dans quelques minutes, son thermomètre monta à soixante degrés. La chaleur lui portant à la tête, il eut un violent mal de cœur. On le fit asseoir; il roula au bas de ce lit de bois. Dès qu'il eut repris ses sens, il regagna son logement, enveloppé dans sa fourrure. On lui fit prendre une jatte de thé pour le faire suer.

Presque tous les particuliers à leur aise ont de ces bains. Les personnes du bas peuple vont dans les bains publics; les deux sexes y sont séparés par des cloisons de planches; dans les hameaux pauvres, ils sont ensemble

au même bain : cet appartement est ordinairement en bois; il contient un poile, des cuves remplies d'eau, et une espèce d'amphithéâtre à plusieurs degrés. Le poile a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires; la plus basse sert à mettre le bois dans le poile, et la deuxième contient un amas de pierres soutenues par un grillage de fer; elles sont continuellement rouges, par l'ardeur du feu qu'on entretient. En entrant dans le bain, ajoute l'abbé Chappe, on se munit d'une poignée de verges, d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau, et l'on se place au premier ou au deuxième degré. On est bientôt en sueur; on renverse alors le seau d'eau sur sa tête. On monte ainsi par degrés à l'amphithéâtre, en se versant plusieurs seaux d'eau tiède sur le corps. Un homme placé devant le poile, jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges; dans l'instant des tourbillons de vapeur sortent avec bruit du poile, s'élèvent jusqu'au plancher, et retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme d'un nuage qui porte une chaleur brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges, qu'on a rendues très-souples en les présentant à cette vapeur, au moment qu'elle sort du

poile. On se couche sur l'amphithéâtre et l'on se bat mutuellement avec ces verges; quand les feuilles y sont encore attachées, on ramasse par un tour de main un volume considérable de vapeurs : elles ont d'autant plus d'action sur le corps, que les pores de la peau sont très-ouverts, et que les vapeurs brûlantes sont poussées vivement par les verges.

« Les Russes demeurent quelquefois plus de deux heures dans ces bains ; ils sortent tout en sueur en plein air, et vont se jeter et se rouler dans la neige par les froids les plus rigoureux, éprouvant presque dans le même instant une chaleur de cinquante à soixante degrés, et un froid de plus de vingt, sans qu'il leur arrive aucun accident. On prétend que ces bains sont un remède excellent contre le scorbut, auquel tous les peuples des pays extrêmement froids se trouvent sujets, par le peu d'exercice qu'ils font, et la vie languissante qu'ils mènent enfermés dans leurs poiles tout l'hiver. On ne connaît, dit notre voyageur, presque aucun rhumatisme en Russie, et quantité d'étrangers en ont été radicalement guéris par le secours de ces bains. »

Verschoture est une petite ville fortifiée du gouvernement de Tobolsk. On trouve dans

son voisinage une montagne qui renferme des pierres d'*asbeste*, dont les anciens faisaient le *sindon*, espèce de toile qui ne se consumait point au feu, et qui leur servait à recueillir les cendres des morts qu'ils faisaient brûler (1).

Bresow et *Surgut* sont deux autres villes du même gouvernement. Aux environs, sur les frontières de la Kalmouquie, sont un grand nombre de tombeaux. Les Russes les allaient autrefois piller, parce que c'était l'usage des Kalmoucks d'enterrer leurs morts avec tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent; mais ceux-ci ayant fait à ce sujet de petites guerres, le gouvernement de Tobolsk a défendu, sous de grandes peines, de rouvrir

(1) Pour préparer l'asbeste, afin d'en faire de la toile, on la casse par petits morceaux en frappant toujours contre le fil de la pierre. On continue de la concasser et de la frotter dans les mains, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espèce de laine qu'on file pour la donner ensuite aux tisserands. En Sibérie, on laisse amollir quelque temps la pierre dans l'eau chaude: on la travaille ensuite avec les mains. On unit les filamens de l'asbeste avec un fil de lin bien fin, en tournant le fuseau auquel il est attaché. Quand la toile est faite, on la jette au feu, qui consume le fil de lin sans toucher à celui de l'asbeste.

davantage les cendres de ces tombeaux. Dans les déserts voisins, les Russes ont trouvé, au commencement du siècle dernier, trois villes assez belles et bâties en briques, mais abandonnées par les habitans, sans doute lors de leurs guerres avec les Kalkos. En 1720 on découvrit aussi, dans la Tartarie kalmouque, une maison souterraine en pierre, quelques armes, des lampes et des pendans d'oreilles, une statue équestre, un prince d'Orient ayant un diadême sur la tête, deux femmes assises sur des trônes, et un rouleau de manuscrits qui fut envoyé par Pierre-le-Grand à l'académie des inscriptions de Paris : les caractères furent reconnus pour être ceux employés dans la langue sacrée du Thibet. La Sibérie, en général, est pleine d'antiquités semblables, et la quantité d'or et d'ornemens que l'on trouve dans les tombeaux ne paraît plus étonnante, quand on se rappelle que la plupart des peuples de ces pays s'imaginent que les hommes mèneront dans un autre monde à-peu-près la vie qu'ils mènent dans celui-ci.

On prend quantité de zibelines et de renards noirs dans les environs de Bresow et Surgut. Comme la fourrure des zibelines est un des premiers articles du commerce de la Sibérie,

nous allons donner une idée de la chasse qu'on fait à ces animaux ; elle a quelques circonstances particulières.

Il se forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs, qui partagent entre eux toutes les zibelines qu'ils prennent. Avant de partir pour la chasse, ils font vœu d'offrir à l'église une certaine portion de leurs prises. Ils choisissent entre eux un chef, à qui toute la compagnie est tenue d'obéir. Ce chef est appelé *peredowschik*, c'est-à-dire *conducteur*, et ils lui portent un si grand respect, qu'ils s'imposent eux-mêmes les lois les plus sévères pour ne point s'écarter de ses ordres. Quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il doit au conducteur, celui-ci le réprimande de paroles ; il est même en droit de lui donner des coups de bâton, et ce châtiment se nomme, ainsi que la simple réprimande, une leçon. Outre cette leçon, le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a prises. Il lui est défendu d'être assis en cercle avec les autres chasseurs pendant le repas ; il est obligé de se tenir debout et de faire tout ce que les autres commandent. Il faut qu'il allume le poile de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois et fasse enfin tout le ménage.

Cette punition dure jusqu'à ce que toute la société lui ait accordé son pardon, qu'il demande continuellement et debout, tandis que les autres mangent assis.

Les chasseurs emportent leurs provisions pour trois ou quatre mois, en farine de seigle et de froment, en gruau, en sel, en viande et en poisson. Ils ont des chiens, des filets, des arcs, des flèches rondes par le bout pour ne point percer les peaux, un chaudron, un lit et plusieurs autres ustensiles. On porte tout cet équipage dans un traîneau que les hommes et les chiens tirent tour-à-tour. A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chasse, on se fait des huttes qu'on environne et qu'on palissade de neige. Sur la route, les chasseurs font des entailles aux arbres, pour se reconnaître et ne pas s'égarer au retour. Après avoir passé la nuit à l'endroit d'une halte, les chasseurs se dispersent dès le matin et vont tendre leurs piéges autour des vallons. Chaque chasseur en dresse vingt par jour. On choisit pour cela un petit espace auprès des arbres; on l'entoure de pieux pointus à une certaine hauteur; on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans; on y laisse une entrée fort étroite, au-

dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois ; et sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour l'amorcer, la bascule tombe et la tue (1). Quand on a tendu ainsi des piéges à différentes haltes, une partie des chasseurs revient sur ses pas pour visiter ces piéges, en vider la neige et lever les zibelines qui s'y trouvent.

« Dès qu'on a pris un de ces animaux, dit Gmelin, il faut le serrer sur-le-champ, sans le regarder ; car ces pauvres gens s'imaginent que de parler bien ou mal de la zibeline qu'on a prise, c'est la gâter. Un ancien chasseur poussait si loin cette superstition, qu'il disait

(1) La *zibeline* est d'un brun noirâtre ou jaunâtre ; la première couleur est la plus estimée : son agilité est extrême ; elle saute facilement d'un arbre à l'autre, se tient volontiers dans les forêts, et surtout au bord des eaux. Inquiet et remuant pendant la nuit, cet animal est paisible le jour, et dort à-peu-près une heure après qu'il a mangé. Ce sommeil est si profond, qu'on pourrait la prendre et même la secouer sans qu'elle se réveillât. Elle vit de rats, de poissons, de graines de pin et de baies sauvages. Elle ressemble assez à la marte, et a les dents comme la belette.

qu'une des principales causes qui faisait manquer la chasse des zibelines, c'était d'avoir envoyé quelques-uns de ces animaux vivans à Moscow, parce que tout le monde les avait admirés comme des animaux rares; ce qui n'était pas du goût des zibelines. Une autre raison de leur disette, c'était, selon lui, que le monde était devenu beaucoup plus mauvais, et qu'il y avait souvent dans leurs sociétés des chasseurs qui cachaient leurs prises, ce que les zibelines ne pouvaient encore souffrir. »

C'est le chef de la bande qui est seul chargé de dépouiller ces animaux. Quand les zibelines sont gelées, il les met dans son lit; ensuite il les écorche en présence des autres chasseurs. Quand on craint les peuples sauvages, qui viennent quelquefois enlever ces proies à force ouverte, on met les peaux dans des troncs verts, qu'on fend et creuse exprès : on en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour la faire geler plus tôt. On cache ces troncs dans la neige autour des huttes où l'on a fait halte; et quand la caravane s'en retourne, on reprend les peaux.

Le gouvernement d'*Irkustk* est très-étendu,

mais moins peuplé que les autres. Il comprend la presqu'île de Kamschatka. Le nord est habité par les *Jackoutes*, qui ont à l'ouest et au sud les *Tongouses*. Selon M. Gmelin, c'est de l'Iénisséi que le pays paraît tout différent de l'Europe. On y trouve d'autres plantes, des eaux claires et saines, de bons poissons. Il y a des montagnes et des vallées très-agréables. Mais depuis la rivière de Lena jusqu'au promontoire de glace au nord-est, qu'on appelle *Tzalaginskoï*, le pays est hérissé de montagnes et de rochers, et il y fait un froid excessif. La partie méridionale peut se subdiviser en trois. Celle qui est à l'ouest, et au milieu de laquelle se trouve le lac *Baïkal*, est habitée et cultivée par des colonies russes qui y ont bâti plusieurs villes et plusieurs villages, d'où ils entretiennent leur commerce avec la Chine. La partie du milieu est couverte de bois. Nous parlerons de quelques-uns des principaux peuples qui composent la Sibérie, après que nous aurons donné une idée de sa topographie. La capitale du gouvernement d'Irkustk, auquel elle donne son nom, est la plus grande ville de la Sibérie après Tobolsk.

Le gouvernement de *Kolivan* s'étend jus-

qu'aux monts Altaïques. Il est couvert d'une grande quantité de cèdres, et son territoire produit par place du blé, et offre des pâturages. La ville qui lui donne son nom est nouvellement bâtie près de l'Oby. *Jenisseik* est une autre ville bien peuplée, d'une lieue et demie de circuit, et où le commerce est assez florissant. Le fleuve l'Iénisséi se déborde dans ces endroits, comme le Nil, l'espace de dix-huit lieues; neuf cataractes qui se trouvent à quelque distance les unes des autres, interrompent sa navigation. Le grand froid qui règne aux environs de Jenisseik, empêche les arbres d'y porter des fruits; on n'y peut cueillir que des groseilles sauvages, rouges et noires.

M. Gmelin eut à *Mangaséja*, ville sur l'Iénisséi, près du cercle polaire, le plaisir de voir le soleil tourner l'horizon sans disparaître. « Le 14 juin, dit-il, il n'y avait plus de traces de neige; l'herbe venait à vue d'œil et les violettes jaunes fleurirent.... Depuis le 11 de ce mois, on ne voyait pas beaucoup de différence entre le jour et la nuit, pour la clarté. On lisait à près de minuit la plus petite écriture, presque aussi bien qu'on l'aurait lue à midi, par un temps couvert, dans les pays les

plus méridionaux. Pendant toute la nuit le soleil était visible au-dessus de l'horizon. Vers minuit, à la vérité, lorsqu'on était dans un endroit bas, on avait de la peine à voir son disque; mais en montant sur la tour, qui n'était pas très-haute, on le voyait distinctement tout entier. On pouvait hardiment regarder cet astre sans en être ébloui : les rayons ne commençaient à se rendre bien sensibles qu'à plus de minuit passé. Nous ne pûmes nous empêcher, ajoute le voyageur, de célébrer ce magnifique spectacle, que personne de nous n'avait encore vu. On se mit à table dans la rue, le visage tourné au nord; tout le monde fixait le soleil, sans en détourner un instant les yeux, et l'on changeait de situation à mesure que cet astre avançait. Nous jouîmes de ce rare spectacle jusqu'au moment où les rayons du soleil, qui prenait insensiblement de la force, devenus trop vifs, ne pouvaient plus qu'incommoder. »

Le gouvernement d'*Ufa* est une contrée hérissée des chaînes du Caucase, et presque couverte de forêts. *Orembourg* en est la capitale; c'est une place d'armes régulièrement bâtie. Le commerce s'y fait par les *Buckariens* et les *Kirguis*.

Les petits gouvernemens de *Saratow* et de *Peuza* n'ont rien de l'aridité sauvage que l'on voit dans le nord de la Sibérie ; ils formaient autrefois, avec ceux de *Viatca* et de *Permia*, le gouvernement de *Kasan*. Ce dernier gouvernement fut anciennement un royaume à la tête duquel était un kan. Les Russes s'en emparèrent en 1552. *Kasan*, la capitale, est une ville grande, riche et bien peuplée. Son commerce est considérable. On y trouve un grand nombre d'églises et un gymnase, où l'on enseigne les langues anciennes et modernes. Ses maisons sont presque toutes en bois.

Les Tartares, ou plutôt *Tatars*, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, ont beaucoup perdu de leurs antiques habitudes, dans le gouvernement de Kasan ; l'esclavage les a changés. Plus tranquilles, ils se livrent au commerce et à l'agriculture ; mais rien de ce qu'ils font n'a encore cette perfection des peuples civilisés depuis long-temps. Leurs maisons, bâties en bois, ont quelques lucarnes seulement pour recevoir le jour, qui passe à travers un papier huilé. Un banc qui entoure le foyer, un coffre pour la nourriture, un autre pour un lit, revêtu de nattes et d'é-

corces d'arbres; tels sont les meubles, joints à quelques vases de bois et de terre. Le gruau, l'orge et le froment rôtis, sont leurs principaux mets; l'eau, le bouillon de cheval et le thé, forment la boisson habituelle; mais ils s'enivrent d'eau-de-vie quand ils le peuvent. Au surplus, ils ont beaucoup d'égards pour les étrangers, et une grande politesse entre eux. Un Tartare qui reçoit son égal, le salue en lui touchant la main, et en lui souhaitant la paix et l'heureux jour; il lui présente le lit ou le banc d'honneur, et se tient debout quelque temps devant lui; il le reconduit fort loin de son habitation, lui fait les adieux les plus expressifs, et reste dans la place où il l'a quitté, jusqu'à ce qu'il le perde absolument de vue. Les vieillards sont très-respectés chez eux; ce sont eux que l'on fait juges des différends, qui fixent les prix des choses, dirigent les cérémonies et célèbrent les mariages; car les prêtres, chez eux, qui n'ont pas embrassé le christianisme, ne sont presque pour rien dans cette cérémonie; aussi leur misère est-elle extrême. Ces mariages, à la vérité, sont fort peu de chose, et il en doit être ainsi pour des hommes qui peuvent acheter et revendre huit à dix femmes. Quand on a donné

le *kadim* ou le prix, on porte la
tapis à la maison de l'époux. [illegible] de bière, et
peu-près à ce marché ; si le [illegible] place à terre
n'a pas trouvé sa femme d[illegible]cher, lequel
renvoie à ses parens, et re[illegible]vec le prêtre,
mais si le marché tient, a[illegible] enfans et du
et la joie recommence ; on [illegible] de l'hydromel
et l'on boit. Les danses d[illegible]'épousée reste à
semblent un peu aux w[illegible]on ait vidé son
la différence que les hom[illegible]uivie de jeux et de
dansent séparément. Le[illegible]uit cependant pas
point rimées ; mais elles [illegible]près, le père de la
la naïveté. En voici un[illegible] Celle-ci se revêt de
donnera pas si mauvai[illegible]ille et demeure en-

« Accourez, jeunes f[illegible] la maison paternelle.
lards : un époux jeun[illegible]uite pour la garder
au prix de l'or le dr[illegible]que est marquée par
reuses ; embrassez [illegible]que la première.
compagnes ; hier ell[illegible]rent pas moins d'inté-
main elles envieron[illegible]que l'on rend au corps

» Que les danse[illegible] avec soin et de le vêtir
jour heureux ! qu[illegible]on lui met à la ceinture
sans que *Tikia* ét[illegible]on a cassé la pointe. On
se réjouit de l'av[illegible]d de gâteau[illegible]on al-

» Jeune épou[illegible]la tête. L[illegible]om-
public, mais tu [illegible]ces paroles : [illegible]ai
de ton époux ; t[illegible]ur se baig[illegible]
[illegible]la cendre, on

de riches moissons, des troupeaux bien nourris, et tu sacrifieras un peu de liberté à un bonheur parfait.

» Que les jeux et les danses célèbrent cet heureux jour! etc. »

Cette chanson ne ressemble guère à celles de quelques autres peuples de la Sibérie; ce qui me ferait volontiers croire que le voyageur qui la rapporte, y a mis un peu du sien.

Avant de parler du gouvernement d'*Astracan*, de la *Circassie russe* et de la *Géorgie*, qui se trouvent à une latitude égale à la nôtre, nous allons parcourir quelques-unes des peuplades qui habitent la partie nord de la Sibérie, et remarquer les principaux traits de leurs mœurs. Nous commencerons par les *Wotyaks*, qui sont enclavés dans le gouvernement de Kasan.

Des Wotyaks.

Ce n'est qu'une petite peuplade peu communicative, et qui n'admet qu'avec peine des étrangers dans la connaissance de ses mœurs. La première cérémonie du mariage est d'acheter sa femme. Le mari l'emmène ensuite couverte d'un voile: elle prend alors des habits qui conviennent à sa situation. Un prêtre

bénit un gobelet d'une espèce de bière, et pendant cette cérémonie, elle se place à terre sur le seuil de la chambre à coucher, lequel est couvert d'un drap : là, avec le prêtre, elle demande à ses dieux des enfans et du pain; ensuite une fille verse de l'hydromel aux assistans, tandis que l'épousée reste à genoux jusqu'à ce que chacun ait vidé son verre. Cette cérémonie est suivie de jeux et de divertissemens. Tout n'en finit cependant pas là : quelques semaines après, le père de la mariée vient la reprendre. Celle-ci se revêt de ses habits de fille, travaille et demeure encore plusieurs mois dans la maison paternelle. Le mari va la chercher ensuite pour la garder toujours, et cette époque est marquée par une fête plus brillante que la première.

Les funérailles n'offrent pas moins d'intérêt. Le premier devoir que l'on rend au corps mort, est de le laver avec soin et de le vêtir d'un habit complet; on lui met à la ceinture son couteau, dont on a cassé la pointe. On couvre son cercueil de gâteaux, et l'on allume un cierge à la tête. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles : *Terre! fais-lui place!* Au retour on se baigne, on se lave les mains avec de la cendre, on change d'ha-

bits, puis on se met à boire. Le surlendemain, le septième et le quarantième jour après les obsèques, on célèbre une fête commémorative dans la maison du décédé. On immole à sa mémoire une brebis ou un cheval que l'on mange, et dont on lui réserve sa part. Cette part est portée dans la cour, et l'on dit en l'y laissant : *Prends ceci, c'est pour toi.*

Ils ont nombre de superstitions moins raisonnables encore : par exemple, ils se font un scrupule de faire trafic de la cire, parce que, disent-ils, c'est bien assez de prendre le miel aux abeilles. Leur religion consiste principalement à croire en un bon principe qu'ils nomment *Imma* ou *Ilmar*, et en un mauvais qu'ils appellent *Schaitan;* le premier demeure dans le soleil, et l'autre dans l'eau, où il n'en fait pas moins bouillir des chaudrons pleins de goudron. Leurs fêtes sont multipliées; les unes sont générales à tout le peuple, d'autres à un village, à une famille. Ils ont les fêtes des blés, du semeur, des foins, des abeilles; et à toutes ces fêtes, on mange beaucoup de gâteaux.

Des Baschkirs.

Les *Baschkirs* se nomment entr'eux *Basch-*

kourts. *Kourt*, dans leur langage, signifie *abeille*, et c'est comme s'ils se disaient *gens à abeilles*. Autrefois, habitans vagabonds de la Sibérie méridionale, ils sont venus se fixer sur les bords du Wolga et de l'Oural, dans le gouvernement d'Ufa. Cette peuplade, en 1770, comptait vingt-sept mille familles réparties en trente-quatre woloosts ou branches particulières séparées, et ayant chacun son canton distingué ; chaque woloost présidé par un ou plusieurs *starschini* (anciens), pris dans les familles notables, et surveillés par un adjoint, espèce de greffier chargé de faire la lecture publique des lois, et servant d'interprète. A-peu-près semblables à tous les autres Tartares, les Baschkirs n'ont guère d'autre ressource que leurs troupeaux, composés de chevaux, de vaches et de brebis. Quelques-uns cependant s'adonnent à l'agriculture. Les chevaux sont la première richesse : leurs crins servent à faire des cordes, leurs peaux des vêtemens ou des vases à mettre le *koumiss* (1),

(1) Le *koumiss* est une liqueur faite avec du lait de jument, versé chaque jour dans un baquet de cuir, que l'on a soin d'agiter avec un bâton, et qui, peu-à-peu, devient fort aigre. Cette boisson, quand elle a fermenté, est très-propre à enivrer.

leur chair à manger, et le lait de jument à boire. Hommes, femmes et enfans, tout le monde va à cheval : la moindre fête couvre le pays de cavalcades. Mais ce plaisir n'a jamais lieu que dans l'été; l'hiver, renfermés triste ment dans des cabanes à demeure, étro et malsaines, les Baschkirs fument leur · et vident l'outre au koumiss, l'outre ché toute la famille, et que l'on ne ç · res jamais. Les animaux n'en so reux pendant cette saison rigo donnés à eux-mêmes, ils v neige pour découvrir de l · ielques brins d'herbes. Mais au · tout re- vient à la joie : les · nt leurs cabanes et vont en ét...r dans ...utres lieux.

Pour lors, au milieu de l'abondance, ils ne songent plus qu'à boire et à manger; le koumiss coule de toutes parts, et pour peu qu'il fasse chaud, on est bien sûr de ne pas trouver dans un village un seul homme qui ne soit au moins un peu ivre. Si les hommes jouissent paisiblement de l'oisiveté, quand ils ne sont pas à la chasse, les femmes, au contraire, sont toujours très-occupées : c'est sur elles que tout repose; le soin de la cuisine, celui des troupeaux, la préparation des feutres, des peaux

et des habillemens. Les Baschkirs sont mahométans ; mais ils prennent rarement plus de deux femmes. Une fille à marier coûte depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail, tant chevaux que vaches et brebis. Le prêtre qui reçoit le serment des époux, dit au mari, en lui remettant une flèche : *Sois brave, et nourris ta femme.* Avant d'être livrée à son époux, l'épousée est long-temps disputée par les filles et les femmes ; celles-ci l'emportent toujours.

Les funérailles sont une cavalcade : le mort est placé sur une planche entre deux chevaux, et tous les parens et amis qui le suivent sont à cheval. Quelque temps après l'inhumation, on célèbre une fête commémorative autour de la baraque construite sur la fosse. Quoique reconnaissant le *Coran*, les Baschkirs n'en ont pas moins un grand nombre d'usages et de superstitions qui tiennent à d'autres religions. La vieillesse est parmi eux très-respectée ; et quand on invite quelqu'un avec considération, on lui promet la place à côté du plus âgé.

Tout est chez eux d'une malpropreté dégoûtante ; les outres de cuir non corroyé sont encore pleines de graisse putréfiée, dont

Ostyacks, homme et femme.

l'odeur soulève le cœur de ceux qui n'en ont pas l'habitude. Les lits ne sont que des bancs revêtus de feutre et de peaux de moutons. On s'y couche tout habillé. En général, l'indolence des Baschkirs est cause que leur aisance est loin de répondre à leurs richesses. Avec des troupeaux considérables, ils meurent de faim l'hiver, parce qu'ils ne savent que boire dans l'été. Pour eux, jouir est tout; prévoir n'est rien.

Des Ostyacks.

La situation et l'étendue du pays qu'habitent les Ostyacks ne peuvent guère être déterminées, vu qu'ils changent à volonté leurs habitations, et qu'ils errent sans gouvernement et sans lois parmi les montagnes de la Sibérie : tout ce que l'on peut dire d'exact, c'est qu'ils sont répandus sur les bords de l'Oby, entre le cinquante-neuvième et le soixante-deuxième degré de latitude, et le cent soixante-quatorzième et le cent quatre-vingt-cinquième de longitude. C'est une des plus nombreuses peuplades de ces tristes contrées. Une taille moyenne, mais passablement prise, un visage aplati, le teint d'un jaune pâle, des cheveux blonds ou roux, la barbe

peu épaisse, l'esprit lourd et le caractère simple et bon; voilà ce qui distingue les Ostyacks. Les femmes sont quelquefois jolies dans leur première jeunesse, mais elles se rident vîte; comme chez la plupart des sauvages, elles sont chargées des plus rudes travaux, mais elles sont traitées avec assez d'égards, et peuvent quitter un mari qui les frapperait, sans que les parens soient tenus de rendre le *kalim*, ou prix qu'elles ont coûté. Ce kalim monte de dix à cent rennes. Un Ostyack peut prendre autant de femmes qu'il en peut acheter et nourrir; quand on a fait une de ces acquisitions, que les voyageurs appellent *mariage*, on se réjouit, et parmi les jeux, on distingue des pantomimes exécutées avec une intelligence que l'on n'attendrait guère de ces peuples. Aucun degré de parenté n'empêche de s'épouser; un frère peut prendre pour femme sa sœur, et un père sa fille.

La chasse et la pêche sont les occupations des hommes; et quand les provisions sont faites, on donne le reste du temps à la paresse. Il faut encore cependant, pour être parfaitement heureux, pouvoir s'enivrer : dans cette intention, un Ostyack avale autant de fumée de tabac qu'il peut, et souvent le tabac

même; mais rien n'égale son bonheur quand il peut manger une sorte de champignon qui enivre. Cette ivresse s'annonce insensiblement; bientôt la tête est exaltée, et le lourd sauvage, se trouvant de l'esprit, devient poète et musicien, c'est-à-dire, qu'il chante sur les premiers tons qui se présentent, les idées, ou plutôt les mots qui lui viennent à la bouche; il s'endort ensuite, et quand il se réveille, il se trouve d'une faiblesse extrême, mais il croit avoir été heureux : les hommes sont les mêmes par toute la terre.

Les cabanes sont à moitié creusées en terre, et faites de pieux recouverts d'écorces de bouleau; le foyer est au milieu, et sur les côtés sont des planches qui retiennent de la poussière de bois pouri sur laquelle on se couche. Tout l'ameublement consiste en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches et en ustensiles de ménage faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent et mangent. Quelques-uns ont un ou deux couteaux; et c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer ou un pareil instrument. Les enfans, qui ne sortent presque jamais de ces cabanes, les renards qu'on y élève, les chiens, le bois pouri, la fumée

du tabac, l'huile de poisson, la vermine, etc., y causent une malpropreté et une puanteur qui passent l'imagination. Cependant ceux qui l'habitent s'y trouvent heureux et n'en sortiraient presque jamais, si la nécessité ne les en chassait de temps en temps.

Cette excessive malpropreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues et les insectes dont ils se nourrissent, leur causent des maladies scorbutiques ou des éruptions cutanées semblables à la lèpre, et si terribles qu'on peut dire qu'ils pourissent tout vivans. Ils ne s'en inquiètent nullement. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe, ou à quelque autre partie du corps; ils voient avec tranquillité cet ulcère faire des progrès, s'étendre et ronger petit à petit les autres parties du corps; ils voient leurs membres tout pouris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur et sans jeter aucune plainte. Les approches de la mort ne leur font pas davantage de frayeur; ils ne tentent pas même de l'éloigner par des soins et des remèdes. Ils semblent cependant estimer une mort violente, sur-tout à la chasse, plus qu'une mort naturelle, et en voici la raison : Ceux, disent-ils, qui meurent

d'une mort violente, ou en faisant la guerre aux ours, vont droit au ciel; tandis que ceux qui meurent dans leur lit, sont obligés de servir long-temps un dieu dur et méchant qui réside sous la terre. Leur religion est ce qu'on nomme le *schamanisme :* ils admettent un dieu suprême et des dieux subalternes; ils croient, comme nous venons de le voir, à l'immortalité de l'ame, et sont persuadés que l'ours jouit de la même prérogative. Leurs temples sont le sommet de quelques collines, où jamais ils ne montent qu'avec crainte et respect. Ils croient que les morts auront, dans une autre vie, les mêmes besoins que dans celle-ci; aussi les enterrent-ils avec leurs meilleurs habits, et égorgent-ils sur leurs fosses des rennes pour les nourrir dans l'autre monde.

La bonté de leur caractère, en dépit de leur ignorance profonde, leur donne une morale excellente. Voici un trait de probité qui honore une nation entière. Un marchand allant de Tobolsk à Berezof, passa la nuit dans une cabane d'Ostyack; le lendemain matin il perdit, à quelques werstes de sa couchée, une bourse où étaient environ cent roubles. Le fils de l'Ostyack qui avait logé le mar-

chand russe, trouva quelque temps après la bourse, la regarda, et passa sans la ramasser. De retour à la cabane, il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent, et qu'il l'y avait laissée. Son père le renvoya aussitôt sur le lieu, et lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'arbre, afin de la dérober aux yeux des passans, et qu'elle pût être retrouvée à cette même place par celui qui l'avait perdue, si jamais il venait la chercher. La bourse resta donc en cet endroit plus de trois mois. Lorsque le Russe qui l'avait perdue revint de Berezof, il alla loger chez le même Ostyack, et lui raconta le malheur qu'il avoit eu de perdre sa bourse le jour même qu'il était parti de chez lui. L'Ostyack, charmé de pouvoir lui faire recouvrer son bien, lui dit : *C'est donc toi qui as perdu une bourse? Eh bien, sois tranquille; je vais te donner mon fils, qui te conduira sur la place où elle est : tu pourras la ramasser toi-même.* Le marchand retrouva en effet sa bourse où il l'avait perdue.

A l'exception des waywodes envoyés par le gouvernement de Russie pour faire exécuter les lois, et sur-tout pour lever les impôts, il n'y a point de chefs ou de supérieurs dans la

nation, et l'on n'y fait aucune distinction de rang, de naissance et de qualité : chaque père de famille est chargé de la police de sa maison.

Nous avons dit qu'ils supposaient une ame immortelle à l'ours ; ils s'imaginent aussi que cette ame pourrait les poursuivre et les punir de quelque infraction à la bonne foi. En voici une preuve éclatante.

Quand il s'agit de leur faire prêter serment de fidélité à la couronne de Russie, les waywodes les font rassembler dans une cour où est étendue par terre une peau d'ours, avec une hache et un morceau de pain, dont on leur distribue à tous une petite partie. Avant de manger ils prononcent les paroles suivantes: *Au cas que je ne demeure pas toute ma vie fidèle à mon souverain; si je me révolte contre lui de mon propre mouvement et avec connaissance; si je néglige de lui rendre les devoirs qui lui sont dus, ou si je l'offense en quelque manière que ce soit: puisse cet ours me déchirer au milieu des bois ! puisse ce pain que je vais manger m'étouffer sur-le-champ, ce couteau me donner la mort, et cette hache m'abattre la tête !* On n'a pas d'exemple qu'ils aient

violé leur serment, quoiqu'on les ait souvent inquiétés pour cause de religion.

Cette sorte de respect pour l'ours ne va pas jusqu'à les empêcher de lui faire la chasse ; ils le poursuivent au contraire de toutes leurs forces ; mais quand ils en ont tué un, ils l'écorchent, lui coupent la tête, et la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font cérémonialement plusieurs tours, comme pour honorer ces dépouilles. Ils font ensuite des lamentations ou des grimaces de douleur autour du cadavre, et lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie?* lui demandent-ils tous en chœur ; et ils répondent : *ce sont les Russes. Qui t'a coupé la tête? c'est la hache d'un Russe. Qui t'a ouvert le ventre? c'est le couteau d'un Russe. Nous t'en demandons pardon pour lui.* Ils ne doutent pas après cela que l'ame de l'ours, errante dans les bois, ne cherche à se venger sur un Russe, et non sur un Ostyack.

Quelques-uns élèvent pour leurs traîneaux des rennes, mais la plupart préfèrent des chiens. Ils en attèlent depuis six jusqu'à douze à un traîneau long de quatre à cinq aunes sur une demi de largeur. Cet atelage court

avec une vitesse étonnante. Il y a dans ces pays des postes aux chiens établies comme celles de l'Europe, avec des relais réglés de distance en distance. Plus un voyageur est pressé, plus on met de chiens à son traîneau. Quatre de ces animaux tirent très-bien en un jour un traîneau chargé de trois cents livres, pendant douze ou quinze lieues.

Rien de plus facile à un Ostyack que de s'habiller : a-t-il besoin d'un habit, il dépouille une renne, et, sans y regarder de si près, il s'en met la peau encore sanglante sur le dos; et le voilà vêtu. Veut-il un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, et se fait avec sa peau un bonnet. Cependant, quand il n'est pas pressé et qu'il a un peu de goût, il façonne, ou plutôt sa femme façonne une peau de renne, ou de tout autre animal, en manière de longue houpelande, sur laquelle on met des bandes d'étoffe ou de peau de différentes couleurs : un capuchon de fourrure emboîte la tête pendant l'hiver et les pluies, et ne laisse de libre que la figure. Les bas, la culotte et les chaussures forment une espèce de pantalon d'une seule pièce : cette dernière partie du vêtement est de peau de poisson, principalement d'es-

turgeon : la peau de l'ours sert de vêtement de deuil.

L'habillement des femmes ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens dont le desir de plaire leur inspire le goût, et qui sont proportionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillemens de drap rouge, ce qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coiffure est composée de bandes de toile, peintes de différentes couleurs, avec lesquelles elles s'enveloppent la tête, de façon que leur visage est presque entièrement caché. Elles ont l'usage de se faire des marques noires au visage et aux mains.

Des Samoyèdes.

En remontant vers le pôle, on rencontre les Samoyèdes ; ils sont sous le cercle polaire même, et bien au-delà. Ils occupent une étendue de plus de trente degrés le long des côtes de l'Océan septentrional et de la mer Glaciale, entre le 66e et le 70e degré de latitude boréale, à compter depuis la rivière de Mezène, tirant vers l'orient, au-delà de l'Oby, jusqu'à l'Iénisséi, et peut-être plus loin, parce qu'on ne sait pas encore bien

Samoyedes, homme et femme.

quelles sont les bornes de leurs habitations.

Presque semblables aux Lapons, on a cru qu'ils étaient originaires de la Laponie; mais ce n'est qu'une conjecture. Quant à eux, ils ignorent d'où ils viennent, et ne s'en inquiétent nullement. Les Russes, qui les ont rendus tributaires, ont en vain essayé de les civiliser; il a fallu prendre des Russes mê pour habiter la petite ville qu'on leur av bâtie : elle s'appelle *Pustoser*, et c'est seule qu'on trouve dans ces tristes régio Ils ne communiquent guère non plus ent eux, et ont toujours grand soin d'éloigne mutuellement leurs demeures : mais cett mesure est moins dictée par un esprit a social que par le besoin; car les terroirs produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de place pour chercher le bois qu'il leur faut, et la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes : or, si plusieurs habitations étaient réunies, aucun endroit ne pourrait leur suffire. Pendant l'été, qui dure à peine un quart de l'année, ils s'établissent, autant que possible, dans les environs des rivières, pour profiter plus facilement de la pêche. Ce changement de demeure n'a aucune

difficulté, car leurs cabanes sont tout simplement faites avec quelques perches rapprochées en rond et recouvertes d'écorces cousues, sur lesquelles on étend des peaux de rennes. Ces habitations sont de forme pyramidale, et laissent échapper la fumée par un trou placé au centre. Une ouverture de quatre pieds de haut sert de porte; mais pendant l'hiver on sort par la cheminée, vu que la neige, qui demeure huit mois entassée sur la terre, a condamné l'entrée naturelle de la demeure.

La pêche et la chasse fournissent à leur nourriture, et ils sont également habiles dans l'une et dans l'autre. Comme les rennes sont leurs principales richesses, ils tâchent d'en prendre, d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, et qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent. D'ailleurs, quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse, ils le jugent propre à leur nourriture, et ne dédaignent pas de faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Leur plus grand plaisir est de boire du sang chaud du renne; ils man-

gent la chair de cet animal toute crue, ainsi que le poisson; mais ils font cuire toute autre espèce de viande; et comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours une chaudière remplie de quelque viande sur le feu, qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, afin que chacun de ceux qui composent la famille puisse manger quand bon lui semble.

Après avoir pourvu à la cuisine, soin dont les hommes sont chargés, tandis que celui des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu et d'avoir soin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéresse, et ils végètent tranquillement, en s'amusant à leur manière, sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane.

« Cette manière de vivre si misérable, observe le voyageur qui nous procure ces différens traits, fait sans doute horreur à tout homme né et élevé dans la société : cependant ces peuples ne laissent pas toujours d'être gais, exempts de chagrin et très-contens de leur sort. J'ai connu quelques Samoyèdes, ajoute-t-il, qui avaient vu les villes de Moscow et de Pétersbourg, et qui par conséquent avaient pu remarquer les avantages et les

commodités dont les peuples policés jouissent, mais qui n'en paraissaient pas fort touchés. Ils ont constamment préféré leur façon de vivre à tout ce qu'ils avaient vu de plus attrayant et de plus voluptueux au milieu des Russes; tant ils ont d'éloignement pour la servitude, la dépendance, et pour tout ce qui peut interrompre leur repos, ou plutôt leur paresse ! »

Ils payent tribut aux Russes pour vivre en paix, mais ils n'en dépendent nullement; on ne retrouve parmi eux, non plus, aucune de ces autorités si essentielles chez tous les autres peuples. Comme chaque famille est un petit état isolé, il n'y a point de querelles extérieures; comme tous sont pauvres et peuvent aller à la chasse, personne n'a intérêt à voler.

On ne reconnaît point de traces de mariage chez eux : un homme achète, moyennant tant de rennes, une ou plusieurs femmes, qu'il a soin de prendre très-jeunes et parmi celles qui ne lui sont point liées par le sang; il les emmène chez lui, les fait travailler dans son ménage, les garde s'il en est content, ou les renvoie s'il en a un juste sujet : on lui rend alors le prix qu'il a donné. Un Samoyède se

croit bien au-dessus de ses femmes, et il ne les regarde volontiers que comme les premiers animaux de sa demeure. Elles sont même si méprisées parmi ces barbares, qu'on daigne à peine leur donner un nom.

La religion n'entre pour rien dans les principaux événemens de la vie. Elle est d'une simplicité remarquable. Les Samoyèdes admettent l'existence d'un Être-Suprême, créateur de tout, souverainement bon et bienfaisant; qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte et de lui adresser des prières, parce qu'ils supposent que cet Être ne prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas; qu'il n'exige point, par conséquent, le culte des hommes, et n'en a aucun besoin. Ils joignent à cette idée celle d'un être éternel et invisible, très-puissant, quoique subordonné au premier et enclin à faire du mal : c'est à cet être-là qu'ils attribuent tout le mal qui leur arrive. Ils ont cependant la sagesse de ne lui rendre aucun culte non plus. Le soleil et la lune leur paraissent des divinités subalternes. La seule trace de superstition qu'on rencontre chez eux, et cela est bien permis à des Samoyèdes, que les *sages* Européens appellent des sauvages,

c'est la confiance qu'ils ont quelquefois dans leurs *kodesnicks* ou *tadèbes*, espèce de devins qui leur donnent des conseils et de petites idoles dont ces peuples font d'ailleurs assez peu de cas. Les tadèbes ne sont point prêtres et n'ont aucun empire ; ils n'obtiennent quelque considération que parce qu'ils sont les seuls dépositaires de la tradition des temps passés. Les Samoyèdes paraissent avoir une idée de l'immortalité de l'ame, et ont le soin de placer dans la tombe d'un mort ses habits, ses armes et tout ce qui fut à son usage ; ils disent : cela lui servira peut-être dans l'autre monde ; mais ce n'est pour eux qu'un doute. Voilà peut-être le seul peuple, si les relations sont exactes, qui n'a point de cérémonies religieuses, et qui cependant pense si sagement, en comparaison de toutes les autres nations de la terre, encrassées de grossiers préjugés qui seraient des crimes devant la Divinité, si sa clémence ne nous jugeait pas par l'intention, et d'après l'ignorance où il lui a plu de nous laisser.

L'habillement est ce qu'il doit être pour le climat ; des fourrures de rennes dont le poil est en dehors. Il colle sur tout le corps et est d'une seule pièce. On met par-dessus, en

hiver, une petite camisole de fourrure également avec un capuchon. L'habillement des femmes est le même ; on le distingue à quelques morceaux de draps de différentes couleurs, dont elles le bordent. Les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses qui leur pendent derrière la tête.

Tandis que nous sommes sous ce climat glacé, nous allons encore nous avancer vers le pôle, et visiter la *nouvelle Zemble*. Le mot russe *zemble* ou *zemle* signifie *terre nouvelle*. On ne sait trop si ce pays, qui a environ 200 lieues de longueur sur une largeur de 60 à 70, est une île entièrement séparée par le détroit de Weigatz, ou si c'est une péninsule qui tient par un isthme à la côte orientale de la Sibérie, fort près de l'embouchure du fleuve Obv. Cette dernière opinion est la plus suivie et la plus probable. La nouvelle Zemble occupe depuis le soixante-neuvième degré de latitude jusqu'auprès du soixante-dix-septième, et est presque toujours environnée de glaces. C'est sans contredit le pays le plus misérable de l'univers, montueux, couvert de neige, coupé de fondrières inaccessibles, où il croît seulement une espèce de mousse, la

seule production végétale de cette terre de désolation. Le règne animal n'est guère plus riche : à l'exception des renards et des ours blancs qui sont très-féroces, il ne paraît pas que la nouvelle Zemble nourrisse d'autres quadrupèdes. A l'égard des oiseaux, on y retrouve une partie des mêmes espèces que dans le Spitzberg; mais ils n'y passent que huit à neuf mois : le reste de l'année, où le soleil ne se montre que quelques instans, ou même ne paraît pas du tout, on n'y voit que des renards. Les ours restent continuellement dans leurs tanières. On est presque certain qu'il n'y a point d'habitans, et l'on ne conçoit pas comment ils y pourraient vivre : les hommes que l'on y a vus étaient probablement des Samoyèdes, qui y passaient dans le temps qu'on nomme été, pour y pêcher et chasser; les cabanes qu'on y a trouvées étaient celles qu'ils avaient construites pour le temps de leur séjour. Ceux de cette nation dirent eux-mêmes à des Hollandais qui les questionnaient à ce sujet, que lorsque quelques Samoyèdes étaient surpris par les grandes neiges, ils restaient dans ces cabanes, mais que le plus grand nombre y périssaient par un vent du nord qui en éloignait, en très-peu de temps, toute

chaleur naturelle, quelques précautions qu'on eût prises pour se garantir des effets du froid.

Des Tongouses.

Les Tongouses changeant, comme la plupart des autres peuplades de la Sibérie, leurs demeures dès que le besoin ou la fantaisie les y engage, il est difficile de marquer exactement les limites de leur pays ; leurs courses sont habituellement du levant au couchant, depuis les bords de l'Océan oriental jusques au fleuve Iénisséi, dans une largeur de deux cents lieues entre les cinquante-troisième et cinquante-cinquième degrés de latitude nord. Ce peuple se divise en trois classes : les chasseurs, les pasteurs et les forgerons. Les pasteurs sont les plus pauvres, et les forgerons les plus riches. La plupart vont nus pendant l'été, comme les Américains, n'ayant qu'un petit morceau de cuir autour des reins ; l'hiver ils ont des fourrures pour vêtemens. Plusieurs se nourrissent d'oignons de lis jaunes qui sont fort communs en ces contrées, et ils en font de la farine et du pain. Leurs habitations sont construites avec des perches recouvertes d'écorces de bouleau.

En général, les Tongouses sont d'une taille

tueux pour le pays. Les funérailles ont un peu moins de simplicité : on place le corps du défunt sur un arbre, où on le sert avec soin jusqu'au moment où il tombe en pourriture.

Leur religion tient de l'idolâtrie des schamans : ils croient à l'immortalité de l'ame, regardent l'homme comme le maître de la terre, et la femme comme le plus parfait des animaux. Ils reconnaissent un dieu universel, qu'ils nomment *Boa*, qui en a plusieurs autres sous lui ; *Tala*, le dieu des hommes ; *Helben*, celui des femmes ; *Moundi*, celui des enfans ; *Sockiovo*, le dieu des rennes ; *Boun* est le premier des diables. Les Tongouses ne se croient pas obligés de prier l'auteur de la nature : *Boa nous a créés*, disent-ils, *il faut bien qu'il nous nourrisse*. Des prêtres choisis parmi les vieillards de la nation et des jeunes filles desservent les autels du dieu, tant que la nation en est satisfaite ; mais les prêtres sont chassés et les autels renversés, lorsque la pluie, les insectes, quelque maladie contagieuse, viennent enlever aux Tongouses la santé ou leurs troupeaux. Les prêtres ne marchent jamais sans être accompagnés d'un petit garçon, qui fait de temps en temps re-

Kamtschadales, homme et femme.

tentir un gros tambour qu'il porte; au bruit de cet instrument, le Tongouse, tiré de sa léthargie, se précipite sur le passage du ministre des dieux, et le questionne sur sa santé, sur ses enfans et sur la chasse qu'il doit faire.

La propreté est la chose dont les Tongouses s'occupent le moins; ils en ont à peine l'idée: c'est même de leur horrible saleté que les Russes les ont nommés *Tongouses*, qui veut dire *cochons*. Jamais ils ne se lavent, et il est extrêmement rare de leur voir nétoyer la vaisselle; et quand cela leur arrive, c'est avec le premier lambeau de pelisse qu'ils rencontrent, n'importe où. Lorsqu'ils se cherchent mutuellement la vermine, ils l'avalent avec une sorte de plaisir. La malpropreté des enfans ne leur cause aucun dégoût, et quand il s'agit d'en moucher un, le père ou la mère, sans y faire tant de façon, prend le nez de l'enfant avec sa bouche, hume tout d'un trait l'humeur visqueuse et l'avale. Ce fait seul, je crois, suffit pour faire juger du reste.

LE KAMTSCHATKA.

La presqu'île de Kamtschatka est formée par une chaîne de montagnes pierreuses et stériles, qui se dirigent vers le Japon, et

dont les îles Kouriles semblent être la suite. Elle se trouve entre le 51e. et le 62e. degré de latitude septentrionale, et s'étend jusqu'au 174e. de longitude ; elle forme l'extrémité la plus orientale de notre hémisphère. La température n'est pas aussi rude qu'on serait tenté de le croire ; ou, pour mieux dire, cette température varie suivant l'exposition des lieux : les montagnes forment des abris utiles aux habitans d'un côté, tandis que de l'autre elles augmentent encore l'intensité du froid. Mais si l'hiver est modéré en raison de la position géographique, il n'en est pas moins long et constant. Le printemps est court, pluvieux, ainsi que l'été ; la plus belle saison est l'automne. Toutes les plantes qui aiment l'humidité croissent bien au Kamtschatka, et le pays est plus fécond en herbes qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivières, dans les marais et les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme, et peuvent se faucher jusqu'à trois fois dans un été. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, et donnent du lait dans toutes les saisons : la nature y fait croître des bois également propres à la construction des maisons et à celle des vaisseaux ; l'avoine et

l'orge ont réussi en quelques endroits, mais non le blé.

Parmi les plantes les plus utiles dans ces tristes contrées, il faut distinguer la *sarana*, qui s'élève environ à un demi-pied, porte des fleurs d'un rouge de cerise foncé, assez semblables au lis ardent, et dont la racine, à-peu-près aussi grosse qu'une gousse d'ail, et composée de plusieurs petites gousses un peu rondes, sert de nourriture et remplace le pain. On pile cette racine avec le *morocha (chamæmorus)* et avec d'autres baies, et on la met cuire au four. Il y a cinq espèces de saranas, toutes bonnes à manger; celle qu'on nomme *herbe douce (sphondilium)* sert à faire des bouillons, des confitures et une sorte d'eau-de-vie. Ces plantes utiles sont en si grande quantité, qu'à la mi-juillet les campagnes paraissent toutes couvertes de fleurs. La nature semble avoir pris soin de répandre ses dons, de manière que par-tout où l'homme peut habiter il puisse y vivre aussi. Les rivières du Kamtschatka et ses côtes sont remplies de poissons qui seuls suffiraient pour la nourriture des habitans; les veaux marins sont en si grande quantité, que les petites îles éparses et voisines de la terre en sont

couvertes. Les Kamtschamdales les assomment lorsqu'ils sont endormis, ou les prennent dans des filets extrêmement forts. On court des risques à cette pêche, mais moins encore qu'à celle du lion marin, qui est aussi très-commun dans ces mers. Cet animal est redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissemens, sa figure; et lorsqu'il est en mer et furieux, il peut facilement par ses bonds submerger les canots et noyer les hommes. Sur la terre, sa pesanteur et le volume de sa graisse molle et embarrassante, l'empêchent d'être aussi dangereux. Le plus hardi pêcheur ou chasseur va contre le vent, lui plonge dans la poitrine, sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroie faite du cuir du lion de mer, et que d'autres pêcheurs ont tortillée autour d'un pieu: ceux-ci le percent ensuite de loin à coups de flèches; et quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique ou de massue.

C'est un honneur pour les Kamtschamdales de tuer des lions marins; un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils risquent plutôt d'être submergés, et souvent ils se

noient, pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois à cette pêche, un canot est emporté par les vents et balotté par les tempêtes pendant huit jours, et les pêcheurs reviennent enfin, sans autre guide ni boussole que la lune et le soleil, à demi-morts de faim, mais couverts de gloire. Les *lamantins* ou *manatées* sont encore un objet utile de la pêche; mais la *baleine* l'emporte par ce côté sur tout le reste: le malheur est que les Kamtschamdales ne sont pas très-habiles à la pêcher: ils en prennent quelquefois dans des filets immenses, faits de larges courroies de cheval marin, qu'ils tendent à l'embouchure des baies. Le plus souvent ils suivent dans leurs canots ces énormes habitans des mers, et leur lancent des flèches empoisonnées. La baleine s'apperçoit à peine de ces légères piqûres; mais dès que le venin a produit son effet, ce qui n'est pas très-long, elle enfle prodigieusement, pousse alors des mugissemens effroyables, et meurt dans des douleurs qui paraissent horribles. Les imprudens sauvages sont quelquefois victimes de l'usage qu'ils font de la graisse empoisonnée des cétacés qu'ils ont tués de cette manière. Il est pour eux presque aussi dangereux de manger celle des baleines mortes

que les tempêtes ont jetées sur leur rivage, ce qui arrive assez souvent ; cependant quand ils rencontrent un de ces cadavres funestes, ils regardent ce hasard comme une bénédiction du ciel. Cette habitude que les Kamtschamdales ont de manger du poisson, leur en imprègne une si forte odeur, que les étrangers peuvent à peine la supporter, et près d'eux on croirait être au milieu d'une troupe de canards de mer ; car ils sont, dit *Krachenninikow*, aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être par un raffinement de propreté dans nos grandes villes.

Il y a dans cette presqu'île un grand nombre de rivières, parmi lesquelles on distingue celle de *Kamtschatka*, qui donne son nom à ces contrées.

Il est à remarquer que dans un pays aussi peu étendu, et sous un climat aussi froid, il y a trois bouches de volcans ; et les tremblemens de terre considérables que l'on y a nombre de fois éprouvés, font croire que cette chaîne de montagnes repose en partie sur des fournaises souterraines. Les sources d'eau bouillante sont, par une suite naturelle, aussi en quantité au Kamtschatka ; et l'on a observé qu'elles sont toutes couvertes par une matière

noire et qui tache les doigts comme l'encre de la Chine. On a également remarqué qu'elles sont comprises entre l'embouchure du fleuve Kamtschatka sur la côte orientale, et celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale : c'est un espace où se trouvent les lacs et les volcans les plus considérables de toute la presqu'île ; où les montagnes sont déformées, rompues et coupées par les eaux, les feux et les tremblemens de terre ; enfin, où le voisinage de la mer exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays, quoiqu'il n'y ait ni fer, ni eaux chaudes, est rempli de pyrites, de soufre, de pierres mêlées d'alun et de sel vitriolique, même de morceaux de mines ferrugineuses. M. Krachenninikow pense que dans les endroits où ces matières inflammables produisent des éruptions et des tremblemens de terre, ces accidens doivent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer, qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le sol du Kamtschatka se trouve creusé ; car on observe que les tremblemens de terre y sont plus fréquens aux équinoxes, sur-tout du printemps, où les marées sont les plus fortes.

Les Kamtschamdales ressemblent par bien

des traits à quelques nations de la Sibérie ; mais ils ont le visage moins long et moins creux, les joues plus saillantes, la bouche grande et les lèvres épaisses, les épaules larges, sur-tout ceux qui vivent sur les bords de la mer, des monstres qu'elle produit. Leurs occupations se rapportent à leurs premiers besoins; la nourriture, les habits et le logement : ils n'imaginent rien au-delà.

Ils vivent de racines, de poissons et d'amphibies ; mais on fait plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Le principal aliment est le *ioukola* ou le *zaol ;* c'est-là le pain. Ils prennent toutes sortes de poissons saumonés, et les découpent en six parties : on en fait pourir les têtes dans des fosses, pour les manger en poisson salé. Le dos et le ventre sèchent à la fumée, la queue et les côtes à l'air : on pile la chair pour les hommes et les arêtes pour les chiens ; on dessèche cette espèce de pâte et l'on en mange tous les jours. Le second mets est le *caviar*, qui se fait avec des œufs de poisson. Les Kamtschamdales en sont toujours pourvus : avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister long-temps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de

saule ou de bouleau; ces deux alimens veulent être ensemble; le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, et l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Le *tchoupriki*, que l'on mange aussi habituellement, est du poisson que l'on a fait sécher, ou plutôt cuire et enfumer sur des claies dans les habitations, dont on a fermé les issues après y avoir fait deux ou trois feux.

Le *hourgot* est un régal qui mérite une description particulière : on met du poisson dans la terre entre des herbages, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit corrompu au point qu'il faille le retirer avec des jattes; on le fait ensuite bouillir, et ce ragoût horrible, dont la puanteur épaisse remplit la cabane, est avalé avec une volupté qu'il nous est impossible d'imaginer.

La viande des Kamtschamdales est la chair des veaux et des autres monstres marins. Voici comment on en prépare des provisions. On creuse une fosse dont on pave le fond avec des pierres; on y met un tas de bois qu'on allume par-dessous; quand la fosse est échauffée, on en retire les cendres, on garnit le fond d'un lit de bois d'aune vert, sur lequel on

étend, par couches, de la graisse et de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches de branches d'aune; et quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon et de terre pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions, qui se gardent une année entière, et valent mieux ainsi boucanées que cuites. La manière dont les Kamtschamdales mangent la graisse de veau marin, est de s'en mettre dans la bouche de longs morceaux qu'ils coupent près des lèvres avec un couteau, et de l'avaler sans la mâcher.

Ce peuple n'a que de l'eau pour boisson, et quelquefois de l'eau-de-vie, quand il peut s'en procurer, par l'échange de ses fourrures, des Russes et des Cosaques qui habitent les forts que l'on a construits dans le pays. Ils font quelquefois usage de champignons enivrans (le *mucho-more* ou *tue-mouche*); ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux; sinon ils boivent d'une liqueur fermentée où ils ont fait tremper ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaîté, de la vivacité; mais l'excès les jette en moins d'une heure dans des convulsions affreuses, dans l'ivresse, dans le délire : les uns rient,

les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai; la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages. « Mon interprète, dit M. Krachenninikow, ayant bu de la liqueur de ce champignon sans le savoir, devint si furieux, qu'il voulait s'ouvrir le ventre avec un couteau. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras au moment où il allait se frapper. Les *Koriaques*, c'est le nom des Kamtschamdales de la partie du nord, qui n'ont point chez eux de cette espèce de poison, en font tant de cas que, par économie ou par pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, et la boivent pour s'enivrer à leur tour. Quatre de ces champignons ne font point de mal, mais dix suffisent pour troubler l'esprit et les sens. Les femmes n'en font point usage.

Les Kamtschamdales ont une façon toute particulière de se régaler entre amis. « Un Kamtschamdale en invite un autre à manger; ce sera de la graisse de veau marin : l'hôte en coupe une bonne tranche; il se met à genoux devant son convive assis, il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà); et, coupant avec son

couteau ce qui déborde des lèvres, il le mange. Mais ce ne sont là que des invitations familières; les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi ne se donnent-ils que dans un esprit d'intérêt.

Quand un Kamtschamdale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger. Il échauffe d'avance sa *iourte* (sa cabane), et prépare de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin et se déshabille, ainsi que son hôte: on dirait un défi à coups de poing. L'un sert à manger à l'autre, et verse du bouillon dans une grande écuelle pour aider à la digestion. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu, pour augmenter la chaleur. Le convive mange et sue, jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grace à l'hôte, qui de son côté ne prend rien et peut sortir de la iourte autant qu'il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer et de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur et de la bonne chère. Il vomira dix fois avant de se rendre; mais enfin, obligé d'avouer sa défaite, il entre en composition. Alors son hôte lui fait acheter la trêve par un présent, ce sera

des habits ou des chiens, menaçant de le faire chauffer et manger jusqu'à ce qu'il crève ou qu'il paye. Le convié donne ce qu'on lui demande, et reçoit en retour des haillons ou de vieux chiens estropiés. Mais il a le droit de sa revanche, et rattrape ainsi dans un second festin, l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier. Si l'hôte ne se rendait pas à l'invitation du convive qu'il a si bien régalé, celui-ci viendrait s'établir sans rien dire chez lui, et n'en sortirait point qu'il n'eût reçu des présens. Ce serait une injure cruelle et le sujet d'une rupture et d'une inimitié sans retour, que de le laisser aller les mains vides; et l'hôte avare demeurerait sans amis, déshonoré parmi tous ses voisins.

Le logement est encore une occupation importante au Kamtschatka, parce qu'il faut faire et défaire deux fois l'année la cabane, afin d'être logé suivant la saison. L'habitation d'hiver s'appelle *iourte*, et celle d'été *balagane*.

Presque sans instrumens, un Kamtschamdale ne vient pas facilement à bout de construire cette demeure; mais la même charpente lui sert pour ses maisons d'hiver et d'été. Avec des cailloux et des os, il parvient

à couper et à aiguiser des pieux qu'il plante de six pieds en six pieds dans un trou qu'il a creusé à une profondeur de six pieds également ; il établit dessus une espèce de charpente de perches qu'il recouvre de paille et de gazon ; un trou pratiqué dans le toit sert en même temps de cheminée, de fenêtre et de porte. On y monte et on en descend à l'aide d'une planche trouée de distance en distance. Tel est le palais d'un Kamtschamdale lorsque son pays est entassé sous la neige. Les premiers rayons du printemps font sur lui le même effet que sur les animaux ; il quitte sa tanière, et va s'établir ailleurs et d'une manière différente : cette fois-ci sa maison est élevée en l'air. Il défait l'iourte, prend ses pieux, les plante dans l'endroit qui lui convient, sur-tout au bord des eaux, de trois en trois au nombre de neuf, disposés comme un jeu de quilles. C'est sur ces pieux, à six pieds de terre, qu'il bâtit sa balagane. Ainsi son habitation est supportée sur des colonnes entre lesquelles il se repose le jour ; la nuit il monte en haut à l'aide de la planche trouée ; ses fidèles chiens habitent alors la colonnade où ils sont enchaînés. Les meubles répondent à la demeure : on a pour lits des bancs ou des

solives couvertes de peaux ou de nattes; ces lits servent de siéges pendant le jour. Le meuble le plus apparent est une grande auge formée d'un tronc d'arbre creusé, où l'on prépare le manger des hommes et des chiens; les autres meubles sont des tasses, des corbeilles, des canaux et des traîneaux. Leurs armes sont la pique, l'arc et la flèche; ils ont pour armure une espèce de cuirasse faite de nattes et de veau marin.

Les *patins* et les *raquettes* sont des choses essentielles pour tous les hommes qui habitent une terre couverte de neige les deux tiers de l'année. Les raquettes sont une espèce d'ais ordinairement à claire-voie qu'on s'attache sous les pieds, pour marcher sur la neige sans enfoncer; elles sont communément longues de deux pieds.

Les Kamtschamdales, pour se procurer leur nourriture, sont souvent obligés de faire de très-longues courses, même en hiver. Quand ils sont surpris dans un lieu désert par un ouragan qui fouette la neige en tourbillons, ils tâchent de se réfugier dans un bois avec leurs chiens et leur traîneau, jusqu'à ce que l'orage soit passé; quelquefois il dure huit jours; les chiens sont obligés de manger les

courroies et les cuirs des traîneaux, tandis qu
l'homme n'a rien ; encore est-il heureux de n
pas mourir de froid. Pour s'en garantir, le
voyageurs se mettent dans des creux qu'il
garnissent de branches, et s'enveloppent tou
entiers dans leurs pelisses, où la neige le
couvre bientôt, de façon qu'on ne les distin
guerait pas dans leurs fourrures, s'ils ne s
levaient de temps en temps pour la secouer
ou s'ils ne se roulaient comme une boule, afi
de s'échauffer et de respirer. Ils ont soin d
ne pas trop serrer leur ceinture, de peur qu
s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, l
vapeur de leur respiration venant à se geler
ne les engourdît et ne les suffoquât sous un
atmosphère de glaçons. Quand les vents d
l'est ou du sud soufflent une neige humide,
n'est pas rare de trouver des voyageurs gelé
par le vent du nord, qui suit de près ces sorte
d'ouragans.

La religion des Kamtschamdales est auss
grossière que leurs mœurs. *Koutkhou* a eu
disent-ils, de sa femme *Kouhtligith*, la terr
qu'ils ont affermie sur la mer, qui a été créé
par *Outleigin*. *Koutkhou* quitta alors le cie
et vint s'établir au Kamtschatka ; c'est là qu'i
eut un fils appelé *Tigil*, et une fille nommé

Sidanka, qui se marièrent ensemble. Ceux-ci voyant augmenter leur famille, inventèrent la manière de faire des filets et des canots, afin de pouvoir pêcher du poisson pour sa nourriture. *Tigil* créa aussi les animaux terrestres, et leur donna *Piliatchoutchi* pour veiller sur eux. Ce dieu, d'une taille fort petite, vêtu d'une peau de goulu, est traîné par des perdrix ; sa femme s'appelle *Tiranous*. Quant à *Koutkhou*, il fit beaucoup de sottises qui tournèrent au détriment des hommes, et finit par s'en aller. Comme il était fort grand, ses raquettes entrèrent dans la terre qui était plate alors, et formèrent les vallons et les montagnes qui y sont restés. Les Kamtschamdales attribuent tous leurs maux à ce dieu, et ne manquent pas de le maudire quand l'occasion s'en présente.

Ces pauvres sauvages sont bien pardonnables d'avoir une religion aussi absurde ; tant de peuples policés en ont de plus absurdes encore ! Au surplus, ils ne s'occupent guère plus du dieu malfaisant, que de celui qui leur fait quelque bien ; ils n'offrent même à ce dernier que les ouies et les nageoires des poissons ; c'est ne se pas ruiner pour mettre le ciel dans ses intérêts. Il est à croire que les prêtres ne

s'accommoderaient pas beaucoup de la sim
plicité de ces offrandes. Heureusement le
Kamtschamdales n'ont que de vieilles mag
ciennes, qui disent par-ci par-là la bonn
aventure, et essayent de guérir les maladies
mais qui ne sont jamais appelées dans d'autre
occasions. Ces peuples se marient et se for
enterrer sans que la religion entre pour rie
dans ces cérémonies. Leur mariage a mêm
quelque chose de bizarre, qui paraît plut
choquer que servir les mœurs. Quand un jeun
homme est amoureux d'une jeune fille, il e
parle aux parens, qui se contentent de lui r
pondre : *Eh bien, touche-la si tu peux!*

« Ces mots sont une espèce de défi qui donn
ou suppose de la bravoure. La fille recherch
est défendue comme une place forte avec d
camisoles, des caleçons, des filets, des cou
roies, des vêtemens si multipliés, qu'à pein
peut-elle se remuer. Elle est gardée par d
femmes, qui ne suppléent que trop bien
l'usage qu'elle voudrait ou ne voudrait p
faire de ses bras et de ses forces. Si l'amar
la rencontre seule ou peu environnée, il s
jette sur elle avec fureur, arrache et déchi
les habits, les toiles et les liens dont elle e
enveloppée, et dès qu'il l'a *touchée*, la femm

est à lui, et il l'emmène à son habitation ; mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très-meurtriers ; et telle place coûte sept ans de siége sans être emportée. Les filles et les femmes qui la défendent tombent sur l'assaillant à grands cris et à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, et quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux estropié, meurtri, couvert de sang, et de contusions, va se faire guérir avec le temps, et se mettre en état de recommencer ses assauts. Ces combats ne sont pas le seul prix auquel un homme obtient une épouse ; il doit encore acheter la permission de les livrer par de longs et pénibles travaux. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir quelque temps toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus ou faiblement récompensés. » *(Abrégé de l'Histoire des Voyages.)* Après cet acte de violence, les parens et les amis viennent se réjouir avec les époux ; le mariage n'a pas d'autre cérémonie.

Une veuve qui se remarie, est exempte de cette défense ; elle n'a besoin que de se purifier, c'est-à-dire, d'habiter une nuit avec un

autre homme que celui qu'elle doit épouser. Au surplus, les lois du mariage sont fort libres au Kamtschatka. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le père et la fille, entre le fils et la mère. Un homme peut épouser plusieurs femmes et les quitter. On ne se pique pas d'une fidélité bien rigoureuse de part et d'autre ; et la jalousie est presque inconnue aux Kamtschamdales.

Les morts sont très-redoutés au Kamtschatka, mais fort peu respectés : on n'ose rien porter de ce qui a appartenu à un homme qui vient de mourir ; on fuit même l'iourte où il est mort ; mais on jette son cadavre aux chiens. Ceux dont les corps, disent ces barbares, auront été dévorés par les chiens, en auront de très-beaux dans le monde souterrain.

D'après la peinture de ces mœurs grossières et dépravées, on n'est pas étonné d'apprendre que tout ce qui est respectable dans le reste du monde, ne le soit point au Kamtschatka : l'autorité des parens y est nulle, et la vieillesse y est tout-à-fait dans le mépris.

Rien n'était plus pauvre autrefois que l'habillement des Kamtschamdales ; ce n'était qu'un composé bizarre de fourrures réunies : aujourd'hui ils essayent d'imiter les Russes, et

souvent ils s'habillent comme eux : le gilet, la culotte et les bas sont ordinairement de peau, le tout recouvert d'une pelisse qui retombe aux genoux et est arrêtée par une ceinture. L'habit des femmes est le même en dessus, mais le plus grand nombre porte maintenant en dessous des chemises et des caleçons de toile. Qui croirait que ces femmes, qui ont à peine leur nécessaire et qui vivent dans une saleté habituelle et qui fait soulever le cœur, aient une coquetterie aussi vive que celle des femmes de nos grandes villes? elles connaissent les fards rouge et blanc, et ont soin de s'en barbouiller la figure.

Nous ne parlerons pas de plusieurs autres petites nations qui habitent aussi la Russie d'Asie ; car leurs mœurs sont à-peu-près les mêmes que celles des peuples que nous venons de voir : nous allons retourner sous la zône tempérée, dire un mot du gouvernement d'Astracan, et visiter les femmes superbes de la Circassie et de la Géorgie.

Le gouvernement d'*Astracan*, ou maintenant celui du *Caucase*, s'étend jusqu'à cette montagne qui lui a donné son nom, et jusqu'au-delà de l'embouchture du Volga dans la mer Caspiennne. Cette contrée est l'an-

cienne patrie des *Huns* et des *Avares*; c'est de là que, dans les quatrième et cinquième siècles, sont sortis ces flots de barbares qui ont inondé l'Europe et porté par-tout le carnage et le désordre. Les Russes se sont emparés de ce pays en 1554, sur les Tartares *nogais*. Son exposition fait qu'il n'a ni été ni hiver tempérés; les chaleurs y sont aussi excessives que les froids y sont rigoureux. La terre y serait presque stérile sans le débordement du Volga; mais les terrains bas sur les bords de ce fleuve, ceux où roulent le Don et le Jaïk, offrent les plus beaux pâturages et la plus grande fertilité. Les bruyères ou déserts d'Astracan contiennent plusieurs lacs d'eau salée, où le sel dépose en forme de cristal. Tous les environs sont même tellement imprégnés de sel, que l'on n'y trouve point d'eau douce. On pense que cela provient de ce que l'eau de la mer Caspienne filtre par des canaux souterrains, et se reproduit dans les endroits qui ne sont pas plus élevés que le niveau de cette mer.

Astracan est la ville la plus considérable de ce gouvernement. Elle est située dans une île du Volga, nommée *Seitza*, à l'embouchure de ce fleuve dans la mer Caspienne,

Habitans de la Georgie.

et contient environ 45,000 habitans, tant étrangers que Russes et naturels. Ses maisons ne sont que de bois, ce qui cause souvent de violens incendies. Ses rues sont larges et tirées au cordeau. Le canal qui communique à la rivière du Kutum et au Volga, met les vaisseaux dans un abri aussi sûr que le meilleur port. Cet avantage et sa situation font de cette ville un lieu de commerce considérable, et la rendent un séjour fort agréable.

LA GÉORGIE.

Ce pays est un de ceux que le ciel semble avoir regardés avec plus de complaisance : la nature y réunit tout ce qu'elle a de plus riche, et c'est pour y placer les plus beaux hommes et les plus belles femmes de la terre : mais les hommes eux-mêmes ont fait de ces avantages un usage qui les rendrait les plus malheureux des êtres, s'ils savaient encore s'estimer.

La Géorgie est divisée par les montagnes en deux parties : celle de l'orient qui appartenait à la Perse, comprend le *Caket* au nord, et le *Caduel* au sud ; c'est ce qu'on appelait autrefois *Sibérie Asiatique*. La partie occidentale qui était dans la dépendance

des Turcs, renferme trois provinces, savoir la *Mingrélie*, l'*Imirette* et le *Guriel*, qui répondent à l'ancienne *Colchide*, si célébrée par les poètes. Tous ces pays appartiennent maintenant à la Russie, depuis la mort du prince *Héraclius*, arrivée en 1800. Cette vaste région est bornée au nord par le mont Caucase, qui la sépare de la Circassie et de la Tartarie asiatique; au couchant par la mer Noire et par une partie de la province de Lazique; au midi par l'Arménie, et au levant par le Daghestan et le Schirvan. Son étendue est du 40e. degré 30 minutes de latitude septentrionale, au 44e. degré 30 minutes, et du 59e. degré de longitude au 67e. Le nom de *Géorgie* lui a été donné par les Grecs, parce que les habitans se livrent à la culture de la terre.

Ce pays offre des plaines assez unies au milieu; mais le reste est rempli de montagnes aux pieds desquelles sont des vallées délicieuses. Le *Phase* l'arrose et se jette dans la mer Noire. C'est sur ses bords que l'on trouve en quantité cet oiseau recherché des chasseurs et que l'on appelle *faisan*, du nom de ce fleuve. Le *Kur* ou *Kour*, qui est l'ancien Cyrus, le traverse aussi pour se

jeter dans la mer Caspienne. L'air y est sec, fort chaud en été, fort froid en hiver. L'abondance y offre à ses habitans des ressources faciles et le moyen d'être heureux à peu de frais. De bon vin, des légumes, des fruits, du gibier en abondance, des cochons nombreux, du poisson, de belles soies, des volailles, des bestiaux et un climat agréable: que peuvent desirer de plus les hommes quand ils savent joindre les mœurs à tous ces avantages de la nature? C'est précisément parce qu'ils n'ont rien de ce qui fait l'homme vertueux, que les Géorgiens ne jouissent point réellement de tant de bienfaits. Cependant dans la Géorgie proprement dite, à *Teflis* surtout, les naturels méritent une exception: au rapport de *Chardin*, ils sont honnêtes, très-superstitieux, et se respectent un peu plus que dans le reste du pays. « C'est, ajoute le même voyageur, le peuple le plus poli et le plus ami des étrangers qu'il y ait dans toute la Perse. Les Européens y sont vus de très-bon œil et y jouissent d'une pleine et entière liberté. De quelque religion que l'on soit, on peut la professer sans crainte. »

Les Géorgiens sont chrétiens du rit grec, et ont jusqu'à présent été gouvernés par des

princes chrétiens. Ils ont un patriarche qu'ils nomment *Catholicos*, un archevêque, des évêques et des prêtres, qui se marient autant de fois qu'ils deviennent veufs, et qui tous sont de l'ignorance la plus grossière.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable en Géorgie, ce sont les femmes. « Je n'ai pu les voir sans admiration, dit Chardin, et je tiens pour impossible de les voir sans les aimer : il est aussi rare de voir une laide femme, que d'en trouver une parfaitement belle ailleurs. On ne saurait imaginer des traits plus réguliers, une taille plus élégante, plus de grace dans le maintien, que n'en offrent la plupart des Géorgiennes (1). Leur habit est le même que celui des Persanes ; mais elles semblent avoir emprunté de nous la mauvaise habitude de se farder à l'excès ; méthode qui, comme parmi nous aussi, gâte les plus belles. On assure que leur caractère ne répond pas toujours à la beauté de leurs traits ; cela se

(1) *Tournefort* parle un peu différemment dans ses voyages. Ces célèbres Géorgiennes, dont tout le monde vante la beauté, ne le frappèrent pas autant qu'il s'y était attendu ; et peut-être fut-ce par la raison même qu'il s'en était trop exagéré d'avance les charmes.

voit également ailleurs ; mais je doute que, dans aucun pays, les femmes aient un penchant plus décidé pour les hommes : il semble que ces belles Géorgiennes ne se croient faites que pour donner de l'amour et en prendre. »

Il n'est pas étonnant que ces belles femmes soient d'un caractère perfide : quelle franchise peuvent-elles avoir dans un pays où on les traite sans égards, où l'amour ne se montre qu'avec les traits de la débauche, et où leur beauté ne touche que l'avarice des barbares, qui se hâtent de les vendre à des étrangers qui n'en savent faire que des esclaves !

Ce droit de vendre les hommes et les femmes, s'étend depuis le prince jusqu'au dernier des sujets. La noblesse était en quelque sorte esclave du roi ; mais chaque noble usait avec usure de ce droit envers ses vassaux. Les biens, la liberté, la vie même de ces malheureux, appartiennent aux seigneurs; ils ont droit de les faire travailler tant qu'ils veulent, sans leur donner ni paye ni nourriture. Ils prennent leurs enfans, les vendent ou les gardent esclaves ; mais sur-tout ils ont soin de vendre les femmes : c'est là un article du commerce de la Géorgie le plus lucratif. Les parens, par suite du même pouvoir, peu-

vent choisir dans leur famille, et échanger contre des hardes ou tout autre objet, ceux de leurs enfans qu'ils ne veulent point conserver. Ce commerce abominable est favorable à la population : un père trouve qu'une nombreuse famille l'enrichit. Il sort, chaque année, des milliers de ces malheureux de l'un et de l'autre sexe, ordinairement avant l'âge de puberté; les Turcs et les Persans qui les achètent, en peuplent leurs sérails.

On trouve en Géorgie, outre les naturels, un mélange de plusieurs autres nations, des Arméniens, des Juifs, des Turcs, des Indiens, des Tartares, des Moscovites, et même des Européens; mais les Arméniens y forment le plus grand nombre. Il règne entre ces derniers et les Géorgiens, une haine que nourrit la différence de leurs mœurs et de leur caractère. Les Arméniens y sont plus intrigans, plus souples ; ils remplissent tous les bas emplois, et n'en trouvent aucun de vil dès qu'il est lucratif. Les Géorgiens, au contraire, ont beaucoup de faste et de hauteur ; ils regardent les Arméniens comme nous regardons les Juifs, et ne s'allient pas plus avec eux.

La noblesse a un usage absurde, qu'elle semble avoir pris de la noblesse européenne,

dans les siècles d'ignorance : c'est de vider ses procès par la voie des armes ; ce que l'on appelle aller au *tribunal de Dieu*. Nos nobles grossiers appelaient aussi *jugement de Dieu*, ces combats où la force et l'adresse tenaient lieu d'innocence. La noblesse géorgienne a une prérogative qui serait un opprobre par-tout ailleurs; c'est d'exercer le métier de bourreau.

Teflis est la seule ville considérable de la Géorgie ; on y compte 30,000 habitans. C'était la résidence du prince *Héraclius*, souverain de la Géorgie, qui, en 1783, renonça à la suzeraineté des Turcs et des Persans, et se mit sous celle de la Russie. Le commerce de cette ville est considérable; ses maisons sont bâties en pierres, et ont des toits en plate-forme, qui servent de promenades aux femmes.

LA MINGRÉLIE.

La Mingrélie est un pays couvert de bois, mal cultivé, et qui produit néanmoins du grain, blé ou millet, suffisamment pour la nourriture des habitans. Il y a beaucoup de vignes, qui donnent d'excellent vin ; elles croissent autour des arbres, et poussent des

ceps si gros qu'un homme peut à peine les embrasser. On y trouve aussi des pâturages magnifiques, qui nourrissent quantité de chevaux. Les pluies, qui sont fréquentes pendant l'été, renouvellent ces pâturages, mais rendent le pays humide et malsain. Le gibier abonde dans les vallées, et les bêtes sauvages dans les montagnes. Les bœufs et les cochons sont les animaux les plus communs, et ceux dont la viande est le plus en usage.

Les hommes et les femmes sont aussi bien partagés de la nature que dans la Géorgie. « J'ai vu, dit Chardin, des femmes qui avaient une taille admirable et l'air le plus majestueux; elles ont, outre cela, un regard engageant, qui caresse tous ceux qui les regardent, et semble leur donner de l'amour. Les moins belles et les plus âgées se fardent grossièrement, et se peignent tout le visage; les autres se contentent de peindre leurs sourcils. Elles se parent avec beaucoup d'élégance et de goût; elles portent un voile qui ne couvre que le dessus et le derrière de la tête. Elles montrent de l'esprit; elles ont de la politesse, et sont prodigues de complimens et de cérémonies; mais du reste, ce sont bien les plus méchantes femmes de la terre : fières,

superbes, perfides, fourbes, cruelles, impudiques, il n'y a point de méchancetés qu'elles ne mettent en œuvre pour se faire des amans, pour les conserver ou pour les perdre.

» Les hommes ont toutes ces mauvaises qualités : ils sont tous élevés au larcin ; ils l'étudient, ils en font leur emploi ; ils comptent, avec une satisfaction extrême, les vols qu'ils ont faits ; ils en sont loués, ils en tirent leur plus grande gloire. L'assassinat, le meurtre, le mensonge, y passent pour de belles actions. Le concubinage, l'adultère, la bigamie, l'inceste, y sont très-communs. Les maris y montrent peu de jalousie : quand un homme prend sa femme sur le fait avec son amant, il a droit de contraindre celui-ci à lui payer un cochon, et ordinairement il ne prend pas d'autre vengeance ; ils s'assemblent tous les trois pour manger le cochon : ils disent que c'est bien fait d'avoir plusieurs femmes et plusieurs concubines, parce qu'on engendre des enfans qu'on vend argent comptant, ou qu'on échange pour des hardes ou pour des vivres. Ils soutiennent que c'est un acte de charité, de tuer les enfans nouveaux-nés, quand on ne peut pas les nourrir ; et les malades, quand on ne peut pas les guérir. Les nobles,

comme dans la Géorgie, exercent le pouvoir le plus absolu sur les biens de leurs vassaux; ils en disposent à leur gré; ils comptent leurs richesses par le nombre de paysans qui habitent leur domaine. Chaque paysan est obligé de fournir à son seigneur, selon son pouvoir, tant de grain, de bétail, de vin et autres denrées, outre l'obligation de le défrayer un, deux et même trois jours de l'année; il va de l'un chez l'autre tant qu'elle dure, et est imité en cela par le prince, avec cette différence, que le gentilhomme ne peut manger que les paysans, et que le prince mange les paysans et la noblesse. Les querelles sont si fréquentes parmi ces nobles mingréliens, qu'ils vont toujours armés et accompagnés d'autant de gens qu'ils en peuvent entretenir. Ils se font de petites guerres entre eux, se pillent et désolent le pays. Le but de ce brigandage est de faire des prisonniers pour les vendre. Les grands mangent assis sur des tapis, à la façon des Orientaux. Toute la vaisselle est de bois; tout le monde, sans distinction, soit de l'un soit de l'autre sexe, mange ensemble, le prince et toute sa suite, jusqu'à ses palefreniers, son épouse, ses femmes, ses filles, et tout ce qui est à

son service. Lorsqu'on est assis pour manger, quatre hommes, dans les grandes maisons, apportent sur leurs épaules une grande chaudière de *gom*. Ordinairement un serviteur, à demi nu, en sert, avec une pelle de bois, à chacun un morceau qui pèse bien trois livres ; les jours de fêtes, ou lorsqu'on traite quelqu'un, on tue un cochon ; quand on a commencé à manger, il y a deux hommes qui donnent à boire à la ronde. C'est une incivilité parmi eux de demander du vin : on ne boit que trois coups dans les repas ordinaires.

» L'habillement des Mingréliens est simple. Ils ont peu de barbe ; ils se rasent le sommet de la tête en couronne, et laissent croître jusque sur leurs yeux le reste de leurs cheveux. Ils se couvrent la tête d'une petite calotte taillée sur les bords en plusieurs croissans ; l'hiver ils mettent un bonnet. Ils portent de petites chemises qui tombent sur leurs genoux, et qu'ils enferment dans un pantalon étroit. Les seigneurs ont une ceinture de cuir large de quatre doigts, couverte de plaques d'argent, à laquelle ils attachent un couteau et la pierre à aiguiser, un fusil à faire du feu, trois bourses de cuir pleines, l'une

de sel, l'autre de poivre, la troisième d'alènes, de fil et d'aiguilles. Presque tous les Mingréliens, hommes et femmes, n'ont jamais qu'une chemise et un caleçon à-la-fois : ils ne les lavent pas trois fois dans l'année, ce qui fait qu'ils exhalent une odeur souvent très-désagréable. »

Ce peuple barbare est plein de vices, a mille pratiques superstitieuses ; il se dit chrétien, et ne connaît guère du christianisme que le nom du Christ et le signe de la croix. Les prêtres ou *papas*, qui la plupart ne savent pas lire, apprennent la messe par cœur, et ne la disent que lorsqu'on les paye bien. Le *catholicos* ou patriarche ne la dit pas à moins d'une somme équivalente à 1500 francs ; il va pendant toute l'année, comme les seigneurs, vivre aux dépens de ses ouailles avec une suite de 200 personnes ; aussi ne manque-t-il pas d'en ruiner un grand nombre. Les simples prêtres sont fort misérables et sujets à la servitude, comme les autres prisonniers. Les revenus du haut clergé, qui sont fort considérables, sont principalement basés sur les *saintes huiles*, dont il se fait en ce pays un commerce fort lucratif.

DE L'IMIRETTE.

L'Imirette est un pays de bois et de montagnes comme la Mingrélie ; mais il a de plus belles vallées et des plaines plus délicieuses. Quant aux mœurs, elles sont les mêmes. Le commerce des esclaves s'y fait également. « C'est une observation remarquable, dit *Guthrie*, que cet ancien usage de tribut d'enfans pour esclaves. L'ancienne Colchide le payait à la Perse dès les premiers âges du monde. C'est une autre chose bien étonnante que, dans tous les siècles, ces régions maritimes de la mer Noire aient produit de si beau sang et en grande quantité. » Guthrie aurait pu dire que c'est précisément ce beau sang qui fait le malheur et l'avilissement de ces peuples. Placés entre deux nations molles, la Perse et la Turquie, et qui ont pour principe d'outrager la nature dans son droit le plus sacré, ces misérables peuples resteront encore long-temps dans leur esclavage et leur infamie.

La Mingrélie et l'Imirette n'ont guère d'autres villes que *Cotatis* et *Isgaour ;* tout le reste du pays n'offre que des maisons éparses çà et là, et bâties assez pauvrement.

LA CIRCASSIE.

Quoique la Circassie fasse presque entièrement partie de la Tartarie indépendante, nous la placerons à la suite de la Géorgie, parce qu'elle fournit, comme cette dernière, des femmes qui font l'admiration de tous ceux qui les voient, si ce n'est des hommes cruels qui osent en faire un criminel trafic.

Ce pays est situé entre la mer Caspienne, ayant au nord le gouvernement d'Astracan, et du côté opposé la Mingrélie et la Géorgie. Une partie est soumise à la Russie, une autre aux Turcs, et le reste est indépendant. Souvent on donne le nom de Circassie à tous les pays qui sont à l'occident de la mer Caspienne; alors on la divise en trois parties; savoir le *Daghestan*, la Circassie proprement dite, et divers petits peuples libres qui habitent le midi du Caucase. Le pays des Daghestans est très-fertile, et c'est chez eux une loi qu'un homme ne peut pas se marier qu'il n'ait planté cent arbres fruitiers. Celui des Circassiens est stérile, plein de marais sur les bords de la Wolga et de la mer Caspienne; le reste contient d'assez bons pâturages : on y élève un très-grand nombre de chevaux,

qui à la vérité ne sont pas beaux, mais d'une légèreté et d'une vigueur extraordinaires. Les montagnards n'ont d'autre ressource que le brigandage, et ce sont bien les voleurs les plus déterminés de la terre. Sous ce rapport, les Circassiens ne leur cèdent en rien, et ils ont peut-être un caractère plus perfide encore. La religion qu'ils professent, est moitié mahométane et moitié chrétienne; mais ils ne connaissent pas plus l'Alcoran que l'Évangile.

Prévenu par la réputation de beauté que les Circassiennes ont acquise, on imaginerait naturellement que les hommes jouissent du même avantage; cependant, par une de ces singularités qui doivent attirer le regard observateur du naturaliste, ils sont au contraire fort laids. Est-ce un jeu de la nature? n'en est-ce qu'une dégradation causée par les mœurs? C'est ce que l'on parviendrait peut-être à savoir par une observation attentive; et cette question nous paraît assez importante pour la faire en passant. Quoi qu'il en soit, les Circassiens proprement dits, sont trapus et basanés; leur visage est large et plat; leurs cheveux sont noirs et forts: ils se rasent la tête de la largeur de deux doigts, depuis le milieu du front jusqu'à la nuque du cou, excepté

une touffe qu'ils laissent sur le milieu de la tête; le reste de leurs cheveux pend sur leurs épaules. Quant à leurs femmes, c'est un ensemble de ce que la nature peut créer de plus beau, de plus agréable, de plus voluptueux; c'est l'idéal de la beauté réalisée. Les Grecs, dont le goût était si délicat et l'imagination si vive, les eussent prises pour modèles de leurs déesses; et les princes asiatiques, qui aiment encore plus la nature que les arts, ont grand soin d'en embellir leurs sérails. Ainsi ces femmes, plus belles encore que les Géorgiennes, et d'un caractère moins dangereux, qui auraient dû gagner tous les cœurs, et voir tout dans l'admiration et le respect autour d'elles, sont précisément celles qu'on outrage plus cruellement : l'avarice ne les voit avec plaisir que dans l'idée de les vendre plus cher à la brutalité. Elevées avec soin et quelque délicatesse, non parce qu'on les chérit, mais pour qu'elles soient d'un plus grand prix, elles passent fort jeunes de la maison paternelle sur une place publique, où on les expose en vente dans la situation la plus propre à provoquer les desirs de l'acheteur.

Ce triste sort des plus belles femmes du monde nous inspire naturellement de la pitié

pour elles ; mais elles-mêmes n'en sont pas fort touchées : l'idée qu'elles s'en forment dès leur enfance, les habitue d'avance avec ce sort qui en désespérerait d'autres ; en quittant un pays demi-sauvage, où l'on n'a que le nécessaire, elles envisagent dans l'avenir une situation plus heureuse, et peut-être un maître qui leur plaira.

Chardin qui a parcouru ces pays, donne une idée de ce commerce et de l'apathie des esclaves. « J'étais, dit-il, enchanté de me voir hors du vaisseau, dont je ne pouvais plus supporter la puanteur ; ce n'était qu'un cloaque et une prison d'esclaves : tous les soirs on enchaînait les hommes deux à deux ; le matin on ôtait leurs chaînes : le bruit que faisaient les femmes ne me laissait aucun repos, et la vue de ces infortunées me plongeait de plus en plus dans la tristesse. Tous les matins nous appercevions du feu sur la terre ; c'était le signal des marchands, qui venaient vendre des esclaves ou d'autres denrées.

» Notre vaisseau avait quarante esclaves lorsque j'en sortis ; les capitaines et les marchands turcs et chrétiens les avaient troqués contre des armes et des hardes. Un Grec qui avait sa chambre près de la mienne, acheta

une femme et son enfant à la mamelle douze écus : cette femme pouvait avoir vingt-cinq ans ; elle avait les traits du visage charmans, un teint de lis et de rose. Je n'ai jamais vu de plus beau sein ; cette belle femme inspirait en même temps les desirs et la compassion ; je disais en moi-même, en la regardant tristement : Malheureuse beauté, vous ne me feriez ni pitié ni envie, si j'étais dans une autre position, et si je ne me trouvais moi-même à la veille de tomber dans les plus grandes misères ! je n'en connais point de plus insupportable que celle d'être esclave. Ce qui me surprenait, c'est que ces malheureuses créatures ne paraissaient pas abattues, ni sentir la dureté de leur condition ; aussitôt qu'on les avait achetées, on leur ôtait les lambeaux dont elles avaient été couvertes, on leur donnait du linge et des habits neufs, et on les faisait travailler ; on employait les hommes et les garçons au service du vaisseau, les femmes et les filles à coudre. On les voyait tous satisfaits de l'habillement et de la nourriture qu'on leur donnait : le travail était leur seule peine ; on ne pouvait les y contraindre que le bâton à la main. Les femmes n'avaient pas de plus grand plaisir

que d'être assises le jour entier, la tête penchée sur les genoux. »

Les Circassiens vivent à la manière des Tartares pendant l'été, en campant; l'hiver ils se retirent dans leurs bourgs et leurs villages composés de huttes. Ils se nourrissent de la chasse et de leur bétail, et des fruits de leurs travaux, car ils se livrent aussi à l'agriculture dans les lieux les plus fertiles. Leur habillement consiste en un manteau de feutre ou de peau de mouton, noué sur l'épaule avec une aiguillette; mais ce manteau ne leur couvre qu'une partie du corps. Leurs armes sont l'arc et la flèche. Un grand nombre d'entre eux se sert très-adroitement du sabre et du fusil; ils excellent sur-tout à monter à cheval, comme presque tous les Tartares. Il est à croire que si ces peuples étaient sous des maîtres qui sussent les civiliser, on en pourrait tirer grand parti; ils sont braves et ont beaucoup d'intelligence, mais leurs vices gâtent tout. Ceux qui sont sous la domination des Russes, se sont adoucis et valent un peu mieux.

Avant de clore cet article, il faut dire un mot de la singulière manière dont on élit le *kan* du Daghestan. Ce kan, qu'on nomme

dans le pays *chefcal*, est élu par le sort. Dès qu'il est mort, tous les kans ou princes de la nation se rassemblent, et après s'être rangés en cercle, on jette au milieu d'eux une pomme d'or. Celui qu'elle touche devient le souverain. Cette élection en vaut bien d'autres ; elle peut, à la vérité, tomber sur le plus sot du cercle, mais on peut croire qu'il ne s'est pas avili, et qu'il n'a pas corrompu une partie de ses compatriotes pour se faire choisir ; et c'est déjà quelque chose que d'avoir droit de regarder son chef comme un honnête homme.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

Cette partie de ce qu'on nomme Tartarie, est bornée au nord par la Russie d'Asie; au sud par les Indes et la Perse; à l'ouest par la mer Noire, et à l'est par la Tartarie dite Chinoise. Elle comprend le *Turquestan*, le *pays des Usbecks*, dans lequel sont comprises la *grande* et la *petite Buckarie*, la *Kalmouquie*, les *Eleuths*, le *Thibet*, et entre les mers Noire et Caspienne, le *Dagheestan* et la *Circassie*, dont nous avons déjà parlé.

DU TURQUESTAN.

Le Turquestan, d'après les guerres que les Chinois eurent à soutenir dans le grand Thibet, contre les Eleuths et le Rajah de Napoul, en 1789, 1790 et 1791, tomba dans la dépendance de la Chine, ainsi que la grande et la petite Buckarie, les *Kirguis*, les *Kaissacks*, le grand Thibet, etc.; ce qui fait une étendue de pays de plus de 900 lieues, à partir

des limites de la Chine jusqu'au lac d'Aral. Il est à croire que le pouvoir des Chinois n'atteindra jamais que faiblement des peuples aussi éloignés, et dont la manière de vivre est une liberté continuelle.

Le Turquestan est la patrie primitive des Turcs; c'était, dans le sixième siècle, un empire qui s'étendait depuis la mer Noire jusqu'à la Chine. Aujourd'hui le pays qui conserve ce nom est resserré par la mer Caspienne, le Zemba, la Tartarie russe, les Kalmoucks et les Usbecks. *Otrar*, ville autrefois considérable, était la capitale de cet empire; c'est aujourd'hui une autre ville sur le *Sir*, et que l'on nomme *Turquestan* ou *Tourcoustan*. Le *kan* ou prince, y réside pendant l'hiver. Quatre hordes ou petits peuples de Tartares, errent dans ce pays : ce sont les *Poruttes* qui dépendent des Eleuths, près de *Gasghar;* les *Kaissacks* en partie soumis aux Eleuths, mais très-libres encore pour piller et porter leurs brigandages jusque dans la Sibérie : *Tachkund* est leur capitale et la résidence de leur kan; les *Mankats* ou *Karakalpacs*, amis et alliés des Kaissacks, et pour le moins aussi déterminés brigands. Ces deux dernières hordes se disent mahométanes; mais elles igno-

rent ce que c'est que le *Coran*, et n'ont ni *moullahs* ni mosquées.

PAYS DES USBECKS.

Le pays des Usbecks est la partie de la Tartarie qui avoisine le plus la Perse : c'était la *Sogdiane* et la *Bactriane* des anciens. Le *Gihon* ou l'*Amur*, anciennement *Oxus*, le traverse, et allait autrefois se décharger dans la mer Caspienne; mais les Usbecks incommodés par les pirates de cette mer, ont fermé son embouchure et ont partagé ses eaux par des canaux qui arrosent et fertilisent leurs terres. Ses bords sont d'une beauté que l'on aurait de la peine à retrouver ailleurs. Il y croît des fruits délicieux, et sur-tout des melons d'eau justement vantés, et que l'on peut transporter jusqu'à Pétersbourg.

Le pays des Usbecks se partage en deux contrées; le *Karasm*, que l'on a aussi nommé *Carism*, et la grande *Buckarie*. Ce nom d'*Usbecks*, donné à ces peuples, vient d'*Usbeckkan* l'historien, un de leurs princes. Cet usage de prendre le nom d'un prince, pour lui témoigner l'affection générale de ses sujets, a toujours été en honneur parmi les habitans de la Tartarie; les noms de *Mogols*

et de *Tartares* n'ont pas eu d'autre source, l'un et l'autre venant des princes nommés *Tatarkan* et *Mogolkan*.

Les Usbecks tirent leur subsistance en partie de leurs bestiaux et en partie de leurs rapines ; ils demeurent pendant l'hiver dans les villes et villages, qui sont vers le centre du pays. En été le plus grand nombre campe aux environs du Gihon et dans d'autres lieux où le pâturage est bon pour les troupeaux, et où ils peuvent trouver l'occasion de piller et de détruire. Comme la chair de cheval est ce qu'ils trouvent de meilleur, ils font la chasse à ceux qui sont libres et sauvages. Ils emploient pour cela des oiseaux de proie, qu'ils ont accoutumés à prendre l'animal par la tête et par le cou ; tandis qu'ils le fatiguent sans quitter prise, les chasseurs, qui ne perdent pas de vue leur gibier, le tuent facilement. Dans tout ce grand pays on ne connaît pas l'usage du pain. Les habitans ont beaucoup d'avidité pour la chair, qu'ils coupent en petits morceaux et qu'ils mangent à pleines mains. La principale liqueur est le lait de leurs jumens. Pour prendre leurs repas ils s'asseyent à terre, les jambes sous le derrière. Ils prennent la même posture en priant. Les arts et

les sciences leur sont tout-à-fait étrangers; l'oisiveté est leur grande jouissance; assis en grand nombre au milieu des champs, ils passent une partie des journées à discourir entre eux. Ils aiment aussi à monter à cheval comme les autres Tartares; et jamais ils ne le font qu'ils ne soient armés de l'arc et de l'épée.

Les Persans sont les ennemis mortels des Usbecks; aussi ces derniers sont-ils au comble de la joie quand ils ont pu les piller. Le voisinage et la religion sont les causes de cette haine; les Usbecks sont d'une secte du mahométisme, et les Persans d'une autre; en faut-il davantage pour se déchirer? L'Europe n'a pas le droit de trouver ce sentiment extraordinaire.

L'habillement est dans le goût oriental. Les hommes mettent une ceinture par-dessus la dernière robe. Le vêtement des femmes est moins élégant; la robe est plus courte, et le bonnet n'est qu'un mouchoir qui revient sous le menton. Ces femmes ont, comme les hommes, les inclinations guerrières, et savent se servir très-adroitement de l'arc et de la flèche.

La *Buckarie* ou *Bockarie* est entre le Karasm et le grand désert sablonneux qui borne la Chine à l'ouest. Ce mot, qui est

mogol, veut dire *homme savant*, et apprend que les sciences ne sont pas aussi étrangères aux Buckariens qu'aux Usbecks. La grande Buckarie se divise en trois grandes provinces; celle de Buckarie proprement dite, celle de *Samarkand* et celle de *Balck*. La nature n'a rien refusé à ces contrées pour en rendre le séjour agréable. Les montagnes renferment des mines très-riches; les vallées sont d'une fertilité surprenante en toutes sortes de fruits et de légumes; l'herbe croît dans les campagnes de la hauteur d'un homme. Les rivières produisent une abondance incroyable d'excellent poisson; et le bois qui est si rare dans toute la Tartarie, est ici commun en quantité d'endroits. En un mot, c'est le plus riche terroir de toute l'Asie septentrionale.

Bokara est la capitale de la Buckarie propre. C'est une ville assez grande, mais elle n'est bâtie qu'en terre, à l'exception des temples et des édifices publics. Le kan y fait sa résidence ordinaire. Il est défendu à Bokara de boire d'autres liqueurs que de l'eau et du lait de jument : ceux qui violent cette loi de la religion sont condamnés au fouet dans les places publiques. Ainsi, malheur à celui que son haleine trahit ! Il y a des officiers établis pour

visiter les maisons ; s'ils y trouvent de l'eau-de-vie, du vin, ou du *brag*, ils brisent les vases, ils jettent la liqueur et punissent les coupables.

Le pays de Samarkand est situé à l'est de la Buckarie propre. Un grand nombre de villes y florissaient autrefois ; presque toutes sont aujourd'hui ruinées. *Samarkand*, sa capitale, a encore quelques restes de son ancienne splendeur. Ce qui la distingue, c'est une académie des sciences des plus célèbres et des plus fréquentées de tous les pays mahométans.

Balck, la troisième province de la grande Buckarie, a pour capitale une ville du même nom, sur les frontières de la Perse, et la plus considérable de toutes celles que possèdent les Tartares mahométans. Les Usbecks de cette province sont les plus civilisés.

Il faut avoir soin de distinguer trois nations différentes dans la grande Buckarie : 1°. les *Usbecks*, qui sont les maîtres de tout le pays et en possession du gouvernement ; 2°. les *Jagathays*, ou les Mogols, qui s'y établirent sous la conduite de *Jagathay*, second fils de Gengis-kan ; 3°. enfin les *Buckariens*, qui sont les anciens habitans : ce sont eux qui

habitent toutes les villes de la petite et de la grande Buckarie, depuis les frontières du Karasm jusqu'à la Chine. Les Usbecks les appellent *tajicks*, comme qui dirait *bourgeois*, et les méprisent, parce qu'ils ne se livrent qu'au commerce et payent tribut à ces Usbecks et aux Kalmoucks, qui seuls font la guerre et défendent le pays.

Les Buckariens sont d'une taille ordinaire, mais bien prise ; ils ont le teint fort blanc pour le climat. La plupart ont les yeux grands, noirs et pleins de feu, le nez aquilin, les joues bien taillées, les cheveux noirs et très-beaux, la barbe épaisse ; en un mot ils n'ont rien de la difformité des Tartares, parmi lesquels ils habitent. Leurs femmes, qui sont généralement bien faites et grandes, ont le teint et les traits d'une égale beauté. Les deux sexes portent des chemises et des haut-de-chausses de *calico;* mais les hommes ont par-dessus un *cafftan* ou une veste de soie ou de calico piqué, qui leur descend jusqu'au gras de la jambe, avec un bonnet rond de drap à la polonaise, bordé d'une large fourrure. Quelques-uns portent le turban comme les Turcs. Ils lient leur cafftan d'une ceinture qui est une espèce de crêpe de soie,

et qui leur passe plusieurs fois autour du
Lorsqu'ils paraissent hors de leurs mai
ils sont couverts d'une longue robe de t
doublée de fourrure : leurs bottines res
blent à celles des Persans. Les femmes
tent de longues robes de calico ou de soie,
amples pour flotter librement autour d'
Elles se couvrent la tête d'un petit bo
plat, qui laisse tomber leurs cheveux en t
par-derrière : ces tresses sont ornées de
les et d'autres joyaux.

Le mahométisme est la religion des
kariens ; dans la petite Bucharie toute
autres religions sont tolérées, parce qu
Kalmoucks, qui sont maîtres de ce des
pays, sont assez sages pour croire qu'il
pas permis d'employer la violence contre
qui sont d'une autre religion qu'eux. C
nombre d'Européens auraient encore b
d'aller à l'école des Kalmoucks.

La grande et la petite Tartarie appart
nent maintenant à la Chine, comme nous
vous dit plus haut.

TARTARIE CHINOISE.

La Tartarie Chinoise se divise en partie orientale et en partie occidentale. La première est appelée le pays des *Mantcheous*, y compris le *Léaoton*, et l'autre celui des *Mongols* ou *Mongouls*, dont il y a deux sortes : les *Mongols noirs*, qui sont tributaires de la Chine, et les *Mongols jaunes* ou *Kalkas*, qui sont seulement sous la dépendance et la protection de cet empire. Les Mongols jaunes et noirs sont séparés les uns des autres par le grand désert que les Chinois nomment *Chamo*, et les Tartares *Coby;* ce désert a plus de trois cents lieues de long, et se joint à d'autres qui vont jusqu'à l'Indostan. Ce désert n'est pas continué absolument ; il y a par intervalles quelques pâturages, et même des villes. Comme le but de cet ouvrage est plutôt de faire connaître les hommes que de donner la description des lieux, nous ne nous arrêterons qu'à peindre les mœurs des Tartares répandus dans ces immenses pays.

Tartares Calmoucks.

Des Kalmoucks.

Les *Kalmoucks* ou *Éleuths* ne sont que depuis peu sous la puissance de la Chine ; ils faisaient auparavant partie de la Tartarie indépendante. La terre qu'ils habitent, ou plutôt qu'ils parcourent, est située sous le plus beau climat du monde, et d'une fertilité singulière ; mais quoique la plupart des grandes rivières de l'Asie en tirent leurs sources, elle manque d'eau dans une infinité d'endroits, parce que c'est peut-être la plus haute terre du globe. Cette élévation est cause que le pays paraît très-froid, en comparaison de ceux qui sont sous la même latitude.

Les Tartares qui habitent ces contrées ne nous sont guère connus que sous le nom de *Kalmoucks*. Mais ce nom n'est qu'un sobriquet qui leur déplaît beaucoup, et qui leur a été donné par les Tartares mahométans, d'après cette haine qui divise toujours les hommes d'une religion différente. Leur vrai nom est *Eleuths ;* ils veulent cependant s'appeler Mogols, parce qu'ils descendent en effet des Tartares, qui s'appellent ainsi.

Si c'est en Géorgie qu'il faut aller voir les plus beaux hommes et les plus belles femmes,

c'est chez les Kalmoucks que l'on trouve ce que la nature a créé de plus hideux parmi le genre humain. Un Kalmouck a ordinairement la tête fort grosse et fort large, le visage plat, le teint olivâtre, les yeux noirs et brillans, très-fendus et cependant peu ouverts, et, pour comble de difformité, fort éloignés l'un de l'autre. Le nez ajoute un nouveau trait à cette figure : il est si plat, qu'au premier abord on le croirait de niveau avec les joues; le bout seul, également aplati, se relève et fait voir deux grandes narines qui produisent un effet horrible. La bouche est petite, et laisse paraître des dents blanches comme l'ivoire; la barbe est claire et la chevelure noire. Les oreilles sont grandes et n'ont point de bord. Cette tête grosse et difforme porte sur un corps de taille médiocre, mais bien prise, et sur-tout robuste. Les femmes ont la même physionomie, mais beaucoup adoucie.

L'habillement consiste d'abord en une chemise de *kitayka*, espèce de calico, en haut-de-chausses très-larges de la même matière ou de peau de mouton, en une veste de peau, et par-dessus, pendant l'hiver, en une pelisse aussi de peaux qui leur tombe jusqu'aux mollets des jambes, et dont la laine est tournée

en dedans pour leur donner plus de chaleur. La tête est couverte d'un petit bonnet rond, couronné d'une touffe de soie ou de crin d'un rouge éclatant, et bordé de peau. Les bottes sont d'une grandeur excessive et incommodent beaucoup dans la marche. L'habillement des femmes est presque le même; en général, le rouge est la couleur favorite des Tartares. Leurs princes, quoique fort mal parés d'ailleurs, ne manquent jamais de porter une robe d'écarlate dans les occasions d'éclat; et le plus vil Tartare recherche et porte cette couleur de préférence à toute autre. Ce goût s'étend jusque bien avant dans la Sibérie.

La nation des Éleuths est divisée en trois branches, qui sont: 1°. les *Songaris* ou *Jougaris*; 2°. les *Koshatis* ou *Kohonors*; et 3°. les *Tourgautis*. C'est la première de ces trois branches qui est la plus considérable: elle est composée d'un nombre infini de hordes ou de tribus particulières qui reconnaissent l'autorité d'un *kan* ou *prince* nommé *Kontaiki*, c'est-à-dire le grand *kan*.

Chaque horde ou tribu, qu'on appelle *Aymak*, est composée d'un nombre de familles plus ou moins grand, qui campent ensemble, et qui ne se séparent point du corps

sans en avertir leur chef, afin qu'il puisse les retrouver dans le besoin. Ce chef s'appelle *taiky*. Si rien ne trouble l'ordre de la succession, la dignité de chef descend d'aîné en aîné dans la race du premier fondateur. Tous ces taikis sont soumis au grand kan, et c'est parmi eux que ce prince choisit ses généraux et ses conseillers.

Le kontaiki ou grand kan des Eleuths, habite ordinairement sous des tentes, comme ses sujets, quoiqu'il possède la petite Buckarie, où les villes sont en assez grand nombre. La magnificence de sa cour n'est pas grande. Ses sujets ne le suivent que dans l'espérance d'avoir part aux dépouilles de l'ennemi, et ils ne reçoivent pas d'autre paye. Son revenu consiste dans les dîmes qu'il prélève. Toutes les nations Tartares en payent deux chaque année, l'une à leur kan, et l'autre aux chefs des troupeaux.

Les Kalmoucks ne cultivent point la terre, mais ils ne pillent jamais non plus leurs voisins, comme les autres Tartares, pour subvenir à leur subsistance; ils ont leurs bestiaux qui leur suffisent. Le lait de jument et la viande de cheval sont leurs grandes ressources. Ce genre de richesse les force à changer souvent

de contrée pour chercher de nouveaux pâturages; aussi leurs habitations ne sont-elles que des huttes ou des tentes rondes, soutenues par de grands pieux d'un bois léger, joints avec des courroies de cuir, pour être plantés ou remués plus facilement; ils les couvrent de feutre pour les défendre du froid et du mauvais temps. Au milieu du toit, ils laissent une ouverture, qui sert tout à-la-fois de fenêtre et de cheminée. Le foyer est directement au-dessous, et les lits autour de la hutte. Dès que l'on veut s'aller établir ailléurs, on ploie la tente, ou bien on met la hutte toute entière sur une petite voiture faite exprès, et que l'on fait traîner par les vaches et par les bœufs.

Les Eleuths sont les plus honnêtes Tartares, et ceux en qui l'on peut mieux se fier. Ils font un peu de commerce par échange, et c'est toujours avec bonne foi.

Ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils veulent, sans y comprendre les concubines, qu'ils choisissent parmi leurs esclaves. Aucun degré de parenté ne les empêche de s'unir, si ce n'est du fils à la mère: quant au père, il peut épouser sa fille; et de tels mariages ne sont pas rares. Dès qu'une

femme a atteint quarante ans, le mari ne la regarde plus que comme une servante, à laquelle il accorde la subsistance, pour qu'elle prenne soin de la maison et des jeunes femmes qui lui succèdent. La polygamie a cela de commode aux Eleuths et à la plupart des autres peuples de l'Asie, que ces femmes, sans coûter beaucoup, rendent de grands services, prennent soin du bétail et de tout le ménage, tandis que les hommes boivent et fument tranquillement.

Tous les enfans ont le même droit, même ceux des concubines; l'aînesse donne seulement une certaine supériorité et un droit véritable dans les familles des chefs, par rapport à la succession, à l'autorité; du reste, les biens sont également partagés. Le père est le maître : toute la famille est dans le respect devant lui; mais la mère n'est rien, et à peine a-t-on quelques égards pour elle. On doit pleurer long-temps la mort d'un père, et se refuser toutes sortes de plaisirs pendant le deuil. On tâche de donner le plus d'éclat possible à ses funérailles, et l'on est tenu d'aller, au moins une fois l'année, faire des exercices de piété à son tombeau.

DES MOGOLS.

Le pays des *Mongols*, ou *Mongals*, ou *Monguls*, ou *Moguls*, ou *Mongouls*, ou *Mongous*, ou *Mogols*, est borné à l'est par les Mantcheous ; au sud, par la grande muraille de la Chine ; à l'ouest, par le *Kobi* ou le grand Désert, et au nord, par les *Kalkas* ou *Mogols jaunes*. Sa longueur est de plus de trois cents lieues ; sa largeur du nord au sud est d'environ deux cents. On comprend ordinairement sous ce nom de Mogols, les *Kalkas*, et même les *Eleuths* ou *Kalmoucks* ; non pas parce que ces peuples sont Mogols, puisque ceux de ce nom ne formaient qu'une seule tribu entre les autres Tartares occidentaux, mais parce que *Gengis-kan*, qui était de cette tribu, ayant subjugué les autres, elles furent comprises sous le nom général de *Mogols*, comme elles avaient été connues jusqu'alors dans les parties occidentales de l'Asie, sous le nom de *Tartares*, ou plutôt *Tatares*, ou *Tatars*, qui étaient la tribu la plus puissante avant les conquêtes de ce prince. Les Chinois appellent quelquefois, par dérision, les Mogols, *Tsau-ta-tses*, c'est-à-dire *Tartares puans*, parce qu'ils sentent effectivement fort mauvais.

« Cette portion de la Tartarie a été le théâtre des plus grandes actions que l'histoire attribue aux Tartares de l'Occident et de l'Orient. C'est là que le grand empire de *Gengiskan* et de ses successeurs prit naissance, et qu'il eut son siége principal avant celui des conquérans mantcheoux, qui gouvernent aujourd'hui la Chine. Là, pendant plusieurs siècles, on vit des guerres sanglantes et des batailles alors fameuses, qui décidèrent du destin de plusieurs monarchies aujourd'hui détruites ; là, toutes les richesses de l'Asie méridionale furent plusieurs fois réunies et dissipées. Enfin, c'est dans ces déserts que les arts et les sciences furent long-temps cultivés, et qu'on vit fleurir quantité de puissantes villes, dont on a peine à distinguer aujourd'hui les traces, et dont les noms mêmes sont oubliés. » *(De la Harpe, Histoire des Voyages.)*

Les Mogols sont la plupart de taille médiocre, mais robustes ; ils ont la face large et plate, le teint basané, le nez plat, les yeux noirs et pleins, les cheveux noirs et aussi forts que le crin de leurs chevaux ; ils se les coupent ordinairement assez près de la tête, et n'en conservent qu'une touffe au sommet,

qu'ils laissent croître de sa longueur naturelle; ils ont peu de barbe. Ils sont grossiers, mais honnêtes et d'un bon naturel. Leur malpropreté est excessive, et ceux qui mettent le plus de soin dans leurs vêtemens, sentent encore une odeur de bouc, insupportable aux étrangers. Ils n'ont, comme les autres Tartares, que des tentes où ils vivent habituellement parmi la fiente de leurs animaux, qu'ils brûlent en place de bois; aussi s'exhale-t-il de ces demeures une odeur absolument infecte. Ils vivent contens et heureux au milieu de cette puanteur. Leurs troupeaux forment leur principale richesse; ils sont composés de chevaux, de chameaux, de vaches, et de moutons très-beaux, dont les queues chargées de graisse, pèsent ordinairement dix à onze livres. Tous ces animaux leur donnent du lait, dont ils font un grand usage. Ils en tirent une liqueur spiritueuse, en le faisant aigrir et fermenter, et en le distillant ensuite. Un de leurs grands plaisirs est de s'enivrer avec cette liqueur. Les personnes riches font fermenter de la chair de mouton dans du lait aigre; ce qui forme une liqueur forte et nourrissante en même temps. On boit en outre de l'eau bouillie avec le plus mauvais thé de la Chine,

dans lequel on mêle de la crême ou du lait. Le tabac est encore une de leurs plus vives jouissances ; ils en fument la plus grande partie de la journée. Outre la chair de leurs bestiaux, ils mangent du riz, du poisson, et la chair des animaux qu'ils prennent à la chasse : chasser et pêcher, sont même leurs plus grands divertissemens. En général, ils mènent une vie fort misérable, et ont tant d'aversion pour le travail, qu'ils préfèrent l'herbe de la terre aux fruits de l'agriculture. Ils ne se donnent volontiers de la peine que pour la chasse et pour courir à cheval ; aussi sont-ils très-habiles dans ces deux exercices, ainsi qu'à se servir de l'arc. Le peu de denrées qu'on leur apporte de la Chine, est échangé contre des bestiaux ; car l'usage de la monnaie leur est inconnu.

La religion des Mogols est celle du *Thibet*, dont nous parlerons à l'article de ce pays. Ils peuvent épouser plusieurs femmes ; mais ils se contentent ordinairement d'une seule. Ils n'enterrent point leurs morts; ils les brûlent, et en enfouissent les cendres dans quelque lieu élevé, où ils forment un amas de pierres sur lequel ils placent de petites banières.

Le voyageur *Regis* dit que ces peuples sont

sous-divisés en quarante-neuf hordes ou bannières, qui ont un grand nombre de petits princes. Les Mantcheous, qui ont conquis la Chine, ont donné des titres seigneuriaux aux plus puissans, et ont assigné un revenu à chaque chef de bannière; ils leur ont aussi donné des lois, par lesquelles ils se gouvernent aujourd'hui.

Leur habillement ordinaire est composé de peaux de mouton et d'agneau, dont ils tournent la laine du côté du corps.

Des Kalkas ou Mogols jaunes.

Les Kalkas sont, de toutes les nations qui dépendent de la Chine, la plus nombreuse et la plus célèbre. On donne aux terres qu'ils possèdent, plus de 300 lieues de l'est à l'ouest. Ces peuples descendent des Mogols qui furent chassés de la Chine vers le milieu du 14ème. siècle. Il est surprenant, observe l'historien des Voyages, qu'après avoir été si longtemps accoutumés aux délicatesses de la Chine, ils aient pu reprendre si facilement la vie errante et grossière de leurs ancêtres. Leurs mœurs sont semblables à celles des Mongols blancs; leur religion est la même; mais le chef de leurs prêtres ou lamas, ne dépend

pas du *dalaï-lama du Thibet*, comme celui des autres Mongols : c'est ici une finesse de la politique des Chinois, qui ont divisé ces deux peuples sur la religion, afin qu'une trop parfaite union entre eux ne pût tourner au préjudice de la Chine. Le chef des prêtres, chez l'une et l'autre nation mogole, s'appelle *kotuktu*. Ce kotuktu est révéré comme un dieu même. Le tableau des hommages qu'on lui rend, est un de ces traits qui peignent le plus fortement les misères humaines. C'est chez les Kalkas, et sur-tout au Thibet, qu'il faut aller voir l'esprit humain dans toute sa dégradation ; je dis dégradation, car l'homme sortant des mains de la nature, tout grossier et tout ignorant qu'il serait, éleverait encore sa pensée plus haut que ne va celle de l'homme que la superstition tient attaché au mensonge. Pourrabaisser ainsi les facultés intellectuelles, il a fallu la voix des imposteurs ; et si le reste de la terre ne manque point de ces hommes impies, le Thibet en a une part qui l'emporte sur toutes les autres.

Des Mantcheoux.

C'est du sein de la nation des Mantcheoux ou Mancheoux, qu'est sorti le chef de la dy-

Habitans du Tibet, homme et femme .

nastie actuellement régnante dans la Chine. Il se nommait *Tsonkate* ou *Chuntchi*, et était prince ou kan de sa nation. Il prit possession du trône vers 1644, et incorpora ses sujets avec les Chinois, de façon que son pays ne fut qu'une acquisition de la Chine. Ce pays est divisé en trois grands gouvernemens, qui sont *Ching-Yang* ou *Mugden*, *Kizin-Ula*, et *Tsit-Sikar*. La capitale se trouve dans la première province, et s'appelle *Mugden*. Il y a plusieurs autres villes encore, dont quelques-unes sont très-commerçantes. Les empereurs, par cet amour naturel de la patrie, en firent bâtir plusieurs, et ne négligèrent rien pour amener les Mantcheoux à un plus haut degré de civilisation. Ils y ont un peu réussi, et ces Tartares ne sont pas tout-à-fait aussi ignorans que leurs voisins. On a traduit les principaux livres chinois dans leur langue.

LE THIBET ET LE BOUTAN.

On comprend sous le nom de *Tibet* ou *Thibet*, une vaste partie de la grande Tartarie, située entre le 26ème. et le 36ème. degré de latitude nord, et entre le 72ème. et le 98ème. degré de longitude est. Elle est bornée au

levant par la Chine et une partie du désert de Chamo ; au nord par les provinces méridionales du Mogol ; à l'ouest par l'Asem, et par le Bengale au sud. Ce pays est divisé en deux parties principales ; le Thibet propre ou *Ballistan*, et le *Boutan* ou grand Thibet, qui est au midi. Le Ballistan est un pays nu et assez sauvage ; on y découvre à peine quelques arbres autour des habitations réunies. Le climat en est rude, âpre, et sans cesse refroidi par les vents qui ont passé sur les déserts de la Sibérie et de la grande Tartarie. Le Boutan, quoique rempli de montagnes, est plus agréable et plus fertile ; il produit différentes sortes d'arbres, de plantes et de fruits, tels qu'ananas, manguiers, jacquiers, orangers, bananiers, igname, gingembre, etc. Les vergers cultivés avec quelque soin, donnent des pêches, des abricots, des poires et des pommes. Le riz et l'orge viennent dans les deux contrées. Parmi les animaux, on en remarque trois : la chèvre, qui donne le poil si beau dont on fait les magnifiques schals de Kachemire ; le daim à musc qui ressemble à une petite biche, et dont le mâle porte près du nombril un petit sachet rempli d'une humeur noirâtre qui se durcit quand on l'a ar-

rachée à l'animal ; c'est le musc ; et enfin l'*yarc* ou bœuf du Thibet, qui a la taille d'un petit taureau : son poil est extrêmement épais, et si long qu'il lui retombe jusqu'aux jarrets ; sur son dos il est frisé, et fait par son abondance, paraître plus grosse une bosse qu'il a sur les épaules ; le poil de sa queue est également abondant, très-fourni, mais si lisse qu'il en paraît brillant. On trouve dans le lit des rivières, et à leurs détours multipliés, de l'or très-pur, qui se présente sous la forme de poudre d'or : c'est un des principaux articles du commerce ; on trouve aussi de la mine de plomb, du cuivre, du fer, du cinabre qui contient une partie assez forte de vif-argent.

Le *Gange* et le *Burhampoutre* prennent leurs sources dans le Thibet, tous deux dans le lac de Maunseroré, situé à un mois de marche au nord-ouest de Teschou-Loumbou. Le Kiang, une des principales rivières de la Chine, part aussi du Thibet.

Les Thibétains sont de couleur de cuivre, et ont légèrement les traits des autres Tartares. Ce peuple, dit le major *Symes*, est divisé en deux classes ; l'une qui s'occupe des affaires du monde, et l'autre qui est entièrement consacrée à celles du Ciel. Autre-

fois le Thibet avait un roi particulier ; mais lâchement défendu par ses sujets, qui ne sont propres qu'à se prosterner aux pieds des lamas, il fut chassé par les Kalmoucks, qui, à leur tour, le furent par les Chinois. Ceux-ci ont maintenant l'autorité souveraine, dont ils se déchargent sur le dalaï-lama, qui, de son côté, se décharge du temporel sur le teschoulama, qui est pontife comme lui. Ici le civil est si bien mêlé au religieux, que les voyageurs qui nous instruisent n'ont pas trop su marquer le point de différence.

La religion des Thibétains semble n'être qu'un schisme de la religion des Indous, quoiqu'elle en diffère beaucoup dans les formes extérieures. Les lieux que les Indous révèrent et où leur dévotion les conduit souvent en pélerinage, sont également sacrés pour les habitans du Thibet. Comme la religion est tout dans ce pays, les prêtres y sont par myriades, et ont une hiérarchie qui a des rapports assez frappans avec l'hiérarchie des prêtres romains : les Thibétains ont aussi des couvents de moines et de religieuses, des ermites, des jeûnes, de l'eau-bénite, etc. ; de façon que les premiers missionnaires qui parvinrent chez eux, édifiés par tant de

saintes institutions, furent presque sur le point d'en faire des chrétiens, et auraient été volontiers prier avec eux dans les mêmes pagodes; mais malheureusement les Thibétains ne se trouvèrent pas dans la même humeur, à l'exception de leur roi, dit-on; et les missionnaires furent chassés. Un autre trait de ressemblance avec les prêtres catholiques, c'est que ceux du Thibet n'ont point de femmes.

Tous ces prêtres, dans leurs exercices, sont revêtus de longues robes de drap jaune, avec un bonnet de la même couleur qui est pointu, et dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles. Comme il y a deux sectes (car quelle religion n'est point divisée?) c'est le bonnet qui les distingue; l'une le porte jaune, et l'autre rouge. Ces deux sectes se nomment, l'une *gylloupka*, et l'autre *chammar;* elles ont chacune trois chefs principaux ou lamas. Les lamas des gylloupkas sont le *dalaï-lama* ou *grand-lama*, qui réside à *Lassa*, le *teschou-lama* qui a sa résidence à *Teschou-Loumbou*, et le *taranaut-lama*, qui habite *Kharka*. Les chammars ont également trois chefs; le lama *rimbochaï* ou *deb-raja*, le lama *gassathou*,

tous trois faisant leur résidence dans le Boutan; mais ceux-ci sont inférieurs aux premiers, et tous le sont au *dalaï-lama*, qui est un *fo* vivant, ou dieu visible et terrestre: il ne meurt jamais, disent les prêtres, et répète le peuple; seulement il disparaît quelquefois de dessus la terre, et sa dépouille charnelle reste sans vie; mais son ame va aussitôt se loger dans le corps d'un enfant qui vient de naître, et de cette façon le grand-lama est immortel. C'est ordinairement le teschou-lama qui trouve et reconnaît cet enfant précieux; quelques signes, peut-être quelques traits de ressemblance, le font facilement remarquer: le fait est que le teschou-lama, autant que possible, le trouve dans sa famille; et en cela il a raison.

Ce pauvre enfant qu'on va chercher pour en faire une espèce de dieu, doit à coup sûr, s'il s'avise dans la suite de réfléchir sur sa position, être un des hommes les moins heureux de ce monde; il est martyr de la grande idée qu'il doit donner de lui au sot peuple qui l'entoure: on commence par le former au personnage qu'il doit jouer, et dès-lors il ne lui est plus possible de communiquer avec d'autres hommes que les prêtres qui le

servent. Mille entraves le retiennent, et il est plutôt l'esclave de ses prêtres, que leur chef.

Quand par hasard il se montre, il se tient assis dans un profond appartement de son palais, orné d'or et d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes, sur une espèce de lit couvert d'une précieuse tapisserie. En approchant de lui, ses adorateurs se prosternent, baissent la tête jusqu'à terre, et lui baisent les pieds avec une vénération incroyable. Il a toujours le visage couvert, et ne se laisse voir qu'à ceux qui sont dans le secret. Les kans et les autres princes ne sont pas plus dispensés de cette adoration que les plus vils de leurs sujets. Ils ne sont pas traités non plus avec moins de hauteur par le grand-lama, lorsqu'ils lui apportent leur hommage ou leur tribut; il ne se remue pas pour les recevoir; il ne leur rend pas leur salutation; la seule faveur qu'il daigne accorder, est de mettre la main sur la tête de ses adorateurs, qui se croient ensuite lavés de tous leurs péchés. C'est payer fort à son aise les riches présens qu'on lui envoie de toutes parts.

La résidence du dalaï-lama est sur la montagne de *Poutala*, éloignée de quatre lieues

de *Lassa*. Plus de vingt mille lamas, au rapport de *Bintink*, habitent en demi-cercle le pied de cette montagne, et sont placés à différens degrés de proximité, suivant que leur rang les rend plus ou moins dignes de s'approcher de leur souverain pontife.

Le missionnaire *Grueber* assure que les grands du Thibet se procurent, avec beaucoup d'empressement, quelque partie des excrémens du grand-lama, pour les porter autour du cou en forme de relique. Il ajoute que les lamas tirent même un grand profit de cette sorte de denrée. L'expérience nous a prouvé qu'en fait de superstitions, il n'y a point de folie qu'on ne puisse attendre de l'homme; cependant on peut douter de celle-ci, et M. *Bogle*, qui a eu occasion d'approcher de ce personnage, assure que jamais on n'a vendu ni donné de pareilles reliques. Le dalaï-lama envoie effectivement aux princes Tartares de petites boules qu'ils reçoivent avec beaucoup de respect; mais ces boules ne sont que de fleur de farine. Nous devons le croire pour l'honneur de l'humanité. Il serait curieux de savoir ce qui passe par l'esprit de ceux qui trompent ainsi avec autant de succès leurs semblables; et je voudrais bien deviner ce que

cet être étrange pense des hommes, lorsqu'entouré de ses lamas et de ses gylons, il voit les fronts d'un peuple immense courbés devant lui. S'il lui arrive d'avoir du bon sens, j'imagine qu'il doit bien avoir en pitié notre pauvre engeance : il en a le droit.

Outre l'avantage d'être immortel, le dalaï-lama a encore ceux d'entendre toutes les langues, de tout savoir, et même d'être présent par-tout ; c'est enfin le ciel et la terre. Ses sectateurs ne le considèrent que sous le jour le plus favorable, comme perpétuellement absorbé dans ses devoirs religieux, et ne détournant son attention sur les mortels que pour les consoler et les encourager par sa bénédiction, et exercer le plus doux des attributs, la miséricorde et le pardon.

Le dalaï-lama n'est pas le seul homme aussi bien favorisé du ciel ; le *teschou-lama*, qui réside à *Teschou-Loumbou*, jouit des mêmes prérogatives, et maintenant de beaucoup plus de considération à la Chine, qui a besoin de lui pour assurer sa puissance dans le Thibet. M. *Symes*, qui fut envoyé par le gouverneur anglais de Calcuta à Teschou-Loumbou, en 1783, afin d'obtenir quelque faveur pour le commerce de sa nation, arriva

dans le temps même où l'on installait un nouveau teschou-lama ; il ne put, comme étranger, assister à cette cérémonie ; mais avant son départ il eut la satisfaction d'être présenté à ce dieu terrestre. Ce dieu était un enfant de dix-huit mois, qui mangeait des confitures sur une pile de coussins, tandis que M. Symes lui fit les génuflexions de rigueur et le harangua très-sérieusement. On avertit l'Anglais qu'il pouvait parler en telle langue qu'il lui plairait, parce que le teschou-lama entendait toutes celles qui existent. L'enfant, à qui on avait fait répéter sa leçon, fit quelques signes de tête, comme si dans le fait il eût compris ; devenu homme, il ne doit pas répondre d'une autre manière ; et avec une semblable prudence, on peut passer pour savoir bien des choses. Le père et la mère de ce marmot étaient à ses côtés. Le lama-régent disait avec un ton grave, que c'était lui qui avait eu le bonheur de trouver et de reconnaître l'ame du teschou-lama qui était mort de la petite-vérole l'année d'auparavant : M. Symes, qui était fort poli, fit semblant de le croire.

Tous les prêtres des premières dignités après les souverains pontifes, et tous les chefs

des couvents, portent le titre de lamas. Les prêtres qui viennent ensuite, et qui sont chargés des soins les plus vulgaires, se nomment *gylons*. Les fêtes sont en grand nombre, et les cérémonies en quantité. A toutes les heures du jour il y a quelque prière à faire. Les moines de l'Europe sont de francs épicuriens par comparaison avec ceux du Thibet et tous les prêtres de ce pays. Une justice que nous ne devons pas omettre de leur rendre, c'est qu'ils ont les mœurs ordinairement pures, sont très-sobres et assez affables. Comme ils croient à la métempsycose, ils ne vivent que de fruits, de légumes et de grains.

Les Thibétains s'assemblent en grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatif et en chœur, en s'accompagnant avec beaucoup d'instrumens très-bruyans. Ces instrumens sont d'une grandeur énorme : leurs trompettes ont plus de six pieds de long; leurs tambours sont en cuivre, garnis de peaux; ils ont aussi des cymbales, des haut-bois et un tambour qu'on bat sur les deux bouts avec une longue baguette de fer courbée. A ces instrumens ils en joignent divers autres, l'un desquels est une espèce de

flûte faite avec un tibia d'homme, et une autre avec un gros coquillage. Quelque rude que paraisse être le son de ces instrumens, joués séparément; réunis, accompagnant la voix de deux ou trois cents hommes et enfans, et passant alternativement des tons les plus bas et les mieux ménagés aux plus hauts et aux plus éclatans, ils produisent un effet imposant, et même flatteur.

Outre l'idée d'une divinité suprême, les habitans du Thibet admettent encore des puissances inférieures; ils croient sur-tout aux génies malfaisans, qu'ils appellent *dewta*, et qu'ils disent rôder la nuit et se retirer sur les montagnes. Le *deb-rajahr* de Tussidudon recommandait beaucoup à M. Symes de ne point rester trop tard sur les hauteurs, à cause de ces génies, qui alors avaient toute liberté de faire le mal. Ils ont une grande quantité de statues ou idoles de différens métaux : le soin avec lequel elles sont faites, prouve que les Thibétains ne sont pas tout-à-fait étrangers aux beaux arts. Ils ont aussi une imprimerie, mais à la manière des Chinois, c'est-à-dire que l'on grave sur des planches de bois ce que l'on veut imprimer. On réunit toutes les feuilles d'un livre à côté les unes des autres,

mais sans les attacher, et on les met entre deux ais de bois qui servent de couverture. On n'emploie l'imprimerie que pour les livres de dévotion.

La manière de rendre les derniers devoirs, au Thibet, est toute particulière : on expose les corps morts sur le sommet glacé de quelque montagne voisine, pour y être dévorés par les bêtes féroces, par les chiens et les oiseaux de proie ; des cadavres mutilés et des os blanchis sont dispersés dans ce lieu d'exposition, où l'on voit de malheureux vieillards, hommes et femmes, étrangers à tout autre sentiment qu'à celui de la superstition, y établir leurs demeures pour remplir le désagréable emploi de recevoir les morts, d'assigner à chacun sa place, et d'amonceler leurs tristes restes lorsqu'ils sont trop dispersés. Il n'y a d'exception que pour le dalaï-lama et pour le teschou-lama, dont on conserve les corps dans des sortes de châsses d'or ou d'argent ; et pour les principaux lamas que l'on brûle, afin de conserver leurs cendres dans des idoles que l'on place dans des galeries disposées à ce sujet. Au Boutan on brûle tous les corps.

Si nous ne parlons que des prêtres, c'est qu'ils sont tout au Thibet, et que les voya-

geurs n'ont presque vu qu'eux. Le reste de la nation est à peine quelque chose. Les habitans du Thibet ont à-peu-près les mœurs des Kalmoucks leurs voisins, excepté qu'ils ont des villages assez mal bâtis en pierre ; ceux du Boutan tiennent un peu plus des peuples de l'Indostan qui les avoisinent.

Un usage frappant dans les mœurs des Thibétains, et que l'on ne retrouve nulle part, c'est celui qui règne dans le mariage. Tous les frères d'une famille, quels que soient leur nombre et leur âge, ne prennent qu'une femme, et le choix de cette femme appartient à l'aîné. Les Thibétains regardent le mariage comme une chose odieuse, un fardeau gênant et honteux, que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entre eux. M. Symes dit avoir vu à Teschou-Loumbou, cinq frères qui vivaient fort tranquillement avec la même femme. Quelques voyageurs ont attribué l'origine de ce singulier usage, à la difficulté de se nourrir dans un pays aussi stérile : mais il y a des pays plus stériles encore où l'on ne meurt pas de faim ; et il est à croire qu'une coutume aussi contraire à la tournure de l'esprit humain, ne vient que d'une religion qui, admettant le

célibat comme un acte des plus méritoires, frappe la société dans ses fondemens mêmes, dans la population.

Cette fureur de faire des lamas, des gylons, des moines et des ermites, est si grande, que toute famille qui a plus de quatre garçons, en doit un à l'état ecclésiastique, sans compter ceux qui s'y jettent pour jouir de la considération et des places. Comme il résulte nécessairement de tant de fausses institutions, un grand nombre de filles qui ne peuvent se marier, elles se font religieuses et invoquent inutilement le dieu *Fo*, au lieu d'être bonnes mères de famille.

LA CHINE.

Nous entrons dans un des plus beaux pays du monde, dans le plus ancien des empires. Nous le connaissons sous le nom de *Chine;* mais ce nom n'est point celui par lequel le désignent les habitans mêmes. Ce nom de *Chine*, ou plutôt *Chin*, qui veut dire *Soie*, vient du Bengale, où on l'applique à ce vaste pays. Les Chinois ne paraissent pas avoir un nom fixe pour désigner leur patrie. Ils lui en donnent un nouveau avec chaque nouvelle famille qui monte sur le trône. Ainsi, sous l'avant-dernière race, le nom de la Chine était *Tay-min-que, ou Royaume de la grande splendeur;* mais les Tartares qui règnent aujourd'hui, l'appellent *Yay-tsing-que*, ou le *Royaume de la grande pureté.* Ces noms sont ceux des deux familles souveraines, qui les tirent de leurs fondateurs.

La Chine est bornée au nord par la Tartarie Chinoise et par la grande muraille; à l'est par la mer Pacifique; au sud par la mer de la

Chinois, homme et femme.

Chine; et à l'ouest par le Tunquin, les provinces de la Tartarie, les montagnes du Thibet et des possessions russes. Cet empire se divise en quinze provinces, dont la moindre est assez grande pour former un royaume. La population étonne encore plus que l'étendue de l'empire: le lord *Macartney*, qui était à la Chine en 1792, 1793 et 1794, porte cette population, d'après les renseignemens qui lui furent donnés par un mandarin, au nombre effrayant de trois cent trente-trois millions. On dirait que l'espèce humaine, rare et éparse dans le nord de l'Asie, a reflué vers le midi. Il est difficile, à la vérité, de rencontrer un pays qui réunisse plus d'avantages; la fertilité y est admirable, et l'agriculture la seconde parfaitement; tout est cultivé jusqu'au sommet des montagnes; la température est saine; le peuple est actif, et le gouvernement s'en occupe avec un intérêt vraiment paternel. Telles sont les causes naturelles de l'immense population de la Chine. Là où les hommes peuvent vivre, ils multiplient.

L'étendue de l'empire en latitude annonce assez que la température varie; le chaud règne dans les provinces du sud, et le froid dans celles du nord; au centre elle est modérée.

En fait d'antiquité, il n'y a pas de nation qui fasse remonter son origine plus haut que ne le font les Chinois. Tout prouve que c'est en effet un peuple civilisé depuis long-temps; mais il n'en est pas moins permis de douter de la vérité de leur histoire. S'il fallait en croire quelques-uns de leurs livres, on serait effrayé de cette antiquité. Les missionnaires qui avaient leurs raisons, ont bien rabattu de leurs prétentions à cet égard. Suivant eux, l'histoire de la Chine, d'après les observations astronomiques, remonte seulement jusqu'à une éclipse calculée plus de deux mille ans avant J. C. On peut se contenter encore d'une antiquité pareille. On voit, en passant, que ce peuple a fait en même temps marcher l'histoire du ciel et celle de la terre. Les jésuites ont pris la peine de vérifier les éclipses de soleil rapportées par Confucius, et ils n'ont pu s'empêcher de remarquer dans l'histoire chinoise une origine très-reculée. Les écrivains les moins favorables à cette monarchie conviennent qu'elle est, pour le moins, aussi ancienne que celle des Égyptiens. En général, tous les Chinois s'en tiennent à leur histoire authentique, qui fixe le commencement de leur empire au règne de *Fo-hi*. Ils regar-

dent même comme très-obscur, le temps qui s'est écoulé depuis Fo-hi jusqu'à *Yao*. Ce dernier commença à régner près de deux mille quatre cents ans avant l'ère chrétienne. C'était sans doute un bon roi, car sa mémoire est encore bénie, et il eut le courage de préférer pour successeur un honnête homme à son propre fils. On peut conserver pendant quatre mille ans la mémoire de pareils rois; car ils sont rares. Au surplus, les grandes annales de la Chine sont contenues dans 668 volumes. Une copie de cette immense collection existe à la bibliothèque nationale. On en a fait un abrégé en 100 volumes. Avec ces matériaux, l'*abbé Grosier* forma une Histoire générale de la Chine en 12 volumes in-4°., que le Père *de Mailla* a réduits en 12 volumes in-8°.

Ce vaste empire a eu le bonheur de compter plusieurs princes excellens; et c'est sans doute une des circonstances qui ont contribué à son étonnante durée. Il eut cependant plusieurs révolutions considérables; mais elles eurent plutôt pour but de placer un nouveau personnage sur le trône, que de porter atteinte à la nation. On respecta les lois et les coutumes. Vingt-deux dynasties ou familles ont succes-

sivement occupé le trône. Ce sont des princes tartares d'origine qui tiennent maintenant le sceptre, depuis l'an 1644. Les Chinois faisant peu de cas de ces Tartares Mantcheoux, les traitaient avec dureté et mépris; ceux-ci se révoltèrent, secouèrent le joug, et osèrent même tirer vengeance de l'humiliation où on les avait tenus. Ils élurent un chef auquel ils donnèrent le nom de *roi;* le choix tomba sur *Tayt-Son,* le fondateur de la maison actuellement régnante. Peut-être ne songeait-il pas à conquérir la Chine; mais ses succès inespérés lui firent agrandir ses projets; et il se fût assis sur le trône, si la mort ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière. *Tayt-Son,* son fils, se fit proclamer empereur; mais sa mort affaiblit pour quelque temps la puissance formidable des Tartares. Tayt-Son, son frère, la fit bientôt triompher de nouveau, s'empara de Pékin, fit couronner un de ses neveux, âgé de sept ans, et retint pour lui la régence de l'empire. Cet empereur fut le père du célèbre *Cang-hi* ou *Cam-hi,* qui régnait du temps de Louis XIV, et qui accueillit si bien les jésuites, qui abusèrent de ses graces. Ce Cam-hi fut un grand prince. L'arrivée des missionnaires européens dans ses États, lui fit sentir que les Chinois

étaient loin d'être avancés dans les sciences et les arts, comme ils se l'imaginaient. Aussi ne négligea-t-il rien pour naturaliser parmi ses peuples les connaissances des Européens: mais les Chinois et les jésuites eux-mêmes firent manquer ses projets; les premiers, par ce petit orgueil national qui porte les esprits rétrécis à croire que nos voisins ne peuvent jamais rien nous apprendre; et les seconds, par une ambition et des projets ridicules qui causèrent leur exil total de la Chine, où, avec plus de sagesse et de modération, il leur eût été facile de se maintenir. Il est à remarquer que Cam-hi, en invitant les missionnaires à naturaliser les sciences de l'Europe dans la Chine, leur recommandait toujours de ne point blesser les opinions des Chinois. Les Tartares, quoique vainqueurs, avaient trouvé plus sage de se ployer aux mœurs chinoises, que de soumettre celles-ci à leurs coutumes; en sorte que la Tartarie n'est devenue qu'une acquisition de la Chine, et que celle-ci n'a rien perdu à être conquise.

Une preuve des plus évidentes que cet empire a été gouverné par un grand nombre de bons princes, c'est qu'il est peu de pays qui offrent tant de monumens et d'institutions

pour le bonheur général. Ce qui frappe surtout l'étranger, c'est le soin extrême avec lequel la terre est cultivée. Dans plusieurs endroits elle donne jusqu'à deux moissons de riz et d'autres grains, parce que la culture est proportionnée à la nature du terrain, dont les défectuosités sont réparées par le mélange d'autres terres, les engrais, les arrosemens, etc. L'agriculture est là considérée comme le premier des arts. On respecte celui qui s'y livre au point de ne pas le tourmenter pour les impôts, tant que ses travaux ne sont point achevés. Ce respect est d'un gouvernement aussi sage qu'humain. Les soldats cultivent aussi la terre; et l'empereur lui-même, par une cérémonie touchante et instructive, semble ne pas dédaigner de la fertiliser de ses mains. C'est dans le plus beau temple de Pékin, et immédiatement après son couronnement, qu'il donne cette belle leçon, qui honore l'agriculteur, et rappelle les hommes à ce qui est vraiment utile. Il commence par offrir un sacrifice au dieu de la terre; ensuite il se revêt d'un habit de laboureur, et prenant la conduite de deux bœufs qui ont les cornes dorées, et d'une charrue vernie de rouge avec des raies d'or, il se met à labou-

rer une petite pièce de terre qui est dans l'enclos du temple. Pendant son travail, la reine, accompagnée de ses dames, lui prépare dans un appartement voisin, un dîner qu'elle lui apporte et qu'elle mange avec lui. Les anciens Chinois instituèrent cette cérémonie pour rappeler à leurs monarques que les revenus sur lesquels est fondée leur puissance, venant du travail et de la sueur du peuple, ne doivent point être employés au faste et à la débauche, mais aux nécessités de l'état.

La culture s'attache sur-tout à multiplier le riz et le coton, dont la masse des habitans tire sa nourriture et ses vêtemens. Les arbres rares et les productions aromatiques, tant médicinales que d'agrément, qui abondent dans les autres parties du monde, se trouvent aussi à la Chine; mais il en est d'autres dont le catalogue serait considérable. Parmi ces productions indigènes, il faut distinguer l'*arbre à suif* (1), l'*arbre au vernis* (2),

(1) *L'arbre à suif* croît à la hauteur de nos cerisiers. On retire par expression de son fruit, une substance oléagineuse de consistance de suif fondu, qui, mêlée avec de l'huile, donne de la chandelle assez bonne. L'arbre à suif croît aussi à la Guiane.

(2) *L'arbre au vernis* donne une liqueur si corro-

l'*arbre à la cire* (1), le *bois de fer* (2),

---

sive, que sa vapeur seule occasionne des pustules sur la peau. On la recueille avec le plus grand soin. Les ouvriers, avant de travailler, se frottent le visage et les mains avec une panne de porc trempée dans de l'huile, se couvrent le visage d'un masque, mettent des gants, des bottines et un plastron de peau sur l'estomac. Ils vont faire des incisions aux arbres, appliquent dessous des coquilles de moule, dans lesquelles le vernis coule comme de la poix; environ trois heures après, ils viennent le recueillir et le versent dans de petits seaux de bois de bambou. Ce vernis est d'abord de couleur rousse, et devient ensuite d'un beau noir.

(1) *L'arbre à la cire* croît encore à la Louisiane et à la Caroline. On retire de ses petites baies, en les faisant bouillir dans de l'eau, une espèce de cire dont on fait des bougies vertes très-bonnes. Une livre de ces graines peut donner deux onces de cire. En la mêlant avec la cire des abeilles, et l'exposant sur le pré à la rosée, elle prend plus de corps et un peu de blancheur.

(2) *Le bois de fer* annonce sa dureté par son nom même. On l'emploie en menuiserie à cause de cette dureté, de sa couleur rougeâtre et du poli dont il est susceptible. Les Chinois en font sur-tout des ancres pour leurs vaisseaux de guerre. Il y a, à la Guiane, une autre espèce de bois de fer.

le *litchi* (1), le *thé* (2) et l'*oranger*. Ce dernier arbre, maintenant naturalisé dans tous les climats qui ont pu lui être favorables, est

---

(1) Le fruit du *litchi* ou *letchi* est, suivant toutes les relations, le plus délicieux du monde. Sa grosseur est celle d'une noix de galle; il est couvert d'une écorce chagrinée, d'un rouge éclatant, qui renferme une espèce de pruneau dans lequel on trouve un petit noyau pierreux, de la figure d'un gérofle. Les Chinois font sécher des litchis peur en manger toute l'année; ils en mêlent même dans le thé, pour le rendre plus agréable encore.

(2) Le thé se recueille sur un petit arbrisseau que l'on cultive avec le plus grand soin à la Chine. Quarante ou cinquante follicules de thé jetées dans des fosses profondes de sept à huit pouces, et recouvertes de terre, donnent dix ou douze arbustes que l'on étête pour les empêcher de s'élever. Les feuilles, qui sont le thé même, ne peuvent être recueillies qu'après trois ans. Les différens thés viennent de la différence de l'âge de l'arbuste, du terroir, du climat, et du temps de la récolte. Le mois de mars, lorsque le temps est sec, est celui où l'on commence à cueillir les feuilles à mesure qu'elles paraissent. Meres, enfans, servantes, quittent la maison, visitent les arbres à toute heure du jour, s'exposent à l'ardeur du soleil, et le soir, emportent dans des paniers, les feuilles pour les faire sécher sur des plaques de fer chaud. Quand elles sont parvenues à une

originaire de la Chine. Quoi qu'on puisse dire de ces arbres, et de plusieurs autres non moins beaux et non moins utiles, les Chinois, malgré leur industrie, tiennent si fort à leurs anciennes habitudes, que les espèces sont très-peu, ou même ne sont nullement améliorées par la culture. La même chose peut se dire de leurs fruits les plus précieux, qui en général sont

---

parfaite siccité, on les met, ou dans des bouteilles bien bouchées, ou dans des boîtes d'étain recouvertes de sapin, en sorte que l'air humide n'y puisse pénétrer.

Le *thé impérial* ne diffère des autres que parce que sa culture est plus soignée. La récolte s'en fait à Udri, petite ville du Japon, avec le plus grand appareil. Ceux qui doivent la faire ne mangent ni poisson, ni certaines viandes, se lavent deux fois par jour dans la rivière et dans un bain chaud, ne touchent aux feuilles qu'avec des gants, et ne cueillent volontiers que celles qui paraissent à peine déployées au sommet des plus petits rameaux. Le plant est environné d'un vaste et profond fossé; les allées d'arbrisseaux sont balayées tous les jours; des commis veillent à la culture et à la récolte. Cette sorte de thé est envoyée, sous cachet et avec une escorte,, à la cour impériale. Ce que l'empereur a choisi est conservé dans des vases de porcelaine, et les principaux mandarins usent seuls, après le souverain, de ce thé.

loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique ; et cela vient de ce que les Chinois ne font pas usage de la greffe, et n'entendent rien aux expériences qu'on peut tenter dans un jardin. Il ne faut pas oublier, parmi les productions indigènes, le ver à-soie, cet insecte si utile, qui de la Chine s'est aussi répandu dans tous les pays qui lui ont offert assez de chaleur pour y vivre et y filer sa précieuse coque; ni le *genseng* (1) si fameux par les qualités

---

(1) Le *genseng*, ou *gin-sing*, est une plante dont la racine est nommée emphatiquement, par les Chinois, *esprit pur de la terre, simple spiritueux, recette d'immortalité*. La récolte que l'on en fait produit un grand revenu à l'empereur, qui seul en fait le commerce. La province où croît le genseng est composée d'une longue suite de montagnes couvertes d'épaisses forêts, habitées par des bêtes sauvages. Le genseng y croît à l'ombre, dans les endroits les plus touffus. Toute cette province est séparée des autres par une palissade de pieux. Des gardes veillent sans cesse pour que l'on ne pénètre pas dans cette enceinte ; et celui qui y serait surpris perdrait la liberté. Au temps de la récolte, dix mille Tartares viennent avec des provisions pour recueillir la précieuse racine ; ils se partagent le terrain sous divers étendards; chaque troupe est de deux cents. On se range sur une ligne, en laissant une certaine distance de dix

médicinales qu'on lui attribue : les Chinois le regardent comme un remède universel; mais sans doute qu'apporté en Europe, il a perdu de ces qualités extraordinaires, car il est loin de produire les merveilles qu'on s'en promettrait sur la foi des anciennes relations. La plante qui a obtenu le plus de succès chez les étrangers, est le *thé*, dont les feuilles sont la matière d'un commerce immense, tant dans l'intérieur du pays que chez un grand nombre de peuples.

---

en dix, et l'on parcourt ainsi tous ensemble, en cherchant le genseng à travers les buissons, les épines, pendant plusieurs jours, un espace de terrain désigné. Cette récolte dure six mois, depuis le commencement de l'automne jusqu'au printemps. Les Tartares y éprouvent de rudes fatigues ; ils couchent sur la terre et courent souvent risque de s'égarer, ou d'être dévorés dans ces horribles déserts. On met en tas dans la terre toutes les racines que l'on peut ramasser dans l'espace de douze ou quinze jours. On les ratisse ensuite avec un couteau de bambou ; on les expose sur des vases à la vapeur d'eau bouillante, dans laquelle on a mis du millet jaune et du riz. Les racines desséchées sont dures, paraissent comme résineuses et demi-transparentes. On prétend que leur principale propriété est de réparer l'épuisement causé par les plaisirs : elles se vendent presque au poids de l'argent.

La Chine est aussi favorisée dans le règne minéral que dans le règne végétal; elle produit tous les métaux et les minéraux connus. Le *cuivre blanc* est une espèce qui lui est particulière. Il ressemble à l'argent et a un grain très-serré; on l'emploie dans la fabrication de toutes sortes d'ustensiles très-propres et très-jolis. Les Chinois sont très-habiles à fondre le fer, et, selon Macartney, ils en font des plaques beaucoup plus minces que celles que l'on voit en Europe. Quant aux matières d'or et d'argent, on en verrait bien davantage dans l'empire, si une sage politique n'avait soin d'en arrêter la surabondance, dans la crainte qu'elle n'éteignit l'industrie. Ces matières n'ont cours dans le commerce qu'à titre de marchandises : elles sont par lingots et ne sont reçues qu'au poids. La monnaie courante est de cuivre mêlé de plomb, de la couleur et de la grandeur de nos sous. Elle ne porte point l'image du prince; on regarderait comme une injure, que cette effigie révérée passât continuellement par toutes sortes de mains. On y met diverses inscriptions qui contiennent ou des titres fastueux, ou le prix même de la monnaie. Ces pièces percées d'un trou carré dans le milieu, s'en-

filent dans un cordon auquel on fait un nœud à chaque cent. Avec une de ces pièces, on achète une tasse de thé, une pipe de tabac et un verre d'eau-de-vie. Un mendiant qui en a trois, peut faire un assez bon repas.

L'immense population de la Chine nécessite une activité continuelle; aussi le commerce y est considérable. L'industrie des habitans répond à la fécondité de la terre, qui produit une quantité de matières premières pour les manufactures. Il ne manque que le goût et l'élégance. Il ne faut pas cependant le faire observer aux Chinois : leur sot orgueil leur fait croire, au contraire, que personne ne réussit mieux qu'eux dans ce qu'ils entreprennent. Aussi ne veulent-ils faire aucun échange avec les commerçans étrangers : il faut acheter chez eux argent comptant. Mais leur commerce étranger est bien baissé depuis que nous savons mieux qu'eux faire la porcelaine et employer la soie. Leur plus fort article avec les autres nations, est le thé. D'ailleurs, le commerce qu'ils font dans l'intérieur de l'empire, leur suffit pour mettre en activité les hommes et faire circuler les richesses.

Tout est admirablement disposé pour ce

commerce intérieur. Les chemins et les canaux y sont aussi sûrs que magnifiques. Le gouvernement prend même le soin de faire imprimer des *itinéraires* qui marquent la route qu'on doit tenir pour aller d'un lieu à un autre. Les chemins sont d'ordinaire fort larges, bien unis et pavés, sur-tout dans les provinces méridionales. Pour les rendre plus commodes et les tenir de niveau autant que possible, on a comblé des vallées, coupé des rochers, et même des montagnes. La plupart de ces chemins sont bordés d'arbres très-hauts, et quelquefois de murs élevés de huit à dix pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les champs : ces murs ont des ouvertures à certains intervalles pour ouvrir le passage des chemins de traverse qui conduisent aux différens villages. La bienveillance s'est distinguée par de petits établissemens qui marquent l'intérêt que l'on porte aux hommes : on a bâti de loin en loin de petits reposoirs en forme de grottes, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri de la pluie, du froid et de la chaleur. Ces hospices agréables et commodes sont ordinairement bâtis par de vieux mandarins qui, retirés dans leurs provinces, cherchent à se

rendre recommandables par des ouvrages utiles au public. On trouve aussi sur ces belles routes des monastères de bonzes où l'on exerce l'hospitalité. Les hôtelleries sont d'ailleurs assez mal pourvues ; souvent on n'y trouve rien à manger, et jamais de lit ; il faut porter le sien ou se résoudre à coucher sur une natte. En été, des personnes charitables font distribuer gratuitement sur les chemins des rafraîchissemens aux pauvres voyageurs, et, en hiver, des liqueurs chaudes. Un établissement qui rend les routes parfaitement sûres, est celui de petites tourelles, nommées maisons de poste, bâties à quelque distance l'une de l'autre. On y voit flotter le drapeau impérial. Ces postes sont gardées par des soldats qui courent avec grande célérité de l'une à l'autre, portant les dépêches qui intéressent l'empereur. On a pris soin de placer ces tourelles en vue l'une de l'autre, de manière que par des signaux convenus elles peuvent faire passer promptement la nouvelle de tout événement remarquable. La nuit, on se sert de feu pour signal. De cette manière la cour se trouve instruite, dans le moins de temps possible, de tous les troubles qui arrivent aux extrémités de l'empire.

Les canaux sont encore beaucoup plus merveilleux que les grands chemins. Seuls ils suffiraient pour donner aux anciens Chinois la réputation d'un peuple sage et industrieux. On en voit un de cent quatre-vingts lieues de long, qui passe sous des montagnes, dans des vallées, à travers des rivières et des lacs. C'est le plus grand et le plus ancien ouvrage de ce genre. Quelques-uns ont jusqu'à trois cents lieues de longueur, et sont assez profonds pour porter de gros vaisseaux, approvisionnés de toutes les commodités de la vie. La plupart de ces canaux sont bordés de quais en pierre, et ont des ponts quelquefois d'une construction étonnante. Ces eaux, qui coupent la Chine en mille endroits, portent de tous côtés la fertilité, et embellissent singulièrement les paysages. Les principales rivières sont l'*Amur* et l'*Argun*, qui forment la limite entre la Tartarie russe et la Tartarie chinoise ; le *Hoang* ou la *Rivière Jaune*, le *Kiang* ou la *Rivière Bleue*, et le *Tay*. En général l'eau, à la Chine, n'est pas de bonne qualité, et dans plusieurs lieux, il faut la faire bouillir avant que de la boire. Cette mauvaise qualité des eaux a peut-être fait trouver l'usage du thé.

On compte dans cet empire trois cent trente-un ponts, remarquables par leur construction. Ces ponts sont d'une beauté qui frappe d'étonnement. Il y en a dont le sol est absolument plat ; c'est-à-dire qu'au lieu d'y faire des voûtes, on a couché transversalement de gros quartiers de pierre, qui portent sur des piliers isolés. On remarque un de ces ponts, qui a au moins deux mille cinq cents pieds de longueur, et est soutenu par plus de trois cents piliers, assez élévés pour donner passage à de grosses barques, avec leurs mâts et leurs voiles. Les deux côtés sont bordés de balustrades, sur lesquelles on voit à égale distance, des globes, des lions et des pyramides. On rencontre communément des ponts de sept, huit ou neuf arches, toutes de marbre. D'autres sont ornés aux deux extrémités, d'arcs de triomphe hauts, majestueux et d'une parfaite exécution. Le pont du fossé qui environne à Pékin le palais de l'empereur, est un ouvrage merveilleux. Il représente un dragon d'une taille extraordinaire, dont les pieds servent de piliers ; le corps forme l'arche du milieu, la queue une autre, et la tête une troisième. La masse entière est de jaspe noir, et toutes ses parties sont si parfaitement join-

tes, qu'on les croirait d'une seule pièce. Celui qu'on nomme le *Pont de Fer*, est effectivement formé de l'assemblage de plusieurs chaînes de ce métal. Il est bâti sur un torrent dont le lit est fort profond. La multitude de ces ponts forme une perspective fort agréable, dans les lieux où les canaux sont en droite ligne. Il y en a un que l'on nomme *Pont Volant*, parce qu'il paraît construit dans les airs. Il est d'une seule arche : ses deux extrémités sont appuyées sur des hauteurs, entre lesquelles une rivière coule dans une vallée profonde : sa longueur a plus de six cents pieds, et sa hauteur plus de sept cents. L'architecture ne peut rien présenter de plus hardi; et l'on a peine à concevoir comment les hommes ont pu construire de pareils ouvrages. Les Chinois sont si industrieux, qu'ils ont même imaginé des îles flottantes. Elles sont composées de bambous, entrelacés de façon que l'eau ne pénètre pas; on bâtit dessus quelques maisonnettes, et plusieurs familles y trouvent leurs demeures. Lorsque les habitans veulent changer de position, ils font avancer leur domaine comme un grand bateau, et vont amarrer leur île au lieu où ils desirent se fixer.

La Chine contient quatre cent quatre-vingt-une cités, dont cent soixante et treize sont du premier ordre, deux cent trente-cinq du second, et onze cent soixante-treize du troisième; sans y comprendre une quantité innombrable de bourgs et de villages, dont plusieurs n'ont pas moins de grandeur que deux villes; deux mille huit cents places fortifiées; trois mille forts des deux côtés de la grande muraille, dont nous parlerons bientôt, et trois mille tours pour les sentinelles.

On a observé que la plupart des villes de la Chine ont tant de ressemblance entre elles, que c'est presque assez d'en avoir vu une, pour se former une idée générale des autres. La forme en est carrée, du moins autant que le terrain le comporte. Deux grandes rues qui se croisent, coupent ordinairement une ville du midi au nord, et de l'est à l'ouest. Le centre forme une place, d'où l'on apperçoit les quatre portes. Chaque portion du carré est encore coupée par de longues rues, les unes fort larges, d'autres plus étroites, bordées de maisons qui n'ont que le rez-de-chaussée, ou tout au plus un étage. Un fossé, un rempart, une forte muraille et des tours, forment l'enceinte des villes chinoises, de

celles même qu'on appelle villes de guerre. Dans l'intérieur on voit d'autres tours fort hautes, et qui le paraissent encore davantage par le peu d'élévation des maisons. Dans les rues on trouve des arcs de triomphe, des temples assez beaux, des monumens en l'honneur des grands hommes de la nation, et des édifices publics, plus remarquables par leur étendue que par leur magnificence. Les boutiques sont ornées de porcelaines, d'ouvrages vernissés et d'étoffes de soie. Devant chaque porte est exposé, en forme d'enseigne, un écriteau de bois enluminé et enchâssé proprement dans une bordure, sur lequel sont marquées, en gros caractères, les différentes sortes de marchandises dont ces boutiques sont pourvues; au-dessous se trouve le nom du marchand, avec ces mots : *Puhu, il ne vous trompera pas;* ce qui ne l'empêche pas de vendre le plus cher qu'il lui est possible. Ces écriteaux, placés en ligne directe sur des piédestaux, forment un coup d'œil assez agréable, et sont en quelque sorte le plus bel ornement des villes.

Les maisons sont assez mal bâties et sans apparence. Quand on parle de nos cinq à six étages aux Chinois, ils tremblent de peur

que ces édifices ne s'écroulent sur nos têtes. Ils ont encore, contre notre coutume, l'usage de ne point mettre de fenêtres sur la rue, afin, disent-ils, de ne pas se donner en spectacle.

Une esquisse de la ville de Pékin achevera maintenant de faire connaître la magnificence chinoise dans les édifices.

Pékin se trouve dans la province de *Péché-lée*, et a six lieues de circuit, sans y comprendre treize faubourgs; on estime qu'elle est trois fois aussi grande que Paris. Cette immense grandeur répond à-la-fois au puissant monarque dont elle fait la résidence, et au vaste royaume dont elle est la capitale. Quoique ses maisons soient plus basses que les nôtres, elles n'en contiennent pas moins de monde; car dix Chinois logent à l'aise où trois Français se trouveraient à l'étroit. D'ailleurs, la plupart des gens de métiers, les porte-faix, les pauvres n'ont point leur domicile dans Pékin; ils occupent les barques dont le port est couvert, et qui forment une seconde ville presque aussi peuplée que la première. Ajoutez à cela cette foule innombrable de paysans qui arrivent tous les jours des villages voisins, et rendent cette capitale encore plus

vivante. Ce qui en augmente sur-tout le mouvement, c'est que les artisans, les barbiers, les tailleurs, les menuisiers, etc., au lieu de rester dans leurs maisons, courent les rues, vont chercher de l'ouvrage en ville, et portent avec eux tous les instrumens propres à leur profession. Enfin toutes les personnes riches, celles même qui sont d'une condition médiocre, se font suivre par les gens qui leur sont subordonnés; et il faut noter que dans ce concours prodigieux il ne se rencontre pas une femme; d'où il est facile de juger du peuple de Pékin, puisque ses rues peuvent à peine en contenir la moitié. On peut compléter le tableau en imaginant cette multitude infinie de chevaux, de chariots et de voitures qui circulent de tous côtés. Pour douze ou quinze sous on se fait mener pendant une journée entière à cheval ou sur une mule. Les conducteurs tiennent leurs bêtes par la bride, pour se faire passage plus aisément à travers la foule, et les voitures ne vont pas plus vîte que les gens de pied. A Pékin on sait ce que l'on doit au genre humain; à Paris on s'en moque; on épouvante et l'on écrase les gens pour avoir le plaisir d'arriver quelques minutes plus tôt à un simple rendez-vous. La police

de Pékin vaut donc mieux que celle de Paris, même depuis la révolution, quoiqu'on fasse semblant d'avoir plus d'humanité et plus de respect pour les trois quarts et demi de la nation qui vont à pied.

Les rues de Pékin sont heureusement fort larges; car, malgré la précaution des riches pour ne point écraser les pauvres, on ne se tirerait jamais de tant d'embarras. Elles sont presque toutes tirées au cordeau; les plus larges ont 120 pieds, et une lieue de longueur. Elles sont bordées de riches boutiques qui font un effet admirable, quoiqu'en général le peu d'élévation des maisons nuise à la beauté de la vue. Les boutiques où se vendent les soieries et les autres marchandises de la Chine, occupent communément toute la rue. Elles sont peintes, dorées et bien ornées; au-dessus de quelques-unes il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. On voit devant les portes des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier; et la forme en est si diversifiée, que les Chinois semblent y avoir épuisé tout leur art.

De tous les édifices de cette grande ville, le plus remarquable est le palais impérial, dont la grandeur consiste moins dans la no-

blesse et l'élégance de son architecture, que dans la multitude de ses bâtimens, de ses cours et de ses jardins, tous régulièrement arrangés; car les murs du palais renferment non-seulement l'habitation de l'empereur, mais une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et une grande quantité d'artisans employés et entretenus aux frais publics. Les maisons de ceux-ci sont basses et mal distribuées. Le palais a une lieue de circonférence; la façade du bâtiment brille de peintures, de dorures et de vernis, et l'intérieur est meublé et orné de ce qu'offrent de plus précieux la Chine, l'Inde et l'Europe. Les jardins sont un vaste terrain dans lequel sont élevées, à des distances convenables, des montagnes artificielles de vingt à soixante pieds de haut, qui forment entre elles des petites vallées abondamment arrosées de canaux. Ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et de grands étangs, sur lesquels voguent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés de rangées de bâtimens parmi lesquels on n'en trouve pas deux semblables, diversité qui produit le plus charmant effet. Dans chaque vallée est une grande maison de plaisance assez vaste. Plusieurs sont bâties en cèdres,

que l'on apporte à grands frais de 500 lieues de là. On compte plus de 200 de ces belles maisons dans l'enceinte du palais. Au milieu d'un lac qui a près d'une demi-lieue de diamètre, est une île de rocher sur laquelle est construit un palais divisé en plus de cent appartemens. Les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, et particulièrement de ceux qui produisent de belles fleurs aromatiques. Les canaux sont bordés de roches, si artistement disposées, que l'on serait tenté de prendre cet ingénieux ouvrage des hommes pour un beau désordre de la nature.

Cette description du palais impérial suffit pour donner une idée du luxe des Chinois et de leur goût, qui ne ressemble en rien au nôtre, qui a moins de noblesse, mais qui doit offrir plus d'agrément. Qu'on se figure cet assemblage d'édifices, composé de pavillons, de galeries, de colonnes, de balustrades et d'escaliers de marbre; cette multitude de toits dont les tuiles vernies de jaune, de vert, de bleu, jettent un éclat si brillant, qu'au lever du soleil on les croirait d'or pur, émaillé d'azur et de vert; qu'on imagine cet amas d'ouvrages et d'ornemens, les nattes, les tapis, les peintures, les pavés de marbre ou de

porcelaine ; qu'on se peigne les paysages charmans qui séparent les différentes maisons ! et l'on aura l'idée d'un des plus beaux lieux du monde. Quoique ces différentes parties soient d'une architecture assez bizarre, l'ensemble forme cependant un tout majestueux. Il ne faut chercher là ni jets d'eau, ni statues de marbre et de bronze, ni nombre de ces ornemens qui décorent nos palais d'Europe : les Chinois savent faire de jolies choses, mais rien de beau ni de noble. La principale beauté des édifices du pays consiste dans la disposition régulière des appartemens, dans la structure de leurs toits élevés, ornés sur l'arête d'une plate-bande à fleurons, et retroussés par les extrémités avec des dragons saillans dans les coins. Au-dessous règne un second toit, aussi brillant que le premier, et dont les appuis, peints en vert, sont semés de figures dorées.

Tant de magnificence est réservée pour le seul palais de l'empereur ; les autres maisons sont propres et commodes, mais de la plus grande simplicité. Les palais même des premiers mandarins n'ont rien de remarquable que leur étendue. Cette simplicité vient moins du goût de la nation, qui aime au contraire

le faste, que d'un ancien usage politique : il y aurait du danger à vouloir se distinguer. On ferait un crime à un mandarin de bâtir une trop belle maison; les censeurs établis par la police l'accuseraient devant le prince, et le moins qui pourrait lui arriver, serait d'être obligé d'abattre sa maison.

La forme de Pékin est un carré long qui se divise en deux parties. Celle où est le palais de l'empereur, se nomme la *ville tartare*, parce que les maisons en furent données aux Tartares lorsque la famille actuellement régnante parvint au trône; et ceux-ci, interdisant aux Chinois la faculté d'habiter dans la ville, les forcèrent de s'établir hors des murs, où une ville nouvelle fut élevée en peu de temps. Les deux villes sont ceintes d'un mur qui est fort beau dans la vieille cité, et digne de la plus grande capitale du monde; il s'élève à la hauteur surprenante de cinquante coudées, en sorte qu'il cache la ville : cette hauteur ne l'empêche pas d'être assez large pour qu'on y puisse placer des sentinelles à cheval, qui y montent de l'intérieur de la ville par de longs chemins en pente. Il y a neuf portes dont la hauteur prodigieuse présente au loin un aspect imposant; ce sont de gros pavillons

de neuf étages, garnis de fenêtres et d'embrasures, et qui reposent sur de magnifiques voûtes de marbre. Tous ces ouvrages sont d'un grand peuple.

Le gouverneur de Pékin exerce la juridiction sur toutes les matières civiles, sur les troupes et sur le peuple. On ne se lasse point d'admirer la parfaite tranquillité qui règne parmi un peuple si nombreux. Il se passe des années entières sans qu'on entende parler de la moindre violence dans les maisons et dans les rues, parce qu'il serait impossible aux coupables d'éviter les châtimens. Toutes les grandes rues ont des corps de garde, où nuit et jour un certain nombre de soldats, l'épée au côté et le fouet à la main, punissent sans distinction les auteurs du moindre trouble, et s'assurent de ceux qui ont la hardiesse de résister. Les petites rues qui traversent les grandes ont, à chaque coin, des portes de bois, au travers desquelles les passans peuvent être vus par les gardes qui sont dans les grandes rues. Elles se ferment le soir, et s'ouvrent rarement pendant la nuit, excepté pour les personnes qui se présentent, une lanterne à la main, ou qui ont quitté leur maison pour quelque besoin pressant; tel que celui d'ap-

peler un médecin. Aussitôt que la grosse cloche (1) a sonné la retraite, un ou deux soldats font la patrouille d'un corps de garde à l'autre, en jouant d'une espèce de crécelle pour avertir le public de leur passage. La ville n'est point éclairée, et c'est ce qui les porte à ne souffrir personne hors de chez eux pendant les ténèbres.

Outre la garde du jour et de la nuit, l'office des soldats est encore d'entretenir la propreté des rues, en obligeant chacun de balayer devant sa porte, et d'arroser soir et matin dans les temps secs. Après avoir enlevé les boues (car les rues ne sont point pavées), ils battent le terrain ou le sèchent en y mêlant d'autre terre, de sorte que deux heures après les plus

(1) La cloche de la ville, qui sert à sonner les heures de la nuit, est peut-être la plus grosse cloche du monde ; elle pèse cent vingt mille livres. Elle fut élevée sur la tour par les Jésuites, avec des machines qui firent l'étonnement de la cour de Pékin. On ignore le temps où les cloches ont pris naissance à la Chine ; ce qui surprend d'autant moins, qu'en Europe même on connaît peu leur origine. Les cloches chinoises n'ont point de battans de fer, mais un marteau de bois, ce qui en rend le son moins aigu que celui des nôtres.

grosses pluies, on peut marcher à pied sec dans toute la ville.

La ville est partagée en une infinité de quartiers, soumis à de certains chefs qui ont inspection sur dix ménages, et rendent compte au gouverneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre et se garder mutuellement; s'il s'y commet un vol ou quelque autre désordre, elles en sont toutes responsables. Chaque père de famille répond aussi de la conduite de ses enfans et de ses domestiques; il est obligé de mettre un écriteau sur sa porte, qui indique le nombre et la qualité de ceux qui y demeurent. Une police aussi active et en même temps aussi douce, annonce une grande sagesse et la bienveillance du gouvernement. Les Chinois ont raison d'appeler l'empereur *leur père :* c'est ainsi qu'on traite des enfans. Un gouvernement moins prévoyant et moins paternel, aurait sans doute beaucoup de peine à contenir une *fourmilière humaine* aussi immense : les derniers voyageurs portent la population de Pékin à 3,000,000 d'ames; c'est la ville la mieux peuplée de la terre, et ce serait la plus grande si *Nankin* n'existait pas.

Jetons maintenant un coup d'œil sur cette dernière ville. Placée dans la province la plus agréable et la plus riche de l'empire, elle était anciennement le siége des empereurs ; mais ils le transférèrent à Pékin en 1412, afin d'être plus à portée d'examiner et de réprimer les mouvemens des Tartares, qui leur donnaient une inquiétude continuelle. C'est sans contredit la plus grande ville du monde ; on lui donne douze lieues de circuit, sans compter ses faubourgs. Quoique bien déchue de son ancienne splendeur, sa population est encore immense, et rivalise avec celle de Pékin. Sa situation est charmante, et son territoire d'une fécondité prodigieuse. Le *Kiang*, qui, dans cet endroit, a plus d'une demi-lieue de largeur, se divise en une multitude de canaux qui arrosent toute la cité, et dont quelques-uns sont navigables pour les plus grandes barques. Aussi Nankin l'emporte-t-elle sur toutes les autres villes par le commerce : ses manufactures valent aussi beaucoup mieux que celles des autres parties de l'empire. Le peuple s'y distingue également par plus de politesse, par un meilleur langage et par son amour pour les sciences ; les bibliothèques y sont en plus grand nom-

bre, et les livres qu'on y imprime y sont plus corrects et sur un plus beau papier. Les palais et la plupart des autres édifices, qui formaient les principaux embellissemens de la ville, ont été brûlés en 1645 par les Tartares; mais ses portes seules et la fameuse *tour de porcelaine* feraient encore sa gloire. Cette tour mérite une description; c'est un des monumens les plus étonnans de toute l'Asie.

Le voyageur la voit de loin s'élever bien au-dessus de tous les autres édifices de Nankin. Elle a neuf étages, divisés en dehors par autant de corniches parfaitement travaillées; il faut monter 884 degrés pour parvenir au sommet. Chaque étage a quatre fenêtres qui répondent aux quatre vents principaux, et est orné de galeries pleines de pagodes et de peintures. La forme de cette tour est octogone; elle a environ quarante pieds de circuit, c'est-à-dire que chaque face en a cinq. Les dehors et les dedans sont revêtus de briques de diverses couleurs, qui imitent la porcelaine, ce qui lui a fait donner son nom, et toutes les parties en sont liées avec tant d'art, que l'ouvrage entier paraît d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie pendent

quantité de clochettes, qui rendent un son fort agréable lorsqu'elles sont agitées par les vents. Le sommet de la tour, si l'on en croit les habitans, est une pomme de pin d'or massif. Toute la sculpture est dorée, et l'ouvrage entier paraît de marbre et de pierre ciselée. Cette tour fut construite il y a bientôt quatre siècles, et fait partie d'un temple appelé *le Temple de la Reconnaissance*. Ce temple et la tour furent élevés hors des murs de la ville par un empereur, pour un mandarin qui, après avoir rendu de grands services, se retira du monde et se fit bonze.

Tandis que nous sommes en train de citer les merveilles de la Chine, parlons d'un autre ouvrage, prodige aussi étonnant que les fameuses pyramides d'Égypte, et qui, dans son origine, eut un but beaucoup plus utile, c'est la *grande muraille*. Elle sépare la Chine de la Tartarie, et fut élevée il y a près de 2000 ans, pour arrêter les incursions des Tartares, qui se moquent aujourd'hui de cette barrière. Elle a, suivant les relations, quatre à cinq cents lieues de longueur : elle passe sur des montagnes, traverse des vallées, et s'étend de la province de Schensée au Wang-hay, ou mer Jaune. En plusieurs

endroits, elle est bâtie de brique et de mortier, et le tout si solidement que, malgré son antiquité, elle est à peine dégradée par places. Le commencement de cette étonnante muraille est un large boulevard de pierre, construit dans la mer, à 20 lieues de Pékin. Dans toute son étendue, elle s'élève de 20 à 25 pieds, et se termine en terrasse. Cette terrasse est par-tout pavée, et peut contenir cinq à six cavaliers de front. Le monde n'offre pas un second ouvrage de ce genre.

Après avoir entendu le récit de tant de choses extraordinaires, on doit naturellement être curieux de connaître le peuple qui les a produites.

En général, les Chinois ont le front large, les paupières élevées, les yeux petits et fendus, les sourcils grands, le nez court et un peu écrasé, la bouche ordinaire, les dents de la mâchoire supérieure saillantes en dehors, une physionomie qui n'a cependant rien de désagréable, les cheveux noirs, les oreilles longues et larges, le corps replet, les épaules rondes, les jambes grosses, une taille moyenne, la peau blanche, et sur-tout un maintien grave. A trente ans on laisse croître la barbe, que l'on tresse et que l'on noue.

La physionomie des femmes a le caractère de celle des hommes. Les yeux petits et le nez plat sont des beautés ; aussi les jeunes filles, d'après les avis de leurs mères, ont grand soin de tirer leurs paupières et d'écraser leur nez. Les dames mettent du rouge et du blanc : par-tout elles veulent être plus belles que ne l'a voulu la nature. Elles mâchent continuellement du bétel, ce qui gâte leurs dents, et remplit leur bouche d'une liqueur rouge qui découle de leurs lèvres. Mais le trait caractéristique de la beauté pour une Chinoise, c'est la petitesse du pied : il n'est pas de moyen que l'on n'emploie pour se procurer ce charme, qui opère toujours puissamment sur un Chinois. Dès qu'une fille vient au monde, on s'empresse de lui garrotter les pieds pour les empêcher de grossir. Ces pauvres femmes se condamnent ainsi, par coquetterie, à ne pouvoir marcher qu'avec les plus grandes peines. En cela elles perdent fort peu de chose ; car la jalousie, d'un autre côté, les force à garder la maison presque toute leur vie. On prétend même que cette jalousie a eu beaucoup de part à la mode des petits pieds. Les femmes se servent de caleçons de soie qui leur tombent jusqu'au milieu de la

jambe; le reste est couvert d'un bas fort court de même étoffe. La pointe des mules est relevée, et le talon bien carré. Une robe traînante, dont les manches sont fort étroites, ne laisse voir que le visage. On met sur ce premier habit un collet de satin blanc, et une autre robe à manches larges et amples qui leur servent de gants et de manchon. Ce serait une indécence pour une Chinoise que de montrer sa main, et sur-tout son bras. Elle a droit seulement de laisser entrevoir son petit pied couvert d'un soulier de satin : il faut bien que la coquetterie ait quelque chose. La coiffure ordinaire consiste à partager les cheveux en plusieurs boucles, et à y entrelacer des fleurs d'or, d'argent, et des pierreries. Souvent on y ajoute une figure d'oiseau dont les ailes déployées tombent sur les tempes; sa queue retroussée forme une aigrette sur le milieu de la tête; au-dessus du front est le corps de l'animal, dont le cou et le bec se trouvent précisément sur le nez. Cet ornement n'appartient qu'aux femmes de distinction.

L'habillement des hommes diffère peu de celui des femmes. Il consiste en une longue veste qui descend jusqu'à terre, et par-des-

employer la ruse ; ils sont processifs, et connaissent la haine. Pour satisfaire leur desir de vengeance, ils attendent avec une patience étonnante le moment favorable ; ils se vengent en lâches qui aiment à prendre leurs sûretés ; et quel que soit le temps qu'il faille attendre, leur haine ne s'affaiblit point. Il faut donc regarder ces grandes maximes de morale, qui sortent sans cesse de leur bouche, et cet air si tranquille et si poli, comme un masque qui cache à la Chine, ainsi que par-tout ailleurs, ce que les ames ont de répréhensible. Avec un fonds de caractère aussi méprisable, il n'est pas étonnant qu'une poignée de Tartares braves et aguerris ait plus d'une fois subjugué l'empire de la Chine : des gens qui attendent patiemment une vengeance qui ne coûtera aucune crainte, seront toujours de mauvais soldats.

Ce défaut principal est remplacé par plusieurs vertus. Le Chinois est actif, laborieux et sobre. Le peuple, qui ne doit sa subsistance qu'à la continuité de son travail, emploie les jours entiers à remuer la terre, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux ; et le soir il se croit heureux d'avoir, pour son souper, un peu de riz, un potage d'herbes et du

thé. Malgré cette activité et cette sobriété, le nombre des hommes est si prodigieux, que la terre, quoique fertile et par-tout très-cultivée, peut à peine nourrir ses habitans. Aussi la plupart sont-ils exposés à beaucoup de misère. Il s'en trouve de si pauvres, que l'impuissance d'élever leurs enfans les oblige de les exposer dans les rues. D'autres poussent la barbarie jusqu'à noyer les filles au moment de leur naissance. On n'en fait aucun crime aux parens. Un père vend quelquefois son fils, sa femme, et se vend lui-même s'il ne peut subvenir à sa nourriture. A la Chine on ne sait, de la famille, respecter que les auteurs de ses jours, et l'on croit avoir le droit d'outrager la nature dans ses enfans. Ce respect que l'on a pour les parens va jusqu'à la superstition; mais on ne peut que l'admirer. Les Chinois sont persuadés que si les enfans sont soumis à ceux dont ils tiennent le jour, si le peuple regarde le souverain et les magistrats comme leurs pères, toute la nation ne sera qu'une famille bien réglée; et c'est là-dessus qu'est établi le fondement de leur monarchie et de leur politique. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie; les lois la rendent si absolue, qu'il

n'y a ni âge, ni rang, ni prétexte, qui puissent en dispenser les enfans : une mère peut faire donner la bastonnade à son fils, fût-il mandarin de première classe. Un fils n'ose plaider contre son père, qu'avec le consentement des parens, des amis et des magistrats, ni présenter une requête contre lui, à moins qu'elle ne soit signée par le grand-père; et alors, s'il se trouve la moindre fausseté dans la plainte, la vie du fils n'est pas sans danger. Un père, au contraire, qui accuse son enfant de lui avoir manqué de respect, en est cru sur sa parole. L'aîné des fils, à la mort du père, hérite de tous ses droits aux respects de la famille ; mais il doit aussi se charger de la nourrir, et de l'établir si elle ne l'est pas déjà. Ce respect des enfans aux parens passe de la jeunesse à la vieillesse : devant un vieillard on doit être soumis, modeste, respectueux ; le souverain même se fait gloire de révérer le grand âge. Dans une audience publique, on fit remarquer à l'empereur un mandarin du troisième ordre qui finissait sa centième année. Le prince lui envoya dire de s'approcher, se leva pour lui faire honneur, et le félicita sur sa longue vie.

A la Chine il n'y a point de ces sottes distinc-

tions de naissance qui, en Europe, annoncent encore des nations à demi-barbares, et qui n'ont pas le bon sens de voir que l'homme est tout par lui-même, et rien par son origine. Un Chinois, par son seul mérite, peut parvenir aux premiers emplois de l'empire. C'est ordinairement parmi les *lettrés* ou les savans qu'on choisit les hommes qui doivent être employés au gouvernement. On leur fait subir plusieurs examens pour connaître leur instruction et les moyens qu'ils ont reçus de la nature, afin de les employer à l'avantage public. Il faut dire, en passant, que là comme ailleurs, l'argent et les amis font quelquefois plus que la capacité. Si l'on trouve des pays exempts de quelques préjugés, on n'en trouve point qui puissent se guérir de l'intérêt; c'est le mal incurable du genre humain. Aussitôt qu'un particulier est employé au service de l'empire, il est qualifié du titre de *quan*, qui signifie *préposé*. Les Portugais ont rendu ce titre par le nom de *mandarin*, qui veut dire *commandant*, et tous les Européens l'ont adopté. Au nom de *quan*, les Chinois ajoutent le titre de *lanya* ou *seigneur*. Il y a neuf ordres de mandarins, si parfaitement subordonnés entre eux, que rien n'est com-

parable au respect et à la soumission des inférieurs pour ceux qui sont au-dessus d'eux. Les *kolaos* ou ministres d'état sont du premier ordre.

Il n'y a aucun pays au monde aussi bien pourvu que la Chine, de magistrats chargés de rendre la justice tant au civil qu'au criminel; mais souvent cet avantage, sur-tout au civil, devient nul par le défaut de vertus publiques dans les magistrats, qui, n'étant pas assez salariés, ne sont pas toujours à l'abri de la tentation. Les peines les plus ordinaires sont l'amende, l'emprisonnement, la bastonnade et l'exil en Tartarie. Il faut, pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'état, contre l'empereur, ou avoir versé le sang; ce qui n'admet ni grace ni commutation. Parmi les supplices qui donnent la mort, les Chinois regardent celui de la corde comme moins déshonorant que de perdre la tête.

La première chose qui frappe les étrangers chez ce peuple, c'est l'extrême politesse qui règne entre toutes les personnes, de quelque rang qu'elles soient. Ce n'est pas peu que de bien posséder le protocole des cérémonies, de savoir comment on doit parler à

un mandarin, à un homme riche ou un paysan; comment il faut demander des nouvelles de son ami; cette science, très-estimée du grave Chinois, demande plusieurs années d'étude et d'exercice. Il y a un gros livre, composé, dit-on, depuis trois mille ans, pour apprendre toutes ces précieuses niaiseries. Les courtisans le savent par cœur.

La religion à la Chine mérite d'attirer l'œil du philosophe. Il est curieux de voir un pays où l'on entretient le peuple dans la plus grossière superstition, tandis que les lettrés et les employés du gouvernement, suivant une autre religion, ont un culte plus pur et des idées plus nobles de la divinité. On compte dans l'empire trois religions principales: celle dont *Confucius* est l'auteur, et que les grands et les docteurs ont adoptée; celle des disciples de *Lao-Kium*, qui n'est qu'un tissu d'extravagances; et celle de *Foë*, instituteur des *bonzes* et de la doctrine de la métempsycose.

La religion que suivent l'empereur, les mandarins et tout ce qu'il y a de plus éclairé dans la nation, a été, non pas précisément donnée par Confucius ou *Kon fut-sée*, mais seulement présentée avec ordre. Avant ce

philosophe, cette religion était déjà connue et suivie dans la Chine. Elle reconnaît un Dieu seul, auteur et maître de tout, et que l'on nomme *Changti*, *Seigneur souverain*, ou *Tien*, *le Ciel*. L'ame est, suivant elle, une émanation de la Divinité, qui remontera vers elle. Outre le Tien, il y a des génies inférieurs qui agissent sous ses ordres. La morale qui accompagne ces principes religieux, est vraiment sublime, et nulle part dans les livres du législateur chinois on ne trouve de traces de la superstition. On conçoit qu'une religion si simple ne peut guère convenir au peuple et aux ignorans, qui ne croient se rapprocher du ciel qu'en outrageant le bon sens, et quelquefois la nature. On a créé un *tribunal des rites*, pour empêcher que la morale et la religion de Confucius ne soient altérées par des idées étrangères.

Avant Confucius, *Lao-Kium* avait introduit à la Chine une secte qui croit aux esprits, aux enchantemens et aux prestiges : cela ne l'empêcha pas de placer à côté de ces extravagances, une morale aussi bienfaisante que philosophique.

Quant à *Foë*, il était Indien, et vivait long-temps avant Pythagore. Ses disciples

s'introduisirent à la Chine, et y prêchèrent la doctrine de leur instituteur, qu'ils regardent comme un dieu. Cet instituteur a enseigné le dogme de la métempsycose, et toutes les absurdités qui en résultent. Il a laissé à ses disciples plus de cinq cents préceptes d'une obligation indispensable, entre lesquels on remarque qu'il ne faut tuer aucune créature vivante, ni s'emparer du bien, ni commettre d'impuretés, ni boire du vin. Les principaux ministres de cet instituteur-dieu sont les *bonzes*, espèce fainéante, fourbe et hypocrite, qu'on peut comparer aux capucins. Ils en ont presque l'habillement, et vivent également d'une aumône ignominieuse. Ces misérables s'emparent de l'esprit du peuple, et en ôtent le peu de raison qui pourrait s'y trouver. Leur grande maxime est que, pour être heureux dans l'autre vie, il faut dans celle-ci faire du bien aux religieux. Les couvents de tous les pays ont la même politique, et trouvent facilement des sots qui en sont la dupe. Les bonzes paraissent mener la vie la plus austère. Ils s'imposent de rudes pénitences, sur-tout dans les places publiques. Ils se chargent de grosses chaînes, qu'ils traînent avec beaucoup de fatigue; ils se frappent la tête et la poitrine

avec de gros cailloux, et s'arrêtent à chaque porte : Voyez, disent-ils aux habitans, ce qu'il nous en coûte pour expier vos péchés ! Ne pouvez-vous nous faire une petite aumône? Un missionnaire rapporte qu'il a vu un de ces fourbes, debout dans une chaise portée par deux hommes, bien fermée, et hérissée en dedans d'une quantité de longues pointes de clous. « Je ne sortirai point de ce lieu où je suis pour le bien de vos ames, disait aux spectateurs l'avare pénitent, que vous n'ayez acheté tous ces clous ; chacun vaut dix sous. » Le stratagême lui réussit, et l'imposteur eut un prompt débit de sa marchandise. Malgré leur austérité apparente, et même leur succès parmi la canaille, les bonzes sont si méprisés, que personne d'une honnête naissance ne veut entrer dans cette corporation. Ils sont obligés d'acheter des esclaves pour en remplir leurs monastères.

Les Chinois semblent encore, outre les rites des religions qu'ils suivent, rendre un culte aux mânes de leurs pères morts. Deux sortes de cérémonies s'observent à ce sujet tous les ans. Les premières se pratiquent dans la salle des ancêtres, à certains mois de l'année; et il n'y a point de famille qui n'ait une pièce

destinée à cet usage. Là se rendent toutes les branches d'une même souche, composée quelquefois de sept à huit mille personnes, sans aucune distinction de rang : l'artisan, le lettré, le laboureur, le mandarin, sont confondus et ne se méconnaissent point. Le plus âgé, quoique le plus pauvre, a la première place. Sur une longue table, chargée de gradins, sont les images ou les noms des principaux ancêtres. Tous les parens s'assemblent au printemps, et quelquefois en automne. Les autres cérémonies se pratiquent dans le lieu même de la sépulture ; on place sur la tombe différens mets, qui servent à régaler les parens.

Toutes ces cérémonies sont d'une grande importance : un père mourrait désespéré, s'il était persuadé qu'on ne rendra aucun honneur à sa tombe. Un autre soin qui agite encore un homme parvenu au milieu de son âge, c'est de se procurer un cercueil. La prévoyance des Chinois va même si loin sur cet article, que plusieurs se privent des choses les plus nécessaires pendant la vie, pour se donner une bière qui leur fasse honneur après leur mort. Chez nous, un mort se trouve fort bien entre cinq misérables planches de sapin, qui

sont à peine clouées, et qui coûtent six francs; mais, à la Chine, on y met plus de façon : une bière est un objet de luxe. On la veut de bois précieux, embellie de sculptures et d'ornemens dorés. On l'achète d'avance, afin d'être sûr de l'avoir et de la montrer à ses amis : cela tranquillise l'esprit et satisfait la vanité. (Où cette maudite vanité ne se trouve-t-elle donc pas?)

Lorsqu'un homme approche de la mort, le rituel de l'empire ordonne qu'on le prenne dans son lit, et qu'on l'étende à terre, afin que sa vie finisse comme elle a commencé; car ce même rituel veut qu'on y couche les enfans aussitôt qu'ils sont nés, pour faire connaître qu'ils doivent retourner dans le lieu d'où ils sont venus. Avant de mettre le cadavre dans le cercueil, on le lave, on l'embaume et on le revêt de ses plus beaux habits. On expose ensuite ce cercueil dans une salle bien parée, où sa femme, ses enfans et ses parens viennent se prosterner. Les funérailles ne se font assez souvent que plusieurs mois après la mort. Pour les gens riches, la marche de la maison au lieu des sépultures est une pompe vraiment magnifique, et qui quelquefois ruine la famille. Arrivé au lieu de la sépulture,

le corps est déposé dans un caveau. On brûle alors dessus des parfums, on fait des libations, on offre des viandes, et l'on jette dans les flammes une quantité de petites figures de carton, représentant des eunuques, des esclaves, des chevaux, des chameaux, etc., dans la persuasion que ces objets figurés se réaliseront pour l'avantage du mort dans l'autre monde. Les cimetières sont loin d'avoir cet air triste et désagréable des nôtres. Ils sont toujours hors des villes. C'est ordinairement une grotte faite exprès, consistant en trois salles, et ayant chacune une porte et un toit retroussé par les angles. Autant que possible on les construit sur des collines ou des terrasses formées à dessein. Elles sont environnées de bosquets de cyprès, et présentent de loin un aspect qui contribue à la beauté du paysage.

Le mariage demande beaucoup moins de cérémonies que les funérailles. C'est une affaire de parens. Un époux ne voit jamais sa femme qu'au moment où on la lui amène dans une chaise fermée, pour habiter sa maison. Pour l'obtenir, il a été obligé de faire des présens qui ont servi à acheter le trousseau: voilà toute la dot des dames chinoises. Ainsi,

à la Chine, les mariages ne se font ni par amour ni par intérêt ; ils n'en sont pas plus mauvais qu'ailleurs. La femme est entièrement soumise au mari, ne sort jamais que très-voilée, et habite un appartement où aucun homme que son époux n'a le droit d'entrer. Elle est toute entière à ses devoirs de mère, et donne encore quelques instans à la parure, quoiqu'elle ne doive voir aucun étranger. Le divorce est permis dans certains cas, et un Chinois peut avoir plusieurs concubines. L'empereur en a des troupes de deux à trois mille, et reconnaît trois légitimes épouses qui portent un nom qui revient à celui de *reines;* mais une seule a des droits que n'ont pas les autres.

Avant de passer aux sciences et aux arts, disons un mot de la cuisine chinoise. Elle est très-recherchée ; on y fait des potages qui surprendraient encore nos riches gourmands : du reste, on ne regarde pas de trop près aux espèces de mets que l'on mange. La viande de souris, de rat et de chien, est fort estimée ; on se nourrit sans répugnance de celle des chevaux, des chameaux et d'ânes morts de vieillesse ou de maladie : mais les mets favoris sont la viande de porc, la chair des

jumens sauvages, les huîtres, les pieds d'ours, les nerfs de cerf, et sur-tout certains nids d'oiseaux. Chaque saison fournit plusieurs sortes d'herbes et de légumes inconnues en Europe. De la graine de ces herbes on tire une huile qui entre dans presque toutes les sauces. Un aliment très en usage, est un gâteau fait avec une espèce de fèves; tous les Chinois, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, en mangent de préférence à toute autre nourriture. La liqueur que l'on boit en place de vin est extraite du riz, du froment, du millet et du sarrasin; elle enivre facilement, et serait dangereuse si l'on en faisait excès. Voyons maintenant les connaissances des Chinois.

Ce peuple, quoique laborieux, et possédant les commencemens des principales sciences, y a fait peu de progrès, parce qu'il est sans imagination, et qu'il a trop d'orgueil pour profiter de ce qui vient de chez les autres nations. Sa langue singulière sera toujours aussi un obstacle à son avancement. Un lettré passe presque toute sa vie pour apprendre à lire: quel temps peut lui rester pour ajouter les fruits de son génie à ce que l'on possède déjà?

La langue chinoise ne contient que trois cent trente mots, tous monosyllables; mais chaque mot est prononcé avec tant de diverses inflexions, qui ont chacune leur sens différent, que l'on peut exprimer à-peu-près toutes les pensées. Ces trois cent trente mots se combinent par des inflexions dans le langage, et par des signes dans l'écriture, jusqu'à quatre-vingt mille fois. Par exemple, le mot *chu*, prononcé en traînant sur *u*, et levant sa voix, signifie *seigneur et maître;* d'un ton uni et allongé, il signifie *pourceau;* d'un ton bref il veut dire cuisine, et d'un ton fort et mâle, qui s'adoucit sur la fin, il signifie colonne. De même la syllabe *po*, suivant ses différens noms et ses différentes prononciations, n'a pas moins d'onze différens sens : elle signifie *verre, bouillir, vanner du riz, prudent, libéral, préparer, vieille femme, casser* ou *fendre, incliné, fort peu, arroser, esclave* ou *captif.* Il en faut conclure que les Chinois doivent avoir l'oreille bien délicate pour ne pas se tromper sur le sens des mots prononcés. Comme ils n'ont point d'accens écrits pour varier les sons, ils sont obligés d'employer pour le même mot autant de figures qu'il y a de tons par lesquels son sens est varié;

ils ont avec cela des caractères qui expriment deux ou trois mots, et quelquefois des phrases entières. Il est aisé de s'imaginer combien l'étude d'un si grand nombre de caractères demande d'années, non-seulement pour les distinguer dans leur composition, mais pour se souvenir même de leur signification et de leurs formes. Cependant lorsqu'on en sait parfaitement dix mille, on peut fort bien s'exprimer dans cette langue, et lire une quantité de livres. Celui qui en sait le plus passe pour le plus habile.

Une remarque curieuse à faire, c'est que les caractères de la Cochinchine, du Tunquin et du Japon sont les mêmes qu'à la Chine, et signifient les mêmes choses. Quoique les peuples de ces quatre régions aient un langage si différent qu'ils ne peuvent s'entendre dans le discours, ils s'entendent parfaitement par écrit, et leurs livres sont communs entre eux. Ainsi leurs caractères peuvent être comparés aux chiffres ou figures des nombres, qui portent différens noms en divers pays, mais dont le sens est par-tout le même.

L'écriture ne se trace ni avec la plume ni avec un crayon, mais avec un pinceau. Ils tiennent ce pinceau perpendiculairement,

comme s'ils voulaient piquer la papier, et font aller leurs lignes du haut en bas. Chacun s'exerce à bien écrire; c'est un grand honneur que de bien former des caractères: une belle pièce d'écriture est préférée au tableau le plus fini. C'est de cette perfection que l'on exige dans l'écriture, que dépend la beauté de l'impression. L'imprimerie chinoise n'a rien de commun avec la nôtre. Le graveur colle chaque feuille du manuscrit sur une planche de bois dur et poli, et avec un burin il suit les traits et taille les caractères en relief, abattant tout le bois sur lequel il n'y a rien de tracé. Tels furent les premiers essais de notre imprimerie; on les abandonna aussitôt pour adopter les caractères mobiles de fonte: mais les Chinois ne peuvent pas aller au-delà de leurs planches de bois, parce qu'il serait d'une dépense énorme de graver et de fondre cinquante à soixante mille caractères différens; et quand même on les fondrait, il ne se trouverait point de compositeur qui eût assez de mémoire pour s'en servir. Comme le papier est fort mince, on n'imprime que d'un côté. On croit que l'invention de cette imprimerie remonte bien avant l'ère chinoise.

Les Chinois connaissaient aussi la poudre à canon presque du même temps; mais ils ne l'employaient point à la guerre comme nous, et depuis qu'ils ont reçu l'artillerie ils ne lui ont fait faire aucun progrès. Ce qu'ils ont perfectionné, depuis un temps immémorial, ce sont les feux d'artifice : les nôtres, dit-on, n'en approchent pas.

L'astronomie est également très-ancienne chez eux : on a toujours cultivé cette science avec le plus grand soin, même par les ordres de l'empereur; mais les progrès, comme dans tout le reste, n'ont pas répondu au temps que l'on y a employé. Une nation qui s'occupait depuis plus de 2000 ans à étudier les mouvemens du ciel, fut fort étonnée de se convaincre, à l'arrivée des missionnaires, qu'elle était encore fort ignorante dans une science où elle croyait exceller. C'est cette ignorance qui fit la fortune des missionnaires à la cour de Pékin; l'empereur les accueillit comme des gens qui pouvaient communiquer aux Chinois des connaissances précieuses dans une science que l'on estimait une des premières. Cette estime de l'astronomie n'était pas, comme l'on pourrait croire, fondée sur l'utilité seule de la science, mais sur l'idée extravagante

que l'on avait que Dieu marque dans les cieux les événemens des empires de la terre.

La géographie des Chinois ne s'étendait guère au-delà de leur empire, qu'ils croyaient au milieu de la terre. Comme ce peuple ne voyage ni ne reçoit d'étrangers, il n'est pas étonnant que le reste du monde lui soit inconnu.

En général, tous ses arts portent l'empreinte d'un génie minutieux et mesquin ; on n'y trouve rien de noble, ni de grand : quand le travail et la patience sont épuisés, il ne faut plus rien attendre du Chinois. Il a des couleurs d'un éclat admirable, mais il ne sait pas les employer ; il fait des tableaux sans ombre et des paysages sans perspective. Ses ouvrages d'esprit ont des défauts aussi grossiers : hors la morale, tout y est de mauvais goût. La poésie est rimée comme la nôtre. Les tragédies sont des histoires dialoguées, et les comédies des aventures galantes : on les joue volontiers au milieu des festins. C'est le commencement du théâtre. Une pièce chinoise, traduite par un missionnaire, a donné à Voltaire le sujet de l'*Orphelin de la Chine*.

Pour résumé, les Chinois sont bien au-dessous de la réputation que leur ont donnée les

premiers voyageurs, prêts à les admirer sur ce qu'ils disaient eux-mêmes de leur propre mérite : leurs connaissances ne répondent point à leur morale, et leurs sciences n'ont presque rien gagné à leurs découvertes : c'est qu'ils ont trop d'orgueil, et pas assez de génie.

LA CORÉE.

Au nord-est est une grande presqu'île que les Européens ont nommée *Corée*, d'après les Japonais; ses habitans l'appellent *Kaoli* ou *Chant-Sien*. Elle est jointe du côté du nord à la Tartarie Chinoise, ayant à l'occident le Léatong. La Corée est gouvernée par un roi tributaire et dépendant de la Chine, et qui a cependant le droit de choisir son successeur.

Ce pays produit tout ce qui est nécessaire à la vie, sur-tout du riz et du blé. Il y a diverses manufactures ; on y fait du papier très-estimé : on y recueille du genseng ; et la chasse des zibelines, la pêche des merluches et d'autres poissons, y sont considérables. On y trouve des mines d'or et d'argent dans les montagnes, qui occupent la moindre partie du pays ; et l'on pêche des perles dans le détroit qui la sépare des îles du Japon.

Les Coréens paraissent originaires de la Chine ; ils en ont la langue, la manière d'écrire, et le gouvernement. Ils suivent, dans leur religion, la secte de *Xaca*, qui est celle des bonzes ; conséquemment, ils sont d'une superstition dégoûtante. Ils aiment cependant les arts, sur-tout la musique et la danse. Leur vêtement ressemble assez à celui des Tartares.

King-Kitao est la capitale de ce royaume. On y compte en tout trois cent soixante villes, mais elles méritent à peine d'être remarquées.

Japonnais, homme et femme

LE JAPON.

L'empire du Japon se compose de plusieurs îles, dont on distingue trois, qui sont *Niphon* ou *Japon*, *Kinsu* ou *Bongo*, et *Sikok*. Elles sont situées à environ trente lieues à l'est de la Chine, et s'étendent depuis le vingt-sixième jusqu'au quarante-unième degré de latitude nord, et depuis le cent vingt-cinquième degré jusqu'au cent quarante-septième degré de longitude. L'air y est sain, assez tempéré, plus froid néanmoins que chaud. Comme il s'y trouve plusieurs volcans, les tremblemens de terre y sont fort communs; aussi n'en est-on pas plus alarmé que parmi nous du tonnerre. Le terroir est peu fertile; mais l'industrie des habitans y supplée, et l'on y recueille du blé, de l'orge, du millet, du riz et du thé. Il n'y a pas de région où l'on voie autant de fleurs et de plus brillantes; mais elles ont une odeur moins agréable, et les fruits y sont moins exquis que dans le reste de l'Asie. Parmi les plantes singulières, on remarque

le *kadsi* ou arbre à papier, ainsi nommé, parce que de son écorce on fait du papier ; on en fait aussi des cordes, du drap, des étoffes et de la mèche ; l'*urusi*, qui produit un jus blanchâtre, dont on se sert pour vernir les meubles, les plats et les assiettes ; le *kur* ou arbre de camphre, parce que le camphre est une décoction des racines et du bois de cet arbre. Il y a encore une infinité de plantes dont les racines, les feuilles, les fleurs et les fruits servent de nourriture aux habitans, ou qu'ils emploient à d'autres usages. On distingue encore deux espèces de chênes fort différens des nôtres, et dont ils mangent les fruits bouillis. Les orangers, les citronniers, les pêchers, les abricotiers et les pruniers y viennent merveilleusement.

Les Japonais ressemblent assez aux Chinois. En général, ils sont de taille médiocre, d'un teint olivâtre, ont les traits grossiers et peu de barbe, qu'ils s'arrachent. Comme à la Chine, l'agriculture est en grand honneur parmi eux : c'est sur-tout le riz, leur principale nourriture, qu'ils cultivent avec un soin extrême. L'éducation leur inspire aussi, comme aux Chinois, un grand respect pour leurs parens et leurs supérieurs. D'un autre

côté, c'est un des premiers devoirs pour les pères, que de faire instruire leurs enfans dans les lettres et dans la morale. On met au rang des principales vertus la frugalité; c'est celle que l'on recommande le plus souvent : un ivrogne est une rareté dans ce pays. Il est vrai qu'on n'y boit pas de vin : on se contente de thé et d'une sorte de bière. Dans les instans de repos, on s'amuse à fumer ; c'est un plaisir que les deux sexes prennent également dans des pipes de bambou verni. Un des traits qui les rapproche davantage des Chinois, ce sont les cérémonies qui constituent la politesse. Quand on va visiter quelqu'un , il faut toujours lui faire quelque présent, quoique de peu de valeur ; en retour on reçoit une tasse de thé et une pipe de tabac.

Les Japonais détestent le mensonge , et se font un grand honneur de tenir leur parole ; cela ne les empêche pas d'être méfians. L'orgueil est leur plus grand défaut ; il ôte à leur société une partie de ses agrémens : un grand est toujours sur ses gardes pour ne perdre aucun des honneurs que lui doivent ses inférieurs. Le desir de la vengeance naît naturellement de cet orgueil que très-peu de

chose peut offenser ; et, comme le Chinois, le Japonais attend patiemment le moment de se satisfaire ; mais comme il a un courage inconnu à la Chine, sa vengeance est rarement déshonorée par la lâcheté. Contre la coutume des Chinois, ce peuple ne renferme point les femmes, et ne les contraint pas à la vertu par une prison perpétuelle : les Japonaises ont, au contraire, beaucoup de liberté; mais la fidélité conjugale leur est recommandée expressément. La loi permet à l'époux de tuer sa femme et son amant s'il les surprend dans le crime; mais le préjugé a fait naître une façon de laver sa honte qui paraît beaucoup plus noble : un époux, dans ce cas, doit s'ouvrir le ventre, et cette mort horrible le fait regarder comme un homme qui a autant de courage que d'honneur. Le mariage n'est au Japon qu'un contrat civil, et n'a aucun rapport avec la religion. La polygamie est permise, mais on n'en use que très-rarement. Les filles publiques ne sont pas déshonorées ; elles sont ordinairement rassemblées dans les plus belles maisons des villes, et le plus souvent à côté des temples. Elles sont aussi danseuses, et vont, lorsqu'on les demande, dans les maisons des riches par-

ticuliers, pour augmenter l'agrément des bals, en y développant toutes les graces et la légèreté qu'elles possèdent. Après avoir exercé un métier réputé infâme par-tout ailleurs, elles trouvent encore à se marier avantageusement, et gardent alors cette fidélité si recommandée au Japon. Les femmes Japonaises n'ont pas, comme les nôtres, le pouvoir de changer leur costume quand il leur plaît : l'habillement national date de la plus haute antiquité et est le même, à la richesse près, pour tous les rangs. Il consiste, pour les hommes, en une ou plusieurs robes qui ne descendent qu'à mi-jambe et sont serrées vers le milieu du corps avec une ceinture ; les riches les portent de soie, et les pauvres de coton. Pour les femmes, elles descendent jusqu'aux talons, et sont ordinairement d'étoffe à fleurs d'or et d'argent. La coiffure est aussi uniforme ; la tête est rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux sur le sommet : l'on ne met un chapeau, qui est de paille et de forme conique, que lorsque l'on est en voyage ; les dames ornent quelquefois de fleurs leur petit toupet de cheveux. Un autre trait de beauté, selon elles, est d'avoir les dents noires et les lèvres bleues : aussi ont-elles

grand soin de se les teindre avec des drogues préparées à ce sujet.

Les maisons sont construites en bois, blanchies en dehors, et ordinairement à deux étages. Elles n'ont point de cheminées ; on échauffe les appartemens avec du charbon préparé de manière à ne point incommoder. Les nattes qui couvrent le plancher servent de siége pendant le jour, et de lit la nuit. Pour se coucher on étend dessus un matelas de coton. Les paravents tiennent lieu de cloisons et forment les chambres.

Les Japonais aiment les sciences et les cultivent avec autant de succès que les Chinois. Nous avons vu que, quoique les langues soient différentes, les livres sont cependant communs aux deux nations ; ainsi au Japon on se sert des caractères, de l'écriture et de l'imprimerie employés à la Chine. La langue est d'un mécanisme qui ne ressemble nullement à celui de nos langues européennes ; quoiqu'elle manque de la lettre *E*, elle a quantité de sons qu'il serait impossible de rendre avec nos lettres. L'astronomie est aussi étudiée au Japon, et elle l'est autant pour l'utilité de la science elle-même, que par cette singulière superstition qui a fait croire à la

moitié du genre humain que les événemens de la terre étaient indiqués dans le ciel. Les Japonais divisent leur année par le cours de la lune, et ont ainsi des années de douze et treize mois. Le jour et la nuit ont chacun douze heures : le jour est censé commencer à six heures du matin, et la nuit à six heures du soir. Cela est aussi raisonnable que de finir et commencer le jour à minuit. L'année commence à une époque qui répond au commencement de notre mois de mars, c'est-à-dire au moment où la nature semble se réveiller. Ce premier jour de l'année est une grande fête ; on s'habille le plus magnifiquement que l'on peut, on se visite et l'on se fait des souhaits mutuels. C'est tout comme chez nous ; mais ce qui en diffère, c'est qu'au lieu d'avoir par mois quatre jours de repos, les Japonais n'en ont que deux, au premier et au milieu du mois ; tout le reste du temps appartient au travail.

La religion du Japon se divise en deux grandes sectes, celle de *Sinto* et celle de *Bondo*.

Les sectateurs de *Sinto* reconnaissent un Etre-Suprême, qui règne au plus haut des cieux, mais dont la majesté est si élevée, qu'il ne s'apperçoit pas de leurs hommages et de

leurs adorations : aussi ne lui en rendent-ils aucuns, persuadés d'ailleurs qu'il a pourvu à tout par sa providence infinie, et qu'il n'a pas plus besoin de nos prières pour nous donner ce qui nous est nécessaire et nous rendre la justice, que de nos hommages pour le satisfaire lui-même. L'idée qu'ils se forment de Dieu est si grande, qu'ils craignent de la dégrader en lui prêtant rien de ce qui ressemble à nos petites passions. C'est à des divinités subalternes qu'ils adressent leur hommage ; ces divinités, en un nombre infini, sont censées veiller sur l'univers, tout voir et tout entendre. Aussi est-ce à elles qu'ils ont dédié les temples ; et l'on n'apperçoit, dans chacun de ces édifices, qu'une petite image, symbole de la divinité qui y est invoquée. Au milieu du temple on découvre ordinairement un grand miroir de métal fondu, pour annoncer aux hommes que les dieux voient les souillures cachées dans leurs cœurs, aussi distinctement qu'eux-mêmes apperçoivent dans ce miroir les taches de leur figure. Les Japonais, bien parés, s'avancent jusqu'à ce grand miroir, se prosternent devant, font leur prière, et se retirent en silence et avec modestie, après avoir fait quelque offrande, et en sonnant une petite

cloche suspendue dans leur passage. Ils reconnaissent l'immortalité de l'ame, et pensent que celles des gens de bien habiteront le ciel, tandis que celles des méchans seront errantes.

Les sectateurs de *Bondo* reconnaissent aussi un Etre-Suprême, qu'ils nomment *Amida*; mais ils y ajoutent un mauvais génie puissant, qu'ils appellent *Iemma*. Une figure gigantesque, entourée d'une multitude de petites, représente à leurs yeux l'Etre-Suprême au milieu des divinités subalternes. L'ame, suivant leur opinion, est immortelle, et sera, après la mort, punie ou récompensée suivant ses mérites; il y a différens degrés de peines et de récompenses. Les ames des méchans sont condamnées à habiter les corps des animaux jusqu'à leur parfaite purification, où il leur est permis d'animer de nouveau des corps humains.

Les temples de ces deux sectes sont ordinairement bâtis hors des villes, sur des collines, dans des endroits charmans. L'on n'y parvient que par des chemins bordés des plus beaux arbres; et l'on diroit que l'on a voulu, par les plus beaux effets de la nature, disposer les hommes à adorer avec plus de plaisir

celui qui en est l'auteur. Mais ce qui est plus sage encore, c'est que les prêtres ne parlent point au nom de la divinité, ne chantent point des oracles, et ne cherchent point à intimider les pauvres humains ; leurs fonctions se réduisent à balayer le temple, à le tenir ouvert, et à orner de fleurs la statue du dieu. C'est tout ce qu'ils devraient faire ailleurs : le reste n'est jamais que pour le bénéfice de l'ignorance et le malheur de l'humanité. Ce qui a étonné les voyageurs, accoutumés à l'intolérance humaine, c'est que ces deux sectes, et celles encore qui en dérivent, vivent parfaitement bien entre elles. On conçoit que cela doit être par-tout où les ministres du Dieu ne font que balayer son temple.

Outre les deux sectes que nous venons de nommer, il existe encore un grand nombre de disciples de Confucius, qui sont très-respectés des *sintoïstes* et des *bondoïstes*, quoiqu'ils n'aient point leurs opinions. Ils reconnaissent une ame universelle qui anime tout l'univers, et croient tous les cultes inutiles ; en revanche ils pratiquent toutes les vertus avec zèle ; et c'est là le plus bel hommage que l'on puisse rendre et adresser à la Divinité.

Le gouvernement japonais se divise en deux

branches, l'une pour le temporel et l'autre pour le spirituel. Le souverain pour le temporel, s'appelle *koubo*. Autrefois il partageait son autorité avec le *daïri*, qui est le souverain spirituel ; mais maintenant il est seul roi : sa puissance est cependant limitée par un conseil formé des principaux personnages de la nation. C'est lui qui nomme tous les gouverneurs, qui s'en fait rendre compte, et qui les casse, s'ils ont malversé. Ses revenus montent à un milliard, et il entretient une armée de cent mille hommes d'infanterie et vingt mille de cavalerie. Sa résidence est à *Iédo*, ville de l'île *Niphon*, et capitale de tout le Japon. Son palais a, dit-on, quatre lieues de tour. Il est composé de deux clôtures, qu'on peut nommer châteaux extérieurs ; le troisième, qui fait le centre, et qui est la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Le trésor du souverain est gardé dans un lieu dont les toits sont de cuivre et les portes de fer, afin de le garantir du feu.

C'est à *Méaco*, ville de la même île de Niphon, que réside le *daïri*. Méaco est très-grande, fort marchande, et peuplée d'environ

six cent mille ames. Le palais du daïri est un château de pierres de taille, extrêmement fortifié, et dont personne n'approche. Ce prince, que l'on respecte comme s'il était réellement le lieutenant de la Divinité sur la terre, et à qui l'on rend une espèce de culte, ne sort presque jamais de sa magnifique prison. Quand il veut se promener, ses domestiques le portent, et évitent avec grand soin de lui laisser toucher la terre, qui, sans doute, est indigne de le porter. Comme on ne doit jamais le voir, des signaux avertissent de son approche. C'est toujours dans ses jardins, que ce souverain fait sa triste et majestueuse promenade. L'intérieur de son palais est, rapporte-t-on, de la plus grande magnificence; mais il en jouit avec si peu de monde! Ses parens, et ceux à qui il distribue des bénéfices, composent seuls sa cour; le reste de la nation doit ignorer ce qu'est sa personne; on n'apprend même son nom que long-temps après sa mort. Il faut bien éviter qu'un mortel impur touche à ce qui lui a servi; aussi brûle-t-on ses habits, qu'il ne porte jamais qu'une fois, et a-t-on soin de briser les vases dans lesquels il vient de prendre son repas. Je plains ce pauvre homme que l'on adore,

d'aussi bon cœur que je plains le grand lama : ces infortunés doivent cruellement s'ennuyer au milieu de tant de respects et de tant de majesté. Encore le daïri a la permission d'avoir une douzaine de femmes pour le rappeler du ciel à la terre; mais ce pauvre lama !..... ah ! je le plains beaucoup.

Le commerce du Japon est assez considérable. Les Portugais qui découvrirent ce pays, furent pendant près de cent ans les seuls Européens qui y commercèrent; les Espagnols et les Anglais y vinrent ensuite, et depuis 1641, les Hollandais, d'après un traité fait avec l'empereur du Japon, eurent seuls le droit d'y aborder avec les Chinois; encore eut-on soin de ne les laisser venir qu'en petit nombre, et leur fit-on remettre à leur arrivée, leurs voiles et leurs canons. Les missionnaires, avec leur singulier esprit de prosélytisme, ont fait chasser presque tous les Européens d'une partie de l'Asie. On aime par-tout des négocians qui échangent les richesses des différens peuples; mais on n'aime nulle part des gens qui viennent nous prêcher des maximes inconnues, et établir une puissance contraire aux lois du gouvernement. Je crois que si le grand lama ou le daïri nous

envoyaient des moines de leur pays, pour nous prêcher, nous les recevrions assez mal, et les ferions remettre à la voile au plus tôt pour le Japon et le Thibet. Certainement, selon le droit naturel, personne ne pourrait justement s'en plaindre. Nous avons cependant trouvé fort mauvais que les Japonais eussent chassé les missionnaires qui avaient apporté le trouble parmi eux. Ils y ont fait tant de mal, qu'aujourd'hui on craint un chrétien autant que la peste. Le principal article du commerce du Japon, est une porcelaine magnifique, et beaucoup plus belle que celle de la Chine.

Indiens, homme et femme.

DE L'INDE EN GÉNÉRAL.

On donne le nom général d'*Inde*, à de vastes contrées formant deux presqu'îles considérables entre la Chine à l'est, et la Perse à l'ouest. Ses bornes au nord sont la Tartarie-Usbek et le Thibet. Ces deux grandes presqu'îles ayant entre elles la baie du Bengale, sont, à prendre de la terre, séparées par le fleuve du Gange, ce qui les fait désigner par les noms de *presqu'île en-deçà du Gange* et *presqu'île au-delà du Gange*. La *presqu'île en deçà du Gange* est celle qui avoisine la Perse; celle que l'on rencontre en sortant de la Chine, se nomme, par rapport à nous, *presqu'île au-delà du Gange*. C'est celle que nous devons, en suivant l'ordre de notre voyage, visiter la première.

LA PRESQU'ILE

AU-DELA DU GANGE.

Elle contient au nord-est *Tonquin*, *Laos*; au sud-est *la Cochinchine*, *Cambaye* et

Ciampa ; au sud-ouest *Pégu*, *Martaban*, *Siam* et *Malaca ;* au nord-ouest *Acham*, *Ava* et *Aracan*. Visitons d'abord la Cochinchine qui dépend de la Chine, et qui a de grands rapports avec elle.

LA COCHINCHINE.

La *Cochinchine* ou *Chine occidentale*, située sous la zône torride, s'étend sur une longueur de 170 lieues, mais a fort peu de largeur. *Laos*, *Cambaye* ou *Cambage* et *Ciampa* en paraissent tributaires. On est porté à croire qu'une colonie de Chinois a autrefois peuplé ce pays, ou s'y est établie ; car on y retrouve quantité d'usages qui indiquent le peuple primitif.

Hué ou *Keghué* est proprement la seule ville de la Cochinchine, quoiqu'elle ait une quantité de bourgs ou villages considérables. Au surplus, la capitale n'est qu'un amas de pauvres maisons divisées par quartiers, qui forment, en quelque façon, autant de hameaux ou de villages. Elle est située dans une belle plaine, partagée par un grand fleuve de l'est à l'ouest. Le roi y fait sa résidence. Son palais, placé dans une île d'une lieue de longueur, est de bois, à un étage,

soutenu par un grand nombre de colonnes d'ébène. Comme il redoute ses sujets autant qu'il en est craint, il est toujours entouré d'artillerie et d'une garde nombreuse. Les autres maisons de la ville n'ont que des murs de cannes, sont couvertes en paille, ont des fenêtres de papier, des paravents pour former les appartemens, et des nattes sur le plancher. On conçoit combien les incendies sont fréquens avec de pareilles demeures; aussi personne ne fait-il sa cuisine dans sa maison, mais devant sa porte, à une certaine distance, surtout au bord de la rivière. Sitôt qu'un certain vent de mer commence à souffler, un homme fait la ronde sur le rivage, avec une espèce de tambour, pour avertir d'éteindre le feu.

La religion est ici la même qu'à la Chine; les temples se ressentent de la misère publique. On les construit à la hâte pour les sacrifices, et assez souvent on les abandonne après, ou l'on en fait des écuries et des cabarets.

Le gouvernement est despotique : moyennant un tribut payé à la Chine, le roi peut en agir avec ses sujets comme bon lui semble : il punit avec sévérité les mandarins qui ont prévariqué dans leur gouvernement; mais le peuple n'approche jamais de lui pour faire en-

tendre ses plaintes. Le monarque se montre très-rarement ; et encore, ses ministres et ses officiers exceptés, personne ne peut rester plus près de lui qu'à quatre-vingts pas. Quand il passe, tout le monde se prosterne au loin ; et ce serait un crime que de lever les yeux sur un aussi auguste personnage.

En général, les Cochinchinois sont doux, assez francs, agiles, mais fort peu laborieux. Ils vivent à si peu de frais, qu'ils ne voient pas la nécessité de travailler plus qu'ils ne font. Les plaisirs sont pour eux la principale chose ; ils aiment beaucoup les femmes, quoiqu'ils n'en aient que de laides ; les courtisanes y sont si communes, que l'on obtient leurs faveurs presque pour rien. La fidélité conjugale y est inconnue, et le mari n'y attache aucun prix ; il prête son épouse à son voisin, à son ami, à l'étranger qu'il distingue ; ce n'est là qu'un petit service comme un autre ; on n'y fait pas même attention. Les femmes mettent au rang de leurs agrémens d'avoir les dents noires ; elles mâchent en conséquence continuellement du bétel. Les voyageurs rapportent qu'elles ont la voix si douce, si insinuante et si musicale, que ce charme seul leur tiendrait lieu de tous les autres. Aux jours de

fêtes, tous les Cochinchinois d'un endroit se rassemblent sur la place publique, se rangent en cercle sur des nattes, et chacun y mange le dîné qu'il a apporté. Pendant ce temps-là, les baladins jouent des farces qui amusent le peuple. Ils aiment à se régaler entre eux, et les festins sont toujours accompagnés de jeux, de comédies et de musique.

Le commerce consiste en poivre et en cannelle que l'on transporte à la Chine; en soie et en sucre qu'on envoie au Japon; en cire, arec, bétel et riz; en bois de menuiserie, de charpente et de construction; en bois de *calamba* pour leur médecine, et en ces nids d'oiseaux que l'on mange, et qu'ils trouvent dans quatre petites îles voisines de leurs côtes. Ces nids, dont nous avons déjà parlé, sont placés dans les rochers à-peu-près comme des nids d'hirondelles. Ils sont pétris d'une sorte d'écume de mer, et ressemblent assez à de la gomme.

Divers peuples des Indes, et les Chinois sur-tout, en assaisonnent leurs ragoûts: bouillis, ils fournissent un potage délicieux, qui est en même temps un excellent pectoral.

LE TONQUIN.

Ce royaume est borné à l'ouest par celui de Laos, au nord et à l'est de la Chine, aussi par la Cochinchine et par le golfe du même nom. L'air y est sain et agréable, et le terroir produit abondamment tout ce qui est utile à la vie, mais principalement le riz, qui y est d'un grand usage. Les orangers et la plante qui produit l'ananas, se rencontrent de tous côtés. Les forêts sont pleines d'animaux, parmi lesquels on distingue les tigres, les cerfs et les singes; les bœufs, les vaches et les pourceaux sont aussi multipliés dans les campagnes. L'âne, le mouton et le lion sont étrangers à ce climat. D'un autre côté, les rivières, les étangs et les côtes de la mer fournissent une quantité prodigieuse de poissons. Tant de moyens de se nourrir ne sont pas inutiles et manquent encore à la population considérable : les pauvres gens se trouvent souvent, comme à la Chine, obligés de vendre leur famille et de se vendre eux-mêmes, pour se procurer le nécessaire.

Les Tonquinois ressemblent assez aux Chinois. Ils ont le teint basané, les cheveux longs, noirs et épais; la nécessité les force au travail,

mais la paresse leur plairait infiniment davantage. Comme les Chinois, ils ne voyagent presque pas, et ont une vanité qui leur fait mépriser le reste du monde qui leur est inconnu. Ils aiment les sciences, sans y faire beaucoup de progrès, et les cultivent avec ardeur, parce que c'est l'unique moyen de parvenir aux honneurs. Leur écriture est celle de la Chine; ils en empruntent même la langue pour les sujets relevés. Confucius est aussi en grand honneur parmi eux. Ils ont des manufactures de soie, de poterie, font d'excellent papier, et travaillent assez bien le bois et le fer. Le Tonquin n'est cependant point un pays de commerce; on n'y fait pas même battre monnaie, on se sert de celle des étrangers.

Le plaisir, voilà le grand but des Tonquinois : c'est celui de beaucoup d'autres peuples. Ils aiment la danse, le chant et les fêtes, et chez toutes les personnes riches il y a une salle destinée à ces amusemens : ils y emploient toutes les soirées, et souvent une bonne partie des nuits. Ces jeux sont mêlés de bouffonneries, de postures comiques, de couplets galans, de vers ampoulés, d'instrumens de musique et de tours de forces. On célèbre

au commencement de l'année une fête qui dure trente jours ; et sa longueur ne nuit point à celles qui viennent dans la suite.

Les Tonquinois veulent absolument être gais, et ils agissent en conséquence. Ils vont rarement voir les malades, et ne leur parlent jamais de leurs maux. Ils ne demandent point comment on se porte, mais où l'on a été et ce qu'on a fait. Remarquent-ils que quelqu'un est indisposé, ils s'informent seulement combien il a mangé d'assiettes de riz. Ainsi que plusieurs peuples de l'Inde, ils ont coutume de se noircir les dents pour ne pas ressembler, disent-ils, aux animaux qui les ont blanches. Leur habillement consiste en une large robe, et leur chaussure en une paire de sandales sans bas ; plusieurs même vont nus pieds. Les grands laissent croître leurs ongles ; c'est une marque de distinction qui n'appartient qu'aux gens de qualité.

Les mariages se contractent sans l'intervention des prêtres et des magistrats. Un jeune homme prend ordinairement sa femme dans sa famille. Une femme n'empêche pas d'avoir plusieurs concubines. L'adoption est aussi permise, et l'enfant adopté jouit des droits de l'enfant légitime et est soumis à ses devoirs.

La religion est comme à la Chine : ce qui est le plus raisonnable est pour le roi, les grands et les lettrés ; le peuple s'accommode des absurdités, qui ont par-tout beaucoup de charmes pour lui. On honore les mânes des morts, et les funérailles sont les jours les plus brillans pour une famille : il en coûte fort cher au Tonquin pour se faire enterrer. On s'occupe une partie de sa vie de ce qu'on fera de son corps après sa mort. Le soin du cercueil est un objet très-inquiétant ; il le faut magnifique, et l'on n'épargne point la dépense. On veut sur-tout être inhumé avec de riches habits. On croirait, dans ces funérailles, voir les apprêts d'une noce ; et tel qui était vêtu simplement pendant sa vie, se fait habiller avec magnificence pour descendre au tombeau. On garnit le cercueil, on remplit la bouche du mort de pièces d'or et d'argent : on croit par-là le garantir de l'indigence dans une autre vie. On met sur sa tombe quantité de viandes, de confitures ; et les prêtres, dit *Guthrie*, font si bien leurs affaires, que le lendemain on ne retrouve plus rien.

Le gouvernement du Tonquin est divisé en deux souverains ; mais un seul tient en effet les rênes de l'état ; l'autre n'a qu'un vain nom.

Une révolution arrivée il y a environ 250 ans, a amené cet ordre de choses. Il n'y avait alors qu'un roi ; un heureux intrigant se déclara contre lui et s'empara de toute l'autorité ; mais par une politique adroite il ne prit que le titre de *Chova*, général, et laissa celui de *Bova* ou roi, au souverain qu'il dégradait. Ce roi vit tranquillement dans son palais, est très-bien servi et respecté, mais il ne peut rien ; il signe cependant les principaux actes du chova qui agit seul ; mais ce n'est qu'une vaine formule, qu'il ne refuserait même pas de remplir sans danger pour ses jours. Le chova entretient ordinairement une armée de cent cinquante mille fantassins et de douze mille cavaliers ; mais avec tant de monde il ne sait rien faire, parce que ses soldats sont passablement lâches, et que des eunuques les commandent.

Cackao, la capitale du Tonquin, est la résidence des deux rois. C'est un amas de vingt mille maisons de boue et de bois, parmi lesquelles on distingue trois palais, bâtis en bois également, très-vastes, mais sans aucune noblesse.

LAOS.

Le royaume de Laos ou Lahos, est séparé

des états voisins par les immenses forêts qui l'environnent. Il nous est fort peu connu ; on le dit très-peuplé et abondant en toutes sortes de richesses. La religion est celle du Thibet ; aussi y trouve-t-on quantité de moines plus insolens encore que par-tout ailleurs : comme on les tire communément de la lie du peuple, ils ajoutent à leur orgueil la grossièreté de leurs mœurs. Ils diminuent beaucoup de l'autorité du monarque, qui est cependant despotique.

Les principaux articles du commerce, et qui seuls font que ces peuples conservent quelques relations avec les autres nations, sont des dents d'ivoire en quantité, parce que les forêts sont pleines d'éléphans ; de la gomme laque (1) très-estimée, et du ben-

(1) La gomme ou résine laque est produite par des fourmis volantes. Elles se logent sur les arbres, où, à-peu-près comme les abeilles, elles se forment des gâteaux de cire qu'elles vont recueillir sur les fleurs. Ces gâteaux sont composés d'alvéoles très-fins et de la même forme que ceux des ruches ; dans ces alvéoles, elles déposent de petits corps d'un rouge plus ou moins foncé, qu'on présume être des embryons de fourmis. Pressés entre les doigts, ils se réduisent en poussière d'une belle couleur ; mis dans l'eau,

join (1), dont l'espèce est la plus parfaite qu'en tout autre endroit de l'Orient.

CAMBOYE.

Cambaye ou *Camboge* n'est guère plus connu des Européens que Laos. Il est traversé par un fleuve spacieux, dont les bords sont les seules parties habitables du pays, à cause de la grande chaleur de l'air, des moucherons venimeux, des serpens et des autres animaux qui peuplent les forêts. Ce fleuve se

---

ils se dilatent, donnent une belle teinture et prennent la forme de la cochenille. La laque que nous devons à ces fourmis, n'est autre chose que la cire colorée par les substances contenues dans les cellules. La laque fondue, lavée et jetée sur un marbre froid, est la laque en lame employée dans la belle teinture d'écarlate du Levant, et à teindre les peaux de chèvres connues sous le nom de *maroquin*. Les laques si estimées, qui viennent du Japon, sont recouvertes d'un vernis ; l'ancienne est la plus précieuse, parce que ce vernis a une dureté comparable à celle du métal.

(1) Le benjoin est une résine dont on distingue trois sortes ; la première est tachetée de plusieurs marques blanches ; la seconde est noire et fort odoriférante ; la troisième est aussi noire, mais de moindre odeur.

nomme *Mécon*, et se déborde régulièrement comme le Nil chaque année. *Camboge*, la capitale, est bâtie sur ses bords, et est élevée sur une chaussée qui la préserve des inondations. C'est la résidence du roi; on n'y trouve, comme dans tout le reste de la presqu'île, que magnificence grossière, despotisme dans le souverain et ignorance dans le peuple. Les mœurs et la religion sont à-peu-près comme à Siam, dont Camboye dépendait autrefois.

PONTHIAMAS.

C'est un petit état vers le milieu de la côte orientale du golfe de Siam. Ce lieu était totalement désert au commencement du dix-huitième siècle; les guerres des Malais et des rois de Camboge en avaient fait une vaste solitude. Un riche marchand chinois le vit; et remarquant la fertilité et les agrémens de la terre, il voulut y établir une colonie. Il y transporta donc à ses frais des cultivateurs et des artisans; il y bâtit des forts, y attira le commerce, qui y devint florissant, et eut le bonheur de se voir chef d'un peuple fortuné. Son fils lui succéda.

MALACA.

C'est une presqu'île qui contient plusieurs

petits royaumes. La ville de *Malaca* qui lui donne son nom, fut conquise par Alfonse d'Albuquerque, dans un temps où elle était une des plus florissantes de l'Asie par son commerce. Toutes les marchandises de la Chine, du Japon, des Moluques, du Bengale, du Malabar et du golfe Persique venaient débarquer à son port; et elle envoyait au-dehors des colonies nombreuses, qui répandaient sa gloire et ses richesses en diverses contrées. Sa langue même passait pour la plus belle de celles qui se parlaient dans les Indes, et les nations polies s'empressaient de l'apprendre. C'est aujourd'hui tout ce qui reste à cette ville fameuse, de son ancienne célébrité. « Devenue la conquête des Portugais, dit l'abbé Delaporte, elle fut éclairée des lumières de l'Evangile, mais elle perdit son commerce; et tandis que le saint missionnaire *Xavier* y bâtissait des églises au vrai Dieu, et un collége pour ses confrères, ses nouveaux maîtres tiraient sur les navires étrangers des exactions qui éloignaient de ses ports les nations asiatiques. » Les Hollandais s'en sont emparés depuis, et y ont établi leur commerce. Leur politique a été de faire dégénérer les Malais, et ils y ont réussi; ce peuple, aujourd'hui

trêmement basses, elles sont inondées pendant la moitié de l'année. Les effets de cette inondation sont si heureux, que le riz croît à mesure que les eaux s'élèvent, de manière que les épis ne sont jamais submergés. Quand le grain est mûr, les Siamois vont en bateaux faire la récolte ; ils ne coupent que les épis, et laissent la paille. Lorsque le débordement tire à sa fin, le roi se rend sur le fleuve dans une gondole, pour le prier d'abandonner la plaine et de rentrer dans son lit. Pendant la cérémonie, le peuple, à qui les prêtres font croire qu'il n'y a que le roi qui puisse arrêter le cours des eaux, demeure prosterné sur le rivage, ne pouvant assez admirer la puissance du monarque.

Siam est la capitale du royaume : c'est une des plus grandes villes des Indes, si l'on ne considère que l'enceinte de ses murs ; mais la sixième partie de cet espace est seule habitée ; le reste est désert, ou ne contient que des temples. Le Menan la traverse et s'y partage en plusieurs canaux. Le long de chaque canal on a fait des quais qui forment des rues bien alignées, et plantées d'arbres dans quelques endroits, mais si pleines de boue qu'elles sont à peine praticables. On voit dans le temps du

débordement, une ville, une forêt et une mer tout ensemble. Quoique les places publiques soient inondées, on ne laisse pas d'y tenir marché; le peuple s'y assemble sur des bateaux. Les maisons sont basses et construites de bois; du moins celles des naturels du pays, que cette sorte d'édifice laisse exposés à toutes les incommodités de la chaleur la plus excessive. Des claies de bambou forment le contour de ces habitations légères. Dans les quartiers sujets à l'inondation, on les élève sur des piliers: l'escalier pend en dehors comme les échelles de nos moulins. Une corbeille remplie de terre, et soutenue sur trois bâtons, sert de foyer. Les étrangers seuls habitent une rue d'environ 200 maisons de briques, assez petites et d'un étage. Le palais du roi et les temples sont les plus beaux édifices. Le palais n'est qu'un amas confus et sans goût de maisons qui forment, avec les jardins, une étendue d'une demi-lieue de circuit. L'appartement qu'habite le prince a le toit le plus élevé; ceux qui sont auprès ont des toits moins hauts, ceux d'après en ont de plus bas encore; le plus ou le moins de hauteur dans ces toits, marque le degré de puissance de ceux qui habitent dessous. On observe le même ordre d'architecture pour

les temples; le dôme le plus élevé est celui sous lequel est placée l'idole. Comme on ne pénètre point dans l'intérieur du palais du monarque, les voyageurs n'ont pu juger de la magnificence du pays que par celle qui est déployée dans les temples ou pagodes. Les missionnaires, qui avaient leur raison pour mentir, ont beaucoup exagéré les richesses qui s'y trouvent; suivant eux rien n'était plus commun que les statues d'or; mais ces fameux blocs du précieux métal, après un nouvel examen, se réduisirent à des idoles de plâtre assez mal faites, et recouvertes d'une feuille d'or; il n'y eut plus d'autres peintures que des couches de gomme-laque sur les lambris et les colonnes de bois, et les édifices de Siam parurent dans toute leur pauvreté. Siam, dans le pays, s'appelle *Juthia* ou *Jouthia*, ou *Joudia*.

Le roi de Siam est despote dans toute la force du terme; s'il a un conseil composé des premiers du royaume, c'est seulement pour avoir leur avis, car du reste il en agit comme bon lui semble, sans que personne ait le droit de s'en plaindre. Le respect qu'il exige va jusqu'à l'adoration; et les titres pompeux qu'il prend, laissent voir la pauvre humanité dans

toute sa misère orgueilleuse. A l'entendre, il n'est pas moins qu'un dieu. On ne lui parle jamais que prosterné dans le conseil, qui dure quelquefois quatre heures; les ministres d'état et les mandarins se tiennent sans cesse dans cette posture. On reçoit ses réponses comme des oracles, et ses ordres sont exécutés sans le moindre délai : encore ne se donnent-ils point verbalement; un mandarin a toujours les yeux attachés sur son maître, connaît ses volontés à certains signes établis, et les explique par d'autres signes aux officiers du dehors. Les courtisans les plus favorisés n'approchent jamais fort près de lui; c'est beaucoup quand il daigne se montrer à eux d'une des fenêtres du palais. Il ne reçoit pas autrement les ambassadeurs, ne leur parle que du haut d'une tribune, toujours fort laconiquement, et à tous dans les mêmes termes. Quand il sort, tout le monde doit se renfermer chez soi, et personne ne passe devant son palais ou n'y entre sans se prosterner jusqu'à terre. Quoique ce lieu soit rempli d'une multitude d'officiers et de soldats, on n'y entend pas le moindre bruit. Tout ce qui s'y passe est enseveli dans le plus profond secret; c'est un crime de s'entretenir du roi, et même de prononcer son nom. Le

service intérieur du palais ne se fait que par de jeunes pages, des ennuques et de jeunes filles. Le roi a une quantité de concubines ; mais il n'a qu'une femme légitime qui porte le titre de reine, et est presque aussi respectée que son mari.

Un des principaux articles du luxe du monarque, ce sont ses éléphans ; aussi a-t-il grand soin, dans les titres dont il accompagne son nom, de mettre *le roi de tant d'éléphans*. Les ambassadeurs que *Chaou-Naraie* envoya à *Louis XIV*, furent très-étonnés de ce que ce prince n'avait point de ces animaux dans ses écuries : ils le plaignirent, et l'en estimèrent peut-être moins ; car n'est-ce pas ordinairement suivant nos idées que nous jugeons des hommes ? On nourrit donc un grand nombre d'éléphans, qui, d'ailleurs, sont fort communs dans les forêts du pays. On les mène à la rivière au son des instrumens, et l'on a coutume de porter des parasols devant eux. C'est dans ces animaux que consiste à la guerre la plus grande force du roi ; car, quoique tous ses sujets libres soient tenus de s'armer et de marcher à son premier commandement, ils sont si mauvais soldats, qu'il ne faudrait pas compter sur eux si leurs voisins

n'avaient pas autant de lâcheté. De part et d'autre on évite les combats autant que l'on peut ; s'il faut enfin en venir là, on commence par quelques volées de canon qu'on décharge à coups perdus. C'est une espèce de convention mutuelle, de ne point tirer directement l'un sur l'autre, mais de viser toujours plus haut : les Siamois et leurs voisins aiment à vivre long-temps. Heureusement pour le roi de Siam que son pays est naturellement gardé par des forêts impénétrables, par la multitude des canaux dont il est coupé et par les inondations annuelles.

On reconnaît le despotisme principalement dans les peines appliquées aux fautes et aux crimes. On fend ordinairement la bouche jusqu'aux oreilles à ceux qui ont négligé de révéler ce qu'il importait de savoir ; et l'on coud les lèvres à ceux qui parlent trop : c'est le supplice que la reine emploie avec ses femmes trop babillardes. Pour de légères fautes, on coupe les cuisses à un homme, on lui brûle les bras avec un fer rougé, on lui fait avaler de l'huile bouillante ou des métaux fondus, on lui donne des coups de sabre sur la tête ou on lui arrache les dents. Il ne faut presque avoir rien fait pour recevoir la bastonnade,

jourd'hui remplie par un substitut qu'on crée tous les ans. Une fête de plusieurs jours suit cette cérémonie, qui est loin de produire ce que son instituteur s'était sans doute proposé.

Les Siamois sont partagés en hommes libres et en esclaves. Ces derniers sont à-peu-près comme par-tout ailleurs : leurs maîtres ont tout pouvoir sur eux, à l'exception du droit de mort. Quant aux hommes libres, on peut bien encore les regarder comme de véritables esclaves; ils n'ont que six mois de l'année pour eux; ils doivent les autres six mois au roi, qui les emploie comme bon lui semble, sans leur donner aucun salaire. S'il lui plaît de les envoyer à la guerre, ils doivent encore se pourvoir de leur subsistance. Il en occupe ordinairement un grand nombre à cultiver ses jardins, à travailler dans ses ateliers et à garder son palais. Il donne le surplus à ses ministres et aux magistrats pour s'en faire servir. On peut quelquefois se racheter de cette servitude annuelle, par une somme qui entre dans le trésor royal.

Le commerce grossit encore les revenus du prince; il le fait, par le moyen d'un ministre établi à ce sujet, avec les étrangers et avec ses sujets. Il gagne, comme l'on voit, sur tout,

et ne dépense en proportion que très-peu : il thésaurise.

L'asservissement doit nécessairement tuer l'industrie et le génie ; aussi les Siamois sont-ils très-pauvres et peu habiles dans aucun art. D'ailleurs, on les marie de trop bonne heure, pour qu'ils aient le temps de se perfectionner dans le métier ou la profession qu'ils ont embrassé. A douze ans, un jeune homme peut s'établir : ses parens lui cherchent une femme dans la famille. Ces mariages se font sans prêtre et sans magistrat; on se réjouit seulement un peu, et tout finit là. Le seul soin qu'on a pris, c'est d'avoir consulté le devin, qui prédit toujours que le mariage sera heureux quand on le paye bien. Le divorce est permis en rendant à la femme le bien qu'elle a apporté. On ne peut avoir qu'une épouse légitime, mais autant de concubines que l'on veut. Un mari a droit de vendre sa femme, si elle est convaincue d'adultère; il peut aussi vendre ses filles. Le pouvoir est absolu de la part des pères envers les enfans. En général, ils les élèvent avec douceur. Les personnes riches envoient leurs garçons dès l'âge de six ans chez les talapoins, pour y recevoir toute l'instruction connue dans le

pays. On néglige d'autant moins cette éducation, que c'est au mérite que les charges se donnent; c'est du moins la volonté des lois anciennes.

Puisque nous avons nommé les *talapoins*, il faut les faire connaître. Ils ressemblent aux bonzes de la Chine; ils trompent aussi le peuple, et lui font croire que leur institut vient du ciel; qu'un envoyé céleste le remit à *Sommona-Codom*, en le choisissant pour le fondateur et le patriarche de l'ordre. On distingue deux sortes de talapoins; les uns vivent dans les bois, comme les ermites, et les autres habitent les villes, les bourgs, les villages, comme les religieux. On rencontre ces pieux fainéans dans tous les lieux. Leur principal exercice, après la prière dans les pagodes, est de demander l'aumône de porte en porte. On leur donne presque partout, ce qui enrichit les couvents, qui n'en continuent pas moins de demander. Les talapoins doivent mener une vie fort austère, et garder la plus rigoureuse continence; mais ils savent parfaitement se soustraire à ces devoirs rigoureux.

Il est difficile, dans les voyageurs, de débrouiller la religion de Siam. Un des princi-

pour article est la transmigration des ames dans un autre corps. Il y a, suivant les Siamois, des juges en enfer, qui écrivent toutes les fautes des hommes sur un livre qu'ils sont ordinairement occupés à parcourir. Les personnes dont ils lisent l'article, ne manquent jamais d'éternuer dans ce moment. Tout ce qui arrive à quelqu'un de bien ou de mal, est l'effet des bonnes ou des mauvaises actions commises dans cette vie ou dans celles qui l'ont précédée : ainsi les richesses, les dignités, l'esprit, la beauté et les autres avantages, sont la récompense des vertus pratiquées dans un autre état ; tandis que la pauvreté, l'infamie et les autres disgraces, sont la punition des crimes commis de même dans une autre vie. Cette doctrine peut avoir son utilité pour un peuple ignorant.

La langue du pays est peu abondante, et a beaucoup d'unité avec celle des Chinois. Les savans et les personnes polies ont un langage particulier, appelé *Bali* : on s'en sert principalement dans les livres de religion et de jurisprudence. L'une et l'autre langue s'écrit comme celles d'Europe, de gauche à droite. Les Siamois ont des vers qui, comme les nôtres, sont mesurés et rimés. Ils ont aussi des

comédies et des tragédies, où l'on chercherait vainement du goût, mais où il y a de l'intérêt.

« Nous assistâmes, dit un voyageur, à quelques-uns des divertissemens d'une fête donnée pour la naissance d'un prince. Le premier fut une comédie chinoise, divisée par actes. Différentes postures hardies et grotesques, et quelques sauts assez surprenans, en formaient les intermèdes. A ce spectacle succéda celui des marionnettes, qui ne sont presque pas différentes des nôtres; le divertissement fut terminé par une troupe d'hommes et de femmes disposés en rond, et qui dansaient d'une manière bizarre. Un autre jour on nous fit voir des saltinbanques, qui montaient sur de grands bambous plantés comme des mâts, et se tenaient tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, et ensuite sur la tête, ayant les deux pieds en l'air. Enfin, après s'être suspendus par le menton, qui était seul appuyé sur le haut des bambous, ils descendaient le long d'une échelle directe, passant entre les échelons avec une vîtesse incroyable. Ces tours d'adresse n'étaient que pour amuser les spectateurs, en attendant une pantomime qui représentait une action guerrière. Elle était

exécutée par des hommes qui dansaient successivement plusieurs entrées au son des instrumens. Ils étaient masqués et armés, et faisaient mille contorsions effrayantes. Venait enfin le grand spectacle, dont on ne nous donna que le commencement. Le sujet était une histoire sérieuse, dont une partie était en action, et l'autre en récit. On l'exécuta en trois jours, parce que ce spectacle doit durer environ trente-six heures. L'action principale est souvent interrompue par des bouffons qui s'avancent sur la scène, et qui amusent le peuple par des plaisanteries grossières. On y mêle des danses et des chants qui roulent sur des sujets de galanterie. Les acteurs et les actrices ont des ongles de cuivre jaune fort longs, des bonnets hauts et pointus, garnis de pierres fausses, avec des pendans d'oreilles de bois doré. Ces divers spectacles sont employés non-seulement aux réjouisssances publiques, mais encore dans toutes les fêtes particulières, et souvent même aux cérémonies funéraires. Les acteurs n'en sont pas moins méprisés, à cause de leurs mœurs, qui sont fort dépravées. »

EMPIRE BIRMAN,

OU

ROYAUMES D'ARACAN, D'AVA ET DE PÉGU.

Cet empire est borné au nord par les états du Thibet ; à l'ouest, par le golfe du Bengale ; au sud, par le royaume de Siam ; à l'est, par la Chine, Tonquin et Laos. Quoique sous les tropiques, l'air y est pur, et en général très-salubre. On n'y connaît que deux saisons, la sèche et la pluvieuse. L'extrême chaleur et l'extrême froid n'y ont presque pas lieu. Le sol des provinces méridionales est prodigieusement fertile, et donne des moissons très-abondantes en riz. Plus au nord, le pays est inégal, montueux ; mais les plaines et les vallées, sur-tout près des rivières, sont aussi très-fécondes. Elles donnent de bon froment, ainsi que les différentes espèces de menus grains, et la plupart des légumes et des plantes potagères qui croissent dans l'Indostan. Les cannes à sucre, le tabac d'une

qualité supérieure, l'indigo, le coton et tous les excellens fruits des tropiques, sont des productions indigènes de cette terre favorisée. Outre le theack (1), qui croît au nord d'Umérapoura, on y rencontre presque toutes les espèces de bois connus dans l'Inde, et particulièrement de très-beaux sapins. Le royaume d'Ava abonde en minéraux. A six journées de Bamon, près les frontières de la Chine, sont des mines d'or et d'argent. Il y en a aussi d'or et d'argent, ainsi que de rubis et de saphirs, qu'on exploite sur une montagne voisine de Kinduem. On trouve des pierres précieuses dans plusieurs parties de l'empire, des améthystes, des grenats, de superbes chrysolites, du jaspe, des pierres d'aimant, du marbre

(1) Le *theack*, *theck* ou *theka*, est une espèce de chêne dont on trouve des forêts entières dans le Malabar. Ses feuilles, très-grandes et bonnes à manger, répandent, par le froissement, un suc d'un pourpre foncé qu'on emploie à teindre les soies et les cotons. Ses fleurs, petites et blanchâtres, d'une odeur suave, forment au sommet des jeunes rameaux, un panicule ample et pyramidal. Bouillies dans le miel du pays, elles donnent un syrop vanté pour guérir l'hydropisie. Son bois, dur comme celui de nos chênes, est employé à la construction des vaisseaux et des édifices.

et du pétroléum (1). En creusant près de la rivière d'Ova, on trouve aussi une grande quantité d'un ambre (2) extrêmement pur et transparent. Les mines de plomb, de fer, d'é-

---

(1) Le *pétroléum* est une espèce d'huile minérale épaisse, pesante et d'une odeur pénétrante. On se sert de cette huile en Perse pour les lampes. Elle y est si commune, qu'on la puise dans des puits; on s'en sert aussi au lieu de bois : on jette dans la cheminée deux ou trois poignées de terre, sur lesquelles on verse de l'huile minérale; on y met ensuite le feu avec du papier. Mais la vapeur en est incommode, et la fumée noircit et perd les meubles.

(2) Il y a deux sortes d'ambre, le gris et le jaune. L'*ambre gris* se trouve flottant dans diverses mers. L'origine de cet aromate rare et précieux est encore inconnue; mais on présume que c'est un bitume qui a coulé dans la mer. Ses propriétés sont d'être inflammable, dissoluble en partie dans l'esprit-de-vin, de se fondre sur le feu en forme de résine de couleur dorée. Piqué avec une épingle chaude, il répand une odeur fort agréable. L'*ambre jaune* ou *succin* se trouve dans les terres, sur-tout sur les côtes de la mer Baltique. Frotté, il devient odorant, et acquiert la vertu électrique. On le polit parfaitement, et on l'emploie à différens jolis bijoux, tels que vases, tabatières et autres objets d'agrément.

tain, d'antimoine, d'arsenic et de soufre, y sont nombreuses et très-abondantes.

Le pays qui compose aujourd'hui l'empire Birman, était divisé en trois royaumes indépendans; ceux d'Aracan, d'Ava et de Pégu. Au milieu du seizième siècle les Birmans étaient soumis aux Péguans; mais les premiers, aidés des Portugais, s'affranchirent de la puissance des Péguans, et les tinrent même sous leur joug, jusqu'au milieu du dix-septième siècle, que plusieurs provinces du Pégu secouèrent ce joug. De là s'élevèrent des guerres cruelles entre les deux peuples. Les avantages remportés par les Péguans les enhardirent tellement, qu'en 1752 ils allèrent assiéger Ava. Les Birmans découragés par leurs défaites, se rendirent à discrétion; et *Donipdie*, roi d'Ava, fut conduit prisonnier dans les états de *Bonnadalla*, roi de Pégu, qui confia le royaume d'Ava à un de ses frères. Cette conquête fut suivie pendant quelque temps d'une apparente tranquillité; presque tous les Birmans se soumirent à la loi du vainqueur: un seul osa venger l'honneur de sa patrie; il se nommait *Alompra;* ce n'était qu'un simple chef de village, mais son génie et son courage étaient bien au-dessus de ses moyens et de ses

forces ; il sut saisir un moment favorable pour se montrer : cent hommes l'accompagnèrent d'abord, mais cette petite troupe fut aussitôt grossie d'une quantité de mécontens ; et dans les premiers momens de troubles, Alompra fut droit à Ava qui se rendit. Enfin en peu d'années les royaumes d'Ava, de Pégu et d'Aracan, se virent réduits sous sa puissance, et il en forma l'Empire Birman, qu'il laissa paisible à son fils aîné, après sa mort.

L'empereur jouit d'un pouvoir absolu : ce n'est pas une nouveauté pour les peuples, qui, avant l'établissement de cette autorité, adoraient leurs rois comme des dieux. Les Péguans se prosternaient même devant les objets qui étaient à l'usage du monarque ; tant il y a de bassesse dans l'ame de presque tous les peuples de l'Orient ! Le gouvernement ne reconnaît ni emplois ni dignités héréditaires ; à la mort de ceux qui les possédent, ils retournent à la couronne. Tous les Birmans sont soldats, et sont obligés de partir à la première réquisition. On leur donne des armes, des munitions et une certaine quantité de grain par jour, mais point de solde. Les parens de chaque soldat sont tenus de répondre de

sa conduite ; en cas de désertion ou de trahison, l'épouse, les enfans et les parens du coupable sont impitoyablement traînés au supplice. En général ils sont courageux, agiles, et attaquent avec impétuosité.

Les Birmans ressemblent assez aux Chinois, mais ont un caractère à eux qui les distingue des autres peuples de l'Inde : ils sont vifs, curieux, actifs, quelquefois colères, mais généralement doux, humains, hospitaliers. Les hommes se croient d'une espèce bien supérieure à celle des femmes ; mais, malgré cette opinion, ils les traitent avec douceur, les aiment, et ne leur ôtent point la liberté, comme font tous leurs voisins. Elles abusent peu de cet avantage : rarement elles sont infidèles : leurs occupations, trop nombreuses, ne leur laissent pas le temps de songer au libertinage. Les femmes, même du plus haut rang, ne restent pas oisives ; elles s'occupent à filer et à tisser des étoffes. Les dernières relations à ce sujet contrarient beaucoup les anciennes, qui représentaient les Birmans comme un peuple débauché, qui ne mettait aucun prix à la fidélité conjugale, et offrait même ses femmes à qui voulait les payer. Il est vrai qu'il est permis à un mari de vendre

pour un temps son épouse aux étrangers; mais cela n'arrive guère que dans la basse classe, et encore quand l'indigence en fait une nécessité. Il faut encore avouer que ce trafic honteux ne déshonore ni une femme ni un mari dans le pays; et bien des lecteurs en infèreront qu'un peuple qui pense ainsi, ne doit pas être infiniment délicat sur un article dont tant d'autres sont jaloux.

Les Birmans aiment les fêtes et en font à tout propos. Très-souvent elles durent plusieurs jours. La plus singulière se célèbre le dernier jour de l'an; on la nomme *Sapan daiche* ou *fête de l'eau;* son but est de purifier les souillures de l'année: en conséquence on se jette mutuellement de l'eau par-tout où l'on se rencontre. C'est plutôt un plaisir qu'une dévotion. Le roi et la reine se mouillent avec de l'eau-rose. Les grands seigneurs en ont aussi dans des vases qu'ils tiennent à la main, avec laquelle ils s'arrosent tant que dure la fête. Le peuple, de son côté, est dans le tumulte de la joie. Les femmes et les jeunes filles, armées de grands pots et de seringues, arrosent abondamment tous les hommes qu'elles rencontrent; des torrens tombent de toutes les fenêtres, et il est impos-

sible ce jour-là de sortir un instant sans rentrer tout inondé.

Les fêtes sont toujours accompagnées de différens jeux ; la lutte et le pugilat comptent parmi les premiers, et les Birmans y montrent beaucoup d'adresse et de force : on fait aussi des courses de bateaux que le souverain honore quelquefois de sa présence. Les vainqueurs reçoivent en présent de l'officier public, deux pièces de toile de coton qu'il leur étend sur les épaules. Les jeux dramatiques ont aussi leur tour. Les pièces offrent quelque intérêt pour ceux qui entendent la langue. Suivant M. *Symes*, le dialogue en est vif, naturel, l'action rapide et vraisemblable. Pendant les entr'actes un bouffon amuse les spectateurs.

La poésie est aussi au rang des amusemens. On dit que les vers sont harmonieux et doux, quand ils sont bien déclamés. Les Birmans ont des poëmes héroïques et religieux, très-célèbres parmi eux. Leur langue a trente-trois sons pleins, que leur alphabet figure par autant de caractères : les accens servent à les modifier. L'écriture va comme la nôtre, de gauche à droite. Les livres sont composés de feuilles de palmier sur lesquelles les lettres

sont gravées avec un burin. Enfin, la musique est également cultivée avec beaucoup plus de soin parmi les Birmans, que dans le reste de l'Inde. Sans être savante, elle est agréable; et c'est peut-être tout ce qu'il faut à des gens qui veulent s'amuser.

La religion est une grande chose dans ce pays, et l'on y rencontre de tous côtés des pagodes ou des temples ornés avec un luxe et une richesse incroyables. Cette religion est une secte de celle des Indous; *Vishnou* y est adoré sous le nom de *Gautma*. Les talapoins ou prêtres sont très-nombreux; ils suivent à-peu-près les mêmes rites, et pratiquent les mêmes austérités que ceux de Siam. Tous les lundis ils vont dans les rues, frappent avec force sur des bassins de fer-blanc, pour éveiller les habitans et les appeler à l'instruction religieuse. Sans s'attacher, dans leurs sermons, à traiter des points de doctrine, ils insistent principalement sur la morale; et comme ils sont heureusement dans l'opinion qu'on gagne le ciel plutôt par les bonnes œuvres que par l'observation des rites, ils regardent sans chagrin et sans jalousie la désertion de ceux qui abandonnent leur culte pour le mahométisme ou le christianisme. Ils tolèrent l'usage de

toutes les religions, pourvu que la morale en soit pure et conforme aux principes de la loi naturelle, qu'ils établissent dans leurs discours. Nos prêtres européens qui se croient très-instruits, sont bien loin encore d'avoir ce simple bon sens. L'habillement de ces religieux consiste en une longue robe sans manches, d'un rouge brun, qui leur descend jusqu'aux talons, et qu'ils tiennent serrée avec une ceinture de cuir, à laquelle est toujours attachée une petite bouteille d'eau-rose fort en usage pour les cérémonies de la religion. Ils ne se couvrent point la tête et marchent pieds nus. Leur maintien est sérieux et modeste, et dans cet état ils vont mendier de porte en porte. Ils ont sous le bras un panier de jonc, et un petit tambour à la main, sur lequel ils frappent trois fois devant chaque maison. Ils rapportent communément une bonne provision de riz, de légumes, de fruits, qui sont leurs alimens ordinaires. S'ils reçoivent plus de vivres qu'ils ne peuvent en consommer dans toute la journée, ils distribuent ce superflu aux pauvres, sans avoir aucune inquiétude pour le lendemain. Les monastères où ils sont rassemblés, s'appellent *kioum*.

Ces talapoins n'assistent jamais aux maria-

ges, qui se font très-simplement comme à Siam; mais ils viennent chanter des hymnes aux funérailles. Ces dernières cérémonies se font toujours avec autant de magnificence que l'on peut. Le corps des gens riches est brûlé sur un bûcher de bois de senteur; on recueille les cendres que l'on jette à la rivière, et les os que l'on inhume avec respect. Les pauvres qui ne peuvent atteindre à ces honneurs, se font tout bonnement jeter à la rivière ou enterrer. Il en résulte pour eux autant de bien d'une manière que de l'autre, et ils agissent très-sagement en épargnant le mince héritage de leurs enfans.

Ummerapoura est la capitale de l'Empire Birman. C'est une des belles villes de l'Orient. La population y est nombreuse. Les rues sont belles, larges, bien pavées en briques; mais les maisons sont basses, construites en bois et couvertes en tuiles. Les boutiques, ouvertes sur la rue, sont très-brillantes. Le palais est un grand bâtiment en briques, précédé de plusieurs cours spacieuses : l'intérieur en est d'une richesse immense.

Ava, à deux lieues d'Ummérapoura, est bien déchue depuis que le siége de l'empire en a été ôté. Elle avait plus de trois lieues de circuit.

Aracan, capitale de l'ancien royaume de ce nom, est fort grande; mais ses maisons sont basses et mal construites. On fait monter le nombre de ses pagodes à six cents.

Pégu n'est presque plus rien depuis sa destruction, lors de la révolution de l'empire: il n'y a guère que six à huit mille habitans.

Rangoun, dans le même royaume, est la principale ville de commerce de l'Empire Birman. Son port, l'un des plus beaux de l'Orient, est très-fréquenté par les négocians arméniens, musulmans, français, anglais, hollandais, portugais, etc. Sa population, composée de toutes sortes de nations, est de 30,000 ames. Cette ville est depuis long-temps le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde; les Birmans les accueillent avec bienveillance, et leur laissent faire quelque négoce. C'est un spectacle curieux que la bourse de Rangoun; elle présente un mélange de figures que l'on chercherait vainement dans les plus grandes villes. C'est là que le politique philosophe peut se convaincre que le lien naturel des peuples est le commerce, et que si l'intérêt divise les hommes, il est facile aussi de les réunir par ce même intérêt.

DE LA PRESQU'ILE

EN-DEÇA DU GANGE.

Nous partagerons cette immense et belle région en deux grandes parties ; d'abord, la base de la presqu'île, qui est ce que l'on nomme *Indoustan* ou *l'Empire du Grand-Mogol ;* ensuite la presqu'île même à partir de Guzarate et Orixa, jusqu'au cap Comorin.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

De l'Imprimerie de B. IMBERT, rue de la Vieille-Monnaie, nº. 12.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

La Grèce,	pag. 5
La Macédoine,	29
Serès,	32
La Thessalie,	33
L'Albanie,	36
La Livadie,	40
Athènes,	Id.
La Béotie,	47
La Morée,	48
Asie. Turquie d'Asie,	56
L'Anatolie, l'Arménie, et quelques autres gouvernemens turcs,	57
Smyrne,	59
Les ruines d'Éphèse,	61
Pergamum,	62
Cérasonte,	89
Trébisonde,	90
Erzeron,	101
Van,	107
Tocat,	115

Sivas, 117
Angora, Id.
Burse, 122
Bagdad, 127
Bassora, 131
La Syrie, 133
Alep, 145
Alexandrette, 151
Antakié, Id.
Tripoli, 152
Acre, 153
Beyrith, Id.
Seyde, Id.
Balbec, 154
Cannobine, 158
Damas, 171
Palmyre, 174
La Palestine, 177
Jérusalem, 179
Quelques Iles de l'Asie appartenantes aux Turcs, 191
Marmora, Id.
Rhodes, 192
Casso, 199
L'île de Chypre, 206
Nicosie, 208
Grande Tartarie, 210
Tartarie russe, ou Russie d'Asie, 211
La Sibérie propre, 212
Tobolsk, 216

Verschoture, 228
Bresow et Surgut, 229
Des Wotyaks,
Des Baschkirs,
Des Ostyacks,
Des Samoyèdes,
Des Tongouses,
Le Kamtschatka,
Astracan,
La Géorgie,
Teflis,
La Mingrélie,
L'Imirette,
La Circassie,
TARTARIE INDÉPENDANTE,
Du Turquestan,
Pays des Usbecks,
La Buckarie,
Le pays de Samarkand, 31
Balck,
TARTARIE CHINOISE, 32
Des Kalmoucks, 321
Des Mogols, 327
Des Kalkas ou Mogols jaunes, 331
Des Mantcheoux, 332
Le Thibet et le Boutan, 333
LA CHINE, 348
Pékin, 370
La Corée, 407
LE JAPON, 409

De l'Inde en général, 423
La presqu'île au-delà du Gange, Id.
La Cochinchine, 424
Le Tonquin, 428
Cackao, 432
Laos, Id.
Camboye, 434
Ponthiamas, 435
Malaca, Id.
Siam, 437
Empire Birman, ou royaumes d'Aracan, d'Ava et de Pégu, 452
De la presqu'île en-deçà du Gange, 464

Fin de la table du troisième volume.

DEC 8 1966

LIVRES

Pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse, qui se trouvent chez le même Libraire.

Abécédaire moral, ou leçons tirées de l'Ecriture sainte, orné de 31 jolies gravures représentant les principaux traits de l'ancien et du nouveau Testament. Prix, 1 fr.

Abécédaire utile, ou Petit Tableau des Arts et Métiers, orné de 26 fig. 75 c.

Abécédaire instructif et amusant, contenant des Fables, des fragmens d'Histoire naturelle, etc. orné de 26 fig. 75 c.

Abécédaire Mythologique, ou petits Sujets tirés de l'Histoire des Dieux. 75 c.

Le Nid de Fauvette, ou Abécédaire ornithologique, contenant des Leçons tirées de l'Histoire naturelle des Oiseaux, avec de petites fables propres à instruire et amuser les enfans; orné de 16 planches gravées en taille-douce, représentant 40 Oiseaux et quelques autres sujets. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. enluminé.

Aventures de Robinson, 4 vol. in-18, 12 fig. 4 fr.

Aventures de Télémaque, 4 vol. in-18, 24 fig. 5 fr.

— Les mêmes, 4 vol. in-18, fig. 3 fr.

Buffon (le) de la Jeunesse, ou Abrégé de l'Histoire des trois règnes de la Nature, rédigé par Pierre Blanchard : troisième édition, corrigée et augmentée, 5 vol. in-12, fig. 12 fr.

Bibliothèque (petite) des Enfans, par P. Blanchard, nouvelle et jolie édition, 2 vol. in-18, 1 f. 50 c.

Contes des Fées, par Perrault, ornés de 12 fig., 1 vol. in-18. 1 fr. 25 c.

Le même, avec fig. enluminées. 1 fr. 50 c.

Le même ouvrage, avec une fig. seulement. 1 fr.

Découverte (la) de l'Amérique, par Campe; 3 vol. in-12, corrigés par Pierre Blanchard, ornés de 31 fig. et 2 cartes. 6 fr.

Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, 2 vol. in-12, nouvelle édit. 5 fr.

Dictionnaire portatif de la langue française, par Gattel, édit. de 1803, 2 gros vol. in-8°. 12 fr.

Dictionnaire de la langue française, par Richelet, revu et corrigé par Wailly, 2 vol. in-8°., nouvelle édition. 10 fr.

Encyclopédie de la Jeunesse, ou Abrégé de toutes les Sciences, 1 vol. in-12, orné de 30 figures et 2 cartes; quatrième édition, revue, corrigée et augmentée des premières règles de l'Orthographe et d'un Traité d'Arithmétique décimale. 3 fr.

Elémens de la Grammaire française, par Lhomond; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par Charles-Constant Le Tellier, ex-professeur de l'Université. 1 fr. 25 c.

Grammaire latine, ou Rudiment de Lhomond, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par Charles-Constant Le Tellier, ex-professeur à l'Université de Paris. 1 fr. 50 c.

Epitome Historiæ sacræ, ad usum tyronum linguæ latinæ, auctore C.F. Lhomond; nova editio, Caroli Constantis Le Tellier, in Universitate Parisiensi ex-Professore. 1 fr.

Fables de La Fontaine, avec un nouveau commentaire par Coste; seconde et belle édition, dédiée à la Jeunesse, ornée de figures dessinées et gravées d'un genre neuf, 2 vol. in-12. 8 fr.

Fables d'Esope, 2 v. in-12, pour faire suite à celles de La Fontaine, fig. en taille-douce, dessinées et gravées par les mêmes artistes. 6 fr.

Fablier (le) du premier âge, ou Choix de Fables à la portée des Enfans, avec des explications morales et des notes tirées de l'Histoire, de la Mythologie et de l'Histoire naturelle, et orné d'une gravure pour chaque fable, 1 vol. in-12. 2 fr.

Fablier (le) du second âge, ou Choix de Fables à la portée des Adolescens, avec des explications morales et des notes tirées de l'Histoire, de la Mythologie et de l'Histoire naturelle, et orné d'une gravure pour chaque fable, 1 vol. in-12. 2 fr.

Géographie Universelle de C. C. Le Tellier; seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'Auteur, avec les changemens faits en Italie. 3 f.

Historiettes et Conversations à l'usage des enfans qui commencent à lire couramment : nouvelle édition, ornée de 22 vignettes et d'un frontispice, 1 vol. in-12. 2 fr.

Idylles et Romances de Berquin, ornées de 24 fig. en taille-douce. 1 fr. 50 c.

Les Aventures de Télémaque, par Fénélon, corrigées d'après les éditions originales, et ornées de 25 fig.; nouvelle et jolie édition, 2 vol. in-12. 6 fr.

La nouvelle Abeille du Parnasse, ou Choix de Poésies françoises, tirées de madame Deshoulières, de Léonard, Florian, Racine, Delille, Legouvé, Vigée, Desguerle, François de Neufchâteau, in-18, br. 1 fr.

La Henriade de Voltaire, avec les notes corrigées, à l'usage des écoles et pensions; nouvelle et jolie édition, 1 vol. in-12, orné de 10 jolies vignettes et d'un frontispice en taille-douce. 2 fr.

La Morale enseignée par l'exemple, ou choix d'Anecdotes, Traits historiques, Mots remarquables, et petites Histoires, pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse; orné de 46 sujets gravés, 1 vol. in-12. 2 fr. 50 cent.

Mythologie de la Jeunesse, ouvrage élémentaire par demandes et par réponses, contenant: 1°. l'Histoire des grands Dieux; 2°. celle des Dieux du second ordre; 3°. celle des Demi-Dieux et des Héros; 4°. les Fables qui tiennent peu au système mythologique; 5°. les Divinités allégoriques; 6°. l'origine des principales Fables; 7°. une idée du culte, des jeux religieux, etc. 2 vol. in-12, ornés de 124 fig. retouchées à neuf, cinquième édition. 5 fr.

Mythologie élémentaire, à l'usage des écoles et pensions, ornée de seize planches gravées en taille-douce, deuxième édition. 2 fr. 50 c.

Magasin des Enfans, nouvelle édition, imprimée par Crapelet, 4 vol. in-18. 3 fr.

Manuel de la Bonne Compagnie, ou l'Art de plaire en société, 1 vol. in-12. 2 fr.

Nouveau (le) Robinson, pour servir à l'amusement et à l'instruction des enfans des deux sexes; ouvrage trad. de l'allemand de Campe, 2 vol. in-12, quatrième et jolie édition, ornée de 30 grav. 5 fr.

Nouveau (le) Secrétaire Français, ou modèles de lettres sur toutes sortes de sujets, avec leurs réponses, terminé par un petit Traité de la ponctuation; 1 vol. in-12, seconde édition, revue et corrigée. 1 fr. 25 c.

Nouveaux Ornemens de la Mémoire, ou morceaux choisis dans les plus célèbres poëtes français; ouvrage propre à orner l'esprit de la jeunesse, et à former son goût, 1 v. in-12, belle édition. 2 fr. 50 c.

Œuvres complètes de Berquin, 10 vol. in-12, ornés de 192 fig. en taille-douce. 25 fr.

Petit Barême décimal, ou méthode simple et facile pour convertir les mesures et poids anciens en nouveaux; 1 vol. in-16. 1 fr.

Plutarque (le) de la Jeunesse, ou Abrégé des vies des plus grands hommes de toutes les nations, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, au nombre de 212, et ornées de leurs portraits en médaillons ; ouvrage élémentaire ; troisième édition, revue et augmentée, rédigée par Pierre Blanchard, 6 gros vol. in-12 de plus de 400 pages chacun. 18 fr.

On vend séparément les Vies des Hommes célèbres de toutes les nations, au nombre de 453 ; ouvrage élémentaire, faisant suite au *Plutarque de la Jeunesse*, et rédigé par le même auteur, édition ornée de portraits, 2 vol. *in*-12. 6 fr.

Traité d'Arithmétique décimale comparée à l'ancienne, à l'usage des écoles publiques et particulières ou des commençans, 1 vol. in-12. 1 fr. 25 c.

Trésors (les) de l'Histoire et de la Morale, 1 vol. in-12, orné de 60 fig. 2 fr. 50 c.

Trésor (le) des Enfans, ouvrage classique, divisé en trois parties, la Morale, la Vertu et la Civilité, par P. Blanchard ; cinquième édition, ornée de fig. vol. in-12. 2 fr.

Ouvrages de M. Ducray-Duminil, 56 vol. in-18, prix : 57 fr.

On vend séparément chaque ouvrage.

Alexis, ou la Maisonnette dans les bois, 4 vol. in-18, figures. 3 fr.

Cœlina, ou l'Enfant du Mystère, 6 vol. in-18, ornés de jolies figures. 6 fr.

Contes (les) de Famille, 6 vol. in-18, fig. 6 fr.

Codicile sentimental, 2 vol. in-18, fig. 1 fr. 50 c.

Contes Moraux de ma Grand'Tante, 2 vol. 2 fr.

Déjeûners Champêtres de mon Cher Oncle, 2 vol. 2 fr.

Les Cinquante Francs de Jeannette, 2 v. in-18, fig. 2 f.

Les Petits Orphelins du Hameau, 4 v. in-18, fig. 4 f.

Lolotte et Fanfan, 4 vol. in-18, fig. 3 fr.

Les Soirées de la Chaumière, ou les Leçons du vieux Père, 8 vol. in-18, jolie édition. 8 fr.

Les Journées au Village, ou Tableau d'une bonne famille, 8 vol. in-18, ornés de 72 fig. 12 fr.

Le Petit Jacques et Georgette, 4 vol. in-12, fig. 4 fr.

— Le même, 4 vol. in-18, fig. 3 fr.

Veillées de ma grand'mère, 2 vol. 2 fr.

Victor ou l'Enfant de la Forêt, 4 v. in-12, fig. 6 fr.

— Le même, 4 vol. in-18, fig. 4 fr.

Paul, ou la Ferme abandonnée, 4 v. in-18, fig. 4 fr.

FRONTISPICE.

LE VOYAGEUR DE LA JEUNESSE

ANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE;

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

CONTENANT:

. La Description pittoresque des divers pays;
. Le Tableau des mœurs, religions et gouvernemens de tous les peuples;
. Des notices sur ce que la nature et les arts ont de plus curieux:

rné de 64 fig. représentant les principaux peuples dans leurs costumes.

PAR PIERRE BLANCHARD.

EUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

hez LEPRIEUR, Libraire, rue des Noyers, N°. 45.

1806.

NEW-YORK

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Les deux figures qui semblent parcourir le Globe de la terre, sont le *Génie du Commerce* et *celui des Sciences et des Arts ;* ils paraissent se soutenir mutuellement et porter par-tout sur leur passage une nouvelle lumière : c'est l'emblême des entreprises qui, depuis un peu plus d'un siècle, ont été faites par les divers gouvernemens d'Europe et dans les différentes parties du monde, en faveur du Commerce, des Sciences et des Arts.

ouvrage du genre de celui-ci,
as besoin d'être prouvé; la lec-
seule, si nous avons réussi, le
facilement sentir. Contentons-
donc d'indiquer en peu de
le but que nous nous sommes
osé en le composant, et les
ens que nous avons employés
le rendre aussi instructif et aussi
able qu'il nous a été possible.
otre principale intention a été
donner une sorte de complé-
t aux différentes géographies
ées dans l'éducation. Ces livres,
nairement beaucoup trop abré-
n'offrent guère à la mémoire

spectacle si varié de la nature. Nous avons tâché de remédier à ce défaut en donnant cet ouvrage, qui, au contraire, contient peu de descriptions topographiques, mais un grand nombre de descriptions *pittoresques* des différens climats et des sites les plus remarquables; le tableau caractéristique des peuples, leurs mœurs, leurs lois, leurs costumes, et tout ce qui peut enfin donner une idée de notre globe et de ses habitans.

C'est dans les voyageurs les plus estimés, les plus véridiques et les plus récens, que nous avons choisi les différens traits qui composent l'ensemble de notre tableau; et pour inspirer à nos lecteurs le degré de confiance qu'ils doivent avoir dans notre travail, nous avons toujours eu soin de citer nos garans, chaque fois que nous l'avons cru nécessaire. Nous avons souvent mis à contribution l'*Histoire générale des Voyages* de *Prévost*, et le long *Abrégé* qu'en a donné *Laharpe*, mais tou-

jours avec circonspection. On sait aujourd'hui que plusieurs *relations* analysées dans cette *Histoire* ne sont que des espèces de romans, et qu'une partie des autres a beaucoup trop vieilli, pour qu'on puisse encore la consulter sur l'état présent des nations. C'est alors que nous avons eu recours aux derniers voyageurs, qui, en général, ont porté dans leurs courses beaucoup plus de lumières et moins de préjugés que leurs prédécesseurs.

Instruire est beaucoup; c'est même tout: mais amuser est quelque chose aussi, et l'on aurait grand tort de négliger de le faire quand le sujet le permet. Lorsque j'eus donc conçu l'idée de mon ouvrage, je cherchai, dans cette intention, quelle forme je devais lui donner. La supposition d'une personne qui voyage et fait le récit de ce qu'elle a vu, comme dans le *Voyageur Français* de l'abbé *de Laporte*, me plaisait assez; mais elle entraîne avec elle un grand nombre de paroles inutiles, et dé-

truit, par son cadre romanesque, la confiance que le lecteur doit prendre en ce qu'on lui raconte. Rassembler des aventures de voyageurs, comme a fait M. *Campe*, eût été presque tout sacrifier à l'amusement; l'instruction n'y aurait gagné que peu de chose : ainsi, toute réflexion faite, je m'en tins à extraire des relations diverses les morceaux qui convenaient à mon but ; et quand je rencontrai quelque aventure singulière qui ne sortait pas de mon plan, ou qui même concourait à peindre un peuple ou un climat, je la transcrivis, et la plaçai dans mon ouvrage comme un ornement passager qui servait de repos à l'imagination, et faisait trouver la route moins longue.

Voilà tout ce que je puis dire en faveur de cet ouvrage : c'est aux lecteurs à juger du reste.

LE VOYAGEUR DE LA JEUNESSE

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Je suppose, en commençant cet ouvrage, que les lecteurs auxquels je le destine possèdent déjà les élemens de la géographie. Ainsi, sans m'arrêter à leur donner une idée du globe en général, et des diverses races d'hommes qui l'habitent, j'ouvre la carrière que nous devons parcourir rapidement à la suite des voyageurs. Le premier pays qui se présente naturellement à notre curiosité, est celui qui nous a vu naître, et que nous nommons du nom si doux de patrie : commençons donc par la France ; les mœurs et les usages que nous y voyons, nous serviront comme de degré de comparaison pour juger des mœurs et des usages que nous trouverons chez les autres peuples.

LA FRANCE.

La France, dans son étendue actuelle, se trouve renfermée dans un cadre que l'on croirait que la nature lui a destiné pour sa force et sa sûreté. Depuis l'Escaut jusqu'à Fontarabie, elle est baignée par l'Océan : depuis Fontarabie jusqu'à la Méditerranée, les Pyrénées s'élèvent pour la séparer de l'Espagne ; et au point où la Méditerranée commence à border la terre d'Italie, les Alpes forment une barrière qui se prolonge jusqu'au Rhin. Ce fleuve continue ce magnifique cadre jusqu'à la République Batave. La plus grande longueur de ce bel empire, du nord au sud, est de 250 lieues depuis la Meuse et la Wahall jusqu'aux frontières de la Catalogne et de l'Espagne ; et sa largeur, de l'est à l'ouest, est de 210 lieues en ligne droite, à partir de Strasbourg jusqu'à Brest. «On a déjà fait, dit M. Peuchet, plusieurs travaux pour parvenir à avoir la mesure exacte de l'étendue du territoire français. Le bureau du cadastre, formé par le gouvernement pour connaître l'étendue réelle de chaque dépar-

françois de la Capitale, Grande parure.

tement, a déjà obtenu des résultats suffisans; mais l'on n'a point encore une connaissance rigoureuse de la superficie ou étendue du territoire. Il résulte des diverses estimations faites jusqu'à présent, qu'en y comprenant le Piémont et la Corse, la France a une étendue territoriale de 32 mille lieues carrées, de 25 au degré. Si l'on compare cette étendue à celle que M. Necker nous a donnée de la France, du temps de son administration, qui était de près de 27,000 lieues carrées, on verra que la France s'est accrue de plus d'un sixième depuis cette époque. » Le territoire de la république de Gênes, qui depuis peu fait partie intégrante du territoire français, n'entre point dans le calcul que nous venons de rapporter.

Mais ce n'est point l'étendue de la France qui forme ses avantages: c'est son heureuse situation entre les deux mers; c'est son sol fécond qui pourvoit à tous ses besoins; c'est sa population nombreuse, et sur-tout le caractère actif et entreprenant du peuple qui l'habite.

Nous devons, avant d'aller plus loin, avertir nos jeunes lecteurs que le but de cet ouvrage n'est point de donner la description géographique des pays; nous nous en abstiendrons

encore davantage à l'égard de la France, dont les cartes sont sous les yeux de tout le monde ; nous ne dirons rien non plus de la forme de son gouvernement, qui doit être connue de tous les citoyens français, même des moins instruits.

Commençons par prendre une idée de son aspect en général ; nous entrerons ensuite dans de plus grands détails.

« On donne en France, dit *Arthur Young*, le nom de montagnes, à des élévations que nous n'appellerons que des collines : les parties vraiment montagneuses de cet empire ne se trouvent que dans le midi (1). Il faut aller à 133 lieues au sud de Calais, avant de rencontrer

---

(1) « Les montagnes de la France, en se prolongeant, forment diverses ramifications qui contribuent à rendre le sol propre à des cultures variées : elles facilitent la formation des pluies, et abritent les plaines des vents nuisibles. La France jouit de la proportion de montagnes qui convient à une grande population et à une bonne culture. Plus de montagnes eût nui par le froid, les frimas et les torrens ; moins eût ôté la variété des sites, trop découvert les plaines, et donné une aridité au sol qui eût diminué sa fécondité. Sous le rapport de la défense naturelle, en cas d'invasion, on peut juger de quel avantage elles sont à la France. » (PEUCHET, *Statistique de la France.*)

es montagnes d'Auvergne, qui se joignent à celles du Languedoc, du Dauphiné et de la Provence, mais non pas avec les Pyrénées; car j'ai traversé le midi de la France, depuis le Rhône jusqu'à l'Océan, par des plaines ou des files de collines peu considérables. Les montagnes des Vosges, en Lorraine, méritent peut-être ce nom; mais elles ne doivent pas être mises au rang de ces élévations supérieures dont j'ai fait mention. Les inégalités de tout le reste de la France suffisent pour rendre les perspectives intéressantes et pour donner de la variété à la surface du pays: plusieurs des parties montagneuses reçoivent beaucoup de beauté de la verdure des châtaigniers. Il est impossible à ceux qui ne les ont pas vus, de concevoir combien ils ajoutent à la beauté du Limosin, du Vivarais, de l'Auvergne et des autres districts où ils se trouvent. Les Pyrénées sont sans doute plus frappantes que toutes les montagnes de France; leur verdure, leurs bois, leurs rochers et leurs torrens, ont tout le caractère du beau et du sublime. Je n'ai rien vu dans les Alpes qui approchât des scènes agréables des parties septentrionales du Dauphiné, qui sont cependant moins variées que celles du voisi-

nage de Chambéry, si fertiles en paysages. Selon toutes les relations, le cours de l'Isère est une scène perpétuelle de beautés : le Vivarais et partie du Velay sont très-romantiques.

» Je préfère la Seine à toutes les grandes rivières de France, parce qu'elle est par-tout agréable. Je supposerais que la réputation de la Loire a pris son origine chez quelques personnes qui ne l'ont jamais vue, ou qui ne l'avaient vue qu'au-dessous d'Angers, où, à la vérité, elle est bien digne de leurs éloges. Depuis cette ville jusqu'à Nantes, c'est probablement une des plus belles rivières du monde: sa longueur, ses îles couvertes de bois, la hardiesse, la culture et la richesse de ses rives, tout conspire avec l'activité d'un commerce brillant, à la rendre supérieurement belle; mais pendant le reste de son immense cours, elle n'offre qu'un courant plein de sable, charrie des broussailles à travers les vallées, et est beaucoup plus laide que je n'aurais pu me l'imaginer. La Garonne reçoit plus de beauté des pays par où elle passe, qu'elle ne leur en donne; les rives plates, bordées de saules, nuisent à la beauté. Le Rhône est moins agréable que la Seine, et la Saône passe

à travers une magnifique étendue de prairies.

» Eu égard à la beauté générale d'un pays, poursuit Arthur Young, je préfère le Limosin à toute autre province de France. Les collines, les vallées, les forêts, les enclos, les rivières, les lacs et les fermes éparses, forment mille paysages délicieux, qui servent par-tout d'ornemens à cette province. Des autres provinces dont je n'ai pas encore fait mention, aucune n'a des traits assez extraordinaires pour exiger une description particulière. Les beautés de la Normandie se trouvent sur la Seine, et celles de la Guienne sur la Garonne. La Bretagne, le Maine et l'Anjou ont l'apparence de déserts; et quoique quelques endroits de la Touraine soient très-abondans et très-agréables, la plus grande partie de cette province manque de beauté. Les territoires fertiles de la Flandre, de l'Artois et de l'Alsace, sont distingués par leur utilité. La Picardie n'est pas intéressante. La Champagne n'est guère plus riante que le Poitou. La Lorraine, la Franche-Comté et la Bourgogne, sont sombres dans les districts boisés, et le pays ouvert est ordinaire. La Marche et le Berri peuvent être mis dans la même classe. La Sologne mérite bien l'épi-

thète de triste. Il y a des parties de l'Angoumois qui sont riantes, et par conséquent très-agréables. »

La France est un des états de l'Europe les mieux partagés par la quantité de fleuves et de rivières qui la parcourent. Les plus petites rivières servent au flottage, les plus grandes au transport des marchandises et à la communication d'un fleuve à l'autre. Les fleuves constituent les grandes divisions ou bassins qui forment le système de la navigation intérieure. Les uns se rendent dans l'Océan, d'autres dans la Méditerranée ; quelques-uns vont au nord, d'autres au sud ; enfin plusieurs établissent une communication de l'est à l'ouest, à l'aide des embranchemens artificiels qui les unissent. Sept mille rivières, depuis celles qui portent bateau jusqu'aux plus petits ruisseaux, arrosent le sol de la France ; sept fleuves ou grandes rivières le partagent en sept bassins, d'après lesquels est ordonnée toute la navigation intérieure.

Le premier bassin est celui de la Seine. Cette rivière, dans un cours d'environ 160 lieues, parcourt les départemens du centre de la France, et reçoit douze autres rivières principales ; elle établit la communication entre

Paris et la Manche, où elle va former un port, dont une barre rend l'entrée difficile.

Le second bassin est celui de la Loire, qui parcourt une étendue de pays plus considérable que la Seine : elle a 200 lieues de cours, et reçoit onze rivières principales dans cet espace : elle va se jeter dans l'Océan, au-dessous de Nantes, où elle forme un port marchand très-considérable. Le canal de Charollais la fait communiquer avec la Saône, et celui de Briare avec la Seine.

La Garonne forme le troisième bassin. Cette rivière a près de 140 lieues de cours, reçoit huit rivières principales, et va se jeter dans l'Océan sous le nom de Gironde, après s'être réunie à la Dordogne. Elle forme un port à Bordeaux. Le flux remonte à près de 30 lieues par son embouchure. Cette rivière fait communiquer l'Océan à la Méditerranée, et Bordeaux avec Toulouse, par le moyen du superbe canal du Languedoc.

Le quatrième bassin se forme du Rhône, qui, après avoir parcouru environ 150 lieues d'étendue, et reçu onze rivières principales, se rend dans la Méditerranée par trois embouchures, au-dessous d'Arles. Il fait communiquer les parties orientales et méridionales

avec la Méditerran
nique avec la Saô
chement avec la Lo

Le Rhin, si cél
mens militaires qu
bords, et qui sépar
forme le cinquièm
de 300 lieues de pa
onze principales riv
à l'aide desquelles
provinces orientale
par le Rhin que
Suisse, de la Holl
tant pour les deux
Belgique, de la H
ce fleuve, et de là le
posées à Mayence,
que pour les vins,
blé, qui forment l'o
dérable dans ces co

La Meuse, quoiqu
sin du Rhin, en
par son étendue et
court environ 100 lie
son cours trois rivière
au Rhin après être s
de moyen de comm

avec la Méditerranée, et lui-même communique avec la Saône et un canal d'embranchement avec la Loire.

Le Rhin, si célèbre par les grands événemens militaires qui se sont passés sur ses bords, et qui sépare la France de l'Allemagne, forme le cinquième bassin ; il parcourt près de 300 lieues de pays, et reçoit dans son cours onze principales rivières du côté de la France, à l'aide desquelles il communique avec les provinces orientales de l'empire. C'est aussi par le Rhin que se fait le commerce de la Suisse, de la Hollande et de l'Allemagne, tant pour les denrées coloniales qui, de la Belgique, de la Hollande, sont chargées sur ce fleuve, et de là le remontent pour être déposées à Mayence, à Cologne, à Strasbourg, que pour les vins, les chanvres, le bois et le blé, qui forment l'objet d'un commerce considérable dans ces contrées.

La Meuse, quoique comprise dans le bassin du Rhin, en fait un véritable à part, par son étendue et son importance ; elle parcourt environ 100 lieues de pays, et reçoit dans son cours trois rivières principales. Elle s'unit au Rhin après être sortie de France, et sert de moyen de communication en ces deux

fleuves et les départemens nouvellement acquis à la France.

Enfin, le Pô forme un des sept bassins de l'empire français, puisque le Piémont en est une partie considérable aujourd'hui. Ce fleuve, célèbre dans les annales de l'histoire ancienne, est le grand moyen de communication du nord de l'Italie. Il reçoit dans son cours huit rivières principales, et va se jeter dans le golfe de Venise.

Cet apperçu de la navigation intérieure suffit pour démontrer les grands avantages que la nature a donnés à la France, et faire connaître que toutes les parties en sont liées, et que les richesses peuvent circuler d'un département à l'autre avec la plus grande facilité.

Les routes sont aussi un des grands moyens de cette circulation, qui annonce la vie d'un état. La France, sous ce rapport, est encore un des pays de l'Europe le mieux traité. Avant la révolution, leur embellissement, leur sûreté, étaient portés à un très-haut degré de perfection; aujourd'hui cet état de choses est changé, et les routes ont éprouvé d'énormes dégradations; mais chaque jour on s'occupe à réparer ce désordre.

L'on attribue généralement l'origine de nos grands chemins à Philippe-Auguste, dans le douzième siècle. Depuis le règne de ce roi, on a constamment suivi le même système, et le gouvernement n'a cessé de donner une attention particulière à la formation ou aux réparations des routes. Sully avait particulièrement à cœur leur beauté ; il est un des ministres qui y ont donné le plus de soin ; il en fit planter les bords d'arbres, et sur-tout d'ormes, qui, de son nom, ont été appelés *Rosnis*. Cet usage, adopté depuis, est aussi agréable qu'utile ; ces arbres embellissent, ombragent les routes, et fournissent un bois nécessaire au charronnage. Colbert, sous ce rapport, suivit le plan de Sully ; M. Desmarest, qui lui succéda, ordonna la construction de la route d'Orléans, et forma le premier corps d'ingénieurs chargés des travaux des chemins. Sous le régime et par les soins du duc de Noailles, les chemins publics furent perfectionnés ; on les prolongea dans les provinces, et l'on y destina des fonds. Depuis 1730 jusqu'en 1760, on exécuta de grands et solides ouvrages, qui ont accru cette beauté que l'on avait commencé à donner aux routes dès le siècle précédent. Sous le ministère de M. Trudaine, les

grands chemins furent encore augmentés, perfectionnés. Il les fit mesurer de mille en mille toises, et ordonna que chaque *mille* serait marqué par une colonne. Le point de départ pour la mesure de ces milles, fut du pied de l'église de Notre-Dame. Par arrêt du conseil, du 6 février 1776, la largeur des routes du premier ordre fut fixée à 42 pieds, non compris les fossés et talus; celles du second ordre, 36 pieds; du troisième, 30 pieds; et du quatrième, 24. Avant ce réglement, la largeur des chemins dits *royaux* était fixée à 60 pieds, ce qui occupait un espace considérable en pure perte pour l'agriculture, sur-tout dans les bons terrains et les pâturages. On appelle routes de première classe, celles qui, passant par Paris, se terminent aux frontières; il y en a 28 de cette espèce; la seconde classe comprend les routes pratiquées entre les grandes places de commerce, et celles dont la direction sert à établir la communication d'une frontière à l'autre, sans passer par Paris: on en compte 97 de cette espèce. La troisième comprend une multitude de routes propres à un ou à quelques départemens; elles s'embranchent, en général, par des directions irrégulières, sur les routes de première et de seconde classe.

Enfin la quatrième se compose des chemins particuliers, destinés à la communication des petites villes et des bourgs.

L'Anglais *Arthur Young*, qui voyageait en France un peu avant la révolution, pour connaître l'état de notre agriculture et la comparer à celle de sa patrie, donne avec justice le prix aux cultivateurs anglais, et plaint les Français de n'avoir pas encore su, malgré leur industrie, tirer tout le parti que leur sol promettait. « Cependant, dit M. Peuchet, malgré ce qu'on a pu dire de l'infériorité de l'agriculture française, considérée relativement aux progrès qu'elle aurait pu faire, ou à ceux qu'elle a réellement faits chez l'étranger, il est certain que son amélioration est sensible, et qu'elle est plus avancée vers la perfection que dans les siècles précédens. » Ces progrès, dit M. *de Pradt*, dans son excellent ouvrage de l'*État de la Culture en France*, sont constatés par ceux que la population, la consommation et le commerce ont faits pendant ce siècle, ainsi que par des institutions et des acquisitions très-favorables à l'agriculture, qui datent de la même époque. « Si depuis cent ans la France a pourvu à une population

oujours croissante ; si de plus elle a fourni
une exportation beaucoup plus étendue ;
i, en s'enrichissant par des cultures nou-
velles, elle a de plus amélioré les anciennes ;
si elle leur a créé des débouchés nouveaux ;
si elle a étendu ceux qu'elle avait déjà, elle aura
éprouvé, par la réunion de tous ces moyens,
une amélioration très-sensible dans sa cul-
ture, amélioration qu'alors il sera impos-
sible de méconnaître. Or, l'existence de ces
circonstances est incontestable.

» Les dénombremens et les calculs faits à
diverses époques, ont constaté l'accroissement
de la population ; et pour s'en convaincre il
suffit de jeter les yeux sur la plupart des
villes qui, depuis un siècle, se sont agrandies,
sont devenues plus populeuses, plus riches et
plus belles. C'est depuis un siècle, et sou-
vent depuis beaucoup moins de temps, que,
sortant de leurs habitations incommodes, de
l'enceinte hideuse des cités qui ressemblaient
à des prisons, les habitans de presque toutes
les villes de la France ont ajouté à leurs en-
ceintes, des faubourgs réguliers dont la popu-
lation égale et surpasse quelquefois celle des
villes. La population de Paris a doublé, comme
son enceinte, en un siècle ; l'ancienne cité n'a

pas été désertée pour la nouvelle. La même augmentation se fait remarquer à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, à Rouen, de manière à les rendre méconnaissables. »

Les communications, les voyages, sont devenus plus agréables et plus faciles; il en est résulté une plus grande fréquentation des hommes entre les provinces; la circulation des denrées, des subsistances, a été plus prompte; toutes causes qui ont dû influer sur l'augmentation de la consommation. Ces denrées, ces subsistances sont le produit du sol français : car si l'on tire de l'étranger quelques objets de consommation; si l'on en tire des colonies, peu des premiers servent à la nourriture, et les seconds ne servent que d'aliment au luxe des repas. Ainsi la France fournissant à la consommation d'une population plus nombreuse, qui vit et se vêtit mieux, il est évident que sa culture a dû s'étendre, augmenter ses revenus, et par conséquent avoir éprouvé une amélioration sensible depuis deux siècles.

Non-seulement l'agriculture a gagné en étendue et en amélioration, mais encore en nouvelles productions, dont elle s'est enrichie par l'emploi qu'elle a trouvé à en faire, et

les débouchés que lui a offerts la consommation des villes.

La révolution a eu aussi une grande influence sur l'agriculture; et cette influence n'a pas été funeste, comme on serait tenté de le croire au premier coup d'œil. Les levées considérables faites pour les armées, la rareté des capitaux, occasionnée par l'interruption du commerce, les ravages exercés par les armées dans plusieurs départemens; toutes ces causes de destruction réunies n'ont pas porté à la France un coup aussi terrible qu'elles l'eussent peut-être fait en d'autres circonstances. On ne voit point que la population ait reculé depuis 1790, et l'agriculture paraît même avoir gagné depuis cette époque. Par la révolution, des branches considérables de revenus, établies à des profits particuliers, mais considérées comme onéreuses au public et comme des entraves pour la culture, ont été supprimées; la propriété simplifiée a été réduite à une seule espèce; il n'y a plus en France qu'une manière de posséder; les droits féodaux, la jouissance des domaines ruraux, ont été abolis; les dîmes, les corvées, les gabelles, n'existent plus; le gibier a été diminué; les terres incultes, les landes ont, dans une

infinité de communes, été abandonnées à ceux qui ont voulu les féconder; les agriculteurs ont été favorisés d'une manière particulière et presque partiale par la révolution: dans tous les travaux productifs, le Français est soumis, outre les droits sur la propriété foncière et la consommation, au paiement d'une taxe d'industrie sous le nom de *patente;* le cultivateur seul en est exempt: au milieu de nos discordes, il s'est formé des sociétés d'agriculture, qui, ne s'appuyant que sur la pratique bien constatée, ont répandu des lumières dont toutes les cultures ont profité; on a même cherché à exciter l'émulation par la gloire, en donnant des prix aux agriculteurs qui réussirent le mieux. Le villageois, en général, est routinier: des hommes instruits, devenus propriétaires ou qui l'étaient déjà, ne dédaignèrent pas de faire cultiver leurs champs sous leurs yeux, et firent connaître dans les campagnes les méthodes anglaises et flamandes, qui ont tourné au grand avantage de notre agriculture. D'un autre côté, la consommation, loin d'avoir été diminuée par l'effet de la révolution, a, au contraire, été considérablement augmentée: il se mange aujourd'hui plus de pain, plus de viande en

trois près que inconnues dans les villages, ont aussi répandues depuis l'augmenta- des richesses des cultivateurs. Telles sont auses diverses qui ont amélioré notre agri- ure depuis la fameuse époque de 1790. s dans le même temps nos belles fabri- , nos manufactures, le commerce exté- r et la plupart des travaux des villes, ont idérablement perdu par la ruine des an- s grands propriétaires.

es richesses naturelles et industrielles d'un semblent presque toujours prouver sa de population. La France est, en effet, es pays les plus peuplés de l'Europe ; et à remarquer que sa population va tou- en croissant. « On ne conçoit pas, dit

tant plus erronée, qu'on verra tout-à-l'heure qu'elle était de 24 millions en 1785, ce qui n'aurait pas été possible dans l'hypothèse du marquis de Mirabeau, puisqu'il aurait fallu qu'en trente ans la population se fût accrue de près d'un quart. L'abbé d'Expilli, qui a beaucoup travaillé sur la statistique de la France, l'estimait de 21 millions à-peu-près vers l'époque de 1772. M. de Buffon la portait à 22 millions 672,000. M. Necker fit faire beaucoup de recherches sur la population de la France, et en assigna l'étendue à 24,676,000 individus, non compris la Corse, et à 24,800,000, y compris cette île. L'estimation présentée par M. de Pommelles, à l'époque de 1789, et qui résulte du dépouillement des registres de naissance, morts et mariages des généralités du royaume, porte la population de la France, y compris la Corse, à 25,060,885 individus. Le relevé des états fournis en l'an 9 et l'an 10, aux ministères de la justice et de l'intérieur, par les préfets, et d'après lesquels on a fait le travail de la réduction des justices de paix, et fixé le nombre des membres des colléges électoraux d'arrondissemens et de départemens, conformément aux dispositions du sénatus-consulte orga-

les ressources territoriales, que celle de la Hollande. Cette dernière nation ne s'est accrue, et ne peut guère se soutenir que par son commerce : sans presqu'aucun commerce extérieur, la France pourrait encore nourrir ses nombreux habitans. Elle a son sol fécond, ses côteaux précieux, ses grandes forêts, ses rivières poissonneuses, ses côtes étendues, et, sur-tout, l'activité de son peuple.

Un des grands avantages de la France, pour sa sûreté, est la circonscription même de ses frontières, jointe à sa population nombreuse : elle peut présenter une armée plus grande sur un terrain plus resserré, et par conséquent faire face avec avantage de tous les côtés. C'est ce qu'elle a prouvé à l'Europe entière, dans le cours de la révolution, où elle a été attaquée sur toutes ses frontières et dans son intérieur en même temps : elle avait alors treize armées sur pied, la guerre civile, la famine, un mécontentement général, et ne s'éleva pas avec moins de force pour vaincre ses ennemis, les dépouiller de quelques contrées, et les forcer à une paix glorieuse pour elle. Reste à savoir quelle nation européenne de l'époque

actuelle pourrait soutenir un tel choc, et, ce qui est plus extraordinaire, reparaître ensuite avec une force doublée, et plus d'éclat qu'auparavant.

A l'epoque de 1789, toutes les troupes de terre, sur le pied de paix, s'élevaient à environ 250,000 hommes. Le territoire français s'étant beaucoup accru depuis, l'armée a été aussi beaucoup augmentée; établie sur le pied de paix, elle paraît pouvoir s'élever aujourd'hui à 500,000 hommes de toutes armes. En temps de guerre elle est portée à un nombre beaucoup plus considérable. Comme depuis les premières années de la révolution la France a presque toujours été en guerre, et que, nouvellement réorganisée, elle s'est vue obligée d'en imposer par un grand appareil militaire à ses voisins, il est difficile de dire quelles seront ses forces actives dans les temps calmes que nos victoires et la sagesse du gouvernement nous préparent chaque jour.

Les revenus de l'empire français sont en proportion de sa population et de ses ressources. Avant la révolution, suivant M. Necker, ils s'élevaient par an à environ 500,000,000 de livres. En l'an 13, ils s'élevèrent, suivant les comptes des ministres des finances et de la

trésorerie, à 684,000,000. La dépense de cette année fut égale à la recette.

Voyons maintenant avec quelques détails, et les uns après les autres, les lieux qui méritent le plus d'arrêter nos regards.

Paris est naturellement la première ville qui attire notre attention. Son ancien nom *Lutetia* (ville de boue), annonce qu'elle est sortie des marais; elle se trouve effectivement dans un grand bassin formé par des collines qui l'entourent de toutes parts. C'est sous Clovis, en 508, qu'elle fut déclarée la capitale du royaume. Les longs séjours qu'y fit ce prince, contribuèrent à son premier accroissement. Charlemagne qui, par son génie et ses travaux, plaçait la France au rang des premiers états de l'Europe, embellit et agrandit aussi la capitale de cet empire. Ses progrès continuèrent jusqu'à l'époque où les Normands, après avoir ravagé plusieurs de nos provinces, vinrent assiéger et piller cette ville. Philippe Auguste l'entoura de murailles, et comprit dans cette enceinte un grand nombre de bourgs et de hameaux qui étaient auparavant dans les environs. Tels étaient les bourgs de *Sainte-Geneviève*, de *Saint-Germain-des-Prés*, de *Saint-Marcel*, de

Bourg-l'Abbé, de *Beaubourg*, le *bourg Thibourt*, etc. Les travaux de cette entreprise durèrent vingt ans. Le même roi fit encore, pour la première fois, paver les rues de cette ville. François Ier, régénérateur des lettres et des beaux-arts, s'attacha à tout ce qui pouvait contribuer à l'agrément de la capitale; il fit percer plusieurs rues, abattre plusieurs édifices gothiques, et le premier en France il fit revivre l'architecture grecque. Les rois, ses successeurs, ont exécuté une partie des projets de ce prince; et cette immense ville quitte insensiblement sa physionomie irrégulière et gothique. C'est à Louis XIV, à Louis XV, à Louis XVI, que nous devons les beaux et utiles monumens dont la nation française a le droit de se prévaloir. Dans le cours de la révolution on a détruit plusieurs de ces monumens; mais, d'un autre côté, le besoin de se débarrasser d'un papier-monnaie dont on se défiait, a engagé nombre de personnes à bâtir, à élever des édifices qui, construits sur des modèles en général plus agréables que les anciens, contribuent maintenant à la beauté de la ville. Le gouvernement, de son côté, devenu plus stable, et s'occupant plus sincèrement du bien public, change

chaque jour Paris; des ponts sont jetés sur la Seine, de nouveaux quais contiennent ses eaux, des places s'agrandissent, de nouvelles rues se construisent, les jardins s'embellissent, les palais prennent un aspect plus imposant; enfin, quelques années encore, et ceux qui ont vu la capitale avant la révolution seront étonnés de sa nouvelle magnificence, et pourront à peine se reconnaître au milieu de plusieurs quartiers presqu'entièrement reconstruits.

La population de Paris s'élève à environ 550,000 ames, sans compter ni les troupes, ni les nombreux étrangers qui vont et viennent sans cesse: cette population surpasse ce que promet la grandeur de la ville, par le nombre de familles qui logent dans chacune des maisons, qui ont communément cinq et six étages, et quelquefois sept, huit, et même neuf. Toutes les fortunes de la France, en venant, en quelque sorte, s'engloutir dans cette cité, lui ont donné un lustre et une magnificence que sa position ne devait pas faire espérer à ses premiers habitans. Mais là, plus que par-tout ailleurs, se trouvent confondus les extrêmes: si l'on y admire ce qu'il y a de plus magnifique, on y rencon-

tre aussi ce qu'il y a de plus misérable. Là, suivant l'idée de *Mercier*, sont les riches et voluptueux appartemens de Sybaris, à côté des cases étroites et malpropres de la Laponie ; un simple mur sépare souvent l'extrême pauvreté de l'extrême opulence, le désespoir de la joie. On dirait même, si j'ose m'exprimer ainsi, que la misère a pris plaisir à s'accrocher à la richesse, comme un insecte se cramponne à l'écorce d'un chêne, le roi des forêts.

Paris est divisé par la Seine en deux parties principales, presque de la même grandeur ; l'une au nord, l'autre au midi. Cette rivière, en se divisant, forme en outre trois îles ; l'*île Louvier*, qui n'est pas habitée, et sert à placer en chantier une partie du bois pour le chauffage de la ville ; l'*île Saint-Louis*, ornée de quais et couverte de maisons assez belles ; et la *Cité*, premier quartier habité de Paris, dont les maisons gothiques et les rues étroites et tortueuses annoncent l'antiquité : c'est là que fut la *Lutèce* dont parlent *César* et *Julien*.

Treize ponts, dont dix sont de pierre, facilitent les communications entre les deux parties et les trois îles qui composent la ville.

Je compte dans ce nombre celui que l'on vient de construire en face du Jardin des Plantes. Le plus long est celui qui fut bâti par l'ordre de Henri IV, et que l'on nomme le Pont-Neuf; le plus beau est celui de la Révolution, achevé vers l'an 1792; il est remarquable par la hardiesse de ses arches et l'élégance de sa construction; sa situation ajoute encore à sa beauté, ou plutôt il ajoute un dernier trait à la beauté même du lieu. Il part au midi, de devant le palais Bourbon, et vient, sur l'autre rive, à une des plus belles places de Paris, celle de la Concorde : on a alors devant soi deux majestueux corps de bâtimens en arcades, surmontés de colonnades, et d'une très-belle architecture; ces deux bâtimens sont séparés par une rue large, bordée de maisons magnifiques et régulières, et au bout de laquelle se trouve une église à moitié bâtie. A gauche de la place, toujours en venant du pont, sont les Champs-Elysées, promenade charmante; et à droite le palais et le jardin des Tuileries. Au centre de cette place, on voyait, avant la révolution, la statue équestre et en bronze de Louis XV, qui, de tous nos rois, fut peut-être celui qui mérita le moins cet honneur; c'était un morceau assez

estimé; on l'abattit, et pendant la fureur révolutionnaire on éleva une statue de la Liberté en plâtre, du style le plus grossier; celle-ci a disparu de même. Sans doute un nouveau monument, plus digne du siècle des beaux-arts, viendra décorer ce lieu, qui donne au voyageur une idée si grande de notre première ville.

Paris offre un grand nombre d'édifices magnifiques, soit pour l'utilité, soit pour l'agrément. On y compte six palais : celui des Tuileries, occupé par le chef du gouvernement, est le principal.

Ce palais, dont le nom vient de ce qu'on fabriquait des tuiles au lieu même où il est placé, fut bâti en 1594, par ordre de *Catherine de Médicis*, sur les dessins de *Philibert Delorme* et *Jean Bullan*. Il ne consistait alors que dans le gros pavillon carré du milieu, dans les deux corps de logis qui ont chacun une terrasse du côté du jardin, et dans les deux pavillons qui les terminent. Ce fut en 1600 que Henri IV fit commencer, sur les dessins de *Ducerceau*, la grande galerie qui le joint au Louvre. La belle et vaste place du Carrousel offre cet édifice avec une véritable majesté; mais, lorsque l'on a passé le

vestibule de ce palais, un autre aspect, peut-être plus magnifique, et sur-tout plus agréable, frappe aussitôt les regards : le parterre, tracé par *Lenôtre*, se déploie dans toute sa beauté jusqu'à un superbe massif de marronniers, lequel, s'ouvrant dans le milieu, présente au-delà, dans l'allée montante des Champs-Elysées, une perspective admirable. C'est dans un beau jour d'été qu'il faut s'arrêter un moment au haut des degrés du vestibule. Le parterre régulièrement dessiné et planté de toutes sortes de fleurs, et sur-tout de buissons de roses ; les allées ornées d'orangers ; les bassins renfermés dans des bordures de marbre, et animés chacun par un jet d'eau; les nombreuses statues dispersées sur les terrasses, entre les arbres et les arbustes; l'ensemble vraiment noble de toutes ces parties, et, comme dernier trait à ce tableau enchanteur, les groupes ambulans des promeneurs, ordinairement le choix de la capitale; tout enfin excite dans l'ame une admiration dont on ne pourrait se défendre. On reconnaît avec un plaisir secret, le pouvoir de la main de l'homme sur la terre. C'est en effet un des plus beaux lieux que l'industrie humaine ait su créer. Dessiné et planté sous Louis XIV,

bre des ornemens, et sur-tout celui des
ies. La terrasse dite des *Feuillans*, qui
rive à droite, donnant maintenant sur
belle et nouvelle rue, offrira un charme
lus à cet endroit déjà si beau. Avant la
ution, il fallait une certaine mise pour
er dans ce jardin; aussi la basse classe du
ple qui, sans même qu'on la repoussât,
che toujours dans ses plaisirs à s'éloigner
classe plus riche, s'en bannissait d'elle-
e; et aujourd'hui encore que l'entrée est
libre, il est assez rare qu'on la voie fré-
ter cette promenade; elle l'abandonne
rement à ceux qu'elle ne peut imiter.
t dans les belles soirées qu'on peut voir
i dans l'allée des orangers, ce qu'il y a
lus brillant à Paris : une multitude de

d'arbres en quinconces); tout le *beau monde* se rassemble dans une ou deux allées, tandis que le peuple, simplement poussé par son instinct, va passer par les allées opposées.

Le jardin du Luxembourg doit être visité après celui des Tuileries; les embellissemens et l'agrandissement considérables qu'il a reçus dans ces derniers temps, en ont fait une des plus belles promenades de la capitale. Le palais qu'il accompagne est aussi un des plus beaux monumens. Il fut bâti par Marie de Médicis, en 1616.

Mais le jardin qui doit principalement attirer l'ami des sciences et de la nature, est celui *des Plantes*, au bas du faubourg Saint-Marceau, sur la rive gauche de la Seine : c'est là que sont rassemblées toutes les productions de la terre, et que le souvenir de l'immortel *Buffon* semble animer l'homme sensible qui sait admirer les ouvrages du Créateur et l'intelligence qu'il a donnée à l'humanité. Ce jardin fut en quelque sorte commencé par *Jean de la Brosse*, médecin de Louis XIII, qui y fit cultiver quelques plantes étrangères : *Valot* et *Fagon* l'augmentèrent, mais ce ne fut que sous la direction de Buffon qu'il devint ce qu'il est, et qu'il fut digne d'attirer

...ée pour la science, il offre au simple
...eur le lieu le plus agréable de Paris.
...tion sur le rivage de la Seine est vrai-
...majestueuse; et l'édifice consacré à la
...on des objets de la nature, qui se pré-
...u bout du parterre, entre deux super-
...ées d'arbres, est du plus bel effet. Sur
...le, en quittant le jardin régulier, on
...ans une espèce de jardin anglais, com-
...collines et de vallées. Sur la plus haute
...ce, qu'on nomme le *labyrinthe*, est
...illon en bronze, d'une forme ronde et
...e, d'où l'on découvre Paris dans toute
...deur. Dans la vallée on a élevé de jolies
...es en bois, pour divers animaux qui
...nent à l'entour, dans des prairies ar-

net d'histoire naturelle ; c'est, dans ce genre, un des plus riches trésors de l'Europe.

Si nous quittons le jardin des Plantes pour passer la Seine, nous trouverons en face, sur son autre rive, le jardin de l'Arsenal, peu spacieux et sans régularité, mais planté d'arbres qui forment un beau couvert. La *Bastille*, élevée sous le règne de Charles V, et renversée dès le premier jour de la révolution, se trouvait auprès de ce jardin. Au moment où nous écrivons, on s'occupe de transformer le lieu de son emplacement en une place publique, qui produira un bel effet au bout de la longue rue du faubourg Saint-Antoine. En parcourant le *Marais*, on rencontre la *place* ci-devant *royale*, ombragée d'une allée de tilleuls qui règne tout au tour, et qui se trouve enclose par une grille de fer. Cette place, dont le centre était autrefois occupé par la statue équestre de Louis XIII, est d'une forme carrée et entourée de bâtimens réguliers, où l'on a pratiqué une galerie couverte et en arcades.

Mais s'il s'agit de chercher la plus belle promenade de Paris, il faut sans doute aller sur les *boulevards* qui commencent à la place de la Bastille, enceignent une partie de Paris,

vont se terminer à la place de la Concorde. Quatre rangées d'ormes y forment trois allées; celle du milieu pour ceux qui se promènent en voiture ou à cheval, et les deux collatérales pour les gens à pied. Cette promenade rassemble tous les agrémens que peut produire l'industrie, pour désennuyer les oisifs et délasser les gens occupés. Spectacles de toute espèce et à tout prix, hôtels magnifiques, maisons délicieuses, boutiques ornées avec le plus grand luxe, cafés brillans et souvent accompagnés de jolis bosquets: enfin tout y présente un air de féerie et d'enchantement. C'est, dans les après-midi des dimanches et des jeudis, le rendez-vous des plus jolies femmes de Paris: deux longues lignes de voitures y forment alors un coup d'œil toujours nouveau. Ce boulevard est celui du Nord. Paris en a un autre, qui l'entoure également vers le Midi: il est peut-être encore plus beau, mais sa situation n'attirant que peu de monde, il est presque toujours désert. Celui qu'on a fait en dernier lieu, et qui forme une enceinte autour des faubourgs, est plus désert encore.

Parmi les promenades, il ne faut pas oublier le *Palais du Tribunat*, ci-devant *Pa-*

lais-Royal. C'est au centre du quartier le plus brillant et le plus populeux qu'il se trouve. Sa façade donne sur la rue Saint-Honoré. Après avoir traversé deux cours, on entre dans le jardin, qui forme un parallélogramme long de 117 toises, et large de 50. Ce jardin est dessiné et planté d'une manière assez agréable : mais ce n'est pas précisément sa beauté qui attire l'attention ; ce sont les bâtimens qui l'entourent sur trois côtés. Ces bâtimens uniformes sont décorés de festons, de bas-reliefs et de grands pilastres composites, cannelés, qui portent un entablement dans la frise duquel on a percé des fenêtres. Une balustrade dont les piédestaux supportent des vases de distance en distance, couronne ces bâtimens dans toute leur étendue. Au rez-de-chaussée règne une galerie couverte, éclairée par 180 portiques ouverts sur le jardin. Quant au quatrième côté, maintenant occupé par une double galerie en charpente, au lieu de portiques et de pilastres composites, on y verra des colonnes de la même ordonnance ; et le rez-de-chaussée formera un promenoir de six rangs de colonnes doriques, qui communiquera, comme aujourd'hui, aux galeries qui entourent le jardin. Ce côté, resté im-

à parer son magasin, il faut nécessairement que l'acheteur paye cette décoration, qui ne rend pas la marchandise meilleure. Quoi qu'il en soit, cette décoration produit un tel effet, sur-tout le soir, lorsqu'elle est illuminée par un grand nombre de *quinquets* artistement disposés, qu'un étranger qui serait tout-à-coup déposé au milieu de cette espèce de spectacle, se croirait transporté dans un lieu véritablement enchanté.

Le *Louvre* est peu éloigné du palais du Tribunat, et appelle sur-tout le regard du connaisseur. La partie de ce palais qu'on nomme *Vieux-Louvre*, fut commencée sous François Ier., d'après les dessins de *Pierre Lescot*, abbé de Clugny; et la sculpture fut exécutée par *Jean Gougeon*. Louis XIII résolut, dans la suite, de faire continuer ce palais sur le plan adopté par François Ier.; mais Colbert ayant conçu un projet plus grand, il fit, le 17 octobre 1665, poser les fondemens du superbe édifice qu'on a nommé le *Nouveau-Louvre*. Il avait fait venir d'Italie le *Cavalier Bernin*, qui passait alors pour le plus habile architecte de l'Europe; mais, par une suite de circonstances, ce fut un médecin, ce même *Claude Perrault*, que Boi-

eau a si grossièrement injurié, qui fit les lessins de ce monument, qui l'éleva et produisit cette belle colonnade, chef-d'œuvre de l'architecture française, admirée dans toute l'Europe. Le sentiment d'admiration qu'excite d'abord ce sublime ouvrage, en fait naître un second ; c'est le regret de ne le point voir achevé, et de remarquer qu'une partie de cet édifice ressemble déjà à ces magnifiques ruines qui nous donnent une idée de la grandeur romaine (1).

Le *Louvre*, occupé depuis long-temps par les artistes et les autres savans, avait été, depuis la révolution, nommé le *Palais des Sciences et des Arts ;* aujourd'hui il est destiné à recevoir la bibliothèque nationale, qui y sera beaucoup mieux placée que dans le sombre édifice qu'elle remplit, rue de la Loi, près de quelques théâtres, qui finiraient sûrement par l'incendier. D'ailleurs, son voisinage avec le Muséum des antiques et la ga-

(1) Depuis la première impression de cet ouvrage, le gouvernement a ordonné que le Louvre fût achevé ; un grand nombre d'ouvriers y travaillent, et nous avons enfin l'espoir de voir terminer le plus beau monument de Paris.

lerie des tableaux, réunira, comme dans un même point, ce que les sciences et les arts ont de plus précieux. Nulle ville au monde n'offrira, dans un aussi petit espace, autant de chefs-d'œuvre et autant de moyens d'en faire naître de nouveaux. Les jeunes gens auront sous les yeux tout ce qui peut leur élever l'ame, les remplir de ce feu sacré sans lequel on ne peut rien créer de vraiment beau, et les guider dans les routes que le goût seul doit avouer. Il est inutile de faire l'éloge de la nombreuse galerie des tableaux et du cabinet des statues antiques; il suffit de dire qu'on n'en trouverait pas une seconde dans le monde entier. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité, l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Vénus de Médicis, l'Antinoüs, et d'autres morceaux inappréciables, nous appartiennent. Ce que l'Italie, la Hollande et la Flandre, qui ont donné le jour aux plus grands peintres, possédaient en excellens tableaux, fait l'ornement de notre galerie, et appelle dans nos murs l'étranger qui allait les admirer chez nos voisins.

Si les arts, le gouvernement et ses divers établissemens ont des palais, l'humanité a aussi ses édifices : les malheureux, toujours

en grand nombre dans les villes considérables, ont besoin des secours de la bienfaisance publique pour les dédommager de ceux que leur a refusés la fortune. Les principaux hospices sont celui de l'Hôtel-Dieu, qui existe depuis plusieurs siècles, et qui peut contenir trois mille malades ; l'hospice militaire du Val-de-Grace ; la Salpêtrière, où l'on entretient des orphelins, des fous, et des femmes que l'âge et la misère y attirent ; les Quinze-Vingts, fondé pour trois cents aveugles ; l'hôtel des Invalides, magnifique monument qui ajoute à la gloire de Louis XIV, qui l'éleva pour les militaires blessés ou vieillis dans le service ; et plusieurs autres maisons également ouvertes à l'infortune, qui, en général, y trouve les soins et les connaissances nécessaires pour adoucir sa situation.

Tandis que l'homme pauvre espère une retraite, lorsque la santé et ses forces l'abandonneront, l'homme riche, que l'ennui poursuit souvent, peut voler de plaisir en plaisir, et passer ses jours dans toutes les délices que l'imagination la plus féconde a créées. Tout s'achète à Paris, mais en revanche il n'y a rien qu'on ne puisse acheter ; le commerce y amène tout à grands frais ; les arts y inven-

tent chaque jour, et il n'est aucune fantaisie que le riche ne puisse satisfaire, si elle n'est pas au-dessus du pouvoir humain. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que l'homme qui n'a qu'une médiocre fortune, même une fort petite (trois à quatre mille francs de revenu), peut dans un seul jour jouir de plus de plaisirs que nombre de monarques ne seraient en état d'en rassembler autour d'eux. Indépendamment des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture qu'il lui est facile d'admirer sans dépenser une obole; des meilleurs livres, des manuscrits les plus rares qu'il a droit de lire et de feuilleter à son aise; des galeries d'histoire naturelle ou d'antiquités qu'il parcourra chaque fois qu'il le voudra, il peut, pour un prix fort modique, assister aux spectacles les plus dispendieux, entendre des chefs-d'œuvre dramatiques, savourer la musique la plus délicieuse, regarder se perdre un brillant feu d'artifice, voir mille beautés se promener sous de frais ombrages, ou à la lueur magique d'une multitude de lampes de verre; et s'il se sent fatigué de sa course, il trouvera à chaque rue, pour se reposer et se rafraîchir, une maison décorée avec luxe; une légère feuille l'instruira, en outre, des

enemens les plus considérables de l'univers. ime-t-il les lettres? des savans liront en sa resence les fruits de leurs recherches, des oètes lui réciteront leurs vers: s'il veut s'instruire, vingt professeurs l'attendent pour l'admettre au nombre de leurs disciples: il peut devenir physicien, naturaliste, géomètre, medecin, apprendre les langues, étudier les arts, presque tout enfin, sans qu'il lui coûte guère autre chose que son temps et sa bonne volonté. Tels sont les principaux avantages d'une grande ville sous un bon gouvernement; tels sont sur-tout ceux de Paris. Cela fait oublier un peu ses vices nombreux et ses autres désagrémens: la perfection ne peut pas se trouver là plutôt qu'ailleurs; mais il y existe assez de bien pour qu'on soit tenté de rire aux depens de ces philosophes, ou, pour mieux dire, de ces misanthropes qui ont sérieusement fait l'eloge de ce qu'ils nomment l'état de nature, au détriment de celui de la société.

Il y a chaque jour à Paris quatorze à quinze théâtres ouverts au public desœuvré: c'est beaucoup; ils se nuisent et se ruinent. Les seuls dignes d'être remarqués sont le *Théâtre Français*, l'*Opéra*, le théâtre *Louvois*,

l'*Opéra comique*, et le *Vaudeville*. Dans la nomenclature des spectacles, on a l'habitude de placer l'*Opéra* le premier, sans qu'on sache trop à quel propos : la musique est-elle le premier des arts? les poëmes qu'elle fait valoir sont-ils meilleurs que ceux de Racine et de Corneille? la danse, qui, telle qu'elle est, n'annonce guère que la souplesse des membres et la force des nerfs, doit-elle être comptée pour beaucoup? est-ce sous le rapport du plaisir que ce spectacle produit, qu'on lui donne la prééminence? Plusieurs personnes d'esprit se sont expliquées franchement à ce sujet; et *Labruyère*, dont le sentiment vaut bien celui d'un autre, avouait qu'il ne concevait pas comment on pouvait l'ennuyer à si grands frais. Est-ce enfin sous le rapport de la gloire qui en revient à la nation? On sait bien que le théâtre tragique et comique est le seul qui ait en effet illustré notre langue, et ait contribué à placer la littérature française au premier rang en Europe. Mettons donc le *Théâtre Français* avant tous les autres. La salle où l'on jouait, il y a quelques années, les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Molière et de Voltaire, était au bout d'une des plus belles rues du faubourg Saint-Germain; le feu l'a con-

sumée, et il n'en reste plus que les gros murs, qui figurent encore comme un des beaux monumens de la capitale. C'est maintenant dans la salle du Palais-Royal que sont exécutés tous les jours les jeux de Melpomène et de Thalie. Il y a en Europe nombre de salles plus belles, mieux décorées; on y voit quelquefois des acteurs qui valent autant, et même mieux que les nôtres; mais nulle part on ne représente de meilleures pièces, sur-tout dans le genre comique. Si nos théâtres, en général, sont mesquins, nos bonnes pièces, en revanche, sont admirables; et l'on ne trouve ni dans l'antiquité, ni chez les nations modernes, rien de comparable aux chefs-d'œuvre de notre Molière. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que nous sommes, en quelque sorte, reduits à ne pouvoir admirer que ce qui a été fait avant nous; on ne crée presque plus rien de remarquable aujourd'hui. Le goût même a été sur le point de se corrompre totalement dans le cours de la révolution; on vit alors sur le Théâtre Français des ouvrages barbares, imités des Anglais, des Allemands, et dignes des temps où l'on jouait les *Mystères de la Passion* et la farce *des Poids pilés*. Le goût revient, et le public montre une sévérité qui

mettra en fuite tous les petits kalmoucks qui avaient fait une irruption sur la scène française. Les auteurs de nos jours qui rappellent la manière des maîtres du théâtre, sont, pour la tragédie, MM. *Ducis*, *Legouvé*, *Chénier*, *Arnault*, *Lemercier* et *Raynouard*; et, pour la comédie, MM. *Collin-Harleville* et *Picard*.

Ce dernier auteur, plein d'esprit et de gaîté, est le fondateur du second théâtre français, si l'on peut appeler ainsi un théâtre où l'on ne joue que des comédies, et où l'on n'est pas encore assez sévère sur le choix de celles qui sont admises à la représentation : il ne faut pas cependant faire de reproches au directeur sur sa trop grande facilité ; car enfin un directeur n'a pas de bonnes pièces chaque fois qu'il en desire.

L'*Opéra comique*, maintenant établi dans la salle de la rue Feydeau, offre, par son mélange de dialogue et de chant, un genre peu naturel, mais amusant. C'est de là que sortent tous les petits airs qui courent les rues de Paris et la France entière. Les acteurs, en général, y sont peu comédiens ; et avec quelque esprit, les auteurs y obtiennent de grands succès, qui durent deux ou trois mois.

Le *Vaudeville*, bâtard de l'Opéra comi-

est beaucoup moins naturel encore : ... sentence est une chanson, et souvent ... n'est qu'un recueil ... couplets : ce ... dans ce cas, est presque aussi ennuyeux ... grand opéra. Ce genre ... qui paraît sans ... séquence, fera peut-être beaucoup de tort ... lettres ; comme on y court sans cesse après ... esprit, il accoutumera le public aux pointes, ... jeux de mots, et à ces chutes mesquines ... terminent tous les couplets : on ne voudra ... que des épigrammes ; et les auteurs, pour ... faire aux spectateurs, corrompront le style, ... se garderont bien de prendre pour modèles ... chefs-d'œuvre où règne une simplicité ... ne peut flatter des goûts blasés : il est ... remarquer que presque tous les fameux ... vaudevilles sont hors d'état ... pièce ... l'ouvrage ; ce n'est pas ... l'expérience qui le prouve : pas ... livre ni une pièce de toutes ... nos estimés parmi eux sont ... vivent le plus mal ; leur ... paraît brillant dans la ... qui lance les traits ... ne sont intenables dans ... et qui remarque ... nouveau, naturel, l'esprit ...

qu'exige une composition plus étendue et plus noble.

Il est assez inutile de parler des autres théâtres; ils sont établis pour le peuple, quoique la *bonne compagnie* s'y rende très-souvent; il n'en est jamais sorti un bon ouvrage, et les acteurs, la plupart de l'ignorance la plus crasse et sans usage, ne sont propres qu'à représenter des *farces* ou à débiter des sentimens exagérés et hors de la nature. Un genre de pièce s'y est introduit depuis peu sous le titre de *mélodrame;* on le méprise maintenant, parce qu'il est nouveau, et que nul écrivain au-dessus du vulgaire n'a daigné s'en occuper. Cependant, un genre où l'on peut, en même temps et sans que la vraisemblance soit choquée, réunir tout ce qui charme séparément dans les autres, ne nous paraît pas si méprisable. Par la fable et le dialogue, ce genre tient au drame; et par la musique, qui soutient de temps en temps la déclamation, par le chant qui s'y trouve et par la pompe du spectacle qui l'accompagne, il a tous les agrémens de l'opéra. Supposez un instant une fable bien imaginée, des scènes bien préparées, des situations touchantes, un dialogue digne de nos meilleurs poètes, et sur-tout des acteurs

qui sauront encore faire valoir ces avantages ; joignez trois ou quatre morceaux de chant exécutés comme au Théâtre des Arts, des danses ingénieuses, des costumes brillans, toute la magnificence théâtrale enfin ; et vous verrez si vous n'aurez pas un des plus intéressans spectacles. Dans l'opéra, la continuité du chant fatigue et exclut tout intérêt ; dans la tragédie, on sent parfois de la monotonie : ici vous jouirez du charme des deux genres, sans en connaître les inconvéniens. Ce genre enfin, mieux vu et mieux traité, nous semble pouvoir tenir un rang distingué parmi les autres. Je conviens néanmoins, que tel qu'on le voit au boulevard, où la fable est ordinairement aussi ridicule que le style est mauvais, et où des acteurs détestables viennent encore, par des cris et des contorsions dignes des *possédés,* enchérir sur l'exagération de l'auteur ; je conviens, dis-je, qu'on ne peut guère se figurer que des pièces semblables soient propres à donner l'idée de meilleures ; mais l'homme de génie qui voudrait profiter de cette première idée, ne devrait regarder ces ouvrages que comme *Corneille* a dû voir les faibles essais de *Jodelle* et de *Hardy*.

Cet apperçu de nos théâtres me conduit na-

turellement à parler de l'état actuel de notre littérature, de nos sciences et de nos arts. Comme il est dans mon plan de m'occuper de ce que sont maintenant les différentes nations, beaucoup plus que de ce qu'elles ont été, je ne dirai rien de la gloire éclatante que les lettres ont acquise aux Français depuis cent cinquante ans; l'éloge du beau siècle de Louis XIV est par-tout; les Français furent alors couronnés de tous les lauriers; j'observerai seulement qu'aujourd'hui quelques personnes affectent, avec une injustice révoltante, de déprécier les talens littéraires qui succédèrent aux grands talens du dix-septième siècle: ce furent pourtant ces talens seuls qui, dans la période de temps qui marqua le règne de Louis XV, soutinrent la gloire française. Nos armes furent presque toujours malheureuses, quelquefois même humiliées; la plupart des arts dégénérèrent; la sculpture devint mesquine et maniérée, la peinture n'offrit que des colifichets que la nature et le goût réprouvaient également: les lettres seules ne virent point leur éclat se ternir; seules elles méritèrent d'attirer sur nous le regard de l'étranger; et à côté des noms illustres de Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boi-

leau, Bossuet et Fénélon, on peut placer, sans chercher à faire de rapprochement, ceux de Montesquieu, Mably, Condillac, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Buffon, Raynal, Thomas, Marmontel, Saint-Lambert, Deille, et sur-tout celui de Voltaire, qui seul en balance plusieurs.

Malheureusement cette gloire paraît avoir ini avec le siècle qu'elle a illustré; notre littérature est bien déchue dans ces derniers emps; mais si nous n'avons pas un seul écrivain d'un génie supérieur à montrer, nous n possédons encore plusieurs d'un mérite rès-recommandable, et dont les efforts et exemple ont conservé le bon goût au milieu u bouleversement que nos discordes civiles nt produit dans la république des lettres omme dans l'empire. Quelques sciences et uelques arts ont eu plus de bonheur; ils ont it des progrès dans un temps même où tout mbait en décadence: les mathématiques ont té répandues plus qu'elles ne l'avaient jamais té, et sont parvenues à un degré de perfecon qui semble ne laisser presque rien à imaiiner au-delà. Les sciences physiques ont été ltivées avec le même soin; la chimie, surut, a fait un honneur véritable à la France,

et les chimistes français sont cités avec gloire chez nos voisins. De son côté, parmi les arts, la peinture s'est élevée de manière à faire espérer que l'école française comptera cette génération comme son beau siècle : les noms de *David*, *Guérin*, *Gérard*, *Regnault* et *Girodet*, se placeront naturellement à côté de ceux de *Lesueur*, *le Brun* et *le Poussin*. La sculpture ne brille pas également, mais c'est peut-être la faute des circonstances, qui ne lui offrent point les moyens de s'exercer à de grands ouvrages ; la gravure en taille-douce est bien loin encore de ce qu'elle fut du temps des *Audran*, des *Edelinck* (1), des *Nanteuil*, etc.

Espérons que, sous un gouvernement protecteur de tout ce qui est utile et beau, tous les arts renaîtront à-la-fois pour offrir encore en France le grand spectacle qui étonna l'Europe il y a un peu plus d'un siècle. Les armes françaises sont plus glorieuses encore qu'à cette brillante époque ; elles ont opéré des prodiges plus étonnans ; et si les chefs-

(1) *Édelinck* naquit à Anvers ; mais ce fut en France, et sous la protection de Louis XIV, qu'il déploya ses grands talens dans la gravure.

ra de beaucoup sur les deux qui viennent
couler.

st en parlant de Paris, qui est le siege
tes les connaissances, que nous devions
un mot des arts et des sciences. Nous
avons qu'au moment même où nous écri-
, on s'occupe à rétablir sur des bases
sages que solides, l'instruction publique
vait été totalement détruite pendant l'é-
révolutionnaire. Soyons donc persuadés
e feu sacré se rallumera, et que la France
pas encore réduite à ne briller que de son
n lustre. L'expérience des temps anciens
ové que les nations n'ont presque qu'un
ent à briller, et qu'ensuite elles retombent
la barbarie d'où elles étaient sorties. Les
ains ont en effet brillé assez peu de temps

devoir éterniser notre langue, et faire renaître le bon goût après le triomphe passager du mauvais. Un exemplaire de Racine suffit pour remuer l'ame d'un homme aussi heureusement organisé que l'était ce poète immortel ; et celui qui se sent animé du véritable talent et du desir de s'immortaliser, peut créer des chefs-d'œuvre nouveaux, même au sein de la pauvreté. Homère, dit-on, mendiait son pain ; Corneille mourut dans une sorte de misère, et le Camoëns à l'hôpital. Un seul de ces hommes suffit pour faire époque chez un peuple ; et il n'a pas besoin de la protection des souverains pour assurer sa gloire : qu'il soit seulement entendu, il saura se faire écouter, et les barbares eux-mêmes ne seront pas insensibles à son langage. Les autres arts n'ont pas, sous ce rapport, les mêmes avantages que la poésie. Le peintre, le sculpteur, l'architecte, ont besoin de se trouver au milieu d'une nation riche et paisible, et que la fortune les protège ; sans elle, ils ne peuvent rien. Leurs ouvrages passent aussi plus vîte. Les œuvres de Raphaël et du Poussin seront anéanties comme celles de Zeuxis et d'Apelles, et ne serviront plus de modèles aux siècles à venir ; tandis que

ie d'Homère, graces à l'imprimerie,
e devoir ne périr qu'avec le monde.
je voulais peindre les mœurs des Pari-
, je serais obligé de parcourir séparé-
chaque condition, chaque degré de la
e; c'est ce qu'il faudrait faire pour tra-
actement celles de tous les peuples où
esse et l'instruction établissent une dis-
bien marquée entre les hommes: il n'y
les peuples encore barbares qu'on peut
e en quelques traits. Au surplus, écri-
our des Français, il est assez inutile
r rappeler des détails de mœurs qu'ils
us les jours sous les yeux. J'observerai
ent, au sujet de Paris, que ce n'est
ans la classe aisée et instruite qu'il
hercher le Parisien, c'est-à-dire
ne qui pourrait offrir quelque légère
nce, placé à côté des habitans des autres
c'est au contraire dans la classe pau-
ignorante. La classe instruite, ou que la
a mise à portée de prendre cette po-
qui distingue notre nation, offre les
tis par excellence, ceux d'après lesquels
sins jugent de nous.
r saisir les traits de la basse classe du
, il faudrait de même parcourir les

métiers et les quartiers différens : un garçon cordonnier ne ressemble nullement à un perruquier ; une couturière, à une marchande d'herbes ou de poissons ; l'habitant du faubourg Saint-Marceau semble même avoir une autre physionomie que celui de la brillante rue Saint-Honoré : tout cela tient aux habitudes de la vie. Mais qu'il nous suffise d'observer qu'en général cette basse classe est fort peu aimable, et semble porter sur sa figure tous les vices qu'elle est malheureusement trop à portée de connaître. Sa misère, qui vient de ce que ses gains ne sont pas en proportion avec ce qu'exigent ses besoins et ses desirs, sans cesse excités par tout ce qu'elle voit ; sa misère, dis-je, lui donne un air de mauvaise humeur habituelle. Elle aime à disputer, à crier ; mais elle se bat rarement : sa voix a quelque chose de glapissant ; et l'on distingue au ton traînard et maussade de sa prononciation, un enfant élevé dans les rues de Paris. On peut même, pour l'ordinaire, le distinguer à son teint blafard, à sa maigreur, et à je ne sais quoi de rusé qui ne plaît pas : c'est le résultat du mauvais air qu'il respire, du mauvais vin qu'il boit, et des vices qu'il a connus de trop bonne

leurs. Quoique vivant au milieu des chefs-d'œuvre de tout genre, et pouvant s'instruire à tout âge, le peuple reste assez constamment dans l'ignorance (moins cependant dans ces derniers temps qu'autrefois). Les femmes de cette classe, sans être précisément grossières, sont superstitieuses, aiment à se faire *dire la bonne aventure* sur les quais, et à *tirer les cartes*: les hommes ont plus de force d'esprit, mais sans avoir plus de connaissances. Quoique entendant parler tous les jours la langue française avec pureté, ils ne comprennent pas moins à chaque phrase, presque à chaque mot. Ils ont sur-tout des tournures de pensées et des expressions qui annoncent quelque chose d'ignoble dans l'esprit: un malheureux qui rentre chez lui, accablé de fatigue, dira qu'*il a bien roulé son pauvre cadavre pour gagner sa pauvre vie.*

Il ne faut pas croire cependant que la bassesse des expressions dénote celle des sentimens: sans être fier, le petit peuple de Paris n'a rien de vil; il mépriserait même l'Italien baisant la main qui lui donne un liard, et remercierait comme un sauvage le rustre Anglais qui prend plaisir à insulter l'étranger. A côté de ses vices, il a des qualités excellentes; il

est humain et sensible. La femme, chargée d'une hotte ou de tout autre fardeau, donnera, en passant, une petite pièce de monnaie au mendiant qui lui fera entendre sa voix. Si quelqu'un tombe ou se trouve mal au milieu de la rue, il y aura dix personnes mal vêtues contre une bien couverte, qui s'empresseront de le secourir. Il est même à remarquer qu'on trouverait difficilement ailleurs plus de vertus que dans le ménage de l'homme du peuple, qui a su se préserver des vices qui l'entourent.

Une autre remarque qu'il faut faire, c'est que cette classe du peuple vaut peut-être mieux depuis la révolution qu'avant. Nombre de personnes pensent le contraire, sans seulement se donner la peine de remarquer ce qui se passe sous leurs yeux ; cependant il est constant qu'il se commet dans Paris moins de crimes qu'autrefois, et qu'il y a moins de ces désordres qui accompagnent ordinairement une grande population. Ce changement est peut-être l'effet d'une police plus active et mieux entendue, ou tout simplement celui qu'a dû produire la composition des armées, en enlevant beaucoup de mauvais sujets toujours prêts à mal faire ; j'ajouterai que cer-

tains moments de la revolution, si funestes sous tant de rapports, ont cependant eu une heureuse influence sur le peuple, en lui donnant plus d'energie, et en le relevant à ses propres yeux.

C'est ici l'occasion de dire quelques mots des Français en général.

Cesar a peint les Gaulois comme un peuple plein de courage, belliqueux, entreprenant avec folie, mais se rebutant avec facilité: il les regardait aussi comme les plus polis des barbares, et dit qu'ils sont bien faits, et ont la chevelure blonde. Cette couleur des cheveux exceptée, le portrait peut encore convenir aux Français. L'histoire est pleine de leurs anciens exploits, et la longue et terrible guerre de la revolution, où ils ont vu l'Europe entière contre eux, ne permet à aucun peuple actuel de leur disputer le prix du courage. Les grands efforts leur coûtent moins qu'aux autres nations, parce qu'ils sont impetueux, hardis, et qu'ils aiment la gloire. Si l'on peut leur reprocher de n'avoir pas assez de suite dans leurs desseins, ils entreprennent au moins avec tant d'ardeur, qu'ils ont souvent achevé dans le temps où d'autres peuples méditeraient encore. Aucun genre de celebrité ne

leur est étranger: philosophie, poésie, musique, peinture, agriculture, art militaire, manufactures, sciences, vertus, tout leur a donné des grands hommes, tout a concouru à la gloire et au bien de leur patrie; ils sont le premier peuple du monde qui, en sacrifiant tout à l'enthousiasme de la liberté, ait voulu encore la porter chez les autres nations, comme ce qu'ils estimaient le plus; ils sont les premiers qui, ayant conçu une noble idée de l'homme, n'ont pu souffrir sans impatience qu'on le dégradât.

Mais à ces grandes et belles qualités, ils ont l'art heureux de joindre celles qui ne sont que pour l'agrément: leur conversation vive, animée, et une multitude de charmans ouvrages, attestent leur esprit facile et plein de graces. Leur gaîté est renommée; on leur a même reproché la frivolité, reproche bien injuste à une nation qui a produit de si grandes choses. La sombre Angleterre nous l'adresse principalement; et il faut convenir qu'elle n'a pas de poètes aussi agréables que nos Chaulieu, nos Bertin, nos Parny; que ses jeunes gens ne se sont jamais aussi bien frisés que les nôtres; qu'ils n'ont pas su dire avec autant d'aisance des futilités, et que leurs dames

vans plus profonds et de plus habiles
aux? Laissons ce reproche que la jalousie
peut faire: c'est même pour nous un
au titre de gloire, puisqu'il prouve que
savons réussir dans les genres les plus
es. Il est bon pour une nation qu'elle
même temps ses Corneille et ses faiseurs
idevilles, ses Turenne et ses marchandes
ides.

aut cependant dire à notre louange (si
peut y tourner), que nous nous sommes
u corriges de ce défaut qui blessait tant
gards de nos voisins; et c'est encore là un
ruits de notre révolution. Le Français
ourd'hui, les cheveux coupés, le corps
u d'un drap simple, et marchant d'un
ève ur en pensant à ses affaires, ne res-

cupations sont nées avec de nouvelles mœurs. Quelques milliers de jeunes gentilshommes et autant de prêtres inutiles, qui auraient cru se dégrader en s'occupant, ne pouvaient que courir autrefois la ville pour se débarrasser de cette vie si longue, qui cependant passe si rapidement; aujourd'hui, devenus citoyens comme le reste des Français, ils ne rougissent plus d'être utiles à la société et à leur propre fortune. Le commerce et les spéculations se sont maintenant emparés de la plupart des têtes; et si la paix le permettait, on travaillerait actuellement en France deux fois plus que l'on ne faisait il y a vingt ans. C'était sans doute un préjugé bien funeste que celui qui, condamnant la classe précisément la plus riche à une orgueilleuse oisiveté, lui interdisait des spéculations qui auraient tourné au profit du commerce et de la nation. L'abolition de cet odieux et misérable préjugé est un des plus grands bienfaits qui soient sortis du nouvel ordre de choses.

Quand la révolution eut renversé le plus grand nombre des fortunes, et qu'elle eut réduit une multitude de personnes presque à la misère, il fallut songer à réparer autant que possible les pertes que l'on venait de faire;

et celui qui avait dédaigné jusqu'alors le travail, fut très-heureux de trouver un état ou un commerce quelconque pour ne pas mourir de faim. Le besoin fit d'abord recourir aux ressources; l'intérêt ensuite s'en mêla, et il ne fut plus question de vivre, mais de gagner. Chacun entreprit selon ses forces et ses connaissances; et si le commerce ne gagna que peu de chose à cette activité générale, c'est que les circonstances et les moyens ne le permettaient pas. La vente des biens d'émigrés et ecclésiastiques tourna en même temps à l'avantage de l'agriculture; les variations du papier-monnaie réveillèrent d'un autre côté les avides spéculateurs; tous les esprits enfin paraissaient mus par la soif seule du gain; et quand l'ordre fut rétabli dans toutes les parties du gouvernement, cette soif ardente demeura, ainsi que l'habitude de l'activité et des spéculations. Voilà l'esprit du commerce et le germe des plus grandes entreprises à venir, si une politique imprudente et de nouveaux malheurs ne viennent pas l'étouffer; cette activité même a dû, secondée par la sagesse du nouveau gouvernement, contribuer puissamment à rétablir la France aussi vite que nous l'avons vu.

L'argent sera dorénavant tout en France : cette vérité est triste à dire en morale ; mais en politique, elle présage la prospérité de l'état. Les Anglais, qui le savent par expérience, ne sont certainement pas à la prévoir ; si jusqu'à ce jour ils ont vu en nous des rivaux redoutables, sous le rapport des armes, leur intérêt alarmé les avertit que nous le serons plus encore dans la carrière du commerce ; et c'est sans doute une des grandes raisons qui les portent à nous arracher nos moyens dès les premiers momens où nous essayons de les mettre en œuvre. Mais tôt ou tard nous surmonterons les obstacles qu'ils nous opposent ; et leurs efforts peuvent même contribuer à hâter cette époque, en nous mettant dans la nécessité de créer une marine qui ne l'aurait peut-être été que lentement. Ils vont faire pour nous sur mer, ce que les autres puissances ont fait sur terre, en contraignant à devenir braves soldats et habiles généraux, des citoyens qui ne demandaient qu'à vivre paisiblement ; ils vont nous forcer à devenir meilleurs marins que nous ne le sommes. Ils pourront s'en repentir par la suite, et ils auraient sans doute besoin qu'on leur rappelât cette loi de Lycurgue, qui défendait aux Spartiates de faire souvent

la guerre au même peuple, de peur de le trop aguerrir.

Ces réflexions nous engagent à jeter un coup d'œil rapide sur le commerce de la France. « Sous ce rapport, on ne peut imaginer de situation plus heureuse que celle de cet empire : de quelque côté qu'il tourne ses regards, le champ le plus vaste est ouvert aux spéculations de ses négocians. D'un côté l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie forment une croix dont il est le centre, et lui donnent la facilité soit de s'approvisionner des marchandises qu'elles offrent au commerce, soit de leur fournir les siennes propres. D'un autre côté, l'Océan occidental et atlantique, sur lequel la France a des ports aussi nombreux que sûrs et commodes, lui procure l'avantage de pouvoir partager les richesses que l'Amerique et l'Asie offrent à l'Europe. Par la Méditerranée elle peut se livrer au commerce du Levant, et même par cette voie, quoique indirecte, communiquer encore avec l'Asie par l'Egypte. Par la Manche et ses nouveaux ports sur la mer d'Allemagne, elle pénètre dans les mers du Nord, communique et entretient des relations suivies avec les nations qui entourent la mer Baltique.

» En un mot, si l'on considère que la France, située dans le climat le plus tempéré de l'Europe, est également à l'abri et des chaleurs excessives qui nuisent aux travaux et énervent l'homme, et des froids rigoureux qui gênent l'agriculture dans son principe, qu'elle jouit enfin presque toujours d'un beau ciel, on conviendra sans peine qu'il n'est peut-être point de contrée au monde qui, tout bien compensé, soit plus favorisée de la nature.

» On conçoit facilement à quel degré de splendeur elle a dû parvenir et peut monter encore avec de tels avantages ; on peut même dire, avec vérité, qu'il n'y a point de nation en Europe dont le tableau du commerce soit plus actif et plus varié. Les nouvelles acquisitions qu'elle vient de faire par le dernier traité de paix avec l'Autriche et l'Empire, et notamment celles des riches pays de la *Belgique* et de la *rive gauche du Rhin*, vont donner un nouvel essor à son commerce extérieur et intérieur, par le grand nombre de rivières et de canaux navigables dont ces fertiles provinces sont entrecoupées..... Voyons maintenant quelles sont l'industrie et les manufactures de la France.

» La manufacture des glaces de Paris, qu'au-

cune autre ne surpasse ; celle des tapisseries, dite des Gobelins, aussi à Paris, et celle de porcelaine à Sèvres, qui n'ont pas d'égales dans l'univers ; celle des tapis de la Savonnerie, que toute l'Europe admire, sont les manufactures de France où la pompe et le luxe national se déploient avec le plus de grandeur.

» Les étoffes de soie de Lyon et l'orfévrerie de Paris sont également admirées. Il n'est point de draps supérieurs à ceux d'Abbeville, Louviers et Sedan, soit pour la qualité et la finesse, soit pour la solidité et la variété des couleurs. La fabrication des étoffes de laine, répandue presque par-tout, est immense, et donne lieu à une exportation considérable. Le nombre des métiers employés à fabriquer les étoffes de soie de Lyon, Nîmes et Tours, est presque innombrable. La bonneterie, les lainages, les toiles et les toileries de Rouen, des villes et des campagnes environnantes ; les draps de Languedoc pour le commerce du Levant, et les bas de soie de cette province ; les galons d'or, d'argent et de soie, les rubans et les gazes de Paris, forment des branches de fabrication et d'exportation aussi étendues qu'avantageuses.

» Les toiles de Flandre, celles de Bretagne, les toiles connues sous le nom de *Laval* ou *Mayenne;* celles du Lyonnais ; les dentelles de Valenciennes, les batistes et linons de la même ville, de St.-Quentin et autres endroits répandus dans la Picardie, la Flandre, le Hainaut et l'Artois ; les fils de Lille et autres lieux circonvoisins ; le point d'Alençon, forment des objets de commerce non moins importans.

» Les manufactures d'armes et les clouteries de Charleville, la quincaillerie et les manufactures d'armes de St.-Etienne, les fabriques de rubans de cette ville et de Saint-Chaumont, les clouteries du Forez, les fabriques d'épingles de l'Aigle et environs, ne sont pas moins précieuses pour le commerce.

» Les sergeteries et les baracans d'Abbeville, les étoffes de laine d'Amiens, les étamines et les bougies du Mans, les draps et étoffes de laine de Reims ; les papeteries d'Angoumois, aussi intéressantes par la quantité que par la qualité des papiers qu'elles répandent dans le commerce ; celles d'Annonay, de Buges, de Courtalin, d'Essone, qui n'ont point d'égales dans l'Europe ; les belles manufactures de faïence établies à Sceaux près

Paris, à Toul, à Nilervilliers près Sarrebourg, et dans beaucoup d'autres endroits; les verreries de Bacarat, St.-Quirin et autres lieux; les manufactures de porcelaine établies à Paris et en divers lieux de la France; celles de plomb laminé, les superbes manufactures de toiles peintes, sont aussi des branches d'industrie d'un produit considérable.

» Dans leurs manufactures, les Français se sont toujours distingués par l'invention, et depuis quelques années ils atteignent la perfection des manufactures anglaises.

» Outre les avantages sans nombre que le commerce intérieur retire des rivières, des canaux navigables et de la communication qui existe entre les deux mers, on peut dire que celui du dehors est le plus considerable. On doute si la France a perdu en cédant à l'Angleterre, a la paix de 1763, le Canada et une partie de la Louisiane. Sa plus riche colonie dans les Indes Occidentales est Saint-Domingue, qu'elle possède en totalité depuis la paix avec l'Espagne. Les autres îles a sucre sont la Martinique, la Guadeloupe, Sainte-Lucie, Saint-Barthélemi, la Desirade et Marie-Galande. A présent, dit M. Anderson, le commerce de terre de la France en Suisse

et en Italie, se fait par la voie de Lyon ; en Allemagne, par Metz et Strasbourg ; dans les Pays-Bas, par Lille ; dans l'Espagne, qui fournit un commerce très-lucratif, par Bayonne et Perpignan. Quant à son commerce de mer, ses ports sont fréquentés de toutes les nations de l'Europe, et ses importations en Angleterre, en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Russie et en Italie, sont particulièrement d'un très-grand rapport. Le commerce de ses ports sur la Méditerranée, et notamment celui de Marseille avec la Turquie et l'Afrique, est d'une grande importance. La compagnie d'Afrique, qui vient d'être rétablie, tire de Guinée du sucre, de l'or, de l'ivoire, des drogues, et de la gomme du Sénégal. . . . .

» Les exportations de la France consistent en vins, vinaigres, eaux-de-vie, huiles, soies, satins, toiles, étoffes de laine, tapisseries de haute-lisse, dentelles, broderies d'or et d'argent, jouets, colifichets, parfumerie, papiers, imprimeries, livres, drogues, etc. Les importations se font en poteries, faïence, laitons, métaux, chanvres, lins, soies, laines, chevaux, denrées des Indes Orientales et Occidentales. Avant la révolution, son commerce de

mer occupait un million de tonneaux, et cinquante mille marins : on estimait ses importations à deux cent trente millions de francs, et ses exportations à trois cent millions : la balance était de soixante-dix millions à son avantage. Mais son commerce et ses manufactures sont tombés depuis cette époque ; la paix seule peut les relever entièrement. » *(Gutherie.)*

Paris ne doit pas être rangé précisément parmi les villes de commerce. Quoique quatre rivières, la *Seine*, l'*Yonne*, la *Marne* et l'*Oise* lui apportent les productions des plus riches provinces de France, et lui procurent celles des quatre parties du monde, par leur communication directe ou indirecte avec la mer, à peine peuvent-elles fournir aux besoins sans cesse renaissans de cette capitale ; en sorte que le commerce qui résulte de son immense consommation est passif pour elle, et ne peut se comparer à celui qui soutient plusieurs villes de France, telles que Marseille, Bordeaux, etc. Considéré comme ville de fabrique, Paris ne peut entrer en comparaison avec Lyon, Rouen, et plusieurs autres ; la cherté de la main-d'œuvre s'oppose à ce qu'il s'y établisse des manufactures, hors celles

dont les matières premières sont précieuses, ou dont la fabrication demande beaucoup de perfection, et le concours immédiat des arts. Mais, comparée sous le rapport de l'industrie, c'est une des villes du monde qui fournit les objets les plus précieux au commerce; c'est le rendez-vous des artistes de tous les genres, et le lieu où il est plus facile d'acquérir le goût et l'élégance. D'un autre côté, Paris fait un commerce de banque comparable à celui d'Amsterdam et des premières villes de l'Europe, et reçoit une activité considérable de la réunion des capitalistes qui se trouvent ou affluent dans cette ville. Tels sont ses principaux avantages, sous le rapport commercial.

Avant de quitter Paris, pour parcourir les lieux les plus remarquables de la France, il faut visiter rapidement ses environs; ils le méritent, et sont en général dignes de la ville qu'ils encadrent. Le premier lieu qui nous appelle, par les agrémens que la nature y déploie, est *Belleville*, joli bourg, ainsi nommé à cause de sa situation sur une colline exposée aux rayons du midi; sans doute un jour il fera partie des faubourgs de la grande ville. La rue qui y mène, est, au sortir de la *barrière*, bordée de vastes cabarets, que l'on

nomme les *Courtilles* ; c'est là que le peuple court en foule. Le dimanche, pour y prendre ordinairement un morceau de veau rôti, une salade et de mauvais vin ; il danse à la suite de ce frugal repas, moyennant deux sous par contredanse. Souvent il a la tête échauffée par le vin ; aussi fait-il un bruit qui permet à peine de s'entendre dans les grandes salles où il est rassemblé. Ce bruit, qui discorde avec le son des nombreux instrumens de musique, que l'on entend sortir de toutes ces maisons, fait cependant plaisir au promeneur sensible qui passe dans la rue, parce qu'il lui annonce la joie franche et entière d'une multitude de personnes, de la portion la plus utile du peuple ; car celui passe six jours pleins au travail, le seul bien droit de consacrer quelques heures de plaisir au septième. . . . Mais retournons sur nos pas, et rendons-nous à Belleville par un chemin plus riant, par celui de *Ménil-Montant*. Après avoir suivi un peu cette route, descendez à droite dans un chemin creux pratiqué au fond de deux collines. Différens arbres alors vous ombragent, et vous avez à droite et à gauche les deux pentes de collines couvertes de vignes, de groseilliers, de fleurs, et ombragées de mûri-

siers, de pommiers et d'autres arbres utiles : nulle part la terre n'est autant chargée de richesses à-la-fois. Ce spectacle charmant commence à rasséréner votre ame affectée par l'air épais et le bruit continuel de Paris. Arrivé à une fontaine fraîche et limpide, laissez à gauche Belleville, qui n'a rien de curieux à vous offrir, et montez à droite dans les petits sentiers de verdure ; sur le haut de la colline, retournez-vous, et vous jouirez d'un spectacle vraiment magnifique : de là vous contemplerez l'immense Paris, qui semble reposer en paix dans le vaste bassin de collines qui le contient ; si c'est dans une soirée de la belle saison, vous verrez le globe du soleil descendre majestueusement au-delà de la ville et des bords du bassin, et vous serez frappé d'étonnement à l'aspect des ouvrages de l'homme et du créateur.

Après avoir passé les sentiers ombragés de charmille, et avoir visité les bosquets de lilas, si agréables au commencement du printemps, rendez-vous, non loin de là, dans des lieux aussi rians, et qui vous donneront une idée de ce que peut l'industrie assidue de l'homme sur la face d'un terrain même ingrat ; ces lieux sont les *Prés Saint-Gervais*.

Ne vous attendez pas à voir une nappe de verdure, une prairie; c'est un vaste potager où tous les légumes croissent entre des fleurs, des groseilliers et sous l'ombre d'une forêt de cerisiers et de noyers. Ce beau jardin ne se décrit pas, il faut le voir. En le traversant, on arrive au bois de Romainville : dans un autre canton, ce ne serait qu'un bois ordinaire; mais aux portes de Paris, c'est une retraite délicieuse, presqu'un asyle solitaire. On découvre par quelques échappées, la belle plaine Saint-Denis, tapissée de riches moissons et coupée par de magnifiques routes bordées d'ormes antiques. Dans l'espace déployé sous vos regards, vous remarquez Montmartre, qui s'élève à côté de Paris, comme pour placer l'observateur à portée d'admirer en même temps la capitale entière et la superbe plaine qui l'avoisine. Il serait difficile de trouver un lieu qui offrit de si belles perspectives avec des objets aussi grands et si propres à faire naître les réflexions profondes. On trouve dans les environs de Paris plusieurs autres points de vue vraiment magnifiques et qui charment toujours celui qui n'est insensible ni aux beautés de la nature ni à la prospérité des hommes.

Outre le bois de Romainville, il y en a encore deux autres aux portes de la ville, celui de Boulogne et celui de Vincennes. Il est assez inutile d'observer que les campagnes environnantes offrent une quantité de jolies maisons de plaisance : c'est là un des goûts de l'habitant de Paris qui jouit d'une certaine aisance. Un marchand qui fait bien ses affaires, en achète volontiers une pour y aller passer sa journée du dimanche avec ses amis. Les gens les plus riches y mettent plus de recherche et de luxe, et n'y trouvent pas plus de plaisir. Paris est aussi entouré jusqu'à quatre et cinq lieues, et même plus loin, d'une multitude de villages et de bourgs, qui tous offrent quelque chose d'agréable. De tous les lieux dignes de remarque, Versailles, Marly, Saint-Cloud, Saint-Germain et Montmorency seront les seuls dont nous dirons quelques mots.

Versailles, à quatre lieues de Paris, n'était, il y a cent cinquante ans, qu'un village avec un rendez-vous de chasse ; ce lieu n'avait rien qui pût intéresser en sa faveur, et était sans eau. Louis XIV, par une fantaisie ou des raisons qu'on ne peut trop concevoir, le choisit pour y bâtir un superbe *palais et y faire* sa résidence. Les sommes

C'est de *Marly*, bourg à une lieue de là, qu'on tira l'eau nécessaire à Versailles. L'entreprise n'était pas facile : il s'agissait de faire monter cette eau au sommet d'une montagne élevée de cinq cent deux pieds au-dessus du lit de la rivière. Des sommes énormes furent encore dépensées pour établir la *machine* qui a été inventée à ce sujet ; on les évalue à huit millions. La machine est véritablement un ouvrage de génie, mais d'un volume considérable et d'un entretien dispendieux. Quatorze roues de plus de trente pieds de diamètre, mues par l'eau de la Seine, font agir une multitude de manivelles, de balanciers et d'équipages de pompe, tellement que, lorsque la rivière se trouve à une hauteur convenable, la machine peut donner en vingt-quatre heures plus de vingt-sept mille muids d'eau; elle en fournit les châteaux de Marly et de Versailles, avec leurs parcs, leurs jardins, leurs canaux et leurs jets. Cette étonnante machine a été imaginée par un nommé *Rannequin Sualem*, né à Liége. Il ne jouit presque pas de l'honneur de son invention ; l'ingénieur *Deville* s'en empara, et l'homme de génie fut presque oublié.

Saint-Cloud, autre bourg à deux lieues Paris, est situé sur le bord de la Seine dans e exposition charmante. La perspective dont nit son château est sur-tout célèbre; ses ux sont aussi très-renommées : la cascade t une des plus magnifiques de l'Europe; et n y voit un jet-d'eau qui s'élève à quatre-ngt-dix pieds. Le parc a été planté par Le-tre. Ce château est un de ceux dits *du ouvernement;* l'Empereur y passe une par- de la belle saison.

Un des endroits les plus rians et les plus aux des environs de Paris, est *Saint-Ger-ain-en-Laye*. C'est une jolie petite ville uée à quatre lieues de Paris, sur une mon-gne dont le pied est arrosé par la Seine. air y est très-sain; et cet avantage, joint a superbe position, engage nombre de vieil-rds de Paris, qui jouissent de quelque ai-nce, à s'y retirer. Plusieurs rois et reines France y ont fait de longs séjours. Il y a près de la ville une forêt de cinq à six lieues tour, percée d'un très-grand nombre de utes. Henri IV avait fait bâtir à Saint-ermain un château qui est aujourd'hui pres-e démoli. Il en existe un autre, qui a été randi par plusieurs princes. En sortant de

ce château on arrive au *boulingrin*, grande pièce de gazon, d'où on passe sur une terrasse qui est de la plus grande beauté : la vue dont on y jouit est étonnante par son étendue et sa variété ; l'imagination ne pourrait rien enfanter de plus beau. De là on arrive à une autre terrasse qui est peut-être la plus magnifique et la plus longue qu'il y ait au monde ; elle est l'ouvrage de *Lenôtre*, et a douze cents toises de longueur sur quinze de large ; d'un côté, la forêt de Saint-Germain l'ombrage dans toute son étendue ; de l'autre, une forêt que l'on voit presque en plan, la rivière de Seine, des campagnes, des châteaux, un lointain immense, offrent le tableau le plus varié et le plus sublime.

Après Saint-Germain, pour admirer le lieu le plus agréable des environs de la capitale, il faut aller dans la *vallée de Montmorency*, si célèbre par ses grosses et délicieuses cerises. Cette vallée, et la forêt qui est au sommet de la colline, semblent être destinées par la nature à servir de retraite au sage, qui n'est pas fâché d'entendre au loin le fracas de la ville, afin de trouver encore plus de charmes à sa solitude. *J.-J. Rousseau* a vécu sept à *huit ans* dans ces cantons, et il compte cet

space comme le temps le plus heureux de sa ie, après celui qu'il avait passé dans sa jeuesse auprès de son aimable institutrice, adame *de Warens*. C'est en parcourant la allée, qu'il rêva son *Héloïse* et qu'il médita n *Emile*. Par admiration pour ce grand omme, on donna, dans le cours de la révoution, le nom d'*Émile*, son élève, au bourg e *Montmorency*.

Si nous nous laissions entraîner au plaisir e parcourir tous les lieux qui peuvent charer ou rappeler des souvenirs intéressans, ous oublierions les bornes que nous nous mmes prescrites; notre tâche n'est que de nner une idée des différens peuples de la rre, et de tracer rapidement les principaux aits qui caractérisent la surface des pays s'ils habitent. Nous allons donc, en conséuence, ne nous arrêter qu'un instant dans acune des parties de la France qui, par s mœurs des habitans ou par l'aspect du sol, ntraste avec le reste de l'empire ou attire regard du voyageur.

Les parties placées au nord de la capitale nt les premières que nous visiterons, pour venir ensuite vers le midi, passer les Alpes entrer dans la belle Italie.

Ce que l'on nommait *Ile-de-France* avant la division du territoire français en départemens, est la première partie qui se présente ; elle contient les départemens de la *Seine*, *Seine et Oise*, de l'*Aisne* et de *Seine et Marne*. L'avantage de posséder dans son sein la métropole de la république, et son territoire extrêmement fertile en grains, faisaient de cette province une des plus importantes de l'empire. Les noms des différens départemens indiquent les rivières qui l'arrosent, la fertilisent et favorisent son commerce. L'activité y présente de tous côtés l'image de la prospérité ; et la culture, y déployant toutes ses richesses, forme le fond de ce tableau admirable. Il y a des cantons qui offrent les terres les plus riches de l'Europe ; c'est ainsi que les a jugées le célèbre agronome *Arthur Young*. On y voit trois belles forêts, celle de Fontainebleau, celle de Compiègne et celle de Crécy.

Malgré la fertilité du pays, le voisinage de la capitale, les rivières qui servent de canaux au commerce, et toutes les ressources locales, les paysans, généralement considérés, sont plus près de la pauvreté que de l'aisance. D'où vient le mal ? c'est ce qu'il n'est pas

ible de rechercher dans un ouvrage aussi
erré que celui-ci. Ce sont ces paysans
oung (qui, à la vérité, donne toujours la
ne à sa patrie,) compare à des *hordes*
vendians. Le fait est qu'ils sont mal vêtus
al logés. Leurs demeures sont commu-
ent bâties en pierres et en terre, et cou-
es de roseaux ou de paille. La porte, assez
nairement, sert aussi de fenêtre; le plan-
n'est ni carrelé, ni pavé; c'est une simple
sse qui n'est pas même unie. Quelques
ses grossièrement fabriquées sont près du
r; une commode ou une armoire est dans
ain; à côté est la *met* ou *pétrin*, qui
à faire le pain et à le serrer; quelques
ches attachées à la muraille, portent la
elle de terre; et le lit, entouré de rideaux
s ou rouges, occupe le principal coin de
hambre. Ce lit est quelquefois orné de
les roses ou de couronnes de fleurs des-
ées qui ont *touché le Saint-Sacrement*;
net aussi derrière la porte, du buis bénit
ur de Pâques-Fleuri: ce sont là les prin-
les superstitions du pays; elles ne sont
dangereuses, et inspirent de la confiance à
nnes gens qui, munies de cette espèce de
ladium, croient leur demeure à l'abri de

la foudre du ciel. A côté de la principale chambre, il y a toujours quelque autre pièce pour les enfans, à moins qu'ils ne couchent dans l'étable, quand il y en a une. Les chaumières n'ont, pour l'ordinaire, qu'un étage. Quoique d'un aspect pauvre, elles sont cependant assez commodes. On y desirerait souvent un peu plus de propreté, c'est-à-dire plus d'ordre ; car, quant à la propreté réelle, on l'y trouve. Le paysan, en général, change assez souvent de linge, et en est bien pourvu dans ces cantons. Chaque ménage a soin, tous les ans, de cultiver du chanvre dans une partie de son jardin ; et la mère et les filles, dans les soirées d'hiver, filent le linge nécessaire à la famille. C'est à-peu-près toute l'industrie que l'on met en usage dans l'intérieur des chaumières : quand le mari et ses fils ne travaillent pas à la terre, dans les forêts ou sur les rivières, et qu'ils sont retenus à la maison par les rigueurs de l'hiver, ils se chauffent tranquillement, sans savoir faire tourner ce temps de morte-saison au profit de l'aisance intérieure. En général, le paysan des environs de Paris n'a pas assez d'industrie pour mettre en œuvre toutes les ressources qui l'entourent. Mais, s'il n'a pas l'esprit inventif,

il a des qualités extrêmement précieuses ; il est laborieux, c'est la première vertu ; pieux, de bonne foi et ami des mœurs. Je ne lui ferai pas un grand reproche d'aimer un peu, suivant son expression, *a boire bouteille* le dimanche ; toute la semaine il n'a bu que de l'eau, mangé du pain, du fromage et des choux, des haricots et quelques autres légumes ; il est bien juste qu'il ait un instant de plaisir à sa manière ; le revenu même de ces petits cas est utile aux pauvres, et il se ruine chez. Outre ce cabaret, il y a trois jeux, pour l'agrément du village, dans la suite des fêtes, une danse dans une grange, s'il pleut, ou sous le grand orme à la belle eau.

Dans ce tableau des paysans de l'Île-de-France, je dois remarquer que ces bonnes qualités ne sont pas générales à tout le district : ces paysans trop voisins de Paris, trop avides pour s'enrichir, ne cultivent que pour vendre ; ils négligent tout ce qui ne donne pas de profit ; ils ne fument, n'arrosent presque point ; ils vendent de trop près, et ce sont les marchands de bois qui se nourrissent de poulardes qui font le bonheur des curés avec les bénéfices de la dîme. Ils ont la ruine des champs, et consomment les vices de la ville.

Le voisinage des sciences et de la politesse ne se fait nullement sentir parmi les paysans de l'Ile-de-France. Il y a des peuples que nous nommons *sauvages*, qui ont beaucoup plus de connaissances qu'eux, et qui n'écorchent pas aussi horriblement la langue qu'ils parlent. On aimerait mieux entendre le *Briard* (1) parler un jargon comme le Picard, le Gascon et le Limousin, que de lui voir maltraiter si cruellement la langue même de Racine et de Fénélon. C'est ce langage corrompu qu'on s'est plu tant de fois à transporter sur nos théâtres. Ce qui distingue cependant ce paysan, c'est qu'il n'a point d'accent, comme le Normand, le Provençal et les autres ; il estropie les mots, a une grammaire toute particulière, mais son accent est plus *français*, si je puis m'exprimer ainsi, que celui du bas peuple de Paris même.

La *Picardie* et l'*Artois* présentent un beau pays uni et des plaines d'une magnifique étendue, très-abondantes en blé, en pâturages, en chanvres et en colza. Cette vaste nappe qui s'étend jusque sur les bords de la

(1) Habitant de la Brie, petite province enclavée dans l'Ile-de-France.

mer, est parsemée d'une infinité de villes, de bourgs et de villages. Les principales villes sont : *Arras*, *Calais*, *Saint-Omer*, *Aire*, *Amiens*, *Abbeville* et *Péronne*. Arras, ancienne capitale de l'Artois et chef-lieu du département du Pas-de-Calais, est une jolie ville, très-bien peuplée, et fortifiée en partie par Vauban. Elle a différentes fabriques, et fait un commerce considérable en blé. Calais est le port le plus voisin de l'Angleterre, et en temps de paix il y a journellement un mouvement de paquebots entre ce port et celui de Douvres. Saint-Omer est grand et assez bien bâti, et a des manufactures de draps, de toiles de coton, de pannes, etc. Aire est bien fortifiée. Amiens est une grande ville, bien peuplée, autrefois la capitale de la Picardie, et maintenant le chef-lieu du département de la Somme. Cette rivière qui la traverse, lui permet de recevoir tout ce que fournit le commerce de Marseille, Bordeaux, Nantes, la Rochelle, etc. On remarque dans cette ville la cathédrale, dont la nef passe pour un chef-d'œuvre d'architecture gothique, et la promenade dite de l'*Autoy*, qui est fort grande, et ornée de superbes allées. Péronne n'a de remarquable que ses fortifications et

les marais qui la défendent. Abbeville est grande, bien peuplée, et a nombre de manufactures, parmi lesquelles on distingue celle de draps, dite de *Vanrobais*.

Le proverbe qui dit que le *Picard a la tête chaude*, est plus ou moins vrai. Il est en effet vif et prompt. Le paysan (car c'est lui qui porte le caractère *distinctif* de chaque province : l'homme des villes et l'homme instruit se rapprochent toujours plus ou moins de l'habitant de la capitale, et sont les Français par excellence); le paysan picard est moins lourd que celui de l'Ile-de-France, mais il n'est guère plus riche. Les femmes, sur-tout les jeunes, ont quelque chose de plus léger et de plus agréable que nos paysannes des environs de Paris. On rencontre même des villages où elles sont généralement très-jolies. Dans plusieurs cantons elles filent du lin, et font de la gaze ou de la dentelle. Le jargon picard a quelquefois de la grace dans leur bouche. On peut prendre une idée de ce jargon par les deux vers qui terminent, dans La Fontaine, la fable du Loup et l'Enfant :

Biau chire leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie.

Les habitans de l'Artois joignent aux mœurs

Picards une teinte de celles des Flamands,
voisins.

a petite province qu'on nommait la *Flan-*
française, et qui porte aujourd'hui le
de département du *Nord*, est très-con-
able par les villes fortes et commerçantes
lle renferme. Ces villes sont: *Dunkerque*,
el, *Lille*, *Douay*, *Valenciennes*,
ubeuge et *Cambray*. Cinq rivières, la
pe, l'Escaut, la Lys, la Deule et la Sam-
'arrosent et servent de débouchés à son
nerce; plusieurs canaux ajoutent encore
grand avantage. Le terrain est, en gé-
l, excellent et très-productif en blé et
olza, dont on fait de l'huile: il y a aussi
ès-bons pâturages. Comme le pays est
, on a divisé presque par-tout les champs
arrés de différentes grandeurs, que l'on
ourés de petits fossés pour y recevoir les
de la pluie. Le même usage règne dans
partie de l'Artois et des Pays-Bas ou
uis. Ces carrés, qui souvent sont la
ession d'une seule famille, outre la clô-
des fossés, sont encore entourés d'une
ordinairement d'épines ou d'aunaies.
livers enclos rendent le pays assez riant,
font perdre tous les points de vue.

Dunkerque est une belle et grande ville, que son port sur la mer d'Allemagne rend très-importante. Son commerce, en temps de paix, est immense ; sa proximité de l'Angleterre lui donne sur-tout une grande activité. Les objets de son industrie et qu'elle fournit au commerce, sont la pêche, les fabriques de tabac, les raffineries de sucre, les amidonneries, les corderies, les genièvreries et les verreries. Elle envoie annuellement plus de soixante bâtimens à la pêche de la morue, en Hollande.

Cassel, par sa situation seule, mérite d'être remarquée ; car, du reste, c'est une ville assez peu intéressante. Elle est placée au sommet d'une montagne qui s'élève en pain de sucre, et qui paraît d'autant plus haute qu'elle est entourée d'un pays parfaitement plat. Quand on est parvenu au point le plus élevé, qui est au milieu de la ville, on jouit du plus magnifique coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer : l'horizon n'y a d'autres bornes que la faiblesse de la vue. En faisant un tour sur soi, on découvre une partie de la Flandre, de l'Artois, et les regards vont jusqu'à la mer. Ce superbe tableau, que l'on contemple comme du haut

du ciel, est animé par plusieurs villes considérables et par une multitude de bourgs et de villages. C'est un spectacle absolument unique.

Lille, placée dans une plaine, présente un autre aspect, celui d'une ville grande, riche, bien peuplée, et entourée de fortifications qui défient des armées entières. Sa citadelle, construite par Vauban, est une des plus belles de l'Europe : elle ne s'élève pas de terre, elle semble au contraire s'y enfoncer; ce qui ne laisse presque aucune prise au canon ennemi. La ville est ornée de très-beaux édifices publics, et décorée d'une grande place. La Deule, qui va se jeter dans le canal de Bruges, et se joindre à l'Escaut, offre un grand avantage à son commerce. Les habitans savent en profiter, et leurs relations commerciales sont très-étendues. Les productions naturelles de cette ville sont les graines grasses de toute espèce, les bois, les bestiaux, le beurre, le lin, le tabac et la garance. Ses fabriques jouissent depuis long-temps de la plus haute considération; elles fournissent des draps, serges, ratines, étamines, couvertures de lit, calmandes, camelots, velours d'Utrecht, fils, toiles de ménage, coutils, huiles, papiers, faïence, dentelles dans le genre de

celles de Malines et de Valenciennes, etc.

Douay est le chef-lieu du département du Nord : elle est assez grande et bien fortifiée. Au moyen de la Scarpe, qui la divise en deux parties, et d'un canal qui communique avec la Deule, elle correspond facilement avec Arras, Valenciennes, Condé, Dunkerque, tous les Pays-Bas et la Hollande.

Valenciennes, située à neuf lieues de là, sur l'Escaut, est une ville considérable, défendue par une citadelle et des fortifications, ouvrages en partie du célèbre Vauban. Si elle ne peut être mise au rang des premières places de commerce, elle est au moins très-recommandable du côté de l'industrie. Elle a auprès de ses murs des mines de charbon de terre très-abondantes, et qui, dans des temps heureux, occupaient jusqu'à deux mille ouvriers. On tire aussi de la houille dans les environs. Cette matière et la tourbe servent de chauffage aux habitans de la Flandre, des Pays-Bas et de l'Artois, et remplacent, autant que possible, le bois qui y est très-rare. Les fabriques de Valenciennes consistent en toiles, batistes, linons, gazes, petites étoffes de laine, et sur-tout en superbes dentelles, qui portent le nom de la ville.

Maubeuge, sur la Sambre, est principalement renommée par ses manufactures d'armes. On trouve aussi des mines de charbon dans ses environs, ainsi que des carrières de marbre et d'ardoise.

Cambray, sur l'Escaut, est assez grande, et très-bien défendue par une belle citadelle et un fort. Son commerce et ses fabriques sont les mêmes que dans les villes voisines; ce qui la distingue, sont ses blanchisseries et une manufacture de tapisseries de haute-lice. Elle eut le bonheur de voir long-temps dans son sein l'illustre et vertueux Fénélon.

Tout ce pays, quoiqu'ayant été tant de fois le théâtre de la guerre, est un des plus riches et des plus beaux de la France; et il doit cet avantage à son territoire très-fertile, à ses rivières, à ses canaux, à ses villes, à sa position et à l'industrie de ses habitans.

Les mœurs sont ici un mélange de celles de la France et de celles des Pays-Bas ci-devant Autrichiens. Les langues des deux pays s'y parlent également. Mais le paysan n'a pas encore cette propreté et cette industrie qui distinguent d'une manière si avantageuse l'habitant des campagnes de la *Belgique*.

Les mœurs qui règnent sur cette nouvelle

portion du territoire de la République, approchent un peu de celles des Hollandais; la langue y est presque la même. Le *Belge*, ou plutôt le *Flamand* policé, tient du Hollandais et de l'Allemand; et il joint à ces traits tout ce qu'il peut saisir de la physionomie française, et ce mélange lui en compose une toute particulière. Le peuple, en général, est ignorant et crédule; c'est-là le trait qui le distingue. Sa religion, mal dirigée, n'est guère qu'une suite de superstitions. Le Flamand n'est pas catholique comme le Français, mais comme l'Espagnol. On trouve par-tout des signes de sa piété qui aime à s'attacher aux objets sensibles. Il y a peu d'arbres dans les campagnes où l'on n'ait accroché une petite statue, en plâtre, de la Vierge ou de quelque saint; souvent on rencontre un homme ou une femme à genoux devant ces statues, et les bras élevés, ou plutôt étendus en croix. Les pélerinages, il y a quelques années, étaient encore très-fréquens, et les événemens les plus communs étaient souvent regardés comme des prodiges opérés par quelque vertu céleste. Les Français ont un peu altéré cette antique *simplicité* qui plaisait beaucoup aux moines; mais enfin tout change avec le temps,

et il faut espérer que les Flamands ne deviendront pas pires que nous, qui valons encore quelque chose, quoi qu'en disent certaines gens.

La manière de vivre dans la Belgique est assez semblable à celle des Hollandais. On y fait de même un grand usage de café, de thé et de bière. Le beurre revient à chaque repas; on en étend légèrement sur de longues tartines de pain, et ce pain, ainsi préparé, se mange avec la viande, les légumes, les fruits et dans le thé. Un morceau de pain sans beurre ne paraîtrait pas suffisant, quelque bonne chère qu'on eût d'ailleurs. On fume aussi beaucoup de tabac; quelques femmes, parmi le peuple, font, comme les hommes, usage de la pipe, et n'y voient rien d'extraordinaire.

Une autre ressemblance des Flamands avec les Hollandais, est l'extrême propreté qu'ils entretiennent dans l'intérieur des maisons; aussi ces demeures, même chez les pauvres, ont quelque chose de riant que l'on est loin de retrouver chez nos paysans. Les villages, par une suite de cette propreté, jointe aux agrémens du paysage, ont généralement une belle apparence. On y remarque sur-tout,

au premier coup d'œil, l'aisance de ceux qui les habitent. Pour l'ordinaire, chaque paysan a quelque peu de terre qu'il fait valoir lui-même; le soin qu'il en prend est extrême; aussi les récoltes sont-elles abondantes. La Belgique, en général, est un pays très-riche par sa fertilité, l'industrie de ses habitans, et sa population. Il s'y trouve plusieurs villes, grandes, belles et commerçantes : le nombre des villages y est considérable. Les principales rivières qui y coulent, sont la *Meuse*, l'*Escaut*, la *Lys*, la *Sambre*, la *Dyle* et la *Scarpe*. Plusieurs beaux canaux les unissent; les principaux sont ceux de Bruxelles, de Gand et d'Ostende. On évalue la population à environ deux millions quatre-vingt mille ames.

Parmi les nombreuses villes de cette riche contrée, il faut distinguer *Anvers*, *Malines*, *Bruxelles*, *Bruges*, *Ostende*, *Gand*, *Mons*, *Namur*, *Luxembourg*, *Liége* et *Maëstricht*.

Anvers, chef-lieu du département des *Deux-Nèthes*, est grand et bien situé sur l'Escaut, où il a un beau port. Ses rues sont larges et bien régulières, et il est orné de très-beaux édifices. Son commerce est assez considérable; mais il est loin de ressembler à ce

qu'il fut autrefois. Dans le temps de sa gloire, aux seizième et dix-septième siècles, c'était une des places les plus riches de l'Europe.

Malines, dans le même département, est renommée par les dentelles qui portent son nom.

Bruxelles, résidence des anciens souverains du Brabant, est la plus belle ville des Pays-Bas. Ses places, ses fontaines publiques et plusieurs de ses édifices offrent une véritable magnificence; elle a pour promenade, sur le bord du canal, un cours que l'on cite pour sa beauté.

Bruges est remarquable par sa grandeur. Située sur le beau canal qui va d'Ostende à Gand, elle eut autrefois un commerce très-étendu; on n'en voit plus que quelques vestiges dans de vastes magasins bâtis en pierres et en briques.

Son étendue doit aussi faire remarquer *Gand;* cette ville se place même à côté des plus grandes de l'Europe; mais il faut observer que les nombreux jardins que l'on trouve dans son enceinte, ne mettent pas sa population au niveau de son étendue. Elle ne compte que 55,000 habitans. Placée au confluent de l'Escaut et de la Lys, et environnée de ca-

naux, elle peut retirer un très-grand avantage du commerce.

Mons, chef-lieu du département de *Jemmapes*, a ses églises pour embellissement, et ses mines de charbon de terre pour richesses.

Namur a ses forges, son commerce de cuivre, de plomb, de marbre, de houille et de chaux. La Sambre et la Meuse réunies lui offrent de bons débouchés.

Luxembourg, dans un pays couvert de bois, n'a guère que ses fortifications à faire valoir ; mais elles peuvent résister aux armées les plus fortes.

Liége, par son commerce, ses manufactures et sa population, est une des plus importantes villes des pays conquis. Elle est située sur la Meuse.

Enfin *Maëstricht*, assez peu étendue, a d'assez bonnes fortifications et un arsenal bien fourni.

Tout le territoire de l'Allemagne qui se trouve sur la rive gauche du Rhin, à partir des Pays-Bas jusqu'au département du Bas-Rhin, ou le commencement de l'Alsace, appartient à la France depuis le traité de Lunéville. On l'a divisé en quatre départemens ; ceux de la *Roër*, du *Rhin et Moselle*, de

la *Sarre* et du *Mont-Tonnerre* : ses principales villes sont *Aix-la-Chapelle*, *Cologne*, *Clèves*, *Coblentz*, *Trèves*, *Sarrebruck* et *Mayence*.

En remontant le Rhin, qui forme maintenant une si belle limite à la France, on entre dans l'Alsace, et l'on est arrêté par *Strasbourg*, que sa situation avantageuse et ses fortifications rendent une des villes les plus considérables de la France. Bâtie sur la rivière d'*Ill*, à deux lieues du Rhin, et placée entre la France, la Suisse et l'Allemagne, elle devient l'entrepôt naturel des marchandises d'échange de ces trois pays. Parmi les nombreux édifices qui la décorent, on distingue la cathédrale, dont le clocher est un chef-d'œuvre d'architecture gothique, et l'un des plus beaux monumens de ce genre qui existent dans le monde. La tour, à laquelle on travailla cent soixante-deux ans, et qui fut terminée dans le quinzième siècle, est une pyramide de 445 pieds de hauteur, et passe pour la plus haute de l'Europe : toute la flèche est travaillée à jour avec une délicatesse étonnante. L'Alsace, dont on a fait les deux départemens du *Haut* et du *Bas-Rhin*, a des montagnes couvertes de superbes bois, dans

lesquels on trouve des sapins de 120 pieds de hauteur ; elle est fertile en blé, en vins, en pâturages, et renferme des mines de plomb, de cuivre, et même d'argent.

La *Lorraine*, divisée en quatre départemens, ceux de la *Meuse*, de la *Moselle*, de la *Meurthe* et des *Vosges*, présente des plaines et des montagnes couvertes de productions qui leur sont propres. Les plaines donnent des grains de toute espèce, des fruits et des chanvres ; les coteaux abondent en vignobles estimés et en bons pâturages. Les montagnes, que l'on nomme les *Vosges*, fournissent d'excellens bois de construction, de charpente et de menuiserie. Ces bois sont aussi d'une grande utilité pour les forges et les verreries, qui sont en grand nombre dans les quatre départemens. En plusieurs endroits ces montagnes sont couvertes de pelouses où l'on engraisse de très-grands troupeaux. Elles renferment des mines de plomb, d'or et d'argent, et des carrières de marbre. Les sources minérales qui en sortent y attirent beaucoup de monde. On trouve aussi dans la Lorraine des sources d'eau salée dont on extrait un bon sel. Les principales villes sont *Metz* et *Nancy*.

Metz était déjà célèbre sous les Romains; c'est une des premières villes qui se soient policées dans les Gaules. Elle fut la capitale des rois d'Austrasie; du temps de Charles-Quint, c'était une ville impériale : elle fut prise par les Français en 1552 : elle était alors trois fois plus grande qu'aujourd'hui. Ses fortifications la rendent très-importante, et son commerce est assez considérable.

Nancy est d'un aspect beaucoup plus agréable : ses rues tirées au cordeau, une place magnifique décorée d'un palais, et plusieurs beaux édifices, en font une des jolies villes de la France.

De la Lorraine nous passerons en *Champagne*. La division du territoire de la France en départemens a déjà fait presque oublier les noms des anciennes provinces; mais les bons buveurs et les gourmets délicats n'oublieront jamais ceux de *Champagne* et *Bourgogne*. Les vins excellens qu'elles produisent ont assuré l'immortalité de leurs noms. Depuis que les étrangers, et particulièrement les Anglais, les Hollandais et les nations du Nord ont jeté les yeux sur la France pour les vins qu'ils consomment, cette branche d'exportation est devenue pour la Champagne une source de

richesses d'autant plus précieuse qu'elle ne peut tarir, et que plus ses vins seront connus, plus ils seront recherchés. Les gens qui font de la bonne-chère leur principale méditation, sont depuis très-long-temps en balance sur la question : *Si le Champagne l'emporte sur le Bourgogne, ou celui-ci sur l'autre.* Nous nous garderons bien de prononcer sur un aussi grand procès ; nous nous contenterons de rapporter le sentiment d'un homme qui sans doute s'y connaissait.

« Les jeunes gens, dit-il, et les femmes préfèrent le Champagne ; le Français d'un âge mûr, au contraire, préfère le Bourgogne. L'Anglais, qui a plus besoin qu'un autre d'une boisson légère et coulante, regarde le Champagne comme le premier de nos vins. Les Hollandais, et généralement les habitans du Nord, qui aiment à trouver dans les vins la vigueur unie à la délicatesse, donnent la palme au Bourgogne. Pour toutes les nations le Bourgogne a un goût fin et exquis, un bouquet flatteur ; il est regardé comme le plus puissant soutien de l'homme dans ses travaux, et dans sa vieillesse, comme le plus propre à réparer ses esprits épuisés : l'impression en est moins délicieuse, mais plus tranquille ; l'effet en est

ns prompt, mais plus durable. Le Champagne est sémillant, il a une saveur piquante flatte et qui réjouit ; il chasse la mélancodélie la langue et inspire la gaité. L'imssion en est vive, et pourtant délicieuse, mais itôt évanouie ; l'effet en est prompt, mais asse rapidement. Quoi qu'il en soit, il faut clure de tous ces avantages, que les vins de deux provinces sont les plus beaux préi dont la nature ait pu les favoriser. Nous querons ici les principaux vins de Champagne.

PREMIÈRE CLASSE.

s blancs.	*Vins rouges.*
reuil sous Aï.	Verzieto.
	Versenay.
it-Villers.	Bouzy.
ry.	Taizy.
mant.	Cumières.

Cette classe comprend ces fameux vins ics qui font au dessert le charme et les de- de nos meilleures tables, de celles d'Anerre, de Hollande et du Nord ; et ces vins ges délicieux dont la réputation paraît s'actre encore tous les jours. »

DEUXIÈME CLASSE.

Vins blancs.	*Vins rouges.*
Avenay.	Mailly.
Epernay.	Damery.
Le Ménil.	Epernay.
Avis et Oger.	Rilly.
	Montbret.
	Aï.
	Pierry.

Ces vins, sans égaler les premiers, les suivent de très-près. On forme ordinairement une troisième classe des vins de moindre qualité de la même province; c'est dans cette classe que se rangent les vins dont on fait le plus fréquemment usage en France; mais il est assez inutile d'en donner ici la liste.

La Champagne compose les quatre départemens de la *Marne*, des *Ardennes*, de l'*Aube* et de la *Haute-Marne*, et partie de celui de l'*Yonne*. Ses principales villes sont : *Reims*, *Châlons*, *Charleville*, *Sedan*, *Troyes* et *Langres*.

Reims, située dans une petite plaine que fertilise la rivière de Vesle, est entourée de collines où l'on recueille un vin délicieux. C'est une des plus anciennes et des plus cé-

autres villes de France. Parmi les monumens qui attestent son ancienne grandeur, on remarque : les restes des Thermes de Constantin, ouvrage des Romains. La cathédrale, commencée au douzième siècle, est un des ouvrages gothiques les plus parfaits de la France.

Châlons est le chef-lieu du département de la Marne.

Charleville, chef-lieu du département des Ardennes, est remarquable par sa manufacture d'armes à feu. Ses rues sont larges et droites ; sa place, décorée d'une fontaine, est agréable.

Sedan avait autrefois une forteresse importante, regardée comme une des clefs les plus importantes de la France. Louis XIV en augmenta les fortifications ; il en donna même une description. Cette ville a été peu considérable depuis la guerre de la révolution. Elle a été prise par les Autrichiens, dans leur invasion de 1792. Sa fabrique de poudre est une des plus belles de France, et même la plus belle de toutes, si on en excepte celle de Pont-de-Buis. Ses produits sont exportés pour les Pays-Bas, l'Allemagne, les pays du Nord, la Suisse, Gênes et l'Espagne. C'est de là que partent les plus belles pièces pour les armées employées à

la fabrication de ces draps : ce sont sur-tout les draps noirs qui ont étendu et affermi la réputation de ces manufactures ; on ne les met pas dans le commerce sans que la solidité de la teinture ait été scrupuleusement constatée : plusieurs fabriques et manufactures moins importantes contribuent à la richesse de la ville.

Tandis que nous sommes dans le département des Ardennes, ainsi nommé à cause de la forêt qui en couvre une partie, il faut dire un mot d'une espèce de phénomène assez peu connu qui s'y trouve : c'est un lac, situé sur une montagne à quatre lieues de Mézières ; il ne reçoit aucune rivière, aucun ruisseau qui puisse l'alimenter, et ne s'épanche jamais ; cependant il conserve constamment la même hauteur. Les eaux en sont toujours limpides et fraîches. On a essayé d'en connaître la profondeur ; mais une sonde de soixante brasses n'a pu atteindre le fond : on a seulement appris, par cette expérience, que l'intérieur va en diminuant, en forme d'entonnoir. Il est probable que c'est le cratère de quelque volcan éteint depuis plusieurs siècles.

Troyes, chef-lieu du département de l'Aube, est une grande et ancienne ville, bâtie

en bois. L'industrie de ses habitans lui donne seule un rang distingué dans le commerce, car le sol qui l'environne est des plus ingrats.

De la Champagne passons dans la Bourgogne, qui l'avoisine. Sa principale richesse est aussi dans ses excellens vins. Cette riche production étant devenue un objet de spéculation pour une infinité de négocians de la France, nous croyons devoir offrir un tableau où l'on puisse voir d'un coup d'œil les vins des bons crûs de cette province, classés suivant l'ordre où les placent les négocians les plus instruits et les riches consommateurs qui sont en état de les comparer. « On peut les diviser en trois classes, en observant que cette division générale ne peut être d'une exactitude rigoureuse, parce que les qualités qui distinguent ces vins dépendent de beaucoup de circonstances, qui varient souvent d'une année à l'autre. Nous distinguerons avant tout, le *Romanée*, le *Mont-Rachet* blanc, le *Chambertin*, le *Clos de Vougeot*, le *Saint-Georges* et le *Richebourg*. Ces vins ont souvent une supériorité marquée sur tous les autres crûs des mêmes communes ; ils sont d'une délicatesse, d'un goût exquis, et portent un bouquet qui ne laisse rien à desirer ;

mais il est inutile d'en former une classe, parce qu'ils n'entrent guère dans le commerce.

PREMIÈRE CLASSE.

Vosne.	Corto.
Vougeot.	Auxerre (1re. *qual.*)
Nuits.	Pomard.
Volnay.	Beaune.
Geuvrey.	Chassagne.

» Ces vins sont les plus connus de la Bourgogne; ils font les délices des meilleures tables; ils ont le même bouquet que ceux dont nous venons de parler, et sont aussi bons, aussi délicats et aussi francs, lorsqu'ils ont acquis le degré de maturité qui leur est nécessaire; car tous ces grands vins doivent être gardés long-temps.

DEUXIÈME CLASSE.

Savigny.	Mercurey.
Puligny.	Santenay.
Chambolle.	Tout-Grain.
Meursault, *blanc.*	Meursault, *rouge.*
Aloxe.	Morey.
Cravant.	Auxerre (2e. *qual.*)
Pernant.	Chenove.

» *Tous ces* vins sont encore excellens; ils

sont moelleux, bienfaisans, et forment un ordinaire parfait.

TROISIÈME CLASSE.

Les Marcs-d'or.	Ruilly.
Les Violettes.	Givry.
Les Pouneaux.	Coulange.
Dijon.	Le Crais de Pouilly.
Tonnerre.	Vermanton.
Chably.	Irancy.
Mâcon.	Avalon.

» Tous ces vins forment un très-bon ordinaire, et il n'y a pas de table où ils ne puissent être admis lorsqu'ils sont bien choisis ; les plus fins peuvent aller de pair avec les meilleurs vins de la seconde classe. »

La Bourgogne a des bois assez considérables, que l'on fait parvenir tous les ans à Paris sous la forme de train. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières, dont les principales sont la Seine, la Saône, l'Yonne, l'Ouche, le Rhône et la Loire. Les plaines qui s'étendent le long de la Saône, sont couvertes de prairies magnifiques, et abondent en grains de toute espèce. Les premières villes de cette province sont *Auxerre*, située avantageusement sur l'Yonne, et re-

nommée par le commerce des vins qui croissent dans ses environs ; *Dijon*, belle et considérable, dans une plaine agréable et fertile, entre les rivières d'Ouche et de Suzon ; et *Mâcon*, dont l'ancienneté s'annonce par ses rues étroites et mal percées, et dont le commerce des vins de son territoire assure la richesse.

A côté de la Bourgogne est la petite province du Nivernois, qui n'a fourni qu'un département, celui de la *Nièvre*. Ses principales richesses sont dans ses mines de fer ; il y en a aussi d'argent. *Nevers*, sur la *Loire*, est la seule ville qu'on puisse y remarquer.

La province du *Berri*, que l'on rencontre ensuite, forme les deux départemens d'*Indre et Cher*, dont les chefs-lieux sont *Châteauroux* et *Bourges*. Les productions sont des blés, des vins, des pâturages et des bois ; mais celles qui ont acquis plus de réputation, sont les laines que l'on emploie dans les meilleures fabriques.

On peut passer du Berri dans l'*Orléanais*, qui a donné trois départemens, ceux du *Loiret*, d'*Eure et Loir*, et de *Loir-et-Cher*. La première ville importante qui se

présente, en prenant cette route, est *Blois*, du département de Loir et Cher, située dans une très-belle contrée, sur la Loire. Elle a sur cette rivière un pont magnifique, où l'on admire une pyramide haute de près de cent pieds et d'un travail très-délicat. Ses fontaines publiques sont aussi très-belles. Ses productions consistent en vins, eaux-de-vie, bois de construction, de charpente et de chauffage. La partie du territoire en vignoble forme plus de cinquante mille arpens.

Orléans est le chef-lieu du département du *Loiret*. C'est une ancienne, grande et belle ville, et l'une des plus célèbres de la France. On distingue parmi ses monumens la cathédrale, une des plus magnifiques églises de la république, et le pont construit sur la Loire. On ne peut desirer à cette ville une position plus avantageuse pour le commerce ; elle est presque au centre de la France, et dans une contrée des plus fertiles. La Loire peut lui procurer, tant par son cours direct que par les canaux, au moyen desquels elle communique avec d'autres rivières, les productions des départemens du sud-ouest, celles que fournit l'Océan, et celles les départemens qui le bordent depuis la

Seine jusqu'à la Gironde. Il y a un canal qui commence à Combreux, va se joindre au canal de Briare près de Montargis, et se jette avec ce dernier dans la Seine.

Chartres, chef-lieu du département d'Eure et Loir, est une des plus anciennes villes de la France. Sa cathédrale est admirée, sur-tout par la hauteur de son clocher. Son principal commerce est en grains et en laines; elle est dans le territoire le plus renommé de la République, par sa fertilité en blé; c'est l'ancienne *Beauce*.

Nous entrons maintenant dans l'une des plus riches parties de la France, celle que l'on nommait *Normandie*, et qui se divise en cinq départemens; ceux de la *Seine-Inférieure*, du *Calvados*, de la *Manche*, de l'*Orne* et de l'*Eure*. Les vignes, qui donnent les vins excellens dont nous venons de parler, ne se retrouvent plus ici; mais la nature prodigue un autre bienfait : c'est une quantité de pommes et de poires dont on fait du cidre et du poiré, boissons agréables, qui rappellent le vin et peuvent en tenir lieu. Les bons cantons produisent aussi une grande abondance de blé et d'autres *grains*. On y trouve également les meilleurs

Cauchoise et Paysan bas-breton en habit d'hiver

pâturages de la France, dans lesquels on élève ces chevaux normands, si forts et si recherchés des agriculteurs. On y engraisse aussi de magnifiques bœufs, qui sont envoyés dans différentes villes, et principalement à Paris. Toute l'étendue des côtes, qui ont quatre-vingts lieues, offre le tableau de l'industrie et de l'activité; et les habitans savent tirer d'aussi grands avantages de la mer que de la terre.

En général, les *Normands* sont laborieux, actifs, et ne se rebutent pas facilement. Ils ont reçu presque tous une forte constitution et beaucoup d'intelligence. On les dit processifs, chicaneurs; cela prouve seulement qu'ils tiennent beaucoup à ce qu'ils possèdent, et ne veulent céder aucun de leurs droits. Le fait est qu'ils sont fort intéressés; aussi réussissent-ils ordinairement dans le commerce, quand ils l'entreprennent. Il y a un proverbe odieux qui les taxe de peu de scrupule sous le rapport de la probité; tandis qu'ils méritent peut-être, au contraire, d'être renommés par leur bonne foi et leur exactitude. Ce proverbe fut sans doute inventé dans le temps où, nouvellement arrivés du fond du Nord, ils portaient le ravage et la terreur par toute

la France (1). Mais les hommes qui habitent aujourd'hui cette province ne ressemblent nullement à ceux dont ils descendent. On ne devrait donc plus rappeler, même par badinage, ces vieux *dictons* qui outragent, sans aucune raison, un peuple entier.

Parmi les Normands, il faut distinguer les *Cauchois*. C'est une magnifique race d'hommes; les femmes sur-tout, par la vivacité de leur teint, leur taille robuste (2) et élégante, et la régularité de leurs traits, pourraient rivaliser avec ce que l'Orient offre de plus beau. Leur manière de se coiffer, sans don-

---

(1) On trouve encore dans les vieilles *prières*, ces mots, qui annoncent combien on les redoutait : *à furore Normannorum, libera nos, Domine.* (De la fureur des Normands, délivrez-nous, Seigneur.)

(2) Quand les peuples sont efféminés, et qu'il ne leur reste plus même la force d'imaginer ce qui leur manque, ils préconisent tout ce qui est faible et rabougri. Il y a une trentaine d'années, rien ne paraissait plus beau qu'une taille effilée, une taille qu'on pouvait tenir dans dix doigts, disait-on. Regardez un peu la *Vénus de Médicis*, ce chef-d'œuvre du beau idéal, et voyez si, proportion gardée, elle a de ces tailles mignonnes qui tiennent dans dix doigts. Plaignez la maigreur et la faiblesse, mais ne l'admirez pas.

ner de la grace aux traits, leur prête cependant une sorte de noblesse. Cette coiffure, comme l'on sait, est élevée : les barbes du bonnet sont voltigeantes, et l'on met sur les cheveux, près de la figure, un galon d'argent qui produit un joli effet. Les Cauchoises, en général, sont bien vêtues et avec propreté. Il ne manque à leur beauté qu'un peu de gentillesse pour tempérer l'espèce de gravité qui paraît leur donner de la froideur. (*Voy. la figure deuxième.*)

La Normandie contient plusieurs villes considérables. *Rouen* est la première qui se présente : on y compte 87,000 habitans. La marée, en remontant la Seine, procure à cette place les avantages d'une ville maritime. Les bâtimens marchands viennent jusque dans ses murs lui apporter les productions les plus éloignées, et prendre celles qui sont le produit de son industrie. Cette facilité donne à son commerce la plus grande étendue. Un autre avantage inappréciable, c'est que Paris est près d'elle, et que la Seine sert de lien à ces deux villes : ce débouché seul enrichirait ses négocians. De l'autre côté, elle a, à l'embouchure de la Seine, le *Hâvre*, aux armemens duquel elle prend ordinaire-

ment part. On conçoit qu'une ville placée aussi avantageusement, peut se livrer aux plus grandes spéculations dans tous les genres. On a établi sur la Seine, qui est fort large en cet endroit, un pont de bateaux que l'on peut ouvrir pour laisser le passage libre aux navires.

Le *Hâvre*, qui est à dix-huit lieues de là, à l'embouchure de la Seine, a un port excellent et d'un accès facile. Sa position avantageuse sous le rapport du commerce, y attire journellement des navires de toutes les parties du monde, pour y déposer leurs chargemens et en former d'autres.

Caen, chef-lieu du *Calvados*, située au confluent de l'*Orne* et de l'*Odon*, est la seconde ville de la Normandie, et n'a guère que la moitié de la grandeur et des avantages de Rouen.

La ville d'*Alençon* est encore plus petite : on n'y compte guère que 12,000 habitans. Il s'y fabrique beaucoup de dentelles, connues sous le nom de point d'Alençon. Ses environs sont remplis de forges; on en compte au moins vingt-cinq à la distance de dix à douze lieues, et la seule forêt d'Alençon en alimente sept. On y voit aussi un grand nom-

bre de carrières de pierres fort bonnes pour la bâtisse. Dans ces carrières, on trouve deux espèces de diamans, l'un de couleur brune et l'autre blanche : le brun est généralement plus estimé et infiniment plus rare que le blanc ; mais ce dernier est si brillant que, bien monté, il joue la pierre fine.

Cherbourg est important par son port, qui, depuis les grands travaux qu'on y a faits, peut recevoir des vaisseaux de guerre : il est, sur la Manche, le seul qui ait cet avantage.

La *Bretagne*, qui vient à la suite de la Normandie, forme une espèce de grande presqu'île en pyramide : cette conformation donne à cette province une étendue de côtes plus considérable que n'en a aucune autre partie de la France ; aussi un grand nombre de ses habitans s'adonnent à la mer et sont d'excellens marins. On a divisé la Bretagne en cinq départemens, ceux d'*Ille et Vilaine*, des *Côtes-du-Nord*, du *Finistère*, du *Morbihan*, et de la *Loire-Inférieure*. Ce pays, presque couvert d'arbres, donne peu de blé ; on y cultive en place beaucoup de sarrasin, qui devient la ressource des pauvres gens. On en fait du pain qui est très-

noir et peu agréable ; le plus souvent les paysans en composent, à chaque repas, une espèce de *galette* qu'ils aiment beaucoup. Pour cette opération, chaque famille a dans sa demeure un petit moulin de bois attaché au mur. Un instant avant le dîner, on met dans ce moulin une certaine quantité de sarrasin ; quand il est moulu, on sépare assez mal, à l'aide d'un gros tamis, le son de la farine. On délaie celle-ci avec beaucoup d'eau dans une terrine. Pendant ce temps-là une plaque ronde de fer chauffe sur le feu ; lorsqu'elle est assez chaude, on la frotte avec un peu de beurre, puis on répand dessus quelques cuillerées de la pâte de sarrasin, qui s'étend sur toute la plaque, et cuit d'autant plus vîte qu'elle n'a guère qu'une ligne d'épaisseur. Quand elle est cuite d'un côté, on la retourne de l'autre ; et voilà ce qu'on appelle de la galette. Les gens qui le peuvent, la frottent de beurre pendant qu'elle est chaude ; et alors c'est un aliment assez agréable. Les pauvres gens la mangent toute sèche, ou la déchirent et la mettent dans une jatte de lait-de-beurre aigri. Cette galette est la principale nourriture d'une partie des habitans de la Bretagne et de la Basse-Nor-

mandie. Dans quelques cantons, les châtaigniers donnent un surcroît considérable de subsistance ; le peuple s'y nourrit de châtaignes pendant cinq à six mois. Les pâturages excellens et le grand nombre de troupeaux que l'on élève, fournissent une grande quantité de beurre très-estimé, que dans le pays l'on a à très-bon compte.

L'aspect de la Bretagne, en général, est peu agréable ; la quantité d'arbres qu'on y voit, la fait ressembler à une forêt, aux yeux de celui qui est sur un lieu élevé. Les champs sont, comme en Flandre, entourés de fossés et de haies. On y rencontre nombre de métairies isolées, qui animent un peu ces tristes campagnes. Les villages n'ont pas une très-belle apparence, ce qui vient encore moins de la pauvreté des habitans que de leur peu de goût. Les villes les plus remarquables sont *Rennes*, *Nantes* et *Brest*.

Rennes, située sur la *Vilaine*, petite rivière qui la partage en deux, est une assez grande ville, mais peu commerçante, parce qu'elle n'a aucun débouché. Les productions qu'elle tire de son territoire, et dont elle alimente son commerce, sont des grains, des bois de construction, du plomb, de la cire,

du lin, du chanvre, des bestiaux et du beurre très-estimé. La fabrique de fil est une des plus fortes branches du commerce ; on en fait des envois considérables dans les différentes parties de la France, dans plusieurs états de l'Europe, et même en Amérique.

Nantes est une ville beaucoup plus belle et plus grande que Rennes ; c'est une des places les plus importantes de la république. On y compte quatre faubourgs, plus considérables et aussi peuplés que la ville : celui de la Fosse, le plus riche et le plus étendu, est habité par les plus forts négocians. Ses quais jouissent d'une superbe vue que leur procure l'aspect de la Loire chargée de navires et de bateaux de toute espèce, une vaste et riante campagne en amphithéâtre, des îles charmantes et plusieurs promenades, parmi lesquelles on distingue celle que l'on nommait le *Cours des Etats*. Nantes renferme plusieurs établissemens à l'avantage des sciences et des arts, tels que bibliothèque publique, école d'anatomie et de chirurgie, société d'agriculture, de commerce et des arts, jardin des plantes, école d'hydrographie, etc. Sa population est de 75,000 individus.

Placée sur la Loire, à sept lieues et

demie de son embouchure, cette ville se trouverait dans la situation la plus heureuse, si la rivière avait assez de profondeur pour recevoir toute espèce de vaisseaux marchands; mais les seuls bâtimens qui peuvent y remonter, ne passent pas la charge de quatre-vingts tonneaux : les autres sont obligés de s'arrêter à Paimbœuf, à sept lieues au-dessus. « On peut considérer séparément le commerce particulier de Nantes, et celui qu'elle fait comme ville d'entrepôt. Sous le premier point de vue, elle produit du charbon de terre, du grès et du bois propre à faire des cercles. Elle a des manufactures d'indiennes, des fabriques de cotonnades, de basin à poil, de coutils, de serges, de couvertures, de toiles, de cuirs, de ferremens, de liqueurs et de faïence; des raffineries pour le sucre, des blanchisseries, une verrerie à bouteilles, une filature de coton et une manufacture de cordages qui seule emploie environ douze cents personnes. Mais quoique cette ville fasse un commerce considérable des objets qui sortent de ses fabriques, il n'approche pas de celui que lui procurent les marchandises étrangères. Cent cinquante vaisseaux, du port de cinquante à quatre cents

tonneaux, sont employés par ses négocians et armateurs au commerce des côtes de Guinée, à celui des îles françaises de l'Amérique, à celui qu'on peut faire avec les différentes nations qui avoisinent la France, et à la pêche de la morue..... Par la Loire, Nantes fournit les objets qu'elle retire de ces lieux, à une grande partie des villes de la France, et principalement à Orléans. »

Brest, quoique l'un des meilleurs ports de la république, est très-loin d'avoir un pareil commerce ; il n'en peut même presque point faire, à cause de sa situation éloignée de tout canal et de toute rivière navigable : aussi en temps de paix est-il presque sans activité. La guerre seule fait sa richesse : les spéculateurs y trouvent alors les occasions les plus avantageuses pour des opérations de tous genres. La ville est triste et assez mal bâtie ; mais le port est vraiment magnifique : il est formé par une grande baie que protége un château fort sur un rocher escarpé du côté de la mer ; la rade peut contenir jusqu'à cinq cents vaisseaux de guerre. L'entrée en est étroite et difficile, à cause des rochers cachés sous l'eau. On admire, sur le port, *deux quais* entourés de logemens pour les

forçats, et de magasins immenses pourvus de tout ce qui est nécessaire pour les armemens.

Nous avons marqué la Belgique comme la province de France dont les habitans sont les plus propres ; il faut citer ceux de la Bretagne, pour les qualités contraires. Le paysan de la partie qu'on nomme Basse-Bretagne, est sur-tout d'une malpropreté qui soulève le cœur. Quand vous entrez dans son habitation, qui ressemble assez à celle d'un Hottentot, vous êtes suffoqué par une odeur horrible. Toute la famille habite presque pêle-mêle, dans une seule pièce, avec les animaux domestiques : une petite barrière de bois sépare simplement le cochon et la vache de la place où l'on mange. Les poules et d'autres animaux viennent ajouter au désordre de ces vraies étables. Le Bas-Breton (quelquefois assez aisé) se trouve cependant heureux au milieu de ces ordures, où le plus pauvre des Flamands ou des Hollandais mourrait de chagrin. Sur les côtés du foyer on a établi deux espèces de grands coffres à double étage : c'est là-dedans que couche la famille. Le père et la mère occupent l'étage d'en-bas ; les enfans ont leur lit dans celui d'en-haut. Ces grands

coffres se ferment ordinairement sur le côté avec une porte en coulisse dans laquelle on a fait des trous, afin qu'il puisse pénétrer dans l'intérieur assez d'air pour que l'on n'y étouffe pas. On conçoit combien des habitations aussi malsaines doivent influer sur la santé. Aussi un grand nombre de paysans sont-ils ordinairement tourmentés par des maladies cutanées, qui deviennent même héréditaires.

En général, les paysans bretons ont une mauvaise physionomie ; ce qui est sans doute le résultat de plusieurs circonstances, et surtout de leur manière de vivre. Leur façon de se vêtir ne contribue pas à relever leurs traits : ils laissent ordinairement leurs cheveux pendre dans toute leur longueur et sans ordre sur leurs épaules et leur dos. Dans l'hiver, ils portent des vestes ou des manteaux de peaux de chèvres avec le poil en dehors. Ce sont alors, pour l'apparence, de véritables sauvages. Je dis pour *l'apparence*, et je pourrais ajouter *en réalité ;* car ils sont sans contredit aussi ignorans, aussi superstitieux et aussi peu civilisés que nombre de peuplades que nous ne regardons que comme des espèces de brutes un peu plus intelligentes que les autres. Croirait-il en effet être en France, dans ce

pays où les arts et la politesse sont presque vulgaires, le voyageur qui, entrant dans la case d'un Breton, verrait les animaux à côté des maîtres, entendrait un langage barbare, et remarquerait une sorte de dénuement qui semble annoncer une société encore dans l'enfance, Et que penserait il si on lui apprenait qu'une moitié au moins de ce peuple, si voisin des lumières, a cru, il n'y a pas dix ans encore, qu'en se sacrifiant pour un certain parti, ceux qui succomberaient dans le combat, ressusciteraient au bout de trois jours? Certainement les Algonquins, avant l'arrivée des Européens dans leur pays, n'offraient rien qui ressemblât à cette barbarie. *(Voyez la figure première.)*

Les mœurs ne présentent pas un tableau beaucoup plus agréable dans la province voisine de la Bretagne, le *Poitou*, que l'on a divisé en trois départemens, ceux de la *Vendée*, des *Deux-Sèvres*, et de la *Vienne*. *Poitiers* est la principale ville de ces cantons, et le chef-lieu du département de la Vienne. C'est une ville assez grande; mais sa population ne répond pas à son étendue. La rivière de Clain, et une autre petite rivière qui s'y jette, l'entourent presqu'entierement. Elle

est, en général, mal placée et mal bâtie ; les rues y sont étroites et tortueuses ; on y trouve plusieurs petites places et très-peu de bâtimens remarquables, au moins par la beauté de leur construction. On y voit encore plusieurs restes d'antiquité qui sont précieux, quoique mal conservés ; les Romains l'avaient embellie d'un amphithéâtre, d'un magnifique aqueduc et de quelques autres édifices.

L'*Aunis*, au-dessus du Poitou, contient deux villes maritimes de la première importance : *Rochefort* et *la Rochelle*. Cette dernière n'est pas très-grande, mais bien bâtie ; une partie de ses maisons est soutenue par des arcades et des portiques, et la place du château est une des plus belles qu'on puisse voir. Le port est un des plus sûrs et des plus commodes. Les fortifications ont été construites par Vauban. Le commerce qui se fait dans cette ville est considérable, et s'alimente également des denrées de nos provinces et de celles des pays étrangers. Il s'y trouve des raffineries de sucre, une manufacture de faïence et des verreries ; elle produit des vins, eaux-de-vie, sels, chanvres, graines de lin et de moutarde, etc.

Rochefort, sur la Charente et à cinq lieues

es vaisseaux de guerre fussent en sûreté,
nder en plusieurs endroits. L'embouchure
a Charente donna la profondeur néces-
: aux grands bâtimens, et l'on y construi-
Rochefort. Le port est très-commode, et
ndu à l'entrée de la rivière par plusieurs
s. Cette ville a un chantier de construc-
, de vastes magasins pour l'armement et
ipement des vaisseaux de guerre, un ar-
l, un magnifique hôpital. Le port mar-
nd est au-dessus de la ville; les navires
oo tonneaux peuvent y entrer et en sortir
leurs cargaisons entières. Les armateurs
Rochelle y envoient leurs grands bâti-
s qui ne peuvent entrer dans le hâvre de
dernière ville. Le séjour de Rochefort est
ain, sur-tout à la fin de l'été. La mauvaise
ité des eaux, la corruption des parties du sol

qu'y présente la nature. La quantité de fruits excellens qu'elle produit l'a fait nommer *le jardin de la France*. Elle doit une partie de sa fécondité et de ses agrémens aux rivières qui la coupent en tous sens, et dont les principales sont la Loire, le Cher, l'Indre, la Creuse et la Vienne. *Tours*, le chef-lieu du département, est situé dans une belle plaine, sur la rive gauche de la Loire, entre cette rivière, qu'on passe sur un beau pont, et le Cher qui s'y jette à quelques lieues plus bas. C'est une ville ancienne, grande et assez bien bâtie. Les maisons, construites d'une pierre blanche et couvertes d'ardoises, ont une belle apparence. La cathédrale est un magnifique édifice gothique ; et l'église, que l'on nomme Saint-Martin, est une des plus vastes de l'Europe. Tours, Lyon et Nîmes, sont les trois principales villes manufacturières pour les soieries. Ses productions et son commerce consistent en soies, en blés, vins, haricots, féves, anis, prunes de Sainte-Catherine, fruits tapés, pruneaux, marrons, miel, huile de noix et de chènevis.

Le *Limosin* a formé le département de la *Corrèze* et une partie de celui de la *Haute-Vienne*. On le divisait en haut et bas Limo-

Dans le haut, le climat est plus froid que
d; les montagnes, quoique peu considé-
es, qui abondent en ce pays, en sont la
e. Le bas Limosin est plus tempéré et
fertile; il est même des cantons où
est presque aussi chaud qu'en Langue-
Le sol de la province, en général, est
re, leger ou sablonneux; on y recueille
peu de froment, mais beaucoup de seigle
: blé noir ou sarrasin. Les gelées blanches
es orages mêlés de grêle y sont fré-
s, et enlèvent souvent le peu de ré-
s que la stérilité du pays permettait
pérer. Cette province est une des plus
res de la France. On y trouve une gran le
ıtité de bois; mais l'espèce d'arbre, heu-
ement la plus abondante, est le châtai-
r, dont le fruit est d'une grande ressource
la plupart des habitans, qui, au défaut
rains, en forment leur principale nour-
e. Il y a peu de vignes dans le haut Li-

sont la *Lozère*, la *Vienne*, la *Dordogne* et quelques autres. On y exploite des mines de plomb, de cuivre, d'antimoine, de fer et de charbon de terre. Le commerce de la contrée consiste en étoffes de laine ou de soie, fabriquées à Limoges, dont les manufactures sont assez nombreuses. Les papeteries sont aussi fort multipliées dans la province; mais le papier qui en sort n'est pas très-beau. Une des principales branches du commerce est dans la vente de chevaux fort estimés, et de bœufs destinés à l'approvisionnement de Paris.

La stérilité du sol a beaucoup influé sur le caractère des habitans, et les a de tout temps forcés de recourir à l'industrie pour se procurer la subsistance la plus nécessaire. Ils s'expatrient dans la belle saison, se répandent dans les différentes parties de la France, et rapportent en hiver à leurs familles une partie du prix de leurs talens et de leurs fatigues; c'est avec ces épargnes qu'ils alimentent leurs ménages et payent leurs impositions. Ils sont presque tous maçons, et l'on peut dire qu'il est peu d'édifices en France auxquels des Limosins n'aient travaillé. On leur reproche d'agir comme ils parlent, assez lentement; mais, en récompense, ils sont constans dans

le travail : par leur sobriété, leur économie et leur activité, ils surpassent la fertilité du sol qui les a vu naître. Ils ne sont ni dissipés ni vains ; ils ont beaucoup de bon sens et de l'esprit naturel ; ils paraissent sur-tout très-attachés aux pratiques de la religion, et portent à cet égard leur zèle jusqu'à la superstition, et la superstition jusqu'au ridicule : on les accuse encore d'aimer les procès et d'être méfians ; mais ils ont tant de bonnes qualités, qu'on oublie facilement les mauvaises. Le peuple est, pour l'ordinaire, vêtu d'une grosse étoffe bleue. Il parle la langue *romance*, qui est commune à cette grande partie de la république qui composait autrefois les provinces romaines, et qui depuis fut connue sous le nom d'*Aquitaine*. Les Limosins y ajoutent un accent traîné, chantant et nonchalant qui semble annoncer le ton de l'humilité et de la soumission. Les hommes en général sont forts, et les femmes belles et d'un beau sang ; il existe même une petite ville qui, à cause de la beauté du sexe qui l'habite, est nommée *Saint-Germain-les-belles-Filles*. Le trait qui ordinairement manque à ces beautés, est la vivacité ; mais elles ont des vertus, et c'est-là l'essentiel.

Sous le nom général du *Lyonnais*, province qui compose aujourd'hui les deux départemens du *Rhône* et de la *Loire*, on comprenait en même temps les petites provinces du *Forez* et du *Beaujolais*. Le climat du Lyonnais est assez tempéré, mais plus froid que chaud, à cause des montagnes. Dans les plaines, la température est humide et pluvieuse. La ville de Lyon est souvent couverte d'épais brouillards. Le passage du printemps à l'été est fort brusque ; les chaleurs y sont quelquefois excessives, mais non pas de longue durée. Le vent du nord qui souffle souvent dans ce pays, rafraîchit l'air. On a remarqué qu'en 1738, le thermomètre s'éleva au vingt-huitième degré au-dessus de la congélation.

Le sol en général est peu fertile en grains, mais il y a de très-bons pâturages. Le long de la côte du Rhône on recueille de bons vins, et ceux du vignoble de *Condrieux* sont très-estimés. Le sol du Forez est plus montagneux encore que celui du Lyonnais, et si l'on en excepte quelques vastes plateaux et le bassin de la Loire, le reste est tout hérissé d'aspérités. La chaîne de montagnes granitiques *qui sépare* cette province de l'Auvergne,

[illegible]

On trouve dans la même province, à une lieue de Saint-Etienne, un phénomène digne d'être remarqué; c'est une carrière de charbon de terre enflammée, et qui brûle depuis plusieurs siècles. On voit un espace d'environ trois cents toises que le feu a parcouru dans une direction de l'est à l'ouest. Le feu se manifeste aujourd'hui à l'extrémité de cet espace, par une vapeur bitumineuse et par de la fumée qui s'élève visiblement de plusieurs petits trous, formant autant de soupiraux de cette espèce de volcan. En mettant la main dans ces trous, on y éprouve une forte chaleur, semblable à celle que produit la vapeur de l'eau bouillante. Après quelques jours de pluie, cette chaleur augmente considérablement, et elle est alors trop forte pour qu'on puisse la supporter quelque temps; la fumée s'épaissit dans ces occasions. On rapporte que cette mine n'a pas toujours été dans l'état de tranquillité où elle est aujourd'hui. Il y a plusieurs années qu'un événement entr'ouvrit le sol qui la couvre; aussitôt l'air atmosphérique s'étant communiqué dans l'intérieur et ayant donné de nouvelles forces à l'incendie, il se fit une forte explosion, et les flammes s'élevant à une hauteur consi-

dérable, offrirent l'effet épouvantable d'un volcan.

La *Saône* et la Loire sont les principales rivières qui baignent cette province. Ce qui doit être remarqué, c'est que deux rivières aussi considérables que la Loire et le Rhône, coulant parallèlement pendant un assez long espace, et n'étant éloignées l'une de l'autre que de dix à onze lieues, ont cependant un cours directement opposé. La Saône jointe au Rhône, coule du nord au sud, tandis que la Loire coule du sud au nord. En parlant des rivières, il faut nommer le *Lignon*, qui arrose quelques cantons du Forez; non qu'elle mérite cet honneur par elle-même, mais parce qu'elle est devenue célèbre dans les fastes de la galanterie française, et par le succès d'*Astrée*, roman d'*Honoré d'Urfé*. Celui qui s'est formé, par la lecture de cet énorme roman, une idée magnifique des rives du Lignon, est cruellement détrompé quand il les parcourt, et qu'il n'y trouve qu'une terre aride et des forgerons. Tel est le privilége de l'imagination, de tout embellir et de créer ce qui n'est pas. Tant qu'on se souviendra d'*Astrée* et de son fidèle *Céladon*, les rives du Lignon passeront pour le lieu le plus riant du monde; ainsi

que la fameuse vallée de Tempé, dont les poètes nous racontent tant de merveilles, et qui n'est qu'une horrible gorge de montagnes par où s'échappe le Pénée.

La principale ville des lieux dont nous venons de donner une idée légère, est *Lyon :* c'est la plus considérable de la France après Paris. Située au confluent de la Saône et du Rhône, sa position seule en faisait une place de commerce, et lui ouvrait, sous ce rapport, une carrière des plus étendues. Par le Rhône, elle communique avec les départemens du midi, et même avec ceux du sud-ouest par le canal du Languedoc. Par la Saône, dans laquelle se jette le Doubs, elle communique avec quelques départemens au nord et à l'est. Enfin, par la Loire qui est navigable à Roanne, à douze lieues de là, elle répand aisément les objets de son commerce à travers la France, de l'est à l'ouest jusqu'à l'Océan. Outre ces moyens de communication, il y a huit grandes routes qui se rendent à Lyon.

Cette ville est, en général, bien bâtie ; mais ses rues sont étroites et bordées de trottoirs dont la largeur est insuffisante pour deux hommes de front ; le pavé, d'ailleurs, composé de cailloux roulés et arrondis dans les

torrens, est incommode pour les gens de pied. On y voit deux beaux quais; celui du Rhône est un des plus magnifiques du monde : il est large, bordé de trottoirs et orné de superbes édifices. Si l'on porte la vue du côté d'Aval, le cours rapide du Rhône, chargé de bateaux, de moulins flottans; la beauté des maisons qui le bordent; le pont de *la Guillotière;* le mouvement continuel que produit le commerce de cette grande ville, offrent le tableau le plus animé et le plus intéressant. La partie du quai, prolongée d'une demi-lieue environ par les *travaux de Perrache*, est plantée de peupliers d'Italie, et forme au tableau un fond aussi riant que magnifique. On appelle *travaux de Perrache*, les travaux projetés et en partie exécutés par *Perrache*, qui ont éloigné le confluent du Rhône et de la Saône d'environ onze cents toises, et ont procuré à la ville, resserrée de tous côtés par deux rivières et deux montagnes, une immense surface de terrain.

Lyon a plusieurs beaux monumens, mais la plupart ont été endommagés par l'effet du siége que les Lyonnais soutinrent dans le cours de la révolution. L'hôtel de ville est un des édifices les plus remarquables qui soient en

Europe, et il ne le cède en magnificence qu'à celui d'Amsterdam; la principale façade se présente devant la place *des Terraux*. L'église primatiale avait une horloge que l'on admirait à cause de son ancienneté et de la complication de ses mouvemens. Parmi les places qui servent d'embellissemens à la ville, on distingue celle de Bellecour; elle était décorée de statues, de fontaines et d'édifices que le bombardement a détruits presque en entier.

Mais la principale gloire et les principaux avantages de Lyon sont dans son commerce et l'industrie de ses habitans. Sous le rapport du commerce que produisent ses manufactures, elle ne le cède à aucune autre ville de l'Europe, et ne peut être comparée qu'à Rouen. C'est sur-tout par ses manufactures de riches étoffes de soie qu'elle a acquis la prépondérance dont elle jouit: c'est peu que ses fabricans entendent mieux que les autres l'art de décomposer, d'assortir et de nuancer les couleurs; c'est peu qu'ils sachent employer les trames nationales les plus belles que l'on connaisse, et en faire avec une délicatesse inconcevable le triage et l'assortiment, en observant toutes les gradations de qualités et de finesse: ils possèdent, ce qui est plus encore, l'art inimitable

[illegible] avec la richesse [illegible] ceux d'une grande [illegible] des dessins, et d'une grande [illegible] main-d'œuvre. Les principaux [illegible] sortent de ces manufactures, [illegible] étoffes dites de [illegible] ches en or et argent, [illegible] ches en or et argent, [illegible] chés, satins [illegible], [illegible] gnets, moires, [illegible]. Ces étoffes [illegible] culent dans toutes les [illegible] de l'Europe [illegible] dans le Levant. Après ces riches manufactures viennent les fabriques de rubans, de galons, de passemens, de gazes, de crêpes, de [illegible] pellerie, de bas de soie, et autres ouvrages de bonneterie. Dans l'énumération des objets de l'industrie des Lyonnais, il faut aussi comprendre l'imprimerie, qui, sans être aussi considérable que celle de Paris, est néanmoins fort étendue, et forme avec la librairie une branche de commerce intéressante. Lyon a beaucoup souffert dans le cours de la révolution, et le bombardement qu'il a éprouvé semble l'avoir abattu dans les temps; mais il reprendra sa première et son ancienne splendeur. La paix générale, jointe aux secours que lui donne le gouvernement, efficera jusqu'à [illegible]

des malheurs que cette belle ville a éprouvés.

Parcourons maintenant l'*Auvergne*. Elle renferme les deux départemens du *Puy-de-Dôme* et du *Cantal*. La nature avait elle-même divisé cette province, que l'on séparait en Haute et Basse-Auvergne. Cette inégalité du terrain doit mettre de l'inégalité dans la température. La Haute-Auvergne, ainsi qu'une partie de la Basse, est un pays froid, montagneux et entrecoupé de petits vallons, dont quelques-uns sont agréables et fertiles. On y recueille du seigle, et l'on y trouve d'excellens pâturages. Les plus hautes montagnes de la Haute comme de la Basse-Auvergne sont inaccessibles en hiver, à cause de la neige qui les couvre entièrement, et qui, en quelques endroits, s'y conserve jusqu'en été.

Dans la Basse-Auvergne, il y a une partie qu'on appelait la *Limagne*, qui est célèbre par les bienfaits dont la nature l'a comblée. Ce pays s'étend depuis Saint-Germain-Lembron jusqu'aux environs de Gannat, dans une longueur de quinze lieues. Sa largeur varie beaucoup; elle n'a quelquefois pas une lieue, et jamais plus de trois ou quatre. La rivière d'Allier l'arrose dans toute sa longueur, et y reçoit une infinité de ruisseaux qui animent et

fécondent cette belle contrée, qui n'est que le bassin formé par cette rivière. La Limagne, à l'est et à l'ouest, est bornée par les hautes montagnes de l'Auvergne, et au nord par celles du Forez. Au sud, le bassin s'ouvre et laisse voir un lointain immense. L'intérieur est composé de plaines et coteaux dépendans des hautes montagnes.

Il est peu de pays en France qui offrent un sol plus fertile et des paysages plus magnifiques que la Limagne. Ce n'est point cette fécondité nue, ces vastes champs de blé qui se montrent dans plusieurs autres provinces, tout dépouillés de verdure, et dont l'aspect est aussi triste que monotone; ici le vert des feuillages se mêle par-tout à l'or des moissons; les vergers, les vastes prairies sont embellis par des saules élevés, protégés par des haies touffues. Les grandes routes en droite ligne, bordées de superbes noyers, représentent les allées d'un jardin.

Les principales rivières qui coulent en Auvergne, sont l'*Allier*, la *Dore*, la *Fioule*, l'*Allagnon*, la *Truyère* et la *Dordogne*.

Les montagnes y sont considérables. Celles de la *Margeride* forment une chaîne dépendante de celles du Vivarais et du Gévaudan;

cette chaîne s'étend, dans une direction de l'est à l'ouest, jusqu'aux *Monts-Cantal*. Ces derniers forment un groupe fort étendu de montagnes, dominées par une principale, appelée particulièrement le *Cantal*. Cette montagne, dont l'énorme base s'étend du nord au sud dans une longueur d'environ six mille toises, comprend plusieurs pics particuliers, dont le plus considérable, qui est situé vers le milieu de sa longueur, se nomme le *Plomb du Cantal*. Il s'élève au-dessus du niveau de la mer à neuf cent quatre-vingt-treize toises. De cette montagne part, comme en divergeant, une douzaine de rivières ou torrens parmi lesquels sont l'*Allagnon*, la *Truyère* et la *Cère*. Il y a plusieurs autres élévations moins considérables dans le même groupe. Ces montagnes, couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année, se parent de verdure dans la belle saison, et offrent d'excellens pâturages; elles sont de tous côtés semées de petites maisons appelées *burons*, habitées, après la fonte des neiges, par des bergers chargés de la garde des bestiaux qui viennent en foule paître sur ces monts. C'est dans ces burons qu'ils recueillent le lait des vaches et qu'ils en font des fromages, célèbres

dans la province sous le nom de *fromages de Cantal*, qui forment une des principales branches du commerce de la Haute-Auvergne.

En partant de ce groupe colossal, la chaîne se perpétue jusqu'à un autre groupe moins étendu, mais plus élevé, qu'on appelle les *Monts-d'Or;* ce sont les plus hautes montagnes de l'Auvergne. On découvre à des distances considérables leurs sommets toujours couverts de neige, et l'on peut imaginer l'immensité et la magnificence de la vue dont on jouit sur ces élévations. Ces monts sont renommés dans l'histoire de la nature par différens phénomènes, et sur-tout par les *Eaux thermales* qui filtrent de leur sein et coulent à leurs pieds. La principale source s'appelle les *Bains de César*, et fait monter, par sa chaleur, le thermomètre de Réaumur à 36 degrés.

La même chaîne de montagnes en s'abaissant, dans une direction du sud au nord, présente par intervalle quelques montagnes élevées. La plus remarquable est celle du *Puy-de-Dôme*. Elle est célèbre par sa hauteur, son isolement, ses simples, et par l'expérience sur la pesanteur de l'air qu'y fit faire l'illustre *Pascal*. Elle est située à deux lieues de Clermont. Sa forme est un cône à-peu-

près régulier, dont la ligne d'élévation serait un peu plus grande que le diamètre de sa base; sa hauteur est de 818 toises au-dessus du niveau de la mer, et de 560 au-dessous de la partie inférieure de Clermont. On y monte facilement en un peu plus d'une heure, par deux chemins qui s'élèvent autour de cette ligne spirale jusqu'à la cime. « La magnificence et l'étendue du tableau qui se présente à ce sommet, dit M. *Dulaure*, vous ravit jusqu'à l'effroi; l'œil intimidé semble hésiter, et n'ose d'abord parcourir un espace aussi vaste. On ne peut se défendre d'une émotion inconnue, mêlée de crainte et d'admiration; il faut quelque temps pour s'accoutumer à un spectacle aussi magnifique. A l'ouest, la vue embrasse une grande partie de la Marche et du Limosin, semée d'une infinité de montagnes peu élevées. Au sud paraissent, à une distance de six lieues, les Monts-d'Or, dont les cimes âpres et dégradées sont presque en tout temps blanchies de neige. A l'est et aux deux aspects adjacens, on voit le riche bassin de la Limagne, au milieu duquel serpente l'Allier. Des villes, des villages se présentent presqu'à vue d'oiseau; de grandes routes bordées d'arbres rappellent les allées d'un jardin; tout est ri-

che, tout est brillant. Les montagnes de la Basse-Auvergne et celles du Forez qui bordent, dans la même direction, la plaine de la Limagne, semblent s'éloigner, s'affaisser du côté du Bourbonnais, et ouvrir à l'œil un lointain immense dont les extrémités se confondent avec les vapeurs de l'atmosphère. »

La ville la plus importante de l'Auvergne est *Clermont*, chef-lieu du département du Puy-de-Dôme. Elle est ancienne, mal bâtie et mal percée, mais riche et très-peuplée.

Saint-Flour, dans le département du Cantal, est renommée par ses bons chaudronniers.

L'Auvergnat en général est actif, courageux, spirituel et fort intéressé. A ces traits généraux, il faut en joindre de particuliers qui appartiennent séparément aux deux grandes divisions que la nature a tracées dans cette province, au pays des montagnes et à celui de la plaine. Les montagnards habitant un climat plus rude, un sol moins agréable et moins fertile, ont eu besoin de recourir, pour pourvoir à leur subsistance, à des moyens extraordinaires. Chaque année, à la renaissance du printemps, ils quittent leurs foyers, se répandent en grand nombre dans la Limagne, dans toutes les provinces de France, se por-

tent en foule à Paris, où ils font les plus gros ouvrages, et s'étendent jusqu'en Espagne. Par-tout ils retirent de leur industrie, de leur activité et de leurs forces, un salaire qu'ils rapportent pour vivifier leurs ménages. La plupart de ceux qui ne s'expatrient point sont bergers, et gardent, sur les montagnes, les bestiaux qu'on leur confie pendant six mois de l'année. Dans les montagnes de la Basse-Auvergne, les manufactures occupent une grande partie des habitans de la campagne. Quant à ceux de la Limagne, ils s'adonnent à l'agriculture. Ils diffèrent en plusieurs choses de leurs voisins : la plupart sont vêtus comme on l'était du temps de Henri IV; ils ont des guêtres, de très-larges culottes d'étoffe grise, et un habit blanc court et plissé par derrière; quelques-uns portent des fraises, et le plus grand nombre un rabat de toile blanche. Le dialecte romance, qu'on parle dans toute l'Auvergne, est plus doux, moins prononcé, moins guttural dans la Limagne que dans le pays des montagnes.

Les cinq départemens de la *Dordogne*, de la *Gironde*, de *Lot et Garonne*, du *Lot* et de l'*Aveyron*, forment ce qu'on nommait autrefois la *Guienne* propre. *Bordeaux*,

son ancienne capitale, est maintenant chef-lieu du département de la Gironde, et une des plus importantes villes de la république: son port, formé par la Garonne, est aussi un des plus beaux et des plus commerçans. Cette ville forme, en suivant la courbure de la Garonne, un croissant dont la partie orientale contient la ville, et la partie occidentale le faubourg des *Chartrons*, un des plus remarquables qu'il y ait en France, par son étendue et par la beauté de ses bâtimens. Quand on arrive par eau du côté de Blaye, la largeur de la Garonne, les nombreux vaisseaux fixés au port, les quais, les édifices modernes et uniformes qui suivent la vaste sinuosité de la rivière et la bordent dans une étendue d'une grande demi-lieue, offrent le tableau le plus varié et le plus magnifique qu'on puisse imaginer; Paris n'a rien de si imposant. On entre dans Bordeaux par dix-neuf portes, dont douze sont du côté de la rivière et sept du côté de la terre. En général, les rues y sont étroites et le pavé mauvais; il n'y a que celle du *Chapeau-Rouge* qui puisse être distinguée des autres. On trouve plusieurs belles places, dont une l'emporte de beaucoup sur les autres. Parmi les édifices publics on remarque

l'hôtel de ville et la salle de comédie ; mais les murailles qui ceignent la ville sont anciennes, et ont de loin en loin des tours à l'antique.

L'origine de Bordeaux remonte très-haut, et diverses antiquités annoncent quelle était sa splendeur sous les Romains : les principales sont la *porte-basse*, que l'on croit avoir été construite sous Auguste, les ruines du *palais Galien* et les débris d'un amphithéâtre.

La sûreté du port de cette ville, et les ressources qu'y trouvent les étrangers, y attirent une quantité prodigieuse de vaisseaux de toutes les nations de l'Europe. Les principaux objets que cette ville offre au commerce, sont les vins, eaux-de-vie, vinaigres, prunes, miel, châtaignes, résine, gaudron, térébenthine, chanvres, parfumeries, fruits confits, jambons et vivres de toute espèce ; les vins, sur-tout, sont pour elle une source inappréciable de richesses. Le canal de Languedoc procure à cette ville une communication très-avantageuse avec la Méditerranée, et de là avec Marseille.

Voici comment *Dulaure* trace le caractère des Bordelais. « Les voyages, la fréquenta-

tion des étrangers, la politesse du siècle, une éducation plus soignée, ont beaucoup adouci à Bordeaux les traits peu avantageux qui caractérisent l'esprit dominant de toute la Gascogne. Les habitans de cette capitale se font sur-tout remarquer par leur activité et leur bonne-foi dans le commerce; mais ils sont méprisans pour tout ce qui n'est pas riche, pour tout ce qui n'est pas de Bordeaux. La jeunesse, bouillante et courageuse, a conservé ce caractère audacieux qui fait des héros dans les combats et des tapageurs en temps de paix.... Les meilleures dispositions à la raison y sont étouffées par la vanité d'usage: *paraître* est un mot dont la puissance occulte assujétit tous les esprits à la même loi. Cette faiblesse est continuellement alimentée, ainsi que le luxe et la débauche, par le concours des habitans des colonies de l'Amérique, qui, empressés de jouir, viennent dissiper dans cette ville leurs richesses avec un éclat séduisant, qui donne au luxe et aux vices une considération funeste; leur or et leurs desirs épuisés, ils partent, et dérobent au lieu où ont triomphé leurs désordres, le salutaire exemple des maux qui les suivent.»

Il ne faut pas quitter Bordeaux sans dire

un mot des *landes* qui sont aux environs. Ce terrain ingrat, et presque par-tout composé d'un sable fin et stérile que le vent enlève facilement, s'étend depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Dans quelques parties, on voit des vignes ; on y recueille aussi par places du petit seigle. Les pins qui y croissent donnent une grande quantité de résine qu'on recueille avec soin. On tire également parti des liéges qui s'y trouvent. Voilà, avec des pâturages, tous les avantages qu'on a jusqu'à présent tirés des landes ; on a formé, sous le règne de Louis XVI, le dessein de les rendre propres à l'agriculture.

Ces landes, qui occupent une partie de la *Gascogne* propre, annoncent assez que le sol de cette province en général n'y est pas très-fertile. Il y a cependant quelques parties qui font exception. On trouve à *Barèges* et à *Bagnères-de-Bigore*, sur l'Adour, des eaux minérales très-renommées, et dont les Romains mêmes ont éprouvé les effets salutaires. Le caractère des *Gascons* est trop connu pour que nous nous arrêtions à le tracer ; esprit et vanité, en voilà les deux traits saillans. La Gascogne ne contient que des villes fort médiocres, dont les principales sont

Habitans des Landes.

Auch, *Condom*, *Mont-de-Marsan*, *Tarbes* et *Dax*. On voit au milieu de cette dernière, un bassin large et profond, toujours plein d'une eau presque bouillante qui forme un ruisseau et va se jeter dans l'Adour.

Les *Béarnais*, voisins des Gascons, ont à-peu-près les mêmes mœurs et parlent la même langue. Le Béarn est un pays mêlé de montagnes, de coteaux et de plaines; le sol y est en général un peu sec, mais il est fréquemment arrosé par des pluies que lui procure le voisinage des Pyrénées. Les plaines y sont assez fertiles, sur-tout le long des rivières : elles produisent du froment, du seigle, et sur-tout du blé d'Inde, appelé dans le pays *mailloc*; ce grain est d'une grande ressource pour la subsistance du peuple. On recueille aussi du lin, dont on fait de belles toiles et des mouchoirs estimés. Sur les coteaux, il y a beaucoup de vignes, dont la plupart produisent de bons vins. Dans les montagnes, il existe diverses mines de plomb, de cuivre et de fer, des carrières de marbre et d'ardoises. On y coupe aussi une quantité de beaux sapins pour faire des mâts de navire, et d'autres arbres pour la construction et la charpente. Dans la vallée d'Ossan, on trouve

les *eaux-chaudes* et les *eaux-bonnes*, fontaines renommées dans le pays. Les principales villes sont *Pau*, sous le Gave, médiocrement grande, mais assez bien bâtie ; et *Bayonne*, située au confluent de la Nive et l'Adour, et à une lieue de la mer ; son port est d'un accès difficile, mais les vaisseaux y sont en sûreté.

Bayonne est la principale ville de la contrée qu'on nommait *le pays de Labourd*. Ce pays, formé de montagnes peu élevées, est habité par un peuple qui diffère, dit-on, des autres nations de l'Europe par son origine, ses mœurs, son costume et son langage ; ce sont les *Basques*, renommés par la légèreté de leur course et la vivacité de leur esprit. M. *Garat*, qui est né parmi eux, assure qu'ils parlent encore la langue qu'ils avaient il y a trois mille ans ; c'est, comme l'on voit, faire remonter un peu haut son origine : il présente cette langue comme pleine de grace et de justesse, et ajoute, pour dernier trait à son éloge, cette observation. Je suis persuadé, dit-il, que tout ce qu'il y a de raison et d'étendue dans les idées de ce peuple, d'énergique, de fin et de délicat dans ses sentimens, il le doit beaucoup

à la langue qu'il parle. Il prétend aussi que les mœurs des Basques n'ont point varié depuis un temps immémorial. « Chez eux, dit-il encore, tout a résisté aux siècles, et l'on dirait que derrière leurs montagnes, ils ont trouvé un asyle contre le temps, ainsi que contre les conquérans et leurs oppresseurs. »

Il ne faut pas quitter les Pyrénées sans admirer un instant le grand spectacle qu'elles présentent. Ces monts s'étendent depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée, dans un espace de quatre-vingts lieues. Vus de loin, ils offrent l'aspect d'une barrière hérissée qui s'élève en amphithéâtre du côté de la France, descend du même côté de l'Espagne, et forme dans sa longueur, un quart de cercle dont les extrémités se courbent et vont mourir dans les deux mers. Ces monts sont composés de bandes calcaires et de bandes argileuses qui se succèdent alternativement, et de masses de *granit*. On n'y pénètre qu'à la faveur des ravins creusés par des torrens. Leurs sommets, toujours couverts de neige, sont d'une aridité affreuse. Les monts les plus élevés sont les *pics du midi*, le pic d'*Anie*, les *tours de Marboré*, le *Cani-*

gou, etc. Il y a dans ces montagnes une grande quantité de mines de fer, de cuivre, de plomb, etc., et d'abondantes carrières de marbre et d'ardoise.

L'aridité du terrain des Pyrénées, et le degré de froid, s'accroissent en raison du voisinage de cette longue chaîne de montagnes. Celles dont le penchant se trouve entre l'est et le nord, ayant une pente plus douce, sont moins exposées aux dégradations; aussi l'eau n'y entraîne que peu de terre propre à la végétation. De ce côté, elles sont couvertes de bois et de pâturages : il ne faut donc pas être étonné si les Pyrénées offrent des points de vue plus agréables, quand on les parcourt du nord au sud, que lorsqu'on les traverse des côtés opposés, dont l'aspect est triste et aride.

La fonte lente des neiges sur ces hautes montagnes, produit quelquefois des événemens bien désastreux. L'eau ne coulant point sur la surface, pénètre facilement dans les montagnes secondaires, dont le terrain est léger et sablonneux, en imbibe toute la masse, souvent à de très-grandes profondeurs; enfin, le terrain suffisamment imbibé ne pouvant se contenir, rompt sa surface avec une explosion

et un bruit épouvantables, prend son cours comme une matière fluide, entraîne souvent des rochers énormes ensevelis dans son sein, renverse tout sur son passage, et forme les vastes et profonds ravins qu'on trouve dans ces montagnes.

Un autre phénomène aussi fréquent et plus redoutable, sont les *lavanges* formées par la neige qu'un coup de vent détache du sommet des montagnes ; en roulant, elles s'amoncellent, se durcissent, et se grossissant prodigieusement dans leur cours, elles entraînent des amas de terre, font quelquefois des ponts sur les torrens, comblent des vallons, engloutissent des villages. Une telle masse est ordinairement précédée, dans sa chute, par un violent courant d'air qui produit un sifflement horrible ; ce vent, par son impétuosité, renverse, même avant le choc de la lavange, les arbres les plus gros, des maisons, quelquefois des villages entiers.

Quittons maintenant ces fameuses montagnes, et entrons dans le *Languedoc*. Cette province, qui était une des plus grandes de la France, a donné huit départemens, ceux de la *Haute-Garonne*, de l'*Aude*, du *Tarn*, de l'*Hérault*, du *Gard*, de la *Lozère*, de

l'*Ardèche*, et la plus grande partie de la *Haute-Loire*. Dans le Haut-Languedoc le climat est doux et tempéré; les fréquentes pluies qui y tombent, empêchent que les chaleurs y soient excessives, et contribuent beaucoup aux récoltes qu'on y fait de toutes sortes de fruits. Le Bas-Languedoc ne jouit pas d'une température si heureuse : le climat est très-chaud en été, et il le serait encore plus sans un petit vent appelé le *Garbin*, qui vient de la mer et rafraîchit beaucoup depuis les dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Les hivers ne laissent pas d'être souvent froids, à cause du voisinage des montagnes couvertes de neige. Il n'y a presque pas de printemps ni d'automne; aussitôt que les neiges ont disparu par un certain vent qu'on appelle *Auverousse*, on passe tout-à-coup du froid aux chaleurs.

Les rivières les plus remarquables du Languedoc, sont la Garonne, qui le sépare de la Gascogne, le Rhône, le Tarn et l'Aude. Cette province a aussi plusieurs canaux; mais celui qui a été construit sous le règne de Louis XIV, et qu'on nommait le canal royal, eût suffi pour illustrer le siècle qui l'a vu construire.

Ce canal sert de communication entre la

Méditerranée et l'Océan, et a été exécuté par *Riquet*, d'après les plans et devis d'*Andréossy*, sous le ministère de Colbert. Il se divise en deux branches au point de partage; l'une se dirige vers la Méditerranée jusqu'à l'étang de Theu, où elle a son embouchure; l'autre se dirige vers la Garonne, où elle a son embouchure un peu au-dessous de Toulouse. La longueur totale du canal est de 122,446 toises; sa largeur est assez régulièrement de 10 à 12 toises à la surface de l'eau, sur 6 à 9 pieds de profondeur. Sa principale maçonnerie est composée de 103 écluses, dont 28 pour l'Océan et 75 pour la Méditerranée; de 58 aqueducs, dont 13 pour l'Océan et 45 pour la Méditerranée; de 71 ponts, dont 16 pour l'Océan et 55 pour la Méditerranée.

Les écluses de *Foncerane*, dans les environs de Béziers, sont les plus curieuses. Elles sont composées de huit bassins accolés et dominant en amphithéâtre sur une ligne droite qui a 66 pieds de pente. On a divisé la différence du niveau entre ces deux points extrêmes, en huit chutes de huit pieds trois pouces chacune; et par le moyen de la retenue de chaque écluse, les barques s'élèvent jusqu'au haut de la colline. L'ensemble de ces écluses

forme une très-belle cascade sur une longueur de 125 toises ; les éperons disposés en amphithéâtre, produisent des effets très-variés.

Non loin de là, on trouve la fameuse *Voûte du Malpas ;* elle est au pied de la montagne d'Ancerune, que le canal traverse par une voûte souterraine à plus de 50 pieds de profondeur, en mesurant perpendiculairement depuis la surface du terrain. Le canal règne sous cette partie de montagne l'espace de 84 toises ; c'est la longueur totale de la voûte, qui est en partie en maçonnerie et en partie taillée dans la matière.

Le Languedoc réunit de grands avantages, qu'il doit en partie à son sol et à sa situation, et en partie à l'industrie de ses habitans. Les grains qu'il produit suffisent à sa consommation ; ses vins et ses eaux-de-vie sont un objet très-important pour son commerce. La laine de ses troupeaux concourt, avec celle d'Espagne, à alimenter les nombreuses manufactures de draps, établies à Lodève, à Carcassonne et dans d'autres villes. Ces draps composent la majeure partie des exportations de la France au Levant. Le Languedoc est encore la contrée de la république où la culture des mûriers est la plus étendue ; par consé-

quent la récolte des soies forme une des principales ressources du pays.

Les principales villes sont *Toulouse*, *Nîmes* et *Montpellier*. Toulouse, située sur la rive droite de la Garonne, à l'endroit où se termine le grand canal, est très-ancienne et assez grande; mais sa population ne répond point à son étendue. Les Toulousains n'ont pas toujours su profiter des avantages de leur situation. La vanité, lorsqu'ils étaient à leur aise, les portait autrefois plutôt à viser aux honneurs du capitoulat, qu'à former des entreprises commerciales qui eussent tourné à l'avantage de la société. C'est dans cette ville que les lettres françaises doivent en quelque sorte aller chercher leur berceau; plusieurs de ses habitans les ont cultivées avec honneur. Toulouse vit fonder dans ses murs une université en 1229. Vers le commencement du quatorzième siècle, plusieurs littérateurs se réunirent, et publièrent le dessein qu'ils avaient formé, de donner une *Violette d'or* à celui dont l'ouvrage obtiendrait plus de suffrages. Ils écrivirent, au mois de novembre 1323, une lettre circulaire en vers provençaux, dans laquelle ils se qualifiaient de la *gaie société des sept Troubadours de* Tou-

louse, et invitaient tous les poètes de différens pays du Languedoc de se rendre à Toulouse le premier mai suivant, pour y faire la lecture de leurs ouvrages. L'assemblée fut nombreuse et brillante. *Arnaud Vidal*, de Castelnaudary, remporta le prix par un poëme en l'honneur de la Vierge. On dressa, en 1355, des statuts qui furent appelés *Lois d'amour*. Cette société reçut un nouveau lustre vers la fin du quatorzième siècle. Une dame de Toulouse, nommée *Clémence Isaure*, qui aimait passionnément les lettres, légua de grands biens pour augmenter la solennité des prix distribués tous les ans. Par reconnaissance, les capitouls et les habitans lui firent ériger une statue de marbre. Cette ville avait aussi une académie des sciences, et une autre de peinture et de sculpture.

Nîmes doit sur-tout être visitée du voyageur, à cause de ses beaux restes d'antiquités romaines. L'amphithéâtre qu'on nomme *les Arènes*, est le plus beau de ces morceaux. Sa forme est une ellipse parfaite, dont le grand axe se trouve dans la direction de l'est à l'ouest; sa longueur est de soixante-six toises trois pieds, et le petit axe a cinquante-une toises. La hauteur est de dix toises quatre pieds six

pouces : cette hauteur est divisée par deux rangs de portiques au nombre de soixante chacun ; au rez-de-chaussée, les portiques forment une galerie couverte qui règne au pourtour de l'édifice. Aux quatre points cardinaux sont quatre portes principales, par lesquelles on entre dans l'amphithéâtre. L'étage supérieur, composé du même nombre d'arcades, entre lesquelles sont des colonnes toscanes, se termine par une attique. Dans l'intérieur de cet amphithéâtre, trente-deux siéges régnaient tout autour, et servaient à y placer les spectateurs ; il n'en reste plus que dix-sept dans les endroits les moins délabrés. Cet amphithéâtre pouvait contenir environ vingt-sept mille spectateurs. La principale partie de cet édifice est bâtie sans mortier et sans ciment ; les pierres ont trois toises de long. Ce qui reste de la *Tour-Magne* a treize toises de hauteur ; elle était à sept faces et en pierres de taille ; on pense qu'elle a servi de phare. Le bâtiment que l'on nomme, à cause de sa forme, *la Maison carrée*, est aussi une superbe antiquité. La belle fontaine, qui avait été détruite dans les siècles de barbarie, a été rétablie de nos jours, et magnifiquement décorée. — Nîmes est une ville grande, flo-

rissante, et située dans une plaine fertile et délicieuse.

Montpellier, près de la *Lez*, et sur le *Merdanson*, qui le traverse par plusieurs canaux souterrains, est situé sur le penchant d'une montagne, qui a sans doute nui à la disposition de ses rues qui sont étroites et mal percées. Le commerce y est assez actif; une de ses principales branches est le vert-de-gris. On n'en fait point ailleurs, et elle doit cette possession exclusive à la propriété de ses caves et à la nature de ses vins, qui sont singulièrement propres à la manipulation des cuivres.

Le Languedoc a plusieurs curiosités naturelles, parmi lesquelles on remarque le *gouffre de la Goule*, les *grottes de Valon* et la *grotte des Demoiselles*.

Le *gouffre de la Goule* se trouve dans les environs de Barjac. Au milieu du plateau que forme la montagne, et dans le vallon appelé l'enfoncement de la Goule, on voit le bassin de la Goule, creusé dans la roche vive, coupé à pic ou en pente rapide, depuis les lieux les plus élevés des montagnes environnantes jusqu'au fond du bassin. Les montagnes qui environnent ce bassin, ont huit lieues de tour *en* parcourant leurs sommets d'où partent

les eaux qui vont se jeter dans le gouffre. Ces eaux ramassées vers le gouffre dans un petit bassin creusé par leur chute, tombent en forme de cataracte dans le précipice qui est de figure ovale; une cataracte souterraine succède à la première, et une troisième à la seconde, jusqu'à ce qu'on perde les eaux de vue; on n'entend plus alors dans ses concavités, qu'un bruit sourd qui annonce des cataractes plus profondes encore.

Non loin de là sont *les grottes de Valon.* On ne parvient qu'avec beaucoup de difficulté sur la montagne où est située leur entrée. On observe au-dessus de l'entrée une roche coupée à pic: c'est l'énorme carrière horizontale de pierres calcaires grisâtres, qui sert de toit à la grotte souterraine dans laquelle on ne peut pénétrer qu'en se traînant sur le ventre l'espace de quelques toises. L'ouverture s'agrandit ensuite tout-à-coup, et, à l'aide des flambeaux, un majestueux corridor s'offre devant vous, et paraît s'étendre à perte de vue. «Après avoir fait quelques pas dans les grottes, dit M. *Soulavie* qui donne ces détails, nous observâmes de loin plusieurs stalactites gigantesques, en forme de pyramides, qui nous parurent fuir au loin dans ces lieux obscurs.

Quelques-uns crurent alors appercevoir une suite de fantômes ; illusion nocturne, qui provenait de ce que ces stalactites éclairées, placées entre les yeux de l'observateur et un lointain ténébreux, n'avaient dans leur voisinage aucun autre corps éclairé, pour que l'esprit pût les comparer et juger de leur grandeur et de leur nature. De là ces images fantastiques créées par l'imagination dans une pareille circonstance... Ce beau corridor, d'une largeur variée depuis dix jusqu'à trente pas, se divise en plusieurs petites avenues latérales ; la plupart sont creusées en pente, et vont aboutir à des tribunes supérieures, semblables aux chaires des églises.

» Ces allées sont ornées d'une tapisserie de stalactites les plus blanches, sculptées la plupart en relief et remarquables par leurs formes singulières. En nous enfonçant toujours dans cet antre spacieux et longitudinal, nous trouvâmes les revenans et les diables qu'on avait vus de loin... Ces stalactites pyramidales méritent une place distinguée parmi les plus magnifiques productions de la nature ; elles ont plus de six pieds d'élévation, sur quatre à cinq de diamètre pris sur la base ; les unes et les autres ont une stalactite correspondante

suspendue à la voûte, de manière que leurs aiguilles pointent l'une contre l'autre... D'autres fois une colonne de la hauteur de la grotte est attachée à la voûte et au sol, ne faisant qu'une seule masse, offrant de petites colonnes secondaires juxta-posées, comme les piliers des églises gothiques... Il y a une infinité d'autres stalactites de formes diverses, et l'ensemble entier présente un des magnifiques ouvrages de la nature. »

La *grotte des Demoiselles* ou des *Fées*, que M. Soulavie visita également, offre un spectacle plus grand et plus étonnant encore. Elle est située dans un bois aux environs de Ganges, où il y en a plusieurs autres moins intéressantes que celle dont nous allons donner la description. Le peuple, qui l'appelle la *Bauma de la Doumaisellas*, en raconte mille merveilles. Les voyageurs, munis d'échelles de cordes, de flambeaux, de vivres, etc., partirent le 7 juin 1780 pour cette expédition souterraine, et arrivèrent à la cime du roc escarpé. L'ouverture, en forme d'entonnoir, a environ vingt pieds de diamètre et trente de profondeur; cette ouverture est ombragée de plantes, d'arbres, de vigne sauvage.

« Une corde tendue et accrochée à un ro-

cher nous permit, dit M. Soulavie, de descendre, en nous y tenant fortement, jusqu'à l'endroit, où l'on fit tomber une échelle de bois qui se trouva assez solidement établie : cette difficulté vaincue, nous nous sommes trouvés à l'entrée de la première salle; cette entrée va en descendant; elle est couverte de capillaires; à droite est une espèce d'antre qui ne mène pas loin.

» En face se voient quatre magnifiques piliers ayant la figure de palmiers alignés, et formant galerie; ces piliers peuvent avoir trente pieds de haut, et sont déjà des stalactites ; ce qu'ils offrent de plus singulier, c'est qu'ils ne touchent point à la voûte, qui est parfaitement unie, et qu'ils sont plus larges par en haut que par en bas, ce qui n'est pas la forme ordinaire des stalactites, qui tiennent à la terre. »

Dans cette première salle, séparée en deux par ces piliers, les voyageurs allumèrent des flambeaux, renonçant à la clarté du jour pour long-temps; entrèrent dans une seconde salle; on y pénètre en descendant par un passage fort étroit, où le corps ne peut aller que de côté; cette descente est d'environ vingt pieds. Cette seconde salle est immense; à gauche en

entrant, on voit un rideau de congélation d'une hauteur qu'on ne peut mesurer, parsemé de brillans, plissé avec grace et touchant la terre de sa pointe, comme s'il avait été drapé par un habile artiste. Des cascades pétrifiées, blanches comme l'émail, d'autres jaunâtres, qui semblent tomber en vagues amoncelées; plusieurs colonnes, les unes tronquées, d'autres en obélisques; la voûte chargée de festons et de lances, les unes transparentes comme du verre, les autres blanches comme l'albâtre, etc. L'assemblage de ces objets nouveaux, le silence, l'obscurité de cette vaste caverne, remplirent nos voyageurs d'effroi et d'admiration.

En continuant sur la gauche, on trouve une troisième salle assez large, et sur-tout fort longue; sa forme est celle d'une galerie tournante; on y marche assez long-temps, et l'on s'arrête pour entrer sous une petite voûte écrasée où l'on ne peut marcher que courbé; on appelle cette voûte *le Four*, à cause de sa forme ronde et basse. Ce four a deux issues; les congélations y sont blanches, grenues, et ressemblent, à s'y méprendre, à des dragées de toutes les formes.

On laisse sur la droite un second four moins

curieux, et l'on entre dans une salle assez grande, où l'on ne voit autre chose que des rochers renversés, brisés, roulés, suspendus, qui annoncent des convulsions violentes dans le sein de la terre; tout est triste, lugubre dans cette caverne, et l'on en sort promptement, dans la crainte de voir se détacher une de ces énormes pierres, qui souvent semblent menacer votre tête.

Ces salles souterraines étaient connues dans le pays. Les voyageurs voulurent pousser plus loin leurs découvertes; ils arrivèrent enfin à un passage étroit, où l'on ne peut avancer qu'en rampant. Ce trou conduit à une petite pièce où peuvent tenir une douzaine de personnes. Derrière trois petits piliers, se trouve un réservoir dont l'eau était sale et bourbeuse. Des chauves-souris habitaient ce réduit, où l'on voit des cristallisations en forme de plantes, blanches et brillantes, et qui contrastaient avec le fond noir sur lequel elles étaient appliquées. Cette salle est ouverte par le côté opposé à son entrée. Par cette ouverture on appercevait un espace dont l'œil ne pouvait saisir l'étendue, et pour pénétrer dans cette profondeur, un rocher taillé à pic, de cinquante pieds, formait le premier escalier à

descendre; une pierre jetée dans ce précipice horrible, mettait un temps assez considérable dans sa chute; on l'entendait sauter et rouler de rochers en rochers, puis on ne l'entendait plus.

Nos voyageurs, d'abord intimidés par l'horreur de cet abîme, puis encouragés par l'espoir d'une découverte, affrontèrent le danger, et tentèrent de s'y laisser couler par une échelle de corde; leurs tentatives furent longues, pénibles et très-périlleuses. Mais sentant que les moyens leur manquaient, que leurs machines étaient insuffisantes, ils abandonnèrent leur expédition, et la remirent à un autre voyage.

Le 15 juillet suivant, ils vinrent en plus grand nombre, munis de tous les outils, instrumens, vivres, dont le premier voyage leur avait fait sentir la nécessité. Enfin, arrivés au lieu où ils avaient été arrêtés dans le premier voyage, après avoir long-temps marché sur un plan incliné, le pied tout-à-fait en dehors, les genoux gênés par le rocher, et ayant derrière eux un précipice; après s'être laissé glisser le long des cordes et le long d'une pièce de bois; enfin, après des travaux et des dangers considérables, ils se trouvent dans une

vaste salle dont le sol est affermi. A chaque pas des stalactites de toutes les formes, des congélations bizarres ou régulières, blanches comme la neige, dures comme le marbre, les étonnent et les ravissent en admiration; d'abord c'est un autel blanc comme la plus belle porcelaine, haut de trois pieds, d'un ovale parfait, avec des marches régulières; plus loin, quatre colonnes torses jaunâtres, mais transparentes en plusieurs endroits; leur grosseur est telle que quatre hommes ne peuvent les embrasser; leur hauteur ne peut s'estimer; nous avons supposé, disent les voyageurs, qu'elles touchaient à la voûte, mais nous n'avons pu nous en assurer.

Cette salle est ronde; on pourrait la comparer à une vaste basilique, entourée de chapelles plus ou moins élevées. Les voyageurs l'ont jugé grande à-peu-près comme la moitié de Ganges. Le milieu est un dôme dont l'élévation est d'environ cinquante toises. Dans plusieurs autres petites salles qui sont adjacentes, la terre est noire, et on y enfonce; il en est une remarquable qui, ayant un pilier au milieu, ressemble parfaitement à une salle de manége. « Nous étions entourés, dit M. Soulavie, d'une quantité si prodigieuse

d'objets, qu'elle nous plongeait dans une admiration muette et stupide. Entre autres un obélisque aussi haut qu'un rocher, terminé en aiguille, parfaitement rond, de couleur roussâtre, ciselé dans toute son élévation et dans les proportions les plus exactes; des masses aussi grosses que des églises, tantôt en forme de cascades, tantôt imitant des nuages; des piliers brisés en toutes directions; des choux-fleurs, des dragées, tout ce que le hasard peut assembler de combinaisons variées. . . . Une tête de mort fut le seul objet qui troubla notre ivresse; nous fûmes très-embarrassés de concevoir par où cet être malheureux avait pu pénétrer dans cette grotte, puisque nous n'y étions entrés qu'en faisant jouer la mine. . . . Nous conclûmes que l'eau qui inonde ce souterrain tous les hivers, avait apporté avec elle cette tête. . . .

» Une des merveilles de cette grotte est une statue colossale, posée sur un piédestal, représentant une femme qui tient deux enfans. Ce morceau serait digne du plus grand souverain de l'Europe, si, hors de la place où il est, il conservait la forme que nous lui avons trouvée très-distinctement, et sans nous faire la moindre illusion. Cette statue de femme se

voyait de plusieurs endroits ; ce n'était point un effet de l'imagination : la ressemblance frappa les paysans qui nous accompagnaient ; ce ne fut qu'un même cri, qu'une même admiration. Un entre autres s'écria, séduit par tout ce qui l'entourait : *Qu'on m'apporte du pain, et je reste ici un mois !*

» Par-tout, dans ce vaste souterrain, on voit des franges, des rideaux, des baldaquins, des enduits d'émail et de cristal, des dentelles, des rubans si délicatement travaillés, qu'il faut savoir que jamais homme n'a pénétré dans ces profondeurs, pour croire que ce ne sont pas les ouvrages d'un artiste. . . . Le spath calcaire qui se trouve dans cette grotte est de la plus belle espèce, et doit produire un albâtre précieux. »

Les voyageurs admirèrent aussi un portique qui leur parut avoir quarante pieds de haut sur vingt de large. Derrière on appercevait deux files de stalactites alignées qui forment une galerie dont ce portique est l'entrée. Ce fut près de ce lieu, et au plus profond de la grotte, que les voyageurs, après avoir dîné, placèrent une bouteille bien scellée, qui renfermait le procès-verbal de leur descente, et une boîte de fer-blanc qui contenait leurs

noms. Près du portique ils attachèrent aussi une plaque de plomb où les mêmes noms étaient gravés. Enfin, après douze heures et demie passées tant dans cette salle que dans celles qui sont adjacentes, nos voyageurs, avertis sur-tout par les flambeaux qui finissaient, pensèrent à sortir de ces antres profonds. Le chemin, en montant, leur parut moins difficile et moins dangereux; d'ailleurs les fiches de fer qu'ils avaient posées, et les autres travaux qu'ils avaient exécutés pour leur descente, facilitèrent beaucoup leur sortie.

Il y a encore dans les environs de Ganges quelques grottes curieuses, mais qui le sont bien moins que celle des Fées. On remarque celle qui se trouve sur le chemin même de Saint-Basile à Ganges, dans une vigne; tout y est blanc, transparent, cristallisé, parsemé de brillans; elle n'est point humide; on y voit des morceaux délicatement travaillés, un vaste bassin, et un précipice qui la termine; elle n'offre rien de particulier qu'une grande pièce d'eau, qui se précipite avec bruit dans un gouffre profond.

En quittant le Languedoc, nous traverserons rapidement le *Dauphiné*. Cette province

a donné trois départemens, ceux de l'*Isère*, des *Hautes-Alpes* et de la *Drôme*. Ses principales villes sont *Grenoble*, *Vienne*, *Gap*, *Embrun*, *Briançon* et *Valence*. Le Dauphiné a quelques endroits très-fertiles en blé, vin, olives, pastels; donne de la couperose, de la soie, du cristal et du fer. Les montagnes abondent en simples et en gibier de toute espèce; on y trouve beaucoup de fontaines minérales. Mais la plus grande partie du terrain est stérile, ce qui oblige les habitans d'aller pendant plusieurs mois de l'année travailler dans d'autres provinces pour subsister et payer leurs impositions.

Le *Comtat-Venaissin*, qui forme maintenant le département de *Vaucluse*, appartenait avant la révolution au pape; Jeanne Ire., reine de Naples et comtesse de Provence, l'avait, en 1348, vendu au Saint-Siége pour la somme de 80,000 florins, que l'on prétend, avec assez de raison, n'avoir jamais été payée. Jeanne, d'ailleurs, était mineure, et n'avait pas droit de vendre sans le consentement des états. La vente était donc nulle; aucun pape ne prouva jamais le contraire. La France, devenue libre, a repris ses droits sur cette partie d'elle-même. Le sol de ce département

est pierreux, sec et convenable à la vigne ; aussi les vins qu'il produit sont recherchés. Les mûriers, les lauriers y viennent très-bien, et y sont très-répandus. Il produit de belles soies, des laines, du safran très-estimé et de la garance. *Avignon* était la capitale du Comtat, et est aujourd'hui le chef-lieu du département. Sa situation est fort belle. Elle a, au couchant, le Rhône qui coule le long de ses murailles ; l'impétuosité de ce fleuve est modérée par de beaux quais qui forment, entre la ville et le Rhône, une promenade très-agréable. Rien n'est plus beau et plus riant que ses environs ; mais le lieu le plus remarquable, celui que les voyageurs ne manquent jamais de visiter, c'est la *fontaine de Vaucluse*. Elle nous rappelle les amours de *Pétrarque* et de *Laure*, et fait desirer de relire les vers tendres et harmonieux que le poète italien a consacrés à sa gloire.

Cette fontaine est à quatre lieues d'Avignon, et le chemin qui y conduit coupe une des plus belles plaines du Comtat. On arrive à un vallon au-dessus duquel s'élève, en forme de fer à cheval, une montagne de pierres vives. Pour parvenir jusqu'au pied du rocher,

fort haut et presque taillé à pic, d'où jaillit la fontaine, il faut monter par un chemin étroit et pierreux. Bientôt on apperçoit un antre assez profond, et que son obscurité rend effrayant à la vue. Si l'eau est basse, on peut y entrer; alors on y voit deux grandes cavernes, dont la première a plus de 60 pieds de haut sous l'arc qui en forme l'entrée; l'autre, qui semble avoir 100 pieds de large et presque autant de profondeur, n'a qu'environ 20 pieds d'élévation. C'est vers le milieu de cet antre que s'élève, sans jets et sans bouillons, dans un bassin ovale d'environ 18 toises de diamètre, la source abondante de la rivière de Sorgue, qui porte bateau presqu'en sortant du rocher. Dans son état ordinaire, l'eau de cette source s'échappe par des conduits souterrains, et arrive tranquillement jusqu'à son lit; mais après de grandes pluies, elle s'élève au-dessus d'une espèce de môle placé devant l'antre, y forme un bassin dont la surface est unie comme une glace; ensuite elle se précipite avec grand bruit à travers les débris de rochers, les blanchit de son écume: enfin, ayant heurté les nombreux obstacles qui arrêtent son impétuosité, elle va couler paisiblement, non loin de là, dans un lit commode.

Son eau est extrêmement claire, mais crue, pesante et indigeste.

Venons à la *Provence*. Placée à l'extrémité méridionale de la France, c'était une province des moins grandes, mais des plus intéressantes. La variété de ses productions, le voisinage de la mer, son commerce maritime, ses ports célèbres et ses monumens antiques, dont elle abonde plus qu'aucune autre province de France, sont les principaux avantages qui la font distinguer. Elle compose les trois départemens des *Basses-Alpes*, des *Bouches-du-Rhône* et du *Var*.

Le climat de la Provence est très-varié; la partie méridionale, qui forme la côte maritime, est aride et brûlante, et les chaleurs y durent long-temps. La partie montagneuse et septentrionale est froide et humide; les pluies y sont presque continuelles, même en été, où les orages deviennent très-fréquens. Entre ces deux extrémités est une contrée plus tempérée et plus fertile. On peut ajouter à cette singulière variété du climat, qu'en Provence les quatre saisons se trouvent dans le même temps. Pendant qu'on moissonne sur la côte maritime, on sème des grains dans la contrée des montagnes; et pendant que

celle-là vendange, celle-ci moissonne : d'après cela, on voit qu'il est possible à des personnes aisées, en changeant à propos de demeure, de se procurer un printemps continuel.

Les vents contribuent beaucoup à varier la température. Celui du sud-est produit les effets les plus singuliers sur les habitans de la Basse-Provence ; il relâche les fibres, éteint le feu de l'imagination, répand dans l'esprit la tristesse et la stupeur, et dans les facultés corporelles, une lassitude insurmontable ; les oiseaux ne chantent plus : il règne dans les campagnes un morne silence, et tout est dans l'engourdissement. Le vent le plus fréquent et le plus impétueux, est celui du nord-ouest, que dans le pays on appelle *Mistral*.

La Provence ne recueille presque jamais assez de blé pour sa consommation ; mais indépendamment de ses vins et de ses pêcheries, elle a des productions analogues à son climat, telles que les citrons, les oranges, les grenades, et sur-tout les olives. Ces derniers fruits donnent une huile très-délicate, et la meilleure pour la table. Elle a aussi de belles plantations de mûriers, et nourrit beaucoup de vers à soie.

Ses principales rivières sont la *Durance*, le *Var* et le *Verdon*.

Marseille est sa plus belle ville. C'est probablement la plus ancienne qui existe en France; on fait remonter sa fondation à environ 600 ans avant notre ère vulgaire, et on l'attribue à une colonie de Phocéens. Elle devint, presque dès son origine, une des plus commerçantes de l'Occident. Il s'y forma par la suite une des trois plus fameuses académies du monde, et elle fut à cet égard la rivale de Rhodes et d'Athènes. Son commerce a été considérable dans tous les temps. Son port est un des plus sûrs et des plus fréquentés de l'Europe. Il n'est pas assez profond pour recevoir des vaisseaux de ligne; mais il peut contenir jusqu'à 9000 vaisseaux marchands. La ville se divise en vieille et en neuve. La première est construite sur le penchant très-rapide de la montagne, et est coupée de rues étroites, bordées de chétives maisons. La ville neuve, au contraire, réunit les agrémens d'un sol uni, des rues régulières et de très-beaux édifices. Elle est séparée de la vieille ville par une longue et superbe rue, dont le Cours forme une partie. Les environs de Marseille sont plus rians, plus singuliers que

beaux. On y découvre une infinité de petites maisons appelées *Bastides*, dont le nombre, dit-on, monte jusqu'à 5000, et fait illusion au voyageur qui croit découvrir une ville sans bornes.

Toulon, autre ville très-importante de la Provence, n'a pas le grand commerce de Marseille; mais son port militaire, l'un des plus vastes et des meilleurs de l'Europe, la fait compter parmi les premières places de la France. Elle a du côté de la mer des fortifications qui la rendent imprenable par la force seule; le côté de la terre est aussi très-bien fortifié. Le port est accompagné d'un magnifique arsenal, muni de tout ce qui est nécessaire pour la construction et l'équipement des vaisseaux : la salle des voiles est immense; et la corderie, bâtie en pierres de taille, a 300 toises de longueur.

Les traits les plus saillans du caractère des Provençaux, sont la vivacité et la jactance : ils aiment beaucoup à se vanter; c'est là un des principaux défauts de tous nos Français du Midi; défaut d'ailleurs qui ne nuit à personne, et qui souvent inspire l'envie de mériter les louanges que l'on se donne. Une imagination vive a dans tous les temps distingué

les Provençaux ; leurs Troubadours ont eu beaucoup de réputation. Il est cependant à remarquer que le plus grand nombre de nos écrivains, les plus célèbres par cette qualité de l'esprit, sont nés dans la partie septentrionale de la France ; ce qui ferait presque croire que nos compatriotes du Midi ont moins l'imagination qui crée, que ses fougues qui égarent ou ne brillent qu'un instant. Quoi qu'il en soit, la conversation d'un Provençal est en général animée, soutenue de métaphores et de traits saillans, que l'accent du pays rend plus piquans encore. La langue provençale a beaucoup de grace dans la bouche d'une femme aimable, de l'énergie dans celle de l'homme instruit, et de la rudesse dans celle du paysan. Ce dernier est en Provence plus spirituel et moins lourd que dans tout le reste de la France : « Il débite si bien sa raison, dit un ancien écrivain, que l'on croirait que quelque habile homme, nourri parmi les affaires, l'a instruit en cette sorte. Ils sont tous, ajoute le même auteur, grands faiseurs de chansons, avec lesquelles ils passent bien souvent leurs fougues, quand il leur arrive quelques troubles. »

Revenons maintenant, en quelque sorte,

sur nos pas, pour voir une partie de l'ancienne Franche-Comté, le Mont-Jura qui annonce les Alpes au voyageur qui vient du centre de la France. Ce département, célèbre par la montagne qui lui donne son nom, se trouve divisé dans sa longueur en trois bandes ou lisières très-marquées, mais obliques et de largeur inégale entre elles. Au couchant, la basse plaine, large de trois lieues; ensuite le premier degré des monts, qui s'élève subitement comme un mur, et forme un plateau de quatre lieues de large : enfin la montagne qui n'est qu'une série sans fin de cimes et de vallées, et qui forme au levant une lisière à-peu-près aussi large que les deux premières ensemble. En s'avançant vers ce département, quand on vient de Paris, vous avez la richesse agricole et les belles forêts de chênes dans la basse plaine, et le vignoble régnant dans toute la longueur de la côte rapide qui monte au premier degré. Sur le premier plateau, l'agriculture décroissante, les forêts chétives d'arbres communs, et les cimes couvertes de buis. Plus loin le tapis épais et sombre des noires forêts de sapins, et les hautes cimes couvertes de neige six mois de l'année. Le climat varie suivant les hauteurs.

sur nos pas, pour voir une partie de l'ancienne Franche-Comté, le Mont-Jura qui annonce les Alpes au voyageur qui vient du centre de la France. Ce département, célèbre par la montagne qui lui donne son nom, se trouve divisé dans sa longueur en trois bandes ou lisières très-marquées, mais obliques et de largeur inégale entre elles. Au couchant, la basse plaine, large de trois lieues; ensuite le premier degré des monts, qui s'élève subitement comme un mur, et forme un plateau de quatre lieues de large : enfin la montagne qui n'est qu'une série sans fin de cimes et de vallées, et qui forme au levant une lisière à-peu-près aussi large que les deux premières ensemble. En s'avançant vers ce département, quand on vient de Paris, vous avez la richesse agricole et les belles forêts de chênes dans la basse plaine, et le vignoble régnant dans toute la longueur de la côte rapide qui monte au premier degré. Sur le premier plateau, l'agriculture décroissante, les forêts chétives d'arbres communs, et les cimes couvertes de buis. Plus loin le tapis épais et sombre des noires forêts de sapins, et les hautes cimes couvertes de neige six mois de l'année. Le climat varie suivant les hauteurs.

Dans la basse plaine, il est humide en tout temps, et dans la belle saison, chaud et malsain ; il est sec et doux sur la côte, se refroidit à mesure que l'on monte, et est à peine supportable sur les plus hauts sommets.

Lons-le-Saunier est le chef-lieu du département. Cette ville, assez peu étendue, et qui ne contient qu'environ six mille habitans, est dans le fond d'un bassin large d'une demi-lieue, et dont les bords, si l'on peut les appeler ainsi, sont tapissés de vignes qui produisent d'excellent vin. Cette ville est l'entrepôt du commerce du Jura pour Lyon et pour l'intérieur de la France. Les bois, les fers, les cuirs et les fromages y sont des objets d'un négoce assez important; mais sa principale richesse consiste dans le sel que l'on extrait de l'eau des sources salées. Ces sources et les travaux établis pour la dessication du sel, méritent que nous nous arrêtions un instant à les examiner.

« C'est à l'angle septentrional que se trouve le puits très-remarquable des salines ; il est creux de soixante pieds, large de quinze environ ; il est de forme carrée et toujours plein, quoique sans cesse on y puise ; et c'est de l'eau salée naturellement qu'il contient.

Un tournant mu par un courant d'eau douce, fait mouvoir quatre pompes qui tirent sans discontinuation celle du puits : cette eau salée se verse dans un auget de bois, en forme de canal, qui la porte à l'établissement des salines, lequel est à une petite demi-lieue de là ; et l'eau douce qui a mis la mécanique en jeu, fait aussi la même route pour aller mouvoir encore d'autres tournans, à la saline même, afin d'élever sous le toit d'un bâtiment très-haut, l'eau salée qu'elle vient déjà de tirer d'un trou très-profond..... Outre ce puits salé, que la ville même renferme, il y en a plusieurs autres dans la basse plaine, dont les eaux sont également conduites aux salines....

» Dans la confection du sel, nous avons deux opérations principales à connaître : la *graduation*, et la *cuite* ou *dessication*..... Chacune a ses bâtimens distincts ; c'est la *graduation* qui précède ; commençons par ce qui la concerne.

» Figurez-vous un bâtiment sans muraille, une halle, un hangar ouvert de tous côtés, long de deux mille pieds et plus, large de trente-six et haut de quarante sous le toit, *qui* s'élève encore de dix pieds ; il semble

qu'on n'ait voulu qu'élever en l'air ce toit immense par sa longueur ; des piliers de bois en forme de potence s'élèvent pour le soutenir de chaque côté et de six pieds en six pieds ; à la naissance du toit est un plancher ; dans le bas, les piliers se trouvent liés, comme en haut, par des poutres transversales qui portent une auge ou bassin immense en bois. Cette auge ou bassin n'a qu'un pied et demi de profondeur ; mais il a, comme le bâtiment, trente-six pieds de large en toute sa longueur ; il a parfaitement l'air d'un canal très-long et très-droit, où l'on aurait voulu mettre à couvert les voyageurs par le plancher et la toiture que les piliers supportent.

» Tout cela se tient, est d'une pièce, et ne porte point à terre..... Sur quoi est-il placé? sur de petits murs de six pieds de haut, fort solidement bâtis, qui traversent la largeur du bâtiment, et qui, sur toute sa longueur, se répètent de six pieds en six pieds, de même que les piliers ou potences. On passe à volonté entre les petits murs sous le bâtiment, dont l'élévation n'a pour but que d'en aérer toute la boiserie, d'empêcher la pourriture du long canal de bois et d'en faciliter les réparations.

» Tout l'intervalle qui sépare l'auge ou canal du plancher qui est au ras du toit, se remplit du haut en bas de fagots d'épines noires symétriquement arrangés et modérément pressés. . . . . Ces épines forment un massif de quarante pieds de haut, et ce massif devient un vrai filtre à travers lequel on va voir passer l'eau salée.

» Des pompes, mises en mouvement par un courant factice d'eau douce, élèvent l'eau salée jusqu'au haut du bâtiment sous le toit; là des augets posés horizontalement sur le plancher, la reçoivent, la portent également dans toute la longueur de l'édifice, et la font dégorger de par-tout avec une parfaite égalité. Cette eau salée se répand alors sur le massif d'épines, descend au travers, est sans cesse arrêtée par les brindilles, et se subdivise sans cesse à mesure qu'elle descend; elle étend à l'infini sa surface, se présente des milliers de fois au courant libre de l'air, en serpentant longuement dans la masse épineuse, et se repose enfin par gouttes dans le long canal de bois qui est au bas.

» Le but de cette filtration est de faire évaporer la plus grande quantité d'eau qu'il est possible, afin que ce qui en reste soit

chargé de plus de sel, et que la dessication s'opère plus facilement.

» . . . . L'eau se trouvant à la graduation requise, le travail de l'ébullition et de la dessication va commencer. Un autre édifice, ordinaire par sa structure, mais également immense par ses dimensions, renferme les magasins et les ateliers; sa largeur est de quatre-vingts pieds, et c'est sur le sens de la largeur que sont établies les chaudières, vases monstrueux, qui ne sont point en rond comme les chaudières communes; elles forment un carré long ayant vingt pieds de largeur sur une longueur de quarante, avec une profondeur seulement de dix-huit-pouces... Ce sont, quand *elles travaillent*, des étangs ignés où l'eau bout sans cesse avec force, s'évapore avec rapidité, s'épaissit à vue d'œil, et laisse enfin totalement à sec, et sous sa forme candie, le sel qui ne saurait s'élever dans l'évaporation, et qu'on retire par masses assez solides pour avoir besoin ensuite d'être réduit en grains....

» Ces vastes chaudières, composées de feuilles de tôle, sont assises par les bords sur des murailles qui les soutiennent tout autour, excepté d'un côté pour aller mettre le feu

dessous. » (*Voyage dans le Jura, par M. Lequinio.*)

Les cuites se relèvent toutes les vingt-quatre heures, et de chacune on retire dix-huit mille livres pesant de sel, qui se débite en partie dans le département et les départemens voisins; le reste s'envoie en Suisse.

Ces salines nous conduisent à dire un mot de *Salins* dans le même département, également renommé par ses salines, d'où il a tiré son nom. Cette petite ville, ancienne et mal bâtie, est placée le long d'une pente, au fond d'une gorge qui n'a pour ainsi dire que la largeur nécessaire au passage de la petite rivière *la Furieuse*, qui l'arrose. Des montagnes, qui paraissent avoir au moins deux cents toises de hauteur perpendiculaire, et dont la côte est extrêmement rapide, enveloppent la ville, et la tiennent *comme cachée dans le fond d'une longue boîte.*

Au fond de cette gorge, où Salins même est bâtie, un grand nombre de sources salées coulent à côté même de sources d'eau douce. Des voûtes considérables couvrent ces sources et tout le travail souterrain. On descend jusqu'au fond par des escaliers aussi faciles que ceux des édifices ordinaires. La rivière longe

tout l'établissement, et coule à plus de huit pieds au-dessus du sol des voûtes ; un filet d'eau s'extrait de cette rivière et s'introduit sous les voûtes mêmes, pour donner le mouvement aux différentes machines. Cet atelier souterrain peut avoir neuf cents pieds de long sur environ trois cents de large. On ne peut ici employer l'air avec autant d'avantage qu'à Lons-le-Saunier ; mais la dessication s'opère de même par le feu.

Après Lons et Salins, importantes par leurs salines, il ne faut pas oublier de visiter Saint-Claude. Il est bâti à mi-côte entre trois montagnes qui s'élèvent encore de cent cinquante toises au-dessus, le pressent entre leurs flancs, et semblent le menacer perpétuellement de l'engloutir. Cette position l'a toujours empêché de s'agrandir autant que ses ressources commerciales et l'industrie de ses habitans auraient pu le permettre. Saint-Claude verse dans toute la France les écritoires de corne et de buis, les tabatières de racine, et toutes les espèces d'ouvrages auxquels s'emploie le buis, tous les objets sortant du tour, les tabatières, la sculpture en ivoire, ou sur écaille, etc. Elle avait aussi de grandes papeteries et beaucoup de mécaniques

à l'eau, que l'incendie terrible de l'an 7 a consumées. Cet incendie a détruit une grande partie de la ville ; et c'est ce qui arrive de loin en loin aux bourgs et aux villages de ces cantons, dont les maisons ne sont couvertes que de petites planches de sapin très-minces et fort sèches. Il ne faut là-dessus qu'une étincelle pour produire l'incendie le plus violent.

Nous ne quitterons pas Saint-Claude sans dire un mot de ses chanoines, que la révolution a heureusement fait disparaître. Leur chapitre descendait originairement de Saint-Benoît. La pauvreté et le renoncement aux choses du monde valurent là, comme partout ailleurs, aux premiers moines de ce chapitre, d'immenses richesses en terres ; bientôt ils devinrent presque des souverains, de misérables mendians qu'ils étaient : leurs vassaux furent complètement *serfs*. Ce n'était pas sans doute dans l'évangile que ces moines avaient trouvé le droit odieux qu'ils s'attribuaient. Il y a environ cent ans, ils se changèrent en chanoines ; mais ils ne changèrent rien pour cela au sort des malheureux qu'ils retenaient dans leurs chaînes.

La France enfin était entièrement affran-

chie ; il n'y avait plus de servitude que dans le Jura : tout ce qu'il y avait de Français humains et éclairés en gémissaient hautement ; le roi lui-même, sans doute indigné de ce criminel égoïsme des moines, fut jusqu'à les provoquer de donner la liberté à leurs vassaux ; mais l'évêque et ses chanoines s'y refusèrent opiniâtrément : à la révolution, ils tenaient encore à leurs droits barbares, avec autant d'orgueil que dans les siècles les plus grossiers et les plus ignorans. Et ces gens-là osaient se dire les ministres d'une religion qui ordonne non-seulement l'égalité, mais veut encore que l'on soit humble ! S'ils croyaient réellement à l'évangile, il serait curieux de savoir quelle place ils pensaient avoir méritée dans le royaume qu'il promet.

Les caractères et les mœurs des habitans du Jura ne sont pas tout-à-fait ceux de leurs voisins. « Dans le Jura, dit M. *Lequinio*, les hommes ont assez généralement de l'esprit, et sur-tout une extrême prudence ; ils sont froids sans être nonchalans. Une sorte d'égoïsme, peut-être l'effet du climat, les a soustraits à l'empire des passions impétueuses, si contraire au bonheur de soi-même et des autres. En général, ils font un grand cas de

la supériorité de leur sexe, et n'aiment point ces petits soins minutieux qui composent ce qu'on nomme la *galanterie*. Ils sont amis des lois qui flattent cette supériorité des mâles; et le fils aîné, même dans les campagnes, absorbe la majeure partie de la prédilection paternelle; ils parlent avec plaisir du droit de substitution des terres aux mâles, et de l'usage de doter les filles en argent. Voilà ce qu'on peut regarder comme universel dans le département.

» Dans les villes, ils sont amis de la vie douce, on pourrait même dire inoccupées... Ils aiment beaucoup la table, mais sur-tout le jeu, comme affaire d'intérêt..... Dans les campagnes, les plaisirs suivent le genre d'occupation.....

» Les Juraciens, en général, sont robustes et de stature élevée.... Les femmes ne sont pas proportionnellement aussi grandes, et un grand nombre d'elles sont affligées de goîtres. Il n'y a ni état, ni éducation, ni soin, qui en préservent, dans les localités où cette difformité se rencontre : plusieurs hommes ont aussi cette difformité du cou, et j'y ai vu des chiens en porter de même... *Au loin*, ajoute le voyageur, on croit que

le goître est une difformité endémique des montagnes ; cela n'est pas ainsi dans le Jura : ce goître ne s'y voit que dans la lisière du bas, et spécialement dans Lons-le-Saunier et Salins. Je ne crois pas en avoir vu dans les montagnes les plus élevées. »

Dans plusieurs parties de la montagne, la neige, en hiver, s'élève aussi haut que les toits ; la porte des habitations demeure scellée pendant plusieurs mois, et c'est par la cheminée que l'on sort. On marche par-dessus la neige avec de larges patins plats façonnés en forme de semelles de souliers, et armés de crochets de tous les côtés, afin d'empêcher qu'on ne glisse. Si l'on sent que la neige est assez raffermie, l'on y creuse une voûte, et l'on ouvre, par-dessous, une route à la chaumière. On pense bien que les promenades ne sont pas très-multipliées, et qu'elles doivent être commandées par de pressans besoins. Pour que l'on puisse passer, ainsi renfermé, toute la rude saison, le pain est cuit d'avance, comme dans les vaisseaux qui partent pour un long voyage : ce pain est fait de farine d'avoine, mais on n'y met pas le son ; il a la forme et la grosseur d'une pomme, et la dureté du biscuit

des marins. Quand il est trempé, il renfle beaucoup; un seul suffit au dîner d'un homme. De la vache salée, fumée, et conservée dans la cheminée; quelque peu de lard salé, fumé, et conservé de même; du plus mauvais fromage, formé par le dépôt du petit-lait rebouilli, quand on en a retiré le bon fromage pour la vente; le peu de lait que donnent les vaches pendant l'hiver, quelque peu de mauvais beurre ou d'huile de navette, et de la boisson aigre, faite avec des prunelles de haies, des pommes sauvages, du genièvre et de l'eau : tels sont les alimens dont ces familles se nourrissent pendant la durée de leur retraite forcée.

Les occupations alors consistent assez généralement à façonner le bois de buis ou de sapin; à en faire des cuillers, des boîtes, etc.

Dans le Jura, on trouve beaucoup d'habitations isolées; et dans quelques-uns des cantons les plus élevés, on a établi des *chalais*, ou habitation des bergers et des troupeaux pendant l'été; par ce mot de *chalais*, on entend indifféremment dans le pays, ou la maison ou le troupeau. Les hommes seuls vont habiter ces chalais pendant quatre mois : c'est *la saison* des herbes et des fromages, le temps

où la neige ne couvre point la terre, depuis le 1er. juin jusqu'à la Saint-Denis, qui est le 9 octobre. Le nombre des hommes est proportionné à celui des vaches; on en met ordinairement un par quinze ou vingt bêtes. Outre les bergers, il y a un faiseur de fromage, qu'on appelle *fruitier*, par quatre-vingts vaches; chaque fruitier a un marmiton, qui porte le nom de *gigue:* voilà la population des chalais. Les bergers n'ont que le soin de garder et de traire les vaches; les fruitiers cuisent et salent les fromages, et les gigues fendent le bois et apprêtent la nourriture.

En quittant le Jura, et continuant la route qui mène aux Alpes, on trouve Genève, qui mérite bien de nous arrêter un instant. Cette grande ville, qui formait il y a quelques années un état séparé, est située à l'extrémité occidentale du lac Léman; elle est fort animée sur ses bords, et le termine en y formant par ses maisons un arc très-courbé. Le Rhône, qui sort du lac en cet endroit, et qui coule vers l'ouest, se partage et traverse la ville en deux branches; au-dessous d'elle et tout près de ses faubourgs, ce fleuve en reçoit un autre, l'Arve, qui roule en torrent, parce qu'il prend sa source à peu de lieues de là,

dans la hauteur des monts. Les plaines de Vaux, de Gex et de Genève n'en font qu'une, sur laquelle la ville domine, ainsi que sur le lac. Cette ville se trouve au sud-ouest, et laisse à son nord toute la plaine, qui forme autour d'elle un vaste demi-cercle, depuis le département de l'Ain, à l'ouest, en tournant par le nord jusqu'à la Suisse, à l'est; elle touche au midi le pays montueux qui comprend la ci-devant Savoie, et qui s'élève graduellement en montant toujours, jusqu'aux sommets glacés du Mont-Blanc : le Jura, couvert de ses noires forêts, borde la plaine au nord et au couchant; les Alpes, toujours blanches, commencent à la couvrir à l'est, en s'allongeant par le midi, pour aller presque fermer l'enceinte, à l'ouest, par les montagnes du ci-devant Dauphiné.

« Tous les environs de Genève, à partir de ses faubourgs, dans l'espace de deux lieues, et spécialement au bord du lac, sont couverts de maisons de campagne bien bâties, ornées de jardins et de bosquets, et qui toutes témoignent également l'amour des jouissances douces, la fortune, le bon goût et l'activité commerciale du laborieux et industrieux Genévois : la plaine est cultivée soigneusement,

coupée de milliers d'enclos formés par des haies vives, et enrichie par tous les genres de culture. Vous avez donc sous vos yeux le plus vaste des jardins; un tapis de vignoble de toute part sur les coteaux; le sombre des sapins qui, vers le nord, couronne le Jura dans un demi-cercle de vingt-cinq à trente lieues, en se dérobant à votre vue sur la Suisse, et tout le Mont-Blanc qui vous cerne au midi, en se rapprochant du Jura vers l'ouest, pour vous protéger de tous les côtés. Vous voyez les nuages roulant sans cesse du haut au bas des monts, tantôt cachant ces monts pour vous les faire desirer, tantôt ne faisant que les ombrager, tantôt s'élevant tout-à-fait et vous les laissant admirer dans toute leur majesté; vous avez enfin au levant le lac qui s'étend devant vous avec un éclat toujours nouveau; il conduit naturellement vos yeux sur Versoy, sur Copet, sur Nyon et Lausanne, qui bordent l'autre rive, il vous fuit en remontant vers la Suisse; il vous appelle à le suivre, et entraîne à l'orient vos regards et votre *affection* sur la surface qui paraît sans fin. » (*Voyage de M. Lequinio.*)

Telle est la décoration auguste qui orne perpétuellement le théâtre immense où Genève est assise. Cette commune y jouit d'un

climat fort doux, au milieu des frimas qui l'environnent.

Genève se range parmi les premières villes de la république, et renferme une population de 23 mille ames. Elle a quelques beaux édifices et de magnifiques promenades. Ses fortifications ne sont pas très-importantes. Mais ce qui lui donne un véritable lustre, c'est son activité commerciale, son industrie et son goût pour les arts et les sciences. Elle a plusieurs belles manufactures, et l'on connaît dans toute l'Europe ses ouvrages d'horlogerie. Elle en fait un commerce très-considérable; il n'y a cependant point de manufactures en grand ni d'isolées: chacun travaille chez soi; mais toutes les maisons, pour ainsi dire, toutes les chambres, sont des ateliers: on voit la lime et les cadrans par-tout. La librairie est aussi fort étendue à Genève, et l'on y trouve dans les arts et dans les sciences, ce qu'on ne pourrait rencontrer que dans les cinq ou six premières villes de France.

Mais quittons cette cité, et poursuivons notre route vers les Alpes, dans lesquelles nous entrerons par le département du Mont-Blanc.

Ce département, autrefois le duché de Savoie, est borné au nord par le département

Famille Savoyarde partant pour faire son tour de France.

lac du Léman qui le sépare de la Suisse;
vant par les Alpes qui le séparent du
is et du Piémont; au midi par le ci-de-
Dauphiné, et au couchant par le Rhône
e sépare du Bugey, du Valromey et du
de Gex. La Savoie fut anciennement ha-
par les *Centrons*, les *Allobroges* et
ues autres peuples Gaulois. Les Cen-
étaient au pied des Alpes Pennines; c'est
l'on appelle aujourd'hui la *Tarentaise*.
r y passa en venant dans les Gaules avec
égions. Les Allobroges, peuples fort re-
s des Romains, s'étendirent dans tout
ys qui est entre le Rhône au sortir du lac
an, et l'Isère. Cette contrée se divisait en
rties : la Savoie propre, le Genévois,
ablais, le Faucigny, la Tarentaise et la
ienne. La ville capitale est *Chambéry*,
e au confluent des deux petites rivières
Lisse et d'Albans, et dans une vallée dé-
se; elle est médiocrement grande et
re; ses rues sont étroites, sales, et ses
ons, soutenues sur des piliers, s'avancent
les rues, et permettent d'y marcher à
rt. *Annecy* est la seconde ville, et se
e placée sur le bord du lac Léman; si-
on charmante, qui présente la nature en

et le lac du Léman qui le sépare de la Suisse; au levant par les Alpes qui le séparent du Valais et du Piémont; au midi par le ci-devant Dauphiné, et au couchant par le Rhône qui le sépare du Bugey, du Valromey et du pays de Gex. La Savoie fut anciennement habitée par les *Centrons*, les *Allobroges* et quelques autres peuples Gaulois. Les Centrons étaient au pied des Alpes Pennines; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la *Tarentaise*. César y passa en venant dans les Gaules avec cinq légions. Les Allobroges, peuples fort redoutés des Romains, s'étendirent dans tout le pays qui est entre le Rhône au sortir du lac Léman, et l'Isère. Cette contrée se divisait en six parties: la Savoie propre, le Genévois, le Chablais, le Faucigny, la Tarentaise et la Maurienne. La ville capitale est *Chambéry*, située au confluent des deux petites rivières de l'Aisse et d'Albans, et dans une vallée délicieuse; elle est médiocrement grande et pauvre; ses rues sont étroites, sales, et ses maisons, soutenues sur des piliers, s'avancent dans les rues, et permettent d'y marcher à couvert. *Annecy* est la seconde ville, et se trouve placée sur le bord du lac Léman; situation charmante, qui présente la nature en

même temps dans ce qu'elle a de riant et de majestueux.

Les montagnes, les lacs, les cascades, les neiges éternelles des sommets les plus élevés, et les glaciers, masses immenses de glaces qui ne fondent jamais, présentent dans la Savoie et dans la Suisse qui l'avoisine, des objets de la plus grande curiosité, aux voyageurs qui savent les voir et les admirer. Retraçons quelques-uns de ces grands et sublimes traits, d'après l'estimable et savant *de Saussure*, qui a passé une partie de ses jours à gravir les plus hautes et principales montagnes des Alpes, pour y interroger la nature, en quelque sorte abandonnée à elle-même.

« Ces grandes chaînes, dit-il, dont les sommets percent dans les régions élevées de l'atmosphère, semblent être le laboratoire de la nature, et le réservoir dont elle tire les biens et les maux qu'elle répand sur notre terre, les fleuves qui l'arrosent et les torrens qui la ravagent, les pluies qui la fertilisent et les orages qui la désolent. Tous les phénomènes de la physique générale s'y présentent avec une grandeur et une majesté dont les habitans des plaines n'ont aucune idée; l'action des vents et celle de l'électricité aérienne s'y exer-

cent avec une force étonnante ; les nuages se forment sous les yeux de l'observateur, et souvent il voit naître sous ses pieds les tempêtes qui dévastent les plaines, tandis que les rayons du soleil brillent autour de lui, et qu'au-dessus de sa tête le ciel est pur et serein. De grands spectacles de tout genre varient à chaque instant la scène : ici un torrent se précipite du haut d'un rocher, forme des nappes et des cascades qui se résolvent en pluie, et présentent aux spectateurs de doubles et triples arcs-en-ciel, qui suivent ses pas et changent de place avec lui. Là des *avalanches* de neige s'élancent avec une rapidité comparable à celle de la foudre, traversant et sillonnant des forêts, en fauchant les plus grands arbres à fleur de terre avec un fracas plus terrible que celui du tonnerre. Plus loin, de grands espaces hérissés de glaces éternelles, donnent l'idée d'une mer subitement congelée dans l'instant même où les aquilons soufflaient ses flots; et à côté de ces glaces, au milieu de ces objets effrayans, des réduits délicieux, des prairies riantes exhalant le parfum de mille fleurs aussi rares que belles et salutaires, présentent la douce image du printemps, dans un climat fortuné,

même temps dans ce qu'elle a de riant et de majestueux.

Les montagnes, les lacs, les cascades, les neiges éternelles des sommets les plus élevés, et les glaciers, masses immenses de glaces qui ne fondent jamais, présentent dans la Savoie et dans la Suisse qui l'avoisine, des objets de la plus grande curiosité, aux voyageurs qui savent les voir et les admirer. Retraçons quelques-uns de ces grands et sublimes traits, d'après l'estimable et savant *de Saussure*, qui a passé une partie de ses jours à gravir les plus hautes et principales montagnes des Alpes, pour y interroger la nature, en quelque sorte abandonnée à elle-même.

« Ces grandes chaînes, dit-il, dont les sommets percent dans les régions élevées de l'atmosphère, semblent être le laboratoire de la nature, et le réservoir dont elle tire les biens et les maux qu'elle répand sur notre terre, les fleuves qui l'arrosent et les torrens qui la ravagent, les pluies qui la fertilisent et les orages qui la désolent. Tous les phénomènes de la physique générale s'y présentent avec une grandeur et une majesté dont les habitans des plaines n'ont aucune idée ; l'action des vents et celle de l'électricité aérienne s'y exer-

cent avec une force étonnante ; les nuages se forment sous les yeux de l'observateur, et souvent il voit naître sous ses pieds les tempêtes qui dévastent les plaines, tandis que les rayons du soleil brillent autour de lui, et qu'au-dessus de sa tête le ciel est pur et serein. De grands spectacles de tout genre varient à chaque instant la scène : ici un torrent se précipite du haut d'un rocher, forme des nappes et des cascades qui se résolvent en pluie, et présentent aux spectateurs de doubles et triples arcs-en-ciel, qui suivent ses pas et changent de place avec lui. Là des *avalanches* de neige s'élancent avec une rapidité comparable à celle de la foudre, traversant et sillonnant des forêts, en fauchant les plus grands arbres à fleur de terre avec un fracas plus terrible que celui du tonnerre. Plus loin, de grands espaces hérissés de glaces éternelles, donnent l'idée d'une mer subitement congelée dans l'instant même où les aquilons soufflaient ses flots; et à côté de ces glaces, au milieu de ces objets effrayans, des réduits délicieux, des prairies riantes exhalant le parfum de mille fleurs aussi rares que belles et salutaires, présentent la douce image du printemps, dans un climat fortuné,

et offrent au botaniste les plus riches moissons. » (*Voyage dans les Alpes.*)

Un des lieux les plus curieux de la Savoie, qui attire le voyageur, est la *vallée de Chamouni* (ou *Chamonix*). Un étroit défilé en permet l'entrée : « C'est sur les rochers qui la bordent que croissent les plantes vraiment alpines que l'on a le plaisir de rencontrer.... J'aime, dit notre voyageur, à revoir au commencement du printemps qui m'appelle dans les Alpes, le *Rhododendron ferrugineum ;* cet arbrisseau charmant, dont les rameaux toujours verts sont couronnés de fleurs purpurines qui exhalent une odeur aussi douce que leur couleur est fine ; l'auricule des Alpes, qui a gagné dans nos jardins des couleurs plus riches, mais qui n'y a plus la suavité du parfum qu'elle répand sur ces rochers, etc. Ce ne sont pas les plantes seules qui donnent à cette route un caractère alpestre : les rochers primitifs sur lesquels elle passe, l'Arve, serrée dans un passage étroit et profond, son écume, que l'on voit blanchir au travers des cimes des sapins qui sont fort au-dessous des pieds des voyageurs ; et de l'autre côté, un rocher noir, taillé presque à pic, teint çà et là de couleurs métalliques, et portant de

place en place, comme sur des étagères, de grands sapins dont le vert obscur contraste avec la blancheur des bouleaux; tels sont les objets qui caractérisent l'avenue vraiment alpine de la vallée de Chamouni.... En sortant de ce défilé étroit et sauvage, on tourne à gauche et l'on entre dans la vallée, dont l'aspect au contraire est infiniment doux et riant. Le fond de cette vallée, en forme de berceau, est couvert de prairies, au milieu desquelles passe le chemin bordé de petites palissades. On découvre successivement les différens glaciers qui descendent dans cette vallée. On ne voit d'abord que celui de Taconay, qui est presque suspendu sur la pente rapide d'une petite ravine dont il occupe le fond. Mais bientôt les yeux se fixent sur celui des Buissons, qu'on voit descendre du haut des sommités voisines du Mont-Blanc; ses glaces, d'une blancheur éblouissante, dressées en forme de hautes pyramides, font un effet étonnant au milieu des forêts de sapins qu'elles traversent et qu'elles surpassent. On voit enfin de loin le grand glacier des Bois, qui en descendant se recourbe contre la vallée de Chamouni; on distingue ses murs de glaces qui dominent des rocs jaunes taillés à pic.

» Ces glaciers majestueux, séparés par des forêts, couronnés par des rocs de granit d'une hauteur étonnante, qui sont taillés en forme de grands obélisques, et entremêlés de neiges et de glaces, présentent un des plus grands et des plus singuliers spectacles qu'il soit possible d'imaginer. L'air pur et frais qu'on respire, si différent de l'air étouffé des vallées de Sallenche et de Servoz, la belle culture de la vallée, les jolis hameaux que l'on rencontre à chaque pas, donnent, par un beau jour, l'idée d'un monde nouveau, d'une espèce de paradis terrestre, renfermé par une divinité bienfaisante dans l'enceinte de ces montagnes. La route, par-tout belle et facile, permet de se livrer à la délicieuse rêverie et aux idées douces, variées et nouvelles, qui se présentent en foule à l'esprit. Quelquefois de grands éclats, semblables à des coups de tonnerre, et suivis, comme eux, par de longs roulemens, interrompent cette rêverie, causent une espèce d'effroi, quand on ignore leur cause, et montrent, quand on la connaît, combien est grande la masse des glaçons, dont la chute produit un si terrible fracas.... La grandeur des objets trompe sur les distances. En entrant dans la vallée, on croit qu'en moins

d'une demi-heure on arrivera à l'extrémité ; et cependant on met plus de deux heures à aller jusqu'à un prieuré, qui n'est pas même à la moitié de la longueur de la vallée. »

Plusieurs *glaciers* environnent cette célèbre vallée ; mais, avant d'en visiter aucun, il faut prendre une idée générale de ces masses immenses de glaces. « Si un observateur, dit M. *de Saussure*, pouvait être transporté à une assez grande hauteur au-dessus des Alpes, pour embrasser d'un coup d'œil les montagnes de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, il verrait cette chaîne sillonnée par de nombreuses vallées, et composée de plusieurs chaînes parallèles, la plus haute au milieu, et les autres décroissant graduellement à mesure qu'elles s'en éloignent. La chaîne la plus élevée, que je nommerai *chaîne centrale*, lui paraîtrait hérissée de rochers escarpés, couverts, même en été, de neiges et de glaces, par-tout où leurs flancs ne sont pas absolument taillés à pic ; mais des deux côtés de cette chaîne, il verrait de profondes vallées, tapissées d'une belle verdure, peuplées de nombreux villages, et arrosées par des rivières. En détaillant un peu plus ces objets, il remarquerait que la chaîne centrale est

composée de pics élevés et de chaînes partielles, couvertes de neiges sur leurs sommités; mais que toutes les pentes de ces pics et de ces chaînes, celles du moins qui ne sont pas excessivement rapides, sont chargées de glaces, et que leurs intervalles forment de hautes vallées remplies d'amas immenses de glaces, qui vont se verser dans les vallées profondes et habitées qui bordent la grande chaîne. Les chaînes les plus voisines de celles du centre, présenteraient à l'observateur, mais plus en petit, les mêmes phénomènes. Plus loin, il n'appercevrait plus de glaces; il ne découvrirait même des neiges que çà et là sur quelques sommités élevées; et enfin il verrait les montagnes, en s'abaissant toujours, perdre leur aspect sauvage, se revêtir de formes plus douces et plus arrondies, se couvrir de verdure, venir mourir au bord des plaines, et se confondre avec elles.

» D'après cet apperçu général, je reconnais deux genres de glaciers bien distincts, et auxquels on peut rapporter toutes leurs variétés, quelque nombreuses qu'elles puissent être. Les uns sont renfermés dans des vallées plus ou moins profondes, qui, bien que très-élevées, sont cependant dominées par des mon-

tagnes encore plus hautes; les autres ne sont point renfermés dans des vallées, mais étendus sur les pentes des hautes sommités.

» Les glaciers de la première classe, ceux qui sont renfermés dans le fond des hautes vallées, sont les plus considérables, tant pour l'étendue que pour la profondeur. On en voit dans les Alpes, dont la longueur est de plusieurs lieues : celui des Bois, dans la vallée de Chamouni, a près de cinq lieues, sans aucune interruption, sur une largeur variable, mais qui, vers le haut, est de plus d'une lieue.... L'épaisseur de la glace varie : dans le même glacier des Bois, je l'ai trouvée communément de quatre-vingts à cent pieds ; mais on comprend que, par-tout où il se rencontre des creux ou des enfoncemens, cette profondeur doit être beaucoup plus grande. On dit avoir trouvé des épaisseurs de glaces de plus de cent toises; et, quoique je ne l'aie pas vu, je n'ai pas cependant de peine à le croire.

» Ces grandes vallées de glaces ont communément leur fond plus ou moins incliné. Partout où sa pente est rapide, les glaces entraînées par leur poids, et inégalement soutenues par le fond raboteux qui les porte, se divisent en grandes tranches transversales, séparées

par de profondes crevasses. Ces glaçons ainsi divisés, quelquefois même soulevés par la pression de ceux qui les suivent, présentent de grands et de beaux accidens, des formes bizarres de pyramides, de tours, de grandes crêtes percées, etc. Mais par-tout où le fond est horizontal, ou du moins incliné en pente douce, la surface de la glace est aussi à-peu-près uniforme; les crevasses y sont rares et pour l'ordinaire assez étroites. . . .

» Il ne faut point se figurer que ces glaces offrent une surface glissante comme celles des fossés et des lacs; elle est au contraire rude, grenue, et l'on ne risque de glisser que dans les endroits où cette surface a une pente très-rapide. Sa substance même est très-poreuse, et nulle part on ne voit de grands morceaux transparens et exempts de bulles; ce qui fait croire qu'elle n'est formée que par la congélation de la neige imbibée d'eau. . . .

» Tous les grands glaciers ont à leur extrémité inférieure, et le long de leurs bords, de grands amas de sables et de débris, produits des écoulemens des montagnes qui les produisent. . . . . Les paysans de Chamouni donnent le nom de *moraines* à ces *monceaux* de débris. . . . Ces sables et ces

pierres s'arrêtent quelquefois sur les glaces, et y forment des bancs ou entassemens étendus. »

A présent que nous avons une idée des glaciers, suivons le voyageur au *Montanvert.*

« Ce que les gens de Chamouni appellent ainsi, est un pâturage élevé de 428 toises au-dessus de la vallée, et de 954 au-dessus de la mer. Il est au pied de l'aiguille des *Charmos*, et immédiatement au-dessus de cette vallée de glace dont la partie inférieure porte le nom de *Glacier des Bois*. On y conduit ordinairement les étrangers, parce que c'est un site qui présente un magnifique aspect de cet immense glacier et des montagnes qui le bordent, et parce qu'on peut de là descendre sur la glace, et voir sans danger quelques-unes des singularités qu'elle offre.... On fait communément la route, en partant du prieuré, à pied, et en trois heures....

» En montant au Montanvert on a toujours sous ses pieds la vue de la vallée de Chamouni, de l'Arve qui l'arrose dans toute sa longueur, d'une foule de villages et de hameaux entourés d'arbres et de champs bien cultivés. Au moment où l'on arrive au Montanvert, la scène change, et au lieu de cette

riante et fertile vallée, on se trouve presqu'au bord d'un précipice, dont le fond est une vallée beaucoup plus large et plus étendue, remplie de neige et de glace, et bordée de montagnes colossales, qui étonnent par leur hauteur et leurs formes, et qui effraient par leur stérilité et leurs escarpemens. Ce glacier descend presque dans la vallée de Chamouni, où on le nomme *le Glacier des Bois*, du nom d'un hameau près duquel il se termine : c'est de son extrémité inférieure que sort le torrent de l'*Arveiron*... Sa surface, vue du Montanvert, ressemble à celle d'une mer qui aurait été subitement gelée, non pas dans le moment de la tempête, mais à l'instant où le vent s'est calmé, et où les vagues, quoique très-hautes, sont émoussées et arrondies. Ces grandes ondes sont à-peu-près parallèles à la longueur du glacier, et elles sont coupées par des crevasses transversales qui paraissent bleues dans leur intérieur, tandis que la glace paraît blanche à sa surface extérieure.

» Entre les montagnes qui dominent le Glacier des Bois, celle qui fixe plus les regards de l'observateur, est un grand obélisque de granit, qui est en face du Montanvert, de l'autre côté du glacier : on le nomme

l'*Aiguille du Dru;* et en effet sa forme arrondie, et excessivement élancée, lui donne plus de ressemblance avec une aiguille qu'avec un obélisque ; ses côtés semblent polis comme un ouvrage de l'art ; on y distingue seulement quelques aspérités et quelques fentes rectilignes très-nettement tranchées... La hauteur de ce pic, au-dessus de la vallée de Chamouni, est de 1422 toises. Il est absolument inaccessible dans toute sa hauteur : ainsi on est réduit à l'observer avec le télescope.

» Lorsque l'on s'est bien reposé sur la jolie pelouse du Montanvert, et que l'on s'est rassasié, si l'on peut jamais l'être, du grand spectacle que présentent ce glacier et les montagnes qui le bordent, on descend par un sentier rapide entre des rhododendrons, des mélèses, des aroles, jusques au bord du glacier.... Au bas de la pente on trouve la *moraine*, ou amas de sable et de cailloux déposés sur les bords du glacier. De là on passe sur le glacier même ; et s'il n'est pas trop scabreux et trop entrecoupé de grandes crevasses, il faut s'avancer au moins jusque 3 ou 400 pas pour se faire une idée de ces grandes vallées de glace. En effet, si l'on se contente de voir celle-ci de loin, du Montanvert, par

exemple, on n'en distingue point les détails ; ses inégalités ne semblent être que les ondulations arrondies de la mer après l'orage ; mais quand on est au milieu du glacier, ces ondes paraissent des montagnes, et leurs intervalles semblent être des vallées entre ces montagnes. Il faut d'ailleurs parcourir un peu le glacier pour voir ses beaux accidens, ses larges et profondes crevasses, ses grandes cavernes, ses lacs remplis de la plus belle eau, renfermée dans des murs transparens de couleur d'aigue-marine ; ses ruisseaux d'une eau vive et claire, qui coulent dans des canaux de glace, et qui viennent se précipiter et former des cascades dans des abîmes également de glace...

» Après avoir traversé le glacier, je remontai vers le pied de l'aiguille du Dru, et me reposai dans des pâturages que l'on nomme *la place de l'Aiguille*. Comme on ne peut y parvenir que par le glacier, toute la communauté qui veut y conduire ses bestiaux se rassemble au commencement de l'été pour leur frayer une route sur la glace : on y conduit ainsi un certain nombre de génisses et une ou deux vaches à lait pour la nourriture de leur gardien. Elles restent là jusques au

commencement de l'automne, où l'on va de nouveau leur frayer un chemin pour le retour; car celui qu'on avait fait pour les amener est souvent détruit quelques heures après par le mouvement continuel de la glace. Le berger lui-même ne descend au village qu'une ou deux fois dans la saison, pour chercher sa provision de pain; et tout le reste du temps il demeure parfaitement seul avec son troupeau dans cette affreuse solitude. Lorsque je fus là, en 1760, je rencontrai le berger; c'était alors un vieillard à longue barbe, vêtu de peau de veau avec le poil en dehors; il avait l'air aussi sauvage que le lieu même qu'il habitait. Il fut très-étonné de voir un étranger, et je crois bien que j'étais le premier dont il eût reçu la visite. J'aurais souhaité qu'il lui restât de cette visite un souvenir agréable; mais il ne desirait que du tabac, je n'en avais point, et l'argent que je lui donnai ne parut lui faire aucun plaisir. . .

» En revenant du Montanvert au prieuré de Chamouni, si l'on ne veut pas faire deux fois le même chemin, et que l'on ne craigne pas une descente rapide, on peut, en suivant d'assez près le glacier, descendre par une pente qu'on nomme *la Felia*. On arrive au

bas du glacier, et l'on voit l'*Arveiron* en sortir par un arche de glace. Mais ce morceau est assez intéressant pour mériter une description.

» L'Arveiron est un torrent considérable qui sort de l'extrémité inférieure du glacier des Bois, comme nous disons, par une grande arche de glace. C'est un des objets les plus dignes de la curiosité des voyageurs. Que l'on se figure une profonde caverne dont l'entrée est une voûte de glace de plus de cent pieds d'élévation, sur une largeur proportionnée : cette caverne est taillée par la main de la nature, au milieu d'un énorme rocher de glace, qui, par le jeu de la lumière, paraît ici blanche et opaque comme de la neige, là, transparente et verte comme l'aigue-marine. Du fond de cette caverne sort avec impétuosité une rivière blanche d'écume, et qui souvent roule dans ses flots de gros rochers de glace. En élevant les yeux au-dessus de cette voûte, on voit un immense glacier, couronné par des pyramides de glace, du milieu desquelles semble sortir l'obélisque du Dru dont la cime va se perdre dans les nues : enfin tout ce tableau est encadré par les belles forêts du Montanvert et de l'Aiguille du Bochard,

et ces forêts accompagnent le glacier jusqu'à sa cime qui se confond avec le ciel.

» On a quelquefois la curiosité d'entrer dans la caverne, et on peut, en effet, s'y enfoncer assez avant, lorsqu'elle est large, et que l'Arveiron ne la remplit pas entièrement; mais c'est toujours une témérité, parce qu'il se détache fréquemment de grands fragmens de sa voûte. Lorsque nous fûmes la visiter en 1778, nous remarquâmes dans l'arche qui formait l'entrée, une grande crevasse presque horizontale, coupée à ses extrémités par des fentes verticales; il était aisé de présumer que toute cette pièce se détacherait bientôt. Effectivement, on entendit dans la nuit un bruit semblable à un coup de tonnerre. Cette pièce, qui formait la clef de la voûte, était tombée, et avait entraîné par sa chute celle de toute la partie extérieure de l'arche; cet amas de glace suspendit pendant quelques momens le cours de l'Arveiron: ses eaux s'accumulèrent dans le fond de la caverne; et rompant ensuite tout-à-coup cette digue, elles entraînèrent avec violence tous ces grands blocs de glace, les brisèrent contre les rochers dont est parsemé le lit du torrent, et en charrièrent des fragmens à de grandes distances. Nous vîmes

le lendemain, avec une espèce d'effroi, la place où nous nous étions arrêtés la veille, couverte de grands quartiers de ces glaces. »

Notre savant et philosophe voyageur ne peut quitter les montagnes et les glaciers qui entourent la vallée de Chamouni, sans dire quelques mots des mœurs des habitans de cette célèbre vallée. Long-temps on les crut de véritables brigands, et quelques voyageurs n'entreprenaient de très-loin en très-loin de les visiter, qu'avec une suite nombreuse et bien armée ; ce ne fut guère qu'en 1741 que *Pocock*, étant venu au milieu d'eux, reconnut la fausseté de la réputation injurieuse que l'on avait faite aux meilleurs gens du monde ; et il s'empressa de désabuser l'Europe, et de lui indiquer l'un des lieux les plus curieux qu'elle renferme. Les étrangers, sur cette relation, se rendirent sans crainte dans la vallée, et leur concours a bientôt été plus considérable que le nombre des auberges semblait le permettre. Ce concours et l'argent qui resta à Chamouni, observe notre voyageur, altérèrent un peu l'antique simplicité, et même la pureté des mœurs des habitans.

Les hommes de Chamouni, de même que ceux de la plupart des hautes vallées, ne sont

en général ni bien grands, ni d'une bien belle figure ; mais ils sont ramassés, pleins de nerfs et de force. Il en est de même des femmes. Elles ne parviennent pas non plus à un âge très-avancé. Les hommes de quatre-vingts ans y sont extrêmement rares. Ils sont généralement honnêtes, fidèles et très-attachés à la pratique des devoirs de leur religion. Ils savent être économes et en même temps très-charitables. Les orphelins et les vieillards qui n'ont aucun moyen de subsistance, sont nourris alternativement par tous les habitans de la paroisse : chacun à son tour les garde chez lui et les entretient pendant un nombre de jours proportionné à ses facultés ; et quand le tour est fini, on le recommence. Si un homme, par ses infirmités ou son grand âge, ne peut pas faire valoir son bien, et n'a pas de quoi entretenir des domestiques, ses voisins s'entendent entre eux pour le lui cultiver.

» S'il y avait quelque chose à désirer pour eux, ce serait des fabriques ou des métiers qui occupassent les hommes pendant l'hiver, lorsque la terre couverte de neige se refuse à leurs travaux. Ceux qui ont de l'activité et le goût du travail trouvent bien le moyen de s'occuper utilement ; mais il n'y a cependant

aucune occupation assez attrayante et assez lucrative pour les arracher tous aux séductions de l'oisiveté et de la paresse. Plusieurs d'entr'eux passent alors leur vie dans les cabarets ; ils y jouent, et même très-gros jeu. J'en ai connu un qui avait un fonds de terre assez considérable, et qui l'a perdu en entier, au point d'être réduit à aller à Paris, faire le métier de décrotteur. C'est sur-tout dans les grands villages que règne ce désordre. Dans les hameaux, les soirées se passent à-peu-près comme dans le joli drame de la *Soirée villageoise* : dès que la nuit est venue, on se réunit dans la maison dont la chambre à poële est la plus grande ; les femmes filent, teillent du chanvre, content des histoires ; les hommes font des seaux, des cuillers, ou d'autres petits ouvrages en bois, et la maîtresse de la maison ne fait d'autres frais qu'une cruche d'eau et un bassin de pommes sauvages, cuites sous la cendre, pour servir de rafraîchissement.

» Leur esprit est vif, pénétrant, leur caractère gai, enclin à la raillerie ; ils saisissent avec une finesse singulière les ridicules des étrangers, et ils les contrefont entr'eux de la manière la plus plaisante. Cependant

ils réfléchissent beaucoup : plusieurs d'entr'eux m'ont attaqué sur la religion, sur la métaphysique ; non point comme professant un culte différent du leur, mais sur des questions générales qui prouvaient des idées à eux, et indépendantes de celles qu'on leur inculque.

» Rien dans ce genre ne m'a plus étonné qu'une femme d'Argentière, chez laquelle j'entrai pour demander du lait, en descendant du glacier, au mois de mars 1764. Il avait régné dans son hameau une dyssenterie épidémique, qui, quelques mois auparavant, lui avait enlevé en peu de jours son père, son mari et ses frères, en sorte qu'elle était demeurée seule avec trois enfans au berceau. Sa figure avait quelque chose de noble, et sa physionomie portait l'empreinte d'une douleur calme et profonde, qui la rendait intéressante. Après m'avoir donné du lait, elle me demanda d'où j'étais, et ce que je venais faire chez eux dans cette saison. Lorsqu'elle sut que j'étais Genévois, elle me dit qu'elle ne pouvait pas croire que les protestans fussent damnés, qu'il y avait beaucoup d'honnêtes gens parmi nous, et que Dieu était trop bon et trop juste pour nous con-

damner tous indistinctement. Ensuite, après un moment de réflexion, elle ajouta, en secouant la tête : *Mais ce qui est bien étrange, c'est que de tant qui s'en sont en allés, il n'en soit pas revenu un seul. Moi*, ajouta-t-elle avec l'expression de la douleur, *qui ai tant regretté mon mari et mes frères, qui n'ai cessé de penser à eux, qui, toutes les nuits, les conjure avec les plus vives instances de me dire où ils sont et dans quel état ils se trouvent : ah ! sûrement, s'ils existaient quelque part, ils ne me laisseraient pas dans cette incertitude ! Mais, peut-être*, ajoutait-elle, *ne suis-je pas digne de cette faveur ; peut-être les ames pures et innocentes de ces enfans* (elle disait cela en regardant leur berceau), *jouissent-elles de leur présence et d'un bonheur qui m'a été refusé ?*

» Ce singulier mélange de raison et de superstition, exprimé avec force dans la langue énergique du pays, avait quelque chose de très-extraordinaire dans le genre antique, ou plutôt dans celui de Shakespéare ; et sa situation, sa solitude, cette espèce de délire d'une ame égarée par la douleur, me firent

une impression qui ne s'effacera jamais de mon souvenir. »

L'espérance de faire fortune, ou le simple besoin de faire quelque gain, emmène en Allemagne, et sur-tout à Paris, le plus grand nombre des hommes de Chamouni, comme des autres parties de la Savoie. Tous les travaux, par conséquent, retombent presque entièrement sur les femmes; ceux-là même qui par-tout ailleurs sont dévolus uniquement aux hommes, comme de faucher, de couper du bois, de battre le blé: les animaux du même sexe n'y sont pas plus épargnés; ce sont les vaches qui labourent la terre.

« La recherche du cristal et la chasse sont les seuls travaux qui soient demeurés le partage exclusif des hommes. Heureusement on s'occupe beaucoup moins qu'autrefois du premier de ces travaux; je dis *heureusement*, parce qu'il y périssait beaucoup de monde: l'espérance de s'enrichir tout d'un coup en trouvant une caverne remplie de beaux cristaux, était un attrait si puissant, qu'ils s'exposaient dans cette recherche aux dangers les plus affreux, et qu'il ne se passait pas d'année où il ne périt des hommes dans les glaces ou dans les précipices.

» Mais la chasse aux chamois, autant et peut-être plus dangereuse que la recherche du cristal, occupe encore beaucoup d'habitans des montagnes, et enlève souvent à la fleur de leur âge des hommes précieux à leur famille ; et quand on sait comment se fait cette chasse, on s'étonne qu'un genre de vie tout à-la-fois si pénible et si périlleux, ait des attraits irrésistibles pour ceux qui en ont pris l'habitude. Le chasseur part ordinairement dans la nuit pour se trouver à la pointe du jour dans les pâturages les plus élevés, où les chamois viennent paître avant que les troupeaux y arrivent. Dès qu'il peut découvrir les lieux où il espère les trouver, il en fait la revue avec sa lunette d'approche. S'il n'en voit pas, il s'avance et s'élève davantage ; mais, s'il en voit, il tâche de monter au-dessus d'eux et de les approcher, en longeant quelque ravine ou en se coulant derrière quelque éminence ou quelque rocher : arrivé au point de pouvoir distinguer leurs cornes, c'est à cela qu'il juge de la distance, il appuie son fusil sur un rocher, ajuste son coup avec bien du sang-froid, et rarement il le manque. Ce fusil est une carabine rayée dans laquelle la balle entre à force, et souvent les

carabines sont à deux coups, quoiqu'à un seul canon; les coups sont placés l'un sur l'autre, et on les tire successivement. S'il a tué le chamois, il court à sa proie, s'en assure, en lui coupant les jarrets; puis il considère le chemin qu'il lui reste à faire pour regagner son village; si la route est très-difficile, il écorche l'animal et ne prend que sa peau; mais, pour peu que le chemin soit praticable, il charge sa proie sur ses épaules et la porte chez lui, souvent au travers des précipices et à de grandes distances. Il se nourrit avec sa famille de la chair qui est très-bonne, sur-tout quand l'animal est jeune, et il fait sécher la peau pour la vendre.

» Mais si, comme c'est le cas le plus fréquent, le vigilant animal apperçoit venir le chasseur, il s'enfuit avec la plus grande vitesse dans les glaciers, sur les neiges et sur les rochers les plus escarpés. Il est sur-tout bien difficile de les approcher lorsqu'ils sont plusieurs ensemble; alors l'un d'eux, pendant que les autres paissent, se tient en vedette sur la pointe de quelque rocher; dès que cette sentinelle apperçoit un objet de crainte, elle pousse une espèce de sifflement, à l'ouïe duquel tous les autres chamois accourent au-

près d'elle, pour juger par eux-mêmes de la nature et de l'objet du danger ; et alors, s'ils voient que c'est une bête féroce ou un chasseur, le plus expérimenté se met à leur tête, et ils s'enfuient tous à la file dans les lieux les plus inaccessibles.

» C'est là que commencent les fatigues du chasseur : emporté par sa passion, il ne connaît plus de danger ; il passe sur les neiges, sans se soucier des abîmes qu'elles peuvent cacher ; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, monte, s'élance de rocher en rocher, sans savoir comment il en pourra revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite, mais il n'y renonce pas pour cela ; il se flatte que la même cause arrêtera aussi les chamois, et qu'il pourra les joindre le lendemain. Il passe donc la nuit, non pas au pied d'un arbre, comme le chasseur de la plaine, ni dans un antre tapissé de verdure, mais au pied d'un roc, souvent même sur des débris entassés, où il n'y a pas la moindre espèce d'abri. Là seul, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine, qui fait sa nourriture ordinaire ; pain si sec qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres ou

avec la hache qu'il porte avec lui, pour tailler des escaliers dans la glace; il fait tristement son frugal repas, met une pierre sous sa tête, et s'endort en rêvant à la route que peuvent avoir prise les chamois qu'il poursuit : mais bientôt éveillé par la fraîcheur du matin, il se lève transi de froid, mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre les chamois, boit un peu d'eau-de-vie, dont il porte toujours une petite provision avec lui, remet son sac sur son épaule, et s'en va courir de nouveaux hasards. Ces chasseurs restent quelquefois ainsi plusieurs jours de suite dans ces solitudes; et, pendant ce temps-là, leur famille, leurs malheureuses femmes surtout, sont livrées aux plus affreuses inquiétudes; elles n'osent pas même dormir, dans la crainte de les voir en songe; car c'est une opinion reçue dans le pays, que quand un homme a péri ou dans les glaces ou sur quelque rocher ignoré, il revient la nuit apparaître à la personne qui lui était la plus chère, pour lui dire où est son corps, et pour la prier de lui rendre les derniers devoirs.

» D'après ce tableau fidèle de la vie des chasseurs de chamois, peut-on comprendre que cette chasse soit l'objet d'une passion ab-

solument indomptable? J'ai connu un jeune homme de la paroisse de Sixt, bien fait, d'une jolie figure, qui venait d'épouser une femme charmante; il me disait à moi-même : Mon grand-père est mort à la chasse; mon père y est mort; je suis si persuadé que j'y mourrai, que ce sac que vous me voyez, monsieur, et que je porte à la chasse, je l'appelle mon drap mortuaire, parce que je suis sûr que je n'en aurai jamais d'autre; et pourtant si vous m'offriez de faire ma fortune à condition de renoncer à la chasse au chamois, je n'y renoncerais pas.... J'ai fait sur les Alpes quelques courses avec cet homme; il était d'une adresse et d'une force étonnantes; mais sa témérité était plus grande encore que sa force; et j'ai su que deux ans après, le pied lui avait manqué au bord d'un précipice, où il avait subi la destinée à laquelle il s'était si bien attendu. Le petit nombre de ceux qui vieillissent dans ce métier, portent sur leur physionomie l'empreinte de la vie qu'ils ont menée; un air sauvage, quelque chose de hagard et de farouche les fait reconnaître au milieu d'une foule, lors même qu'ils ne sont point dans leur costume. »

Les autres habitans de la Savoie ressem-

blent à-peu-près à ceux de la vallée de Chamouni. Placés entre l'Italie et la France, ils s'y répandent en quantité tous les ans au retour de la saison : chaque famille envoie au moins un de ses membres chez l'étranger. La misère du pays, et le peu de ressources qui s'y trouve, les forcent à cette émigration momentanée. Nous les retrouvons dans toutes nos grandes villes, faisant, pour un salaire modique, les travaux les plus désagréables : ils sont ordinairement ramoneurs, décrotteurs, commissionnaires, petits marchands porte-balle, ou montrent la lanterne-magique. Leur fidélité et leur bonne-foi sont généralement connues. Ils sont aussi renommés par leur sobriété et leur économie. Cette dernière qualité les rend souvent intéressés; mais on ne peut regarder comme un vice ce desir de gagner, dans des hommes qui ne veulent amasser que pour porter à leurs pauvres familles. Il renferment soigneusement le produit de leurs sueurs dans une petite bourse de cuir qu'ils attachent à leur ceinture; pour grossir ce petit trésor, ils se refusent presque le nécessaire : ils se réunissent plusieurs, afin de vivre à meilleur compte, et se contentent des alimens les plus grossiers. La paille com-

pose souvent tout leur lit. Mais cette vie dure et triste, à côté même des asyles du luxe le plus recherché, ne semble pas altérer leur gaîté et leur bonheur; elle ne paraît même pas leur inspirer le desir d'une existence différente. Ils se reposent au pied des palais, apperçoivent toute la pompe des riches, et n'en reportent pas moins dans leurs montagnes les mœurs simples qu'ils avaient en les quittant.

En parlant des habitans des Alpes, il ne faut pas oublier de dire un mot des *goîtres* et du *crétinisme*. Les *goîtres* sont une grosseur plus ou moins forte, produite par un engorgement des glandes du cou; on rencontre dans les montagnes une quantité de personnes affligées de ce mal. Le *crétinisme* est une véritable imbécillité, une inertie stupide. Les crétins ont tous des goîtres; mais ce gonflement semble en eux l'effet d'un relâchement de la fibre, plutôt qu'une obstruction proprement dite; car tout indique en eux un rlâchement extrême : leurs chairs sont molles et flasques, leur peau flétrie et pendante, leur langue épaisse, leurs lèvres et leurs paupières grosses et saillantes. Leur teint est d'un jaune tirant sur le brun.

Le même relâchement se manifeste dans leur caractère ; et quoique les besoins les excitent aux mouvemens indispensables pour la conservation de leur vie, on voit chez eux une apathie et une indolence excessives ; il y en a même qui ne sont capables d'aucun mouvement spontané, si ce n'est celui de la déglutition, et que l'on nourrit à la cuiller comme des enfans nouveaux-nés. C'est-là le degré extrême de cette maladie ; au-dessous de ce terme les fonctions vitales cessent, et l'individu n'a plus le ressort nécessaire pour vivre. Mais depuis ce degré jusqu'à la parfaite intelligence, on trouve dans le Valais, dans la vallée d'Aoste, dans la Maurienne, toutes les nuances intermédiaires qu'il est possible d'imaginer. On voit des crétins qui ne profèrent que des sons inarticulés ; d'autres qui balbutient quelques mots ; d'autres qui, sans avoir l'usage de la raison, sont pourtant capables d'apprendre, par imitation, à vaquer à quelques-uns des travaux de la maison ou de la campagne ; on en voit même qui se marient, et remplissent tant bien que mal les devoirs de la société. Les personnes atteintes de cette infirmité ne se trouvent que dans les val-

lées; les plaines et les hauteurs ne la connaissent point.

Le lieu le plus élevé de la Savoie, et même de toute l'Europe, est le Mont-Blanc; il a deux mille quatre cent quarante-six toises au-dessus de la mer. M. de Saussure ne put parvenir à sa cime; il ne s'éleva qu'à environ dix-neuf cents toises au-dessus du même niveau; et aucun observateur européen ne s'était avant lui élevé à une pareille hauteur. Une remarque singulière qu'il a faite sur les plus hautes montagnes où il est parvenu, c'est qu'on se sent pressé d'un sommeil insurmontable; c'est l'effet de la rareté de l'air. Si l'on succombait à cette pressante envie, on serait bientôt engourdi au milieu des neiges et des glaçons, et l'on y périrait. Il faut, au contraire, s'agiter autant que possible; ce besoin se perd aussitôt qu'on est redescendu dans une atmosphère plus dense.

Je ne puis quitter ces lieux sans visiter l'*hospice du Grand-Saint-Bernard*, l'une des institutions les plus utiles que la religion ait porté quelques hommes à former pour l'avantage de leurs semblables. Le mont Saint-Bernard est situé sur les confins du Valais

et du Piémont. En partant de la cité d'Aoste, pour s'y rendre, on traverse des vignes exposées au midi sur la pente d'une montagne brûlée et aride au-dessus d'elles; les cris aigus et répétés des cigales feraient croire que l'on est dans une contrée beaucoup plus méridionale; et les mûriers, les amandiers, les micocouliers, dont on est environné, favorisent cette illusion. On desire alors la fraîcheur des ombrages; mais après avoir marché environ quatre heures, on commence à sentir un froid très-vif, et une heure après on arrive dans le climat du Spitzberg et du Groënland: on ne soupire plus qu'après les poëles chauds et le bon feu que l'on espère au couvent. Lorsque l'on a passé un sentier tortueux entre des rochers, on se trouve dans un petit vallon plat à l'extrémité duquel on découvre l'hospice. Son aspect est assez triste; c'est un grand bâtiment carré, dépourvu de toute espèce d'ornement: on ne voit autour de lui ni arbre ni verdure; il remplit le fond d'une gorge serrée entre de hautes montagnes, au bord d'un petit lac qui paraît noir à cause de sa profondeur, et sur-tout à cause des neiges dont il est presque toujours environné.

« Le ciel était pur et tout-à-fait sans nuage, dit M. *Besson*, lorsque nous arrivâmes au couvent; le soleil éclairait cette solitude. Il serait difficile de dire les différentes sensations qu'on éprouve à la-fois; la première qui se fait démêler, est un saisissement occasionné par une gêne dans la respiration; il semblait que les poumons n'avaient pas leur élasticité ordinaire, et manquaient de capacité pour contenir l'air aspiré. La différence de celui qu'on respire d'une pareille hauteur, doit être très-sensible pour ceux qui ne sont accoutumés qu'à l'air des plaines; il est plus raréfié et plus pur, parce qu'il est moins chargé de vapeurs. Le ciel y était du plus bel azur foncé, d'une couleur vive, inconnu aux habitans des plaines, qui donnait une idée de l'immensité de cet espace. L'aspect de ces énormes montagnes arides fixe d'abord les regards. Le mélange d'une vive lumière, réfléchie par la blancheur des neiges qui couvrent tous les sommets, et celle de ces rocs pelés, nuancés par le soleil de couleur de rose et de bleu pâle, contrastaient singulièrement avec les grandes masses d'ombres occasionnées par les montagnes, dont les sommets paraissent déchirés, et sont couverts de pointes et d'ai-

guilles de rochers qui, sortant et perçant les neiges, couronnent le haut de ce tableau.

» Un religieux, préposé pour recevoir les voyageurs, nous prévenant par son honnêteté et son affabilité, nous tira de l'état d'extase et d'admiration dans lequel jettent les grands tableaux de la nature. . . . Malgré la chaleur qu'il avait fait le jour de notre arrivée, la nuit fut froide. Le lendemain, 30 juillet, le haut de la montagne était enveloppé de nuages épais, mais tranquilles; il n'y avait point d'agitation dans l'air; on assurait qu'il faisait beau au-dessous de ce sommet. . . . Le soir il faisait froid; le thermomètre, qui était à quatre degrés au-dessus du point de congélation le matin, était parvenu à trois degrés au-dessous à neuf heures du soir. Toute la nuit il a fait une pluie horrible, mêlée de neige, accompagnée d'un grand vent. La pluie continua le jour suivant; la neige succéda, le vent augmenta venant de bas en haut; il poussait et roulait des nuages montant par la vallée par laquelle on arrive du Valais. Ces nuages se succédèrent rapidement à la file en suivant les contours et les sinuosités du terrain, pour aller se plonger dans un fond où est le petit lac; ces nuages

s'y pressaient et s'y amassaient successivement; à l'abri et au-dessous du courant du vent, ils restaient immobiles dans ce fond; leur épaisseur et leur obscurité augmentaient à mesure qu'il en arrivait davantage; à la fin ce lieu devint très-ténébreux. La rigueur du froid et du vent nous avait obligés de quitter ce singulier spectacle pour approcher du feu. L'obscurité devint générale autour du couvent; le tonnerre commença à gronder sourdement, augmenta peu-à-peu, et devint violent; il semblait rouler dans les corridors de la maison, on l'entendait au-dessus et au-dessous de soi : la pluie, la neige, la grêle, se succédaient, tombaient souvent ensemble, se mêlaient aux éclairs, et donnaient le spectacle du choc et du combat terrible entre les élémens les plus opposés. A peine voit-on devant soi quand on est enveloppé dans ces nuages épais; on risque de s'égarer et de se perdre dans ces rochers scabreux; il suffit d'être un moment dans ces nuages pour être couvert d'une fine rosée; on est bientôt percé et mouillé jusqu'à la peau. Cette variété de mauvais temps dura trois jours, et fut accompagnée d'un grand vent froid. Quoique le thermomètre ne fût descendu qu'à quatre degrés

au-dessous de la glace, le froid paraissait beaucoup plus vif, plus pénétrant qu'il ne l'est dans les plaines au même degré, et empêchait de quitter le feu. Il faisait apparemment le même effet sur les religieux, plus accoutumés que nous; car ils venaient souvent se brûler, plutôt que se chauffer à un grand feu de bois de pin, qui éclatait et éparpillait le feu de tous côtés. Tels sont, en général, les *météores* de la région supérieure des Alpes; nous les avons présentés dans l'ordre où nous les avons vus. Le ciel se couvrit, la température changea; et c'était le troisième jour de l'année qu'il avait fait beau et serein, à ce que me dirent les religieux, ajoutant qu'il y avait des années où ils n'en pouvaient compter un entier. » (*Tableaux pittoresques, topographiques, etc., de la Suisse, par M. de la Borde.*)

« Il n'y a jamais guère que dix à douze religieux dans l'hospice. . . . Il est intéressant, dans les jours de grand passage, de les voir empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement et les étrangers et leurs com-

patriotes, sans distinction d'état, de sexe ou de religion; sans s'informer, même en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent : le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est sur-tout en hiver et au printemps que leur zèle est plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de très-grands dangers. Dès le mois de novembre jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme le *maronnier*, va, jusqu'à la moitié de la descente, au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens, qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cette mission, pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels; ils volent à leur aide, toutes les fois que le maronnier ne peut pas seul suffire à les sauver; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs qui, engourdis par le froid ou épuisés par la fatigue, deman-

dent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige. Il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait insensiblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air, dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vîte pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux; sans quoi ces extrémités s'engourdissent et se gèlent sans qu'on s'en apperçoive.

« Malgré tous leurs soins, il ne se passe pas d'hiver où quelque voyageur ne meure ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés... C'est aussi dans la recherche des malheureux qui ont été entraînés par les *avalanches* et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidens ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peut pas pénétrer

à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place : l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent ; dans ce dernier cas, ils déblayent promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes, qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par le gel, ils les gardent chez eux et les soignent jusqu'à leur entière guérison, sans en rien exiger. » *(Voyage dans les Alpes.)*

D'après les observations faites par M. *Pictet*, le couvent du Grand-St.-Bernard est élevé de douze cent quarante-six toises au-dessus du niveau de la mer. C'est indubitablement l'habitation la plus élevée qu'il y ait, non-seulement en Europe, mais dans tout l'ancien continent ; on ne voit même aucun châlet à cette hauteur. L'hiver y dure huit mois. Sa position est très-voisine du terme des neiges éternelles, parce qu'elle est dominée par des sommités qui, étant fort élevées au-dessus de ce terme, demeurent éter-

nellement couvertes de neige, et refroidissent continuellement tout ce qui les environne. Il est aisé de comprendre par-là que l'on ne recueille absolument rien dans les environs du couvent. Les religieux ont seulement un petit jardin, abrité et bien réchauffé par du fumier, où ils ont bien de la peine à faire venir, vers la fin d'août, quelques choux et quelques laitues de la plus petite espèce; ils ne cultivent ce jardin que pour le plaisir de voir au moins un peu de végétation.

Comme nous avons parlé d'*avalanges*, il est essentiel d'expliquer ce que c'est.

« Les *avalanges*, *avalanches* ou *lavanges*, sont produites par les neiges amoncelées par leur chute naturelle, ou transportées par les vents en haut des montagnes rapides. Quand la quantité de neige a augmenté au point qu'elle est comme suspendue sur ces sommets, elle s'écroule, tombe et se précipite dans les fonds. Différentes causes produisent ces chutes de neige.

» Le grand froid qui resserre la neige, la réduit en poussière fine ou en très-petits glaçons, les prive des points d'adhérence qu'ils avaient entr'eux, ou avec les corps sur lesquels la neige a été attachée : c'est dans cet

état que nous la voyons voltiger, et transportée par les vents comme de la poussière; les parties en sont si dures et si anguleuses, qu'elles excitent sur la peau des picotemens qui deviennent à la fin douloureux par la continuité, pour peu qu'elle soit chassée par le vent, qui devient d'autant plus violent sur les hautes montagnes, que les gorges et les vallons le resserrent et lui donnent une direction constante. La prodigieuse quantité de neige transportée, forme des tourbillons qui obscurcissent le ciel, étouffent les hommes et les animaux, sous laquelle ils sont ensevelis. Il n'y a point d'autres moyens de prévenir cette sorte d'avalanches, que de se jeter promptement derrière quelque grosse pierre ou autre abri, pour laisser passer cet ouragan; ou se jeter la face contre terre en se ménageant avec les mains de l'espace pour conserver la liberté de la respiration. On se dégage aisément de cette neige qui est légère et n'a point d'adhérence. On peut comparer ces avalanches au transport subit des sables dans les plaines de l'Afrique. Dans les montagnes, cette neige comble les fonds et les vallées.

» L'humidité, la fonte des neiges au printemps, occasionnent la seconde espèce d'ava-

lanches, qui est la plus commune et qui produit des effets plus terribles et plus violens. La neige fond plus en dessous qu'en dessus : ayant perdu ses points de contact, si elle est sur un plan incliné et rapide, elle glisse, entraîne avec elle celle qui est au-dessous de proche en proche; la vîtesse s'accélère par la pente; la force augmente par le poids qui s'accroît, l'humidité de la neige le fait peloter et *tasser;* le tout forme une masse énorme, qui a assez de force et de solidité pour renverser tous les obstacles qu'elle rencontre dans son chemin. Les arbres les plus forts sont rompus, brisés, transportés; les plus grosses masses de rochers entraînées; des maisons solides et bien bâties détruites; des terrains entiers sont déplacés : tout est accablé et couvert par ces amas prodigieux. Ajoutons à l'effet des neiges la pression de l'air qu'occasionne un pareil déplacement; son courant s'étend aux environs, et produit par sa rapidité les mêmes effets. Le vent, le bruit et tout ce qui donne de l'agitation à l'air, peuvent occasionner et déterminer les avalanches; c'est pourquoi on défend de parler, on tamponne les sonnettes des mulets dans ces pas dangereux, ou bien on cherche à prévenir les avalanches par la

décharge d'armes à feu, avant de s'y engager. Ces chutes sont accompagnées d'un bruit et d'un fracas horrible, qui augmente, se propage par mille échos répétés qui circulent de vallon en vallon, fait croire qu'on entend à plusieurs lieues de violens orages. Ces chutes et leur bruit causent aussi dans les environs des commotions pareilles à des tremblemens de terre. Il n'y a d'autre sûreté à prendre contre ces avalanches, que de fuir promptement. On les voit commencer, et on est sûr du chemin qu'elles tiendront ; au lieu que celles qui sont produites par les neiges gelées, sont plus subites, viennent de tous côtés, n'ont aucune direction constante, et vont et viennent selon le caprice des vents. » (*Tableaux de la Suisse, par M. de la Borde.*)

Nous sommes entrés dans quelques détails au sujet des montagnes de la Savoie, parce que retrouvant en Suisse les mêmes sites et le même climat, nous n'aurons pas besoin d'en donner des descriptions si étendues.

Le *Piémont* ainsi que la Savoie appartenait au roi de Sardaigne. Il fut réuni au territoire français par un senatus-consulte du 8 fructidor an 10, et divisé en six départemens, qui sont : la Doire, la Sésia, Ma-

rengo, Tanaro, Stura et le Pô. Son nom vient de sa situation au pied ou à la base des montagnes qui le cernent presque de toutes parts. Si l'aspect de ces montagnes présente le spectacle des sites les plus imposans, une fois que l'on a pénétré dans le cœur du pays, on jouit successivement de la vue de paysages sauvages, pittoresques et riants tour-à-tour. Ici l'on a admiré ces glaciers qui s'élancent au-delà des nues; plus bas l'on apperçoit de noires forêts de pins, de mélèses ou d'autres arbres amis des frimas; à cette zône en succède une moins sombre, composée de châtaigniers, de chênes et de grands arbres; enfin à la base de ces montagnes, on reconnaît les effets d'une température plus douce: le sol moins rebelle aux efforts des hommes, commence à récompenser leurs peines. Ce spectacle consolant vous prépare à la vue des superbes vallées voisines de la Ligurie, où les orangers, les limoniers, les oliviers croissent en pleine terre.

Le sol, très-varié par ses divers aspects, donne plusieurs sortes de productions. On y recueille en général de beau blé, du seigle, de l'orge, du maïs, des vins d'une médiocre qualité, des truffes très-estimées, du riz en

abondance, et qui forme une branche de commerce très-considérable. Il y a beaucoup d'excellens pâturages qui nourrissent une quantité de gros et de menu bétail. La soie est encore d'un grand produit; elle est la meilleure d'Italie, sur-tout pour les organsins. La population s'élève à 1,800,000 individus.

La principale ville du Piémont est *Turin*, autrefois la capitale des états du roi de Sardaigne et sa résidence habituelle, aujourd'hui le chef-lieu du département du Pô. Sa population s'élève à 76,000 habitans. Cette ville forme un carré presque parfait; elle a près d'une lieue de tour; 900 toises de longueur de l'ouest à l'est, depuis la porte de Suze jusqu'à la porte du Pô; sa largeur du nord au midi est de 600 toises, depuis la porte du palais jusqu'à la porte neuve. Les fortifications consistent en quinze bastions très-réguliers et très-forts, où l'on n'a point oublié de déployer le peu d'ornemens et de luxe que peut comporter l'austérité de l'architecture militaire. L'un de ces ouvrages qui font, chacun isolément, une forteresse, est nommé le *bastion vert*, à cause de la charmante promenade que l'on a construite sur la plate-

forme. Les angles de tous ces bastions sont ornés d'une guérite en pierre de taille. Pour ne point rompre l'uniformité, on en a également construit une, mais plus élégante, sur le bastion vert : c'est une espece de pavillon où l'on voyait autrefois un lit de repos et tous les agrémens d'un boudoir.

Les quatre belles portes que nous avons nommées, sont exactement situées vers les quatre points cardinaux. Des façades en marbre, des colonnes, des ornemens de bronze et des inscriptions, les embellissent tant en dehors qu'en dedans. Celle du Pô est particulièrement bâtie d'un style simple, mais noble et élégant.

Le Pô et la Doire confondent leurs eaux à peu de distance de la ville. Cette dernière sert à remplir les fossés ; on détourne ses eaux, et, à minuit, toutes les rues se trouvent arrosées et nétoyées. La ville est divisée par les rues qui, la plupart, se coupent à angles droits, en 140 ou 150 îles. Le quartier neuf est celui où l'alignement est le plus parfait. Il s'en faut de beaucoup que l'on retrouve la même régularité dans l'ancienne ville. La rue du Pô, la rue Neuve et celle de *Dora-Grossa*, sont les plus remarquables par la beauté des

bâtimens, dont le rez-de-chaussée offre de superbes portiques. La dernière, construite sous l'avant-dernier roi, à l'occasion du mariage du prince de Piémont, a plus de 500 pieds de largeur.

Les Turinois, enchantés de la beauté de leur ville, trouvent toujours qu'on ne la vante pas assez. Arthur Young, lors de son voyage en Italie, étant arrivé à Turin, n'eut rien de plus pressé que d'aller voir la belle rue du Pô dont on parlait tant; il était déjà arrivé, sans le soupçonner, au milieu de la rue qu'il cherchait encore; il demanda à un passant la *contrada di Pô*. Le passant lui répondit avec vivacité: *Questa! Questa!* (celle-ci! celle-ci!) indiquant suffisamment par son ton de voix et par ses gestes, qu'il avait pitié de l'ignorance de l'étranger, et qu'il n'était pas permis de méconnaître le plus beau quartier de Turin. La plupart des maisons sont en briques, sorte de construction solide et économique, mais qui ne se prête guère aux grands effets. Quelques hôtels ont été décorés en stuc; mais ce marbre factice prend aisément la poussière, et les pluies le dégradent très-vîte: de façon que, si l'on tenait aux détails, le goût d'un amateur trouverait

une foule d'objets dignes de sa critique; mais si l'on regarde à l'ensemble, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'admiration.

Le palais du roi, qui dans l'origine n'était pas destiné à la résidence des têtes couronnées, n'est pas d'une magnificence vraiment royale: tout son mérite consistait dans le luxe de l'ameublement et la belle collection de tableaux, fruit d'un siècle de soins et de recherches, dont la plus grande partie se voit aujourd'hui à Paris au Musée Napoléon. La place Royale, qui fait face au palais, est d'un bel effet.

L'ancien palais du duc de Savoie est remarquable par une colonnade qui rappelle celle du Louvre; on reproche seulement à la façade de ce château, d'être un peu chargée de décorations; une grande balustrade, des statues, des vases, des écussons, en écrasent l'entablement, sur lequel reposent de belles colonnes corinthiennes. Un grand escalier de marbre, orné de statues allégoriques, conduit à un vaste salon dont la décoration est simple et très-noble. Le reste de l'édifice, qui n'est pas aussi moderne que la façade, est flanqué de quatre tours gothiques.

Le théâtre est dans le voisinage du palais

du roi. Il est beau et grand. La salle où les spectateurs sont assis, est de forme ovale, à l'exemple de presque tous les grands théâtres d'Italie. L'avant-scène est bien ouverte, et se présente sous un aspect avantageux. Il est soutenu par deux grandes colonnes corinthiennes surmontées d'une corniche sans frise, et d'autres ornemens que supportent des caryatides. La loge qui était réservée au roi, a trente pieds de largeur; les autres ont tout au plus cinq pieds d'ouverture, mais elles sont profondes, et peuvent contenir huit personnes, fort à leur aise.

La longueur des spectacles en Italie, et l'insipidité des pièces qu'on y représente, ont fait dégénérer les théâtres en des salles d'assemblée où l'on se rend pour le seul plaisir de se réunir. Pendant presque toute la représentation, l'on prend des glaces, on joue aux cartes, on se rend des visites, et l'on s'occupe fort peu de la pièce, si ce n'est lorsque quelques beaux airs attirent l'attention. On loue les loges, comme on louerait un appartement, pour les décorer, les meubler, et en user à sa volonté.

On trouvait à Turin tout ce qui pouvait encourager et faciliter la culture des sciences et

de la littérature ; mais elles n'en brillaient pas pour cela d'un plus grand éclat. Le médailler que les rois de Sardaigne avaient rassemblé, était un des plus complets de l'Europe ; on en a ôté les pièces les plus belles et les plus rares, pour ajouter à celui de Paris. Parmi ces objets curieux, apportés en l'an 4, on distingue la *table isiaque*, l'un des monumens égyptiens les plus célèbres et de la plus parfaite conservation.

L'académie de Turin a publié plusieurs volumes de mémoires estimés. C'est de son sein qu'est sorti le célèbre mathématicien, M. Tournier-Lagrange, aujourd'hui membre du sénat-conservateur.

Plusieurs églises attirent aussi l'admiration des voyageurs. Celle du Saint-Suaire est la plus belle.

Les environs de la ville sont enchanteurs. La chaîne de hauteurs, appelée la colline, est garnie de superbes maisons de plaisance. Le couvent des capucins occupe la situation la plus agréable.

Les autres principales villes du Piémont sont Alexandrie, chef-lieu du département de Marengo ; Asti, chef-lieu du département du Tanaro, et Verceil, chef-lieu du département

de la Sésia. La première ville a une population de 32,000 individus, la seconde de 21,000, et la troisième de 18,000.

Les Piémontais sont Italiens par les mœurs, les habitudes et le langage. Ils parlent un patois ou dialecte du toscan. Ils n'ont point cependant cette vivacité excessive des autres Italiens; les passions ne se peignent point aussi rapidement et avec autant d'énergie sur leur figure. Les Piémontais, doués d'une extrême finesse, nous dirions même enclins à l'astuce, sont défians et taciturnes. Ils attendent naturellement des autres, dit un voyageur, les piéges qu'ils sont eux-mêmes disposés à leur tendre. C'est ce qui fait qu'ils se tiennent continuellement sur leurs gardes, comme s'ils étaient entourés de périls.

On ne donne rien pour rien dans ce pays: le moindres services qu'on vous rend dans les hôtelleries, les moindres attentions d'un garçon d'auberge sont intéressées. Demandez-vous à un homme du peuple quelques renseignemens, il n'est pas rare de le voir tendre la main d'avance, et proportionner l'exactitude et l'étendue de sa réponse au salaire qu'il compte recevoir.

Naturellement rêveurs et mélancoliques,

les Piémontais négligent la poésie et les arts libéraux, tandis qu'il n'y a pas en Italie de province ou de petite ville qui n'ait un poète célèbre et des *improvisateurs*; on compte à peine dans tout le Piémont un seul homme dont le génie lui ait mérité des succès marquans en poésie. Lisez devant une assemblée de Romains, de Toscans, de Vénitiens, de Napolitains et de Piémontais, des beaux morceaux du Tasse ou de l'Arioste : vous verrez les premiers témoigner par leurs gestes animés l'agréable sensation qu'ils éprouvent; le Piémontais demeurera froid et immobile. Lent à se passionner, il analysera, il disséquera ces beautés poétiques; il n'aura jamais de plaisir sans qu'il ne sache bien pourquoi. Les Piémontais réussissent mieux dans les ouvrages qui demandent de la logique et de l'étude : ils ont produit d'excellens traités de jurisprudence, de médecine et de mathématiques.

La noblesse était fort vaine; elle tâchait de copier les mœurs françaises; aujourd'hui qu'elle a perdu ses titres, elle conserve encore ses ridicules.

La religion, comme dans toute l'Italie, dégénère dans le Piémont en une sorte de spec-

tacle : les processions, les messes en musique et toute la pompe sacerdotale, sont des accessoires qui semblent étouffer l'objet principal. Aussi la piété y prend-elle souvent les formes de la superstition.

Le territoire de *Gênes* est voisin de celui du Piémont : il s'étend au midi le long de la Méditerranée, dans un espace d'environ 60 lieues. Les Latins nommaient ce pays *Liguria littorea;* et c'est ce qui, dans ces derniers temps, lui a fait donner le nom de *Ligurie.* Gênes était une des plus anciennes républiques de l'Europe. Son gouvernement était aristocratique et se trouvait entre les mains des nobles ; son chef portait le titre de doge ou duc. Nul homme n'était promu à cette dignité, qu'il n'eût au moins cinquante ans. On renouvelait le doge tous les deux ans, et celui qui quittait cette dignité ne pouvait y être porté avant cinq ans. On lui accordait une garde personnelle de 200 Allemands. Le 22 mai 1797, il y eut une révolution à Gênes, et le mois suivant elle adopta une forme de gouvernement démocratique, semblable à celui qui existait alors en France, et prit le nom de *république ligurienne.* Enfin elle vient d'être réunie au territoire français, et ne fait

plus qu'une partie de l'empire. On l'a divisée en trois départemens; celui des Apennins, celui de Gênes et celui de Montenotte. On y compte environ 400,000 habitans. Le pays, en général, est montagneux et peu fertile. On a presque toujours tiré le blé nécessaire à sa consommation, de l'Afrique, de la Sicile et d'autres contrées. Gênes se trouve à-peu-près au milieu de son territoire.

Cette superbe ville est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline et au bord de la mer. Sa population est d'environ 80,000 ames. «Si l'on veut voir, dit *Dupaty*, la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gênes la rue Neuve. Sur deux lignes très-prolongées, et sur un pavé de laves, une foule de palais disputant ensemble de richesse, d'élevation et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles brillans d'un stuc noir, blanc, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux.—Les maisons de Gênes sont très-hautes, et les rues très-étroites; le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gênes n'a été bâtie que pour une saison; qu'elle est une ville d'été.—Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart

nobles et *sénateurs*, ignorent les beautés qu'ils possèdent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers et de la renommée qui les vante. A côté de ces salons, dans ces salons même où les pinceaux des Titien, des Vandyck, des Rubens, des Véronèse, se sont joués, les nobles génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces superbes appartemens, ils logent dans des galetas; ils ne paraissent que les gardiens de leurs palais. Enfin ces portiques de marbre, ces péristyles de marbre, ces portes de marbre, sont inondés tout le jour d'une foule de mendians, qui viennent, sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore. »

Avant la révolution qui s'opéra à Gênes en 1797, les nobles, au nombre d'environ 2000, tenaient le premier rang dans l'état, et montraient beaucoup d'orgueil.

La seconde classe des Génois était composée de commerçans, d'artisans, d'avocats et de prêtres; la troisième offrait une multitude de pauvres. Ces derniers trouvent à

Gênes beaucoup trop de facilité pour vivre; et ils ne veulent plus travailler, lors même qu'ils le peuvent. D'ailleurs, cet amour de la fainéantise est une des principales maladies de toute la populace d'Italie; elle aime mieux s'avilir et ramper, que de faire quelques efforts pour en guérir.

Le *sigisbéisme*, à Gênes, a paru aux yeux des voyageurs mériter une attention particulière; on ne l'a vu nulle part plus en vogue que dans cette ville. Le *sigisbé* est ce qu'on pourrait appeler l'*ami de la maison;* c'est une sorte de *galant*, qu'une femme se donne publiquement sans que cela la déshonore, du moins dans l'opinion de ceux qui n'ont pas une morale sévère. Mais ce scandale, heureusement, commence à disparaître. Les mœurs françaises, en s'introduisant avec nos lois dans Gênes, apporteront nécessairement des changemens dans les coutumes, et donneront une couleur nouvelle aux anciens vices.

« Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique. Le mari ordonne et paye. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est l'économe. J'en ai vu un, dit *Dupaty*, contrôler le déjeûner qu'on portait à une dame. Les Génoises sont très-mal mises; elles con-

LA CORSE.

L'île de Corse trouve naturellement sa place à la suite de la France, dont elle fait partie; et ses habitans qui, par leurs mœurs, diffèrent de tous les peuples qui les environnent, nous engagent à en faire un article séparé. Cette île appartenait aux Génois depuis 1144, qu'ils l'avaient prise sur les Sarrasins. Les Corses se soulevèrent contre eux en 1730. N'ayant pu les réduire, les Génois cédèrent leurs prétentions sur ce peuple aux Français, qui soumirent cette île en 1769, et l'ont toujours possédée depuis cette époque. Par la nouvelle division du territoire français, la Corse a été séparée en deux départemens: celui de *Golo* et celui de *Liamone*. *Bastia* est le chef-lieu du département de Golo. Cette ville est placée sur la côte orientale; son port est assez bon, mais il n'y peut entrer que de petits bâtimens. Ses rues sont étroites, et ses maisons assez mal bâties; sa population est de 10,000 ames. *Ajaccio*, chef-lieu de l'autre *département*, est plus jolie, et a un meilleur

Habitans de l'Isle de Corse.

port. Ses habitans sont les plus polis de l'île. Nous ne nous arrêterons pas à les peindre : le commerce, les voyages et l'éducation les ont assimilés aux autres Européens ; il faut connaître le véritable Corse, c'est-à-dire l'habitant des montagnes, pour juger combien les premières lumières sont encore loin de pénétrer dans l'intérieur de cette île.

La Corse est située dans la Méditerranée, au nord de la Sardaigne, dont elle est séparée par le détroit de Boniface. Sa longueur est de 40 lieues, et sa largeur de 15 à 20. Le milieu n'offre que des montagnes ; les plaines se voient sur les côtes. Sur une étendue de 500 lieues carrées, les futaies en occupent 160. Entre les arbres résineux qu'on trouve dans ces forêts, le pin et le larix sont remarquables par leur belle venue et l'excellence de leur bois, particulièrement le dernier, qui semble être une superbe variété du mélèze des Alpes, ou du cèdre du Liban. Beaucoup d'espèces animales sont plus petites en Corse que sur notre continent. L'homme lui-même est plus petit, et le Corse originaire, de la grande stature, ne passe guère 5 pieds de haut. Le terroir est assez bon, mais la paresse des habitans le laisse en friche ; il leur suffit

de recueillir de quoi vivre, le reste ne les inquiète nullement. Leur manière de défricher est même aussi funeste que leur paresse : ils brûlent un canton de bois ou de bruyères, y sèment, recueillent et l'abandonnent. Au surplus, ce ne sont pas eux qui font ces travaux, mais des habitans des côtes d'Italie, qu'ils désignent sous le nom général de *Lucquois*.

Généralement, le Corse est vif, intrépide, spirituel et adroit, mais, comme nous disons, excessivement paresseux de corps et d'esprit. Agir et réfléchir, sont deux peines qu'il ne prend jamais qu'à l'extrémité. La culture, la bergerie, la chasse et la pêche, sont ses seules occupations; et il ne s'y livre qu'autant qu'il le faut pour s'empêcher de mourir de faim et de froid. Sa paresse lui fait donc borner ses besoins au plus étroit nécessaire, suivant la condition où il est né. Le cultivateur, par exemple, ne travaille qu'environ trois mois de l'année, et en passe neuf dans une honteuse inaction, à laquelle il attache des idées de gloire. Si sa situation lui permet de payer des Lucquois, il n'a garde de se donner même tant de peine. La nécessité seule peut lui donner un peu de courage : mais comment

s'y prend-il? Quand il moissonne son blé, il ne se donne pas la peine de couper la paille, mais seulement les épis; c'est autant de fatigue de moins. Quelque peu étendu que soit son champ, il en laisse au moins les trois quarts en jachère. Veut-il ensemencer le quart dont le tour est venu? il commence, ainsi que nous l'avons dit, par y mettre le feu, pour engourdir la végétation de quantité de genévriers, de lauriers, de lentisques, de romarins et autres arbustes, que ni lui ni ses pères n'ont jamais pu se résoudre à déraciner entièrement. Il laisse ensuite refroidir son sol, puis jette la semence; donne un labour avec une charrue sans coutre, sans soc et sans oreille, et revient chez lui attendre le moment de recueillir. Si quelquefois on lui demande pourquoi il ne fait pas un plus grand ensemencement, il répond qu'il en a assez pour son année. Si on demande également à ceux que quelques moyens mettent à même de ne rien faire, pourquoi ils vivent ainsi sans essayer d'améliorer leur condition; ils répondent avec une gravité sauvage: *Ce n'est pas la coutume.* Ce n'est point la coutume chez eux, non plus, de soigner les malades. Un Corse l'est-il? sa femme et ses enfans met-

tent des provisions auprès de lui pour trois ou quatre jours, et vont se gîter ailleurs. Le cinquième, ils viennent voir s'il est mort ou guéri. C'est aussi la coutume de battre et d'égratigner la figure d'une pauvre femme dont le mari se meurt.

Les Corses sont divisés en peuplades, et chaque famille a son chef. Le peuple, en général, selon eux, se divise en *gentilshommes*, en *caporaux*, en *citoyens*, en *plébéiens* et en *étrangers*. Ces derniers sont méprisés dans l'île. La caste caporale est composée des familles qui, par la considération qu'elles retirent de leur alliance, de leur clientelle, de leur propriété, possèdent effectivement la magistrature des *pièves* ou cantons où elles sont établies, et font prendre ou quitter les armes à volonté aux habitans de ces cantons.

Dans leurs demeures, ces demeures patriarchales, si paisibles en apparence, et qui semblaient de loin à Raynal et à J. J. Rousseau être l'asyle de la sagesse et de la félicité, le Corse passe ses neuf mois d'oisiveté à patiner ses armes, à jouer aux cartes ou aux osselets, et à râcler un violon à deux cordes. Son ambition est d'avoir une nombreuse postérité. Son manoir ne présente rien de su-

perflu pour lui, rien de commode pour nous; rarement des fenêtres, jamais de cheminée; le feu est au milieu. Au-dessus du feu est une claie, servant à sécher les châtaignes et à boucaner la viande. Autour de ce feu, pendant l'hiver, sont les pieds de toute la famille, qui, la nuit, dort habillée, et armée en temps de guerre, nue et sans chemise en temps de paix; quelques peaux de moutons garnies de leur laine; quelques pannetières de peau de chèvre débourrée, mais non mégie; quelques outres de bouc, dont un est destiné à pétrir le pain ou la galette, et à broyer les olives quand on fait de l'huile; quelques nippes de femmes vendues par les Génois; une serpe, une escopette, une giberne à ceinturon, un ou deux pistolets, un baril défoncé, une ou deux gourdes, un ou deux vases de terre, une marmite de cuivre, un long couteau à gaîne terminé en carrelet; enfin, une petite boîte d'onguent-gris ou de staphisaigre : tel est, pour l'ordinaire, le ménage d'un Corse.

Les bergers, ou plutôt les pâtres corses, sont un peuple de nomades dispersés sur la surface de l'île, sans autre but que d'exister, sans autres règles que leurs convenances. Propriétaires ou dépositaires de leurs troupeaux,

ils errent l'été sur leurs montagnes, l'hiver dans les plaines et les vallons, tantôt seuls, tantôt plusieurs, mais toujours accompagnés de leurs familles. Ils construisent des cabanes, les abandonnent pour en construire d'autres, sèment quelquefois un peu de blé ou d'orge à l'endroit où ils se trouvent, mangent des châtaignes ou du gibier, boivent du lait, et font des fromages qu'ils envoient vendre à la ville.

L'habillement ordinaire consiste en un casaquin noirâtre, une *brayette*, et des *beillards* de même; le tout en poil de chèvre ou en laine de mouton, d'une étoffe filée et tissue par la famille, mais sans avoir été cardée, car *ce n'est pas la coutume;* un petit bonnet noir et pointu en velours de Gênes, avec des agrémens; un manteau à capuchon, très-épais, tissu de même, ou plutôt cardé dans la famille, et souvent sans couture; une chaussure de peau écrue de cochon ou de sanglier, faite par le Corse lui-même, ou bien une paire de souliers de pacotille génoise, qu'il ressemelle au besoin. Plusieurs de ceux qui habitent auprès des villes, substituent une veste, une culotte et des guêtres de même étoffe, au casaquin, à la brayette et aux beillards. Les

Génois sont parvenus, depuis peu, à leur faire enjoliver cet accoutrement avec du velours bleu et des passemens jaunes. Aux environs de Bastia, la plupart ont un chapeau, mais sans déroger au bonnet de velours noir, qu'ils réservent pour le dimanche, et auquel le plébéien porte beaucoup de vénération, parce que les deux premières castes s'en décoraient anciennement par un privilége exclusif. Les femmes qui, dans ce pays, sont les esclaves des hommes, sont un peu mieux mises, mais aussi pauvrement. A Bastia, le costume suit le torrent des grandes villes, et tient beaucoup de celui des Italiens.

D'ailleurs, jamais un Corse ne sort sans ses armes; c'est sa parure et sa sûreté. Il aime les bonnes armes et sait les choisir. Sa ceinture est garnie de pistolets et d'un poignard, et ces armes ne lui sont point inutiles : souvent les peuplades, ou les familles, sont en guerre. Une humeur vindicative, ou plutôt une coutume barbare, asservit, jusqu'au dernier des parens, toute une famille à venger la mort d'un des leurs, sur l'un des membres de celle du meurtrier. Tant que cette terrible représaille n'a pas eu lieu, la famille lésée se *regarde* comme dans la honte. C'est

en vain qu'on a voulu faire disparaître ce barbare point d'honneur, qui fait des Corses un peuple malheureux et méfiant; jusqu'à présent tous les efforts ont été inutiles : c'est le fruit d'une longue anarchie. Un peuple livré à lui-même et sans lois, ne connaît plus que celle du talion, qui lui paraît la plus naturelle. « Quatre Corses, dit l'auteur qui nous fournit ces observations curieuses, M. *Feydel;* quatre Corses jouaient ensemble dans un cabaret : il s'élève, non une rixe, mais une dispute ; un des quatre tire un coup de pistolet dans la poitrine de son vis-à-vis : celui-ci tombe mort, et la partie se continue tranquillement. Je questionnai sur-le-champ un insulaire avec qui je conversais, sur la cause de cette tranquillité, bien différente du tumulte que j'avais observé auparavant dans une aventure semblable; il me répondit, que le mort *n'était qu'un bâtard.* Ainsi le meurtrier n'avait point de représailles à craindre. »

« Un prêtre, continue le même auteur, chargé depuis 14 ans d'une vengeance de famille, rencontra l'ennemi à la porte d'Ajaccio, *tout* près du corps-de-garde, et le tua d'un *coup de* pistolet. Un parent du mort, que le

hasard amenait là, tua le prêtre d'un coup de fusil, et passa son chemin. » Pour qu'une famille offensée consente à faire la paix, il faut qu'elle ait tué autant de monde qu'on lui en a tué; alors il peut y avoir paix sincère de part et d'autre.

Tel est ce peuple peu nombreux et barbare, qui se trouve précisément au milieu de ce qu'il y a de plus plus civilisé en Europe.

Il existe dans un coin de l'île une peuplade de Maïnottes, que la tyrannie musulmane a chassée de son pays. Ces hommes sont aussi industrieux et actifs, que les Corses sont grossiers et paresseux. Ils se disent descendans des Spartiates.

Le langage usité dans l'île, est un mauvais italien. Les Maïnottes, ou Maniottes, ou Magnottes, parlent une espèce de grec très-corrompu.

LA SUISSE ou L'HELVÉTIE.

La Suisse peut avoir soixante-quinze lieues de long sur cinquante-huit de large. Elle se trouve entre la France, l'Allemagne et l'Italie. Elle faisait anciennement partie de la Gaule et de la Rhétie; et l'un des peuples qui l'habitaient, les *Helvétiens*, lui ont donné son ancien nom, qu'elle a repris dans ces derniers temps. Son nom de *Suisse* lui vient du canton de *Schwitz*.

Avant la dernière révolution, la Suisse était partagée en plusieurs cantons ou gouvernemens; les uns étaient aristocratiques, et les autres démocratiques. Chaque canton était maître de sa jurisdiction particulière. Mais quelles que fussent les formes de ce gouvernement, on paraissait prendre à cœur les intérêts du peuple, et il jouissait d'un degré de bonheur inconnu sous les gouvernemens despotiques. Chaque canton avait une indulgence prudente pour les erreurs de ses voisins, et le système de défense réciproque était établi sur les bases inébranlables de l'affection. La con-

Homme et femme de la Suisse.

fédération, considérée comme république, était distinguée par trois divisions. Par la première, on entendait les Suisses proprement dits; la seconde comprenait les *Grisons*, ou les *Etats alliés* avec la Suisse, pour leur protection mutuelle; la troisième était composée de ces bailliages, qui, bien qu'ils fussent devenus sujets des autres divisions, par acquisition ou autrement, conservaient leurs magistrats particuliers. Chaque canton formait par lui-même une petite république; mais lorsqu'il s'élevait quelque discussion qui intéressait toute la confédération, elle était renvoyée à la diète générale qui se tenait à Bâle. Chaque canton avait droit d'y voter, et la majorité décidait la question.

M. *Coxe*, qui a voyagé dans une grande partie de l'Europe, a remarqué qu'il n'est point de pays dans lequel le peuple soit plus généralement heureux et satisfait que dans la Suisse. Soit que le gouvernement fût aristocratique, démocratique ou mixte, un esprit général de liberté a toujours percé à travers les différentes constitutions, et leur a donné l'action nécessaire. Les Suisses conservaient la plus grande harmonie par le concours de leur félicité réciproque; et leurs lois somp-

tuaires, et l'égalité des partages entre les enfans, semblaient en assurer la durée. On trouvait dans cet heureux pays un nombre de sociétés indépendantes, une diversité de gouvernemens et même de religion, qu'on ne voyait dans aucune partie de l'Europe, resserrée dans une égale étendue de pays. Tant de sagesse paraissait avoir présidé à la formation du corps helvétique, et les Suisses furent si peu enivrés de l'esprit de conquête, qu'à peine, depuis l'établissement complet de leur confédération générale, ont-ils eu occasion de prendre les armes contre un ennemi étranger, et que leurs dissensions civiles n'ont jamais été de longue durée. Depuis la nouvelle révolution qui, à la suite de la nôtre, s'est opérée dans ces contrées, les choses ont beaucoup changé; les divers gouvernemens ont été abolis, et n'en ont plus formé qu'un, sous le nom de *République Helvétique*.

La Suisse, avant cette dernière époque, se divisait en 13 cantons, qui étaient *Bâle*, *Soleure*, *Fribourg*, *Berne*, *Underwald*, *Lucerne*, *Zug*, *Schwitz*, *Uri*, *Glaris*, *Appenzel*, *Zurich*, et *Schaffhouse*. Les pays sujets des 13 cantons étaient *Baden*, les *Offices libres*, *Thurgovie*, *Rhinthal*, *Maggia*,

Locarno, *Lugano*, et *Mendris*. La *Valteline* et les comtés de *Chiavenna* et de *Bormio*, aujourd'hui réunis au royaume d'Italie, étaient aussi dépendans du Corps helvétique. Les pays alliés étaient *Neuchâtel*, le *Valais*, les *Grisons*, *Tockembourg* et *l'Abbaye de Saint-Gall*. Tous ces pays font maintenant partie de la république helvétique. La république de *Mulhausen*, les évêchés de *Bâle* et de *Genève*, qui étaient au nombre des alliés, appartiennent à présent à la France.

Le *canton de Bâle* est fertile en blé et en vin : il y a de belles prairies et d'autres bons pâturages dans les vallées et sur les montagnes, où l'on nourrit un grand nombre de bestiaux. La partie supérieure est rude, montueuse et froide. Ce canton contient plusieurs sources d'eaux minérales et des bains salubres. Bâle est la ville la plus considérable qui s'y trouve ; c'est aussi la plus grande de toute la Suisse ; par son étendue, elle pourrait renfermer cent mille habitans, mais elle n'en a guère plus de onze mille. Le Rhin la divise en deux parties, et y reçoit les eaux du Birseck. Cette place peut être considérée par sa situation comme l'entrepôt des marchandises qui passent des provinces occidentales de la

France en Suisse et en Italie, et de celles qui passent de Suisse et d'Italie dans ces mêmes provinces. Elle a des fabriques de soie, de rubans, de fleurets, de toiles, de bonnets, de mouchoirs, de papiers, de gants, et des tanneries. La librairie fait aussi une partie considérable du commerce de cette ville, et l'on y fond des caractères d'imprimerie.

Le *canton de Soleure* n'a rien de bien remarquable : il est assez fertile, principalement dans la plaine; on y cultive beaucoup de vignes dans les bailliages de Gœsgen et Darneck. La capitale, *Soleure* est fort ancienne; il s'y fabrique quantité de bas de laine, de la coutellerie et de la chapellerie.

Il y a beaucoup de montagnes dans le *canton de Fribourg;* mais elles sont couvertes d'excellens pâturages. C'est sur l'une d'elles qu'est situé *Griers* ou *Gruyères*, petite ville renommée par le commerce des fromages qui portent son nom. C'est dans ses environs qu'on le fait. On comprend cependant aussi sous le nom de *fromages de Gruyères*, ceux qui viennent des provinces de Gessenay, et du haut et bas Simmenthal. On les contrefait en Franche-Comté, en Lorraine, en Savoie et

en Dauphiné. Mais quoique bons et fabriqués par des Suisses mêmes, ils n'approchent pas de ceux de Gruyères; ce qui provient probablement de la différence des pâturages. *Fribourg*, la principale ville de ce canton, est bâtie presque toute entière sur un rocher; la *Saône* l'entoure de deux côtés.

Le plus grand canton de la Suisse est celui de *Berne*. Presque toutes ses montagnes sont couvertes de bois et d'excellens pâturages. Le pays fournit du blé, du chanvre, du lin, des chevaux, des bestiaux et des fromages; il produit aussi de très-bons vins, principalement ceux connus sous le nom de la *Vaux* et de la *Côte*, que l'on estime chez les étrangers, autant que ceux de Champagne et de Bourgogne. *Berne* est une ville grande, belle, riche, et peuplée d'environ 12 mille ames. Elle est située sur une longue presqu'île formée par l'*Aar*, presqu'au milieu du canton. Quelques-uns de ses édifices sont beaux, et même élégans; son commerce est peu de chose; ce qu'il y a de manufactures et d'affaires n'est entrepris que par ceux qui n'ont aucune espérance de parvenir aux emplois. Il y a par an deux foires. La ville d'*Araw*, célèbre pour avoir été le berceau du nouveau gouvernement dé-

mocratique établi par les Français en 1796, est dans le même canton.

Le pays de *Vaud* ou *Roman*, qui était soumis au canton de Berne, est la plus belle et la meilleure contrée de la Suisse : c'est une suite non interrompue de vignobles qui donnent d'excellens vins. *Lausanne* en est la ville capitale ; sa situation sur le bord du lac Léman lui procure une vue des plus magnifiques. L'air y est de la plus grande salubrité, et attire beaucoup d'étrangers. Les principaux articles de son commerce, sont les livres qu'on y imprime, et les ouvrages d'orfévrerie et de joaillerie qu'on y fabrique. *Morges*, *Vevay*, *Saint-Saphorin*, *Yverdun*, *Nyon*, *Copet* et *Aubonne*, sont de petites villes également situées sur le lac et jouissant du plus grand tableau que l'on puisse imaginer. *Tavernier* disait que, dans ses longs voyages, il n'avait pu trouver un site qui offrît une perspective plus admirable ; du haut du château qui domine la ville d'Aubonne, on peut promener ses regards sur tout le lac, et même sur une partie de la Savoie.

Le *canton d'Underwald* n'a point de ville, mais seulement des bourgs, dont le principal est *Stantz*. Sa principale produc-

tion est le bois ; on trouve dans les vallées de belles prairies.

Le *canton de Lucerne* est le plus peuplé. On y élève beaucoup de bétail. Sa capitale, d'où il tire son nom, est située à l'extrémité d'un très-beau lac, que l'on nomme le lac des *quatre Cantons*, parce qu'il baigne ceux de Lucerne, d'Uri, de Schwitz et d'Underwald. Ses maisons sont antiques, ses rues étroites, et elle contient peu d'habitans, en raison de son étendue ; le Russ la partage en deux parties inégales, qui sont jointes par trois ponts. Comme elle est le passage pour aller en Italie par le mont Saint-Gothard, et que les marchandises qui passent les Alpes à dos de mulets, et qui doivent être transportées par le Russ, l'Aar et le Rhin, y sont toutes déposées, elles pourrait avoir un commerce florissant, si l'on y favorisait les arts et les manufactures ; mais ces dernières y sont très-peu importantes, et ne consistent qu'en un peu de soie et de coton.

Les *cantons de Zug*, *de Schwitz* et *d'Uri*, se ressemblent à-peu-près. Le premier seul a une ville d'où il tire son nom ; les autres n'ont que des bourgs. Ils sont entrecoupés de profondes vallées, de grands lacs et

de hautes montagnes ; le Saint-Gothard se trouve dans le canton d'Uri. Ce canton fut le berceau de la liberté helvétique ; *Altorf*, son principal bourg, est la patrie de *Guillaume Tell*. Ce fut sur les bords du lac d'Uri, que les premiers amis de l'indépendance se réunirent ; et on y voit encore la chapelle de Guillaume Tell, bâtie sur un rocher qui avance dans le lac au-dessus d'un bois. C'est aussi dans le canton d'Uri qu'on trouvait la plus petite république de l'Europe, celle de *Gersaw ;* elle ne contenait guère que 1000 habitans, renfermés dans un bourg et dans quelques hameaux aux environs. C'était la plus parfaite démocratie que l'on pût desirer. Tout citoyen avait droit aux emplois, et donnait sa voix pour l'élection des magistrats. Elle était sous la protection des quatre cantons qui l'avoisinaient.

Le *canton de Glaris* présente le même aspect que les autres ; mais il est couvert de pâturages, où l'on nourrit une grande quantité de bœufs, de vaches, de chevaux et de brebis. Plusieurs montagnes donnent du marbre, et sur-tout des ardoises, dont on fait un commerce considérable. Sur ces ardoises et ce marbre, on rencontre souvent des empreintes

le poissons, même de ceux qui ne vivent que dans les mers des Indes ; d'autres parties de la Suisse présentent le même phénomène. Le bourg de *Glaris* est situé dans une belle campagne, au pied d'une chaîne de montagnes escarpées.

Le *canton d'Appenzel* n'a qu'un bourg également pour place capitale. Ce canton a de bons pâturages, et produit tout ce qui est nécessaire à la vie. Toutes les parties situées près des montagnes sont si bien cultivées, qu'on n'y rencontre presque point de terrain en friche.

Le *canton de Zurich* était autrefois le premier dans l'ordre des treize, et avait la préséance dans les assemblées générales. Sa capitale, *Zurich*, est une des villes les plus considérables de la Suisse ; c'est aussi la plus commerçante, et celle qui a donné le plus de savans. Elle est située sur deux collines, dans l'endroit où le lac, qui porte son nom, dégorge dans la Limath, qu'on passe sur deux beaux ponts, et qui partage la ville en deux parties. Elle n'a que des rues étroites et des édifices médiocres ; mais ses environs sont charmans : ils ont inspiré l'aimable et tendre *Gessner*, qui était citoyen de Zurich.

Le canton le plus au nord de la Suisse est celui de *Schaffhouse;* il n'a que de hautes collines et point de montagnes, si ce n'est le *Rander*, qui fait partie de la *Forêt-Noire. Schaffhouse*, sa capitale, est située sur le Rhin. Cette ville a des édifices d'un vieux goût, et communs; elle est l'entrepôt des aciers, des cuivres, du laiton en fil, en rouleaux et en bandes, que la Suisse tire de la Stirie, de la Hongrie, de Saltzbourg, etc.; mais le principal article de son commerce est l'exportation du vin. Son pont était autrefois de pierre, et le plus beau qu'il y eût sur le Rhin; mais il tomba, et fut remplacé, en 1754, par un pont de bois très-curieux : il a cinq cent soixante-cinq pieds de longueur, et ne pèse que sur les deux extrémités; on l'a bâti en trois ans. La fameuse cascade du Rhin, dont nous parlerons ailleurs, est dans les environs de Schaffhouse.

Il y a, comme nous venons de le voir, peu de villes en Suisse, mais un grand nombre de bourgs et de villages. On trouve aussi de tous côtés des maisons isolées; elles sont ordinairement construites en bois de pin, de sapin ou de mélèze. Ce sont des poutres équarries et bien jointes, qui forment l'extérieur et

tiennent lieu de muraille ; le rez-de-chaussée est peu habité, à cause de la hauteur des neiges et des eaux qu'occasionne leur fonte ; il sert à mettre différentes provisions. Ce bas est quelquefois construit en maçonnerie de cinq à six pieds de hauteur, sur laquelle porte la partie logeable de la maison. On y monte par un escalier extérieur qui conduit à une galerie, qui souvent fait le tour d'une partie de la maison ; au-dessus de ce premier, est le toit, qui procure encore quelque logement par son élévation du milieu. De simples planches de sapin servent de plancher ; on entend le moindre bruit qui se fait dans tous les coins de la maison. L'intérieur du logement est boisé. Les toits sont couverts de voliges du même bois, sur lesquelles on met des pierres, pour que le vent ne les emporte pas ; ils ont beaucoup de saillies à cause des neiges. On arrange souvent la provision de bois sous ces saillies, en ménageant l'ouverture des fenêtres ; il est à l'abri du mauvais temps. Ces maisons sont très-chaudes, et coûtent beaucoup moins à construire que celles en pierres ; mais on peut imaginer combien elles deviennent facilement la proie des flammes. Celles qui échappent aux incendies

et aux autres événemens extraordinaires, durent fort long-temps ; il n'est pas rare de rencontrer de ces habitations qui ont cent cinquante ans et deux cents ans depuis leur construction : elles résistent plus long-temps dans les parties élevées, à cause de la sécheresse de l'air.

« D'après M. *Durand* (dans sa *Statistique de la Suisse*, imprimée en 1795), la population de la Suisse peut s'élever à plus d'un million huit cent mille habitans. C'est un peuple brave, hardi, industrieux, remarquable par sa fidélité et son attachement à la liberté de son pays. Comme les anciens Romains, les Suisses sont endurcis aux fatigues de la guerre et à celles de l'agriculture. Une simplicité de mœurs générale, une franchise ouverte et naturelle, un esprit de liberté que rien ne peut détruire ; voilà les traits qui caractérisent les habitans de la Suisse. M. *Coxe* cite une preuve très-évidente de la franchise et de la bonne-foi de ce peuple ; il dit, sur l'autorité du général *Pfiffer*, que de chaque côté de la route qui traverse la vallée de Morat, dans le canton de Schwitz, il y a plusieurs files de petites boutiques inhabitées et remplies de différentes marchandises dont les

prix sont marqués. Les étrangers qui veulent acheter entrent dans les boutiques, prennent la marchandise, et en laissent le montant, que les propriétaires viennent chercher le soir. C'est, en général, une nation très-éclairée. Le bas peuple y est beaucoup moins ignorant que dans les autres pays. Les personnes qui jouissent d'une certaine aisance, des personnes du peuple même, ont beaucoup de goût pour la littérature. Telle est l'excellence de l'éducation qu'on donne à la jeunesse, qu'elle contribue à développer en elle la franchise naturelle. En entrant dans ce pays, le voyageur ne peut s'empêcher de remarquer l'air de contentement et de satisfaction qui est peint sur la physionomie des habitans; il est frappé de la propreté des maisons et du peuple ; et dans les mœurs, les usages, les habillemens, tout annonce les traits saillans qui distinguent ce peuple fortuné des nations environnantes, courbées sous le joug despotique... Dans quelques cantons chaque châlet a son petit territoire, qui consiste en général en un pré ou deux de bon pâturage, souvent bordés et bien arrosés. Des lois somptuaires sont exécutées dans plusieurs parties de la Suisse: on n'y peut danser que

dans certaines circonstances. La soie, les galons et plusieurs autres articles de luxe y sont entièrement prohibés dans quelques cantons, et il y a même des réglemens concernant la coiffure des dames. Tous les jeux de hasard y sont strictement défendus, et quiconque perd à d'autres jeux plus de six florins (environ onze livres tournois), est condamné à une amende considérable; ce qui fait que leurs amusemens consistent dans les exercices du corps; et comme ils ne perdent point leur temps dans les jeux de hasard, ils emploient les heures de repos à orner leur esprit par la lecture. Les jeunes gens sont accoutumés de bonne heure aux exercices militaires, tels que la course, la lutte, la chasse avec l'arbalête et le fusil. »

« Les cantons Suisses réunis par la politique, ne le sont point par la religion: quatre cantons sont calvinistes, Berne, Zurich, Schaffhouse et Bâle; sept sont catholiques, Lucerne, Underwald, Uri, Schwitz, Fribourg, Zug et Soleure; les deux autres, Glaris et Appenzel, sont moitié catholiques et moitié calvinistes. » (*Guthrie.*)

La langue n'est pas la même non plus dans toute la république; les Suisses qui avoisinent

la France parlent un mauvais français, et ceux qui habitent les frontières de l'Italie font usage d'un latin et d'un italien corrompus; mais la langue allemande est la plus répandue dans la Suisse. Les écrivains de ce pays ont produit dans cette langue d'excellens ouvrages, qui rivalisent ceux sortis des meilleures plumes de la Saxe. Toute l'Europe connaît et admire les poésies délicates, pleines d'imagination et de feu, de *Salomon Gessner*. La belle ode de *Haller* sur les Alpes a été traduite dans toutes les langues où l'on fait cas des productions de l'esprit et du génie. Plusieurs autres excellens poètes ont illustré la littérature des Suisses. Ce pays a aussi fourni sa part des savans et des philosophes qui, dans ces derniers siècles, ont si rapidement avancé les progrès des lumières. Plusieurs sociétés savantes se sont formées. Le gouvernement a également fondé plusieurs institutions pour l'enseignement des lettres et des sciences. L'université de Bâle, dont l'origine remonte en 1455, a un jardin de médecine très-curieux, et qui contient les plantes exotiques les mieux choisies. Près de la bibliothèque, dans laquelle on trouve quelques manuscrits intéressans, est un muséum qui

renferme une grande quantité de curiosités naturelles et artificielles, et un nombre assez considérable de médailles et de peintures. Dans les cabinets d'Erasme et d'Amerbach, qui font aussi partie de cette université, on voit au moins vingt morceaux originaux de *Holbein*. Les autres universités qui, dans le fait, ne sont pour la plupart que des colléges privilégiés, sont celles de Berne, Lausanne et Zurich.

Mais la nature est bien autrement riche que les arts et les sciences dans ce pays de montagnes. Chaque canton offre à l'observateur un spectacle remarquable par quelques traits majestueux et sauvages en même temps, quelquefois même extraordinaires. Nous retracerons, suivant notre coutume, quelques-uns des tableaux les plus frappans que nous en ont donnés les voyageurs. Les chutes d'eau sont celles qui attirent d'abord l'attention. Celles qu'on voit sur les différentes montagnes sont en si grand nombre, qu'on ne peut en faire l'énumération. Le seul mont Saint-Gothard présente des cataractes presque à cent pas de distance l'une de l'autre; ce sont des chutes tantôt plus fortes, tantôt plus faibles. Quelquefois l'eau, en se

précipitant avec un bruit effroyable d'un rocher élevé sur un autre inférieur, y forme une pluie de poussière; et quand les rayons du soleil donnent sur les particules de cette pluie ainsi réduite, on y découvre un cercle complet de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le voyageur qui apperçoit ce cercle, s'y trouve comme encadré, la bordure du cercle embrassant, pour ainsi dire, ses pieds, tandis qu'elle s'élève au-dessus de sa tête. On voit aussi souvent des chutes d'eau de cette force dans les cantons de Glaris, d'Uri. Mais l'une des plus belles cataractes qui fassent lever dans leur chute une pluie de poussière, en brisant les rayons du soleil, est celle qu'on trouve dans le Valais, sur la route de Saint-Maurice à Martigny; là le torrent tombe d'une élévation extraordinaire; sa chute est perpendiculaire pendant quelques lieues, en égale hauteur et dans le même degré, le long d'un revêtement de rocher. Pour peu que les spectateurs s'en approchent, lorsque le soleil darde ses rayons dans le volume d'eau ainsi tombant, ils y découvrent, avec une surprise mêlée d'enchantement, la formation répétée de plusieurs arcs-en-ciel.

Entre toutes les chutes d'eau qui étonnent

le voyageur dans les montagnes de la Suisse, la plus agréable et la plus célèbre est la cataracte du Rhin à *Lauffen*, canton de Zurich, à trois quarts de lieue au-dessous de *Schaffhouse*. « Cette belle et grande cataracte, dit M. *Besson* (*Voy. pittoresque de la Suisse*), a plusieurs points de vue tous très-intéressans; la quantité d'eau qui s'y précipite, les différentes formes qu'elle prend et le bruit qu'occasionne sa chute, suffisent pour former un grand spectacle. Mais les objets divers qui concourent à rendre ce lieu pittoresque, lui donnent un nouveau degré de mérite; tout s'y est réuni pour en former le plus grand et le plus superbe tableau. La cascade vue de face, se trouve partagée en trois chutes très-considérables, par deux rochers saillans et isolés qui s'élèvent entre mille bouillons d'eaux écumantes. Le mouvement de ces eaux est prodigieux par la hauteur de la chute, par leur grand volume et par les différentes inégalités des rochers qui, en multipliant les chutes, occasionnent des groupes de cascades entassées les unes sur les autres; elles s'élèvent, se joignent, se séparent et changent de forme avec une telle rapidité, que l'œil n'en peut saisir au-

cune. C'est par cet effet magique qu'on reste attaché comme en extase, à ces sortes de phénomènes, quoiqu'ils fatiguent la vue et la tête. Il s'élève du pied de la cascade une brume, un nuage d'eau raréfiée qui est transportée par le vent comme une poussière légère : elle occasionne des Iris de la plus grande beauté. Les rochers saillans du milieu de la cataracte ont des formes singulières : ils sont minces par le bas, plus gros et plus renflés par le haut, couverts d'arbres et d'arbrisseaux ; sur la droite de la cascade, un groupe de fabriques paraît borner le tableau de ce côté. Ce sont des fourneaux, des fonderies, des moulins, des usines entourées de charpentes, de canaux et de roues qui font jaillir les eaux de tous côtés. Des arbres, des rochers, un coteau de vignes, des montagnes boisées par derrière, surmontent ces fabriques. Dans le fond, une montagne aride, en procurant un repos à l'œil, par son ton bleuâtre et vaporeux, fait valoir la blancheur et le brillant des eaux, dont la vue devient insoutenable quand la lumière du soleil s'y réfléchit. Sur la gauche de la cascade une montagne rapide s'élève fort haut ; elle est couverte de différens arbres ; les eaux

semblent s'élancer de son pied. Le château de Lauffen est sur le sommet de cette montagne ; c'est un groupe de maisons et de quelques tours, ceint d'une muraille crénelée. Ce château fait un fort bel effet par son heureuse position. Devant la cascade est un beau et large bassin où les eaux tournent et reviennent sur elles-mêmes : elles semblent chercher à multiplier leur cours et quitter à regret ce bassin. Sur le devant en deçà du Rhin, une très-grosse tour accompagnée de quelques magasins, forme le premier plan. Des barques de pêcheurs de saumons, des transports de marchandises par eau, rendent ce tableau animé et vivant.

» Si on s'élève sur le coteau de vignes en face de la cascade, l'intérêt augmente par l'étendue de vue qu'on y gagne. On détaille le groupe formé par les usines, parce qu'on le voit presqu'en plan. La chute de la cascade doit nécessairement paraître moins haute ; mais on voit la grande masse d'eau qui est au-dessus, et on suit le cours du Rhin sur la gauche. On découvre le haut du plateau sur lequel est situé le château de Lauffen. La masse circulaire de cette montagne se détache et se place au milieu du tableau ;

le Rhin la tourne sur la droite et va se perdre entre des montagnes couvertes de vignes et de bois. Pour jouir en entier du spectacle des eaux, il faut se transporter de l'autre côté du Rhin ; une rampe descend du château jusqu'au pied de la cataracte ; on y a pratiqué une espèce de galerie en charpente pour en approcher plus commodément, de façon qu'on peut toucher l'eau avec la main ; un gros et immense bouillon se précipite à côté et fort au-dessus du spectateur avec un bruit, un fracas qui étourdit. La rapidité avec laquelle l'eau passe, éblouit et fait tourner la tête ; on est mal à son aise par le tremblement qu'excitent sur la galerie le bruit et le courant d'air occasionnés par l'eau. On veut quitter sa place, on ne peut ; on veut encore voir, se faire une idée sur la rapidité dont les eaux passent et se succèdent on se fatigue et l'on se retire, parce qu'on s'apperçoit qu'on est mouillé et qu'on a froid il est rare qu'on ne retourne pas à la même place plusieurs fois, tant ce spectacle est attrayant !

» Chaque heure fournit de nouveaux effets le soleil, les différens Iris qui s'y forment même temps, et les vapeurs qui s'en

vent, différemment agitées, en procurent de singuliers; la quantité des eaux en occasionne nécessairement. Lorsque nous avons vu cette cascade, les eaux étaient assez basses, les détails des différentes chutes y étaient plus marqués et plus multipliés; au lieu que par les grandes eaux, ces petites chutes sont confondues, mais la rapidité et le fracas doivent augmenter. Il n'est pas vrai que le château de Lauffen soit dans un tremblement continuel, comme on l'a dit et écrit; il faudrait pour cela que la montagne tremblât aussi. »

Il n'y a guère de pays en Europe qui soit mieux fourni de lacs que la Suisse : on y en voit de grands, de médiocres et de petits. On y en peut compter cinq grands, celui de Constance, celui de Genève, celui de Zurich, celui de Lucerne et celui de Neufchâtel; neuf médiocres, ceux de Lugano, de Walsenstadt, de Zug, de Thoun, de Brienz, de Morat, de Bienne, de Hallweil et de Sempach, et un grand nombre de petits. Dans les lieux où d'un côté un terrain élevé, de l'autre un banc de rochers, s'opposaient à l'écoulement des eaux, il s'est formé des lacs; on en trouve jusqu'au pied des glaciers et

entre les plus hautes cimes des Alpes; leur étendue varie dans la même proportion que celle des vallons; les lacs les plus grands sont situés dans la proximité des plaines ou d'un pays ouvert. Ils se terminent presque généralement à l'extrémité supérieure où les eaux y entrent, dans des marais formés par le dépôt des rivières et des sources; de nouveaux dépôts les augmentent, et l'industrie les fertilise successivement. Les lacs les plus élevés sont entièrement glacés pendant une partie de l'année; et même tous les lacs de la Suisse sont plus ou moins sujets à être pris par la glace dans les hivers rigoureux. Mais presque tous les lacs ont une rivière ou un ruisseau qui en sort.

La Suisse contient aussi un grand nombre de *glaciers* de diverses espèces. Il y en a qui non-seulement ne se fondent jamais, mais qui croissent même à mesure qu'il tombe de nouvelle neige, au point qu'ils s'étendent peu-à-peu en long et en large, et ruinent les pays limitrophes. Les plus hauts monts, qui renferment tous des glaciers, sont vers le midi, sur-tout aux frontières de la Savoie, du Milanais et du Tirol; ceux de la partie septentrionale n'ont pas à beaucoup près au-

tant de hauteur, et ne sont pas ensevelis sous des neiges toujours durables. La description des glaciers de Chamouni, que nous avons donnée, suffit pour faire connaître tous les glaciers des Alpes; ce que nous dirions de plus à ce sujet, ne serait qu'une répétition.

La Suisse étant le pays le plus élevé de l'Europe, devient naturellement le réservoir des principaux fleuves qui arrosent l'Allemagne, l'Italie et la France; c'est à ce grand réservoir que prennent leurs sources le Rhône, l'Are, le Russ, le Rhin, le Tésin, la Linth ou Limath, l'Inne, l'Adda, et nombre d'autres rivières moins considérables et de torrens.

Les sources minérales y abondent aussi, et sont en général très-salutaires pour différentes maladies. On les divise en trois classes, les *eaux naturellement chaudes*, celles qu'*il faut chauffer* avant d'en faire usage, et les *eaux froides* dont on se sert sans la préparation du feu. Beaucoup de ces eaux sont potables et propres pour la guérison de plusieurs maux, sur-tout pour purifier la masse du sang; on en transporte dans les pays éloignés. Il y a en Suisse nombre de fontaines qui ne jaillissent que pendant un temps : on les appelle *fontaines de mai*,

parce que c'est dans ce mois qu'elles commencent à couler; elles cessent en septembre. Le cours réglé de ces eaux n'a rien de surprenant : la neige qui couvre les montagnes ne commence pas à fondre avant le mois de mai; et elle est gelée de nouveau vers la mi-septembre. La plupart de ces fontaines jaillissent tout-à-coup et avec un bruit effrayant. Les fontaines *journalières* sont à-peu-près comme celles de mai; elles coulent lorsque les eaux contenues dans leurs réservoirs sont à la hauteur des canaux qui les conduisent au dehors. Le froid de la nuit, suspendant ou diminuant la fonte des neiges, peut suspendre le cours de ces eaux.

Parmi les singularités de la nature qu'offre la Suisse, on ne doit pas oublier les cavernes et les souterrains. M. *Trumpi*, dans sa Chronique de Glaris, assure qu'en plusieurs districts sur les Alpes de ce canton, on découvre des trous et des cavernes dont la profondeur, presque perpendiculaire, est telle que si l'on y jette une pierre, on entend pendant plusieurs minutes la répercussion d'un bruit souterrain qui finit comme si la pierre tombait dans l'eau. Cet observateur s'arrête principalement à une caverne

qui se trouve dans le mont *Urner-Schwendi*. Si l'on y descend avec une bougie, il faut d'abord ramper sur les genoux pendant près de quinze pas à travers plusieurs courbures; ensuite la caverne s'ouvre en hauteur, et l'on peut se redresser et marcher debout autant de pas qu'on a été obligé de ramper un moment auparavant. A cet emplacement succède un large trou de la profondeur de deux toises et demie, où l'on ne peut descendre qu'avec une corde; alors on se trouve sous une voûte assez étendue; de là on monte un peu en avant, on passe une galerie longue et étroite, et l'on entre sous une autre voûte d'une forme égale à un corridor, où l'on est surpris de voir jaillir de la terre une source d'eau vive qui se perd au même endroit. La voûte du roc est enduite de stuc, en allemand *gips*, qui paraît être une sorte de *lait de lune*. Il peut y avoir cent pas depuis l'entrée de la caverne jusqu'à cette source. On découvre un autre corridor plus éloigné, et sur les parties latérales on voit d'autres enfoncemens; mais ce fut à la source que le voyageur et ceux qui l'accompagnaient, bornèrent leur curiosité; ils se contentèrent de remplir une bouteille de cette eau jaillis-

sante, et s'en retournèrent par où ils étaient venus.

Dans les environs de Fribourg, il y a un ermitage qui mérite qu'on en fasse mention. Il a été taillé dans le roc par un seul ermite; il y a travaillé 25 ans, et est mort en 1707. C'est peut-être la plus grande curiosité de cette espèce que l'on trouve dans le monde entier. Cet ermitage est composé d'une chapelle, d'une salle qui a 28 pas de long sur 12 de large, et sur une hauteur de 20 pieds, d'un cabinet, d'une cuisine, d'une cave et d'autres appartemens. Près de l'Aigle, on voit une saline, appelée le *Fondement*, qui a de vastes souterrains creusés dans le roc. Une roue de 36 pieds de diamètre, placée dans l'intérieur de la montagne à une profondeur étonnante, fait monter l'eau au-dessus par une ouverture de 4054 pieds de profondeur, du fond de laquelle on peut en plein jour voir briller les étoiles; une galerie horizontale de 4000 pieds y conduit du pied de la montagne. Parmi les souterrains creusés de la main des hommes, on remarque aussi celui du Mont-St.-Gothard, dans le canton d'Uri. La route qu'on a pratiquée sur ce mont, est un des grands passages en Italie; tout le long

de cette route on a le Russ à ses côtés, tantôt à droite, tantôt à gauche, parce qu'il y a plusieurs ponts, la plupart de pierre, sous lesquels cette rivière passe quelquefois, à la profondeur de plus de 100 pieds. La route cependant est sûre; on peut y passer à cheval, et même avec une voiture. On voit çà et là de belles cascades formées par le Russ, et de petits ruisseaux qui descendent des montagnes. A deux lieues environ au-delà de Gestinin, on trouve le plus beau pont du Russ, dont la figure est un arc parfait. Ce pont, élevé de 70 pieds au-dessus de la rivière, a 50 pieds de long: sa hardiesse et la frayeur qu'il fait naître dans le cœur des voyageurs, l'ont fait nommer le *Pont du Diable*. C'est après ce pont qu'on trouve le chemin creusé dans le roc; il est assez large pour laisser passer deux chevaux de front, et la longueur est d'environ 300 pieds. C'est un des plus beaux ouvrages qu'on ait faits en ce genre; mais on n'a pu ménager qu'un jour très-faible dans le milieu; l'humidité qui y pénètre de tous côtés, rend le passage assez désagréable.

L'ITALIE.

Sous le nom général d'*Italie*, on comprend plusieurs États différens et indépendans les uns des autres, qui se trouvent entre l'Allemagne, la Suisse, la France, la Méditerranée et la mer Adriatique. Les premières plaines que l'on rencontre en descendant les montagnes de la Suisse, sont celles du *royaume d'Italie*.

LE ROYAUME D'ITALIE.

Cet État est nouveau, et doit sa naissance aux Français, qui l'ont fondé par leurs armes, et l'ont fait reconnaître sous la forme de république par les traités de Campo-Formio en 1797, et de Lunéville en 1801. Son territoire a été composé du Milanais, du Mantouan, du Modenois, de la Valteline, des comtés de Chiavenna et de Bormio, du Bergamasc, du Cremasc, du Brescian, du Véronèse occidental, de la Polésine de Rovigo, du Ferrarois, du Bolonais, de la Romagne et des

États vénitiens. Sa population monte à plus de quatre millions d'ames.

Le *Milanais* est la plus belle et la principale province du royaume ; elle fournit en abondance toutes sortes de productions, et les terres y donnent deux récoltes par an, l'une en blé, et l'autre en maïs. On y recueille aussi de la soie en quantité. Elle est arrosée par de belles rivières, et a trois lacs ; le *Lac Majeur* et ceux de *Lugano* et de *Côme*. Le premier est fort étendu et communique à la ville de Milan par un canal nommé *Ticinello* ou *Naviglio*, que fit creuser François Ier. ; il est traversé par le Tésin, de Locarno à Sesto ; ses eaux sont sans cesse renouvelées, et nourrissent une quantité d'excellens poissons. Rien n'égale la beauté des rivages, tour-à-tour couverts de bois, de champs cultivés, de prairies, de villes et de bourgs ; et le voyageur assis paisiblement dans une barque, voit encore par-delà ces rivages, du côté de la Suisse, les Alpes, qui couronnent magnifiquement l'horizon. Au milieu de ce tableau enchanteur, si quelque chose peut ajouter à ses jouissances, c'est la rencontre des *îles* charmantes, qu'on appelle *Borromées*, et qui offrent un repos vraiment délicieux.

Milan, qui était la capitale de la province, l'est devenue de tout le royaume. Le vice-roi et les principaux magistrats y font leur résidence. C'est une belle et grande ville, de forme presque ronde, qui a quatre lieues de tour, et contient 170,000 habitans. Ses fortifications et sa vaste citadelle ont été rasées dans ces derniers temps. Ses rues, en général, sont belles, et elle en a quatre qu'on peut appeler magnifiques. Ses églises et ses couvens, en grand nombre, forment ses plus beaux ornemens. Sa cathédrale est un des plus vastes et des plus magnifiques monumens gothiques de l'Europe. Outre ces avantages, c'est la cité de l'Italie où l'on trouve maintenant plus d'activité et de lumières. Son commerce et son industrie sont considérables, et ses habitans méritent qu'on les distingue des autres Italiens : ils ont plus d'énergie et moins de bassesse. Ils aiment à former des sociétés entr'eux, et ne fuient point les occasions de s'instruire : aussi n'est-ce guère que parmi eux que se trouvent le peu de savans et de bons littérateurs qui rappellent encore l'ancienne gloire de l'Italie. Il y a à Milan une université, une belle bibliothèque, et une salle d'Opéra plus grande qu'aucune de

celles qu'on voit en Europe. Dans cette belle salle, on entend une musique délicieuse, et l'on voit représenter les plus mauvaises pièces que les plus mauvais poètes puissent composer : mais cela est bien indifférent aux spectateurs ; réunis par sociétés dans les loges, qui sont comme de petites chambres, ainsi qu'à Turin, ils prennent des glaces, des rafraîchissemens, causent entr'eux, parlent même d'affaires, et semblent ne se ressouvenir qu'ils sont au spectacle, que lorsque l'on commence un air. Le musicien est tout pour les Italiens en général ; ils songent à peine au poète ; ce qui ferait volontiers croire, comme je l'ai dit ailleurs, qu'ils ont plus d'oreille que d'esprit et de goût.

Pavie et *Crémone* sont deux autres belles villes du Milanais ; la première, située sur le Tésin, contient 30,000 habitans ; la seconde est moins forte, mais elle est plus agréable : ses rues sont larges et droites, et ses places embellies par des maisons bien bâties et qui ont une sorte de régularité.

Mantoue est la place la plus forte de la république. La nature même contribue à ses fortifications. Elle est située sur un lac, formé par le *Mincio*, et qui a près de sept lieues

de tour sur une de large. Les deux ponts principaux, sur lesquels on passe ce lac, sont défendus, l'un par deux citadelles, et l'autre par des redoutes. Aussi cette ville fut-elle celle de l'Italie qui retint les Français plus long-temps devant ses murs; son blocus dura huit mois. Elle contient 16,000 habitans.

Modène, ancienne capitale du duché de ce nom, est une assez grande ville, entre la Secchia et le Panaro; mais ses rues sont étroites, malpropres, et ses maisons inégales et d'un mauvais goût : on se promène par toute la ville sous des arcades basses et mal éclairées. La population peut aller à vingt mille habitans. Les femmes portent le *zendado* ou *sendal*; c'est une pièce de soie noire qui couvre la tête, descend sur la poitrine, se croise au-dessous, et s'attache derrière la taille.

Bergame, dans le Bergamasc, est renommée par sa soie filée, et sur-tout par les tapisseries de laine qui portent son nom.

Brescia, capitale du Brescian, située sur le bord du Garza, et bien fortifiée, contient environ 30,000 habitans, dont la principale industrie est la fabrique des armes.

Vérone est une des principales villes de la

république : sa population monte à 50,000 habitans. Située sur l'Adige, son aspect est assez agréable ; mais l'intérieur n'y répond pas : ses rues sont étroites, pleines de boues, et ses maisons mal bâties. Elle a d'ailleurs peu d'édifices remarquables, et les voyageurs sont beaucoup plus pressés de visiter ce que le temps lui a laissé de l'antiquité, que ce qu'elle a élevé elle-même. Son ancien amphithéâtre est, sans contredit, son plus bel ornement : c'est un des plus magnifiques monumens de ce genre qui soient restés des Romains. Il fut érigé par le consul Flaminius. Sa circonférence extérieure est de 1331 pieds ; son plus grand diamètre de 464, et le moindre de 367. Il a quarante-cinq rangs de gradins circulaires, faits de très-beaux blocs de marbre, d'un pied et demi de haut et de plus de deux pieds de large. On a calculé que cet amphithéâtre pouvait contenir 23,484 personnes fort à l'aise, à raison d'un pied et demi par personne : il y en avait, dit-on, 40,000 de rassemblées lorsque l'empereur le visita. Les proportions de ce monument sont très-belles, et c'est de tous les amphithéâtres anciens le moins dégradé. Les habitans, jaloux de le conserver, l'ont fait réparer dans ces der-

niers temps, et il leur arrive souvent, dans la belle saison, d'y faire donner des spectacles publics, comme des courses de chevaux, des combats de bêtes féroces et des espèces de pantomimes. Vérone a produit plusieurs grands hommes, et l'on voit dans son hôtel-de-ville les statues de *Cornélius-Népos*, d'*Emilius-Macer*, de *Pline le naturaliste*, de *Vitruve* et de *Fracastor*. Le goût des lettres y vit toujours, et la société, en général, y est agréable et spirituelle. Cette ville n'appartenait pas toute entière à la république cisalpine : l'Adige, qui la traverse, servant de borne au territoire accordé à l'empereur d'Allemagne, donnait à ce prince la moitié de Vérone; mais maintenant qu'il ne possède plus rien des anciens Etats de Venise, elle est toute entière dans la dépendance du roi d'Italie.

Ferrare, par sa grandeur, ses larges et belles rues, sa place superbe et ses églises, annonce d'abord une ville riche et heureuse; mais sa petite population apprend bientôt que sa splendeur est passée : elle ne fut riche et puissante que lorsqu'elle était gouvernée par ses ducs; elle tomba dans la misère en passant au pouvoir des papes.

Bologne est, après Milan, la ville la plus importante du royaume d'Italie : c'était avant la révolution la plus riche de l'État ecclésiastique. On évalue sa population à soixante-dix mille ames. Ses maisons sont assez bien bâties, et elle a un grand nombre de beaux édifices et plus de deux cents églises; mais malheureusement la vue en est masquée par les arcades qui bordent la plupart des rues, et dont l'élévation cache la portion la plus considérable des maisons. Bologne, avant que les Français y fussent entrés, se vantait de posséder les plus beaux tableaux de l'Italie. Cette ville, en effet, s'est toujours distinguée par la culture des arts et des sciences, depuis qu'ils ont été rétablis en Europe. Outre son ancienne université, elle a un *institut* ou académie, et possède une belle bibliothèque avec divers cabinets d'antiquités, d'histoire naturelle, etc. Le commerce y est aussi en assez grande activité, et les habitans réussissent dans plusieurs genres d'industrie. Ils ont des manufactures de damas, de satin, de taffetas, de velours, de crépons, de gazes et de papier, et ils excellent à faire les savons, les parfums, les fleurs artificielles. Les orfévres *font* aussi des ouvrages très-curieux, qui ont

des ornemens d'or, et particulièrement une espèce de crépons d'or. Les jambons et les saucissons de Bologne sont connus de tous les riches gourmands qui sont à portée de s'en procurer.

VENISE.

Quelques fugitifs échappés de Padoue et d'Aquilée, mises en cendre par les Huns et les Visigoths, se réfugièrent vers quelques petites îles (elles sont au nombre de soixante-douze), et y bâtirent quelques cabanes pour s'abriter. Telle fut l'origine de Venise, qui aujourd'hui s'élève avec magnificence sur les ondes de l'Adriatique, et contient cent cinquante mille habitans. On l'a assise sur les 72 petites îles dont nous venons de parler. Ses édifices publics, particulièrement le palais du trésor et l'arsenal, sont d'une magnificence qui étonne. On trouve des églises et des couvens de tous côtés; mais on y admire principalement celle de Saint-Marc, ainsi que la place qui l'avoisine; la façade de cette église était décorée des quatre beaux chevaux de bronze que l'on voit maintenant à Paris devant le palais des Tuileries. Elle a cinq portes d'airain, et est toute revêtue de marbre

en dedans. La voûte, qui est couverte d'une très-belle mosaïque, est soutenue par trente-six colonnes de marbre noir. Le pavé est de jaspe, de porphyre et de plusieurs sortes de marbre, qui forment différens compartimens. La contre-table de l'autel était d'or massif, enrichie de pierreries, et quatre piliers de marbre blanc soutiennent un dais magnifique au-dessus du grand autel; derrière est la chapelle de Saint-Marc. La tour de cette superbe église est carrée, toute bâtie de pierres de taille, et haute de 316 pieds; son sommet est tout doré, et terminé par une figure d'ange aussi dorée, qui lui sert de girouette. Le trésor de cette église était d'une richesse surprenante.

Comme la terre n'est pas très-ferme, les maisons de Venise sont bâties sur pilotis. Toutes les îles communiquent entre elles par une infinité de ponts : celui de *Rialto* est remarquable par sa grandeur et la hardiesse de son ouvrage : il n'a qu'une seule arche. De petites gondoles fort jolies et bien peintes, conduisent à toute heure du jour dans tous les quartiers de la ville, et tiennent lieu des voitures publiques de Londres et de Paris.

Venise était une république, et même l'une

des plus anciennes de l'Europe ; mais ce nom chez elle n'annonçait point la liberté ; il n'y avait pas de pays au contraire où l'on trouvât plus d'entraves. Les nobles seuls gouvernaient, et gouvernaient comme les tyrans, en répandant la défiance et la crainte parmi leurs sujets. Le *Doge* ou *duc* n'était pas plus libre que celui de Gênes ; il ne pouvait quitter la ville sans la permission de la *Seigneurie* ou le grand conseil des nobles. On l'entourait d'un grand appareil, et on ne lui donnait que peu d'autorité. Son brillant esclavage durait un an. Il existait trois inquisiteurs politiques, qu'on renouvelait aussi chaque année, qui avaient plus de pouvoir que lui ; ils pouvaient décider sans appel, de la vie de tout citoyen appartenant à la république ; ils avaient droit de faire des recherches par-tout, même dans le cabinet du doge. Ils portaient l'épouvante dans tous les cœurs, et bannissaient de Venise jusqu'à la confiance de l'amitié. On dit que cette inquisition a long-temps soutenu Venise ; mais une liberté qui porte la terreur dans l'ame des citoyens, ne vaut pas mieux qu'un despotisme qui produit le même effet.

Au surplus, si les Vénitiens ne connais-

saient point la liberté, ils se livraient tout entiers à la licence, sur-tout celle des mœurs. Ils portaient en véritables esclaves le goût des amusemens jusqu'à l'extravagance. Le carnaval leur reste encore, et cela les console de la perte de la république, où, d'ailleurs (les nobles exceptés), ils n'ont rien perdu. Pendant ce temps de folie, ils se masquent, courent la ville, les bals, les spectacles, et disent toutes les platitudes que nous entendons, à pareille époque, dans les rues de Paris. Cette fête bruyante et bizarre, reste des anciennes Saturnales, était un double objet de politique pour la noblesse: elle lâchait pendant six semaines la bride au peuple, qui oubliait dans la débauche ses chaînes et les vexations de ses maîtres, et attirait les étrangers qui apportaient leur argent, pour voir toute la déraison humaine dans son appareil.

Les goûts dominans des Vénitiens sont la galanterie, les fêtes, mais toujours avec une magnificence avare, c'est-à-dire, qui n'est que pour l'apparence. Autant le peuple aime à se livrer à la débauche, autant les grands sont réservés: c'est une maxime de leur état. Le mystère avec lequel ils traitaient les af-

faires de la république, leur a donné une espèce de méfiance taciturne qu'ils portent partout, et qui ne contribue pas à les rendre aimables. En général, les Vénitiens sont vifs, ingénieux, grands et bien faits. On rencontre fréquemment dans les rues des hommes d'une belle prestance, et ressemblant aux modèles que nous ont laissés les pinceaux de *Paul Véronèse* et du *Titien*. Les femmes sont également douées de belles formes, ont les traits expressifs et de la grace dans le maintien; on ne leur desirerait, en général, que des mœurs un peu plus sévères.

Venise, par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, fut cédée par la France, qui l'avait conquise, en 1797, à l'Empereur; mais à la suite de la guerre qui vient d'avoir lieu, et par le traité de Presbourg (1806), cette ville et son territoire sont enlevés à l'Autriche, et font maintenant partie du royaume d'Italie.

ÉTAT DE LUCQUES.

Cette république était un des plus petits états de l'Europe, et ne le cédait guère par l'étendue de son territoire qu'à la république de Saint-Marin; son territoire peut avoir huit

à neuf lieues en longueur, sur une largeur de six. Malgré cette petitesse, ou plutôt graces à sa petitesse qui n'inspirait aucune crainte à ses voisins, cette république avait déjà presque quatre cents ans d'ancienneté ; son origine remontait à l'an 1439. Elle était autrefois sous la protection de l'empereur d'Allemagne, et les nobles seuls gouvernaient comme à Gênes : dans ces derniers temps elle fut sous la protection de la France, et elle adopta une constitution démocratique. Enfin, en 1805, le gouvernement a été donné au prince *Bacciochi*, époux de la princesse *Elisa*, sœur de l'empereur Napoléon. Il est qualifié d'*Altesse Sérénissime*. Le gouvernement est héréditaire dans les descendans du prince et de la princesse.

Si le bonheur d'un peuple s'apprécie par sa population, les Lucquois ont été heureux ; car ils sont plus nombreux que leur territoire ne le permet : leur population s'élève à 120,000 ames. La liberté, qu'ils aiment, et dont ils ont écrit le nom sacré sur tous leurs édifices, sur leur monnaie, de tous côtés ; la liberté semble leur donner une ame différente de celle qui anime les autres Italiens : ils sont extrêmement industrieux, et ne fuient pas le

travail; ils ont fait de leur territoire un superbe jardin, qui produit en abondance des grains, des vignes, des oliviers, des châtaigniers et des mûriers; il y a des vallées si fertiles et si bien cultivées, qu'elles rapportent quinze et vingt pour un. Malgré cette fécondité et ces soins, les ressources du pays ne suffisent pas aux habitans; mais heureusement les Lucquois sont sobres, et ils savent, par les privations, remplacer ce que la terre ne peut leur accorder. Leur économie leur donne même un air d'aisance qui charme, et la liberté dont ils jouissent en fait d'autres hommes que leurs voisins.

Lucques, leur capitale, est une belle ville; ses rues sont larges, bien pavées et ornées de beaucoup de maisons bien bâties. Elle est régulièrement fortifiée avec onze bastions. Le palais public est un vaste édifice, et contient un arsenal où l'on garde de quoi armer 20,000 hommes. Cette ville n'a pas, comme Gênes, l'avantage d'un commerce considérable, et qui s'étend dans plusieurs parties du monde; l'industrie y met cependant toutes ses ressources en jeu; on y trouve plusieurs manufactures de soie, et l'on y fait un assez grand commerce en huile, en merceries, en vins, en

fruits, et sur-tout en olives. *Via-Reggio*, bourg assez fort, est le seul port de ce petit état.

L'ÉTRURIE.

Au midi du royaume d'Italie est celui d'Etrurie, ci-devant duché de Toscane, qu'on divise en trois parties, le Florentin, le Pisan et le Siennois. C'est le pays le mieux cultivé de l'Italie. Il produit en abondance de bons vins, des olives et d'autres fruits. Dans le territoire de Florence, les oliviers se plantent dans les champs entre les rangs de vignes, en plaine et sur le penchant des collines; mais, dans le Pisan, on les plante l'un contre l'autre en forme de bosquets. Cette province fournit des limons, des citrons, des oranges, et une quantité prodigieuse de mûriers, pour nourrir les vers à soie. La population de la Toscane peut monter à un 1,000,000 d'habitans.

Florence, l'une des plus belles villes de l'Italie, s'élève avec magnificence sur les bords de l'*Arno*. La plaine au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toute espèce, et sur-tout d'arbres fruitiers; dans le printemps, cette ville placée au milieu d'un bouquet de fleurs, mérite bien

de porter son nom; au-delà de la plaine sont des collines couvertes d'oliviers, de vignes, et de maisons de campagne délicieuses; c'est véritablement un lieu d'enchantement, et Florence répond, par les chefs-d'œuvre dont les arts l'ont décorée, aux beautés dont la nature l'entoure. Les Médicis avaient renfermé dans ses murs tout ce qui pouvait intéresser les hommes sensibles et instruits; ils s'étaient attachés à former un cabinet de tout ce qu'il y a de précieux et de riche en architecture, en littérature, et particulièrement en peinture et en sculpture. La galerie était la collection la plus célèbre et la plus belle qu'il y eût au monde en tableaux et en statues. La Vénus, dite de Médicis, ouvrage divin, type de ce que la nature pourrait créer de plus parfait pour les formes, était dans cette riche galerie: c'en était le plus beau morceau. Elle orne maintenant le *Musée Napoléon* à Paris, ainsi que tous les autres monumens précieux qui faisaient la gloire de Florence. Cette ville est très-bien bâtie, et décorée de plusieurs portes magnifiques, dont la plupart sont des arcs de triomphe. La cathédrale est un vaisseau de 426 pieds de long sur 363 de haut jusqu'au sommet de la croix. Au milieu de

l'église on voit une superbe coupole qui a 140 pieds d'un angle à l'autre, et 98 de hauteur. Cette église est tout incrustée en dehors de marbre noir et blanc, ce qui lui donne l'air d'un monument funèbre. La tour, revêtue de marbre de différentes couleurs, est un des plus beaux ouvrages dans le genre gothique; elle a 253 pieds de haut sur 43 en carré. Le palais *Pitti* appelle sur-tout le regard des voyageurs : il est considérable par sa grandeur, et est beaucoup plus important encore par les richesses qu'il renferme; c'est une demeure vraiment royale.

Les lettres ont toujours été cultivées à Florence depuis leur restauration. Il y a plusieurs académies : celle *della Crusca* a rendu de grands services à la langue italienne, en l'épurant et la fixant. C'est à *Sienne*, ville du même royaume, que l'on prétend que cette langue est mieux parlée et mieux prononcée; et il y a à ce sujet un proverbe italien qui dit : *Lingua Romana in bocca Toscana.*

La vanité est dans sa patrie en Italie; on y trouve par-tout des nobles qui ressemblent assez à nos anciens nobles gascons : ceux de Florence aiment à paraître magnifiques; mais

au moins ce desir ne les empêche pas de s'occuper de choses plus solides ; ils se livrent au commerce, et vendent même leur vin en détail, quand l'intérêt les y engage. C'est à la fenêtre de leur cellier que se fait ce commerce; ils y suspendent alors un flacon cassé pour enseigne. Florence a de bonnes manufactures ; ses soieries sont depuis long-temps en réputation. On y fait aussi des damas, des velours, quelques étoffes de laine, des tapisseries dont la manufacture établie par les grands-ducs est une des plus parfaites qui soient en Europe. La porcelaine de *Doscia*, à une demi-lieue de Florence, quoiqu'inférieure à celles de Saxe et de Sèvres, mérite cependant d'être citée ; les dessins en sont très-agréables, et l'or d'une très-belle teinte. Il est sorti de cette manufacture des choses qu'on ne voit pas ailleurs, comme des figures modelées d'après les plus belles statues de l'antiquité, de la hauteur de quatre pieds et davantage, et formées de deux pièces seulement.

La plus belle ville, après Florence, est *Livourne*. La route qui conduit de l'une à l'autre ville est superbe. « On coupe d'abord avec l'Arno, dit *Dupaty*, une vaste plaine parmi les cultures les plus riches, sous une

température modérée, qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été. J'étais ravi de rencontrer, à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes, belles de santé et de bonheur. Répandues ainsi dans les champs, elles semblaient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques : elles me rappelaient ces nymphes charmantes, dont la fable et les poètes avaient peuplé les campagnes. Au-delà de Pise on trouve un chemin magnifique qui vous conduit à travers des champs, des bois et des vallons, jusqu'à Livourne, qui autrefois avec les bras du commerce embrassait tout l'univers. » Son commerce actuel, quoique bien déchu, est encore considérable. Dix mille Juifs, qu'on force à habiter un quartier séparé, en font la plus grande partie, et trouvent le moyen de s'enrichir avec facilité, quoiqu'ils soient assujétis à de forts impôts. Ce commerce est presqu'entièrement d'entrepôt; celui des productions du territoire est peu de chose en comparaison de la quantité de marchandises qui entrent dans la ville et en sortent annuellement. Ce fut Côme et ses deux fils qui établirent la liberté du port, et formèrent deux hâvres très-commodes, qui

cependant n'ont pas assez d'eau pour des vaisseaux de guerre. Toutes les nations, même les Mahométans, ont un libre accès dans le port, et peuvent s'établir dans la ville; c'est cette liberté même qui fait sa gloire et sa richesse. Livourne est bâtie dans le goût moderne, et avec tant de régularité, que de la place du marché on apperçoit toutes les portes. Elle est bien fortifiée, et a, outre la citadelle, deux forts du côté de la mer. Sa population est de 70,000 habitans.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

Nous ne passerons pas sans jeter un regard sur la république de Saint-Marin : c'est le plus petit état libre de l'Europe. Il est situé entre le royaume d'Italie et l'état de l'Eglise, près des côtes de la mer Adriatique. Ce n'est qu'une ville assise sur le sommet d'une montagne avec le petit territoire qui l'environne; une heure suffit pour la traverser, et le nombre des habitans s'élève à peine à 6000. Mais leur amour pour la liberté les fait remarquer; ils sont fiers de cette liberté, et se vantent avec raison d'être les plus anciens républicains de l'Europe. C'est à un maçon, qui

s'était fait ermite sur leur montagne, qu'ils doivent leur république. Cet ermite, dont on a fait un saint, au lieu de s'amuser à fonder quelques couvens comme les autres saints de son temps, jeta les bases d'une société libre, où tous les citoyens auraient les mêmes droits et les mêmes charges. Ses lois furent simples; elles existent encore. C'est dans la nation que réside le pouvoir souverain. Chaque maison a un représentant, et ces représentans forment *le conseil général*. Il y a de plus un conseil appelé des *soixante*, qui représente la République pour les affaires ordinaires. Ce petit conseil est tiré, moitié des familles nobles, et moitié des familles plébéiennes : car Saint-Marin a des nobles et des plébéiens; le sot orgueil et les sots préjugés sont de tous les pays. Outre le conseil des soixante, il y a deux magistrats, espèces de consuls, qu'on élit tous les six mois. La république, qui veille à tout ce qui peut intéresser ses membres, nomme non-seulement le commissaire qui juge les causes civiles et criminelles, mais encore le médecin, qui doit être un étranger, et le maître d'école, qui doit être un homme instruit. Tout citoyen est soldat, et les exercices militaires font une

Homme et femme du peuple à Rome.

des principales parties de l'éducation. Tel est, en apperçu, ce petit état, qui renferme un peuple aussi heureux que les hommes peuvent raisonnablement espérer de l'être.

ÉTAT ROMAIN.

C'est ainsi qu'on appelle les parties de l'Italie qui, réunies successivement sous la puissance des papes, leur formèrent un état indépendant, et les placèrent au rang des potentats de l'Europe. Ils comprennent neuf provinces, la *Campagne de Rome*, le *Patrimoine de Saint-Pierre*, le duché de *Castro*, l'*Orviétan*, la *Sabine*, le *Pérousin*, le duché de *Spolette*, la Marche d'*Ancône*, et le duché d'*Urbin*. L'église romaine devait la possession de ces beaux domaines aux libéralités des Français, par les mains de Pépin, Charlemagne, et des rois de France leurs successeurs. Les Français actuels, après avoir conquis de nouveau ce territoire, l'ont rendu au Saint-Siége, qui leur doit ainsi son ancienne et sa nouvelle splendeur.

Le voyageur qui parcourt l'Italie, n'est satisfait que lorsqu'il arrive à Rome; il semble même n'avoir entrepris son voyage que pour

voir cette ville. Imitons-le ; hâtons-nous d'entrer dans cette ancienne capitale du monde.

Lorsqu'on part de Florence, la beauté du pays et la richesse de la culture diminuent insensiblement. « En sortant de *Sienne*, dit l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, la terre est toute bouleversée ; plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Parvenu, après trois heures de marche de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé de *Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence ; il était nuit : mais le lendemain, en descendant à *Ronciglione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène, et Viterbe tout en fleurs ; bientôt dans le lointain on voit Rome, et le moment d'après on ne voit plus rien... Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouraient, où roulaient les chars de triomphe, qu'inondaient les armées romaines, où le voyageur rencontrait César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins et des mendians. Enfin, à force de percer le désert, la solitude et le si-

lence, je me trouve au milieu de quelques maisons; je ne pus m'empêcher de verser des larmes : j'étais dans Rome. Quoi ! c'est là Rome, qu'on pressentait autrefois des extrémités de l'Asie! c'est aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce ! »

Rome peut avoir quatre lieues de circuit, mais elle est loin d'être habitée en raison de sa grandeur; un tiers seul est bien peuplé, le reste est occupé par des champs, des vignes, des jardins, des maisons de campagne et des ruines. Sept monts sont dans son enceinte. Les débris de son ancienne splendeur rentrent peu-à-peu dans le sein de la terre, et ont déjà produit, suivant les observations que l'on a faites, une élévation de 14 à 15 pieds. Rome est entourée de murailles flanquées de tours et de bastions, et a une espèce de place forte dans le château St.-Ange. Cette ville compte environ 150 mille habitans; elle est aujourd'hui divisée en 14 quartiers, comme anciennement.

Il est impossible de faire un pas dans cette ville, sans voir ou sans fouler à ses pieds des ruines qui rappellent les événemens les plus mémorables de l'antiquité. Entre les plus curieuses, on distingue les arcs de triomphe

des empereurs Titus et Constantin. Le premier n'a qu'une arcade dont le dedans est orné de bas-reliefs, qui représentent, d'un côté, Titus dans un char tiré par quatre chevaux, après la prise de Jérusalem ; de l'autre, le chandelier à sept branches, la table d'or, et les autres dépouilles du temple : le second a trois arcades ; il a été érigé par le sénat et le peuple romain, en l'honneur de Constantin, après la victoire qu'il remporta sur Maxence. C'est au pied du *Mont-Palatin* qu'est l'arc triomphal de Titus. Sur ce mont était le *Capitole* qui commanda à l'univers, et qui est aujourd'hui entièrement effacé de dessus la terre : son nom seul survit. Il est remplacé par un édifice moderne, où l'on conserve plusieurs antiquités. La *Roche Tarpéienne* est plus des trois quarts enterrée. Le Mont-Palatin contient plusieurs églises, le jardin de *Montalto*, l'un des plus beaux de Rome, et sur-tout la *colonne Trajane*, monument si cher aux arts et aux cœurs sensibles qui se plaisent à payer un doux tribut de souvenir aux hommes qui ont marqué leurs jours par des bienfaits ; elle est debout, elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan elle porte aujourd'hui Saint-Pierre. Cette colonne est

admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est sculptée en triomphe ; on y voit peut-être mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes. Sa base est magnifique ; elle est revêtue de casques, de cuirasses, et d'une foule d'instrumens de guerre.

Mais c'est auprès de la place *Navonne* qu'il faut voir le plus magnifique monument de l'antiquité, le *Panthéon*, qu'on n'appelle plus que la *Rotonde*. Il fut consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis par les papes à tous les saints. C'est cette dédicace qui l'a préservé de la destruction que la plupart des autres temples ont subie. « Il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche ; mais on lui a laissé tout ce qui le faisait grand : il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes ; mais il a conservé sa voûte, son péristyle et ses colonnes. Quel magnifique péristyle ! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel. Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du

travail le plus exquis et de la durée de vingt siècles dont elles sont revêtues et ornées.... La porte de la Rotonde est bien la porte d'un temple ; c'est bien celle du Panthéon ; c'est bien la porte par laquelle devaient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussaient là..... Le dessin de cet édifice est simple et grand ; une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi ces pompons d'or et de marbre ? on ne sait qui a fait plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré. »

« Voilà donc le Panthéon qui étonna l'imagination romaine et n'étonna pas celle de Michel-Ange ! Ce Panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, ne fut dans la suite qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnées que la terre le porte : je le mettrai dans les airs. Le génie de Michel-Ange disait de ces choses, et sa main les exécutait..... Laissons à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichissent

l'intérieur de cet édifice : il possède un trésor bien plus précieux, ce sont les cendres de Raphaël. » (*Lettres sur l'Italie.*)

Si le Panthéon est le plus beau monument du génie romain, le Colisée en est, sans contredit, le plus admirable de la puissance de ce peuple sous les Césars. « A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le composent, à cette réunion de colonnes de tous les ordres qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement pour soutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers et esclave d'un empereur. » *Vespasien* fit élever ce prodigieux amphithéâtre, qui fut nommé *Flavien*, du nom de la famille de cet empereur ; et *Colossée*; parce qu'on voyait près de l'endroit où il fut construit, une statue colossale de Néron. Deux mille esclaves juifs que Vespasien avait ramenés de son expédition de Judée, furent employés à sa construction, qui fut terminée en moins de deux années. L'architecture de cet édifice est extrêmement négligée et d'une exécution grossière; quoique la construction et la solidité en aient été très-soignées. Cette

solidité est telle, qu'elle aurait triomphé du temps, si les Romains modernes, plus barbares que les Goths à qui ils en attribuent faussement la destruction, n'en avaient hâté la ruine, en le démolissant pour en employer les matériaux à leurs nouvelles constructions. Le Palais *Farnèse*, la chancellerie, et le Palais de Venise à Rome, ont été élevés avec ses débris. La partie gauche du Colisée est heureusement encore assez conservée; mais tout le reste de son enceinte, ainsi que presque tout l'intérieur, en est détruit. Les portiques du rez-de-chaussée et ceux du premier étage subsistent encore du côté qui a le moins souffert; on y voit même des portions considérables des voûtes, qui portaient les gradins sur lesquels étaient assis les spectateurs, mais dont il ne reste plus le moindre vestige. C'est du haut du plan incliné formé par ces voûtes, qu'on jouit encore, mais avec un plaisir mêlé de regrets, de toute l'étendue de cette étonnante construction, et de l'effet qu'y devaient produire cent mille spectateurs réunis et applaudissant ensemble au succès de quelque spectacle.

Ce monument, dont le plan est une ellipse d'une très-belle forme, a 580 pieds de long,

sur 480 de large et 156 de hauteur. Les auteurs anciens disent que 80,000 spectateurs assis, et plus de 20,000 debout, pouvaient voir commodément les jeux qui s'y célébraient, et qui étaient des combats de gladiateurs, ou des chasses d'animaux féroces. L'arène a 263 pieds de long sur 165 de large; ce que l'on a de la peine à concevoir, c'est la grandeur prodigieuse du voile dont on couvrait cette immense superficie pour mettre les spectateurs à l'abri du soleil. Ce fait est si surprenant, qu'on croirait pouvoir révoquer en doute ce qu'en disent les auteurs, si on ne voyait encore au Colisée même et à plusieurs monumens de ce genre, les canaux et les ouvertures où s'encastraient les pièces de bois, qui servaient à soutenir et à tendre le voile en question, qui, par surcroît de magnificence, était ici teint en pourpre.

Après ces monumens principaux, ce qui dans Rome rappelle et caractérise le plus l'idée de la grandeur des anciens dans leurs édifices publics, c'est la vue de ces Aiguilles, ou Obélisques égyptiens qu'on rencontre encore dans quelques places de cette ville. Les Romains, ces illustres brigands, qui dépouillèrent les nations vaincues de tous les objets

de luxe qu'ils rencontraient, enlevèrent d'Égypte, et trouvèrent moyen de transporter chez eux ces masses énormes. Ils les ont ensuite employées à décorer leurs cirques et leurs tombeaux. Auguste fut le premier qui les fit connaître en Italie ; il fit placer au milieu du grand cirque, et consacra au soleil, celui que l'on voit encore aujourd'hui en arrivant à Rome à *la Porte du Peuple*. On lit dans *Aurélius-Victor*, qu'il y avait dans cette ville quarante obélisques pareils, mais de différentes grandeurs. Le plus élevé, que l'on voie encore, est celui que Sixte V fit placer devant l'église de Saint-Jean de Latran. Il a, en y comprenant le piédestal, 140 pieds de hauteur. Mais le plus beau et le mieux conservé, est celui que l'on voit dans la magnifique place qui annonce l'église Saint-Pierre. Il fut également relevé par les ordres de Sixte V ; deux fontaines jaillissantes sont des deux côtés et l'accompagnent d'une manière très-agréable ; il est d'un seul morceau de granit oriental de 72 pieds de long ; sa hauteur avec le piédestal et la croix qui le termine est de 124 pieds. Nous avons déjà dit un mot de la *Colonne Trajane*, qui est un monument à-peu-près du même

genre. Il y a, en outre, la *Colonne Antonine*, qui fut élevée en mémoire des victoires de Marc-Aurèle; elle est dans le genre de la colonne Trajane, et presqu'aussi haute, mais d'un goût moins bon et ornée de bas-reliefs moins estimés.

Le *Forum*, cette place si célèbre, autrefois couverte de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et par conséquent du monde connu, le théâtre de tant de révolutions; le *Forum*, aujourd'hui jonché de débris, n'est plus que le champ des vaches, *il Campo Vaccino*.

La nouvelle Rome n'a point la grandeur de l'ancienne; mais par les édifices dont on l'a décorée, elle l'emporte peut-être sur la première. Cette ville, lorsqu'elle était la reine du monde, n'avait rien à comparer à l'église de Saint-Pierre, au palais du Vatican; et peut-être beaucoup d'autres églises modernes effacent-elles les anciens temples par la beauté de l'architecture, la richesse des matériaux et les ornemens. Mais arrêtons-nous en face de l'église de S.-Pierre. Une place magnifique se déploie en cercle devant ce superbe temple. « Au milieu de cette enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui

soutient sur 400 colonnes majestueuses, 200 statues colossales; entre deux superbes bassins ornés de bronze, d'où jaillissent, étincèlent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élance pompeusement dans les airs un magnifique obélisque de granit, taillé en Égypte, apporté par les Romains, et que Sixte-Quint fit élever. Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice: elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendait que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui desirait des chefs-d'œuvre; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever. Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le Mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.... On pouvait amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres: mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne

paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout; c'est-là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange (1).

Cette église est bâtie en forme de croix latine, et c'est au milieu de la croix que s'élève majestueusement le dôme, dont l'idée fut conçue par la vue du Panthéon. Sous ce dôme est l'autel principal. Le superbe baldaquin qui le couvre et le couronne, est ce qui frappe le plus, quand on entre dans le temple : il est soutenu par quatre grandes colonnes torses, composites. Elles ont été faites en entier, ainsi que la chaire de Saint-Pierre, avec le bronze que l'on retira de la voûte du Panthéon. Elles produisent l'effet le plus admirable. On en peut dire autant d'une autre grande composition du Bernin, appelée la *Chaire* de Saint-

(1) *Bramante* est celui qui donna le premier plan de cette église, et qui commença à l'exécuter : il avait conçu le dôme plus hardi et plus superbe encore qu'il ne l'est, mais il parut impossible de l'élever ; Michel-Ange corrigea son prédécesseur, et imagina seulement ce que les hommes pouvaient exécuter de plus grand et de plus magnifique en architecture. C'est là que le vrai génie seul sait s'arrêter.

Pierre, qui termine l'église de la manière la plus heureuse. Les quatre docteurs qui soutiennent cette chaire, sont composés d'un grand style, et ont chacun quinze pieds de proportion. Aux deux côtés de cette machine colossale, sont deux très-beaux mausolées des deux papes Paul et Urbain VIII. Ce magnifique baldaquin en bronze, dont nous venons de parler, peut, en quelque façon, servir d'échelle, pour juger de la grandeur de l'édifice dans lequel il est placé, en songeant que depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix qui le termine, il a 122 pieds de hauteur; mais comme rien n'est grand que par comparaison, ce baldaquin, qui serait colossal par-tout ailleurs, devient proportionné, sous une coupole dont la hauteur intérieure est de 340 pieds sur un diamètre de 132 (1).

---

(1) *Dominique Fontana*, un des plus grands artistes qui fut employé par Sixte V, à cet édifice, a calculé que la dépense faite de son temps et avant lui, montait à 45 millions d'écus romains, ce qui fait environ 246 millions 250 mille livres de notre monnaie. Que l'on considère ensuite la quantité de marbres précieux, porphyres, granits, dont l'intérieur est orné; qu'on y joigne les peintures en mo-

Le palais du Vatican est joint à l'église de Saint-Pierre : c'est sans doute une commodité pour les papes ; mais ce trop grand voisinage cause une confusion désagréable. Ce palais n'est pas un bâtiment régulier ; ce sont de beaux morceaux mal attachés ensemble. On y compte douze mille cinq cents chambres, salles ou cabinets, et l'on y remarque partout la plus grande magnificence. La bibliothèque qui y est rassemblée, est fort considérable, et possède une quantité de manuscrits, dont les plus précieux sont venus enrichir notre cabinet.

Les célèbres et excellentes statues de Rome ancienne, ces statues qui attiraient les voyageurs de tous les coins de l'Europe, ont aussi fait le voyage de Paris, avec les tableaux des plus grands maîtres de l'Italie. Mais en cela,

---

saïque ; qu'on estime les bronzes du Baldaquin et de la Chaire, ce qu'ont dû coûter la place et le péristyle ; et l'on verra qu'il ne suffira pas de doubler cette somme : aussi peut-on dire qu'un édifice de ce genre ne pouvait, dans les temps modernes, avoir été fait qu'à Rome, et par des souverains qui, tels que les papes, eussent le droit d'attribuer d'aussi grandes sommes au culte d'un Dieu auquel ils doivent tout, et dont ils sont les premiers ministres.

la France n'a que rendu à Rome ce que celle-ci avait fait autrefois à la Grèce, en la dépouillant de ses chefs-d'œuvre.... Quel peuple viendra nous ravir, à son tour, les richesses que nos armes et notre génie auront su rassembler!... Cette réflexion est triste à faire, mais elle est dans l'ordre naturel des choses.

A présent, que nous avons parcouru Rome ancienne et Rome nouvelle, observons les hommes qui vivent dans son sein; ils sont comme ses plus beaux monumens, cruellement dégradés. Ce ne sont pas des Romains qu'il faut s'attendre à voir en eux, mais des Italiens seulement. Peu d'entr'eux, à la vérité, descendent des anciens maîtres du monde; ils sont, pour le plus grand nombre, fils même des barbares qui ont détruit la ville et l'empire; ils sont dignes d'une telle origine.

« Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes, le pape, le clergé et le peuple. Tout le clergé est entraîné, par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la tiare inclusivement. Tout ce qui n'est pas clergé reste en-deçà : princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians, c'est là le peuple.... Le clergé réunit tous les honneurs

et tous les pouvoirs ; la plus grande masse des richesses lui appartient. Sur 36,000 maisons que l'on compte à Rome, la main-morte en possède 20,000. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, et elle n'a point d'héritiers ; elle doit, à la longue, posséder tout, c'est-à-dire, tout envahir. La richesse territoriale est peu de chose dans l'état ecclésiastique ; elle ne suffirait sûrement pas pour nourrir ses habitans : mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines ; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines. »

Les cardinaux, qui tiennent le premier rang après le pape, sont au nombre de 70 ; mais ils sont rarement au complet. Ils sont promus par le pape, qui a grand soin d'avoir toujours majorité de papes italiens, pour empêcher que la chaire ne soit transportée hors de Rome. Le règne du grand pontife est rarement de longue durée ; car, d'ordinaire, on élève à cette dignité un homme déjà vieux. Le conclave est un théâtre où les cardinaux s'efforcent principalement de déployer tous leurs talens, et où il se passe maints traités, qu'on peut difficilement attribuer à l'inspiration du Saint-Esprit. Durant l'élection d'un pape,

en 1721, les animosités montèrent à tel point, que les cardinaux en vinrent aux mains, se battirent à coups de pieds, et se jetèrent leurs écritoires à la tête.

Le pape est entouré d'une ombre de milice, sujet de raillerie chez les autres peuples, et même méprisée des Italiens. Au dire même de quelques voyageurs, *les Sbires ne sont que des brigands privilégiés, qui font la guerre aux brigands qui sont sans privilége.* (Lett. sur l'Italie.)

Les curés, au nombre de 90 dans Rome, sont, par leur ministère civil, comme des commissaires de police. Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné; nous parlons du petit peuple, car les gens un peu distingués savent se défendre; c'est là comme par-tout. Les curés excommunient tous ceux qui ne se présentent pas pour communier dans le temps de Pâques. Quelque temps après, ils font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement, qui publie bientôt ces listes (quand cependant elles ne sont pas trop nombreuses). Du reste, on laisse vivre chacun à sa mode. Comme la religion est ici un pouvoir plutôt qu'un sentiment, on exige seulement le respect extérieur

et le silence : on ne va pas jusqu'à la piété et aux pensées du cœur. Aussi les Romains et les Italiens, en général, sont-ils le peuple le plus cérémonieux et le moins religieux du monde. Ils vont régulièrement à l'église, prient beaucoup, assistent à toutes les processions, font des pélerinages, baisent mille reliques, écoutent des sermons de moines, et n'en croupissent pas moins, en général, dans la dépravation. D'où vient ce mal? du climat ardent, disent nombre de personnes. Mais Rome n'a-t-elle donc jamais vu des hommes vertueux? N'eut-elle pas, au contraire, des générations entières dont le souvenir fait encore l'admiration du monde entier? Disons donc que le mal vient d'ailleurs. Le climat y contribue pour beaucoup; mais ce mal a sa source dans la manière dont la religion est envisagée dans la capitale même du monde chrétien; elle y est trop en représentation; les *offices* sont des spectacles dont se repaissent les yeux du peuple, sans que rien puisse parvenir au cœur; on croit avoir rempli un devoir quand on y a assisté. Les bénédictions, les neuvaines, les pélerinages, la multitude des cérémonies, changent la piété en superstition, et la superstition ne fait rien

pour la vertu; les indulgences et les absolutions viennent compléter le mal, en faisant croire au peuple qu'il effacera facilement ses vices, et même ses crimes. Aussi dort-il en paix et sans crainte, entre ses *péchés* et l'absolution qui doit en laver sa conscience. L'épouse criminelle qui vit avec son *sigisbé*, se dit : *je me confesserai*, et ne doute point de son salut; la courtisanne même, au milieu de sa crapule, a grand soin de remplir toutes les petites pratiques qui constituent la religion d'un Romain, et suspend le cours de ses abominations pour dire l'*angelus*. Quand la religion est dégradée à ce point, elle n'est plus la base de la morale ; et loin de la servir, elle devient même la complice du vice.

Rome est cependant couverte de prêtres et de moines, qui prêchent journellement le peuple ! — C'est encore là une des causes de la démoralisation. Les ministres, devenus trop nombreux, sont, dans ce cas, trop près du peuple, et ne peuvent plus lui cacher leurs défauts et leurs mauvaises mœurs : ils ne sont plus alors que des hommes ; ils ont beau prêcher le matin ; le soir, on les voit caresser les vices qu'ils viennent de foudroyer, et c'est leur exemple qu'on écoute. Le fait

est que le nombre considérable de célibataires répandus dans toutes les familles de Rome, y est un principe sans cesse renouvelé de dépravation. Aussi, le mariage n'est nulle part moins saint et moins respecté qu'en Italie. Le *sigisbéisme*, ou la coutume où sont les femmes d'avoir sans cesse à leurs côtés une espèce de *galant*, est un usage reçu et qui ne blesse personne.

Les Romains et les Italiens généralement sont bien proportionnés, mais maigres et d'un teint bruni. Leurs figures sont pleines d'expression, ou, pour mieux dire, ce sont les meilleurs masques et les meilleurs mimes du monde; ils prennent la figure qu'il leur plaît. Mais comme, malgré la vivacité de leurs traits, ils sentent peu, ils outrent tout, les gestes, les regards, l'accent et les paroles; de façon qu'à force d'exprimer, ils n'expriment plus rien : on ne les croit plus. Sans avoir de passions fortes, ils sont emportés, véhémens, se livrent avec fureur au plaisir de se venger, et regardent presque comme un honneur de le faire. Cela ne doit pas trop étonner : la noblesse barbare des siècles grossiers ne nous a-t-elle pas transmis l'horrible préjugé qu'une injure reçue exige que l'on

répande du sang? L'Italien pense à-peu près de même; et quand il se croit outragé, il prend son couteau, saute sur son ennemi et l'assassine. C'est là un des événemens journaliers; la police y prend à peine garde; d'ailleurs, quand elle voudrait sérieusement suivre les coupables, ils échapperaient avec facilité; on trouve des asyles inviolables partout; toutes les maisons où les cardinaux ont fait apposer leurs armes, sont des refuges aussi sacrés que les temples; au besoin, les coupables ne manquent pas d'en profiter: cela se vend.

La facilité avec laquelle on peut vivre à Rome, diminue beaucoup la somme des crimes, et sur-tout des vols. « La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains; mais rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre. La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état, précaire par-tout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient; dans cette ville, elle devient un état assuré : un homme, une femme, un enfant, n'ont qu'à arborer quelques-guenilles dans les rues de Rome, ou étaler quelques plaies, ils trouvent

tout de suite à manger. Et que faut-il de plus à un mendiant? dégradé, ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit. Dès qu'il l'a, il est heureux.... comme son chien. »

Les Romains et les Italiens, en général, sont très-sobres; c'est en eux un effet du climat, et non de la vertu. La viande leur plaît peu; ils préfèrent des herbages, des fruits, du poisson; on ne fait volontiers qu'un repas par jour. « Après le dîner, on se livre au sommeil: on dort jusqu'à six heures du soir; ensuite on ne fait rien, ou l'on fait des riens. La nuit arrive, tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin; on va à la promenade dans la rue du Cours, à la conversation dans les coteries, à la collation dans les auberges; les esprits même les plus graves s'abandonnent jusqu'au lendemain. Chaque soirée est une fête publique à laquelle préside l'amour. Il n'est pas fort raffiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus, ou bien la vanité à la vanité; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur. »

Ce portrait des Romains convient, en géné-

ral, du plus au moins, à tous les Italiens.

Quoique taciturnes, les Italiens pensent peu et avec peu de profondeur. Ils ont cependant produit des grands hommes dans tous les genres. C'est par eux que les lettres et les arts ont commencé à se reproduire en Europe. La liste de leurs bons écrivains est assez étendue; je laisse de côté leurs éternels théologiens et leurs insipides controversistes. Il est bien plus glorieux pour eux d'avoir produit des philosophes et des mathématiciens tels que *Galilée*, *Malpighi*, *Borelli*, et quelques autres. *Strada*, *Fra-Paolo*, *Guichardin*, *Bentivoglio*, *Davila* et *Machiavel* sont renommés comme historiens et comme politiques. *Boccace* est un des prosateurs les plus agréables; et l'on compte parmi les meilleurs poètes de l'Europe moderne, *Pétrarque*, l'*Arioste*, le *Dante*, le *Tasse*, *Métastase*, *Sannazar* et *Guarini*; mais sous ce rapport, la gloire de l'Italie est presque passée; elle a bien toujours des poètes, mais la foule se succède, sans que personne s'y distingue; les sonnets, les poëmes, les chansons naissent, passent et tombent dans l'oubli tour-à-tour, sans que cela fasse perdre aux nombreux versificateurs l'envie de cadencer de

nouveaux mètres qui doivent subir le même sort. La langue italienne se prête admirablement à leur desir ; elle s'arrange d'elle-même en vers ; aussi improvisent-ils, quand ils ont de l'imagination, avec une facilité qui étonne toujours les étrangers, les Français sur-tout, dont le langage rebelle ne se ploie qu'avec tant de peine à la mesure du vers. Les musiciens des rues sont presque tous improvisateurs ; on rencontre même des paysans qui versifient sur-le-champ et avec esprit. En voici un exemple, entre autres, tiré du *Voyage pittoresque d'Italie*. Le voyageur qui le rapporte arrivait à *Montrone*, entre *Civita-Vecchia* et Rome. « Nous entrâmes, dit-il, dans une espèce de halle qui était la cuisine de l'hôtellerie. Soixante personnages, distribués en plusieurs groupes, étaient occupés et animés de passions différentes. Quelques lumières dispersées éclairaient séparément ; ici on jouait, là on chantait, là on buvait, et tout cela avec la même activité et la violence italienne. Tous criaient, tous gesticulaient et s'agitaient à travers une fumée de tabac qui formait un nuage. Des matelots étendus sur des bancs, mêlaient leurs ronflemens aux cris et aux juremens des perdans. Tout cela formait un

contraste des plus frappans. Nous entrâmes douze sans que cela fît événement ; en poussant ceux qui dormaient, nous nous établîmes auprès du feu, ensuite pressant de nos coudes un groupe de joueurs, nous conquîmes un espace sur une des longues tables qui coupaient ce vaste taudis, et nous nous trouvâmes assis, entre des dormeurs d'un côté, et des joueurs de l'autre ; nous mangeâmes du pain et du fromage, ensuite il fallut imiter nos voisins.

» Pendant que nous dissertions sur le choix qu'il y avait à faire, on vint nous donner une scène tout-à-fait nationale : un des paysans s'avança et nous proposa d'improviser ; sans attendre notre réponse, il commença une églogue et nous chanta soixante couplets. Malgré l'énergie de sa déclamation et l'air d'enthousiasme qu'il y mettait, je crus que sa mémoire en faisait tous les frais ; mais, soufflé par notre postillon, il chanta chacun de nous l'un après l'autre ; et s'adressant à notre dessinateur, il lui fit vingt couplets où il y avait au moins quatre à cinq idées heureuses ; puis se tournant vers l'ingénieur ou géographe que nous avions avec nous, il passa en revue tous les royaumes et toutes les régions de l'univers ; après cette nomenclature, venant à des

dées plus poétiques : *Devenez*, disait-il, *le guide du nautonnier ; montrez-lui la route la plus courte pour nous transmettre les trésors d'un autre hémisphère ; montrez-lui les passages dangereux, ceux qu'il faut éviter ou choisir.* Et tout-à-coup s'élevant à une poésie de pure fiction : *Marquez-nous l'île heureuse où le Tasse nous dit qu'Armide porta l'heureux Renaud. Que votre nom devienne célèbre dans tous les lieux dont vous aurez tracé les contours et fixé les limites.*

» J'étais émerveillé de ce que j'entendais. Ses couplets se succédaient sans interruption : les veines de son front s'enflaient ; il y portait la main comme un inspiré ; il se levait à tout instant et mettait une de ses jambes sur le bout de la table. Le tableau était parfait. Il avait des admirateurs qui l'écoutaient la bouche béante, et l'applaudissaient des pieds et des mains. Mais les joueurs et les buveurs, qui n'en faisaient pas mention, l'obligèrent, par leurs bruyantes querelles, à chanter à tue-tête. La mienne commençait à se lasser, lorsqu'un nouvel énergumène s'empara de la scène d'une manière encore plus bruyante ; c'était notre postillon : celui-ci n'était pas

poète, mais littérateur forcené. Il interpella le premier orateur, et partit de là pour comparer tous les poètes latins et italiens. Il nous récitait alternativement le *Dante*, le *Tasse*, l'*Arioste*, le *Marini*, etc., et nous faisait sentir les beautés de comparaison par des argumens sans fin. Ensuite il tonnait en déclamant les différens passages. Les éclats de sa voix couvrirent le bruit que faisaient les autres, et réveillèrent les dormeurs qui se levèrent en jurant; il donna, pour un moment, des distractions aux joueurs, il étonna même notre poète; enfin, il attira toutes les attentions, jusqu'au moment où l'on avertit que l'on allait distribuer l'avoine. Alors notre poète-littérateur courut à l'écurie, mais sans renoncer au plaisir de réciter encore des vers de *Tebalda*.

» Je ne sais pas si de pareilles scènes sont fréquentes dans ce pays, mais celle-ci me parut bien originale, et peignant bien le caractère d'une nation dont l'imagination et le génie naturel se distingueront toujours parmi toutes les autres. Je profitai du moment que notre déclamateur était allé soigner ses mules, pour questionner notre Amphion. Il nous dit qu'étant orphelin, il avait appris à lire d'un

berger son camarade, qui ne savait qu'assembler ses lettres ; qu'en travaillant à la journée, il avait amassé de quoi acheter tous les poètes italiens ; qu'il en avait quarante volumes qu'il savait à-peu-près par cœur, mais qu'il espérait d'apprendre le français, afin de lire aussi nos poètes. La poésie ne lui donnait aucun dégoût du métier dans lequel il était né, et il ne montrait aucun desir de le quitter. Toute cette émulation était pur amour de la chose : il trouvait en elle sa récompense et son bonheur.

» Quelle distance de cet homme à nos paysans ! A quoi donc attribuer cette différence ? Sont-ils nés moins bien organisés ? non. Les moyens sont les mêmes, la misère est la même ; mais un soleil ardent qui développe les facultés de l'ame, mais un ciel heureux et riant qui ôte aux besoins l'aspect du malheur ; tels sont les avantages du pauvre en Italie. Les paysans peuvent se croire heureux dès qu'ils n'ont plus faim. La bise n'attriste point leurs chaumières ; leurs enfans rient en mangeant du pain ; ils s'en procurent sans un travail forcé, et rien ne flétrit leur imagination. »

Les Italiens ont acquis par la peinture, l'ar-

chitecture et la sculpture, plus de gloire encore que par les lettres. Nul peintre ne peut être comparé à leur *Raphaël*, et Michel-Ange réunit en lui seul, et à un degré supérieur, les trois arts que nous venons de nommer. Le coloris du *Titien* n'a encore pu être égalé. *Jules Romain*, *le Corrége*, *Carrache*, *Paul-Véronèse*, et quelques autres, sont presque sans rivaux. Mais le siècle où ces arts enchanteurs fleurirent en Italie, est écoulé comme celui de la poésie; les Italiens ne voient qu'une multitude d'artistes, sans en distinguer aucun. La seule gloire dont ils jouissent encore, est celle que leur a valu la musique; dans cet art ils triomphent toujours : la nature n'a pas cessé de leur donner des organes justes et délicats, et leur langue harmonieuse leur inspirerait seule des sons agréables. Les gens du peuple même semblent nés musiciens; la passion de la musique enfin est générale. Mais cette passion, qui a valu tant de plaisirs à l'Europe entière, leur a fait commettre une cruauté abominable, que la nature et la religion condamnent également; c'est celle de mutiler de malheureux enfans pour leur conserver une voix factice, qui ne peut plaire qu'aux oreilles et non à l'ame.

Cette horrible coutume semble ne devoir convenir qu'aux peuples les plus barbares, et n'a pu prendre naissance que chez le plus avili. Ce crime ne se commettait jamais que par la volonté du père et de la mère ; nous disons *ne se commettait*, car aujourd'hui cette atrocité n'a plus lieu : les papes qui l'ont soufferte si long-temps, qui l'ont protégée, même commandée en employant dans les chants religieux les infortunés qui en avaient été victimes, les papes l'ont défendue ; c'est une honte de moins pour l'Italie.

Mais revenons à Rome, et promenons-nous un moment dans ses environs : ils ont fait l'admiration et les délices des anciens, et font naître encore quelques-uns de ces sentimens dans l'ame de ceux qui savent jouir des beautés de la nature. Il ne faut pas trop s'éloigner de la ville cependant ; car si l'on espérait retrouver tout le territoire fertile et les sites charmans de l'antique *Latium*, on se tromperait beaucoup. Ce territoire, qui faisait subsister un million d'habitans, nourrirait aujourd'hui à peine 500 hommes. Les campagnes de Rome, qui sous leurs anciens maîtres étaient autant de paradis terrestres qui entouraient leurs maisons de plaisance,

et brillaient de ce tout que produisent de riche l'art et la nature, sont devenus des fondrières et des marais pestilentiels. Quelques coins de terre ont seuls échappé à l'abandon général. Allons voir si le *Tibur* d'Horace a, sous son nom moderne de *Tivoli*, conservé les graces que le poète lui a connues.

Tivoli est à six lieues de Rome : ce chemin est une solitude mêlée de ruines. On rencontre sur ses bords un lac qui exhale une forte odeur de soufre, et qui empoisonne l'air aux environs. Mais on est bien dédommagé du triste aspect de la *Solfatare*, en arrivant à Tivoli, ou pour mieux dire sur le rivage de l'*Anio*, maintenant le *Teverone*. La ville, qui contient environ 1800 habitans, est sans agrémens, et semble n'être habitée que par des forgerons: on court au plus tôt au lieu où devait demeurer Horace, et où Properce venait rêver ses vers. Le bruit de la grande *Cascade* vous appelle. L'Anio, après avoir baigné le pied de la ville et roulé paisiblement dans son lit, rencontre brusquement un roc brisé à pic, et tombe dans un précipice de 50 pieds de hauteur, en formant une cascade majestueuse. Non loin de là, les ondes, en se divisant et en sautant plusieurs rochers, forment plu-

sieurs autres petites cascades, qu'on nomme les *cascatelles*. Le bruit continuel qui en résulte, joint à la fraîcheur qui s'en exhale, et aux sites singulièrement pittoresques, produisent dans l'ame des spectateurs mille sentimens divers et tous agréables. Les souvenirs d'Horace, de Cynthie, de Properce qui la chanta, de Mécène, dont la maison est rappelée par quelques ruines, viennent ajouter aux charmes que l'on éprouve, et compléter le bonheur en portant l'imagination du moment présent aux siècles écoulés. Un petit temple des Sibylles ou de Vesta, dont les ruines pendent sur le penchant de la côte, donne une idée de l'élégance de l'architecture grecque, et met le dernier trait au tableau. A quelque distance, vivent des Camaldules, sans songer ni à Horace ni à Mécène, et peut-être sans se croire heureux au milieu de tant de sujets de le devenir.

Il y a au pied des montagnes de Tivoli un espace d'environ dix milles, couvert des débris de la magnificence extraordinaire de l'empereur Adrien. C'est là qu'il vint, après avoir voyagé pendant six ans dans les royaumes qui composaient son empire, et qu'il fit imiter tous les monumens qui avaient excité son ad-

miration. On y rencontrait, pendant le cours d'une longue promenade, ici le lycée, là l'académie, plus loin le prytanée, dans une plaine le portique, sur le penchant d'un coteau le temple de Thessalie, au milieu d'un bois le pécile d'Athènes, des bains, des bibliothèques, des naumachies, un hippodrome, un théâtre, un cirque, et de vastes casernes, où l'on trouvait cent chambres pour les gardes prétoriennes. Il ne reste plus que des murailles dégradées et si embarrassées d'épines, qu'il est difficile de s'en approcher. C'est dans cette étonnante maison de campagne, qu'on a trouvé ensevelis plusieurs des plus beaux morceaux de l'ancienne scuplture qui embellissent Rome moderne.

Quand on a admiré Tivoli, on peut jeter un regard sur *Frascati*, si célèbre et si peu digne de tant de renommée; mais un Français, qui a vu tant de retraites délicieuses dans sa patrie, tant de sites charmans ou pittoresques, passe bien vîte, et ne regarde les villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi, que pour voir de beaux palais qui gênent la nature sans l'embellir. On cherche *Tusculum*, on voudrait voir seulement une pierre de la maison de Cicéron; on ne sait pas même où elle

fut placée. Les plus illustres Romains se sont reposés dans ces lieux qui ont dû être délicieux; c'est presque le seul souvenir que l'on emporte.

Il y a une quantité de *villa*, ou *vignes*, ou maisons de plaisance, autour de Rome; quelques-unes sont vraiment magnifiques; mais la plupart sont ornées des débris de l'antiquité.

LE ROYAUME DE NAPLES.

Tout ce pays, connu anciennement sous le nom de *Grande-Grèce*, à cause du grand nombre de colonies grecques qui vinrent s'y établir, forme une presqu'île considérable, qui occupe à-peu-près la moitié de l'Italie : elle est bornée au nord et au couchant par la *Campagne de Rome*, la *Sabine*, et la Marche d'*Ancône*; à l'orient, par le golfe de Venise ou mer Adriatique ; au midi et à l'occident, par une partie de la Méditerranée, appelée de Tocane, et autrefois mer Tyrrhénienne. La plus grande longueur du royaume de Naples, du midi au nord, est d'environ 350 milles (d'Italie), et sa largeur de cent ; ce qui forme plus de 400 lieues de côtes. On le divise en dix provinces ; savoir : la *Terre de Labour*, où est située la ville de *Naples*, la principauté de *Salerne*, l'*Abruzze*, le comté de *Molise*, la *Capitanate* ou la *Pouille*, la *Basilicate*, la terre de *Bari*, la terre d'*Otrante*,

et les deux *Calabres*, l'ultérieure et la citérieure.

La plus grande partie de ce royaume, un des plus fertiles et des plus beaux qu'il y ait en Europe, est aujourd'hui presque déserte et comme inconnue, la Terre de Labour et les environs de Naples étant les seuls cantons cultivés et habités. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le reste du royaume beaucoup de villes et d'habitations susceptibles, par les productions naturelles du pays, d'un très-grand commerce; mais excepté la ville de Tarente, qui fournit une assez grande quantité d'huile, de laine et de coton, tout ce pays est bien loin de son antique splendeur.

« C'est à partir, dit un voyageur, des environs de *Fondi*, qui sont les commencemens du royaume de Naples, que l'on peut se faire une idée de la beauté et de la richesse de tout ce pays. Presque par-tout se présente l'image de la végétation la plus abondante et de la fertilité, soit par l'excellence de son sol, soit par la douceur de son climat; mais l'abandon dans lequel trop souvent le laissent ses habitans, en rend le séjour malsain; c'est ce qui arrive à *Fondi*. Soit la proximité des fameux *Marais-Pontins*, qui en sont à très-

peu de distance, soit le voisinage d'un lac considérable qui a environ quatre milles d'étendue entre la ville et la mer, il est certain que tout ce canton n'est guère peuplé, malgré l'excellence de ses productions et la pêche de son lac, qui produit les plus belles anguilles possibles. Les anciens faisaient le plus grand cas de ses vins, qui sont encore aujourd'hui fort estimés; et tous ses environs abondent en orangers, en citronniers, oliviers, et en fruits de toute espèce.

» Le môle de *Gaëte* est ce que la nature peut offrir de plus riant. Il avait paru tel aux Grecs et aux Romains; et c'est un des pays qui offrent encore le plus d'objets de recherches aux curieux et aux antiquaires. Nous passâmes, dans l'après-dînée, le *Garigliano* (le *Liris* des anciens), après avoir foulé les ruines de l'ancienne *Minturne*, sur l'emplacement de laquelle on voit encore les restes d'un amphithéâtre à quelque distance du chemin..... Enfin nous approchâmes de Naples, et après avoir traversé la plaine la plus fertile et la plus cultivée, le bourg d'*Aversa*, et deux villages aussi peuplés d'enfans que la campagne l'est d'arbres, nous arrivâmes à cette célèbre ville, dont l'entrée serait riante,

si la plus impertinente douane ne venait chagriner l'esprit des voyageurs enchantés par l'aspect de la nature et du climat de cette heureuse contrée, qu'on a si justement nommée le jardin de l'Europe. Quoiqu'aux premiers jours de décembre, j'en sentis tout le charme; je ne trouvai rien d'exagéré dans tout ce que j'en avais lu : quand on a tout peint et tout décrit, il reste encore à rendre un effet magique qui existe dans l'air, qui colore tous les objets, et qui fait que ceux que l'on connaît dans tous les autres climats ne se ressemblent plus dans celui-ci, et y deviennent nouveaux.

» Mais entrons, si l'affluence nous le permet; c'est la première idée que la population de cette ville nous donne, même en sortant de Paris. Quelque larges que soient les rues, elles sont si embarrassées, si bruyantes; les gestes multipliés, la pantomime turbulente des passans, y jettent tant de mouvement et d'activité, qu'il faut se recueillir un instant pour y discerner quelque objet. » (*Voyage pittoresque de Naples.*)

Naples est une des plus anciennes villes de l'Europe : son origine se perd dans les temps fabuleux. Le nom de *Parthenope*, qu'elle

porta long-temps, était, suivant les poètes, celui d'une des Sirènes qui cherchèrent à séduire Ulysse par le charme de leur voix. D'autres traditions, aussi anciennes et plus vraisemblables, disent qu'elle doit son origine à des habitans de *Cumes*, qui lui ont donné le nom de *Neapolis* ou ville nouvelle. Cette ville, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, offre un aspect admirable quand on y aborde par le port. Son étendue, dans sa plus grande longueur, est au moins de trois mille toises, et son circuit d'environ trois lieues. Sa construction intérieure est fort irrégulière, ainsi que cela doit être dans les villes très-anciennes, construites ou augmentées à différentes époques. La plus belle de ses rues est celle de *Tolède*, qui a environ 540 toises de longueur.

Quant à ses places publiques, auxquelles on donne à Naples le nom de *Largo*, il n'y en a aucune de régulière. La plus spacieuse est celle qui est près le palais des Études ou *Muséum* de Naples. Le plus considérable édifice est le palais du roi. Sur les hauteurs, à l'extrémité de la ville, il y a un autre palais appelé *Capo di Monte;* mais il est comme abandonné. Le *château de l'Œuf*

est bâti au bout d'une langue de terre qui avance dans la mer; c'est une espèce de petite forteresse qui n'est pas d'une grande défense; la seule importante qu'il y ait dans la ville, par sa situation comme par ses fortifications, est le château de Saint-Elme.

Au-dessous de ce château est la belle maison des Chartreux, dans un des plus beaux sites de l'univers. Le môle ou fort de la Lanterne, au milieu du port de Naples, est une des promenades les plus fréquentées de la ville.

En général, toutes les églises de Naples, qui sont en très-grand nombre, sont plus curieuses par leurs richesses intérieures et la quantité d'ornemens en tout genre dont elles sont embellies, que par le mérite de l'architecture, qui y est presque par-tout très-médiocre, soit dans les palais, soit dans presque tous les autres édifices. Les rues sont droites et larges pour la plupart; les maisons sont hautes, presque toutes à toits plats et d'une structure uniforme.

Cette ville, relativement à sa grandeur, est une des plus peuplées de l'Europe; on évalue le nombre de ses habitans à environ 500,000, sur lesquels on doit compter au

moins huit à dix mille religieux ou religieuses : on en peut juger par le nombre de maisons de moines et de couvens de toute espèce dont Naples est remplie, puisqu'on y compte 17 maisons de Franciscains, 15 de Dominicains, et 20 de Camaldules, Chartreux, Bénédictins, etc. Le nombre des avocats et gens de lois, appelés *Paglietti*, y est aussi très-considérable. On assure qu'il monte à près de 30,000. Une autre classe d'hommes très-nombreuse à Naples, est celle du petit peuple, qui, par paresse et à la faveur du climat, vit presque dans l'état sauvage; c'est ce qu'on appelle les *Lazzaroni*.

« Malgré le peu d'activité du commerce et de l'industrie qui existe en général dans le royaume de Naples, le luxe ne laisse pas que d'être considérable dans la capitale, et sur-tout parmi la noblesse; mais toute cette magnificence n'est qu'extérieure, comme dans presque toutes les villes d'Italie. On y rencontre de grands et vastes palais richement meublés, mais dont les trois-quarts ne sont pas habités. On y possède la vaisselle la plus magnifique, mais qui ne sert presque jamais; et à l'exception de quelques maisons qui sont montées suivant les usages de France,

tout ce qui semblerait indiquer la plus grande aisance, n'est fait que pour un jour ou deux de l'année. On peut même dire qne cette aisance intérieure dans les plus grandes maisons, existe moins à Naples que dans les autres villes de l'Italie. Les grands, avec des revenus immenses et l'état de maison le plus brillant, manquent souvent du nécessaire. Ils se font précéder par quatre coureurs, ils sont servis par quarante domestiques, il y a cinquante chevaux dans leurs écuries ; et il est arrivé plus d'une fois que leur maître-d'hôtel était embarrassé pour leur faire servir à dîner. Ceci ne peut paraître incroyable qu'à ceux qui n'ont pas été témoins du désordre qui règne dans les grandes maisons napolitaines.

» On y mange rarement avec une société choisie ; mais de temps en temps il y a chez les principaux nobles des *ricevimenti* de 3 à 400 personnes. Tout ce qu'on propose de plus solide, est un biscuit. Rien de plus brillant que ces *ricevimenti* : des pages brodés, des laquais richement galonnés, des maîtres-d'hôtel qu'on serait tenté de prendre pour les maîtres de la maison, des buffets inépuisables en glaces, en sucreries et en *rin-*

freschi de toute espèce : mais tout cela est comme un feu d'artifice ; dès le lendemain ce grand faste est évanoui (1). Les plus nombreuses de ces assemblées sont sur-tout chez les jeunes femmes qui viennent d'accoucher : l'usage établi à Naples, et que la douceur du climat favorise sans doute, est de recevoir dans ces occasions toute la ville, tous les étrangers connus..... Les modes, parmi la noblesse, sont volontiers celles adoptées dans toutes les autres capitales de l'Europe ; elles leur viennent de Paris et de Londres.

» L'espèce de faste qui est le plus en usage dans cette ville, est le nombre d'attelages magnifiques qu'on y entretient : c'est le goût dominant et la principale dépense des nobles. Le plus grand plaisir est de former des courses ou promenades sur les quais et le long des bords de la mer : la quantité de voitures attelées de huit et dix chevaux qui s'y rassemblent, forme

(1) Ce même goût pour la représentation, et ce manque absolu d'ordre, se retrouvent chez les dernières classes du peuple. On peut compter qu'il y a dans cette partie des habitans de Naples, vingt mille personnes qui, tous les jours, se lèvent sans savoir de quoi ni comment elles se nourriront pendant la journée.

un coup d'œil très-amusant. Outre les grands équipages de la noblesse, il s'y joint une multitude de petites voitures appelées *calesses*, qui, bien que voitures publiques, et louées par le peuple à très-bon marché, sont presque toutes dorées et fort bien attelées. L'ensemble de tout ce mouvement forme un spectacle très-animé, et est embelli par la vue de ce superbe golfe de Naples et du rivage de la mer, presque toujours couverts d'une multitude de barques et de pêcheurs....

» Mais c'est principalement au théâtre que se forment les rendez-vous les plus ordinaires de la bonne compagnie. La longueur des spectacles, la grandeur et la commodité des loges, font que l'on y peut recevoir beaucoup de monde ; et c'est effectivement le lieu où, sur-tout l'hiver, toute la société se rassemble. Il y a trois théâtres à Naples ; le plus vaste et le plus magnifique est celui de St.-Charles. Sa forme est ovale et d'une construction noble et élégante ; on y compte sept rangs de loges, et trente loges à chaque rang ; chacune d'elles peut tenir à l'aise dix à douze personnes. On ne peut voir un spectacle plus magnifique et plus brillant que celui que cette salle offre dans *les jours de gala* ; on

se prononce avec plus d'énergie. Le soin le plus cher de la populace de Naples, ce qui décide les mouvemens qu'elle se donne, c'est l'espoir de parvenir au bonheur suprême, de se reposer et de ne rien faire ; tous les moyens lui paraissent bons, s'ils lui offrent l'aspect de ce souverain bien. Friponne, sans être intéressée, elle ne cherche à vous escroquer, qu'afin d'être plus long-temps dispensée de travailler : ce qui fait que sans avarice et sans gourmandise, tout son entretien ne roule que sur le manger et sur l'argent.

Il est bien difficile de définir la jalousie du peuple, et de l'accorder avec la manière dissolue de vivre, qui lui est presque générale. Les maris soupçonnent leurs femmes d'infidélité, sans trop chercher à vérifier leurs soupçons ; ils voient leurs femmes parées du fruit de leur libertinage, sans s'en offenser ; mais, comme si la jalousie était une maladie innée, dont ils cherchent en vain à se guérir, il leur en prend quelquefois des accès, dont les effets sont aussi violens que funestes. On peut remarquer que cette passion sombre, dont les effets sont prémédités chez les autres nations, est toujours excitée chez le Napolitain par l'of-

fense du moment; et quelque terrible que soit sa vengeance, elle ne passe guère ce premier moment.

Les coups de couteaux, qui sont malheusement trop communs parmi le peuple de Naples, n'y causent pas la même horreur, et ne portent pas avec eux ce degré d'infamie qu'ils inspirent ailleurs pour celui qui s'abandonne à sa passion jusqu'à se servir de ce lâche instrument; ce n'est, pour les Napolitains, que la dernière expression de la colère; c'est pour eux une arme comme une autre : chacun a son couteau dans sa poche, laquelle lui sert d'étui; c'est ce qu'était notre épée du douzième siècle. Mais les dimensions courtes de cette arme meurtrière, ses mouvemens rapides, laissent tout l'avantage à celui qui s'avise le premier de s'en servir. Il y a à Naples un hôpital, dont une des salles est appelée *la Salle des coups de couteaux*, à cause de la quantité de blessés en ce genre qu'on y apporte pour les panser. Ceci seul fait sentir combien le peuple napolitain est vil et méprisable; c'est un ramas de lâches qui n'ont pas le courage de se battre, et qui ont assez de férocité pour s'assassiner. . .

Le costume napolitain est extrêmement va-

rié ; mais, en général, il est avantageux et souvent pittoresque. Pour l'ordinaire, il est chargé de divers ajustemens en or, comme réseaux, broderies, avec une quantité de chaînes ou espèces de chapelets d'or, dont les femmes ornent les étoffes avec lesquelles elles s'habillent, et qui sont habituellement des velours ou des damas de couleur très-vive. La magnificence n'est pas si grande chez les hommes : leurs habits de fête sont toujours composés de la friperie des *galas* de la cour ; aussi voit-on souvent, le dimanche, un homme du peuple ayant un habit fond-d'or, avec une veste ou culotte de drap bleu, des bas de soie, avec le filet ou le petit bonnet de coton blanc à la tête. Cette singularité fait voir le goût des Napolitains pour le luxe ; il va chez eux jusqu'à la passion. Il y aura des femmes qui se passeront de manger, pour parvenir à avoir des boucles d'oreilles d'or ; et elles seront quelquefois obligées de les mettre en gage pour vivre, quelques jours après les avoir achetées. Elles ne les en retirent que pour paraître un jour de fête de *Madone*, ou d'autres fêtes, dans lesquelles on pourrait prendre le peuple de Naples pour celui du Pérou, tel au moins qu'on nous l'a dépeint ; le lendemain vous

désabuse, et le déshabillé est loin de répondre à l'habit de *gala*.

Les Napolitaines ont souvent un habillement appelé *lo panno*, beaucoup plus simple et non moins pittoresque. Il est sans plis et sans coutures ; ce sont des pièces d'étoffe ployées en carré, posées par-devant et par-derrière, et liées avec une ceinture autour de leur corps. La coiffure est de même une pièce de mousseline claire, empesée, qui plisse et s'ajuste sur-le-champ sur les cheveux tressés en rond, et arrêtés par une grande épingle d'argent qui les traverse. Ce costume, qui semble le plus négligé, est très-joli, ne gêne aucun mouvement, et n'offense la peau et les formes d'aucune partie du corps. Sa simplicité est plus susceptible de propreté ; c'est celui qui pare le plus les Napolitaines, parce qu'il se fatigue moins, dure davantage, et paraît neuf jusqu'à la fin. Sa magnificence consiste dans la finesse du drap, la beauté de sa couleur, et dans des franges qui terminent toutes les lisières et les ceintures ; ce qui l'orne beaucoup : mais ce costume ne pourrait être adopté dans tout autre climat moins chaud que celui de Naples.

L'habillement des *Lazzaroni*, de ces hom-

mes qui composent la dernière classe ou plutôt la lie du peuple, consiste en une grande culotte et une chemise d'une grosse toile ; ils ajoutent à cela, pour l'hiver, une capuche de grosse laine brune, pluchée en dedans, qui les couvre depuis le dessus de la tête jusqu'à la ceinture. Ce costume leur donne un air de brigand, et n'a pas peu contribué, sans doute, à la mauvaise réputation dont ils jouissent. Ces gens, sur lesquels on fait tant de contes, et que l'on peint si redoutables, ne sont cependant autre chose que nos porte-faix, mais en plus grand nombre, et plus grossiers encore. Aussi poltrons qu'insolens, ils sont prêts à tomber aux genoux de celui qu'ils viennent de menacer. On fait monter leur nombre à 40,000 ; ils formaient, avant ces derniers temps, une sorte de corps, et se nommaient un *roi* ou chef, que le gouvernement, qui les redoutait, pensionnait presque toujours. Cette populace, la plus misérable et la plus lâche qui existe dans le monde, a fait quelquefois trembler le trône ; mais, comme elle ne demande qu'à pouvoir vivre et paresser, on la fait facilement rentrer dans le devoir.

Cette classe vit au milieu de la magnifique Naples, à-peu-près comme les hordes des

sauvages; elle est répandue dans les rues, dans les places, et sur les bords de la mer; par-tout on rencontre des Lazzaroni, et les trois-quarts ne font rien. Se contentant de poissons secs et de légumes, ils n'ont aucune propriété, et n'en veulent point avoir; ils couchent à l'air dans des places, sur des terrasses, ou dans des catacombes, parce que la température du climat, toujours serein, le leur permet; et c'est ainsi qu'ils passent leur vie, sans soins ni sans soucis. Le besoin seul les fait sortir de leur indolence : alors ils travaillent, et demandent toujours un prix exorbitant pour les plus petits services; mais ce n'est point avidité en eux, c'est pour avoir le plaisir de rester plus long-temps sans rien faire. Telle est la vile et dégoûtante canaille qui souille la plus belle contrée de l'univers. De pareilles taches gâtent le plus magnifique tableau; et il est inutile, après cela, de demander si, depuis long-temps, le gouvernement de Naples est sage et bien ordonné.

Ce n'est pas sans raison que les poètes, et tous les historiens de l'antiquité, ont vanté, comme à l'envi, la fertilité des campagnes de Naples. Depuis Capoue jusqu'à Salerne, toute cette partie de la terre de *Labour*, qui peut

former un espace de trente lieues environ, est un jardin continuel. Les grands chemins par où l'on arrive à Naples, du côté de Capoue, sont bordés de hauts peupliers entrelacés de vignes : l'usage du pays est de planter, au pied de ces arbres, trois ou quatre ceps qui les réunissent, et dont les branches vont de l'un à l'autre, comme autant de guirlandes. Ces berceaux naturels rendent les chemins, et tout ce beau pays, d'une fraîcheur, d'une richesse et d'un agrément infinis. Ainsi, c'est cette partie du royaume de Naples, qu'on a appelée, de tous les temps, et par excellence, *Campania felice*.

L'on ne peut disconvenir que toute cette partie du royaume de Naples ne soit cultivée avec beaucoup de soin : aussi fournit-elle une prodigieuse quantité de grains. Malheureusement, presque toute la partie méridionale du royaume, qui serait presque également fertile, est aux trois quarts inculte. On doit en attribuer la cause à la dépopulation extrême, et en même temps au peu de besoins que les habitans qui y restent, ont de tirer plus de parti de leurs terres. Les huiles sont, après les grains, une des principales richesses du royaume ; les environs de Bary et la terre

d'Otrante sont couverts d'oliviers. La culture des mûriers serait aussi une grande ressource, et un objet considérable de commerce, si les manufacturiers napolitains étaient plus habiles dans la fabrication de leurs soies. Il en est de même des vins, auxquels la chaleur et la fertilité du sol donnent la plus excellente qualité : celui qu'on recueille sur le Vésuve, le *Lacryma-Christi*, est fort célèbre, ainsi que ceux qu'on appelle *piè di monte*, qui sont recueillis vers les sources du Vulturno, près les monts d'*Altiffers*, dans l'Abruzze; ceux de *Corigliano*, dans la Calabre, sont les plus parfaits de tous : mais les habitans ne savent point, en général, leur donner la perfection dont ils sont susceptibles.

Mais ne nous éloignons pas de Naples, sans y avoir vu ce qui doit piquer notre curiosité. Le *Vésuve* est le premier objet qui se présente. Ce mont, placé sur le rivage de la mer, à cinq milles et en face de Naples, est dévoré par un volcan, dont les éruptions ont porté le ravage et l'épouvante dans ses environs. Une fumée, plus ou moins épaisse, souvent accompagnée de flammes, s'échappe continuellement de son sommet. La pente de ce mont, vers la mer, est par-tout plantée de vignes,

d'arbres fruitiers, et présente le tableau de la fertilité jusqu'à la base; la plaine qui l'entoure, offre également un aspect enchanteur; et l'air qui y circule est de la plus grande salubrité. Mais les côtés du midi et de l'ouest de la montagne ne recréent pas aussi agréablement la vue; ils ne sont couverts, comme le sommet, que de pierres et de scories noires. La hauteur du Vésuve a été évaluée à 3780 pieds au-dessus du niveau de la mer.

L'existence de ce volcan semble se perdre dans l'antiquité; mais l'histoire ne fait mention de ses éruptions, qu'à partir de l'an 79. Depuis cette terrible époque, jusqu'en 1631, ses éruptions ont été faibles et modérées; mais alors il y en eut de violentes et progressives, qui portèrent la désolation à plusieurs milles à la ronde. En 1694, une nouvelle éruption considérable eut lieu, pendant près d'un mois; les matières brûlantes furent lancées avec tant de violence, qu'il en tomba à 30 milles de là; une immense quantité de minéraux fondus, mêlés d'autres matières, se répandit comme une rivière, l'espace de 3 milles, entraînant avec elle tout ce qui se trouva sur son chemin. En 1707, époque d'une autre éruption, un mélange de cendres et de scories s'éleva en si

grande quantité, qu'il fit nuit à Naples en plein midi. En 1767, nouvelle éruption violente, qu'on suppute être la vingt-septième depuis celle qui détruisit *Herculanum*, sous Titus. Dans cette dernière éruption, il tomba une grêle si épaisse de cendres, ou plutôt de petites scories, que le peuple, dans les rues de Naples, fut obligé de se servir de parasols, ou de recourir à quelque autre expédient pour s'en garantir. Les plate-formes des maisons et les balcons furent couverts de ces matières calcinées, et même des vaisseaux en mer à 20 lieues de Naples, en furent inondés, au grand étonnement des marins. D'autres éruptions eurent lieu en 1766 et 1779.

Accompagnons un moment l'élégant auteur des *Lettres sur l'Italie*, au sommet du mont Vésuve. « Arrivé vers les six heures du soir à *Resina*, petit village au-delà de *Portici*, je quitte, dit ce voyageur, la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent, avec une profusion de flambeaux. Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent et se

soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs. — On me fit remarquer, en passant, la maison où *Pergolèse* vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *Stabat* immortel et sa mort. — Après avoir traversé pendant une heure de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immense. Le Vésuve l'a vomie dans une éruption, il y a environ 60 ans. Elle fit pâlir toute la ville de Naples ; mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là. Quoique arrêtée et éteinte, elle effraie encore et menace. Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours. Après avoir suivi quelque temps un sentier difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante. Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme. Nous gravîmes péniblement des monceaux de scories, qui s'écroulaient sous nos pas. Je m'arrêtai un moment pour contempler.

» Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour du mont; derrière moi, le

soleil, précipité au-delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourans la côte de Pausilype, Naples et la mer, tandis que sur l'île de Caprée, la lune à l'horizon paraissait : de sorte qu'en cet instant, je voyais les flots de la mer étinceler à-la-fois des clartés du soleil, de la lune et du Vésuve. Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai de gravir. Je parvins enfin au cratère.

» C'est donc là le formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense pas seulement à lui ! Quelle lueur autour de ce cratère ! Quelle fournaise ardente au milieu ! D'abord ce brûlant abîme gronde ; déjà il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feu : ce sont des millions d'étincelles ; ce sont des milliers de pierres que leur couleur noire fait distinguer, qui

sifflent, tombent, retombent, roulent; en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout-à-coup se referme; puis tout-à-coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie. Cependant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle gronde, elle bouillonne, coule et sillonne en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne.

» J'étais vraiment en extase. Ce désert! cette hauteur! cette nuit! ce mont enflammé!.... J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans. Mais le vent qui soufflait avec impétuosité, m'avait déjà glacé, et je retournai sur mes pas. »

Les éruptions du Vésuve, sa fumée, et le feu qu'il vomit continuellement, l'épouvante qu'il a répandue autour de lui à différentes époques, les villes et les villages qu'il a fait disparaître, n'ont pas rendu les hommes plus prudens; on a bâti *Portici* presque sur le lieu où furent ensevelis *Herculanum* et *Pompeïa*. Il n'y a que peu de temps qu'on a découvert ces deux dernières villes: elles sont restées seize siècles dans le sein de la terre et dans l'oubli.

Herculanum fut presque détruite par un tremblement de terre arrivé sous le règne de Néron. Ses habitans l'avaient déjà reconstruite sur le terrible foyer qui la soutenait, lorsque sous Titus, en 79, elle fut abîmée sous un fleuve de lave sorti de la bouche du Vésuve. Cette lave fondue combla, dans quelques lieux, les rues et les maisons à la hauteur de 58 pieds au-dessus des toits; et dans d'autres jusqu'à 116 pieds. Cette lave est à présent d'une dureté qui la rend très-difficile à briser et à déblayer. En 1711, un paysan, qui creusait un puits, trouva des colonnes, des chapiteaux et plusieurs autres débris d'un édifice de l'antiquité. Cette découverte fit soupçonner que cette mine était de la plus grande richesse; un prince acquit le champ du paysan, et y fit faire des fouilles dont les succès surpassèrent ses espérances. Le roi de Naples, instruit des découvertes considérables que l'on faisait, ordonna que ces fouilles fussent cessées, et les fit reprendre en grand et aux frais du gouvernement en 1736. On creusa d'abord perpendiculairement jusqu'à 80 pieds, profondeur à laquelle on découvrit non-seulement la ville, mais le lit même de la rivière qui la traver-

sait. Le temple de Jupiter fut alors mis à découvert, ainsi que la totalité du théâtre. On trouva dans le temple une statue d'or et l'inscription qui décorait le portail ; dans le théâtre, des fragmens d'un chariot de bronze doré ; ce chariot avait été placé au-dessus de la principale porte d'entrée. On trouva encore parmi les ruines de cette cité, une multitude de statues, de bustes, de colonnes, de tableaux, de manuscrits, de meubles et d'ustensiles de diverses sortes. Les rues de la ville paraissent avoir été régulières et tirées au cordeau ; les maisons sont bien bâties, et la plupart uniformes ; quelques-unes des pièces sont pavées en mosaïques, d'autres en briques longues de trois pieds, et épaisses de dix pouces. Il paraît que le torrent de la lave n'a pas encombré la ville assez promptement pour ne pas laisser à la plus grande partie des habitans le temps de se sauver avec nombre de leurs plus riches effets ; car, après les excavations faites, on n'a pas trouvé plus d'une douzaine de squelettes, et il y avait très-peu d'or, d'argent et de pierreries. C'est à *Portici*, dans le palais royal, que sont rassemblés tous ces restes précieux échappés aux ravages du temps et du Vésuve. On a

paré tous les appartemens du palais avec d'anciens ouvrages en mosaïques grecques et romaines, qui ont été tirées des ruines d'Herculanum ; et l'on a placé dans le cabinet tout ce qui peut intéresser la curiosité : telles que des peintures que l'on a enlevées de dessus les murailles, des statues, des bustes, différentes sortes de vases et d'instrumens, des chandeliers, des lampes, toutes sortes de meubles, de quoi garnir une maison entière ; des bouteilles de verre, même du pain, des œufs et des grains de blé, des ouvrages de galanterie pour les femmes, des instrumens de musique et de chirurgie, des armes, des médailles, des pierres gravées, des livres écrits sur des feuilles de roseaux collées ensemble, et prêts à tomber en poussière. Ce qui est même remarquable au sujet de ces manuscrits, c'est que le temps a détruit tout ce que le feu avait respecté, et que les parties brûlées sont précisément celles qui ont résisté à ses atteintes. Ces manuscrits sont en rouleaux, et semblent ne présenter qu'un morceau de charbon. On a trouvé le moyen de les déployer et de les déchiffrer : il a fallu pour cela une patience extrême et une dextérité singulière. On déroule insensiblement avec une len-

teur et une précaution infinie, chaque couche de cendres; et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache : elle reçoit une ligne et puis une autre; quelquefois au bout d'un mois, elle s'est emparée d'une page. Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée conservent entre eux leur vraie place, qui fait toute leur existence! On est ainsi parvenu à ressusciter quatre ouvrages grecs, qui sont un Traité de la Philosophie épicurienne, un autre de Morale, un Poëme sur la musique et un livre de Rhétorique. Ces opérations eussent été beaucoup plus rapides sous tout autre gouvernement ami des sciences; mais celui de Naples ne paraît pas tout-à-fait être du nombre de ceux qui y attachent un grand prix; sa lenteur, ou plutôt son insouciance à cet égard, ne lui fait pas grand honneur.

Quarante ans après la découverte d'Herculanum, on trouva aux environs une autre ville, celle de *Pompeïa;* elle n'était point, comme la première, engloutie sous un fleuve de lave, mais sous une quantité immense de

cendres que le vent avait sans doute portées sur son emplacement; il a été beaucoup plus facile de la déblayer; on a entièrement débarrassé une rue et quelques maisons isolées. La rue est bien pavée, et a de chaque côté un petit trottoir. On suppose qu'elle était habitée par des gens de commerce. On distingue sur le pont les traces des roues de voiture. Les maisons sont petites, mais d'une distribution commode et agréable. Le stuc dont sont enduits les murs est beau, bien poli et aussi dur que le marbre. Quelques salles ou chambres sont décorées de peintures : la plupart d'une seule figure représentent quelque animal. Elles sont passablement exécutées, et un peu d'eau jetée dessus rend à leur couleur une fraîcheur étonnante. La plus grande partie des maisons sont bâties sur un même plan, et ont sur le passage une petite pièce que l'on soupçonne avoir été la boutique, avec une fenêtre sur la rue et une petite place qui semble avoir été destinée à faire voir les marchandises à leur plus grand avantage. Dans une autre partie de la ville est un grand bâtiment, qu'on suppose avoir été le quartier des soldats. « Figurez-vous un carré long de bâtimens qui renferme une foule de chambres

isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique qui règne autour. Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge, et font un joli effet. J'ai visité plusieurs chambres; j'ai trouvé dans l'une un moulin qui servait aux soldats à moudre le blé pour faire du pain; dans celle-ci un moulin qui leur servait à écraser les olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café; le second est formé de deux meules qu'on remue à la main dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer. J'ai vu dans une autre chambre des fers qui étaient encore attachés à la jambe d'un criminel; dans une autre, des monceaux d'ossemens; dans une autre, un collier d'or. » (*Lettres sur l'Italie.*)

A une grande distance du quartier des soldats, on trouve un temple que l'on avait consacré à la déesse Isis, et qui n'a rien de bien magnifique. Les meilleures peintures que jusqu'à présent l'on a tirées de Pompeïa, son de ce temple. On a trouvé peu de squelettes dans les rues de cette ville, mais un nombre considérable dans les maisons. Dans une pièce, dit M. *Puntherland,* nous vîmes les squelettes de dix-sept malheureux qui étaient enchaînés par les pieds. On a découvert plu-

sieurs autres corps, dont quelques-uns prouvent évidemment, par la situation dans laquelle ils se trouvent, qu'ils s'efforçaient de se sauver, lorsqu'ils furent surpris par l'éruption. « Je ne dois pas omettre, dit Dupaty, un des monumens les plus curieux du cabinet de Portici: ce sont des fragmens d'un enduit de cendres qui, lors de l'éruption, surprirent une femme et l'enveloppèrent en entier. Ces cendres pressées et durcies par le temps, l'ont prise et moulée parfaitement. Plusieurs fragmens de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein, il est d'une beauté parfaite; l'autre, une épaule; l'autre, une portion de la taille. Ils nous révèlent de concert que cette femme était jeune, qu'elle était grande, bien faite, et même qu'elle fuyait en chemise, car des morceaux de linge sont attachés à la cendre. »

Revenons maintenant à Naples, et rendons-nous de cette ville à Pouzzol: c'est une promenade charmante à faire. Le premier lieu qui vous arrête est le *Mont-Pausilype;* sa grotte est célèbre, et elle le mérite. Cette grotte est un passage de 500 toises, très-haut et très-large, creusé à travers la mon-

tagne pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Deux voitures y peuvent passer de front : effort prodigieux de travail et de constance ! ce chemin est pavé de laves ; il est l'ouvrage des Romains. Avant de passer cette route souterraine, un voyageur, ami des beaux-arts, se rend sur le mont, et s'arrête un instant auprès d'un tombeau, qu'on dit être celui de Virgile ; parmi les ronces, qui achèvent de le détruire, il voit s'élever un laurier ; il en cueille un rameau avec respect, et va ensuite, s'il le juge à propos, visiter le tombeau d'un autre poète, celui de *Sannazar* qui est aux environs, dans une église desservie par les Servites. Au sortir de la grotte, on avance parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour-à-tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout-à-coup une montagne énorme ouvre ses flancs ; et au milieu de coteaux noirs de châtaigniers, et d'arbres sombres, on trouve un vallon enchanteur. Ici sont les étuves sulfureuses de Saint-Germain ; là des ruines de châteaux antiques ; plus loin la célèbre *Grotte*

du Chien; par-tout des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immenses; enfin au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac, dont la moitié est couronnée de deux rangs de peupliers; celui d'Agnano qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent et sillonnent sans cesse à l'envi.

Les *Étuves de Saint-Germain* sont de petites cellules voûtées, où, dès qu'on y est entré, on se sent la sueur couler par tout le corps. On a peine à respirer au milieu des vapeurs de soufre qui s'y élèvent; le sol brûle la plante des pieds, et les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la *Grotte du Chien*; c'est une excavation dans le rocher où l'on peut tenir trois personnes. Les guides ont soin d'amener avec eux un chien pour faire une expérience singulière devant les voyageurs; ils placent ce chien sur le côté. La vapeur qu'exhale la terre en cet endroit, agit bientôt sur ce pauvre animal; il enfle, se roidit, a des convulsions, perd le mouvement et va expirer. Les guides le prennent alors et l'exposent à l'air : un instant

magnificence, ou quelque souvenir auguste du peuple qui a vécu sur cette terre ; mais les bornes de cet ouvrage nous avertissent qu'il est temps de visiter un autre climat, d'observer de nouvelles mœurs. Embarquons-nous donc, traversons la Méditerranée, et allons nous arrêter en Espagne.

L'ESPAGNE.

« D'APRÈS les préjugés dont l'Espagne est encore l'objet pour le reste de l'Europe, dit M. *Bourgoing*, on croirait qu'on n'a sur elle que ces notions embellies ou défigurées que les romans fournissent, ou que ces notions surannées que l'on puise dans les mémoires d'un temps reculé. On la supposerait plutôt à l'extrémité de l'Asie, qu'à celle de l'Europe. » M. Bourgoing est le voyageur moderne qui lui a le plus rendu justice ; cependant l'éloge qu'il lui donne est bien restreint par le tableau même qu'il fait de ses mœurs, de ses arts, de ses connaissances et de son gouvernement. Il la regarde plutôt comme une nation prête à sortir du long assoupissement où l'ont tenue la paresse et les préjugés religieux, que comme une nation tenant au milieu de l'Europe la place que ses avantages semblaient lui indiquer.

L'Espagne est bornée à l'ouest par le Portugal et l'Océan Altantique, à l'est par la

Méditerranée, au nord par la baie de Biscaye et les Pyrénées qui la séparent de la France, et au sud par le détroit de Gibraltar. Ses provinces, au nombre de 14, sont la *Galice*, l'*Asturie*, *Biscaye*, *Navarre*, *Aragon*, *Catalogne*, *Valence*, *Murcie*, *Grenade*, *Andalousie*, *Estramadure*, *Nouvelle Castille*, *Vieille Castille*, et *Léon*. Plusieurs de ces provinces portent le nom pompeux de *royaumes*. Nous nous arrêterons dans celui de la *Nouvelle Castille*, qui se trouve au milieu de l'Espagne. Ce *royaume* se subdivise en provinces de *Madrid*, de *Tolède*, de *Guadalaxara*, de *Cuença* et de la *Manche*. C'est un pays très-montagneux, qui, cependant, produit assez de blé et de vin, qui est estimé. Ses principales rivières sont le Tage, le Xamara, l'Hénarès, le Tajua et la Guadiana. Les montagnes qui environnent Madrid sont souvent couvertes de neige à leur sommet.

Madrid, la capitale de l'Espagne, est située sur la rive gauche du *Mançanarez*; elle est au centre de l'Espagne, et de tous côtés presque également éloignée de la mer. Ses environs annoncent une grande ville, et toute la campagne est bien cultivée; ce qui

n'est pas général en Espagne. « A environ deux lieues de cette ville, dit *Ficher*, nous entrâmes (du côté de San-Sébastian) dans une route superbe, qui, à chaque pas, devenait plus intéressante et plus animée. Ici une foule de femmes qui allaient au marché, sur de petites bourriques, avec leurs jupons bleus retroussés par-dessus leurs têtes, en guise de voiles; là, des hommes en gilets noirs sans manches, avec des réseaux verts autour de la tête et des manteaux couleur de terre, allaient deux à deux sur un seul mulet. Des dragons faisaient caracoler leurs chevaux, des *calésins* remplis de femmes, des officiers en chaises de poste, de longues files de mulets chargés de bagages, et des troupes de *boricos* à vide, se croisaient de tous côtés. Cependant, ni avenues, ni jardins, ni faubourgs, ne nous annonçaient le voisinage de Madrid. Tout, excepté une seule ferme assez grande, est absolument nu aux environs de cette ville. »

Madrid forme un carré régulier, dont deux côtés regardent le fleuve et deux autres la campagne. La ville est environnée d'une muraille peu épaisse, mais assez haute et bâtie avec de la boue : on peut en faire le tour à son

aise en trois heures et demie. On compte, d'après les renseignemens les plus nouveaux, 139,980 habitans, 7100 maisons, 77 églises, 44 couvens d'hommes et 31 de femmes. Les maisons sont de briques, et plutôt faites pour l'ostentation que pour la commodité des habitans : ainsi on passe communément par deux ou trois grands appartemens inutiles, pour parvenir, à l'extrémité, à une petite chambre où se tient la famille. Ces maisons ont, en général, plutôt l'air de prisons que de demeures de gens qui jouissent de leur liberté. Outre que les fenêtres ont des balcons, elles sont souvent toutes grillées, mais particulièrement celles du rez-de-chaussée. Plusieurs familles habitent ordinairement dans la même maison comme à Paris.

« Jetons, dit *Ficher*, un coup d'œil sur une des rues vivantes, par exemple sur la *red de San-Luis*. Quelle foule variée ! quel tintamare ! Des femmes vêtues de noir et voilées, des hommes en longs manteaux, des porteurs d'eau, des marchands de fruits, des équipages superbes, des diligences poudreuses, de légers calésins, des voitures de rouliers attelées de mulets gémissans sous leur énorme poids, une multitude d'ânes avec leurs bâts et des son-

nettes au cou, des troupeaux de chèvres, que des paysans vont traire de porte en porte, etc.; plus loin, des musiciens aveugles qui chantent des *tonadilles*, et des *alguazils* criant des arrêts de police; une foule de porte-faix de Galice, des processions où l'on porte des chapelets, des gardes avec un tambour en tête, et des confréries qui escortent un convoi funéraire en chantant des psaumes; le bourdonnement des cloches de toutes les églises voisines, et enfin la procession solennelle du *Venerabile;* les clochettes des enfans de chœur se font entendre, tout le monde s'agenouille, toutes les bouches sont muettes, tous les chapeaux bas, toutes les voitures s'arrêtent; cette masse tumultueuse semble comme pétrifiée.... Deux minutes! et tout reprend le mouvement accoutumé.

» Le centre de Madrid ou le rendez-vous général, est la place de la *Puerta del Sol.* C'est là que l'habitant de Madrid vient se délasser de ses travaux et se chauffer au soleil pendant l'hiver..... Onze heures ont sonné; une troupe d'officiers de la garde avec des bandoulières éclatantes, une foule d'ecclésiastiques en talares noires, des dames charmantes avec leurs voiles brodés en or, tenant par

le bras leurs *cortejos*, et une file bigarrée et enveloppée de manteaux, débouchent de tous les coins de rues.... La place se remplit au point qu'on a de la peine à y pénétrer. Là, sont des crieurs de journaux qui vous fendent les oreilles, des gardes wallones et suisses qui vous offrent des marchandises en détail, des fiacres qui cherchent pratique, des crieurs de vieux habits, d'astucieux vendeurs d'images et de cigarres; enfin des marchands de toute espèce qui tourmentent les passans. Ici, l'on voit un ingénieux *mémorialista* (écrivain public), avec un cercle nombreux autour de lui; là, on tire une pendule à la loterie, un bateleur fait danser des singes; plus loin, l'on fait l'adjudication d'une propriété: quelques belles au minois fripon se mêlent dans la foule, tandis que des capucins à longue barbe se promènent avec gravité; ici vous êtes entouré de chanteuses de ballades; là, importuné par un mendiant. A tout cela se joint le bruit des carrosses et des calésins, et de la fontaine voisine, où retentissent les voix clapissantes des porteurs d'eau....

» Voilà une heure, la foule se disperse. Les porte-faix se rangent auprès des maisons pour prendre leur repas, et ensuite faire la *siesta*

(la *méridienne* ; dormir après le dîner, c'est la coutume de tous les Espagnols) ; toutes les boutiques se ferment ; aux coins des rues, les petits marchands couvrent leurs étalages ambulans pour s'étendre à côté sur le pavé ; la place est abandonnée, les rues bruyantes se trouvent comme mortes ; et rarement l'on rencontre par-ci par-là quelques passans. Mais aussitôt que les vêpres sonnent, tout semble se ranimer ; à quatre heures la place se remplit de nouveau....

» Voilà le moment où les beautés faciles sortent de leur retraite, et viennent se répandre de tous côtés. Alors aucune femme honnête n'oserait aller dans Madrid sans être accompagnée de son *cortejo* ou de sa *duenna* (1)... Peu-à-peu les équipages commencent à se rendre aux théâtres et au *Prado*, et de tous côtés, des voyageurs passent en carrosses, sur des mulets et des *boricos*. Enfin le crépuscule commence, les cloches sonnent l'*angelus*, on allume des lanternes devant les madones, et dans les maisons, les cabaretiers

(1) La *Duenna*, autrefois une gouvernante sévère et salariée par l'époux, n'est plus aujourd'hui qu'une femme-de-chambre, une domestique, quelquefois même la complaisante de sa maîtresse.

et les limonadiers éclairent leurs boutiques; par-tout sont de petites tables garnies de pains au lait et de lanternes de papier.... Le bruit des passans, le roulement des voitures croît à chaque instant, et la place est toute remplie de monde. Ici retentissent des guitares et des *voleros;* là, une chanteuse entonne les vaudevilles les plus nouveaux et les histoires des pendus; là, un vigoureux missionnaire à couleur de cuivre, débite son sermon devant une populace contrite; c'est aussi là que se donnent les rendez-vous amoureux....

» Allons voir maintenant les promenades, et commençons par la plus célèbre, savoir le *Prado.* Le *Prado* a environ pour trois quarts d'heure de marche; il est situé presque au bout de la ville, qu'il coupe dans une partie de sa longueur... Il offre plusieurs allées d'arbres et quelques fontaines.... La vue qu'il présente, à commencer de la *Calle di Alcala,* est superbe : la largeur de la rue, le palais, les couvens avec leurs terrasses et les autres édifices, tous d'une belle architecture; la vue qui donne sur la porte magnifique où conduit une avenue, quatre files de grands arbres touffus, de superbes fontaines de marbre; tout cet ensemble produit un effet ravissant.

On peut dire la même chose de la vue qui est du côté de la rue *San-Hyeronimo*, qui présente à son entrée un palais, un hospice magnifique, deux superbes couvents, et, dans le fond, le château royal de *Buen-Retiro*. Le troisième aspect, du côté de la rue du *Jardin-Botanique*, est plus étroit et n'a rien de remarquable. Celui de la rue d'*Atocha* est extrêmement vivant, et la vue plonge dans une longue allée jusque sur le monastère de *San-Thomas*.... Quatre heures sonnent; la *siesta* est finie : on arrose le Prado; les vendeurs d'oranges et de confitures arrivent, les loueurs de chaises se disposent, les promeneurs se dispersent dans les allées, les carrosses y passent pour se rendre dans l'intérieur.... Les siéges, qui se continuent du Jardin botanique jusqu'à l'autre bout du Prado, sont tous occupés par la foule bigarrée des spectateurs. Les allées latérales de *Buen-Retiro*, et la pelouse de l'extrémité supérieure, sont pareillement couvertes de monde... Au crépuscule, chacun retourne chez soi. Les cloches sonnent l'*angélus*, et tous ces promeneurs demeurent comme des statues, tous les carrosses s'arrêtent immobiles. La prière est finie; les piétons reprennent de nouveau leur marche,

et les limonadiers éclairent leurs boutiques; par tout sont de petites tables garnies de paint au lait et de lanternes de papier.... Le bruit des passans, le roulement des voitures croît à chaque instant, et la place est toute remplie de monde. Ici retentissent des guitares et des *voleros;* là, une chanteuse entonne les vaudevilles les plus nouveaux et les histoires des pendus; là, un vigoureux missionnaire à couleur de cuivre, débite son sermon devant un populace contrite; c'est aussi là que se donnent les rendez-vous amoureux....

» Allons voir maintenant les promen... et commençons par la plus célèbre, sa... *Prado.* Le *Prado* a environ pour troi... d'heure de marche; il est situé p... bout de la ville, qu'il coupe dans u... sa longueur... Il offre plusieurs all... et quelques fontaines.... La ... sente, à commencer de la *Ca*... est superbe : la largeur de l... les couvens avec leurs ter... édifices, tous d'une bell... qui donne sur la porte ... une avenue, quatre ... touffus, de superb... tout cet ensembl...

peut dire la même chose
côté de la rue *San-Hy*
ıte à son entrée un palais
ifique, deux superbes
ıd, le château royal de
oisième aspect, du côté
otanique, est plus étroit
arquable. Celui de la
ement vivant, et la
ague allée jusque
Thomas.... Quatre
t finie : on arro
oranges et de
chaises se
spersent
nt pour
éges,
isq

1)

de belles allées d'
a quelques autr
ns l'intérieur qu
; mais elles son
quentées que cel
re.

une éminence, du
: c'est un édifice
ui consiste en trois
une superbe pers-
ades a 470 pieds de
teur. Il n'y a pas de
é avec plus de magni-
de d'audience, principa-
pieds de long, est tendue
isi, richement brodé en or.
ornée de douze glaces, fabri-
t-Ildephonse, de dix pieds de hau-
ne, et de douze tables des plus
rbres d'Espagne. Les autres palais
onnent, sont destinés pour la chasse,
des maisons de retraite aux rois. Les
ux sont *Buen-Retiro*, *Casa del*
o, *la Florida*, *el Pardo*, *Aranjuez*,
aint-Ildephonse. On représente le palais
Aranjuez et ses environs comme délicieux.
s'y trouve un parc de plusieurs lieues de

las delicias, formé par de belles allées d'arbres hauts et touffus. Il y a quelques autres promenades encore, tant dans l'intérieur que dans les environs de la ville ; mais elles sont moins célèbres et moins fréquentées que celles que nous venons de décrire.

« Le palais du roi est sur une éminence, du côté occidental de la ville : c'est un édifice magnifique et spacieux, qui consiste en trois cours, et qui commande une superbe perspective. Chacune des façades a 470 pieds de longueur et 100 de hauteur. Il n'y a pas de palais, en Europe, orné avec plus de magnificence : la grande salle d'audience, principalement, qui a 120 pieds de long, est tendue de velours cramoisi, richement brodé en or. Elle est aussi ornée de douze glaces, fabriquées à Saint-Ildephonse, de dix pieds de hauteur chacune, et de douze tables des plus ...aux marbres d'Espagne. Les autres palais ... l'environnent, sont destinés pour la chasse, ... pour des maisons de retraite aux rois. Les ...cipaux sont *Buen-Retiro*, *Casa del ...po*, *la Florida*, *el Pardo*, *Aranjuez*, *Saint-Ildephonse*. On représente le palais ...ranjuez et ses environs comme délicieux. ... trouve un parc de plusieurs lieues de

circonférence, où il y a plusieurs allées de deux, trois et quatre milles (anglais) d'étendue. Chacune de ces coupures est séparée par deux doubles rangées d'ormes; ce qui en rend l'ombrage plus épais. Ces allées sont assez grandes pour admettre quatre carrosses de front; et, entre chaque double rangée, il y a un canal étroit, rempli d'eau courante. Dans l'espace qui sépare les allées, il y a d'épais vergers d'arbres plus petits et de différentes sortes. Des milliers de daims et de sangliers s'y promènent fort à leur aise, outre nombre de lièvres, de lapins, de faisans, de perdrix et de plusieurs autres espèces d'oiseaux. Le Tage passe par ce parc, et le divise en deux parties inégales. Son point central est le palais du roi, qui est environné du jardin, et extrêmement agréable. Il est orné de jets-d'eau et de statues, et contient une immense variété des plus belles fleurs de l'Amérique et de l'Europe. Quant au palais même, c'est un édifice plutôt élégant que magnifique.

» Le palais de Saint-Ildephonse est en briques; mais aucune des parties d'architecture n'est agréable. Les jardins sont sur le penchant d'une colline, au haut de laquelle est un grand réservoir appelé *el mar* (la mer),

qui fournit de l'eau aux fontaines et aux bassins. Ce réservoir est entretenu par les torrens qui descendent des montagnes. Les ouvrages pour les eaux sont excellens, et surpassent ceux de Versailles. On voit, dans les jardins, vingt-sept fontaines avec des bassins de marbre blanc. Les statues, dont plusieurs sont excellentes, sont de plomb bronzé et doré. On y trouve, en outre, 61 statues en marbre, de grandeur naturelle, 20 vases de plomb doré et 28 de marbre. Les jardins sont du genre français. Près de Saint-Ildephonse, dans un bourg nommé *la Grange*, existent une verrerie et une manufacture de glaces, où se coulent les plus grandes que l'on ait faites.

» Mais le palais dont l'Espagne se vante davantage, est l'*Escurial* : les Espagnols disent qu'il a coûté à bâtir plus qu'aucun autre palais de l'Europe. Philippe II, son fondateur, y dépensa, rapporte-t-on, six millions de ducats. Mais il ne suffit pas de dépenser des sommes énormes, et même incroyables ; il faut le goût, qu'on n'a pas toujours l'occasion d'acheter. Le plan de cet édifice est de la forme d'un gril, parce que saint Laurent, à qui il est consacré, fut brûlé sur un usten-

sile de cuisine de ce nom : cette idée, et celle d'en multiplier la figure dans tous les ornemens, sur les portes, les fenêtres, les autels et les habits sacerdotaux, n'ont jamais pu entrer que dans la tête rétrécie d'un bigot, tel que Philippe II, qui l'éleva en mémoire de la victoire qu'il remporta sur les Français (avec l'aide des Anglais néanmoins), à Saint-Quentin, le jour de Saint-Laurent, en 1557. Le bâtiment est un carré long de 640 pieds sur 580. La hauteur de la voûte est de 60 pieds. L'appartement occupé par le roi, forme le manche du gril. Tout l'intérieur est décoré d'une immense variété de tableaux, de sculptures, de tapisseries, d'ornemens d'or et d'argent, de marbre, de jaspe, de pierres précieuses, et d'autres pierres curieuses. Cet édifice, outre le palais, contient une église, un mausolée, des cloîtres, un couvent, un collége, et une bibliothèque où il se trouve 30,000 volumes, et plusieurs manuscrits grecs et arabes. Il y a aussi de grands appartemens pour toutes sortes d'artistes, de belles promenades, des parcs et des jardins étendus, embellis de fontaines et d'autres ornemens. Les moines qui habitent le couvent, sont au nombre de 200, et ont un revenu de 288,000

francs. Ces pauvres gens-là sont fort à plaindre! Le mausolée, ou le lieu de la sépulture des rois et des reines, s'appelle *Panthéon*, parce qu'il est bâti d'après le plan du Panthéon de Rome, comme l'église à laquelle il appartient, est selon le modèle de Saint-Pierre. Il a 36 pieds de diamètre, et est incrusté de beaux marbres. »

Le climat de Madrid a cela de particulier, qu'il est très-variable et sujet à passer d'un extrême à l'autre. Autant la chaleur de l'été est étouffante, autant le froid est cuisant pendant l'hiver; il n'est pas rare de voir régner tour-à-tour les quatre vents dans une même matinée. Cependant, en général, l'air est très-léger et très-pur. Les physiciens espagnols expliquent toutes les bizarreries du climat par la situation élevée de Madrid, son éloignement de la mer, la proximité des montagnes et la vaste étendue des plaines. La chaleur, sur-tout dans la canicule, est si extrême, qu'il semble que ce soit du feu que l'on respire. Cependant dans l'intérieur des maisons, on trouve le secret de s'en garantir. Les maisons sont toutes fermées en dehors avec des persiennes et des rideaux, et en dedans avec des volets. Le plancher, fait en

carreaux, est continuellement arrosé; tous les balcons sont couverts de toiles, et les portes constamment ouvertes. Au surplus, les architectes espagnols ont pour règle de construire les pièces très-hautes et très-longues, et d'y faire peu de croisées. Pendant les chaleurs, on prolonge la *siesta*, on boit plus souvent, et l'on veille une partie de la nuit. Ce régime est encore augmenté quand règne le *Solano*, vent extrêmement brûlant et malsain. Plus les chaleurs de l'été ont été grandes, plus les froids de l'hiver paraissent sensibles, quoique le thermomètre ne tombe que très-rarement à dix degrés au-dessous de la congélation; mais les murailles à demi-ruinées, les pièces longues et élevées, où aucune croisée ni aucune porte ne ferment bien, les planchers en carreaux, que les tapis de nattes ne réchauffent que très-faiblement, le défaut de poëles et de cheminées mal remplacés par des *brasiers;* toutes ces circonstances contribuent à rendre encore plus âpres les vents glacés du nord qui viennent des montagnes, et qui produisent un froid humide, insupportable pour l'étranger.

Comme dans tous les autres empires, l'Espagne offre des variétés dans les mœurs de

ses différentes provinces. Mais nous ne nous arrêterons point à désigner les diverses nuances ; nous nous contenterons de donner les traits principaux qui caractérisent les Espagnols, en prenant pour guide M. Bourgoing, l'un des derniers voyageurs qui les font mieux connaître, et qui, avec une égale justice, rapportent ce qu'il y a de bon et de mauvais chez ce peuple, trop peu connu encore, même de ses plus proches voisins.

« A l'époque où l'Espagne jouait un si grand rôle ; où elle découvrait et conquérait le Nouveau-Monde, où, non-contente de dominer sur une grande partie de l'Europe, elle agitait, elle ébranlait l'autre, soit par ses intrigues, soit par ses entreprises militaires ; à cette époque, les Espagnols se sont enivrés de cet orgueil national qui respirait dans l'habitude extérieure de leur corps, dans leurs gestes, dans leurs propos, dans leurs écrits. Comme cet orgueil était alors motivé, il leur donnait un air de grandeur que leur pardonnaient du moins ceux à qui il n'imprimait pas de respect. Mais par un concours de circonstances malheureuses, cette splendeur s'est éclipsée, et les prétentions qu'elle excusait lui ont survécu. L'Espagnol du seizième siècle

a disparu, mais son masque est resté. De là cet extérieur de fierté et de gravité qui le distingue encore de nos jours... Soit qu'il parle, soit qu'il écrive, ses expressions ont une tournure exagérée, qui approche de la rodomontade. Il a une haute idée de sa nation et de lui-même; il l'exprime sans ménagement, et quelquefois sans adresse.... Mais cette fierté, qui serait noble si elle était plus modérée; cette gravité qui toujours en impose et quelquefois repousse, sont compensées par des qualités bien estimables..... On trouve peu chez les Espagnols, ce que nous appelons affabilité, prévenance; ils ne vont point au-devant de vous, ils vous attendent. Mais cette enveloppe sévère cache souvent une ame bonne et obligeante, que vous retrouverez pour peu que vous la cherchiez. Ils sont économes de démonstrations, mais leurs cœurs s'épanouissent en même temps que leurs traits. »

Les grands, en général, n'ont pas cette morgue à laquelle on devrait s'attendre au milieu d'un peuple qui a une si haute opinion de lui-même. Ils évitent même de marquer d'une manière choquante la distinction des classes, et ne dédaignent pas de former des

liaisons dans celles qu'ils regardent comme fort au-dessous de la leur ; mais en revanche, leurs femmes sont de l'orgueil le plus insupportable. Il est difficile d'être plus froid, plus grave, plus ennuyé que la plupart de ces grandes dames ; cependant cette gravité apparente cache très-souvent, et dans toutes les classes, une gaîté qui, pour éclater, ne demande que d'être provoquée. Une vérité fort peu connue, c'est que généralement la gaîté est aussi naturelle aux Espagnols que cette gravité qui frappe tout le monde. Quand on les voit réunis entre amis, on ne les reconnaît plus : leur conversation est alors pleine de saillies, de plaisanteries et de jeux de mots.

Il en est à-peu-près de même de ce qu'on répète sans cesse sur leurs autres défauts. M. Bourgoing prétend que la paresse dont on les accuse, ne tient qu'à des circonstances passagères, et qu'elle disparaîtra avec elles. « En effet, ajoute-t-il, quand on voit l'activité qui règne sur les côtes de la Catalogne, dans le royaume de Valence, dans les montagnes de la Biscaye, par-tout, en un mot, où l'industrie est encouragée, où les denrées ont un débouché assuré et facile, par-tout où

l'activité a un véhicule et un but ; lorsque d'un autre côté on observe la vie dure et laborieuse que mènent ces muletiers, ces charretiers qui se traînent courageusement sur les routes les plus escarpées ; ces agriculteurs qui, dans les plaines de la Manche et de l'Andalousie, s'endurcissent aux travaux champêtres, que la nature du sol, l'éloignement de leurs habitations, l'ardeur du plus brûlant climat de l'Europe, rendent si pénibles ; lorsque l'on considère cette foule de Galiciens, d'Asturiens, qui, comme nos Auvergnats et nos Limousins, vont chercher au loin la fatigue et des moyens lents de subsistance ; lorsqu'on voit enfin cette paresse, tant reprochée aux Espagnols, se circonscrire dans les bornes des deux Castilles, c'est-à-dire, de la partie de l'Espagne la plus dépourvue de routes et de canaux, la plus éloignée de la mer, n'est-on pas en droit d'en conclure que ce vice n'est ni un trait indélébile, ni un trait uniforme du caractère espagnol? »

Il est un autre défaut qui a beaucoup d'affinité avec la paresse, et dont on ne peut absoudre les Espagnols : c'est la lenteur. Méfians et circonspects, ils gâtent autant d'affaires par cette lenteur, qu'on en gâte ailleurs

par la précipitation : ce qui paraît d'autant plus extraordinaire, que leur imagination si vive semblerait devoir s'irriter des délais. Mais il semble dans l'ordre de la nature qu'une qualité doive être modifiée par une qualité contraire, et que, dans cette lutte, le triomphe soit toujours du côté où l'ame est poussée avec le plus de force par la circonstance du moment. Ainsi l'Espagnol, naturellement froid et réfléchi, quand rien d'extraordinaire ne l'émeut, s'enflamme jusqu'à l'enthousiasme quand la fierté, quand le ressentiment ou quelqu'une des passions qui composent son caractère, sont réveillés par l'outrage ou la contrariété. Voilà pourquoi la nation la plus grave, la plus lente de l'Europe, en apparence, devient une des plus violentes lorsque quelque circonstance la fait sortir de son calme habituel, pour la remettre sous l'empire de son imagination. L'Espagnol porte ce mélange dans deux des principales affections de son ame, la dévotion et le courage. Sous des formes également calmes, l'une va chez lui jusqu'au fanatisme, l'autre jusqu'à la fureur.

Sous le rapport de la religion, l'Espagnol est encore le dernier peuple de l'Europe. Il tient toujours aux croyances absurdes, aux

momeries les plus misérables et aux pratiques les plus superstitieuses. La religion, prenant par-tout la teinte du caractère, doit avoir des sectateurs ardens et exagérés chez une nation remarquable par la vivacité de son imagination et la violence de ses passions. Ce mélange de force et de faiblesse produit de nos jours encore les effets le plus cruellement bizarres. Il y a à Madrid une église où pendant la semaine sainte, les fidèles les plus fervens se rassemblent dans un caveau obscur. De longs fouets leur sont distribués à la porte. Ils se mettent nus jusqu'aux hanches; et, à un signal convenu, ils se flagellent avec assez de violence pour faire ruisseler leur sang. Le silence de cette barbare cérémonie n'est interrompu que par les soupirs du repentir qui se mêlent aux accens de leur douleur. La plupart font ainsi une trève passagère à leur vie licencieuse. Les malheureux! ils n'ont pour témoins de leur martyre volontaire, que Dieu et leur conscience, et dès le matin ils mentent à l'un et à l'autre. Ils ont le courage de se châtier; ils n'ont pas celui de s'amender; et tout est en pure perte dans cette œuvre de la cruelle superstition. On s'imagine bien que la capitale n'en a pas le privilége exclusif:

dans quelques provinces le jour éclaire ces scènes révoltantes de pieux scandales.

« Un homme très-digne de foi, poursuit M. Bourgoing, m'a assuré avoir été, il y a quelques années, dans une ville de l'Estramadure, témoin de la scène suivante. Il y connaissait une jeune femme de mœurs douces, d'un caractère aimable et jovial, ornée de tous les agrémens de son sexe et de son âge. Il va la voir un vendredi saint. Il la trouve portant un air de fête dans ses traits, dans toute sa personne, et vêtue d'une robe éclatante de blancheur. Il lui demande la cause de cette parure extraordinaire, dans un jour de deuil et de pénitence. Il va le savoir, lui répond-elle. C'était le moment où les flagellans devaient passer dans son quartier. Elle les attendait avec impatience. Ils paraissent enfin. Elle s'approche de sa fenêtre qui était de plain-pied avec la rue, et n'en était séparée que par des barreaux. Les flagellans s'arrêtent devant elle, et se frappent. Elle est en un instant couverte des flots de sang qui jaillissent de leurs épaules. Elle semblait se délecter en voyant ses vêtemens trempés de cette affreuse rosée ; et l'énigme de sa robe blanche fut expliquée pour le spectateur. Je supposerai, si

l'on veut, ajoute le voyageur, que la galanterie jouait un rôle dans cette œuvre de pénitence ; que l'amant de la jeune femme se trouvait parmi les acteurs : mais la scène n'en paraîtrait-elle pas encore plus atrocement bizarre ? »

Voilà quelques échantillons de la dévotion espagnole : voilà comment ce peuple croit qu'il faut marquer nos hommages à l'Auteur de toutes choses. Cependant les Espagnols éclairés, dont le nombre augmente tous les jours, gémissent de ce délire de l'esprit humain, et font quelques efforts pour répandre les lumières du simple bon-sens parmi le peuple, et même les grands ; mais leurs peines seront long-temps perdues : l'éducation et la religion mal enseignée seront les plus grands obstacles à la raison. Il faut avoir été en Espagne pour concevoir le respect qu'inspirent les ecclésiastiques. C'est une veritable bassesse, une dégradation honteuse, qu'on ne peut imaginer de la part d'un peuple si vain et si fier. On en rencontre dans toutes les maisons ; on les regarde comme des préservatifs contre la colère de Dieu, et même contre celle des hommes. On se range à leur aspect, on leur cède le haut du pavé ; et sou-

vent, en les approchant, de quelque rang que l'on soit, on leur baise respectueusement la main. Ils laissent tout faire, sans doute par humilité.

Le respect pour le froc est poussé si loin, qu'il n'y a rien de si commun que de voir les morts ensevelis dans des robes de moines, et conduits ainsi à leur dernière demeure, à visage découvert. L'habit de Franciscain est l'objet d'une prédilection marquée pour la dévotion des défunts : les couvents de cet ordre ont un magasin spécialement consacré à cette garde-robe posthume. On ne croit pas le froc seulement utile aux morts, on le donne aussi assez souvent aux enfans, et il n'est pas rare de rencontrer de petits moines de quatre à cinq ans polissonnant dans la rue.

« On exige encore de tous les fidèles, nationaux ou étrangers, supposés catholiques, des billets de confession qui prouvent qu'ils ont observé les préceptes de l'église pendant la quinzaine de Pâques : mesure au reste bien oiseuse, puisqu'on les négocie comme des effets de banque sur la place, et que les prostituées elles-mêmes (qui ont de nombreuses relations) en ont presque toujours à revendre. » Ce dernier trait prouve que les vices,

en Espagne, sont à côté même de la superstition.

Un des gestes les plus familiers aux Espagnols, c'est le signe de la croix : le cocher qui monte sur son siége, commence par-là, et jure ensuite avec autant d'énergie que les nôtres : son maître chante une antienne à la Vierge, souvent en courant à un rendez-vous de débauche. A chaque éclair on fait le signe du salut ; on le fait même avec le pouce sur la bouche en bâillant : chaque pas d'un Espagnol est, pour ainsi dire, marqué par une simagrée de dévotion ; et c'est souvent le plus corrompu des hommes. Entre-t-on dans une maison ? sous peine de passer pour impie, on débute par ces paroles : *Ave Maria purissima ;* à quoi on ne manque pas de recevoir pour réponse : *sin peccado concebida.*

Nous venons de faire entendre qu'en Espagne, le déréglement de mœurs marche avec l'observation minutieuse des devoirs religieux. C'est là une des contrariétés frappantes du cœur humain. « Dans cet accouplement de choses si incohérentes, dit notre voyageur philosophe, les Espagnols semblent avoir pour but, moins de prévenir le scandale, ou de

faire prendre le change sur leur conduite, que d'établir une sorte de compensation entre les fautes et les mérites. Que d'hommes j'ai connus en Espagne, qui fréquentaient les temples avec une assiduité que les vrais chrétiens mêmes ne regardent pas comme une obligation rigoureuse, qui étaient fidèles aux lois de l'église sur les abstinences, qui rendaient à ses ministres des hommages presque avilissans, et qui pourtant vivaient dans le désordre ! Combien de femmes, livrées à un attachement réprouvé par le devoir, s'entourent de reliques et de scapulaires, se lient par des vœux fort indifférens en eux-mêmes, et les remplissent avec scrupule !..... Faut-il en accuser l'hypocrisie, le défaut de lumières, ou la criminelle complaisance des directeurs de consciences, qui prodiguent l'indulgence dont ils ont besoin pour eux-mêmes ?..... Chercher à expliquer la dissolution des mœurs, c'est en faire l'aveu ; et il faut, en effet, convenir que la dépravation dans ce genre est poussée en Espagne jusqu'au scandale. »

Cette ancienne jalousie des maris espagnols, si célèbre dans les relations et les romans, est bien diminuée ; et, suivant notre

voyageur, l'Espagne est aujourd'hui le pays de l'Europe où l'on compte moins de maris jaloux. Les femmes que jadis on dérobait aux regards, qu'on pouvait à peine entrevoir à travers les interstices de ces fenêtres, qui doivent sans doute leur nom au vil sentiment qui les inventa, les femmes jouissent d'une entière liberté. Leurs voiles (*mantillas*), seule trace de leur ancienne servitude, ne servent plus qu'à mettre leurs attraits à l'abri du soleil, et qu'à servir leur coquetterie. Ces amans qui, sous le balcon de leur maîtresse invisible, soupiraient sans espoir leur douloureux martyre, et n'avaient que leur guitare pour témoin et pour interprète de leurs sentimens, ne se retrouvent plus que dans les contes et les comédies. Les conquêtes sont devenues moins pénibles, et les époux plus traitables. Au lieu de ces vieilles et terribles *duegnas*, les dames ont maintenant des *cortejos*, espèces *d'amis de la maison*, et vrais amans de la maîtresse. Leur devoir est d'être assidus auprès de leur déesse; ils doivent faire preuve de dévouement à toutes les heures du jour, accompagner l'objet de leurs soins à la promenade, au spectacle, et jusqu'au confessionnal. Ces dames, qui sont

si ouvertement infidèles à leurs époux, sont assez ordinairement constantes envers leurs *cortejos;* mais, en retour, elles exigent la fidélité la plus scrupuleuse, et font sentir à ceux qu'elles daignent distinguer, toutes les chaînes de la dépendance et les caprices de la jalousie. Il est inutile d'observer que le tableau que nous venons d'esquisser, ne peut être appliqué qu'au plus grand nombre; il y a quelques heureuses exceptions : on trouve quelques personnes éclairées, et toutes les dames n'ont pas des *cortejos.*

Malgré cette dépravation, et malgré même l'impudeur de plusieurs femmes qui osent elles-mêmes s'expliquer les premières, il règne dans toutes les classes un extérieur décent qui semble atténuer le scandale. Des familiarités, qui sont regardées comme indifférentes chez les autres nations, sont bannies de l'Espagne. Les femmes ne laisseraient pas prendre en public le baiser le plus chaste (1), et elles

(1) Les baisers sont aussi bannis sévèrement du théâtre. Bourgoing raconte à ce sujet un trait assez plaisant : « Il n'y a pas de voyageur, dit-il, qui, en traversant l'Espagne, la Castille sur-tout, n'ait observé ces groupes de gens du peuple qui, assis au soleil, se délassent de leur paresse en se débarras-

rier son talent au sien. Généralement ils ont l'oreille juste et du goût. Leurs compositeurs ont produit de très-jolis airs, des morceaux fort agréables; mais ils sont encore loin, dans cet art, des compositeurs italiens et allemands.

Les principaux points de réunion sont les *tertulias* et les *refrescos*. Les *tertulias* sont des assemblées qu'on peut comparer à ce qu'on nomme *cercles* en France, et le plus souvent il s'y trouve autant d'ennui. Les *refrescos* ne paraissent inventés que par le luxe et par la friandise. Dans le cours de l'année, ce ne sont que de légers goûters qu'on offre aux personnes dont on reçoit la visite, et qui sont comme le prélude des tertulias; mais dans les occasions solennelles, lorsqu'il s'agit de célébrer un baptême, une noce, une fête, le refresco est une affaire importante et très-dispendieuse. On y invite toutes les connaissances. A mesure qu'elles arrivent, les femmes se séparent des hommes; elles vont dans une chambre particulière. On ne se rassemble qu'à l'apparition du refresco. D'abord ce sont de grands verres d'eau qu'on porte à la ronde, et dans lesquels on fait dissoudre de petits pains de sucre; viennent ensuite les tasses

de chocolat, aliment favori des Espagnols, à deux époques de chaque jour; après le chocolat, arrivent, avec une extrême abondance, les sucreries, les friandises de toutes les formes et de toutes les couleurs. Non-seulement on s'en rassasie sur le lieu même, mais on en remplit de grands cornets de papier, ses chapeaux, et jusqu'à ses mouchoirs. Le bal, ou des parties de jeu, suivent ordinairement ces refrescos; mais il est fort rare que la fête se termine par un souper; c'est toujours un repas très-frugal chez les Espagnols, et pour lequel ils ne se rassemblent presque jamais.

Ceci nous conduit à dire un mot de leur sobriété si vantée. « Sans vouloir diminuer le prix de cette vertu, dit M. Bourgoing, je dirai qu'elle tient en grande partie à leur constitution physique et à la qualité de leurs alimens. Leurs corps robustes et nerveux, desséchés et endurcis par l'activité d'un climat brûlant, supportent mieux la privation et la surabondance de la nourriture. La chair des animaux, au moins dans les provinces méditerranées de l'Espagne, contient, sous un même volume, plus d'élémens nutritifs qu'ailleurs. Leurs légumes, moins spongieux que dans les pays où l'eau contribue plus que le

soleil à leur développement, sont d'une substance plus nourrissante. Quant à leur cuisine, telle qu'ils l'ont reçue de leurs aïeux, elle est du goût de fort peu de monde. Leur palais savoure les forts assaisonnemens ; le poivre, le piment, le jus des *tomates*, ou pommes d'amour, le safran, colorent, ou plutôt infectent tous leurs mets. Un seul a trouvé grace auprès des étrangers; c'est celui qu'on nomme *olla podrida*, espèce de pot-pourri de toutes sortes de viandes cuites ensemble. Au reste, la cuisine espagnole n'existe guère sans mélange que dans les familles obscures, attachées aux anciens usages. Presque par-tout elle est mariée à la nôtre, et dans beaucoup de maisons, celle-ci l'a entièrement supplantée. »

Notre cuisine n'est pas la seule chose qu'ils aient imitée de nous : nos modes ont pénétré en Espagne comme ailleurs; nos vêtemens sont venus s'établir sous le manteau espagnol. Notre littérature devient aussi un objet de leur imitation ; ils y joignent celle de l'Angleterre, et traduisent la plupart des livres de ces deux nations, qui ont rapport à la morale, aux arts, à l'histoire, les romans même, mais sur-tout les livres de dévotion. Il n'y a guère

que nos ouvrages de poésie, c'est à-dire, la partie la plus brillante de notre littérature, qui soient sans mérite à leurs yeux. Leur imagination, hardie jusqu'à l'extravagance, trouve nos conceptions froides et timides. Accoutumés à l'exagération, à la redondance, ils ne peuvent apprécier le mérite de la justesse et de la précision. Quoiqu'ils soient loin de tenir maintenant un rang distingué dans les lettres, ils les cultivent cependant beaucoup plus qu'on ne le croit dans le reste de l'Europe. Mais malheureusement les modèles qu'ils admirent, les entraînent toujours dans une mauvaise route. Trois autres obstacles s'opposent d'ailleurs aux progrès des arts et des sciences : le peu de considération dont jouissent ceux qui les cultivent ; la terreur qu'inspirent le fanatisme et ses suppôts, et, ce qui est plus que tout cela, une éducation et des préjugés qui font avorter les plus heureuses dispositions de la nature. Les succès éphémères qu'ils ont eus, il y a deux siècles, prouvent qu'ils pourraient se distinguer encore. Leur *Lopès de Véga*, leur *Calderon*, leur *Michel Cervantes*, etc., avec tous leurs défauts, sont véritablement des hommes de génie ; et l'imagination des Espagnols, jointe

à leur langue sonore, semble les destiner à jouer, dans les arts de l'esprit, un rôle plus brillant que celui qu'ils ont rempli jusqu'à ce jour. Ils n'ont, en effet, besoin que d'encouragement et de liberté.

On commettrait une injustice, observe M. Bourgoing, si l'on appréciait tout-à-fait le théâtre espagnol d'après les critiques de Boileau. Sans doute on y voit encore des pièces où la loi des trois unités est entièrement violée; mais, dans beaucoup, elle ne l'est pas d'une manière assez choquante pour nuire à l'intérêt. Il en est qu'ils proposent, avec raison, à l'admiration même des étrangers : ce sont leurs pièces de caractère, qui, sans avoir la même sagesse de conduite que nos chefs-d'œuvre, ni le même choix sévère d'idées et d'expressions, sont presque toujours attachantes par le fond, fidèles dans la plupart de leurs portraits, et prouvent, dans leurs auteurs, une rare fécondité d'imagination. Maintenant on voit des tragédies véritables, sans alliage indigne de la noblesse de ce genre. Ils jouent avec succès *Zaïre*, traduite littéralement, et plusieurs autres chefs-d'œuvre de notre théâtre. Ils ont même pris plusieurs de nos drames sérieux, le *Père de Famille*, le

Déserteur, Eugénie, etc. Enfin, ce que nous appelons la comédie noble, a cessé de leur être étranger : ils ont représenté le *Misanthrope,* de Molière. En général, leurs petites pièces sont gaies, jolies. Ils ont traduit ou imité une partie de nos petits opéra. Un usage, qui nous paraîtrait détestable, et qui cependant avait lieu chez nous du temps de Molière, est d'entremêler les grandes pièces de petites, qu'on joue dans les entr'actes. Ces petits *intermes,* ou *intermèdes,* sont composés de *saynetes* et de *tonadillas.* La *saynete* est une espèce de farce, et la *tonadilla* un opéra comique de trois ou quatre scènes ; quelquefois une seule actrice en fait tous les frais elle-même : elle vient raconter, en chantant, quelque aventure peu saillante, ou fredonner quelques maximes triviales de galanterie.

Quoique si peu avancés dans la carrière dramatique, ils n'en ont pas moins des prétentions ridicules, à force d'être exagérées. « Nous pouvons assurer, dit *don Blas Nasure,* à la tête des mauvaises comédies de *Cervantes,* nous pouvons assurer, sans craindre de tomber dans le défaut qu'on reproche à notre nation, de s'estimer beaucoup elle-même, et de mé-

priser les autres, que *nous avons un plus grand nombre de comédies parfaites et conformes aux règles de l'art, que les Français, les Anglais et les Italiens pris ensemble.* » Blas Nasure écrivait en 1749. Dans ces derniers temps, *la Huerta,* auteur d'une tragédie assez régulière, s'est exprimé ainsi sur notre compte : « Les Français ne passeront jamais, en poésie et en éloquence, cette mesure et cette correction qui sont le propre des esprits faibles et sans vigueur... Le grand *Corneille* ne fut regardé comme tel par ses compatriotes, qu'après avoir *mal imité* une composition au-dessous du médiocre, d'un de nos plus faibles poètes. » Athalie, suivant ce même *la Huerta,* ne prouve que *l'impuissance du génie* de son auteur; le *Tartuffe* a, tout au plus, quelques scènes dans les troisième et quatrième actes. Voilà comme les gens les plus pauvres traitent les plus riches. Cela ferait rire de pitié, si les Espagnols les plus éclairés et les plus raisonnables ne cherchaient pas plutôt à amener leur nation au bon goût, qu'à lui persuader que les extravagances de ses anciens auteurs sont des productions véritablement sublimes.

Mais parlons d'un spectacle vraiment espa-

gnol, et dont aucune nation n'envie le triste honneur. C'est le *combat du taureau*, spectacle vraiment digne de barbares, et que des bouchers seuls devraient applaudir. Les Espagnols disent qu'il est propre à animer leur courage, tandis que ses effets sont tout au plus de les rendre durs et cruels.

Ce n'est guère que pendant l'été que se donnent les combats de taureaux, parce qu'alors ces animaux sont plus vigoureux, et que la saison permet les spectacles en plein air. Des castes privilégiées sont condamnées à cette espèce de sacrifices. On distribue aux assistans une liste, où l'on désigne le nombre et la patrie des victimes dont les tourmens vont servir à leur plaisir. L'arène est une espèce de cirque, autour duquel règnent des gradins, dont le plus élevé seulement est couvert; les loges occupent la partie supérieure de l'édifice. C'est vraiment un coup d'œil imposant, que de voir ainsi tout un peuple rassemblé autour de ce cirque, attendant le signal de la fête, et portant à l'extérieur tous les caractères de l'impatience.

Le spectacle s'ouvre par une espèce de promenade autour de la place où paraissent, tant à cheval qu'à pied, les athlètes qu'on

va mettre aux prises avec l'animal, tous vêtus avec l'élégance du costume espagnol, les *Picadores* coiffés d'un chapeau rond, à demi-couverts d'un manteau court dont ils laissent flotter les manches, enchâssés dans leur selle, et n'ayant d'autres bottes que des guêtres de peau blanche; ceux qui sont à pied, habillés de la manière la plus leste et la plus recherchée; les uns et les autres portant une petite veste de soie d'une couleur brillante et garnie de rubans, une écharpe d'une autre couleur, et leurs cheveux dans un vaste réseau de soie dont les franges descendent jusqu'au bas des reins.

Le signal est donné: aussitôt l'animal, contenu dans une espèce de cabane, entre dans la place, et y est accueilli par les cris et le tumulte des spectateurs. Il a d'abord à lutter contre les combattans à cheval (*picadores*), qui l'attendent armés d'une lance. Souvent, sans être provoqué, il s'élance sur eux, et tout le monde augure favorablement de sa valeur. Si malgré le fer aigu qui repousse son attaque, il revient aussitôt à la charge, les cris redoublent; ce n'est plus du plaisir, c'est de l'enthousiasme: mais si le taureau pacifique, interdit, erre lâchement autour de la

place, les murmures, les sifflets retentissent dans tout le spectacle. Si rien ne peut aiguiser son courage, on le juge indigne d'être tourmenté par des hommes, et les cris de *perros, perros* (les chiens, les chiens), lui suscitent de nouveaux ennemis. On lâche sur lui d'énormes dogues qui s'attachent de son cou à ses oreilles. L'animal retrouve alors l'usage de ses armes naturelles. Les chiens sont lancés en l'air, retombent sur l'arène étourdis, et quelquefois déchirés; ils se relèvent, recommencent le combat, et finissent ordinairement par terrasser leur adversaire, qui périt alors d'un coup ignoble.

Si, au contraire, il s'est conduit au gré des spectateurs, il parcourt une carrière plus glorieuse, mais plus douloureuse et plus longue. Le premier acte de sa tragédie appartient aux combattans à cheval. L'animal irrité brave le fer qui fait à son cou de profondes blessures, s'acharne après le cheval qui porte son ennemi, lui déchire les flancs, et souvent le renverse avec son cavalier, qui, dans cette crise, courrait un danger imminent, si des combattans à pied qu'on nomme *chulos*, ne venaient distraire et provoquer le taureau, en agitant devant lui des étoffes de

diverses couleurs. Mais c'est à leur propre risque qu'ils sauvent ainsi le cavalier renversé. Souvent le taureau les poursuit ; ils ont alors besoin de toute leur agilité ; ils lui échappent en laissant tomber l'étoffe qui fait leur seule arme, et contre laquelle se perd la colère de l'animal trompé. Quelquefois il ne prend pas le change, et l'athlète n'a plus d'autre ressource que de s'élancer lestement par-dessus la barrière de six pieds de haut qui forme l'enceinte intérieure de l'arène.

Lorsqu'on juge que le taureau a été suffisamment tourmenté par les combattans à cheval, ceux-ci se retirent et l'abandonnent aux barbares agaceries des combattans à pied. Ces derniers vont au-devant de l'animal ; et à l'instant où il s'élance sur eux, lui enfoncent dans le cou, deux par deux, des *banderillas*, espèces de flèches terminées en forme d'hameçon, et garnies de petites banderoles de papier doré. Ce dernier supplice fait briller l'agilité de ses nouveaux adversaires. Lorsque la vigueur du taureau paraît à-peu-près épuisée, que son sang, qui échappe par vingt blessures, ruisselle le long de son cou, et humecte ses flancs robustes, et que l'impatience du peuple appelle une autre victime, le pré-

sident de la fête donne le signal de sa *mort*, qui est annoncée au bruit des fanfares. Le *matador* s'avance et règne seul sur l'arène; d'une main il tient une longue épée, de l'autre une espèce de drapeau qu'il fait flotter devant son adversaire. Après plusieurs manœuvres, qui recommencent le supplice de l'animal, le matador lui porte enfin le coup mortel; et si le taureau tombe à l'instant, mille cris célèbrent le triomphe du vainqueur. Mais s'il survit, les murmures ne sont pas moins bruyans dans leurs éclats. Le *torreador*, dont la gloire allait être portée aux nues, n'est plus qu'un boucher maladroit. Il cherche bientôt à prendre sa revanche. Son zèle alors va quelquefois jusqu'à la fureur aveugle, et fait trembler pour sa vie. Il porte enfin un coup mieux dirigé; l'animal vomit le sang à gros bouillons, lutte encore contre la mort, chancelle, et tombe. Son vainqueur s'enivre des applaudissemens du peuple. Trois mules, chargées de sonnettes et de banderoles, viennent terminer la séance. On attache le taureau par les cornes, et il est traîné hors de l'arène.

Chacun des jours consacrés à ces fêtes dégoûtantes, en voit immoler ainsi (du moins à Madrid), six le matin et douze l'après-

midi. Les Espagnols ont une espèce de fureur pour ces spectacles, où un étranger ne trouve rien que de révoltant. Par-tout ailleurs, en Europe, ce serait le spectacle de la canaille : en Espagne, les premiers personnages y assistent aussi régulièrement que le bas peuple; et même on ne trouve pas que l'exercice cruel et vraiment méprisable de *torreador* soit avilissant : quelques *hidalgos* ou gentilshommes descendent sur l'arène, et se font une sorte d'honneur d'un métier de boucher. Dans d'autres pays, réciter de beaux vers en public, et faire, par son talent, passer dans les cœurs des spectateurs les sentimens les plus vertueux, est une espèce d'infamie. Voilà comment raisonnent les sots préjugés des hommes.

Après avoir décrit le combat du taureau, il est juste de parler de l'inquisition; l'une et l'autre institutions sont également honteuses en Espagne. Le saint-office aujourd'hui n'est plus tout-à-fait ce qu'il était autrefois. Ce n'est pas que le clergé soit devenu plus tolérant; c'est qu'il trouve maintenant les mœurs en contradiction avec ses anciennes maximes et le caractère persécuteur qui le distinguait; il se ploie prudemment aux cir-

nces. Le gouvernement, qui n'a pas
e osé abattre un pouvoir aussi atroce
politique, en a cependant beaucoup tem-
a rigueur. Le saint-office effraye encore
gne, mais il ne lui inspire plus cette
r que l'habitude a consacrée. Ces temps
nt plus, où de fréquens *auto-da-fé*
es de foi) étaient des solennités pom-
s, dont l'appareil, sous prétexte d'ho-
la religion, outrageait horriblement
anité; où toute la nation accourait,
e à un triomphe, où le souverain et
sa cour croyaient, en y assistant, faire
le plus méritoire aux yeux de la Divi-
et où l'on jouissait du tourment des vic-
livrées à-la-fois aux bourreaux et aux
ictions du peuple. Les Espagnols mo-
s sont loin de cette cruauté froide, qui
les cœurs à la pitié; et ils peuvent du
plaindre impunément le petit nombre
times qui éprouvent encore les rigueurs
quisition. Ces rigueurs ont été assez
dans le cours du siècle qui vient de s'é-
; et ce fut moins par l'intention du tri-
même, que par la sage fermeté du gou-
ment. Cependant en 1763, il y eut à
na un *auto-da-fé* particulier, à la suite

duquel quelques infortunés qualifiés du titre d'*hérétiques*, furent livrés aux flammes. Plus récemment encore, en 1780, une pauvre femme *convaincue de sortilège et de maléfice*, fut condamnée par ce tribunal à être brûlée vive, et subit son supplice à Séville. « A cette épouvantable exception près, ajoute M. Bourgoing, l'inquisition s'est bornée à déployer son autorité aux dépens de quelques particuliers qui ont expié des propos irréligieux par une rétractation et quelques peines légères. » Aujourd'hui elle fait la guerre aux livres, et poursuit avec acharnement ceux qui contiennent ce que les ignorans et les hypocrites appellent *la philosophie du siècle*.

L'Espagne, après avoir été un pays libre, est devenue monarchique. La monarchie est héréditaire, et les femmes peuvent y avoir des droits. Les *cortès* ou parlemens du royaume, qui autrefois, spécialement en Castille, avaient plus de pouvoir, de priviléges que celui d'Angleterre, sont maintenant abolis. Le conseil privé, composé des nobles et des grands, nommés par le roi, ne siége que pour préparer les matières, et mettre les papiers en ordre pour le conseil du cabinet ou la *junte*, qui est composé du premier ministre et de

trois ou quatre autres nommés par le roi ; et ce sont eux qui dirigent toute la partie exécutive du gouvernement. Le conseil de la guerre ne prend connaissance que des affaires militaires. Le conseil de Castille est le plus haut tribunal de justice du royaume. Les diverses cours d'audience royale, sont celles de Galice, de Séville, de Majorque, des Canaries, de Sarragosse, de Valence et de Barcelonne. Elles jugent en premier ressort de toutes les causes, à cinq lieues à la ronde du lieu de leur résidence, et reçoivent les appels des cours inférieures. Outre cela, il y a plusieurs tribunaux subalternes pour la police, les finances et d'autres branches d'affaires.

Outre un *corrégidor*, chargé spécialement de la police, presque toutes les villes ont des *tenientes de villa*, qui, à quelques égards, secondent le corrégidor, et quelquefois le remplacent dans ses fonctions, ayant d'ailleurs un tribunal différent et absolument indépendant du corrégidor. Cette dernière juridiction est en concurrence avec celle des alcades de cour. Les alcades de *Barrio* sont une espèce de commissaire du quartier dépendant des alcades de cour. Au reste, il ne faut pas confondre ces deux classes avec

les alcades *mayores*, nommés par le roi, qui quelquefois commandent en concurrence avec le corrégidor, ni avec les alcades simples, appelés *ordinarios* ou *pendencos*. Ceux-ci peuvent être regardés comme les officiers du corrégidor ou de l'alcade major; ils sont chargés de la police des marchés, du prix des denrées, etc., et des premières diligences contre les coupables. L'alcade de chaque ville et de chaque village changent tous les ans.

Les revenus que le roi tire de la Vieille-Espagne sont évalués à cent vingt millions. Ceux qui lui viennent de l'Amérique sont immenses, mais ils sont en quelque sorte engagés ou anticipés avant qu'ils arrivent. En temps de paix, les forces militaires ne sont jamais au-dessus de soixante-dix mille hommes; mais, en cas de guerre, on peut facilement les porter à cent dix mille. Le roi compte principalement sur ses gardes Wallonnes ou étrangères.

L'Espagne formait autrefois douze royaumes, qui tous, ainsi que plusieurs autres, entraient dans les titres du roi; de sorte qu'il se donnait les titres de trente-deux royaumes. Cette absurde coutume se pratique en-

core quelquefois ; mais, en général, le roi se contente du titre de *Sa Majesté Catholique.* L'inauguration des rois d'Espagne se fait en leur présentant une épée ; il n'y a point de couronnement. Leur fils aîné est appelé *Prince des Asturies*, et leurs autres enfans *Infans* ou *Infantes*, qui veut dire *enfans.*

La noblesse espagnole est composée de princes, de ducs, de marquis, comtes, vicomtes, barons, et de personnes qui portent des titres inférieurs. Les nobles non titrés s'appellent en général *hidalgos.* Ce mot, qui revient à celui de *gentilhomme*, est d'ailleurs assez vague ; et il y a des provinces entières, comme le Biscaye et les Asturies, où tous les particuliers ont la prétention d'être *hidalgos.* Les *Grands* d'Espagne, qui sont divisés en trois classes, se tiennent couverts devant le roi, et sont traités en princes. On ne peut arrêter aucun d'eux sans un ordre du roi. Les cardinaux, les archevêques, les ambassadeurs, les chevaliers de la toison d'or, et certains autres dignitaires de l'état et de l'église, ont, comme les grands, le privilége de rester couverts devant le roi.

Un usage assez singulier, établi entre les

nobles revêtus du titre de *grandesse*, est le tutoiement. Ils se tutoient dans toutes les circonstances, quelle que soit la différence de leurs âges et des places qu'ils occupent. J'ai souvent entendu, dit M. Bourgoing, tels *grands*, encore très-jeunes et à peine colonels, employer cette forme de familiarité apparente avec le ministre de la guerre, qui se trouvait alors être un grand d'Espagne. Ils lui eussent donné respectueusement le titre d'*excellence*, si son extraction eût été moins illustre. Ils le tutoyaient parce que, par sa naissance, il était à leur niveau..... Une extrême aversion pour toute espèce de distinctions, le desir de tout niveler, nous ont fait, au fort de notre fièvre révolutionnaire, adopter, commander même le tutoiement. Il est devenu pour l'élite des grands d'Espagne, la distinction la plus subtile qu'ait pu inventer la vanité. Ils l'ont placée au sommet de la pyramide nobiliaire.

Voici comment *Swinburn* marque les différentes nuances qui caractérisent les Espagnols de chaque province. «Les Catalans, dit-il, paraissent être les plus actifs et les plus remuans, les plus propres aux affaires et aux manufactures. Les habitans du royaume de

Valence sont une race d'hommes plus posés et plus réservés, plus propres à l'agriculture, moins portés à changer de lieu, et d'une tournure d'esprit plus timide et plus soupçonneuse que les premiers. Les Andalous semblent être les plus grands babillards et les plus grands fanfarons de l'Espagne. Les Castillans ont une noble franchise et moins d'apparence de finesse et de fourberie. Les habitans de la Castille Neuve sont peut-être les moins industrieux de toute la nation; ceux de la Vieille sont laborieux, et retiennent plus de leur ancienne simplicité; les uns et les autres sont fermes et déterminés. Les Aragonais sont un mélange de Castillans et de Catalans, tenant plus de la nature des premiers. Les Biscayens sont spirituels et diligens, emportés et impatiens, et ressemblent plus à une colonie de républicains qu'à une province de monarchie absolue; et les Galiciens sont une race d'hommes laborieux, se donnant beaucoup de peines, et parcourant toute l'Espagne pour se procurer, à la sueur de leur front, des moyens de subsistance. » Les Espagnols sont en général grands, particulièrement ceux de la Castille; ils ont les cheveux et le teint bruns, mais leur visage est

fort expressif. La cour de Madrid a depuis peu pris beaucoup de peine pour leur faire couper leurs moustaches, et pour introduire parmi eux le costume français, au lieu de leurs habits noirs, de leurs courtes jaquettes, de leurs culottes étroites et de leurs longues épées de Tolède : ce costume n'est maintenant plus usité que chez la basse classe. Les Espagnols, avant l'avénement au trône de la maison de Bourbon, affectaient ce costume par haine et par mépris pour les Français; et le gouvernement trouva sans doute quelque difficulté à l'abolir entièrement, parce qu'il s'en faut de beaucoup que cet esprit soit absolument éteint. Un vieux Castillan ne connaît personne au-dessus de lui, se croit l'être le plus important de la nature, et communique souvent ce même orgueil à ses enfans.

Quoique alliés des Français, les Espagnols, en général, ne nous aiment pas ; et il est à remarquer, en passant, que plusieurs nations de l'Europe ont pour nous un sentiment aussi peu favorable. Quelle en est la source ? C'est ce que je ne chercherai pas : peut-être est-ce jalousie ; peut-être n'est-ce que le prix dû à notre conduite quelquefois trop légère, à notre amour pour la nouveauté, et à l'inquiétude

de notre esprit. Un bon Espagnol, qui n'a de sa vie porté ses réflexions hors le cercle étroit du gros bon-sens, peut s'effaroucher à l'aspect d'un Français qui examine tout, croit à fort peu de chose, et se moque volontiers de ce que les autres respectent encore. L'Espagnol, dans ce cas, a peut-être raison de se montrer de mauvaise humeur; mais, quand il se croit en droit de mépriser le Français, il a certainement grand tort. D'un caractère plus heureux, le Français rit de l'orgueilleux Espagnol, et ne le méprise point, parce qu'il ne pense point comme lui. C'est là un trait principal de notre caractère : nous sommes quelquefois injustes envers les autres peuples, mais nous n'en haïssons aucun, pas même les Anglais qui nous détestent si cordialement, et avec lesquels nous sommes presque toujours en guerre.

GIBRALTAR.

Il ne faut pas quitter l'Espagne sans jeter un coup d'œil sur *Gibraltar;* ce n'est qu'un point presque imperceptible sur la carte; mais les efforts de trois nations réunies l'ont rendu à jamais célèbre.

« Après avoir traversé, à partir de *Chi-*

clanes, dix lieues d'un pays inculte et pre
que désert, dit un voyageur, on entre da
un bois; puis on commence à monter po
franchir l'énorme chaîne de montagnes esca
pées qui ne s'abaissent que sur le bord oc
dental de la baie de Gibraltar. Ces quat
dernières lieues sont excessivement fatigante
et même dangereuses en quelques endroit
On est bien dédommagé de ses peines, lor
que, du sommet de ces montagnes, à u
lieue et demie de la baie, on apperçoit
fameux roc de Gibraltar, s'élevant du se
des ondes comme le génie du cap des Tou
mentes, qui a fourni à Camoëns un d
plus beaux épisodes de son poëme. De
point on plonge sur la forteresse, dont l
contours me parurent parfaitement dessin
dans l'horizon le plus serein. De là, le r
présente un immense catafalque vu de coté
on embrasse, du même coup d'œil, le bour
d'Algésiras, tout le contour de la baie, deu
petites rivières qui s'y rendent, le bourg
Saint-Roch, placé sur une éminence, la lan
gue de terre plate qui le sépare de Gibralta
et dans le lointain, à droite, au bout
l'horizon, on devine, plutôt qu'on ne voit,
découpures de la côte d'Afrique. »

Gibraltar, autrefois aux Espagnols, appartient maintenant aux Anglais. Jusqu'à l'arrivée des Sarrasins en Espagne, en 711 ou 712, ce rocher porta le nom de *Mons Calpe*. A leur arrivée on y bâtit une forteresse, et il prit le nom de *Gibraltar*, d'après celui de *Gibel-Tarif*, leur général. Il fut alternativement au pouvoir des Espagnols et des Maures, et finalement enlevé aux premiers par une flotte anglaise et hollandaise combinée, aux ordres de sir Georges Rooke, l'an 1704, et plutôt par l'effet du hasard, que par suite des mesures qu'on avait prises. Le prince de Hesse débarqua sur l'isthme avec 800 hommes ; mais une attaque de ce côté-là parut impraticable à cause du rocher. La flotte tira 15 mille coups de canon, sans faire la moindre impression sur les ouvrages ; de sorte que la forteresse fut également regardée comme imprenable, par les Anglais et les Espagnols, à moins que ce ne fût par la famine. Cependant quelques matelots, qui avaient bu un peu de *grog*, mélange d'eau et d'eau-de-vie, ramèrent jusque sous le nouveau môle avec leurs chaloupes ; et voyant que la garnison, composée de cent hommes, ne faisait pas attention à eux, essayèrent de

débarquer. Parvenus sur le môle, ils arborèrent un gilet rouge, comme signal qu'ils avaient pris possession de ce point. Ce signal ayant été observé de la flotte, on envoya un renfort de chaloupes et de matelots, qui étant de même montés sur les ouvrages, s'emparèrent d'une batterie, et forcèrent la ville à se rendre. Après diverses tentatives de la part des Espagnols pour reprendre Gibraltar, la possession en fut confirmée à l'Angleterre, par le traité d'Utrecht, en 1713. Depuis, on fit en vain une multitude de tentatives pour l'enlever aux Anglais. La dernière guerre a rendu cette forteresse encore plus célèbre qu'elle n'était : elle soutint un long siége contre les forces réunies de l'Espagne et de la France, par terre et par mer. La nature l'a rendue en effet imprenable.

Le port est assez commode, et peut commander le passage du détroit, c'est-à-dire l'entrée de la Méditerranée : mais sa rade n'est pas à l'abri des tempêtes et des ennemis. La baie a environ 20 lieues de circonférence ; le détroit en a 8 de long sur 5 de large. Il y passe toujours un courant de l'Océan dans la Méditerranée, et il faut une forte brise pour y résister. Gibraltar n'est accessible, du côté de

la terre, que par une langue étroite, entre le rocher et la mer, que l'on a fortifiée autant que possible, et qui est tellement environnée de montagnes escarpées, qu'il est presque impossible de pénétrer par ce passage. Il n'y a que deux portes, et pas d'avantage du côté de la mer. Les Espagnols ont tiré une ligne de fortification à travers cet isthme, principalement dans le dessein d'empêcher la garnison de Gibraltar d'avoir aucune communication avec le pays derrière elle.

Ce qui doit consoler les Espagnols de voir ainsi en d'autres mains une place que la nature leur avait donnée, c'est qu'ils possèdent en face, sur la côte d'Afrique, le port de *Ceuta*, qui, de même, devrait appartenir au roi de Maroc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

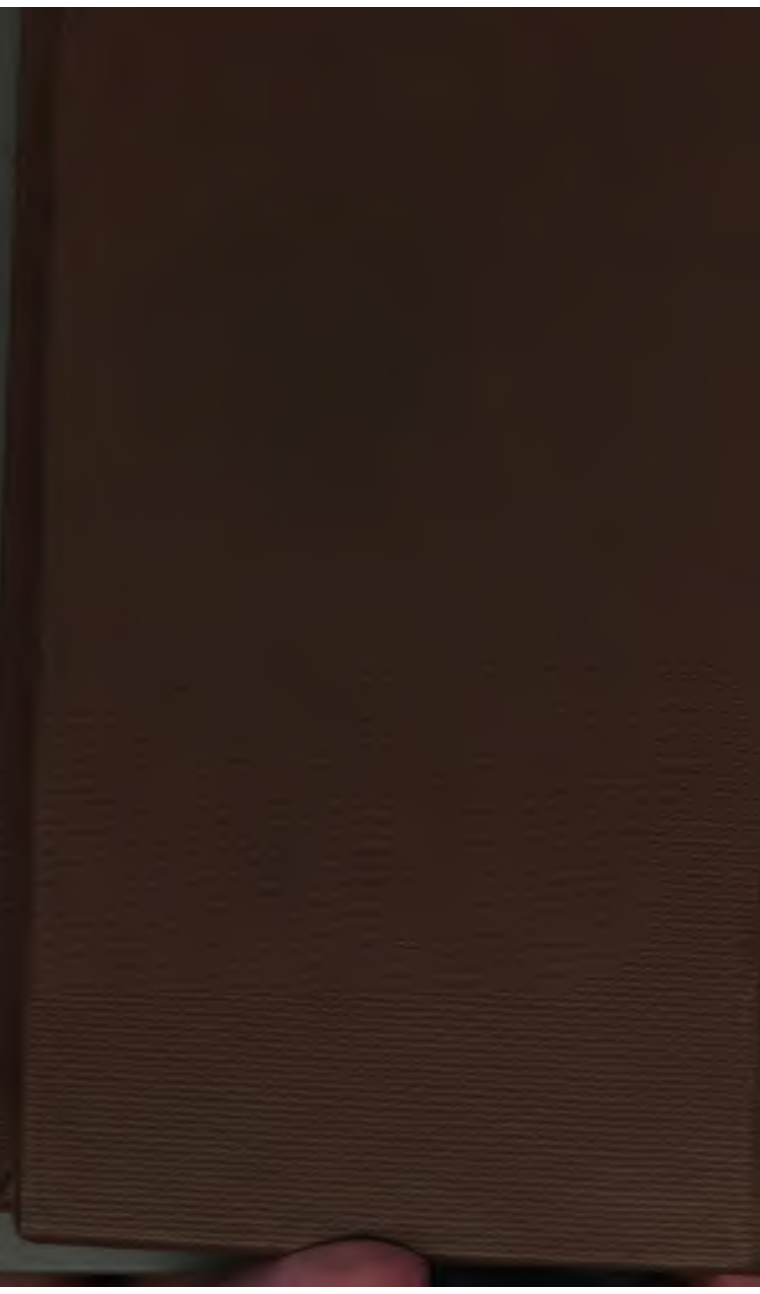
TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE,	page 7
LA FRANCE,	12
Paris,	34
Ses environs,	82
L'Ile-de-France,	92
La Picardie et l'Artois,	96
La Flandre Française,	99
La Belgique,	103
L'Alsace,	108
La Lorraine,	110
La Champagne,	112
La Bourgogne,	117
Le Nivernois,	120
Le Berri,	*Id.*
L'Orléanais,	*Id.*
La Normandie,	122
La Bretagne,	127
Le Poitou,	135
L'Aunis,	136
La Touraine,	137
Le Limosin,	138

onnais, le Forez et le Beaujolais, 142
ergne, 149
ienne, 156
scogne, 160
arn, 161
ys de Labourd et les Pyrénées, 162 et suiv.
nguedoc, 165
uphiné, 183
mtat Venaissin, 184
ovence, 187
anche-Comté, 192
e, 205
devant duché de Savoie, 209
émont, 222
t de Gênes, 262
Corse, 268
uisse ou l'Helvétie, 278
nton de Bâle, 281
e Soleure, 282
e Berne, 283
'Underwald, 284
e Lucerne, 285
e Glaris, 286
Appenzel, 287
e Zurick, *Id.*
e Schaffhouse, 288
talie, 307
yaume d'Italie, *Id.*
se, 315
de Lucques, 319

L'Étrurie , 322
La République de Saint-Marin , 327
L'État Romain , 329
Le royaume de Naples , 364
Le Mont-Vésuve, 383
L'Espagne , 401
Ses provinces , au nombre de quatorze , 402
Madrid. Sa description , *Id.*
Variétés dans les mœurs des habitans des différentes provinces de l'Espagne , 416
Gibraltar , 453

Fin de la table du premier volume.

De l'Imprimerie de B. Imbert, rue de la Vieille-Monnaie, n°. 12.

DEC 8 1966